



LETTRES

DE

MME SWETCHINE

I

LETTRES

DE MADAME

SWETCHINE

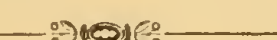
PUBLIÉES

Par le Comte de FALLOUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SIXIÈME ÉDITION

I



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1901

PRÉFACE

Ces trois volumes vont nous rendre Mme Swetchine sous un aspect encore plus intime que ses *Œuvres*. C'était d'abord des pensées recueillies pour elle seule, mais enfin, dans une certaine mesure, méditées et formulées ; aujourd'hui, ce sont ses sentiments mêmes, dans leur forme absolument spontanée, et répondant à l'effusion également confiante des cœurs qui s'ouvraient à elle.

J'ai dû me demander si je classerais les lettres par date ou par personne, et je me suis arrêté au second mode. Le classement par date évite les répétitions et dispense le lecteur d'un certain travail de mémoire, mais il morcelle la pensée et en fait disparaître l'unité. Cette unité est, dans Mme Swetchine, l'un de ses plus puissants attraits. Elle ne parlait jamais une langue banale, elle se plaçait, avec une habileté ou plutôt avec une condescendance merveilleuse, au point de vue de chacun de ceux avec qui elle s'entretenait, et n'arrivait si facilement à élever jusqu'à elle que parce qu'elle avait toujours commencé par venir jusqu'à vous. Cette habitude lui était si familière, ce mouvement lui était si naturel, que, à la fin de chaque correspondance, on aura devant les yeux, j'en suis convaincu, la physiono-

mie du correspondant, aussi clairement dessinée, aussi distincte que la physionomie de Mme Swetchine elle-même. Sacrifier à l'intérêt chronologique cet intérêt moral m'eût semblé une faute tenant de la profanation.

On a dit que dans sa correspondance Mme Swetchine se répétait. Je ne crois pas que cette critique soit juste ; Mme Swetchine ne se répète pas, elle se complète. Son sujet est toujours le même, mais la variété des points de vue qu'elle y découvre est infinie, et jamais cette richesse d'analyse n'aura brillé d'un plus vif et d'un plus pur éclat que dans cette dernière collection de ses lettres.

Mme Swetchine est une âme à la fois aimante et éclairée, qui trouvait sans cesse, dans ses affections et dans ses lumières, des trésors de sagesse et de charité. Il n'y a peut-être pas une situation dans la vie qui ne soit venue demander des soins à cette main délicate et sûre ; il n'y a pas non plus une épreuve traversée par une génération que ne recommence, à son tour et à son heure, la génération suivante ; sa parole écrite aura donc la même opportunité que sa parole vivante, et ses lettres formeront, dans leur ensemble, un manuel chrétien, non théorique et didactique, mais pratique et journalier. C'est la douleur et la consolation prises sur le fait, vivant, l'une en regard de l'autre, de la vie qui leur est propre, et bientôt se pénétrant mutuellement ; la souffrance n'ayant point l'accent de la révolte ; l'enseignement ne s'arrogeant jamais le ton de la supériorité ou du pédantisme, ayant toujours dans la voix plus d'onction et de sympathie que de reproche, poussant enfin jusqu'à son extrême limite le respect de la liberté d'autrui.

Mme Swetchine possède par excellence l'art difficile de lire couramment dans le cœur des autres, parce qu'elle

avait commencé par lire sans faiblesse dans son propre cœur. Elle saisit admirablement le fort et le faible d'un caractère, le mal et le remède d'une situation, parce qu'elle ne se laisse jamais surprendre ni séduire par aucun de ces sophismes à l'aide desquels nous cherchons trop souvent à nous faire illusion à nous-mêmes en même temps qu'à ceux qui nous entourent. L'étude du cœur humain n'était point, pour Mme Swetchine, une contemplation spéculative, quoiqu'elle eût certainement une vocation innée pour la psychologie et un attrait irrésistible pour la métaphysique; mais ce qui l'attire avant tout, ce qui la fixe, ce qui la conduit à creuser sans relâche dans les profondeurs de l'âme humaine, ce sont des réalités qui lui sont chères, qui vivent et palpitent sous sa main. Elle ne s'arrête point aux surfaces, aux apparences, aux généralités ; elle pénètre dans le vif des questions, elle soulève les voiles, elle scrute les moindres détails, parce qu'elle porte partout la sollicitude ardente d'une affection sincère, parce qu'une conscience toujours éveillée, une attention toujours soutenue secondent et inspirent sa rare sagacité. Jamais Mme Swetchine n'a songé à dogmatiser ou à élever un monument pour l'instruction de la postérité, mais elle prête l'oreille à tout gémissement, tend la main à toute souffrance. En constatant une à une chaque situation particulière, la confidente émue s'élève souvent, sans s'en apercevoir, aux méditations les plus hautes, aux aperçus les plus fins, aux consolations les plus efficaces ; et c'est ainsi qu'au bout d'une longue vie, grâce à une analyse continuelle portée sur un si grand nombre de peines ou de joies vraiment ressenties, l'ensemble d'une si tendre investigation devient non seulement le reflet de telle ou telle âme, mais l'image de l'âme humaine tout entière.

C'est précisément parce que Mme Swetchine n'était pas un directeur de profession, et que la confiance seule de ses amis avait fait d'elle, pour ainsi dire, un moraliste sans le savoir, qu'il importait surtout de laisser à ses lettres leur allure primitive. Un peu de subtilité ou d'obscurité apparente est inévitable dans une correspondance où le public n'a jamais été envisagé comme un lecteur possible. Ce défaut, s'il existe ici, n'aurait pu disparaître sous les retouches sans enlever au style son originalité et son cachet ; ce défaut, d'ailleurs, tient moins à Mme Swetchine elle-même qu'à cette forme de dialogue tronqué dans lequel on entend seulement un des interlocuteurs. J'oserai même dire qu'il tient aussi à la simplicité avec laquelle Mme Swetchine passe de saint Augustin ou d'Ézéchiel au moindre détail de la vie commune. Cela tient aussi à ce désintéressement de son esprit, se bornant souvent à effleurer, selon les occasions qu'on lui présente, les profondeurs qu'elle eût tant aimé et si bien réussi à explorer. Je me suis donc gardé ou de mutiler ou de supprimer les phrases sans art, les contrastes sans transition, moins parce qu'ils sont en petit nombre que parce qu'ils trahissent l'ineffable qualité de son âme. Peut-être même se rencontrera-t-il quelques passages de ses correspondances qu'on accusera de n'avoir pas l'austère gravité de la vie et du génie de celle qui les a tracés. Je dois l'avouer sans détour, ce sont les passages que j'aurais sacrifiés avec le plus de regret. J'ai trop souvent entendu dire, et peut-être j'ai trop souvent pensé que les gens qui prêchent le mieux ne sont pas ceux qui sentent le plus, pour ne pas me montrer jaloux, dans Mme Swetchine, non seulement de son côté humain, mais encore et surtout de son côté féminin : je suis sûr qu'elle n'y peut rien perdre en autorité et

qu'elle peut y gagner en persuasion. Je suis également convaincu que ce travail d'une âme sur elle-même, ces lueurs soudaines s'échappant alternativement de la sensibilité et de la conscience, ces progrès successifs qui précèdent la victoire définitive, offrent une étude aussi attachante qu'instructive. La première condition de ce charme efficace, c'est la sincérité. Sauf donc ce qui était évidemment supprimé par les strictes lois de la convenance, ce que je me suis surtout appliqué à laisser subsister, c'est la vérité.

La règle que j'ai suivie par rapport aux détails les plus intimes de cette correspondance, je l'ai également observée par rapport aux jugements politiques, portés au courant de la plume sur la plupart des événements et des hommes contemporains. On n'y trouvera jamais ni sévérité ni indulgence systématiques ; ce serait dans un livre ordinaire la chance à peu près certaine de mécontenter tout le monde. Je me flatte pourtant qu'il n'en arrivera pas ainsi, et que, en cela comme en bien d'autres choses, Mme Swetchine fera exception. Je ne dirai pas d'elle qu'elle n'appartenait à aucun parti ; je ne croirais pas que ce fût un éloge, et d'ailleurs, éloge ou blâme, Mme Swetchine ne l'eût pas mérité. N'appartenir à aucun parti, c'est ne pouvoir parvenir à se former aucune conviction ferme et arrêtée sur les problèmes qui divisent et agitent une époque, c'est se récuser sur les plus hautes questions de la morale sociale ; c'est hésiter entre le bien et le mal, c'est s'avouer vaincu d'avance dans les combats qui se livrent, ou se réfugier dans une égoïste neutralité.

Mme Swetchine avait trop l'habitude de réfléchir pour ne point s'être formé des idées arrêtées sur les meilleures conditions du gouvernement des hommes. Cependant elle

ne cherche à faire prévaloir exclusivement aucune opinion, aucun parti proprement dit ; elle indique ses préférences, elle ne cherche jamais à les imposer. Mais à mesure que les événements naissent sous ses yeux, elle les esquisse involontairement, au point de vue d'une conviction chrétienne aussi libérale que ferme. Toujours calme et impartiale, elle n'est jamais indifférente, car elle cherche et elle appelle partout un progrès pour la vérité, un secours pour la morale publique, une conquête pour l'éducation et le bien-être des masses. Elle trace des portraits, comme elle formule des jugements, à l'heure et au jour que lui assignent nos révolutions, mais toujours à l'appui et à la lumière des mêmes principes, en sorte qu'il en arrive des épreuves de la vie politique comme des épreuves de la vie privée : toutes sont passées en revue, toutes sont touchées d'une main bienveillante et sûre ; ici, comme dans l'ordre des sentiments purement intimes, c'est du dehors que lui vient le développement de ses propres facultés, et ses plus éloquentes paroles ne sont jamais que des réponses. Sa pensée est modeste, sa volonté craintive, mais son cœur ne recule jamais devant un appel, et il est aussi sensible au patriotisme qu'à l'amitié.

Ce qui lui était absolument étranger, c'était l'esprit de parti. Aussi éloignée de l'indifférence en matière politique que si elle y avait mis l'enjeu d'un intérêt ou d'une ambition, elle avait horreur du joug des coteries et de la légèreté irréfléchie de leurs préjugés. Ici, sa conscience la mettait en garde contre son humilité, et la personne du monde la plus douce, la plus facile dans tous les actes de la vie privée, devenait la plus indépendante et la plus inflexible dans les moindres jugements de la vie publique. Elle eût certainement mieux aimé se jeter dans la contra-

diction que de pencher vers la complaisance, même envers ses amis les plus illustres. Elle regardait tout vaincu comme un absent, et de premier mouvement se constituait son avocat d'office. Aucun parti, aucun homme ne trouvera donc dans Mme Swetchine ni une adhésion sans réserves, ni une bienveillance sans conditions ; mais que le lecteur qui se laisserait aller à la tentation de s'en étonner ou de s'en plaindre veuille bien tourner quelques feuillets encore, et il rencontrera infailliblement une consolation, en voyant la même justice s'exercer à l'égard de son adversaire. Ces volumes ne se donnent donc ni pour un livre de morale ni pour un livre d'histoire, et pourtant on ne les achèvera pas sans avoir parcouru le cycle entier de l'histoire de l'homme et de l'histoire contemporaine.

Sous la Restauration, elle aborde déjà les problèmes de la liberté religieuse ; en 1847, elle a lu Proudhon et elle s'en préoccupe ; après la révolution de 1848, elle croit au retour de l'autorité ; après 1852, elle prédit le réveil de la liberté. Avec Mlle de Virieu et plusieurs des amis qui gardent ici l'anonyme, avec le général de la Bourdonnaye et Mme de Pastoret, elle s'associe aux efforts des légitimistes parlementaires ; avec Mme de Germiny, fille de M. Humann, elle honore la probité et l'indépendance dans le parti conservateur ; avec dom Guéranger, elle salue la renaissance des ordres religieux sous le régime du droit commun ; enfin avec M. de Tocqueville, elle lutte contre les nobles tristesses de l'homme d'État et de l'homme de lettres. Rien n'est plus touchant, rien ne pénètre plus d'une mélancolique gravité que ce dernier dialogue entre deux grandes intelligences, toutes deux au déclin de leurs jours, sans avoir connu le déclin de leurs forces ni subi la défaillance

d'une seule de leurs convictions. Enfin n'eût-on que ses lettres à Mme Edling et à Mme de Nesselrode, on aurait Mme Swetchine tout entière.

Je ne puis d'ailleurs m'imaginer que, au point d'expériences et de mécomptes où notre siècle est arrivé, une voix grave, recueillie, impartiale, craignant de flatter autant que de blesser, puisse être méconnue par les esprits droits et sincères. Hélas ! ce qui, peut-être, manque à chacun de nous, c'est un ami réunissant ces qualités et remplissant ce rôle dans le silence du foyer domestique, à la veille de nos résolutions les plus graves ou au lendemain de nos inspirations les plus passionnées. Mme Swetchine était cet ami pour tous ceux qui ont eu l'inappréciable bonheur de la connaître et de l'interroger ; elle le sera encore pour ceux qui vont la lire, et la mort n'aura fait qu'ajouter à sa parole une consécration de plus.

Lettres de Mme Swetchine

A ROXANDRE STOURDZA, COMTESSE EDLING[1]

Pétersbourg, Mercredi soir.

M'en avez-vous cru, ma chère Roxandre, lorsque je vous dis machinalement, en vous quittant, que je ne vous écrirais que dans cinq ou six jours? Je ne savais ce que je disais dans le moment et ensuite, en me le rappelant, je m'en suis demandé raison sans pouvoir me la rendre. Si vous commencez quelque peu à me connaître, vous avez bien vu que j'ai trop besoin de m'occuper de vous autrement que dans le silence pour me soumettre sans nécessité à un si dur régime.

[1] Roxandre Stourdza, comtesse Edling, fut, dès l'âge de seize ans, placée en qualité de demoiselle d'honneur près de l'impératrice Elisabeth, femme de l'empereur Alexandre, comme Mme Swetchine l'avait été près de l'impératrice Marie, femme de l'empereur Paul. La correspondance de Mme Swetchine avec Mlle Stourdza commence longtemps avant le mariage de celle-ci avec le comte Edling. Cette liaison occupe une très grande place dans la *Vie de Mme Swetchine*.

Ne reprenons jamais cette dernière conversation restée interrompue : tout dans notre liaison, malgré nos brouillards, me ramène à l'optimisme. La Bruyère a dit : Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un ! Eh bien, mon amie, je le suis de vous et sans l'extrême défiance que j'ai de moi-même, défiance qui nourrit tant d'inquiétudes, je serais presque tranquille, presque heureuse, presque raisonnable ; si jamais il vous plaît de faire quelques règles de soustraction, exercez-vous sur ces presque. Si je ne craignais pas d'être admonestée, blâmée mentalement, la seule manière dont je le craigne, je vous dirais que mon cœur est plein de regrets de ne plus vous voir et que, depuis lundi, les moments dont je dispose ont été remplis par le vide que laisse votre absence. On peut ne pas consulter son intérêt personnel, mais il est bien difficile de le faire taire ; cependant ma tête et mes yeux sont si frappés de la lumière et du bruit qui règne à Kameni-Ostrow que je me réjouis de vous savoir sous vos belles allées couvertes auxquelles ma sauvagerie voudrait seulement un peu de solitude ; j'aimerais à la folie le séjour de Tzarskoë-Sélo, s'il était moins habité et à la condition qu'il le fût par vous. Plus j'y pense et plus je trouve d'analogie entre ma situation et le purgatoire : tous les souvenirs doivent y conserver leur force première ; aimer, prier, souffrir, espérer composent l'existence de ceux qui l'habitent, excepté l'ennui et l'impatience que la vie a de plus, ce qui fait considérablement pencher la balance en sa faveur.

A propos de prier, jamais tant de choses ne se sont réunies pour y disposer qu'à la consécration de la chapelle du prince Galitzin, à laquelle j'ai assisté ce matin.

Mon amie, j'ai bien pensé à vous, pour regretter que vous n'y fussiez pas ; je n'ai jamais vu un ensemble qui eût plus de magie : la forme gracieuse de la chapelle décorée avec une élégance simple, le demi-jour doré qui l'éclairait, des voix mélodieuses qui arrivaient de je ne sais où, la pompe décente du service, Philarète au milieu de tout cela, trente personnes profondément recueillies, le silence qui appelle la piété et que la piété maintient, enfin, mon amie, un véritable enchantement dont le souvenir me ravit encore. Ah ! que des sensations telles que celles-là protègent bien la méditation ! En vérité je me croyais seule et je ne sortais de cette illusion que pour jouir de voir tant de personnes si différentes entre elles absorbées momentanément par un sentiment identique à elles toutes ; il n'y a que les pensées religieuses pour obtenir ces effets-là ; on ne peut se lasser de l'admirer, ce sont les mêmes paroles qui remuent profondément les âmes des habitants simples et ignorants du désert et qui, aujourd'hui encore, semblaient fixer les esprits légers, émouvoir les âmes amollies et peut-être altérées, de créatures que la prospérité enivre.

Mon amie, à l'instant même je reçois votre lettre ; comment puis-je vous en remercier ! Ah ! lisez ma reconnaissance dans mon cœur et dites-moi quelquefois que vous voulez le garder afin qu'il deviennne digne de vous. Je ne voudrais pas vous envoyer cette lettre ; cependant vous l'aurez. Je vous écrirai demain. Adieu, mon amie, on m'interrompt. Voici un billet du comte de Maistre qui vous prouvera tous ses regrets. C'est tout à fait cela que je désirerais savoir de l'Impératrice. Je crains que cette nouvelle question ne l'impor-

tune. Faites comme vous l'entendrez, je vous serre contre mon cœur.

Mardi soir.

Ma chère Roxandre, mon cœur est si plein de vous que je n'ai pensé qu'à vous écrire depuis le moment où je vous ai quittée. Qu'avez-vous fait pour me rendre ce qui vous touche si personnel, si sensible, qu'à vous-même il ne peut être donné d'en être plus vivement pénétrée? Je repasse dans ma mémoire toute notre conversation d'hier ; tout y est resté gravé, et ce que l'émotion que j'éprouvais moi-même laissait confus s'offre à moi d'une manière claire et distincte. Je vois dans votre âme comme si elle était la mienne ; combien vous y gagnez, et moi aussi, car mes consolations n'ont d'autre mesure que celle de mes sentiments. Chère, que je vous parlais mal hier et qu'aujourd'hui il me semble que j'aurais de choses à vous dire ! Il n'est personne dont la confiance ne soit sûre de trouver en moi la sincérité ; vous, vous me donnez encore de la justesse dans l'esprit ; il me semble que je ne puis me tromper sur ce qui vous regarde et que mon infaillibilité doit être reconnue par vous-même ; ah ! si jamais on peut se croire de la pénétration ou des lumières, c'est lorsqu'elles sont développées par l'intérêt d'un être chéri. Qu'on ne dise pas que subjugués par cet intérêt même, nous ne sommes plus bons juges dans une cause qui devient la nôtre. Le casuiste du dedans, soit pour nous, soit pour d'autres nous-mêmes, sait toujours bien faire entendre sa voix qu'il est impossible de confondre avec aucune autre. Vous allez me trouver

orgueilleuse, mais n'importe ! je ne vous en dirai pas moins que je me crois digne d'être devenue votre amie ; je n'ai jamais rien vu en vous qui ne m'attachât ; je ne vous ai jamais vue une seule fois de plus sans m'attacher davantage ; et de sentir si bien, de sentir avec tant de bonheur tout ce que vous valez, est peut-être le meilleur des titres pour que toute autre disproportion disparaisse. Donnez-vous seulement la peine de me connaître ; ne vous laissez pas rebuter par cet ennui de l'âme dont je suis quelquefois accablée et vous verrez que tant de bonté, tant de patience ne seront pas perdues. C'est quelque chose que d'être aimée de l'amitié la plus vraie et la plus dévouée, c'est quelque chose que de la trouver toujours attentive et toujours fidèle ; croyez-moi. je vous offrirai cela jusqu'au dernier jour de ma vie et s'il dépend de vous d'en arrêter l'épanchement il est hors de tout pouvoir de l'anéantir en moi. Après cela je vous dirai, encore une fois, que jamais je ne règle mes comptes avec ceux que j'aime et que, mettant mon bon plaisir à leur tout donner, je n'ai qu'une seule crainte, c'est qu'ils ne fassent effort pour égaliser les mises. Sachez, je vous prie, Mademoiselle, qu'une belle âme comme la vôtre doit être tout à fait à l'aise même en recevant des dons vraiment gratuits et que la moindre velléité, le plus petit mouvement pour payer ses dettes, les acquitte. Chère, une autre et bien meilleure manière de vous acquitter serait d'être heureuse. Ah ! de combien de soins et d'inquiétudes votre bonheur me dédommagerait ! C'est alors que vous auriez tout fait pour moi. Mais nous ne pouvons rien faire, nous autres pauvres créatures, ni pour nous, ni, ce qui est pire, pour les autres qui sont plus que nous. Nous sommes jetés dans

la vie comme des malfaiteurs, pieds et poings liés ; mais plus notre insuffisance est grande, plus nos mouvements sont entravés, et plus le grand ressort de la grande montre agit. C'est quand nous sommes aussi immobiles que le bloc de marbre entre les mains du statuaire que l'action du suprême ouvrier commence. On m'a souvent raillée de ce qu'on appelle mes familiarités avec le bon Dieu ; mais partant du principe que nul être qui aime n'offense par sa confiance, il est très vrai que je le prends à part pour lui raconter mes peines, mes plaisirs, mes souhaits, comme mes regrets. J'appelle cela le tête-à-tête par excellence, et je plains ceux qui n'y verraient qu'un monologue. Eh bien ! ce tête-à-tête avec le meilleur des pères, je le recommençai cent fois depuis hier ; votre pensée, chère Roxandre, se trouvait en tiers et alimentait mon bavardage. Combien de confiance, de consolations, pour vous et pour moi, n'y ai-je pas recueillies ! et pourquoi ne puis-je vous les faire passer telles que je les éprouve ? Elles m'ont fait sourire, du sourire du bien-être et j'en suis vraiment ranimée.

Je pense plus que jamais à m'arranger de façon à vous aller voir dans une quinzaine de jours ; on fera sonner bien haut mon manque de caractère, mon peu de fermeté à mes résolutions qui n'étaient, au fait, que cette triste humeur qui fait qu'on outre les privations parce que, au lieu de s'y soumettre, on se révolte contre elles ; mais tout cela, auprès d'un moment passé avec vous, me paraît bien peu de chose. En attendant, faites le saint Jean-Baptiste : préparez les voies ; laissez dire ce qu'on voudra, après avoir intimé qu'un beau jour du mois de juillet je pour-

rais bien tomber des nues dans votre grand château.

J'ai toute confiance dans l'avenir, il achèvera ce que l'accord de nos âmes a commencé. Nul sentiment ne peut se passer d'habitude ; voilà ce qui nous manque et ce qui s'établira si aisément. Jugez, chère, du bien que vous pourrez me faire : pour avoir passé une ou deux heures avec vous (car je ne compte jamais celles qui sont données à une conversation générale), je me sens mieux, beaucoup mieux ; je me surprends des idées presque riantes, je prends plaisir à les embellir, et des pressentiments tout à fait doux s'unissent à mes projets pour la rentrée en ville. Que je donnerais de bon cœur les deux mois de cet été qui ne veut pas venir pour me trouver déjà à ce moment ! Si les anticipations étaient permises, je crois que la vie destinée à être la plus longue ne durerait que quelques mois.

Pendant que je vous écris, on donne une sérénade sous mes fenêtres à l'intention de je ne sais qui. Les voix, les fifres, les instruments à vent font succéder alternativement leurs différentes harmonies ; la rivière est parfaitement calme, l'air doux, la porte de mon balcon est ouverte et de temps en temps je pose ma plume pour m'enfoncer dans mon fauteuil et rêver un moment. Dans un intervalle de silence, l'horloge de la forteresse a sonné une heure et semblait me dire qu'il était temps de m'aller coucher. Je l'ai bien mal entendue, car me voilà vous écrivant encore. Ma lettre n'en partira pas davantage ; si je veille, vous n'y êtes donc pas même pour un prétexte, je ne vous parle que pour moi. Il y a plus d'une heure que le comte de Maistre, d'un ton plein d'autorité, m'envoya coucher. Il me traite comme Bazile, il me dit que j'ai la fièvre

et cependant il n'en est rien, je n'ai qu'un gros rhume qui m'enroue horriblement et me fait beaucoup tousser. Bonsoir, ma chère Roxandre, à demain, car vous ne prétendez sûrement pas qu'ayant par-devers moi tout un jour, je ferme ma lettre comme si elle allait partir sur-le-champ.

Mercredi.

Me voilà encore; ah ! c'est bien moi, vous aimant de tout mon cœur et n'en pouvant plus de désordre dans les idées et de fatigue de tête : j'ai eu trente personnes ce matin, j'en suis lasse à mourir. Si je savais un meilleur moyen de me réconforter que de causer avec vous, je le prendrais ; mais celui-là me paraît si bon qu'il n'a besoin d'être relevé par aucune comparaison. Petit à petit mes inepties et mes distractions se retracent à moi : comment ne vous ai-je pas remerciée l'autre jour d'être venue? Ne devais-je pas bien poliment vous dire que je vous en étais bien obligée, que j'étais même touchée d'une attention si aimable? Chère Roxandre, si j'avais eu assez peu de reconnaissance dans l'âme pour vous l'exprimer, je parie que vous n'en auriez pas été étonnée, car vous êtes capable d'user encore de ces formes convenues, et, dans une occasion semblable, vous auriez cru pouvoir me remercier en sûreté de conscience. Voilà une partie de votre éducation qui me reste à faire, et j'espère bien vous amener à cette véritable perfection qui fait qu'on accepte tout, sans songer à en donner le reçu.

Entre mille autres choses dont je ne me souviens pas, l'autre jour j'oubliai de vous parler du livre que

vous m'avez prêté; il m'a fait plus que plaisir, il m'a laissé une impression ineffaçable. C'est vraiment la raison du Christianisme; il semblait fait particulièrement pour moi en répondant aux objections que je n'ai trouvées dans aucun autre ouvrage et qui, bien souvent, s'étaient présentées à moi pour m'ébranler; quand il n'y aurait dans ce livre que cette seule idée développée, que les Ecritures ne sont pas la révélation, mais contiennent l'histoire de la Révélation, cette idée ingénieuse, juste, féconde, aurait suffi, à mon avis, pour faire la fortune du livre. Lorsqu'elle se présenta à moi, vous auriez ri à me voir bondir sur mon fauteuil, frapper des mains et poser mon livre, trois signes qui constituent le dernier degré d'admiration dont je sois susceptible. La prière ne me lasse jamais, mais je vous avoue que j'ai été quelquefois tentée de me croire impie, à l'ennui que les meilleurs livres de dévotion me donnent. Je bâille à la première page, et depuis bien longtemps je n'ai été jusqu'à la seconde. Un théologien qui parle de religion me touche beaucoup moins qu'un homme du monde qui en est pénétré : l'un a l'air de remplir un devoir et l'autre de suivre un penchant. Je sais bien que l'un et l'autre se trouvent souvent réunis dans les plus graves docteurs; mais alors encore ils ont contre eux leur style ascétique et tranchant, que l'Evangile même, comme M. Jennings[1] le remarque fort bien, ne prend jamais. Si vous n'avez pas besoin de ravoir bientôt son livre, permettez-moi

[1] Jennings, né en Angleterre en 1704, est auteur d'un traité *De l'évidence de la Religion chrétienne,* publié en 1774 et traduit par Feller.

de le garder encore un peu de temps. Je l'ai déjà fait lire à quelqu'un qui s'en est fort bien trouvé et je voudrais répéter l'expérience.

Chère Roxandre, je vous demande comme une grâce d'achever l'écrit que vous avez commencé et de me l'envoyer ou bien de me le remettre quand j'irai vous voir. Vous ne me le refuserez pas, ma tendre amitié pour vous me le garantit. J'ai besoin de connaître toutes vos idées, de suivre tous vos mouvements, et je ne trouverai point ailleurs une occupation si douce et si chère. N'oubliez pas non plus les lettres de votre sœur ; j'attends tout cela et, par-dessus tout, un mot de vous qui me donne de vos nouvelles.

Adieu, chère, il me reste encore un moment avant dîner et je vous quitte pour m'aller promener. C'est de la raison, s'il en fut jamais, car j'ai beaucoup de plaisir à vous écrire et seulement de l'ennui à remuer mes jambes.

Mercredi matin.

Ma bien chère Roxandre, il me semble qu'il y a fort longtemps que je n'ai causé avec vous, et je suis pas mal étonnée, en calculant l'intervalle, de trouver des jours là où mon regret me faisait croire à des mois. Je n'ai rien fait qui vaille depuis ma dernière lettre, hors penser à vous, ce qui va toujours son train, tout comme l'aiguille de ma montre, que rien ne dérange. Pour le reste, je suis une mécanique assez mal montée qui ferait fort peu d'honneur à Vaucanson. Tous ces jours passés, j'ai été contrariée sur tout, ce qui m'a donné la tentation de me faire fantasque, manière

d'être qui ne dompte rien. J'ai voulu faire mes dévotions dimanche, afin de mieux prier pour vous, et au moment où je me préparais à tous mes épanchements de confiance, j'appris que le confident n'était pas là. Depuis samedi, je voulus vous écrire tous les jours et à toutes les heures, et toujours un nouvel obstacle amenait la même contrariété ; je fus prise, comme une souris par le chat, par tous les ennuyeux que j'aie jamais pu rencontrer et je manquai tous les gens qui me plaisent. Enfin toutes les histoires des malencontreux, depuis Adam, feraient à peine la mienne ! La lime s'amuse tant à passer sur moi qu'il ne dépendra pas d'elle que je ne devienne le bijou d'acier le mieux poli ; et, en vérité, je ne demande pas mieux, si vous voulez me promettre de ne me pas faire quitter votre poche. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, de ma volonté, je ne vous quitterai plus et si mon guignon s'en mêle et que les événements et les distances nous séparent, je saurai encore en triompher par la pensée.

Non, ce n'est point une illusion, ce n'est point un besoin d'estime qui me le fait croire : c'est simple justice que je vous rends en vous rangeant au niveau de tout ce qu'il y a jamais eu de meilleur et de plus sensible. Qu'un pauvre être mécontent de lui-même, souvent inquiet de ce qu'il inspire et plus souvent encore souffrant de ce qu'il éprouve, aime fort et bien, c'est tout simple, il fait son métier. Mais vous, au milieu de tant de sentiments qui se partagent votre cœur, des ressources qu'offrent l'étendue de l'esprit, la force et l'indépendance du caractère, des succès flatteurs, des distractions de tous genres, que vous mettiez tant de perfection à votre bonté pour moi,

voilà qui me confond! Mon amitié pour vous est comme la pâte de la veuve de Sarepta, et, comme Dieu, vous êtes tenue à récompenser ceux qui donnent tout ce qu'ils ont ; la vôtre pour moi ressemble aux miettes d'une table magnifiquement servie, miettes qui souvent feraient vivre dix pauvres des restes du festin d'un seul. Quelqu'un qui vous connaît beaucoup m'insinuait, avec cette adresse que certaines gens n'ont jamais mieux que lorsqu'ils espèrent blesser, que la simple reconnaissance, en vous, prenait aisément l'apparence de l'amitié. Mon Dieu ! qu'on se trompait si l'on croyait par là flétrir le charme de notre liaison ! Tant mieux pour moi si je vous ai prévenue et si mon sentiment a fondé le vôtre ; j'en dois avoir d'autant plus de confiance en mon instinct et d'autant plus de certitude dans la durée de notre amitié. Je ne puis assez remercier ni Dieu ni vous d'avoir permis que je trouvasse une amie dans un monde où, sans vous, il m'aurait été tout aussi impossible de former une liaison que de rester insensible à la bienveillance. Je sais que j'ai l'apparence d'en contracter aisément, mais je puis le dire à vous, chère Roxandre, avec qui j'ai tant de plaisir et même tant d'intérêt à être vraie, qu'il est peut-être peu de personnes qui se lient aussi difficilement que moi, si l'on appelle liaison ce qui commence par la correspondance des idées et des sentiments et finit par la confiance. Depuis l'âge de raison, c'est-à-dire bien tard pour moi, depuis l'âge de dix-neuf ans, je n'ai rencontré, excepté vous, qu'une seule personne vraiment faite pour inspirer un véritable attachement et c'est la seule qui ait vu un peu avant dans mon âme. L'amitié ne me paraissant pas unique-

ment fondée sur la chronologie, je vous avoue que l'ordre des dates ne me paraît pas essentiel à observer ; cependant je sens que lorsqu'elle est réelle, douce, basée, et ancienne par-dessus tout cela, elle en a d'autant plus de droits à notre respect et à notre dévouement. Mon amie, il ne reste plus à la nôtre que de vieillir, et je me consolerai de voir les années s'écouler, en pensant qu'il n'est aucune d'elles qui n'ajoute un anneau à la chaîne de nos sentiments.

Avec quel intérêt je dévorerai l'écrit que vous me promettez ! comme je suivrai en le lisant tous les mouvements de votre âme ! En dépit de mon cœur, je suis obligée de vous trouver heureuse si vous ne vous êtes jamais méprise en plaçant vos affections. Sans avoir éprouvé de ces grandes perfidies, de ces trahisons noires qui produisent des coups de théâtre et de grands effets dramatiques, dans ma grande jeunesse, peu de jugement, aidé d'une tête combustible, m'ont bien souvent conduite à me tromper ; et on ne se trompe pas dans ce genre, sans souffrir d'une manière pénible et sèche qu'il m'est bien doux de vous voir éviter. Chère Roxandre, vous êtes toute privilégiée, vous réunissez les avantages des caractères les plus opposés, sans aucun de leurs inconvénients.

Jeudi matin.

J'ai été interrompue hier matin, au moment où je m'y attendais le moins, par une belle dame qui est venue me faire de belles phrases, qui, ne lui en déplaise ni à tous ceux qui en font, ne vaudront jamais les plus ennuyeuses redites du bavardage du cœur. Au

lieu d'avoir ma lettre ce matin, vous ne l'aurez que ce soir. Je ne vous en plains pas, chère Roxandre, n'est-ce pas avoir beaucoup de courage à votre intention? Je n'ai pas ordinairement autant de philosophie sur ce qui vous regarde et la nouvelle que vous m'avez donnée du retard qu'éprouvera le retour de vos parents, me fait beaucoup de peine, quoique vous me l'adoucissiez le mieux que vous pouvez. Chère, votre raison est admirable, mais elle est de celles qui empêchent d'errer sans empêcher de souffrir ; votre esprit l'applique, s'en sert comme d'un instrument, d'une mesure ou d'une balance, et cependant toujours quelque chose qui vaut mieux qu'elle, sans paralyser son action, s'opposera à ce qu'elle assure votre bonheur à elle toute seule.

Je sens que la santé de votre papa gagnera à un climat moins rigoureux ; mais il me semble que vous calomniez votre sœur en supposant que quelque chose puisse dédommager de vous. Elle est bien jeune, votre sœur ; à son âge les distractions et les plaisirs prennent la place de tout, c'est l'histoire générale de la grande famille humaine. Mais d'après ce que vous et les autres m'avez dit d'elle, je vois qu'il faut la placer dans les exceptions qui sont en si petit nombre. Je juge d'après mes propres sentiments : autrefois, quand j'étais jeune, il y a trois ou quatre ans encore, j'étais avide de connaître, de voir, je serais partie avec délices pour les grandes Indes sans autre but que de satisfaire une insatiable curiosité. Aujourd'hui, c'est bien différent ; si on ne me montre pas un intérêt d'affection ou l'espoir d'être utile au bout de la carrière, loin de songer à la parcourir, un mouvement machinal me fait m'enfon-

cer dans mon fauteuil, et mes bras et mes jambes tombent en signe d'un laisser-aller complet. Quelquefois encore je ne puis revenir de mon changement, en pensant que l'Angleterre, que j'ai toujours désiré particulièrement voir, nous est ouverte et que sans aucun obstacle direct, je n'y songe seulement pas. Un voyage que je ferais avec bien plus de plaisir, c'est celui de Tzarskoë-Sélo ! j'y pense actuellement pour me distraire et dès que mon mari sera parti, j'y penserai d'une manière tout efficace.

Dimanche matin.

En vous disant, mon amie, que je vous écrirais avant lundi, je croyais que c'était le moindre des plaisirs qui m'attendaient et je suis triste de voir que ce soit le seul qui ne manque pas. J'ai proposé, et le génie des contradictions, qui étend sur tout ses vilaines ailes de chauve-souris, a disposé. Vous devinez bien que c'est ma course à Tzarskoë-Sélo qui est dérangée. Depuis plus de quinze jours, le pied que j'ai eu blessé l'année dernière me fait souffrir ; hier et avant-hier j'ai eu des douleurs presque aussi fortes que celles qui ont suivi mon accident; aujourd'hui, mon pied est enflé ; il faut voir ce que cela deviendra avant que de risquer d'augmenter le mal par la fatigue. Les douleurs se dissipent quand je marche ; mais à peine le pied est-il posé qu'elles recommencent. Vous savez, ma bien chère Roxandre, si je tiens aux moindres occasions de vous voir et vous regretterez, j'en suis sûre pour moi, cette bonne journée sur laquelle je me plaisais tant à anticiper ; c'est toujours bien fait que de regarder l'avenir qu'on espère

comme sa propriété ; on est sûr alors de ne point mourir sans en avoir une. Quoique je ne sois pas tout à fait comme cet homme qui écrivait à son ami : « Mettez beaucoup d'exactitude à ce que je vous demande, car je m'intéresse fort à ce qui me regarde », je crois en vérité que vous me faites reprendre à moi-même. Werther disait : « Comme je m'adore depuis qu'elle m'aime ! » Je comprends assez que l'amour qu'on inspire établisse ce culte dont on est soi-même l'objet, et que, dans quelque relation que ce soit, la certitude d'intéresser suggère des précautions et des soins, si difficiles à qui le devoir seul les impose. Si je croise mon mantelet, si je marche au lieu de lire, si je bois de la tisane, votre intention y est pour beaucoup. Est-ce pour vous avertir que vous êtes tenue à la reconnaissance, que je nombre ainsi les immenses obligations que vous m'avez ? Vous ne savez peut-être pas que j'ai toujours pensé que l'amitié du médecin pour son malade faisait les trois quarts de sa science. Jugez combien j'en trouve dans les conseils que vous me donnez.

Vendredi dernier, la princesse Alexis Galitzin et moi avons été passer la soirée chez le comte de Maistre qui, en vertu des devoirs qu'impose l'hospitalité, ne s'est pas permis un seul moment de sommeil. Il sortit avec la palme de la victoire de cette terrible lutte de la nature et de la politesse ; mais qui sait ce qui lui en coûta !

Il nous lut la lettre de l'Empereur à vos parents ; il est difficile d'en voir une conçue en termes plus flatteurs. Quand croyez-vous les revoir ? Il me semble qu'il serait bien à désirer pour la santé de votre papa qu'ils n'attendissent pas l'arrière-saison pour un

voyage qui est long et toujours désagréable ; n'ont-ils pas en outre pour se hâter celle de toutes les raisons qui me paraît la meilleure, l'idée de vous revoir ? Mon amie, si, comme je n'en doute pas, tout ce qui vous aime vous est attaché, proportion gardée, autant que je vous le suis, vous êtes en vérité un échantillon de ce qu'il peut y avoir de plus réellement heureux. S'il y a prodigieusement de fiel et d'envie dans cette remarque, un seul des sentiments dont vous êtes l'objet suffirait pour colorer la vie, et vous avez tous ceux qu'elle peut offrir, excepté un seul que vous connaîtrez sans doute un jour. Savez-vous que je me sens tout à fait sibylle quand je plonge dans votre avenir ? Le coup d'œil perçant qui faisait le prophète m'est accordé pour voir que le bonheur marchera toujours de front avec vous et que, s'il prenait les devants comme un fou qu'il serait de vous quitter, vous sauriez bien le rattraper. Quoique je sache que vous avez cent fois plus de raison qu'il n'en faut pour estimer la malveillance à sa juste valeur, je n'en crois pas moins qu'elle froisse avant que le raisonnement ne l'ait dissoute et même après, car toutes ces opérations chimiques manquent toujours par quelque petit bout. La bienveillance générale a été le roman de la seconde partie de ma vie. Quand on n'espère plus vivre sans interruption dans une seule âme, il n'est pas trop de toutes pour remplacer cette seule-là ! Il n'y a rien de si commun que de suppléer par le nombre à la qualité. Qu'importe, me disais-je, que les grains me soient donnés un à un, pourvu que la moisson soit abondante ! J'oubliais qu'il n'y a que les pauvres qui glanent, et que leur existence est toujours incertaine.

D'ailleurs, quelle égalité de chance y a-t-il à cela ? un grain ne fait pas vivre ; un grain c'est bien peu de chose, cependant, celui qui vous le donnait et vous le refuse, vous blesse. Ah ! que je suis guérie de ce beau rêve qui est allé en joindre bien d'autres au pays des nuages ! J'en suis pour mes confrères les humains à l'amour pur des saints, qui ne voulaient pas même des espérances du ciel pour motif de leur piété : je cède à mon impulsion naturelle dans l'affection qu'il m'est commode et doux de leur porter, sans imaginer qu'il suffise de semer pour recueillir.

Pourquoi ne puis-je aller demain à Tzarskoë-Sélo, il me semble que nous aurions si bien causé ! Ce regret n'est encore rien en comparaison de l'impatience que j'ai de vous voir revenir. A mesure que j'apprends à vous connaître, j'ai toujours un peu plus besoin de ne vous pas quitter. Si je vis encore dix ans, en n'avançant que d'une ligne, cette marche progressive me conduira à un point de folie ; je croirai que je suis votre ombre. Dans les projets auxquels je m'abandonne pour l'avenir, je fais votre part ; dans mes sentiments elle est toute faite. Si je lis, je choisis dans ce qui passe sous mes yeux ce qui vous convient, et ce sont, comme vous pouvez le croire, toutes choses amusantes : rien de sérieux, rien de sensible, rien de fait pour être goûté par un être distingué. Pour favoriser votre faiblesse, que je suis bien décidée à ne ménager que pendant la durée de votre séjour à Tzarskoë-Sélo (car avec moi les absents ont toujours raison), je vous propose l'histoire des troubadours de l'abbé Millet, que je vous enverrai à votre première sommation. Vous y trouverez, comme dans votre livre allemand, des moines,

des chevaliers, des demoiselles, etc., et des choses fort curieuses et très intéressantes par-dessus le marché. A propos de livres, je vous envoie aujourd'hui des copies que le comte de Maistre me demande de vous remettre. Il vient de m'envoyer une brochure que je lui avais prêtée qui a pour titre : *Tableau de la littérature française au* XVIIIe *siècle* [1], chargée des notes les plus intéressantes faites par lui sur les marges. Le livre est excellent et ses observations, quoiqu'un peu sévères, sont remarquables par leur tact et leur finesse ; le comte de Maistre est comme le chien de chasse, il sent à une prodigieuse distance ce qui tient directement ou indirectement aux idées du siècle ; rien n'obtient grâce de lui, du moment où il y a une légère déviation des principes fondamentaux. Pour peu que cette inclinaison se laisse apercevoir, il n'y a ni éloquence, ni élévation de pensées et de sentiments qui la lui fasse pardonner.

Mardi.

Chère amie, je vous envoyai l'autre jour une lettre du comte de Maistre, et je délibérai un moment si je ne l'accompagnerais pas d'un mot ; un mal de tête affreux et de plus une reprise de discrétion me décidèrent pour la négative. Il n'y a que ceux qui font les lois qui peuvent y déroger en sûreté de conscience. On vous a sans doute dit beaucoup que vous étiez bonne, laissez-moi croire que personne ne l'a senti comme moi, qui, depuis que je vous connais, n'ai

[1] De M. de Barante.

cessé de vous expliquer tout entière par cette clef-là. Vous croyez toujours que je me fais illusion sur vous, tandis que les illusions que j'invoquerais m'échappent sans cesse et sans doute pour toujours. Il y a des gens qui poursuivent la raison, tout comme je courrais de bon cœur pour l'éviter ; elle me punit, puisqu'elle me talonne et semble me cerner de toutes parts. Si ma raison était de l'espèce de la vôtre, je n'en dirais que du bien, mais loin d'être douce et aimable, elle est triste et dure ; se contentant d'apercevoir les objets sous leur véritable forme, elle les barbouille de noir. Votre caractère me représente parfaitement ces heureuses alliances de mots qui signalent les grands écrivains. L'admiration que ces alliances excitent vient de ce que ces mots, que le génie sait joindre, n'étaient pas faits pour aller ensemble. Eh bien, vous recueillez dans votre caractère des opposés qui devaient naturellement s'exclure et qui en font le plus grand charme. Vous dites que je lui en prête ; peut-être. Il faut bien nous accorder quelque chose à charge de revanche, mais rappelez-vous du moins qu'on ne prête qu'aux riches !

Cette scène qui vous a touchée et au milieu de laquelle vous m'avez vraiment placée tant vous me la décrivez avec vérité, m'a bien émue : j'ai rêvé avec vous sur les tombes, j'ai plaint la brièveté de la vie et la longueur des souffrances ; mais avez-vous comme moi l'idée la plus faite pour adoucir celle de la mort ? Croyez-vous à la réunion éternelle des âmes qui se seront entendues ici-bas ? il me semble que c'est le dogme du cœur. Une parfaite latitude nous est laissée à cet égard par la religion, et l'assentiment, ou plutôt

le pressentiment universel (de toutes les preuves de sentiment la plus forte), semble le garantir comme fondé. Je sens ce qu'une âme pieuse peut espérer de délices de sa réunion avec le Grand-Être ! mais cependant le ciel nous paraîtrait-il bien le ciel, si nous ne pouvions joindre à cette idée sublime de notre destination future quelques idées sensibles ? Où serait la personnalité sans laquelle on a dit que « l'immortalité ne serait qu'un vain don, » si la mémoire ne s'y joignait, si le moi cessait d'être ? Et si ce moi se retrouve, quelle région, quelle félicité pourrait lui faire perdre ce qui lui était identifié ? Jamais on ne me fera croire que je n'éprouverai rien de plus en rencontrant l'âme de mon père, que celle du Chinois avec lequel je ferai peut-être le grand voyage. Je crois bien qu'il faut se garder de juger les choses du ciel par celles de la terre ; mais celles-ci n'en sont-elles pas une ombre, un écho ? Et qu'est-ce qu'une ombre, un écho, si ce n'est une image, un son, affaiblis, indistincts, mais cependant toujours vrais ? Ah ! quand cette idée consolante serait appuyée des témoignages les plus positifs, sans doute l'aspect de la mort qui marche le bras levé, toujours prête à frapper ce que nous aimons, ou à nous enlever à ce qui nous chérit, serait encore *awful* [1] comme disent si bien les Anglais. Chère Roxandre, il faut bénir la Providence quand on a, comme vous, beaucoup à perdre ; il faut la bénir encore quand on a, comme vous, mille chances réparatrices. J'ai l'instinct du bonheur dont vous jouirez et je vous le désire de toute la force de votre cœur et du mien. Votre sort est à peine ébauché,

[1] Plein d'épouvante.

vous serez épouse et mère, et c'est dans le centre de ces heureuses affections que vous coulerez des jours dont le reflet encore suffira pour embellir ceux de vos amis.

Quels regrets déchirants doivent s'emparer de l'âme de cette pauvre Impératrice, dont les lèvres n'ont approché cette coupe de félicité que pour mieux lui faire sentir l'amertume de ce qui devait lui être refusé [1] ! Je conçois bien le mouvement spontané qui, au prix de votre existence, aurait voulu lui assurer la possession de ce qu'elle regrette. Mon Dieu ! si l'on osait quelquefois, si l'on pouvait être aussi bon que son cœur ! Si un peu de puissance sur la nature était accordé à ceux dont la sensibilité les détache, les enlève pour ainsi dire à eux-mêmes ? Mais qu'il serait long le chapitre des vœux à former ! Tout semble fait sur un plan que le germe du mal dans le cœur de l'homme n'explique que trop, mais que l'on voudrait voir céder à la parole de ceux qui n'interrompraient le cours des lois générales que pour d'autres qu'eux-mêmes. Alors on verrait sur la terre des anges protéger d'autres anges et le monde en deviendrait meilleur. Que dites-vous de cet arrangement ?

Je trouve dans les distractions offertes à la tristesse ce contraste qui vous a fait mal en rentrant de la promenade. Tout ce qui tranche, tout ce qui est en opposition directe avec nos sentiments nous aigrit et nous blesse. Il faut que la tristesse ou la douleur s'épuise ou soit partagée pour s'adoucir. Ce sont les oisifs, les

[1] L'Impératrice avait perdu deux filles en bas âge et demeurait sans enfants.

importuns et les ennuyeux, peuple innombrable, qui ont imaginé cette multitude de soins à rendre, de formules, de lieux communs, dont on entoure les gens qui, en outre du malheur de souffrir, ont celui d'un chagrin ostensible qu'on ne peut dissimuler. Voilà quelle serait ma recette : une solitude parfaite qui permettrait un abandon absolu à ce qu'on éprouve, ou bien, ce qui vaut mieux, deux douleurs qui, en se joignant, confondraient les deux âmes. Voilà ce que je pourrais appeler des distractions qui n'obtiendraient l'effet auquel elles tendent que parce qu'elles n'entreprendraient pas de distraire trop tôt. Si je ne deviens pas raisonnable avec vous, je deviens bien raisonneuse.

Pendant que j'étais à notre terre, le comte de Maistre croyait faire prodigieusement au bout d'un mois ou six semaines, en m'envoyant une petite lettre ou plutôt un long billet. Vous, vous n'êtes partie que depuis trois semaines; dès le lendemain, il m'a parlé de vous écrire et un peu plus tard il vous envoie un paquet immense, et qui sait si le contenu n'est pas plus outrageant que le volume! La chanson dit que : *Sans un petit brin d'amour, on s'ennuie même à la cour;* je veux bien que vous joigniez cet enchantement à tous les autres et que vous éprouviez en plein la persécution de la prospérité, mais n'enlevez pas aux pauvres leur pitance, et que chacun ait sa part. Celle que m'a value la soirée d'hier a été fort douce, M. de Maistre est venu ; j'étais un peu malade, il en a été attendri ; partant, plus de sommeil, peu de dogme, beaucoup d'amitié et d'indulgence. Nous avons ri, causé, conté tour à tour et chacun s'en fut coucher content de soi et des

autres. Que je le serais de moi si je pouvais reprendre à la gaieté ! Je me prêche gravement là-dessus ; qu'est-ce qu'il en arrive ? que je ne dors point au sermon par la raison que c'est moi qui le fais, mais qu'il me laisse aussi peu avancée qu'il m'avait prise.

— Vous aurez *Frédéric* [1], chère Roxandre, sous très peu de jours. Le jeune homme court le monde comme s'il n'y avait pas trouvé assez d'aventures ; mais je cours après, avec cette vélocité que le désir de faire ce que vous voulez fait si aisément trouver. Il est bien commode d'avoir affaire à certaines personnes ; ne leur a-t-on pas écrit, nulle justification n'est nécessaire, il est clair qu'on ne l'a pu ; n'a-t-on pas exécuté assez tôt leur volonté, il faut nécessairement qu'il y ait eu impossibilité ; enfin, jamais ce qu'elles inspirent ne pouvant laisser subsister ni lenteur ni négligence, on est absous par le fait, et l'excuse devient une inutilité. M[lle] S... a eu raison, ce me semble, de vous recommander ce roman comme fort bien écrit ; il y a là des caractères dessinés de main de maître, comme celui d'Adèle, par exemple, quoiqu'un peu fort pour celui d'une femme. En tout, il y a, dans ce livre, une triste connaissance du cœur humain qui pourrait faire dire : on est puni de la faculté d'étudier les hommes par le malheur de les connaître. Mais il y a des situations si bizarres, si révoltantes, que tout l'art de l'auteur ne peut en diminuer la laideur. Je ne crois pas qu'il vous satisfasse, à moins que vous ne le jugiez avec votre esprit tout seul (séparation bien difficile à opérer) et que vous n'imposiez silence aux plus justes préventions.

[1] Roman de Fiévée, publié en 1799.

Jamais une femme, quelle qu'elle puisse être, n'eût fait *Frédéric ;* le cachet de l'homme y est empreint à chaque pas. J'honore les grandes autorités, mais j'avoue qu'elles m'en imposent peu et que, quand elles ne décident pas au nom de la seule loi qui oblige, je me fais un secret plaisir de leur soustraire mon opinion. L'amour de la révolte naît avec nous. En vertu de cette disposition, je n'ai jamais acquiescé aux anathèmes portés contre les romans, qui me paraissent des livres fort utiles quand ils ne sont point au-dessous de ce qu'ils peuvent être. On a tant parlé du mal qu'ils faisaient ! c'est au moins faux pour la moitié du genre humain, car les hommes de nos jours ne se perdent plus que par l'immoralité froide, la seule qui empêche qu'on se retrouve. Pour les femmes, à l'exception de quelques têtes à l'envers qui auraient bien su trouver, sans les romans, la route de l'extravagance, je n'ai presque pas vu qu'ils aient exercé une maligne influence. Le principe d'exaltation est en nous, et c'est bien moins l'impression d'une lecture quelconque qui le développe que les circonstances particulières à chaque individu. Il me semble aussi qu'une âme susceptible d'exaltation en contient bien plus qu'il ne peut s'en trouver dans les livres. Les romans qui présentent une peinture vraie et naïve du cœur de l'homme et de ses mystères me semblent l'histoire par excellence. Des noms dénués d'intérêt, des faits stériles, des dates savamment inutiles, voilà ce qu'on devrait appeler romans si on entend par là une bigarrure fatigante dont le résultat est nul pour notre expérience et notre amélioration. Ce projet de recueillir vos sounirs est charmant ; croyez-moi, tenez-y, chère Roxan-

dre, vous qui n'oubliez pas et dont on n'oublie rien.

Je suis bien aise que vous ayez découvert des qualités réelles en Mlle Walouef[1]. Il lui manque un peu de force à opposer à ses premiers mouvements. La raison lui vient toujours, mais elle tarde quelquefois, et cet inconvénient est plus funeste à elle qu'aux autres. Elle est parfaitement contente de vous et finira par vous apprécier d'une estime vraiment sentie. Tzarskoë-Sélo est l'atmosphère qui convient le mieux à la nature de son caractère ; elle y est distraite, amusée et, quoique vous ne le sachiez pas, il n'en est pas moins vrai que nos peines entrent pour beaucoup dans nos défauts. Vous avez bien raison de croire que pour être juste il faut être bienveillant. Quand un peintre veut rendre la nature avec une parfaite exactitude, il faut qu'il l'embellisse. Ne pouvant donner à la toile le velouté de la peau, la fraîcheur du coloris, la grâce de la nature, il faut qu'il y supplée par un autre genre de perfection, et alors seulement, en donnant trop d'une part, il donne assez. Au moral nous sommes aussi les peintres de ceux que nous jugeons ; n'ayant pas dans une proportion exacte la mesure des bonnes qualités que nous apercevons, atténuons du moins les défauts ; peut-être est-ce là le seul secret de nous faire des ressemblances intellectuelles, exactes en somme totale, et, qui mieux est, agréables.

Je ne connais pas le livre des *Compensations* que vous me demandez, mais j'ai déjà fait quelques démarches pour l'avoir[2]. Combien j'y crois

[1] Surintendante des demoiselles d'honneur.

[2] *Des compensations dans les destinées humaines*, par M. Azaïs. La première édition parut en 1809.

quand je vous écris et surtout quand je reçois vos lettres !

Mercredi.

Vous me traitez comme ces enfants auxquels on dit qu'ils sont raisonnables pour les engager à le devenir. Mon amie, ce n'est pas sur ma raison que je vous demande de compter, mais toujours sur l'efficacité de la parole, quand c'est de vous que cette parole vient. Je vous dirai, comme le centenier : « Ne vous suffit-il pas de dire : Allez, pour qu'on aille ; faites, pour que tout soit fait ? » En vérité, en tout ce qui dépend de moi seule, la connaissance de ce que vous voulez ou de ce que vous approuvez est la garantie de l'exécution. Comme, malgré ma tendre soumission pour vous, mon sentiment intime subsiste, je vous avoue, chère Roxandre, que ma sauvagerie est effrayée de l'entrevue dont vous me parlez ; par goût et par habitude, je ressemble si fort au hibou retiré dans le creux de son chêne, que le grand jour que vos bons yeux supportent si bien n'est pas fait pour les miens. Je n'en sens pas moins le bien qui en peut résulter, et je suis touchée de l'opinion qui peut me donner les moyens d'y contribuer ; enfin, tout serait bien, si je n'étais un animal que les grandeurs effarouchent.

Que je suis heureuse de penser que je vous verrai vendredi ! Mon amie, je sens trop bien le bonheur d'être aimée de vous, pour que vous ne m'aimiez pas toujours ; vous ne pourrez jamais vouloir détruire un bien-être qui est votre ouvrage. Je vous écris à la hâte,

mais je vous verrai bientôt ; que de consolations renferme cette espérance !

Vous avez été bonne, dans les moyens que vous avez pris de ménager Mlle Walouef, comme vous l'êtes toujours ; et n'est-ce pas vous, que j'estime toujours davantage, qui vouliez me faire croire qu'il entrait de l'illusion dans cette estime sans bornes ? Adieu, mon amie, qui ne pouvez vous tromper que sur vous seule.

Jeudi soir.

Ma chère Roxandre, vous rêvez quand vous me parlez comme si j'étais tout le monde, et je vous demande d'autorité de ne point flétrir le plaisir que j'ai eu souvent à remarquer que, même dans le temps où nous n'étions qu'une simple connaissance l'une pour l'autre, nous sautions déjà à pieds joints par dessus les phrases banales. Dès que je suis avec vous, en idée ou en présence réelle, comme la mère Alix, je veux parler, parler, parler, et il ne faut rien moins que l'espoir de vous voir demain pour refréner mon bavardage.

Adieu, mon amie ; combien j'aime demain et même aujourd'hui qui est la veille de demain !

Vendredi, à minuit.

Les atomes qui se mettent entre le soleil et nous ne sont pas plus innombrables, pas plus imperceptibles que les mille et un inconvénients qui m'ont empêchée de vous écrire hier et tout aujourd'hui : affaires, courses, visites, crampes, ennuyeux, oisifs, ouvriers,

belles dames, etc., tout s'est mis en train, tout s'est ligné pour m'empêcher de répondre à la lettre du monde à laquelle il me tardait le plus de le faire. Il faut votre âme pour écrire celle dont j'ai à vous remercier, et qui peut se flatter d'avoir votre âme? Combien y en a-t-il de cette sorte dans l'univers entier? Si par hasard il y en avait deux, c'est à vous que l'autre appartiendrait de droit.

Mon amie, il n'est pas de bonté plus compatissante, plus pénétrante que la vôtre; il n'en est nulle part qui sache mieux trouver ces paroles qui vont chercher la peine au fond de l'âme pour la calmer. Combien vous possédez cette merveilleuse dextérité qui applique le baume aux blessures sans presque les toucher! pourrai-je rendre inutiles des soins si touchants? Je le sais, devenir plus heureuse est le seul moyen de les reconnaître; eh bien, ces efforts, que mon intérêt personnel m'aurait laissée incapable de faire, votre amitié pour moi me donnera la force de les renouveler. Si vous saviez tout ce que je vous dois déjà de consolation!

Ma bien chère Roxandre, je ne puis rien comparer à la sécurité que m'inspire votre caractère; mais ne pouvez-vous pas être tout ce qu'il y a de plus estimable, de meilleur, et cesser d'avoir l'amitié que vous avez pour moi? Voyez-moi avec toute ma faiblesse, j'y gagnerai; vous en sentirez mieux que j'ai besoin d'appui, qu'avec vous je puis beaucoup, et que, abandonnée à moi-même, je ne suis capable que de cette existence négative qui fait qu'on vit uniquement parce qu'on n'est pas mort. Peu m'importe que l'opinion de votre esprit me soit favorable, pourvu que votre cœur me le soit; j'ai besoin de m'estimer moi-même, mais

quant à vous, il me faut seulement que vous m'aimiez.

Je suis bien actuellement ; votre lettre m'a ranimée, elle a dissipé mes nuages. Mon amie, ne vous découragez pas, chargez-vous de moi, souffrez-moi toujours ; faites comme Dieu, qui ne se lasse pas et qui se contente de l'intention dans ceux qui ne peuvent lui offrir davantage. Si je partais de mon impression actuelle, je vous promettrais que le bien que vous venez de me faire sera permanent ; mais il ne faut pas beaucoup de prévoyance pour sentir qu'une longue continuité de soins et d'efforts peut seule défaire un pli si marqué. Pour vous tromper il faudrait que je commençasse par me tromper moi-même, et comment m'abuserais-je sur la possibilité d'une rechute ? Si elle arrive, dites-moi d'avance que vous me la pardonnez et que, si vous voulez m'en punir, il est une sorte de punition que vous ne vous permettrez jamais.

Mon amie, vous ne sentirez jamais comme moi la bonté de la Providence en permettant notre rapprochement. Ah ! qu'il soit éternel ! que rien ne nous désunisse plus ; et que, dans cette séparation, aussi inévitable qu'elle est momentanée, ce soit moi qui aie la peine de vous quitter et non l'affreuse douleur de vous perdre ! Chère, j'ai toujours été soutenue par la consolante idée que ceux que j'aime me survivront ; par bonté, par pitié pour toute la misère de mon cœur, vous devez le désirer pour moi. Voyez si j'ai ce qu'il faut de ressort pour ne pas manquer à ce que Dieu attend de nous dans les grandes douleurs qu'il nous envoie. Sans doute il faut se familiariser avec la mort, mais on ne peut se familiariser qu'avec la sienne ; celle d'un être chéri est un fantôme dont on ne peut

soutenir la vue, c'est le bouleversement, l'anéantissement de la nature. Que je conçois tout ce que l'Impératrice doit éprouver quand vous lui en présentez l'image ! Croyez-moi, vous ne l'y accoutumerez jamais.

Mon amie, quelle multitude de choses j'aurais à vous dire ! mais je tombe de fatigue, il faut que j'aille me coucher.

Lundi.

Chère amie, il y a bien des gens qui doivent être contents que tout ne soit pas soumis à des démonstrations mathématiques, et que les corsaires, dans le monde moral, ne courent pas les mêmes dangers que ceux qui dévastent l'autre. Ne faites pas d'application de ce que je vous dis là ; c'est une remarque purement générale. On hasarde beaucoup et toujours trop en déterminant le degré de sensibilité des autres ; on n'est bon juge que de la sienne, lorsqu'on est de bonne foi, et de celle de ceux qu'on aime mieux que soi. Cependant ne croyez-vous pas que l'accent du cœur a son caractère propre, et que l'imitation ne saurait le profaner ? Il y a quelque chose d'entraînant, dans la vérité, qui pénètre, subjugue et force la croyance ; bien malheureux est celui qui s'y refuse ! Il y a une foi humaine qui est le plus grand des mérites auprès des âmes sensibles et élevées, tout comme l'autre foi est la première condition exigée par Dieu.

Un moment après avoir fermé ma première lettre, j'appris par Mme Beresford l'événement déplorable de la mort de M. X. C'est M. Beresford qui les avait ma-

riés, il était leur ami particulier ; il devait dîner avec eux ce même jour, et c'est encore lui qui, le surlendemain, rendit les derniers soins au moins malheureux des deux. Il me semble, à l'impression douloureuse qu'il fait, qu'on apprend le malheur toujours pour la première fois. Avez-vous réfléchi sur une bizarrerie qui étonne et qu'on ne peut guère contester ? L'idée de la mort est affreuse dans une disposition aride, dans l'isolement, lorsque nulle affection, nulle tendre compassion ne vient en adoucir l'amertume ; elle est presque douce aux deux extrémités de la vie morale, le malheur et la félicité suprêmes. Dans le premier cas, elle est un changement et semble une délivrance ; dans l'autre, on sent qu'il n'est rien au delà que Dieu seul, qu'une affection véritable prépare pour l'éternité et que l'éternité ne vient pas interrompre, mais fixer à jamais, ce qui seul ferait regretter la vie. A qui dis-je cela ? c'est le temps qui est l'ennemi de ceux qui sentent et qui aiment ; l'éternité est leur asile.

Je me porte bien depuis quelques jours ; et demain je commencerai ma cure à laquelle je donnerai six semaines. Il n'y a que Péterhof qui m'attire ; on dit pour m'en détourner qu'il est triste ; on ne sait pas que je suis la personne la plus singulière du monde et que ce qui égaie les autres me fait l'effet contraire. Je n'ai jamais pu lire les romans de Voltaire sans éprouver la plus pénible impression et souvent les Nuits d'Young m'ont reportée dans une situation d'esprit agréable ; je cherche surtout de la solitude si elle était embellie par vous ! Mais non, je ne veux plus rien demander, plus rien désirer au delà de ce que j'ai ; je me trouve si bien !

Est-il vrai que Péterhof soit très humide et que tous les soirs il s'y élève un brouillard épais? Combien je penserai à vous dans les promenades solitaires que j'y ferai avec mon bâton de vieillesse qui est Nadine! j'aimais déjà cette terrasse, je vais l'aimer bien mieux. Le comte de Maistre me dit qu'il est fâché que je m'en aille, et je le crois, parce que je serai bien fâchée aussi de ne plus le voir aussi souvent. J'ai passé avec lui la soirée d'hier, nous avons veillé jusqu'à deux heures. Il était triste; pour le distraire je l'ai entretenu d'un de ses sujets favoris où je n'y vois goutte. Du grec on est arrivé à l'hébreu par des échelons aussi inconnus à moi; ensuite la conversation s'attiédissant, je lui ai fait une querelle et puis je l'ai raillé, ce qui l'a tout à fait ranimé. Voilà par quels moyens je sais distraire mes amis. Le comte de Maistre veut vous écrire et je me suis chargée de vous faire passer sa lettre. Son visage si froid cache une âme bien profondément sensible. Sans me vanter, il m'a dit quelquefois des choses fort douces. Je vous donne à deviner quelle est celle que j'ai pu le moins oublier et que je pourrais rendre avec la plus parfaite exactitude, malgré les deux ou trois mois qui pèsent dessus. Mettez votre esprit à la torture. Est-ce fait? — Non; vous ne devinez pas. Adressez-vous à votre cœur, et surtout partez du mien. — Je suis contente, vous avez deviné.

Vendredi, à 2 heures après-midi.

Ma lettre partira ce soir et je veux encore y ajouter un mot. Le laquais de la cour qui m'a remis si exacte-

ment votre lettre m'a dit que je pourrais envoyer les miennes par les mêmes occasions et cela me donne toutes les facilités désirables. N'est-ce pas que vous ne montrerez cette lettre à personne? Ce n'est point par vanité que je vous le demande, mais pour être bien à l'aise et oser toujours être moi. S'il est impossible que j'aie tort de compter si parfaitement sur votre indulgence, il l'est tout à fait que ma confiance, telle que je vous la témoigne, aille à ce qui vous entoure. Quant à vos lettres, rien au monde ne serait plus inutile que de me faire la recommandation de les garder pour moi seule : mon naturel égoïste, très prompt à voir des profanations dans le moindre contact des indifférents, suffit très bien à me mettre en garde.

Mme S... me fait beaucoup d'honneur en me disant que je ressemble en quoi que ce soit à l'abeille; mais si j'étais d'elle, je saurais bien empêcher les mouches d'approcher des fleurs dont je ferais mon miel, malgré toutes les raisons bonnes ou mauvaises qu'elles pourraient m'alléguer. A propos de Mme S..., je ne l'ai point vue depuis dimanche et je me le reproche depuis qu'on m'a dit qu'elle était bien triste. Le départ du comte l'a peinée, mais je crois, ainsi que beaucoup de gens, que des regrets qui portent sur d'autres points viennent s'y joindre. C'est un allégement, dans une peine quelconque, que d'y trouver une unité parfaite et de pouvoir s'assurer qu'aucun élément de nature différente ne s'y glisse et n'y verse ses poisons.

Jeudi.

Je n'ai reçu votre lettre de mardi matin qu'hier au soir.

J'ai envoyé hier au palais un domestique de confiance qui a reçu des mains du vôtre cette lettre que j'ai tant relue et dont je vous remercie. On m'a dit que votre messager repartait demain ; cela me donne la possibilité, que je ne puis trop apprécier, de vous parler avec toute confiance. Si l'occasion de s'y livrer sans inconvénient revenait plus souvent, combien tout changerait d'aspect ! Mais nous ne refaisons pas plus les choses que nous n'apprenons à les prendre telles qu'elles sont.

Je vous avoue que j'ai déjà beaucoup médité l'un des textes sur lesquels vous parlez, comme sur les autres, avec un sens si parfait et si droit, qu'il faudrait peut-être créer un mot pour rendre ce mélange de loyauté et de finesse, de sagacité et de bonhomie, qui caractérise si particulièrement votre esprit. Tandis que vous expliquez sans doute ce que vous voyez par ce que vous devinez, moi, à qui on reproche la prétention de tout comprendre, je n'aperçois qu'un chaos qui appelle éminemment le *Fiat lux*. Qu'on place mal sa confiance me paraît un malheur, mais souvent un malheur fondé sur des raisons plausibles ou qui du moins semblent telles, vues d'un certain point. Les défauts de quelqu'un sont-ils faits pour repousser généralement, cette même personne peut avoir des vertus attachantes ; le peu de moralité d'un autre semble-t-il un motif de défiance, ses qualités brillantes, leur étendue, leur valeur, peuvent faire illusion et subjuguer, en dépit de la raison ; tout ce qui n'est que partiel, en un mot, en bien ou en mal, peut amener des modifications différentes d'impression ; mais lorsqu'il y a masse, lorsque c'est une totalité de mal que l'imagination même ne

pourrait guère compléter, je ne puis entendre comment l'esprit et l'âme se refusent à porter cet arrêt intérieur dont la sévérité nécessaire trace une ligne de démarcation entre cette totalité et nous. On peut et souvent on doit ne pas manifester son mépris, mais ne donne-t-il pas toujours le droit de se renfermer dans les bornes de la plus froide politesse ? Indépendamment de cette putréfaction d'honneur et de sentiments, je m'étonne encore que, sous les rapports frivoles de la conversation, on ait accolé à cet homme l'épithète d'aimable, épithète qui est si peu de chose même quand elle est méritée, les quolibets, les bouffonneries et les plaisanteries habituelles me paraissant, même lorsqu'elles sont tout ce qu'elles peuvent être, au zéro du thermomètre de l'esprit humain. Qu'il serait heureux que ceux que leur rang élève au-dessus des autres et que l'enthousiasme presque général élève encore au-dessus de leur rang, connussent le prix de leur opinion qui pourrait si aisément servir et de récompense et de punition ! Il y a réellement quelque chose de magique dans cet empire intellectuel qui porte des coups si salutaires, lorsqu'il frappe juste et d'un point élevé. Il n'y a rien de si drôle que cette méprise qui ne conduirait pas à moins qu'à entreprendre de faire de vous un instrument d'élévation. Mais aussi, chère Roxandre, c'est votre faute : pourquoi cachez-vous tant de finesse sous les formes les plus simples et les plus unies ? Il faut bien s'y aller prendre. Vous n'avez pas besoin de me le dire, je sais bien que, si on excepte le petit déboire d'un calcul mal fait, on n'a guère à se repentir d'y avoir été pris. Si vous n'aviez pas tout le mérite que vous avez, vous seriez dangereuse par la

nature de votre caractère, fait pour dominer celui des autres au bout d'un certain temps. Votre raison est si calme qu'on ne peut jamais s'en défier ; elle n'est jamais hostile, elle n'annonce jamais l'esprit de conquête, elle avance à petits pas et à petit bruit, et avant qu'on ait pensé à se mettre en garde, elle a soumis l'ennemi qu'une attaque directe aurait fait tenir jusqu'au bout. Mais que le pouvoir est bien placé en vos mains ! combien je voudrais peu m'y soustraire ! On m'a souvent reproché du laisser-aller dans le caractère, je me le suis vivement reproché moi-même ; eh bien, si j'étais sûre que votre ascendant voulût veiller sur moi, cette disposition, qui, à la vérité, depuis longtemps ne me donne plus d'inquiétude, deviendrait une douceur en devenant l'occasion de perpétuels bienfaits.

J'ai souri quelquefois (comme on sourit aux jeux des enfants) aux bonheurs fantastiques que se ménageait l'imagination de Mme ***, mais je suis prête à m'attendrir bien sincèrement aux peines qu'elle lui a préparées. J'ai souvent tenté de l'avertir, soin bien inutile, j'étais battue avant que d'achever ma phrase, peut-être parce qu'on ne me donnait pas le temps de l'achever. Elle a bien plus de confiance en vous ; vous êtes à la source et ce que vous pouvez lui dire à cet égard est plus fait pour laisser trace ; cependant j'ai peine à croire que vous réussissiez. Il y a de ces choses qu'il faut découvrir soi-même pour les apprendre ; tous les prophètes, toutes les traditions ne les inculqueraient pas.

J'ai passé la journée de samedi à Péterhof qui m'a ravie. Je l'ai parcouru avec enchantement, et je sens que ce devoir qu'on me fait de la promenade ne m'au-

rait été facile que là : le site, la solitude, l'impression du lieu, tout m'y convenait. Cependant il est à peu près décidé qu'il faut que j'y renonce, la seule maison qui y soit à louer se trouvant éloignée du jardin et la plus désagréable du monde. Ce qui vous étonnera davantage, c'est que la chose me convenant parfaitement, il m'en coûte médiocrement de n'y plus penser. J'ai tout juste la moitié du détachement de saint François de Sales qui disait : « Je désire peu de choses et le peu que je désire, je le désire peu ». Je répète après lui, en toute sécurité de conscience, le premier membre de sa phrase, mais sans impudence je ne saurais achever, car ce que je désire, je daigne le désirer fortement ; pour tout le reste, je me ferais volontiers quiétiste. Sûrement, ainsi que vous, j'aimerais bien les chaumières civilisées ; c'est surtout là où l'on est indépendant et concentré dans les affections douces et vraies dont on ne s'éloigne qu'en perdant tout ce qu'il y a de fraîcheur et de pureté dans la vie. Cependant, par la même raison qui m'a empêchée d'arriver jamais à aimer exclusivement, ou à préférer une nation prise en masse à une autre, je crois qu'il serait difficile d'établir sur des règles exclusives le bonheur d'une classe particulière. Partout et peut-être dans la même proportion il y a des individus estimables ; dans toutes les classes, il y a une certaine somme de bonheur, répartie avec inégalité, je le crois, mais avec une inégalité qui serait moins frappante, peut-être, si successivement nous avions essayé de toutes. Mes goûts me mèneraient en ligne droite à la chaumière ; cependant le peu de réflexion dont je suis capable me ferait croire que, si dans le monde il y a un système vrai, c'est

celui des compensations. Le bonheur n'est étranger de sa nature à aucun échelon de la hiérarchie sociale ; et il n'en est pas un aussi auquel il soit inhérent. Ce qui fait, selon moi, plus que les situations, c'est le caractère. Il en est qui savent prendre le moule des circonstances dans lesquelles ils se trouvent : ceux-là sont favorisés ; d'autres qui se brisent contre elles et ne savent ni les modifier ni se laisser modifier : on sait ce qui les attend. Les personnes calmes, composées d'éléments qui savent n'être point en guerre avec l'essence même des choses, sont raisonnables lorsqu'elles désirent tel changement, telle amélioration dans leur situation ; si ce bonheur venait, il ne rencontrerait pas d'obstacles. Mais voici le comble de l'illusion ; aux yeux du moraliste, c'est la volonté forte et ardente qui pousse les caractères passionnés à demander telle chose au lieu d'une autre, à croire que le bonheur se trouverait dans telles combinaisons, dans telles chances, tandis que dans eux-mêmes se trouve l'obstacle invincible à toute espèce de bien-être constant. Ces âmes sont nées malades, et quelle que soit leur destinée, cette mort prématurée qui fait survivre à soi-même saura toujours les atteindre. Je me trompe peut-être, mais si je ne me trompe pas, c'est bien triste.

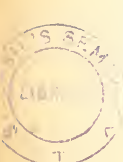
Vous ne pouvez imaginer la vie que je mène ; je n'ai presque pas un moment. J'ai dans la tête l'espèce de fatigue qu'on a dans les yeux lorsqu'une multitude d'objets qu'on ne peut distinguer viennent s'y réfléchir et ne font que passer. Six semaines ainsi suffiraient pour dépoétiser un poète. Connaissez-vous une petite comédie de Colin d'Harleville, intitulée *M. Polymaque* ? Si vous ne la connaissez pas, lisez-la ; vous trouverez

mon portrait bien ressemblant dans le héros de la pièce. Ces vers surtout semblent faits pour moi :

.... Comment, à la manie
D'offrir tes soins, ton zèle, à l'univers entier,
Polymaque, tu joins celle d'étudier ?

Hélas ! oui, j'ai mille projets, dix ouvrages commencés, la volonté de tout faire et, en vertu d'une loi si ancienne qu'on pourrait la croire éternelle, pour vouloir tout faire je ne fais rien. Ne travaillant qu'à bâtons rompus, rien ne m'attache, hors deux correspondances dont vous saurez bien nommer l'une. Comment vous arrangez-vous, s'il vous plaît, pour dire que je dois moins sentir que vous la douceur de vous écrire ? Ma chère Roxandre, je ne reconnais pas là votre bonne foi ordinaire. Vous ne savez donc pas que c'est la seule distraction qui me fasse du bien et que j'ai besoin, pour respirer, de détourner les yeux d'objets bien faits pour me serrer le cœur ? Pour peu que nous soyons sur nos jambes on est prêt à déclarer notre santé parfaite, et combien en est-il dans le sens moral qui, ainsi que cet empereur romain, meurent debout ?

Je conçois combien l'harmonie entre les goûts et la situation est nécessaire et combien peu elle doit exister pour vous. Des tracasseries semblent peu de chose, mais ne suffisent-elles pas pour établir le malaise ? Ne regrettez pas le plaisir de l'illusion, vous êtes faite pour sentir le prix des réalités ; et je ne sais si c'est le coup d'œil prophétique que les têtes chaudes ont quelquefois ou le sentiment profond que j'ai de ce que vous valez, mais je n'imagine pas possible qu'un jour vous



n'ayez tout ce qui pourrait vous rendre parfaitement heureuse. Mon Dieu ! si je vous voyais dans le centre que vous êtes si digne d'occuper, combien j'en jouirais ! Je suis trop fatiguée de moi pour n'avoir pas besoin de croire dans les autres. Il y a longtemps que j'ai placé à fonds perdus ma fortune sur la tête de ceux que j'aime ; leur bien-être, leurs espérances sont la rente qui me fait vivre.

Je vous ai fait remettre ma première lettre par Mlle Walouef, parce que j'ai cru qu'il valait autant qu'elle sût que nous nous écrivions quelquefois ; en l'apprenant d'ailleurs, elle aurait imaginé que je voulais lui en faire un mystère et j'en suis presque aussi éloignée que de l'indiscrétion. En tout, il me semble qu'il faut ne pas se montrer, mais se laisser voir. Sans doute mon amour-propre serait intéressé à notre liaison, si jamais j'en avais pu mettre en quoi que ce soit qui touchât à mes affections. La mienne pour vous s'est formée dans un temps où, depuis plusieurs années, non seulement je ne croyais pas à la possibilité d'en éprouver une nouvelle, mais où j'en avais perdu jusqu'à la volonté. Lorsque je partis pour la campagne, il y a dix-huit mois, au milieu de mille soins et de mille peines, je pensais, pour avoir causé avec vous deux ou trois fois, que vous étiez la seule personne dont la société me convînt dans ce tourbillon où je connais tant de monde. Pourquoi eus-je cette idée ? Je n'en sais rien. Elle ne m'a pas quittée depuis, et, comme tout ce qui ne commence pas à cesser, elle a toujours pris plus de force. Si c'était de l'engouement, dont j'ai été susceptible dans ma grande jeunesse, il porterait, ce me semble, un autre caractère et ce

temps, sur lequel je compte si fermement, aurait déjà suffi pour le dissiper. La durée est la meilleure des pièces justificatives, et c'est celle qu'il me sera le plus aisé de produire. Quant à vous, votre intérêt pour moi s'explique en entier par votre bonté. Il vous a été aisé de voir que la vie extérieure ne m'absorberait pas, que j'avais un de ces caractères qui sont une espèce de proie jetée à la souffrance, et que, étant portée vers vous, vous me feriez tout le bien que vous voudriez. Voilà, ce me semble, le mot de l'énigme de notre rapprochement dont je recueille si bien toute la douceur. N'oubliez pas que la vanité seule est incommode ou exigeante. Si je vous éloignais par l'ennui que je puis vous causer, je mettrais encore, sans un mot de plainte, *Fiat* au bas de votre décret et jamais ni le mot ni l'idée d'une injustice ne viendrait aigrir la peine qu'il me serait impossible de ne point éprouver.

Nous avons eu ce matin une séance orageuse qui m'a désolée, qui me désolera longtemps. La comtesse Orlof, partant pour l'Angleterre, s'est acharnée à faire recevoir à sa place Mme de C... Elle s'est adressée à moi ; je lui ai dit que tout ce que je pouvais faire c'était de la proposer. Après avoir sondé nos dames en particulier, je vis qu'elles étaient révoltées à l'idée de voir admise parmi elles Mme de C..., dont la réputation est si mal établie. Hier, à la fin de la séance, Mme Orlof insista ; malgré toutes mes instances, elle voulut qu'on allât aux voix ; on s'y refusa presque unanimement, sous les plus mauvais prétextes, et toutes mes précautions ne purent éviter à Mme de C... l'humiliation qu'elle doit tout entière à l'opiniâtreté de Mme Orlof. On a bien raison de dire qu'un méchant ennemi vaut

mieux qu'un maladroit ami! Je suis bien loin de désapprouver les dames opposantes; je suis d'avis même qu'il est utile qu'il y en ait qui se chargent de la police de notre établissement; mais je vous avoue, chère Roxandre, que ces scènes, en se renouvelant, pourraient me le faire détester. D'ailleurs je ne suis pas propre à heurter ainsi de front. Du zèle, de l'exactitude, je crois pouvoir en mettre autant qu'il faut; mais quand il s'agit de manifester une opinion si défavorable et de faire parade de sa sévérité, d'accabler et de faire rougir quelqu'un, quelque justice qu'il y ait à cela, quelque devoir qu'il y ait à le faire, je m'en sens incapable, la chose passant de beaucoup la mesure de ma fermeté. Jugez comme tout cela arrange mon amour pour la paix, qui si souvent m'a fait croire que l'âme de l'abbé de Saint-Pierre avait passé dans la mienne par la voie de la métempsycose.

J'observe l'unité de temps déterminée par vous rien qu'en apparence; dans le fait, je l'élude par la longueur de mes lettres. En vérité j'y ai conscience: serez-vous assez bonne pour me le pardonner? Adieu.

Dimanche.

Je n'ai eu votre lettre du mardi que vendredi. Le prince Alexandre[1] m'en a donné mille raisons, peut-être bonnes, mais que mon impatience a trouvées mauvaises. Après avoir bien grondé, j'ai pardonné: il faut bien que tout finisse par la clémence. Quoique j'aie la certitude de vous écrire mardi à l'aise sous

[1] Prince Alexandre Galitzin, ministre de l'Instruction publique et favori de l'empereur Alexandre.

tous les rapports, il me semble qu'il y a si longtemps que j'en suis privée, que je puis dès aujourd'hui m'en passer la douceur.

Malgré la pluie et les éléments déchaînés, j'ai été voir hier Mme X. à la campagne. Il y a bien un fond d'inquiétude et de tristesse dans cette jeune tête, mais les illusions surnagent. Il est vrai que je ne monte pas sur la scène et que, malgré la confiance prétendue illimitée dont je jouis près de l'Impératrice, ma place est désignée à l'amphithéâtre. Il est bien inutile de vouloir me frapper par le brillant du premier coup d'œil, car je suis une bien mauvaise pratique pour ces choses-là. Ce qui me fait plaindre les personnes qui sont dans l'erreur, c'est qu'on n'est jamais assez trompé. Dans les erreurs les plus épaisses, il y a des interstices par lesquels la vérité perce, et quand la vérité se mêle à ce qui ne lui ressemble pas, elle gâte tout. Vous êtes mieux que jamais dans son esprit et plus avant dans son cœur que je ne le croyais moi-même qui suis bien loin de me défier de ce que vous inspirez. Quoi que vous disiez ou fassiez, vous n'aurez jamais, chère Roxandre, le sort du pauvre Gil-Blas ; il n'y a pas d'homélie d'archevêque ni de vanité qui ne baissent pavillon devant l'accent d'un intérêt véritable : il ferait avaler un crapaud sans qu'on s'en doutât. La franchise n'a jamais tort, elle ne blesse jamais, elle est inoffensive ; mais les gens francs sont quelquefois durs ou maladroits et ici, comme ailleurs, c'est bien moins le fond que la forme qui révolte.

La soirée d'hier eût paru terne à un autre et m'a parfaitement contentée. On vous aime sincèrement dans cette maison et il m'était doux de me trouver à

l'unisson, quoique je sois plus haut de plusieurs octaves ; car là-dessus, ne vous en déplaise, je me mettrai toujours hors ligne. J'ai toujours pensé que personne que moi ne se souciait de me voir rapprochée de vous, hors vous peut-être, qui verrez avec le temps que je ne le démérite pas ; plusieurs remarques toutes récentes m'ont confirmée dans cette idée. Faites en sorte que votre confiance en moi n'aille pas jusqu'à ceux qui voudraient avoir des droits exclusifs à votre amitié ; donnez-moi ce que vous voulez et ne paraissez me donner que ce que les autres veulent. J'ai la plus profonde indifférence pour tout ce qui est ostensible et ce n'est point pour me parer de vos dons que je les désire, mais pour les recueillir dans mon cœur et en jouir toute seule comme un avare. Je serais désolée, et cela sans hyperbole, si je devenais jamais pour vous le sujet du plus léger mécontentement.

Vous me demandez des nouvelles de ma santé ; quand ce ne serait que l'ennui des répétitions, je serais fâchée d'avoir toujours du mal à en dire. Pendant que je vous écris, ma main gauche soutient ma pauvre tète fatiguée des crampes qui m'ont accablée pendant plusieurs heures ; les remèdes, le mouvement, ce qu'on est convenu d'appeler distractions, tout échoue comme remède et rien ne manque son but comme ennui. Rien n'est moins décidé que mes projets de campagne ; cependant il faudra de toute nécessité que je me tire d'ici, n'importe pour quel endroit, puisqu'il y a tant de difficultés presque invincibles à ce que j'aille à celui que j'aurais préféré. Chère Roxandre, jusqu'ici tout a contribué à me faire prendre en grippe cet été qui n'est jusqu'ici qu'un vilain automne. Escla-

vage de tous les moments (punition sans doute de quelque abus de liberté), migraines fixées, peines de tous les genres, et, plus que cela, surtout privation de votre présence, de ce bien inestimable que j'ai senti si vite, et que j'ai perdu si tôt : voilà les caractères de ce présent que je voudrais bien troquer contre l'avenir, qu'on espère toujours meilleur, par une de ces illusions d'optique qui embellissent tout objet éloigné. Ah ! s'il vous apportait du bonheur ou des consolations, quel qu'il puisse être pour moi, je promets de l'aimer !

L'armistice pendant les premiers jours avait fait taire tous les garçons prophètes[1] ; ils marchaient la tête et les ailes basses, de honte de n'avoir pas prévu ce grand événement. Depuis, ils ont repris le ton de la menace et de l'inspiration, et je vois que rien n'est plus impossible à déconcerter que les fabricateurs d'hypothèses. Il y a une pièce anglaise qui est intitulée *All in the wrong*[2]. Un homme d'esprit me disait que l'Europe entière semblait représenter cette comédie dont tous les personnages, depuis le premier jusqu'au dernier, étaient entraînés à faire faute sur faute. J'ai l'âme trop faible pour supporter longtemps, sur quoi que ce soit, l'activité de l'espérance ; en revanche, quand tout le monde se décourage, l'incertitude même et la mobilité des événements me fournissent quelque consolation. Adieu, bien chère.

[1] Cette allusion à l'armistice porte la date de cette lettre au commencement de l'année 1813.

[2] Tout le monde a tort.

Mardi soir.

Ma bien chère Roxandre, je reçois à l'instant votre lettre et vous pouvez juger de tous les sentiments qu'elle a fait passer dans mon âme. Depuis la première nouvelle du malheur qui vous menaçait, je n'ai pas eu une autre idée que la vôtre, pas un mouvement qui ne fût une inquiétude. Vous m'aviez annoncé votre lettre de mardi, et ne la voyant pas arriver, j'éprouvai malgré moi un trouble qui, tout vague qu'il était, m'absorbait. Jeudi, le comte de Maistre vint me dire qu'on lui avait dit que votre papa était tombé malade. Sur-le-champ j'expliquai votre silence par ce funeste événement et j'écrivis à Mlle Walouef pour lui demander de vos nouvelles, si vous étiez instruite, lui demandant de garder le plus profond silence si vous ne l'étiez pas. Jusqu'ici je n'ai point eu de réponse ; je présume qu'elle est égarée, car je ne saurais croire qu'elle eût manqué de me rassurer, ç'aurait été manquer de pitié. Enfin, je ne puis vous dire ce que je souffris et toutes les craintes qui m'assaillirent ! Tantôt je croyais qu'elle avait fait une indiscrétion et qu'elle répugnait à m'en parler, tantôt que je m'étais trompée d'adresse et que, trop préoccupée de vous, j'avais mis votre nom au lieu du sien. Il n'y a pas de crainte folle ou bizarre qui ne vînt assaillir ma peine pour la rendre poignante ; chère amie, j'étais au supplice ! Hier, en vous écrivant, quelle peine n'ai-je pas eu à paraître tranquille ; tandis que je l'étais si peu et que mon inquiétude errait, sans pouvoir s'arrêter, de vous à ceux qui vous sont chers ! N'en pouvant plus,

je ne cessai de vous écrire que pour demander encore à Mlle Walouef ce que je devais penser de son silence et de cette nouvelle que les détails qui l'accompagnaient ne garantissaient que trop. Ah ! je respire dans ce moment ; vous avez parlé, vous êtes plus tranquille ! Chère Roxandre, ne me dites jamais rien et soyez heureuse ; voilà l'intérêt que je demande à Dieu et à vous de soigner.

Je crois que le comte de Maistre tenait la nouvelle de la maladie de votre papa de Mme Tchitchakof, qui n'alla voir la comtesse Golowine que pour savoir d'elle si elle en avait appris davantage. On a dit généralement que c'était une attaque de paralysie. Mais, chère, il me semble que dans ce moment-ci vous n'avez que des grâces à rendre ; quand on se remet d'un mal de ce genre, on doit avoir les plus fortes espérances que ce mal ne prendra en rien sur la durée de l'existence et même de la santé. Le cours naturel des choses motive votre confiance et ce qui doit rassurer bien plus, c'est la protection de Dieu, qui, j'ose l'espérer, ne vous manquera pas. Ah ! qu'un miracle est bien placé lorsqu'il rend un père à sa fille, et lorsque c'est une fille comme vous, comment ne pas espérer un miracle ? C'est tous ces jours derniers que j'ai regretté profondément de n'avoir pas les droits d'une ancienne amitié, le droit de montrer toute la mienne ; comme j'aurais été à vous, comme vous auriez vu que mon âme avait passé dans la vôtre pour souffrir avec elle ! Mme Golowine me disait qu'elle irait vous voir, et je lui enviai de pouvoir former avec confiance ce projet. Chère Roxandre, je crois que vous ne me devez qu'une chose, c'est de la vérité en tout. J'ai une grâce

à vous demander, mais promettez-moi de me refuser si vous êtes arrêtée par l'idée d'un inconvénient quelconque et je vous promets à mon tour de vous conserver une reconnaissance profonde de votre refus. Je serais heureuse d'aller vous voir, nul obstacle personnel ne m'en empêche, voyez si vous l'approuvez ; vous avez plus de raison que moi et aujourd'hui j'en ai moins que moi-même. Rien qu'une chose ne m'est présente, c'est vous et le désir que j'aurais de vous voir ; il ne m'était aisé à réprimer que lorsque je vous savais tranquille. Je suis mauvais juge dans ma propre cause, je n'y vois rien, et je vous prends pour arbitre : ce que vous direz sera fait et quelque chose que ce soit, je n'éprouverai que de la reconnaissance. De grâce, chère, pensez-y et répondez-moi ; prenez garde surtout que votre bonté ne craigne ma peine ; vous ne pouvez jamais m'en donner que de deux manières : en souffrant ou en me forçant à douter de votre parfaite franchise avec moi.

Je vous ai déjà mandé hier que j'avais eu votre lettre par le prince Alexandre ; j'imagine que vous avez eu celle que je vous écrivis hier et que vous n'êtes plus inquiète sur la vôtre. Vous me demandez pardon de vous laisser aller avec moi à tout ce que vous éprouvez de pénible ; mon Dieu ! pourquoi gâtez-vous ainsi les jouissances que me donne votre confiance ? laissez donc ces phrases banales à ceux pour qui elles sont faites ; vous savez bien que je ne sais qu'une chose : souffrir et entendre ceux qui souffrent. Adieu, chère, je vous quitte pour prier et, dans ce moment-ci, c'est vraiment ne pas vous quitter.

Dimanche, 7 heures.

Mon amie, que tout cela est accablant ! que dirait Jérémie s'il avait vécu de notre temps ? Je deviens plus lâche tous les jours, je ne veux de la gloire que ce qu'il en faut absolument pour redevenir tranquille ; l'orgueil national n'a plus d'accès et je demande des résultats au lieu de me contenter de nos merveilles.

Adieu, mon amie, il faut que je vous quitte ; je dîne en ville et je ne me suis laissé que cinq minutes pour ma toilette, le voyage, etc., j'aimerais bien mieux vous les donner ; rien n'est trop long ni trop court pour y placer votre souvenir.

Lundi matin.

Ah ! chère Roxandre, que n'ai-je le pouvoir de proportionner votre bonheur au désir ardent que j'ai de le voir assuré ! Avant de vous connaître, je croyais avoir une part de sensibilité forte et belle ; depuis que je vous connais telle que vous êtes, il me semble n'être qu'aridité et sécheresse. Dans aucun livre, dans aucune âme, je n'en ai trouvé autant que dans ces pages que vous m'avez remises et que j'ai déjà tant relues. Chère Roxandre, il est bien difficile d'être digne de vous, mais on ne résiste pas à l'ascendant d'un cœur tel que le vôtre : il ne vous en coûte que d'aimer pour élever à vous. Quel charme il y a dans la confiance qui naît entre deux âmes qui s'entendent et n'ont eu besoin que de se voir pour se juger ! Je n'ai pas un doute, je n'éprouve aucune gêne, pas la moindre inquiétude que vous puissiez un instant prendre pour de la curio-

sité l'intérêt que je mets à tout savoir. En dernier lieu j'ai repoussé deux confidences importantes, moins par la crainte qu'on ne se repentît de s'y être laissé aller que par la répugnance que j'éprouvais à me lier, en quelque sorte, à la destinée de ceux qui me les faisaient ; car s'il est une chaîne dans le monde, s'il est des devoirs de libre arbitre, ce sont ceux qu'une confiance entière impose.

Chère Roxandre, vous me trouverez singulière quand je vous dirai que votre perplexité m'occupant ardemment, je n'osai vous en parler dans le peu de moments où nous restâmes seules : vous pouviez laisser échapper votre secret, il pouvait vous en coûter de le renfermer. On est plus sûr de ne dire que ce qu'on veut en écrivant et je ne veux de vous que ce que vous voulez. Non, je ne vous arracherai jamais ce que vous avez promis de renfermer ! Promettez-moi seulement de ne point me tromper, de ne point appeler de manège pour me désorienter, et moi je vous promets, si vous l'exigez, d'arrêter même mes pensées dans les recherches et les combinaisons. Si quelqu'un, excepté vous, par hasard ou avec connaissance de cause, voulait ou pouvait me mettre sur la voie, rien ne me ferait consentir à l'entendre. Quand on aime vraiment, il semble odieux d'apprendre par des indifférents ce que les parties intéressées doivent seules dire. Plus ou moins, dans toutes mes relations, je calcule l'effet de mes démarches ; avec vous je n'ai qu'un seul soin, c'est de retourner le sac et de vous laisser voir tout ce qu'il contient. Ce moi-même qui vous est si tendrement attaché pourrait-il vous déplaire ? Non, l'accent de la vérité, le seul dont je sois sûre, trouvera

grâce auprès de votre pénétration ; vous jugerez ce que je dis par ce que je sens, et la cause m'absoudra de l'effet. Plus vous me parlerez de vous et plus vous me prouverez que je vous suis chère. On disait de Mme de Gisors : « Quand elle est dans le monde, elle pense à ses amis; quand elle est avec ses amis, elle ne parle que de Dieu ». Appliquez-vous le mot avec un léger changement; pensez à moi dans les moments d'ennui et de vide que le monde donne, et lorsque vous êtes avec moi, entretenons-nous surtout de vous-même.

Je ne puis vous dire la vie que j'ai menée depuis vendredi, et, en outre des contrariétés, les très mauvais moments que j'ai eu à passer. Rien ne me dit qu'ils cesseront de se renouveler, et cependant je crois que lorsque vous serez rentrée, ma vie sera presque douce. Je respire quelque chose de calme et de profond auprès de vous ; c'est là l'atmosphère qui me convient, et sans avoir les fureurs du roi Saül, il y a, dans le son même de votre voix, je ne sais quoi qui me rappelle l'effet de la harpe de David. Ah ! combien l'idée qu'on intéresse est faite pour endormir les peines ! Vous remarquez dans votre lettre que je ne vous parle jamais de ce que j'éprouve. Mon amie, jusqu'ici j'ai mis de la fierté, de la mesure, de la raison à éviter de parler de ce qui me faisait souffrir ; mais est-ce que je me soucie de tout cela avec vous ? Parler, garder le silence, recevoir, donner, tout cela avec vous est pour moi l'œuvre du moment, et si je me tais sur moi-même, ce n'est point détachement ou absence de personnalité, mais uniquement parce qu'il me plaît cent fois plus vous entendre que parler. Je me réveillai jeune d'un sommeil cent fois pire que celui

de la mort ; à l'âge de dix-neuf ans je me jetai entre les bras de Dieu avec une passion telle que je ne puis rien comparer de ce que j'ai éprouvé depuis à sa vivacité. Pendant plusieurs années la religion eut en moi ce caractère, et, le croirez-vous, mon amie, c'est cinq minutes d'exaltation religieuse qui suffirent pour obtenir tous les sacrifices et pour donner au reste de ma vie la direction qu'elle a prise. Ce fut une grâce et, je vous le dis avec le sentiment le plus profond de conviction, je n'y eus aucun mérite. Plus tard la Providence m'ôta le lait et les lisières ; que je me sentis faible quand il me fallut marcher seule et gravir au lieu de m'élancer ! Depuis cette époque, qui me recule à douze ans, je n'éprouvai point de malheurs, mais une telle continuité de peines, sans mélange des seules jouissances que j'apprécie, que mon âme en contracta un affaissement auquel elle ne pourra plus se soustraire ; vous-même, mon amie, pour qui je je n'aurai plus rien de caché, verrez souvent mon découragement sans pouvoir y remédier. Quelquefois, pour m'essayer moi-même, je me reporte à ma première jeunesse, je combine les événements les plus favorables, j'embellis tout autour de moi ; eh bien, mon cœur, fatigué d'espérances trompées et désenchanté de la vie, suffit seul pour tout flétrir. Ce tableau fidèle n'effraiera pas votre bonté et si elle ne peut pas tout, elle me donnera encore, j'en suis sûre, toutes les consolations dont j'ai besoin. On dit des gens à qui tout réussit : ces hasards n'arrivent qu'aux gens d'esprit. De la meilleure foi du monde je dirai aussi : tant de peines ne sont pas le résultat de chances amenées par hasard ; celui qui les éprouve y est sûre-

ment pour quelque chose, quand ce quelque chose ne serait que de l'incapacité ou de la maladresse.

J'ai vu Mme X. qui rumine dans sa tête des projets immenses, des résolutions dont l'intention seule mériterait le grand cordon de Saint-Georges. Elle se croit calme, au-dessus des événements ; enfin Caton avait, moins qu'elle, le sentiment de sa fortitude à supporter les coups du sort. Elle m'a parlé de vous avec intérêt, quoique, au fond, il me semble qu'un léger nuage offusque son attachement, que vous garderez néanmoins, j'en suis sûre. Le principal est toujours obtenu, elle ne vous enverra plus de porteurs de missives et finira par trouver que la calèche est assez sûre pour porter la correspondance de deux femmes qui ne conjurent pas contre l'État.

J'ai couru hier à la campagne de Mme Anémine, afin de prendre avec elle des mesures au sujet de ce que désire l'Impératrice pour la maison de la société. Demain, nous aurons encore une conférence d'elle à moi à ce sujet, et dès que nous aurons suffisamment établi ce qu'il y a à faire, j'en rendrai compte à Sa Majesté. Je vous avoue, mon amie, qu'il m'en coûte de lui écrire, par la répugnance que j'ai à m'avancer, et que je ne sais trop quel parti prendre à cet égard, la chose devant être exposée d'une manière claire. Mlle Walouef m'avait demandé de la charger de ma lettre. Que vaut-il mieux faire, écrire directement à l'Impératrice ou écrire à l'une de vous deux une lettre que vous puissiez montrer ? Je ne veux plus en croire que votre bonne tête ; il y a si longtemps que je me conduis seule que j'en suis horriblement fatiguée, et qu'il est temps qu'un autre moi-même me relève.

Que faut-il croire de la prolongation de l'armistice? la nouvelle est contenue, à ce qu'on dit, dans une lettre de lord Cathcart. On prétend, d'un autre côté, que l'Empereur mande tout le contraire au prince Gortshakof. En attendant, un homme digne de foi, qui revient de Moscou, m'a dit qu'à la première nouvelle de l'armistice qui vient d'expirer, la consternation fut générale et que ceux qui faisaient rebâtir interrompaient leurs travaux.

Le comte de Maistre, qui a passé avec moi une partie de la matinée, m'a chargée de mille tendresses pour vous; tendresses est le mot, et même le plus modéré dont je puisse me servir, car si on analysait ce qu'il sent pour vous, Dieu sait les éléments hétérogènes qu'on y trouverait.

Vitostof a-t-il été chez vous comme il se le proposait? S'il ne l'a pas fait, je pourrais bien lui redemander, comme usurpé, l'intérêt qu'il m'inspirait quand je songeais, en le regardant, qu'il vous verrait le lendemain. Adieu, mon amie, pardonnez-moi d'écrire comme un chat et de bavarder comme une pie.

Dimanche soir.

Chère Roxandre, quand je n'espère pas vos lettres, je me trouve encore les attendre à mon insu. Hier au soir, sans aucune probabilité d'en voir arriver, je tournais machinalement la tête vers la porte, avec ce regard interrogatif qui, la plupart du temps, n'est entendu que de celui qui questionne, lorsque je vous aperçus du bout de ma chambre! Je vous appelais et vous veniez à moi. En vérité, vous entendez tout, et vous me

représentez au moral cette divinité de l'Edda qui entend croître l'herbe des prés et la laine des troupeaux. En bonté, comme dans tout ce qui est bien, vous allez toujours au delà de ce qu'on imagine : rien n'est petit, rien n'est restreint dans vos idées et vos sentiments ; aussi comme je respire en vous à l'aise ! Mon amie, c'est à moi qu'il appartenait de faire votre comparaison du château ; c'est vous qui êtes pour mon cœur, souvent oppressé, froissé, et toujours triste, un vrai lieu de refuge, en un mot cette chambre ouatée de toutes parts qu'on imagina pour le roi d'Angleterre, et où le malade, dans ses plus mauvais moments, ne pouvait risquer de se blesser [1]. C'est à travers cet abri moelleux et solide que les bruits de l'orage ne passeront qu'adoucis, et c'est encore lui qui, entretenant la chaleur dont j'ai besoin pour vivre, me fera défier l'automne et toutes ses tristesses. Je suis née avec peu de force dans le caractère, celle qu'on a quelquefois remarquée en moi est presque toute acquise ; la machine une fois bien montée a été longtemps toute seule sans inconvénient ; mais comme il n'y a que les vertus naturelles dont le maintien ne coûte rien, j'avoue lâchement que ce n'est pas un des moindres bonheurs que me donne votre amitié, que l'appui qu'elle me ménage. Soyez tranquille, je ne me rendrai pas impotente à force d'inaction, mais sans me faire tout à fait porter par vous, il m'est doux de penser que j'ai votre bras pour m'appuyer, et que, l'action finie, je puis savoir où est le repos. Chère amie, il est auprès de vous ; je l'apprends mieux tous les jours, et je vous le confie, mon

[1] Georges III, alors atteint d'aliénation mentale.

repos, pour n'y plus penser. Lorsque j'étais à la campagne, le premier jour de l'apparition des cousins, j'étais contre eux d'une impatience mortelle ; au bout de quelque temps ils avaient beau siffler, piquer, ils me seraient entrés dans les yeux et dans les oreilles que je n'y eusse pas fait attention : ils n'étaient pas moins insupportables, mais j'y étais accoutumée ; et voilà ce qui m'arrive, avec bien peu de différence, au sujet de tout ce qu'il peut y avoir dans le monde de boudeurs incorrigibles. Si je vous faisais l'énumération de tous les remèdes que j'ai employés pour calmer l'irritable susceptibilité de Mlle Walouef, la liste seule effraierait jusqu'à votre patience. Rien de tout cela ne m'a servi, et j'ai fini par ne plus rien faire. J'en souffre, parce qu'il est pénible de voir souffrir, et que d'ailleurs on craint toujours avec quelque raison de ne pas faire assez bien ; mais à force de voir perdre le terrain qu'on croyait avoir gagné, de s'époumoner sans fruit, et souvent de gâter ses affaires au lieu de les avancer, j'ai appris à croiser mes bras et à friser le quiétisme dont je m'emparerais pour ces sortes de choses, si mes mauvais nerfs, de temps à autre, ne dérangeaient ma philosophie pratique. Croyez-moi, il n'y a à opposer à tout cela que l'inaction et l'égalité. Que ceux qui s'amusent à faire du chemin soient sûrs de nous retrouver à la même place, il me semble que c'est tout ce qu'on peut accorder. Quand vous me disiez que tout allait bien entre vous, j'y croyais un moment, et puis, comme ces vieillards chargés d'ans et d'expérience, je souriais à votre illusion sans vouloir la détruire. Toutes ces misères n'ont pas un grand inconvénient entre vous, qui êtes la bonté et la délicatesse mêmes,

et moi, qui lui reconnais des qualités qui font passer sur les défauts désagréables ; mais je ne puis penser sans peine que, mettant un prix immense aux bontés de l'Impératrice, elle prenne si peu les moyens de les acquérir et de les conserver. Le moins qui puisse lui en revenir, c'est du ridicule et le chagrin de manquer son but.

Pour Mme ***, avec laquelle j'ai passé une partie de la journée, son esprit baisse à vue d'œil et je ne vois plus trace de ce qu'on croyait autrefois trouver d'aimable en elle. C'est un rabâchage inouï et une multitude de propos décousus sur un point qui est vraiment de la folie. Mon amie, quelle désagréable bigarrure naît de l'union d'une tête qui se frappe aisément et d'un cœur froid ! Je le dis avec peine et même avec scrupule, mais cet égoïsme qui perce en tout, qu'on suit à la piste dans tous ses mouvements, dans toutes ses idées, ne dénote-t-il pas la sécheresse de l'âme ? De la couleur et un peu de vernis font prendre le change un instant à ceux qui regardent sans voir. Je n'ai de pénétration que lorsque un intérêt profond vient m'en donner ; alors je ne le cède à personne, pas même à vous.

Que je vous remercie des lettres que vous m'avez envoyées ! Pendant que je les avais entre les mains, il me semblait que je vous les voyais lire, et que tous les sentiments qui se partageaient votre âme se peignaient sur votre visage. Chère Roxandre, vous méritez toutes les consolations imaginables et vous en avez de bien douces ; ce bon père que vous n'aviez jamais affligé, qui, au milieu de ses souffrances, ne s'occupait que de vous, sans doute pour vous bénir, pour appeler sur

vous le bonheur que lui-même ne peut vous désirer plus ardemment que je ne le fais ! Il me semble qu'un être vraiment aimé, qui est le centre des affections les plus douces et les plus réelles, doit trouver le joug de la vie léger. Ne suis-je pas bien inconséquente ? Tantôt je désire pour vous comme si vous étiez dans le dénûment, et puis, dans un autre moment, il me semble que déjà une auréole de félicité ceint votre tête. Mon amie, vous accorderez cela ; malgré cette écorce de raison qui vous annonce comme imperturbable, vous êtes obligée de préférer les têtes vives à toutes les autres.

Il y a une phrase dans la lettre de votre sœur qui m'a bien frappée : « Toutes les joies de la vie sont perdues pour ceux qui ne se voient pas ». Ah ! que cela est vrai ! Quand votre sœur ne serait pas votre sœur, je l'aimerais sur ce mot-là.

Quoique vos distinctions soient très ingénieuses, j'ai bien envie de les combattre. Il vous agrée de penser qu'un dévouement exalté est l'ingrédient qui donne à l'amour sa couleur. Mon amie, son prisme est trop riche pour qu'on puisse le borner à une seule couleur principale, et c'est la réunion de toutes qui forme cet éclat, ce mouvement de nuances incomparables. L'amitié peut aussi être un dévouement complet et sans bornes ! Et cependant elle aurait ce caractère entièrement dévoué qu'elle ne serait encore qu'au second poste avec un intervalle immense pour le séparer du premier. Quand la première place est vide, l'intervalle se rétrécit, mais il en reste toujours tout ce qu'il faut pour que le trône du maître, même en son absence, soit hors de toute atteinte. Ne trouvez-vous pas que mon histoire

ressemble assez à celle de saint Paul chez les Athéniens? Comme lui, j'ai trouvé un autel dressé et un Dieu inconnu.

Ma chère Roxandre, vous dire que j'ai été bien tentée, que je le suis encore d'aller demain à Tzarskoë-Sélo, c'est vous apprendre ce que vous savez aussi bien que moi. Mais la fête ferait que je vous verrais moins demain qu'un autre jour.

Il est deux heures du matin, je ne dors pas et cependant je crois que je rêve ; je ne vois plus mon papier et mes doigts cessent d'aller ; c'est vraiment bavarder jusqu'à extinction de forces ; j'enverrai cette lettre au comte de Maistre pour plus de sûreté, ma sœur pouvant manquer son projet.

Vendredi.

Je ne fus libre hier au soir, chère Roxandre, que fort tard et lorsque j'envoyai au palais, la calèche était partie ; voilà ce qui fait que vous n'avez pas eu ma réponse ce matin. Votre lettre d'avant-hier, où je vous vis rassurée, m'avait fait renoncer à aller vous voir, sans m'en ôter le désir, ce que rien au monde ne pourrait faire ; votre lettre d'hier en vous montrant aussi et peut-être plus tranquille, m'aurait, par son extrême bonté, rattachée à ce projet qui me souriait tant, si dame Raison, qui fait le bien toujours de si mauvaise grâce, ne multipliait les remontrances. Croyez-en mon amitié, je les ai bien combattues et cependant j'y cède tristement. C'est beaucoup que plusieurs heures passées selon son cœur, mais il faut qu'elles n'entraînent pas d'inconvénients, ou que du moins ces inconvénients ne retom-

bent que sur celle de nous qui aurait la meilleure part. Voilà ce que je ne puis promettre. Vous seriez l'unique but de cette petite excursion, il n'est pas en mon pouvoir de ne pas en convenir sans détour ; les humeurs noires se mettraient en mouvement, et qui sait si l'épanchement de la bile n'irait pas jusqu'à vous ! Ne vous trompez pas à mon extérieur jugé doux et coulant ; je sais, plus que ne peuvent le croire ceux qui me connaissent superficiellement, me roidir contre ce qui me paraît arbitraire ou ridicule et alors ma volonté est de fer ; mais il faut pour cela que les bombes ou les petits traits ne puissent atteindre que moi. Je suis invulnérable dès que je m'isole, et tout ce qu'il y a au monde de plus facile à blesser dans ceux que j'aime.

Il me devient si naturel de m'identifier à vous qu'un œil habile, c'est-à-dire un œil ami, pourrait établir la disposition de votre esprit sur la simple inspection du mien. Vous me trouverez bien singulière de vous dire : j'irai, et puis : je n'irai pas, quand vous approuviez que j'allasse et que je n'attendais que votre approbation. Ne me jugez pas avec trop de justice. Lorsqu'on a les premiers mouvements d'un être dont le cœur vaut cent fois mieux que la tête, on doit assister avec lui à ce véritable travail de Pénélope qui se fait continuellement dans une imagination vive. Mais quand vous me blâmeriez, quand vous penseriez que je n'ai pas le sens commun, croyez-vous que j'en sois inquiète? Mon Dieu, non ; souvent je me suis trouvé de l'amour-propre avec les autres, je n'en ai pas l'ombre avec vous. Je voudrais que vous me vissiez telle que je suis, que vous me vissiez par mes yeux, qui grossissent peut-être mes défauts et ce qu'il y a de répréhensible en moi plutôt

qu'ils ne l'atténuent. Je vous sais assez bonne pour croire que vous sentirez comme moi la privation que je m'impose. Vous dire qu'elle me coûte peu serait pure bravade ; mais, du petit au grand, j'ai beaucoup étudié, beaucoup appliqué le dogme du sacrifice, auquel la pauvre Jeanne Grey avait tant de foi. Comme Tarquin, je sais abattre d'une main courageuse ces fleurs de la vie qui s'élèvent au-dessus des autres, et ce triste nivellement m'est devenu si familier que je remplis ma tâche sans murmure et sans plainte.

Vous figurez-vous le bonheur avec lequel j'accueille l'espoir de vous voir ici, et cependant je vous engage, ma bien chère Roxandre, à éloigner cette course qui vous fatiguera doublement si vous avez des affaires toujours fastidieuses. Reposez-vous de toutes les émotions que vous avez éprouvées, soignez votre santé, si vous voulez faire quelque chose pour moi. Chère, rien n'est aussi sincère que mon détachement de moi-même ; mais je ne veux pas surprendre votre estime : il serait une vertu dans toute autre, il n'est qu'un profond découragement en moi ; je le porte dans toutes mes affections. Rien ne m'est si étranger que la confiance, et quand j'en aperçois des lueurs en moi, j'éprouve plus d'étonnement encore que de plaisir. Je ne préfère pas les autres à moi-même, mais les autres sont les seuls que j'aime. C'est dans eux qu'est placée toute ma persannalité et tout m'est bon, pourvu que je ne vive pas concentrée en moi. Je n'ai jamais pensé que personne me dût rien (vous n'avez pas idée de la latitude que je donne à cela), et j'ai toujours senti que pour ne pas être tout à fait malheureuse, je devais croire tout devoir aux autres. Cela peut faire un caractère bizarre, extra-

vagant, mais il est commode et sûr et ne révolterait pas même les ingrats.

Voici une lettre du comte de Maistre ; vous aviez bien deviné en croyant qu'il a partagé vos inquiétudes sur vos parents. Tâchez d'être plus seule que de coutume pour ne pas faire ces efforts que dicte la répugnance bien motivée de montrer ce qu'on souffre à ceux qui ne sont rien pour nous. Quand on a de la force, on les fait, ces efforts, mais quelque force qu'on ait, ils usent en nous le ressort si nécessaire à l'existence.

Dès que vous pourrez vous réunir à une famille que vous chérissez et dont vous êtes chérie, retrouver la paix du cœur et le bonheur qu'elle donne, oh ! ne vous séparez plus. La vie est trop courte et la plus petite séparation toujours trop longue, pour de pauvres êtres qui, par leurs pensées et leurs souhaits, embrassent l'infini et n'ont pas un moment en propriété.

Adieu, chère, bien chère Roxandre, je pourrais vous voir et je ne vous verrai pas. Il ne me plaît pas d'avoir ainsi à prononcer contre moi-même, une autre fois chargez-vous de la tâche. Ne croyez-vous pas qu'une visite de moins m'autorise à vous écrire au moins deux lettres de plus ?

Lundi soir.

Ma chère Roxandre, votre lettre à Mme Comnène a été remise ce matin et en voici le reçu ; l'autre a été portée à la poste. Pourquoi ne me chargez-vous pas de toutes vos affaires ? il me semble que je m'en acquitterais fort bien, surtout s'il vous plaisait de me donner la latitude que mon amour pour l'infini me fait désirer ; je dis désirer et non pas demander, remarquez bien ;

car rien n'est si inutile que de demander pour obtenir. Ce paradoxe-là semble contrarier l'Évangile d'une manière inquiétante ; cependant je soutiens qu'il cache une profonde vérité.

J'ai reçu hier soir votre billet au moment où je rêvais, paresseusement enfoncée dans l'angle des deux coussins de mon divan. Comme, sûrement, vous n'avez pas la prétention que jamais votre pensée vienne se mêler aux miennes, je ne risque pas de l'encourager en vous disant que, par pur hasard, je pensais à vous et au mal de tête, charmante association qui m'empêchait de vous écrire. Tout en m'examinant, je me demandais pourquoi, sans avoir strictement à vous parler, j'avais tant d'envie de le faire. Savez-vous, mon amie, la réponse que j'obtins du moi qui est le plus moi, car il est bon que vous sachiez qu'il y en a deux ? c'est que jamais on ne cause plus volontiers avec ceux qu'on aime que lorsqu'on n'a rien à leur dire. Vous voyez bien que c'est encore un paradoxe que je livre à votre justice ; je ne me permets pas de prononcer, sur tout ce qui semble porter le caractère du sophisme, de la déraison et même de la folie, par l'adage très respecté qui dit que quand on est partie on n'est plus juge ; mon amie, il faut que vous ayez un petit bout de mon examen de conscience ; j'ai promis et je vous promets encore de ne vous point cacher vos non-succès. Il est de rigueur aussi que lorsque votre influence bienfaisante a tout son effet, vous en jouissiez. Depuis quatre grands jours (ce qui fait une multitude d'heures) je n'ai éprouvé ni les défaillances, ni les angoisses du doute, ni les noires mélancolies auxquelles je suis sujette ; je respire librement, je me soumets aux remèdes et j'y ai

pleine confiance. Tous les matins, en guise de déjeuner, j'avale la potion que vous m'avez prescrite et dont la recette se trouve dans trois ou quatre grandes pages que je relis avec soin, dans le courant de la journée, à plusieurs reprises ; il est impossible que ce régime ne me remette pas. Mon amie, êtes-vous contente de ce bulletin ? Si jamais le roi d'Angleterre en fournit un semblable, il est guéri, il est sage, et son médecin est proclamé le plus habile des hommes. Je suis plus difficile à guérir que le roi d'Angleterre ; quel est donc votre talent si vous y réussissez ! Ah ! comme vous aviez raison ; il y a beaucoup de faiblesse dans mon fait et, qui pis est, de la faiblesse organisée, de la faiblesse en système, de la faiblesse qui a pris la forme d'une multitude de qualités apparentes ; si je perds ce défaut, me restera-t-il une vertu ? Si j'avais jamais osé demander quelque chose, née avec une impétuosité toujours prête à m'entraîner au-delà, n'aurais-je pas été exigeante dans toutes mes relations ? Si je ne m'étais hâtée de jeter un voile noir sur la vie, pourrais-je supporter l'idée de la mort ? Si j'osais, en quoi que ce soit, me livrer à l'espérance, ne fatiguerait-elle pas trop mon âme ? Je ressemble fort à la théorie de Buffon sur la formation du globe ; j'ai été détachée comme lui d'un soleil ardent, depuis des années, je suis occupée à me refroidir ; je ne suis pas au froid du pôle, mais sans les consolations que je vous dois j'y serais déjà arrivée. De toute manière j'ai sauté à pieds joints pardessus la zone tempérée, car je n'ai jamais pu, en rien, saisir le milieu ; rester en deçà m'est beaucoup plus facile. Par exemple, si j'avais craint démesurément l'abus de la parole, il m'aurait été parfaitement com-

mode de me faire trappiste, et le silence absolu m'eût moins coûté que de retrancher vingt mots tous les jours. Tout ce qui semble de l'exagération, en moi, dans la pratique de tout ce qui peut être louable, n'est que de la faiblesse déguisée ; c'est elle seule que j'ai craint et c'est elle seule qui m'a donné la résignation, le détachement dont vous êtes prête à me faire honneur. Autres temps, autres soins, me direz-vous, comme je me le dis à moi-même. Mais il est temps que le régime de la raison, qui n'est pas déesse, arrive. Il ne s'agit plus actuellement de s'éviter, il faut oser se regarder, se voir face à face, et ne pas appeler des fantômes pour vaincre des réalités. Je vous assure que c'est mon dernier mot ; que désormais j'établirai en moi le gouvernement mixte : je laisserai aux puissances la part qui convient à chacune d'elles. Je ne leur permettrai plus d'empiètements, et de cet ordre naîtra peut-être cet équilibre qu'on cherche depuis si longtemps. Pourvu que vous soyez au gouvernail, la barque arrivera à bon port. Quel fatras, mon amie ! Quelle idée il faut que j'aie de votre indulgence pour l'exercer ainsi ! Pendant que je vous écris, toutes les horreurs du déménagement se passent autour de moi. Nadine est dans les grands mouvements, dans les grands soins ; elle a au moins dix cahiers à mettre en ordre, et vous jugez bien qu'il faut que là-dessus elle me consulte cent fois.

A propos de Nadine, vous ai-je dit qu'elle avait été particulièrement touchée de votre souvenir ? Elle est très disposée à vous aimer et quoique je sois la personne du monde qui comprend le moins cette fantaisie, j'en suis aise comme si cela me disait qu'il y a accord

entre nous. Ah ! si votre raison si douce, si aimable, pouvait se mettre entre ceux que j'aime et moi, je serais sûre que tous les liens se resserreraient ! Je suis frappée de stupeur du moment où il faut agir ; je suis bonne et cependant je reviens difficilement, et avec tant d'êtres, ainsi qu'avec moi-même, il faut tour à tour reprendre, pardonner, se souvenir, et surtout oublier ! N'est-ce pas, ma bien chère amie, que vous ne vous lasserez pas de ce métier-là ?

Je suis rentrée samedi soir de chez la comtesse *** ; mon séjour chez elle a duré précisément le temps prescrit par l'unité dramatique, vingt-quatre heures. Il m'aurait été difficile de tenir au delà, car, malgré les avertissements d'une part et les promesses de l'autre, la journée s'est passée sans que j'eusse un instant à moi. Sur quelques expressions de bonté dont l'Impératrice s'est servie en parlant de moi à Mme Tolstoï, notre bonne comtesse a bâti un édifice magnifique sur les distinctions qui m'avaient été accordées. Ce n'est pas pour elle seule, comme vous voyez, que son imagination prend feu. Vous jugez que les hypothèses me valent une faveur extraordinaire ; j'ai eu beau lui dire que, reconnaissante comme je l'étais de l'extrême affabilité de l'Impératrice, il n'y avait eu, comme cela est vrai, dans son accueil, qu'une politesse poussée aussi loin qu'elle peut aller et que, dans la permission que j'avais eue de la voir, il n'y avait rien de personnel, rien de direct. Du moment où quoi que ce soit fait vibrer dans cette tête la corde sensible, elle part pour ne plus s'arrêter. Le peu de temps qu'a duré mon séjour chez elle m'a suffi pour apprécier davantage l'excellente P... Je soupçonnais, mais je m'en suis

convaincue à n'en pouvoir douter, qu'elle sent le peu d'aise, le peu d'agrément de sa position ; son apathie apparente est toute méritoire. Je crois ses idées fixées, et si elles le sont réellement, les raisons qui fondaient l'opposition de ses parents ne me paraissent pas seulement puériles, mais coupables. Quand des parents croient devoir ne pas accorder l'essentiel, ou ce qui paraît l'être, à leurs enfants, concevez-vous qu'ils ne redoublent pas de soins pour les accessoires et que, à force d'attention et d'agréments ménagés, ils n'atténuent pas autant qu'il dépend d'eux l'intensité du sacrifice !

La détermination de l'Autriche remplit tout le monde de joie. On dit qu'il n'y a rien de tel en activité que les paresseux lorsqu'ils s'y mettent ; peut-être viendra-t-il aux Autrichiens l'idée de regagner le temps perdu. Si cette idée leur vient, elle les mettra à la torture qu'ils ont assez méritée. Voilà M. Lebzeltern déchargé du rôle de bouc émissaire, qu'on lui a fait jouer si longtemps. L'autorité même de Mme de Staël ne saurait me faire convenir que le public est toujours homme d'esprit, mais je suis très persuadée qu'il est souvent bon enfant et que, mis de bonne humeur, il ne se soucie pas le lendemain de ses haines et de ses aversions de la veille. Dans tous les grands événements qui soulèvent des doutes, il faut préalablement une victime, sauf à déclarer ensuite, en la renvoyant, que le dieu est satisfait. En ce moment les poltrons exagérés portent l'oreille basse et la queue entre les jambes ; leur contrepartie assiste déjà à la représentation de l'Europe sauvée, tandis que les premiers vers de la tragédie sont encore à faire. Comme toujours, il n'y a que les individus d'un même parti qui s'entendent ; mais les partis entre

eux sont comme au temps de la confusion des langues. Dites à Mlle Walouef que je présume M. Kachelof un peu amoureux de moi ; son assiduité me le fait croire et le désir que j'en ai me le persuade. Empire pour empire, dites-lui qu'il vaut mieux que ce soit moi qui exerce une domination complète sur son oncle, que telle autre matrone à mine rechignée qui pourrait devenir sa tante et faire peser le sceptre sur elle. Je me presse d'annoncer cette préférence par le sentiment que j'ai de son peu de stabilité ; elle tombera à la chute des feuilles, car il n'y a rien de tel que de pouvoir remplir sa journée pour se passer d'aimer. En vérité, chère Roxandre, si je me soucie de vous, c'est pure oisiveté d'esprit et de cœur ; si j'avais su seulement tricoter, cette idée ne me serait pas venue. J'ai reçu des lettres de mon mari remplies de mauvaises nouvelles pour nos affaires. La maison de Narishkine, bien plus malgré nous que malgré lui, sera vendue à l'encan et par des règlements qui gênent beaucoup les acquéreurs d'hypothèques. Mise en vente, elle n'ira probablement qu'au tiers de la dette, et, en outre de cela, il doit au gouvernement sur cette maison, ce que nous ignorions ; les arrérages dûs seront prélevés sur ce qui nous revient.

Adieu, mon amie, portez-vous bien et aimez-moi ; je vous demande l'un bien plus encore que l'autre ; malheureusement ni l'un ni l'autre ne dépend de vous et cela m'attriste, mais votre santé et votre amitié sont entre les mains du meilleur des pères et cela me console.

Je suis établie à faire horreur, le bruit des ouvriers qui travaillent à la maison voisine, l'odeur de la peinture, m'étourdissent et me suffoquent ; j'ai mal à la

tête et quand j'aurai cessé de vous écrire j'aurai de l'humeur et des caprices. Comme cet honnête ivrogne dont vous estimez tant la prévoyance, je pressens ce que je serai dans un demi-quart d'heure. Il fait un temps magnifique, l'air est pur, le soleil est chaud sans être incommode ; il y a, de par le monde, des arbres, de la verdure, des sentiers et des gens qui en jouissent ; il y en a, ce qui vaut mieux, qui n'en jouissent pas seuls. Ah ! qu'ils sont heureux ! Avoir le superflu est une grande raison pour être privé du nécessaire. On m'interrompt... Adieu, chère amie, peut-être dans ce même moment m'écrivez-vous ; cette idée fait que j'ai encore un peu plus de peine que de coutume à vous quitter.

Lundi matin.

Mon amie, je ne trouverai jamais à redire à ce que vous aurez fait pour moi, mais il ne faut pas moins que cet acquiescement général, pour ne pas vous gronder d'avoir lu à l'Impératrice un long rabâchage que vous auriez pu rendre en quatre mots. C'est encore là un des tours de votre paresse ; vous avez dit : « Je n'ai pas le temps d'être court », et au lieu d'un consommé, vite vous avez livré la pièce entière. Je suis pénétrée de la bonté avec laquelle Sa Majesté me juge ; l'opinion qu'on ne mérite pas fait un grand bien ; elle nous abaisse un instant à nos propres yeux et puis nous donne la force de nous élever à elle. Je ne mets nulle modestie à me défendre d'être fort aise d'avoir l'occasion d'approcher l'Impératrice ; j'ai toujours été remplie d'admiration pour elle, et, en le disant aujourd'hui, je suis infiniment moins suspecte que Mme de Sévigné.

J'irai, comme vous me l'indiquez jeudi, à Tzarskoë-Sélo ; quelle douce et toujours plus chère consolation s'unit pour moi au motif de cette course ! Mon amie, mon âme malade et affaiblie ne s'appuie plus que sur vous, tout semble se liguer contre elle : les événements, les volontés, et jusqu'à sa propre misère. Quand vous me dites : avez-vous éprouvé cela ? comprenez-vous ceci ? soyez sûre qu'avec la plus parfaite vérité, je puis vous dire oui. En fait de sentiments, de pensées, portant sur les affections et les passions humaines, j'ai parcouru un cercle immense et creusé jusqu'aux antipodes. Je suis vraiment docteur en cette loi-là. Je ne trouve point incompréhensible ce que les gens qui n'ont vécu que dans le mouvement des choses extérieures ne peuvent expliquer ; l'expérience ne leur a point fait apprendre à épeler, comment sauraient-ils lire ? C'est dans l'enceinte de mon propre cœur que j'ai appris à connaître celui des autres, et la seule connaissance de moi-même m'a donné la clef de ces énigmes innombrables qu'on appelle les hommes. J'ai souvent applaudi à cette idée que chaque être, pris à part, était l'univers entier. J'ai éprouvé quelquefois une sensation de crainte que le sommeil ne vînt interrompre cette rêverie délicieuse où l'on se trouve bercé entre les souvenirs et les espérances ; mais bien plus souvent encore j'ai fermé les yeux, comme les enfants, pour ne pas voir les fantômes de la nuit, cherchant à me persuader que je dormais, pour ne pas trop m'apercevoir que mon cœur veillait pour souffrir. En vérité, mon amie, si je ne croyais pas que le malaise habituel que j'éprouve et qui altère si fort ma sérénité, tînt à ma santé, il inquiéterait vivement ma reconnaissance. J'ai des peines ; qui

n'en a point? Quand tout m'eût souri dans la vie, quand tout m'eût été favorable, aurais-je su mériter, conserver, protéger mon bonheur? Cette inquiétude, qui est au fond de toutes les âmes faites d'une certaine manière, ne m'aurait-elle pas dévorée? J'ai mérité la meilleure part des chagrins que j'ai eus, et cependant Dieu les adoucit comme s'ils n'avaient été que des épreuves et non des punitions. J'éprouve, j'inspire de la bienveillance ; mon besoin d'estime est satisfait, j'ai rencontré les êtres les plus distingués, le besoin que j'ai d'aimer l'est aussi ; mon cœur a si bien trouvé en amitié ! Que faut-il donc de plus pour achever avec courage une carrière dont je vois déjà le terme? Je vous assure, mon amie, que lorsque mon anéantissement n'est point physique, il ressemble parfaitement au calme et à une douce tranquillité. Je suis alors comme cet homme qui vivait seul depuis trente ans et qui n'avait lu que Plutarque ; on lui demandait comment il se trouvait : — Mais presque aussi heureux que si j'étais mort. — Quand les nerfs se mettent de la partie, alors c'est autre chose !

J'ai été fort inquiète de mon mari ; d'autres peines sont venues s'y joindre ; jusqu'aux idées les plus superstitieuses, tout a agi sur moi. Pour avoir rêvé que la turquoise que je porte au doigt s'était brisée et que j'en cherchais les morceaux, je me réveillai en sursaut et une indicible mélancolie s'empara de moi. Ne faut-il pas que vous soyez bien mon amie pour que je vous conte de si étranges faiblesses? Chère Roxandre, vous êtes si près de mon cœur qu'il faudrait un miracle pour que vous en ignoriez quelque chose, et quand j'aurais la toute-puissance, ce serait le miracle que je me sou-

cierais le moins de faire. Je respire en pensant que je vous verrai jeudi, et puis quelques jours de suite, et que des mois de consolation, des années de liaison et de confiance m'attendent peut-être auprès de vous. Mon amie, soyez toujours pour moi ce que vous êtes, et mettez toute votre bonté à fortifier en vous un sentiment dont je ne puis plus me passer. Ce n'est pas seulement le bonheur qui distrait, je ne l'éprouve que trop : je n'ai pas lu dix volumes cet été et ce que j'ai lu est presque effacé. Pour faire quelque chose avec fruit, j'ai besoin d'en être absorbée, et, ne travaillant qu'à bâtons rompus, j'éprouve de la fatigue sans plaisir. C'est un des grands inconvénients de la vie que je mène, pour un caractère du genre du mien, que de morceler une journée en y laissant des vides : la tristesse se loge dans ces brèches et puis il n'y a plus moyen de la faire déloger. Quand pourrai-je passer une bonne matinée avec vous, faire une bonne et agréable lecture près de vous, au coin de mon feu ?

L'exemple de Mme *** suffirait seul pour me dégoûter de la personnalité ; n'a-t-elle pas toujours vécu pour elle, et aujourd'hui, et en tant d'occasions, son bonheur n'a-t-il pas été la proie de peines très futiles dans leur cause et très poignantes dans leurs effets ? Qu'a-t-elle gagné à se faire le centre de ce qui l'entourait ? Cela me rappelle ces vers anglais :

To each his suffrings ; all are men
Condemned alike to groan
The tender for another's pain
Th'unfeeling for his own [1].

[1] A chacun ses souffrances ; tous les hommes sont également

Comment ne seriez-vous pas heureuse un jour, quand tant d'êtres, de tant de manières différentes, appellent le bonheur sur vous? Votre sœur dans le ciel et moi sur la terre le désirons sûrement dans le même objet; car si les autres sont retenus par de vaines considérations, ces vaines considérations n'existent pas pour ceux qui ont déjà cessé de vivre, ni pour les êtres qui, à force de réfléchir sur la fragilité de toutes choses, ont fini par ne voir dans le monde qu'une seule réalité, celle d'aimer et d'être aimé.

Adieu, chère amie, je pense avec plaisir que vous avez vu aujourd'hui le comte de Maistre qui s'en faisait une fête. Adieu, je vous embrasse de toutes les forces d'un cœur qui vous aime bien.

Mercredi soir.

Je reçois votre lettre à l'instant, ma bien chère amie, et pour me consoler de ne pas vous voir demain, je me mets à vous écrire. N'y a-t-il pas de l'instinct à trouver si promptement le remède au mal? Ce remède, comme tant d'autres, n'est qu'un palliatif, et j'en médirais tout autre jour que celui où vous m'annoncez que bientôt je n'aurai plus à souffrir de votre absence. Souffrir est le mot; il est peut-être injuste à moi de m'en servir au milieu de tant d'adoucissements que je vous dois; mais vous ne sauriez croire ce qu'est une privation sensible sur un fond de malaise habituel.

Que vous ai-je donc dit qui vous ait attristée sur

condamnés à souffrir : les cœurs tendres pour la peine d'autrui, les insensibles pour la leur propre.

moi, dans ma dernière lettre ? Je ne puis me le rappeler. Je ne combats plus mon abandon à la tristesse, vu l'inutilité de mes efforts ; mais votre présence, mon amie, me fera tout le bien qui m'est nécessaire. Je ne veux plus de ce bien de luxe qui fait vivre avec enchantement ; il ne me faut tout juste que ce dont on a besoin pour ne pas mourir d'inanition : ne suis-je pas bien raisonnable dans mes souhaits ? Non, sûrement. La seule chose qui pouvait me convenir et que j'étais loin de demander, c'était de rencontrer une amie comme vous et vous voyez que, bien loin de la modération, c'était vouloir l'impossible, si une chance heureuse entre mille ne m'avait mise sur votre route. Je ne sais comment il se fait que presque toujours, à notre insu même, nos impressions se réunissent en un même point.

Hier j'entendis beaucoup parler des événements qui se préparent, et je me sentis accablée de pressentiments funestes. Heureusement notre légèreté, qui ne nous laisse le temps de rien approfondir, nous sauve de ces tourments pour l'inquiétude qu'on ne supporterait pas s'ils étaient permanents. Comme vous aussi, ma confiance en celui qui dirige tout me laisse calme au milieu de toutes les oscillations de la pensée. *Dieu mesure le vent à la brebis dépouillée ;* nous n'aurons jamais plus de mal que celui que nous pourrons porter avec courage. Ces lieux communs de la langue de la résignation portent toujours avec eux quelque chose de consolateur, et je sens qu'au milieu de tous les déchirements que peuvent amener le malheur général et nos maux particuliers, il n'y aura jamais que le *fiat* qui m'échappera et le sentiment profond de cette immense bonté à

qui sûrement il en coûtera de punir. J'ai souvent pensé que, si l'essence de Dieu ne s'opposait pas à la douleur, si un instant il pouvait l'éprouver, ce seraient les maux que s'attire la pauvre humanité qui interrompraient sa félicité suprême. Mon amie, quelle inégalité dans le partage de mes peines et de mes jouissances ! Je crains dans l'avenir et je ne sais plus l'embellir d'espérance ; je vieillis tout à fait ; j'envie presque celui qui, passé la première moitié de la vie, cherche ses premières impressions dans son propre cœur et les retrouve. Que de choses j'aurais à vous dire ! Mais on vient m'avertir que la calèche va partir, et ce n'est pas pour vous envoyer une lettre que je me presse si fort, mais pour que vous ayez la robe que vous me demandez, demain à votre réveil. Mon amie, que ne puis-je toujours vous servir aussi promptement et à votre gré ! Adieu, plus je sens qu'il faut finir et plus j'ai envie de bavarder.

Mercredi, à huit heures du matin.

J'étais bien sûre, chère amie, que votre indulgence excuserait ma mauvaise tête ; aussi est-ce bien tranquillement que j'ai attendu votre réponse. Je n'ai pas eu moins de plaisir à la recevoir, car le calme est loin d'y nuire. Votre supériorité sur moi me pique : ne point faire de sottises et savoir les pardonner, c'est tout à la fois humilier les hommes et ressembler aux anges ; par humilité faites donc les frais d'un pauvre petit pardon à me demander.

Le regret personnel que j'ai de voir votre séjour à Tzarskoë-Sélo prolongé ne m'empêche pas de m'en réjouir pour vous. Il y a eu de l'instinct dans votre acte

de complaisance. Tant qu'il fait beau à la campagne, la ville n'est point supportable et, d'après toutes les données, elle ne le sera pas de longtemps. Le monde physique est bien mieux arrangé que le monde moral ; une saison est solidaire pour l'autre et, tout compte fait, chaque année ramène le même nombre de beaux jours ; voilà où le système de la compensation est vraiment établi. Notre mois d'avril a été pluvieux ; maïs quelqu'un, revenu de l'intérieur, me disait hier que les pluies avaient été si fortes sur toute la route du Caucase à Moscou, que les eaux, grossies par leurs torrents, avaient brisé tous les moulins ! Il faut bien que les réservoirs du ciel se referment, car ne serait-ce pas trop du déluge pardessus la guerre et la peste ? Trop, dit sérieusement, est toujours absurde, dans ce sens notre échelle de proportion n'ayant pas un seul point d'appui.

Ainsi que vous, je hume avec délice l'air doux et suave de nos belles matinées. Je regardais le jardin d'été comme la triste ressource des pauvres exilés qui peuplent la capitale ; actuellement je l'ai tout à fait pris en gré. Souvent j'y suis témoin de scènes qui me donneraient envie d'évoquer Sterne. En tout il ne s'agit que de savoir peindre ; les sujets ne manquent pas et la nature n'est presque jamais au-dessous du talent. Que je suis d'accord avec vous sur l'usage pitoyable que les hommes font des moyens de bien-être déposés entre leurs mains ! Ils manquent si fort leur but que je crois que de toute éternité ils ont été divisés en deux classes : ceux qui pouvant ne veulent pas et ceux qui ne savent pas. Rien n'est si commun que cette ignorance, puis Ariman moissonne par-

dessus tout cela. Je persiste à croire que ni votre situation ni les circonstances n'ont une influence immédiate sur vous, tout comme il est vrai que la dignité, la supériorité, la prépondérance sur les autres, se trouvent renfermées dans le caractère ; c'est de là aussi qu'émane l'arrêt qui prononce sur votre destinée. On a tort de confondre le courage d'action, qui est facile, avec la force intérieure de résistance ; l'un donne la vertu, l'autre nous rend susceptibles de bonheur. Là-dessus, il ne faut contester ni avec les autres ni avec soi-même, et mettre une grande prudence dans les moyens d'amélioration dont notre désir naturel de bien-être est le but ; car on court risque de se déformer sans qu'il nous soit jamais laissé la faculté de nous jeter dans un autre moule. Sans croire aux guérisons radicales, je pense que l'atmosphère qui règne auprès des esprits bien organisés et des âmes, en même temps sensibles et fortes, est tout ce qu'il y a de plus salubre. C'est cet air-là, mon amie, que je respirerai auprès de vous, et qui me vaudra encore bien mieux que mes bains, que je prends avec une exactitude qui tient du scrupule.

J'attends mon mari de jour en jour. Il me tarde qu'il soit revenu et que sa vie de nomade cesse. C'est *tartariser* trop longtemps ; nous ressemblons à M. le soleil et à Mme la lune qu'on ne voit presque jamais en même temps. Mon mari me mande que c'est le jour de la saint Alexandre que la nouvelle des victoires est arrivée à Moscou ; ce même jour la cathédrale avait été bénite ; le soir, il y eut illumination, transparents et une affluence de monde prodigieuse dans les rues. Concevez-vous le contraste de cette fête au mi

lieu de ces ruines, et qu'y a-t-il de plus simple? toutes les réjouissances ne se passent-elles pas sur des tombes? et qu'est toute la terre, à une demi-toise de profondeur, qu'un amas de débris et de restes informes? Oublie! voilà le mot de grâce adressé à l'homme par la Providence touchée de ses misères.

J'ai vu Mme *** qui m'a gravement prise à part pour me dire que vous étiez charmante, tendre et parfaitement soumise pour elle; ce à quoi j'ai répondu: *Amen.* — *Amen* veut-il dire parfaitement *ainsi soit-il*? — Fort contente de mon acquiescement, la matière étant belle, elle poursuivit pour me dire qu'elle vous avait fortement grondée, que jamais la raison n'avait pris de formes plus imposantes. Je lui ai répondu à cela que ces soins étaient très faits pour toucher, quoique je ne susse presque rien de ce qui avait motivé ce développement de sollicitude; le résultat de votre manière d'être prouvait assez qu'elle était convenable et qu'elle convenait. Dans tout ce qui n'est point déterminé d'une manière positive, le succès est la seule garantie de l'heureux choix des moyens. Je ne nommai pas Mlle Walouef, seulement m'étant rappelé que, la veille de son départ, elle m'avait dit que l'Impératrice vous traitait avec plus d'amitié que jamais, j'appuyai de cela mon assertion; mais vous savez que ce n'est point avec des preuves qu'on détruit une prévention qu'on se plaît à nourrir. Hélas! chère amie:

Le monde est plein de fous, et qui n'en veut pas voir,
Doit rester dans sa chambre et briser son miroir.

Est-ce une vérité ou une impertinence? Je crois que

c'est tous les deux à la fois : une impertinente vérité.

Mme *** ayant une fois dans la vie l'occasion de vous diriger et de vous influencer, il doit lui être difficile d'imaginer que, même une fois, vous pouvez vous passer de ses conseils. Pour moi, je suis bien d'avis qu'on vous laisse faire vos affaires toute seule, assurée que vous les ferez à merveille. Si vous aviez vécu dans les temps antiques, vous auriez su très bien mener un quadrige, et, à part vous, vous devez rire de bon cœur des savants et profonds conseils qui vous sont donnés par des gens auxquels le faible et fatigué *Rossinante* échapperait encore. L'expérience est une belle chose, mais ce n'est pas le temps qui la donne ; un seul événement, quelquefois, porte le germe de toute celle qui peut être nécessaire à la conduite de toute une vie ; d'ailleurs il y a tel premier coup d'œil dont la justesse y supplée. Ah ! que je vous plains d'avoir eu une explication et que je vous félicite d'en être quitte ! Cependant depuis que je sais que c'est la faiblesse qui les évite, je n'ose plus avoir contre elle une horreur aussi prononcée. Elles vous conviennent si, rien n'étant éclairci, vous avez su promettre d'oublier. Mon Dieu, que vous êtes meilleure que moi ! Je n'ai jamais su que pardonner.

Je suis loin de croire que Mme de Maistre ait eu avec vous un tort véritable. On part de soi pour juger les autres ; mais il faut prodigieusement d'amitié entre deux femmes pour ôter à celle qui est inférieure toute faiblesse de jalousie. Cependant il ne m'en coûte rien, à moi, de regarder de bas en haut, et cette pose prétendue gênante ne m'incommode nullement parce que,

de bonne heure, j'ai mis une sorte d'orgueil à quitter le niveau pour descendre quelques degrés et à donner la droite à qui, de justice, je la devais. On dit Mme de Maistre parfaitement bonne ; ce serait, à mes yeux, le premier des éloges, si on ne l'avait banalisé au point de ne savoir plus ce qu'il veut dire.

Le comte de la Garde m'écrit de Vienne ; il me dit que l'enthousiasme des Autrichiens pour les Russes est à son comble : jusqu'aux assiettes de table, tout est à la Cosaque. On parle d'une victoire très brillante remportée par le prince royal [1]. Vous rappelez-vous ce vers sur la Harpe :

Monté de chute en chute au trône académique.

Je crains toujours que, de défaite en défaite, le monstre [2] n'arrive à plus de gloire. Je viens de découvrir un plaisir tout nouveau que j'épuise : celui de mourir de peur. Je lis *Macbeth* tous les soirs, seule dans une chambre faiblement éclairée : je crois entendre le cri d'alarme de la chouette, les conjurations des sorcières, le pas précipité des assassins et les gémissements entrecoupés des mourants ; je vois les poignards tirés dans les ténèbres, les ombres s'élever, disparaître, et quand la terreur s'est bien emparée de moi et que je frissonne en jetant autour de moi des regards craintifs et incertains, je me dis : La représentation est au naturel, et je vais me coucher, l'imagination remplie d'idées riantes.

Adieu, ma bien chère amie, je serre votre main de

[1] Le prince royal de Suède, Bernadotte.

[2] Bonaparte.

toutes mes forces dans les miennes et jamais il n'entrera plus d'amitié vive et franche dans un *shake hand.*

Mercredi matin.

J'ai reçu votre lettre hier soir, chère Roxandre, et je profite du premier moment libre pour répondre à tout l'article ministériel ; ne faut-il pas faire son métier avant tout ?

Je mets un prix immense à la permission que Sa Majesté veut bien m'accorder de lui faire soumettre les affaires de la société : le succès, la durée de l'établissement en dépendent ; et, pour ma part, du moment où la pénurie de sujets m'obligea presque à en prendre la direction, je n'eus qu'un seul désir, celui de ne faire aucune démarche qu'elle n'ait été préalablement agréée par Sa Majesté. Rien ne me sera plus agréable que de faire passer les papiers par le prince Alexandre Galitzin dont j'ai déjà, bien des fois, éprouvé toute la complaisance ; puis-je lui en parler ? Je vous avoue qu'il me tarde d'établir notre marche sur des règles fixes et invariables et de faire cesser par là le vague et le tâtonnement. C'est le premier des avantages pour la société que d'avoir la protection active de l'Impératrice. Ce que je vous dis là n'est point une phrase, encore moins une flatterie, mais l'expression de mon sentiment intime. Déjà, depuis six mois, que la société est établie, le tiers des membres s'est trouvé renouvelé ; quand cela ne serait pas, la bonne volonté qui nous anime toutes n'équivaudra jamais à l'influence d'un mot de l'Impératrice ou même à la simple connaissance qu'on aurait de la bienveillance qu'elle

accorde. Cette bienveillance sera, dans tous les temps, une sauvegarde puissante et permanente ; ce n'est pas seulement l'élévation de son rang qui me le fait penser, mais le pouvoir qu'elle exerce sur l'opinion, qu'elle seule peut nous valoir. Je vous remercie beaucoup de ce que vous appelez vos sottises ; tâchez de montrer toujours aussi peu d'esprit à vos dépens.

Quand je répondis à la question que Sa Majesté me faisait sur nos moyens, que nous avions deux cent mille roubles de capital, elle en parut étonnée et son étonnement semblait dire : c'est beaucoup. J'étais trop peu à l'aise pour lui développer ce que je vais vous dire et je me suis déjà bien reproché l'embarras involontaire qui m'ôta toute présence d'esprit. Suppléez, mon amie, à ma maladresse et, s'il se peut, exposez-lui le véritable état des choses. La dépense de la société est de sept à huit mille roubles par mois qu'on distribue sur les différentes requêtes qui lui sont présentées. Ces déboursés peuvent être longtemps nécessaires encore, le nombre des malheureux qui n'ont point été secourus se trouvant jusqu'ici assez considérable pour qu'aucune diminution ne se fasse remarquer dans la totalité des sommes distribuées. Le capital s'épuise donc journellement ; dans quelques mois la source sera tarie ou près de l'être, et nous n'avons en perspective aucun moyen de la renouveler. Si notre établissement avait été annoncé comme temporaire, les fonds de la société dépensés, elle n'aurait qu'à se dissoudre ; mais cela n'a point été son but et en manquant celui qu'elle s'était proposé, elle renoncerait aux vues vraiment utiles qui ne peuvent se développer qu'avec le temps. Nous avons, à la vérité, trente mille roubles à peu

près, qui peuvent nous être payés annuellement, et qui proviennent de différentes souscriptions ; mais sur ces trente mille roubles, on en prélève douze pour l'entretien de la maison. D'ailleurs ce revenu n'est-il pas purement casuel ? Si j'en excepte les dix mille roubles donnés par l'Impératrice, le reste ne peut-il pas être payé inexactement ? On peut perdre des membres, ne point trouver à les remplacer, etc. Voilà les considérations qui me font convoiter une part, telle que Sa Majesté voudrait la faire, sur les secours. Cette part, placée dans les fonds publics, serait une dotation qui consoliderait l'existence de la société ; et de l'usufruit de cette somme, nous pourvoirions, avec ce que nous avons déjà, aux besoins des malheureux, d'une manière qui répondrait à l'étendue des soins indispensables.

Voilà, ma chère Roxandre, ce que je vous demande de soumettre à Sa Majesté. Je n'ose espérer qu'elle veuille bien accorder cette grâce à la Société, et d'avance je me résigne au refus, bien persuadée que si je l'éprouve, il sera fondé sur de meilleures raisons que celles qui établissent mes sollicitations. Il n'est pas nécessaire que vous montriez ma lettre ; j'entends trop bien mes avantages pour ne pas préférer que vous vous contentiez d'en rendre compte. L'Impératrice m'ayant fait l'honneur de me parler, devant Mlle Walouef, de ce qui concernait la maison, je la prierai de se charger de ma réponse. Mon intention avait été d'écrire directement à Sa Majesté ; ensuite j'ai pensé qu'il était plus discret de ne faire que par un intermédiaire. Je n'ose pas assez compter sur moi pour croire que, même dans les occasions les plus pressantes, j'aie

le courage de demander à l'Impératrice de la voir; avant toutes choses je crains d'être importune. J'étais bien tentée l'autre jour de prolonger l'entrevue, mais M[lle] Walouef, qui était derrière Sa Majesté, me faisait de si gros yeux et tant de grimaces pour m'inviter à ne pas la déranger plus longtemps, que j'y cédai presque effrayée, ne sachant pas, pauvre Ninette, si, jusqu'à la division du temps, tout n'était pas différent à la cour.

Jeudi soir.

J'ai reçu votre lettre hier au soir, et sans avoir deux moments de suite pour y répondre, j'ai profité des moins coupés pour la relire vingt fois. Mon Dieu! que d'émotions elle a versées dans mon âme! Tout aujourd'hui j'ai valu quelque chose : je voulais vous répondre sur-le-champ et je l'ai sacrifié à des devoirs presque indifférents. Mon humeur a été vraiment douce et facile; j'ai eu des ennuyeux, ils m'ont paru aimables; on m'a dérangée une fois inutilement, je l'ai trouvé nécessaire; enfin sans efforts ni projets, je n'ai existé que pour les autres. Chère Roxandre, il n'y a que le bonheur qui rende bon! Au milieu des peines qui froissent l'âme et la rendent aride, on peut encore aisément faire des actes de bonté; mais cette bienveillance céleste qui suffit à tout et à laquelle rien ne suffit, qui nous fait chercher hors de nous de quoi l'exercer, qui ne connaît ni bornes ni entraves, c'est le paisible contentement de l'âme qui la donne. Sans avoir éprouvé de ces malheurs qui, en sortant de la ligne commune, semblent commander la pitié, j'ai beaucoup souffert. La continuité des peines, qui n'est

qu'une consomption morale, m'avait tout à fait abattue ; je croyais que je ne m'en relèverais plus, que les consolations me manqueraient toujours, ou que moi-même je manquerais à des consolations trop tardives ; je n'en murmurais pas, mais je m'en plaignais doucement à Celui dont la sévérité ne m'a jamais paru que justice et sagesse. C'est vous qu'il choisissait pour me faire sentir l'injustice de ma défiance et m'en guérir à jamais. Je ne sais où je prends cette certitude, mais je crois fermement que vous ne changerez jamais pour moi ; le doute, qui m'est naturel, me devient impossible dès que je veux vous l'appliquer. Cette confiance, sans doute, deviendra mutuelle ; vous trouverez toujours un point d'appui dans mon affection, et moi, je m'appuierai sur votre caractère. Ainsi, avec des titres bien différents en valeur, il y aura encore dans notre amitié cette égalité de bienfaits si douce et si nécessaire à ceux qui s'aiment. Chère Roxandre, prions Dieu de la bénir, cette amitié, de permettre qu'elle serve à nous rendre et plus heureuses et meilleures ; remerciez-le partout avec moi et pour moi du bien inespéré qui m'est accordé en elle ; rendez-m'en digne, reprenez-moi, guidez-moi ; plus vous serez sévère et plus vous me trouverez reconnaissante. Je n'ai jamais imaginé rien qui pût flatter davantage, même l'orgueil, qu'une vérité dure dite par un indifférent ; voyez ce qu'une vérité dépouillée de toute espèce de considération étrangère à elle, mais dite par vous de ce ton que vous savez si bien avoir, peut me donner de bonheur et me faire de bien ! Je ne suis pas sûre de ne vous déplaire jamais ; je ne réponds que d'une chose, c'est de ne vous

affliger jamais volontairement. Tant qu'il dépendra de moi, je veillerai à vos impressions pour les garantir de devenir pénibles, et dans tous les cas, il me sera aisé de faire abnégation de moi-même pour ne songer qu'à vous. Si nous étions ensemble, je saurais bien exécuter ce que vous voulez, avant même que de le savoir ; car vous êtes comme Zoë[1] : il n'est pas un de vos regards qui ne soit une pensée. Je n'aime pas que, pour se faire entendre, on soit obligé de tout dire ; les lecteurs inattentifs exigent cela pour leur parfaite intelligence, mais ceux dont l'œil observateur est guidé par cet intérêt qui rend pénétrant, préfèrent les livres qui disent encore moins qu'ils ne donnent à penser.

A propos de livres, demandez-moi tous ceux dont vous avez besoin ; il en est peu que je ne puisse vous procurer par moi ou par les autres. Comme il faut cependant spéculer toujours, quand ce ne serait que pour n'en pas perdre la louable habitude, je vous demanderai de lire, un crayon à la main, ceux qui m'appartiendront ou qui passeront par mes mains ; c'est là l'impôt direct que je veux faire peser sur vous. Par ce moyen, vous suppléerez à la privation que j'éprouve de ne point lire avec vous, et en repassant les endroits que vous aurez marqués, je croirai vous entendre m'inviter à y fixer mon attention. Chère, je veux des coups de crayon, des coups de patte, épargnez-moi seulement les coups d'épingle.

Je suis aise qu'Hérodote vous amuse ; pourquoi passez-vous les notes, qui sont très instructives ? Le

[1] Héroïne d'un roman composé par la comtesse Edling et qui n'a été ni publié ni conservé par elle.

texte n'est qu'une fable perpétuelle ornée de féerie. Ma sauvagerie est tout effrayée de la vie dissipée que vous menez. Quand on est faite comme vous on n'a rien à craindre du contact de l'indifférence ; mais il est sûr qu'il y a dans la dissipation un souffle desséchant qui fatigue et rend en même temps incapable de goûter le repos qui la suit ; c'est une espèce d'ivresse qui laisse des traces, après qu'elle n'est plus. Vous pouvez aisément imaginer à quel point je suis touchée de ce que vous faites pour vaincre les préventions de Mme Wolkof, mais je trouve que vous faites beaucoup trop en dévouant ainsi toutes vos soirées ; ménagez-vous plus de temps. Ce n'est pas seulement pour gagner sur le temps ménagé quelques fractions à mon profit que je vous y invite, mais je vous connais assez pour ne pas douter que vous préféreriez terminer solitairement quelques-unes de vos journées, quand ce ne serait que pour vous livrer à ces rêveries vagues et sans objet qui servent quelquefois de prélude à des méditations plus sérieuses. Vous faites donc à vous quatre de grandes dissertations sur le sentiment ? Plus ou moins, prétendez-vous, tout le monde s'y entend. — Eh ! oui, tout comme à la guerre et à la politique ; cependant il n'est pas moins vrai que tout le monde se croyant appelé à faire marcher les armées à sa guise, et à bouleverser tous les cabinets de l'Europe, avec la certitude du plus heureux succès, on manque de généraux et de ministres, et qu'il faut souvent des siècles pour en produire.

Jeudi matin.

Chère amie, un plaisir récent passe merveilleusement l'éponge sur le mécompte qui l'a précédé. Vous

êtes une adorable personne pour ceux qui souffrent. Le regret de ne point vous voir avait déjà déposé quelques *succhi amari* [1] au fond de ma coupe, et voilà que vite vous me proposez un bonbon pour m'en faire passer le goût. Ne me traitez point en personne courageuse : il faut que je sois *ingannata* [2] pour avaler ce qui me déplaît, ou bien, quand je me décide à un acte de courage, qu'il soit récompensé sur-le-champ, sinon je redeviens gros Jean, c'est-à-dire lâche, comme devant.

Mon pied va mieux : je marche avec moins de peine aujourd'hui. Le mal s'étant accru dans la journée de lundi, je fis chercher Leigthon qui croit qu'au ressentiment de la chute s'est joint un peu d'humeur rhumatismale ; ce ne sera rien dans quelques jours. Il y en a cinq ou six que je n'ai pris l'air et cela m'incommode beaucoup. Logée au fond d'une cour que le bruit de la bâtisse et la poussière rendent insupportable, je n'ai pas même la ressource d'ouvrir ma fenêtre pour respirer. Leigthon me conseille d'aller passer un peu de temps à la campagne de ma sœur, et j'y vais dès aujourd'hui ; si je ne puis m'y promener, j'aurai son grand balcon, la vue de la rivière, des arbres, une ombre de campagne, et j'estime les ombres tout comme si je datais des Champs-Élysées et qu'elles fussent mes uniques réalités. Combien celle que m'offre votre amitié me console ! Comment peut-on, comme vous, embrasser tant de sentiments divers et donner à chacun

[1] Sucs amers.

[2] Trompée.

la part qui lui appartient? Cela me confond! Jamais je n'aurais su m'en tirer.

La longueur projetée de votre séjour à Tzarskoë-Sélo me désole; jamais Kameni-Ostrow ne m'a paru plus tentant que depuis que je voudrais qu'il tentât l'Impératrice. En m'interrogeant de bonne foi, je suis très fâchée de trouver que je l'approuve de préférer Tzarskoë-Sélo, et si je pouvais lui ôter les bonnes raisons qu'elle en a, cela me mettrait fort à l'aise; car rien ne fâche comme de ne pouvoir opposer quelque chose de raisonnable à ce qui déplaît. Je n'espère pas que ma jambe, qui est d'une grande faiblesse, me permette de supporter une course aussi longue avant votre arrivée ici; mais si vous restez aussi longtemps que vous le croyez, je me donnerai sûrement le plaisir d'une course dans le mois de septembre, dont les belles journées sont le temps de l'année que je préfère; on sent si bien alors que tout va passer et qu'il faut se hâter de jouir! Le terme que je vais fixer actuellement, c'est le 28; que de fois jusque-là j'attendrai ce soir où je vous verrai arriver? Pour éviter à vos compagnes la peine de vous conduire, voulez-vous que ma voiture vous attende à la barrière? Je serais fâchée que ce qui m'arrange si fort dérangeât quelqu'un.

Le comte de Maistre m'a rendu compte sommairement de tous les conseils qu'il vous donne (n'est-il pas assez drôle que nous nous mêlions de vous conseiller, vous qui pourriez nous mener tous?) et j'ai souri bien des fois à ces habiles théories dont on ne peut jamais venir à bout dans la pratique. Il y a sûrement quelques moyens, qu'on n'applique jamais, pour ne pas blesser l'orgueil des hommes, mais la vanité des

femmes ! ah ! ceux-là sont encore à découvrir ; je crois que le plus simple est d'en faire son deuil, d'avancer à petits pas et de se bien répéter, pour se fortifier dans la marche : Fais ce que dois, advienne que pourra. D'ailleurs, il ne faut pas donner à toutes ces vétilles une consistance qu'elles n'ont pas. Le bien comme le mal passe, vole, et ne laisse point de traces ; on vous boude après vous avoir fait mille amitiés, comme on vous accable de démonstrations d'intérêt après vous avoir accablé de dégoûts. Plus ou moins on est dans le monde comme saint Janvier, qui tantôt est l'objet du culte de la populace de Naples, et tantôt se voit jeter des pommes cuites. Le saint, d'un fort bon naturel, n'en fait pas moins plusieurs miracles par an. Imitons-le, et que notre miracle à nous soit la patience et l'égalité de caractère, assez difficile à conserver au milieu de tant de variations.

Le comte de Maistre est allé en pèlerinage pour visiter l'ermite Tchitchagof, qui se trouve fort bien à son Oranienbaum. La douleur de cet homme m'intéresse ; elle lui rend peut-être plus de services qu'il ne le ferait lui-même : sa tête ardente a besoin d'un point fixe qui concentre toutes ses idées. Si dans sa position il avait été livré à l'ambition et laissé en proie à toutes les peines qu'elle lui a causées, je crois qu'il n'y eût pas résisté, au lieu qu'il leur oppose une douleur qui grandit, qui ennoblit l'homme, et du moins toute la dignité, toute la force de son caractère lui sont conservées. Cela me fait toujours revenir à l'idée qu'une des plus grandes ressources dans le malheur c'est de pouvoir s'intéresser à soi-même et à ce qu'on éprouve.

Je crois les gouvernants assez à plaindre pour être

obligés de profiter de tout. Avec cela je ne les comprendrais pas s'ils pouvaient, au dedans d'eux-mêmes, ne pas mépriser profondément les gens qui donnent l'exemple que vient de donner M. de Jomini. Passer ainsi, dans un moment critique, d'un parti à l'autre, trahir celui que l'on quitte au point de livrer à l'autre toutes les cartes, tous les papiers importants dont on est muni, fi ! que c'est laid ! Cet homme aurait sauvé la Russie, pour se brûler la cervelle après, que je suspecterais encore ses intentions. Notre bon Empereur a l'âme trop bien faite pour donner sa confiance à de pareils êtres, et j'ai besoin de le penser pour être tranquille. Si l'on m'entendait, je sais bien qu'on anathématiserait ce jugement et qu'il serait un crime irrémissible ; mais à moins qu'on ne bouleverse toutes les idées du juste et de l'honnête, je défie qu'on en puisse porter un autre [1]. Je ne vous enverrai pas aujourd'hui l'*Histoire des Troubadours ;* elle est chez ma sœur, dans son appartement de la ville, et je ne puis encore monter son escalier pour l'aller chercher ; mais vous l'aurez demain sans faute. Il y a fort longtemps que je l'ai lue ; je me rappelle y avoir trouvé des notices bien

[1] Ce mouvement d'honneur si viril ne pouvait être supprimé et enlevé à la mémoire de M[me] Swetchine. Mais le lecteur doit être averti que le général de Jomini et ses amis ont publié, à plusieurs reprises, une justification qui se trouve particulièrement résumée dans la *Vie militaire du lieutenant général comte Friant, par le comte Friant, son fils.* Cette justification s'appuie principalement sur la jalousie de Berthier qui, vieillissant, voyait dans le baron de Jomini le seul rival qui pût lui porter ombrage, et sur la nationalité du baron de Jomini, suisse et non français d'origine.

faites et remplies de choses curieuses, mais c'est un ouvrage qui a trop peu de suite pour avoir beaucoup d'intérêt.

Adieu, mon amie, je pourrais être inquiète, et je ne le suis pas, de vous avoir parlé avec tant d'abandon sur un point délicat. Mais cela ne vous regarde pas seule ; moi aussi j'y suis vivement intéressée par cette part immense que je prends à ce qui vous touche. Si je vous ai déplu, c'est un mal, mais ce n'est pas le plus grand de tous ; ne point vous faire lire dans mon âme, voilà ce que je ne pourrais supporter. Ah ! ce n'est pas d'illusion que je vous aime ; jamais plus de vérité et de dévouement n'entrèrent dans un sentiment ; peut-être le croirez-vous un jour.

Adieu, traduisez cet adieu en russe et répondez-y [1].

Vendredi soir.

Chère amie, si l'aveu simple et sans détour d'une extravagance quelconque n'était pas un remède souverain pour remettre à l'aise, je le serais fort peu après ma boutade de l'autre jour ; mais qui sait dire : je n'ai pas eu le sens commun, trouve en soi de merveilleuses ressources de confiance. Ma lettre d'avant-hier ne peut guère avoir mieux valu que ce qui l'a précédée, je l'ai écrite dans la crise qui a suivi la fièvre, et l'on sait que bien que ce soient les crises qui sauvent quelquefois le malade, c'est toujours un mouvement violent en soi. Mon Dieu ! que de réflexions m'a sug-

[1] En russe, en se quittant, au lieu de se dire *adieu* on se dit *pardon*.

gérées votre lettre ! Comme il y a quelque chose de pénétrant, de persuasif dans la noble confiance qui vous anime ; je la partagerais bien si je vous ressemblais et si j'étais aimée par quelqu'un qui me ressemblât. Je le répète d'après vous, il n'y a nulle parité entre nous ; mais, ne vous en déplaise, c'est à moi qu'appartient la phrase en saint Jean dont vous vous emparez. Vous savez que l'ordre est indispensable en toutes choses, et il n'en existe pas si chacun n'est à sa place ; ainsi, sans disputer, laissez-moi à la mienne. Tout en me piquant de philosophie, je n'aime point à vivre avec mes égaux, et quand ceux qui sont au-dessus de moi m'offrent le piédestal, j'aime autant n'y pas monter, prévoyant qu'il faudra en descendre. Ce n'est point du tout parce que je suis supérieure à la vie que souvent elle me pèse ou que je regarde le bonheur à vol d'oiseau, c'est plutôt parce que je ne m'en sens pas digne ; je dis alors : le raisin est aigre. D'ailleurs, j'ai été si longtemps nourrie de mécomptes quotidiens, que je ne vois dans ce qui me plaît que de charmantes attrapes ; au lieu d'en jouir bonnement, je cherche la malice. C'est une fort vilaine direction d'idées, assez difficile à prendre pour quiconque n'y aurait pas été stylé par des soins auxquels il faut bien que tout finisse par céder. Les vôtres, mon amie, sont d'un genre bien différent et, croyez-moi, ils ne resteront pas sans influence. Je vous ai toujours dit que vous me feriez tout le bien que vous voudriez.

Il me tardait bien de vous écrire, et vraiment, toute la journée d'hier et d'aujourd'hui, j'ai guetté un moment pour le faire. Vous aussi, chère amie, avez eu une journée morcelée et fatigante, quoique d'un genre

bien différent. A plusieurs reprises j'ai pensé à toutes vos grandeurs, me représentant ma chère Roxandre tranquille au dehors et fort ennuyée au dedans. N'est-ce pas que cela s'est passé ainsi ? Je plains encore beaucoup moins ceux qui sont à l'amphithéâtre et qui, comme vous, peuvent se dédommager en observant ; mais les pauvres observés, quand ils supportent leur rôle, y a-t-il une patience égale à la leur ? En vérité, j'aimerais autant faire le pendant de saint Siméon Stylite au haut de sa colonne ! Cependant, aujourd'hui, il me semble que je supporterais tout, et même cela, le plus sagement du monde, tant les excellentes nouvelles qui se succèdent me mettent en *high spirits* [1]. J'ai plus d'espérance que jamais, on n'arrivera jamais à faire assez de fautes pour paralyser tant de moyens et trahir un commencement si brillant. Depuis que le comte de Langeron a battu l'ennemi, il me semble bien probable qu'il le sera toujours. Si l'on ne nous trompe pas et que nos forces soient ce que l'on dit, il n'y a que les mésintelligences et les basses rivalités qui puissent le faire échapper et il est permis d'espérer que, une fois au moins, on attendra pour se brouiller que l'ennemi commun soit hors de combat. Je ne puis vous dire combien le malheur qui a frappé toute la bonne cause dans la personne de Moreau [2], m'a fait

[1] En verve.

[2] Le général Moreau, transféré aux Etats-Unis, à la suite du procès qui lui avait été intenté par Bonaparte, débarqua à Gothembourg dans le mois de juillet 1813 ; il entra en relations avec les souverains alliés par l'intermédiaire de son ancien compagnon d'armes, Bernadotte, alors prince royal de Suède. L'armistice venait d'expirer ; les armées alliées passèrent de Bohême

d'impression. Quel sujet d'exorde pompeux pour le monstre, et quel parti il en tirera pour frapper l'esprit des Français ! Mais quand je pense que ce même coup eût pu atteindre l'Empereur, et à quel immense péril nous avons échappé, je vous avoue que je n'ose plus me plaindre de rien. Ce n'est pas seulement une tendre inquiétude qu'il m'inspire, quand il s'expose ainsi, c'est la belle et bonne colère, plus forte que tout ce que je puis exprimer. C'est une idée tout à fait fausse du véritable courage qui l'entraîne, et moi qui passe ma vie à pardonner les idées erronées, je ne me sens pas la plus petite indulgence pour celle-ci.

Je vous assure que j'aime beaucoup mieux vous parler de ma santé qu'à Leigthon, malgré ses sermons remplis, comme tous les bons sermons, de sollicitations et de menaces. Ils n'équivaudront jamais en efficacité à un : soignez-vous, prononcé par vous. On le dirait votre écho, aux instances qu'il me fait de prendre des bains. J'ai commencé aujourd'hui à obéir, — est-ce à lui ; est-ce à vous ? cela reste dans le vague. — Il me semble que je m'en trouve très bien. Je suis déterminée à me soumettre à tout ce qu'il me conseille ; il m'est démontré que mes maux très insignifiants, en s'invétérant, me conduiraient à une inutilité complète et

en Saxe pour attaquer Dresde, centre des opérations de l'empereur Napoléon à cette époque. A l'attaque de Dresde, du 26 août 1813, un boulet fracassa la jambe droite de Moreau et, traversant son cheval, emporta une partie de la jambe gauche. L'amputation des deux jambes eut lieu sur place. Il expira dans la nuit du 1er au 2 septembre. Son corps, embaumé à Prague, fut transporté à Saint-Pétersbourg, où il reçut les honneurs qui avaient été déférés au maréchal Koutousof.

voilà ce qu'il faut éviter plus que la souffrance. Ce matin, à la suite d'une multitude de conseils, il me recommandait la distraction, comme on prescrit une potion de rhubarbe, en style de recette; et pendant qu'il me parlait, tout en baissant la tête en signe d'acquiescement, je pensais qu'il en est une qui me ferait tout le bien imaginable ; la devinez-vous, mon amie ? Ce sera quand vous serez rentrée, quand il ne me faudra pas acheter le plaisir de vous avoir vue par le regret de vous quitter. Il n'y a rien de si constant que le mois de septembre ; ce sont les trente ans de l'année ; il nous amènera sûrement de beaux jours et, dès que j'en aurai un tout à fait libre, j'aurai l'air de vous le donner, tandis que je ne le consacrerai qu'à moi toute seule.

Si vous saviez combien de fois, ainsi que vous, j'ai déjà pris la résolution de reprendre à une occupation sérieuse ! En vérité, c'est bon à tout. Ce que l'on fait à bâtons rompus fatigue prodigieusement ; on croit servir son plaisir en se livrant à des lectures frivoles ou trop variées, il n'en résulte que cette bigarrure qui fait d'une heure passée dans la foule un siècle de malaise. « Que la dissipation est bête ! » disait une femme de beaucoup d'esprit, et elle avait bien raison. Vous avez tant à perdre dans ce sens-là, que vous ne parviendrez jamais, même à entamer votre fortune ; mais c'est en faisant un retour sur moi-même, que je sens combien on peut, par le décousu de ses journées, risquer jusqu'au nécessaire. Il y a un an encore que j'étais susceptible de réflexion, d'ordre dans mes idées ; j'en avais du moins. Actuellement c'est le chaos embelli par les ténèbres ; ma tête se fend si je veux penser, ou quand

je ne pense à rien, ce qui devient l'état naturel de mon jugement. Je justifierais ainsi le mot ancien et connu de mon ami Montaigne : *L'homme se pipe.* Ah ! que c'est vrai, l'homme se trompe sur tout ; en conclut-on que c'est de plein gré qu'il s'empresse ainsi autour de l'erreur ? Ce serait fort injuste : l'homme se trompe pour ôter un degré à ses peines et se garantir quelques plaisirs. Quand, dans le pays que vous habitez, on voit quelqu'un de supérieur oser rester soi, mettre du naturel, du calme, là où les autres portent l'apprêt, au lieu de convenir de la supériorité qu'une telle conduite doit faire supposer, on l'attribue à la perfection de l'astuce. C'est tout simple ; il y a des oreilles que le mot de mérite déchire et que celui d'adresse n'épouvante pas. Un point sur lequel je suis parfaitement tranquille, c'est sur le jugement que l'Impératrice porte de vous : elle a trop d'esprit pour ne pas démêler un caractère tel que le vôtre, et il y a tout à gagner à traiter avec des esprits supérieurs. Il n'y a rien de si avantageux que d'être observés, pour les caractères qui méritent cet éloge banal et cependant si beau, quand il est appliqué avec justesse : « Il gagne à être connu. » Tout ce qui porte l'empreinte de l'unité est vrai ; car dans ce qui est factice, quelque soin qu'on y mette, il y a toujours un petit bout d'oreille qui perce. Je conçois bien le penchant, dans les personnes élevées par leur rang au-dessus des autres, d'examiner longtemps avant que de donner la plus petite part de leur confiance ; elles sentent qu'une amitié réelle serait un grand adoucissement, mais elles pensent, encore mieux, qu'elles compromettraient beaucoup plus que les autres si elles faisaient un choix qui ne fût pas excellent.

Que dites-vous de la belle victoire des Espagnols? J'espérerais beaucoup de cette diversion, si les Anglais n'y étaient pour rien ; mais les mécontentements intérieurs se tairont toujours devant le terrible nom d'Anglais, qui électrise tous les orgueils français. Cette même unanimité de sentiments et d'opinions qui fonda tous les succès de la première campagne, se retrouvera du moment où l'ennemi national de tous les temps menacera le pays. Mon Dieu ! quand tout cela finira-t-il ? On a beau me promettre des succès, c'est de la tranquillité que je demande. Il faut convenir que l'espérance est une nourriture bien creuse ; elle fatigue sans restaurer ; elle me donne une certaine crampe dans l'esprit à laquelle, mon cher docteur, vous devriez bien porter remède.

Août.

Chère amie, la princesse Alexis Galitzin, en vous remerciant de toute la bonne volonté que vous y mettez, vous demande de la rappeler à l'Impératrice. Il me semble surtout utile de le faire un jour que le comte Razoumowski sera là ; nous nous abandonnerons tout à fait à vous ; mais je vous demande, en mon particulier, de ne le faire qu'autant que vous n'y trouverez pas d'inconvénient. Je crois qu'il faut ménager son crédit non pas pour soi, ce qui serait plus que laid, mais pour agir avec efficacité dans les occasions vraiment urgentes ; mon premier mouvement est toujours de demander, mais en songeant ensuite que ce qui est inutile peut devenir nuisible, je me paralyse par calcul.

Je n'ai pas aperçu Mme de *** depuis les vingt-quatre heures que j'ai passées chez elle, ce qui fait que j'ai encore

tout à apprendre de l'effet de la dernière entrevue. Que de projets, que d'espérances à perte de vue, si on est content ! quel héroïsme, quel déploiement de force et de courage, si elle a laissé un levain dont on ne veut pas convenir ! Entre ces deux extrêmes, je ne vois pas la possibilité de lui voir saisir le point juste. J'ai cent fois remarqué son inquiétude, qui tient de la peur dans tout ce qui peut me rapprocher de vous ; je l'ai observée comme une chose étrange et j'ai dédaigné de vouloir l'expliquer, comme on se détourne de tout ce qui donne la preuve de la malveillance. Malgré ma bonhomie, les phrases et les protestations m'aveuglent peu ; cependant il y a dans leur fausseté quelque chose qui séduit toujours, et qui fait qu'on s'étonne lorsqu'elle est démontrée à un certain point.

Le comte de Maistre, qui sort de chez moi, vient de me donner la nouvelle de la mort du prince de Broglie cadet [1]. Cela me navre pour sa pauvre mère, que plusieurs années ont à peine remise de la perte de son aîné. Quel temps que celui où nous vivons ! Malheur aux pères, comme dit l'Évangile. Dans ce siècle déplorable, il n'est presque pas d'être qui ne tremble ou ne souffre.

La pauvre princesse Alexis a été dans un état d'angoisse affreuse ; elle a su que le régiment de Séménowski, où sont ses deux fils, avait donné, et n'ayant pas eu de nouvelles de ses enfants elle a craint un malheur. Dans ce moment, elle est rassurée, et il me semble que c'est avec fondement. S'il y avait eu de mauvaises nouvelles pour elle, elles seraient déjà ve-

[1] François-Ladislas de Broglie-Revel, petit-fils du maréchal de Broglie, tué à l'affaire de Culm, en Bohême, le 29 août 1813.

nues. Je ne sais pourquoi on est si peu exact à envoyer la liste des morts et des blessés ; l'incertitude est accablante et l'incohérence qui y règne est une autre manière de supplice.

De désespoir de me sentir au-dessous de tout ce qui était autrefois à ma portée, je me suis jetée dans les voyages, c'est un genre *mezzo carattere* qui ne demande point d'attention et qui n'effarouche pas la paresse. Il me semble que si je lisais dix pages avec vous d'un bon livre, cela me remonterait pour huit jours au moins. Écrivez, mon amie, mais que ce ne soit pas pour vous toute seule ; donnez-moi ce que vous aurez écrit. Je relis vos lettres, je relis surtout le précieux cahier ; j'aime tant à me retrouver avec vous dans différentes époques ! cela me fait l'illusion de vous avoir toujours connue. Tout ce qui vous regarde me laisse un souvenir ineffaçable, et il n'est pas jusqu'aux dates que je ne retienne. J'y ai vu, par exemple, que demain, 6 septembre, était un jour bien triste pour vous ; dussé-je vivre cent ans, cet anniversaire me retrouvera unie avec vous d'impression et de sentiment ! Ah ! que ne dépend-il de moi d'adoucir ce qui vous afflige et d'éloigner ce que vous pouvez craindre ! Tâchez de conserver ce courage qui est pour moi la pierre philosophale. Vous savez bien que pour être en règle avec ceux qui vous aiment, il faut que vous soyez heureuse au moins pour deux, je voudrais dire pour dix, mais on n'en cède que sa part.

Lundi 26.

Ai-je besoin de vous dire mes regrets en apprenant samedi par Mme Golowine que vous m'aviez écrit,

sans qu'on sût ce que votre lettre était devenue, et ma joie ce matin en la recevant? Votre intention était déjà un baume, jugez de vos paroles. J'avoue que je commence sérieusement à me blaser sur les privations, et qu'il n'est plus en mon pouvoir de concevoir un beau chagrin. A mesure qu'on avance, le cercle des peines s'étend, celui des plaisirs se rétrécit ; je n'en connais pas un plus attrayant que celui d'une conversation donce et confiante qui commence par l'échange des idées et finit par celui des sentiments, de ces conversations que le hasard seul semble amener et dans lesquelles, à mesure qu'elles s'animent, on voit empreinte toute la bonté de la Providence. J'ai trouvé tout cela dans nos entretiens et particulièrement dans ceux que vous rappelez ; il y a bien des années, chère, que je ne goûtai une consolation aussi vraie. Votre supériorité est une de mes grandes jouissances et je l'aime d'autant mieux qu'elle ne m'a jamais ôté l'espoir de vous convenir ; qu'est-ce qu'on ne rachète pas par la droiture et la force d'un sentiment? Quand je m'examine, je me trouve une telle faculté de dévouement, qu'en vérité je suis tentée de croire qu'il y a quelques gouttes du sang des Décius dans mes veines ; il peut y avoir de la latitude pour le plus dans mon attachement pour vous, mais quoi qu'il arrive, il ne rétrogradera jamais. J'ai une longue expérience de cette tenacité qui, si elle cesse de vous être agréable, ne vous sera du moins jamais incommode. Croyez-moi, on ne connaît jamais parfaitement que les gens que l'on a commencé par deviner. Il faut être différemment semblables, pour s'entendre tout à fait, pénétrer dans tous les replis et acquérir cette parfaite connaissance d'un autre

qui découvre entièrement son âme à nos yeux. Il me semble toujours que les âmes se cherchent dans le chaos de ce monde, comme les éléments de même nature qui tendent à se réunir ; elles se touchent, elles sentent qu'elles se sont rencontrées, la confiance s'établit entre elles sans qu'elles puissent souvent assigner une cause valable ; la raison, la réflexion viennent ensuite apposer le sceau de leur approbation à ce traité et croient avoir tout fait, comme ces ministres subalternes qui s'attribuent les transactions faites entre les maîtres, rien que parce qu'il leur a été permis de placer leur nom au bas. Non, je ne crains pas de mécomptes avec vous et ma reconnaissance seule peut égaler la parfaite sécurité que vous m'inspirez.

Je conçois aisément que cette nature d'emprunt qui est sous vos yeux ne vous semble pas valoir la nature à touches larges, la grande et belle manière du grand peintre ; vous avez dans l'esprit, dans l'imagination, une simplicité touchante à laquelle aucun de ces goûts ne peut échapper. Même en Russie, je préfère les hautes herbes touffues au gazon ras, et un site pittoresque à toute autre beauté due uniquement à l'art ; que serait-ce dans les pays qui déploient tout le luxe de la végétation et où de beaux paysages, achevés par un beau ciel, se suivent et varient toujours d'aspect ! Je suis convaincue qu'avec vous je me plairais fort, même dans le palais des Rois, au milieu des cygnes que je n'aime pas plus que vous ; mais si, par quelqu'une de ces chances inespérées, je pouvais voyager avec vous dans ce pays que vous avez décrit et auquel vous avez donné une couleur si vive, c'est alors que les impressions les plus profondes et les plus douces

se trouveraient complétées. Causer, lire, prier, admirer avec ceux qu'on aime, voilà la série et l'ensemble de ce bonheur particulier à moi, dont je vous disais que je voudrais remplir au moins un jour, — un jour qui en embellirait mille par son souvenir !

Chère, ne vous y trompez pas, votre disposition à mon égard n'est qu'un pressentiment du bien que vous pouvez me faire, et une femme, malgré sa raison et même à son insu, est plus ou moins conduite par ses pressentiments.

La ville est insupportable pendant que je vous écris, le bruit des voitures fend ma pauvre tête déjà si mauvaise ; malgré moi, je suis entraînée à veiller, et quoique bien loin de la foule que notre ami Châteaubriand appelle si bien *vaste désert d'hommes*, j'ai souvent de trop même la société qui me plaît. Ne m'accusez pas d'inconséquence ; il y a bien peu de choses dont on puisse vouloir toujours.

Nous avons eu ici deux jours d'inquiétude bien vive, uniquement due au vague et au mystère dont on couvrait des nouvelles qui n'ont rien de si alarmant depuis qu'on les sait, mais il y a ici, comme partout ailleurs, je pense, une multitude de gens qui vont sans cesse des prédictions de Jérémie à l'incrédulité de Thomas. En vérité, on devrait, pour son repos et celui des autres, prendre d'autres exemples dans l'Ecriture ! Il est assez drôle qu'on ne veuille pas apprendre à douter avec incertitude ; ce n'est pas au reste pour la première fois que l'incrédulité se trouve être dogmatique. L'intolérance dans les opinions politiques est plus prononcée que jamais ; malheur à qui parle, malheur à qui se tait, malheur à qui suspend le blâme,

malheur à qui n'outre pas l'éloge. Il court ici deux ou trois histoires d'aigles planant ou dirigeant leur vol sur les restes du maréchal[1]. Depuis Hérodote que vous lisez, je ne sache pas quelles fables aient eu plus de succès. On a bien besoin de dire que les hommes ont besoin de croire ; ils ont encore un autre besoin, c'est celui de tendre sans relâche à un degré de folie plus élevé que celui qui leur a été assigné.

Le comte de Maistre est venu me voir aujourd'hui, sans me trouver, et je n'ai pu m'acquitter de votre commission auprès de lui. Il vous regrette, et vous savez, chère, si c'est un nouveau point de contact entre lui et moi. Je voudrais que l'amitié que j'ai pour lui lui rendît ma société agréable ; mais il faudrait pouvoir y joindre la vôtre. Entre nous deux, il semblait content ; il semblait dire comme saint Pierre sur le Thabor : « Il fait bon ici. » Que je le dirais de bon cœur aussi, si j'étais près de vous ! Rodolphe[2] part aujourd'hui ou plutôt demain ; dès que je le saurai parti, j'engagerai la princesse Alexis à aller avec moi voir son père, et je n'épargnerai rien pour le distraire de ses peines de la seule manière dont je conçoive une distraction de ce genre : en les partageant.

Si j'avais été prévenue du départ de Mlle Bakounine, elle vous aurait porté ma lettre. Elle m'a donné de vos nouvelles ; vous aviez froid, vous n'étiez pas gaie,

[1] Le maréchal Koutousof mourut à Breslau, le 10 mai 1813. Son corps fut solennellement transporté en Russie, et le peuple prétendit qu'un aigle ne cessait de planer sur son cercueil durant cette marche funèbre.

[2] Fils du comte de Maistre.

voilà ce qu'elle m'a dit légèrement, du ton de l'indifférence, et que j'ai recueilli avidement.

Adieu ; promenez-vous, lisez, amusez-vous, écrivez-moi ou du moins rappelez-vous souvent qu'il est bien peu de moments dans la journée où vous soyez éloignée de mon souvenir, et qu'il n'en est aucun où vous ne soyez dans mon cœur.

Jeudi soir.

Que n'êtes-vous là, mon amie ! Plus de choses me plairaient et je sentirais mieux ce qui me plaît ! Vous n'ignorez pas que je passe ma vie à étudier la médecine morale ; la base de mon système sera toujours la soumission passive. Quelque mal que vous en disiez, je ne me suis reposée que là, et quand on trouve à appuyer sa tête, serait-ce sur le marbre, on ne doit pas changer de position. Comme palliatif, qui n'est point rendu inutile par le grand remède, je n'ai jamais trouvé que l'occupation ; je brûle quelquefois de m'y livrer, et la plupart du temps ma mauvaise santé me fait éprouver le sort de Tantale qui, à notre rencontre dans la vallée de Josaphat, n'aura probablement rien à m'apprendre.

J'ai conté au comte de Maistre votre histoire du baron allemand, histoire dont la tournure patriarcale, embellie par toute ma poésie, me semblait devoir le conquérir. Il me charge de vous dire qu'elle est *choking ;* voyez comme ma poésie sur votre prose réussit ! Ainsi qu'il ne pouvait y manquer, il est parti du point que le divorce ayant été défendu par je ne sais quel concile de je ne sais quelle année, etc., et là-dessus est arrivée

une belle thèse plus théologique que sentimentale. Mon amie, nous aurons beau faire,

Rome se met toujours entre lui et son cœur !

N'est-ce pas là un beau vers qui vient de m'échapper?

Pour moi qui ne suis pas bardée d'arguments et qui, en fait de dogmes, ai une propension singulière pour celui du sacrifice, j'avoue que j'ai trouvé à ce dévouement quelque chose de surnaturel qui m'a éblouie.

Adieu, mon amie, je ne puis imaginer la combinaison d'obstacles qui pourrait m'obliger à rester ainsi longtemps sans vous écrire. J'attends avec impatience votre lettre de Berlin, et j'adresse celle-ci tout droit à Carlsruhe. Parlez-moi beaucoup de ce que vous faites et surtout de la disposition de votre âme. Il est mille situations d'où l'on ne peut se tirer que par toute la résignation du ciel ou toute la légèreté de la terre : vous ne connaissez pas celle-ci, tâchez donc de recourir à l'autre et d'achever d'y recouvrer vos forces. Je vous embrasse de tout mon cœur.

1814, 15 janvier, Saint-Pétersbourg.

Mon amie, je n'ai qu'un moment, que je veux vous donner, pour répondre à l'article principal de votre lettre datée de Kœnigsberg. Ai-je besoin, pour donner un peu de poids à mes remontrances, de vous renouveler ici ma profession de foi sur l'ambition, la vanité, les dégoûts et les mécomptes qu'elles amènent? Sûrement non. Vous savez que mon instinct sauvage, qui

me rend si amie de l'indépendance, a suffi pour me les faire deviner, et qu'au moins en ceci j'ai pu me passer d'expérience. Cependant, malgré cette connaissance qui m'est arrivée comme la science infuse, ce que vous me dites de votre position auprès de Mme de R. [1], m'a fait infiniment de peine, non seulement par celle que vous ressentiez, mais par la crainte, qui approche de la conviction, que vous n'ayez pas fait tout ce qu'il fallait pour l'éviter. J'approuve la dignité, ou, pour mieux dire, dans toutes les circonstances je n'admire qu'elle ; mais je ne vois pas que de montrer une sensibilité blessée, réparer des torts involontaires, en chercher les moyens, soit y manquer. Pourquoi ne pas vous expliquer, montrer votre peine, demander les motifs qui vous l'ont méritée, en convenir s'ils sont justes et mettre tout l'empressement que vous pourrez à les réparer ? La bonté seule, cette bonté expansive qui est véritablement ce charme qui subjugue, suffirait pour dicter cette conduite, et un motif plus puissant vous y invite encore, celui de la reconnaissance. Chère Roxandre, un petit tort d'humeur vous ferait-il oublier la manière dont Mme de R. fut pour vous, dans un moment où elle pouvait mettre des formes polies à la place de cet intérêt qu'elle vous marqua ? Le moment où la confiance d'une part et une vive sensibilité de l'autre rapprochent deux âmes jusqu'à cette intimité que l'amitié seule pourrait établir, peut-il donc ne laisser aucune trace, ou un léger mécontentement l'effacera-t-il ? De plus, ne lui devez-vous pas un gré infini de vous avoir emmenée ? Dans ce voyage, elle n'avait pas

[1] L'Impératrice.

essentiellement besoin de votre présence, sinon par l'agrément qui pouvait en résulter pour vous ; sa bonté lui imposait même le dur sacrifice de faire peine à une autre pour vous faire plaisir. Elle a surmonté ces difficultés, et vous, ne ferez-vous rien ? Je serais bien éloignée de vous engager à feindre des regrets que vous n'éprouveriez pas, mais promettez-moi de montrer ceux que vous avez, et surtout n'affectez pas cette liberté d'esprit et cette sorte de gaîté qui, à mes yeux, ne paraîtraient jamais qu'un effort et qui, aux yeux trompés des autres, seraient une indifférence presque choquante ; soyez toujours aussi bonne que vous-même. Mon amie, avant toute autre chose je vous dois la vérité ; comment ne vous dirais-je pas qu'à la place de Mme de R., dans ses rapports avec vous, je serais aussi blessée qu'elle ! Mais, vous connaissant mieux, peut-être que je saurais par un mot vous faire sentir un tort indépendant de votre affection pour elle, et vous ramener à ce qu'il vous est si simple d'être. Ne croyez pas à cette apparence d'approbation qui semble vous maintenir dans la route où vous êtes ; cela seul me prouverait presque qu'elle est mauvaise. La perfection même d'une conduite n'attire que le blâme ou les mésinterprétations, lorsque cette conduite déplaît aux puissances et que paraître l'approuver pourrait compromettre la faveur. Voyez autant de pièges dans cet assentiment qu'on vous donne ; peut-être qu'on ne veut que vous pousser assez loin pour que toute marche rétrograde vous soit interdite. Croyez-en mon amitié pour vous, qui n'a d'autre but que votre bien ; elle ne m'aveugle pas. Je vous crois très capable d'imprudence, je vous l'ai dit mille fois ; c'est un petit tort à mes

yeux, mais rappelez-vous, chère amie, que c'est le seul dont les hommes n'ont jamais su accorder la rémission. Ai-je besoin de vous demander de me pardonner un si long et si ennuyeux sermon ? Je mets mon âme à l'envers avec vous ; je sens trop ce que je dis pour me donner le temps d'y penser ; mon intention ne peut être méconnue et c'est surtout devant vous qu'elle doit toujours trouver grâce. Quand je parle des intérêts de ce misérable monde, il me semble que je m'occupe d'une sphère très éloignée de la nôtre ; la pauvre recluse n'en est pas plus séparée par ses murailles que je ne le suis par les dispositions qui m'en éloignent.

Adieu, ma bien chère amie, aimez-moi, pardonnez-moi et soyez heureuse, afin que j'aie de quoi me consoler de ne l'être pas. Je vous embrasse de toute mon âme.

1814. Mardi soir.

Votre billet, mon amie, n'a point réveillé des regrets que rien ne peut amortir, mais les a fait éclater avec une nouvelle force ; je ne m'y attendais pas, l'adresse était d'une écriture étrangère, et, lorsque je l'ouvris, en reconnaissant la vôtre, je crus ne vous avoir pas encore quittée, être à l'instant de notre séparation et en éprouver les angoisses. Il faut avoir été heureuse ou s'être crue telle pendant longtemps, pour sentir la douleur dans son intensité, car dans une vie décolorée, elle n'est qu'une teinte plus sombre à laquelle on arrive par des dégradations de lumière presque imperceptibles. Sans doute, mon amie, mon attachement pour vous vous servira de consolation, j'en suis connaincue ;

mais ce mot de consolation est si triste quand il n'est pas vide de sens que je voudrais que mon amitié vous fût donnée par-dessus des biens plus méritoires, mais aussi beaucoup plus précieux. Je me surprends quelquefois à envier les caractères dont les impressions sont mobiles et légères. L'éponge passée sur l'ardoise n'y laisse aucune trace, et peut-être sa nature est-elle la seule qui convienne à l'homme qui n'a pour lui que des plaisirs d'un moment et des peines qui durent toute la vie. Si la dignité morale était là ! — Mais ce n'est pas vous qui vous en passeriez ; ainsi tâchez de vous faire à votre sort, c'est celui de l'éternité ! Je ne pense pas seulement à vos peines, votre santé m'inquiète extrêmement. Comment avez-vous supporté les froids rigoureux qui durent depuis votre départ ! J'attends avec une impatience que je ne puis vous rendre votre lettre de Riga. Confinée dans ma chambre, les 28 ou 30 degrés de froid qu'il fait depuis plusieurs jours doublent au moins les maux habituels avec lesquels je suis condamnée à vieillir. Quel effet produisent-ils sur vous, dont la santé est altérée ? J'en suis convaincue, les habitants du Nord n'auront qu'un enfer de glaces ; les flammes quelles qu'elles soient les réjouiraient. Parlez-moi en détail de votre santé et surtout soignez-la ; vantez-vous de ce que vous aurez fait pour elle ; quel que soit l'intérêt que vous puissiez prendre à votre conservation, d'autres en prennent davantage encore et dans une œuvre de *selfish* [1] pour une multitude de gens, vous aurez trouvé le secret d'avoir surtout travaillé pour les autres.

[1] Egoïste.

Je vous écris très à la hâte. Croiriez-vous que depuis votre départ je n'ai pas eu un moment ? Ah ! combien je sens que le mouvement n'est point une distraction et qu'une idée toujours la même peut dominer les soins qui se partagent l'existence sans pouvoir la remplir ! Adieu, mon amie, que de fois déjà le mot adieu a rempli mon cœur d'amertume ! La tête de Méduse n'est point une image exagérée. Portez-vous bien, recourez à Dieu, servez-vous de votre force sans en abuser, et quand la lutte est trop inégale, demandez grâce au lieu de combattre.

Saint-Pétersbourg, 2 février 1814.

Chère amie, le parti que vous avez pris de ne pas sembler émue de la défaveur de l'Impératrice, de porter votre attention ailleurs, doit lui faire supposer un de ces dépits qui bravent, et non cette sensibilité fière qui se défend de l'éclat et renferme ses déplaisirs. Songez que l'agrément de votre existence présente et peut-être future, même l'opinion générale, dépendent en grande partie de l'appui que vous vous serez ménagé ou que vous aurez repoussé. Ne vous le dissimulez pas, c'est vous qu'on blâmera si le mécontentement de l'Impératrice vient à éclater ; et dans cette lutte si inégale, vous ne pouvez, avec l'ombre de raison, espérer une victoire quelconque. Rappelez-vous donc qu'il n'est pas de soumission plus juste et de dépendance mieux déterminée, et que de persister dans les formes qui lui déplaisent, lui montrer de l'indifférence, c'est vous l'aliéner à jamais. Mettez votre esprit et votre raison à combattre le petit orgueil qui vous dicte de ne

pas rétrograder ; changez de conduite, il en est peut-être temps encore ; l'Impératrice est bonne, délicate, elle sera sûrement sensible à l'aveu de ces petits torts dont on ne se souvient que lorsqu'on ne les a pas pardonnés. Quoique vous ne touchiez pas cette corde dans vos lettres à vos parents, votre frère m'a dit que la pénétration de votre maman avait deviné vos pensées. Elle s'en afflige ; ne ferez-vous donc rien pour la consoler ? Pardon, chère Roxandre, de rabâcher d'une manière si ennuyeuse ; j'ai la haine la plus prononcée pour les remontrances et les conseils, et si je me permets de vous en donner, c'est bien une forte preuve de mon amitié pour vous.

J'ai bien peu de choses à vous dire de moi ; rien ne ressemble plus à ce que je fais que ce que je faisais. Ma santé a été bien mauvaise ; j'ai été malade pendant plus de huit jours de manière à ne pouvoir même pas vous écrire, c'est vous en donner la mesure. Je suis dévorée d'inquiétude pour Nadine dont la santé est dans un état déplorable. Leigthon n'ose pas prononcer encore. Mon âme fléchit sous l'idée d'une aussi cruelle épreuve et je manque de force même dans l'avenir.

Le comte de Maistre et Sayger me chargent de mille choses pour vous, ainsi que mon mari. Je lis *Jeanne d'Arc* [1] qui m'enchante. Adieu, mon amie, je vous écrirai bientôt. Cette lettre commencée le 2, n'est fermée qu'aujourd'hui 6. Je vous embrasse de toute mon âme.

Saint-Pétersbourg, 22 février 1814.

Ma bien chère amie, je méditais justement le regret

[1] Tragédie de Schiller.

de n'avoir pas de vos nouvelles depuis Weimar, lorsque hier je reçus votre lettre commencée à Darmstadt et fermée à Bruchsal. Je n'avais pas d'inquiétude puisque vous aviez écrit à d'autres et j'ai encore moins de cette exigence dont le fond est toujours de l'amitié. Pourquoi donc étais-je un peu triste de votre silence? Demandez-le à ce ciel qui roule pesamment ses nuages sur nos têtes, et surtout à cette chaleur du midi concentrée dans le fond de mon cœur. Un étonnement tout rempli de peines s'est emparé de moi en apprenant que vous n'avez pas trouvé mes lettres à Carlsruhe, où je les adresse depuis ma lettre à Weimar. Je sais bien que le doute ne saurait entrer que dans ces liaisons vulgaires et toutes fragiles qu'on forme comme en se jouant des sentiments les plus sérieux ; cependant il m'importait tant que vous eussiez la série de toutes les impressions que vous m'avez fait éprouver, que, en ne supposant qu'un retard, il m'était encore pénible. Mon amie, il y a toujours quelques bonnes raisons qui nous expliquent nos peines, mais celles des autres m'ont toujours paru un mystère, le sentiment de mes démérites n'étant pas là pour enlever le voile.

Du reste, jamais je n'aurai besoin de justification auprès de vous ; mon absolution sera toujours le résultat de votre instinct ainsi que celui de votre réflexion.

Sois tout à ton ami dès que tu l'as nommé

est un texte dont la longue paraphrase s'étend sur toute ma vie antérieure. Je ne sais si l'orgueil peut l'exprimer aussi naïvement, mais je vous dirai sans détour que, quelquefois, j'ai conçu l'espoir de vous être vrai-

ment utile. Je suis si éclairée sur votre intérêt par celui que vous m'inspirez, qu'il me semble que ce que je ne saurais ni apercevoir, ni faire pour moi, je le verrai pour vous avec la clarté et la puissance que donne la vérité fortement sentie et employée sans réticence et sans crainte. Je vous la dois, et quand je ne vous la devrais pas, mon amitié pour vous me l'arracherait. Je suis d'abord entraînée à vous dire toute ma pensée, et puis la réflexion vient m'assurer que je vous dois cet excès de confiance. C'est ainsi que les poétiques viennent après les poèmes. Une franchise entière, sans arrière-pensée, ne m'est pas tout à fait naturelle ; aussi dans ces moments de crépuscule moral, où il ne fait pas tout à fait nuit ni tout à fait jour, j'ai été étonnée du courage que j'ai eu de ne vous rien adoucir, et un peu inquiète, je vous l'avoue, de l'impression qu'il ferait sur vous ; ensuite l'idée de la loyauté et de la véritable dignité de votre caractère me calmait en me rappelant qu'il n'était au-dessous de rien. Je pense bien, comme vous, que l'amitié doit être sévère, mais avec la différence que vous vous en tenez à la théorie et que moi je mets mon opinion en pratique. Dites-moi, chère amie, si vous le pouvez avec vérité, que ma rudesse ne vous ôte pas toutes les consolations que je voudrais pouvoir y joindre : qui mieux que moi sent toutes vos peines et voudrait les calmer ! Que ne puis-je aussi, en vous faisant assister à toutes les impressions qui sont la véritable réaction des vôtres, mettre un baume dans ces blessures que je rouvre peut-être maladroitement ! L'amitié devrait être Janus, dont l'un des visages porterait l'expression du conseil austère et l'autre celle de la douce consolation. Mais chaque peine qui nous ôte

un asile sur la terre nous découvre un point d'appui de plus au ciel. Eh ! mon amie, ne planez-vous pas déjà sur les misérables intérêts de cette vie ; n'êtes-vous pas plus forte que les vicissitudes auxquelles vous êtes condamnée ? N'en doutez pas, c'est la voix de Dieu qui répond à la vôtre. Ce n'est pas à la terre inondée de rosée à se plaindre ; le désert aride et brûlant aurait seul une espèce de droit à se croire délaissé par cette main puissante qui n'a qu'à se retirer pour punir. Eh ! mon amie, ne soyons pas injustes envers la Providence ; ces biens qu'une âme comme la vôtre est faite pour sentir, pourquoi ne vous y attacheriez-vous pas ? Cette carrière, où tout est enchantement et qu'on rêve dans les premières années de la vie, vous est fermée ; n'y en a-t-il donc pas une autre dont chaque pas est une action noble ou utile, où la raison guide et dont le contentement de soi-même est le compagnon et le but ? Au terme, c'est aussi une couronne qui est la récompense du vainqueur ; ce n'est pas le bonheur qui l'assemble fleur par fleur, mais cette couronne vaut mieux que la sienne, parce que rien ne peut la ternir et qu'elle dure aussi longtemps qu'elle est belle. Je prévois que lorsque nous serons ensemble, j'aurai de grandes préventions à détruire en vous, mais j'aiguise déjà mes arguments et si les événements s'accordent avec ma dialectique, j'espère bien que vous ne serez pas la plus forte.

Je suis un peu rassurée sur Nadine ; cependant sa convalescence est loin d'être établie. Comme il faut toujours vouloir autre chose que ce qui est, je désirerais surtout sauter à pieds joints par-dessus les mois de mars et d'avril, époque dangereuse, et pouvoir lui faire

respirer l'air doux et salubre de la campagne au mois de mai. Mon amie, j'ai grand besoin de respirer librement ; la vie que j'ai menée cet hiver a mis ma patience à une dure épreuve ; si elle s'en tire jusqu'au bout, ce sera beaucoup plus honorable que cela n'a été amusant. Plus j'avance, et plus je suis entraînée vers la vie de retraite coupée par des occupations qui me paraissent d'autant plus aimables que je ne puis m'y livrer. Toujours tenue à des détails mortellement froids, qui me prennent tout le temps que me laissent mes migraines, je passe sans oser regarder, de crainte de succomber à la tentation, à travers des jouissances innombrables que peut me donner encore l'exercice de la pensée. La situation du malheureux, condamné à être attiré sans cesse sans jouir jamais, est si souvent la mienne, que, pour l'appliquer plus généralement, j'en ai fait un verbe que vous approuverez sans doute ; le voici : *Je tentalise, tu tentalises*, etc.

Nos lectures avec votre frère sont toujours très interrompues : il en résulte beaucoup d'agrément pour moi. Votre frère est un homme de cette pâte antique dont le secret est perdu : il suit, en cédant à sa nature, le conseil de saint Paul de vivre dans ce monde comme n'y vivant pas. S'il fait un choix qui ne soit pas très heureux, si dans ce qui doit composer une unité parfaite il a le malheur de sentir que sa compagne et lui font deux, il aura bien peu à espérer de cette terre, car le mariage, pour un caractère comme le sien, est la seule chance qui puisse remplir son existence et la rendre douce. Votre maman a eu la bonté, sachant que je n'avais pas de lettres de vous, de m'envoyer celles que vous lui avez écrites. Je vous ai vue entre

Schiller, Gœthe, etc., et je me suis écriée : « Où étais-tu, brave Crillon ? » Je vous envie de connaître tant de visages célèbres parmi lesquels la laideur de M. Hanikof peut encore espérer faire un assez bel effet. Je suis bien aise que vous ayez fait connaissance avec lui et que ses amoureux hommages aient été si rapidement portés à vos pieds ; cela me prouve qu'il est toujours le même, et malgré quelques petits ridicules, il fait assez bien de ne pas changer. C'est vraiment un homme d'esprit, mais qui a le tort de vouloir montrer tout celui qu'il a, dans la conversation la plus insignifiante et la plus courte ; rature-t-il toujours en parlant ?

Ce que vous me dites de l'Empereur me fait grand plaisir ; enfin, de toutes parts, on lui rend justice ! Dieu veuille qu'il mène à bien la noble et généreuse entreprise dont les événements portaient le germe qu'il a développé et protégé avec tant de bonheur. Il ne faut pas se le dissimuler, le bonheur seul donne de l'équité aux grandes masses, et le vulgaire n'aura jamais des entrailles que pour le succès. Mon amie, avez-vous suivi mes conseils relativement à votre conduite avec l'Impératrice ? Vous êtes-vous ouverte à elle, sur les peines dont elle était l'objet, et avez-vous mis dans cette ouverture de la franchise, de l'abandon, et cette affection que vous ressentez pour elle ?

Je vois très peu M. W. et quand il vient, l'embarras ou les lieux communs se partagent l'entretien. Ce n'est pas là ce qu'on m'avait annoncé, mais je n'en suis que médiocrement surprise. L'amour est si fort créateur en illusions que toute la pénétration de l'esprit ne met pas à l'abri de donner, en pareil cas, précisément les qualités qui manquent.

Saint-Pétersbourg, 30 mars 1814.

Ma chère Roxandre, depuis ma dernière lettre j'ai été dévorée d'angoisses ; Nadine a été beaucoup plus mal pendant une dizaine de jours. Quoique fort contente des soins de Leigthon, n'osant m'en rapporter à lui et pénétrant le véritable sens de ses discours, à travers ses ménagements, j'ai demandé une consultation. Que vous dirais-je, mon amie ? les ténèbres, au lieu de s'éclaircir, sont devenues plus épaisses, le vague s'est changé en incertitude complète, et qui sait si cette incertitude apparente ne cache pas la connaissance positive d'un mal incurable ? Chère, concevez-vous ce que cette idée a de sombre et d'alarmant ? Ah ! vous faites bien mieux que le concevoir, vous le partagez ; vous êtes de moitié dans mes impressions. Ne croyez pas que si mon imagination m'échappe pour m'enfoncer dans l'abîme de souffrances indéfinies, je me laisse vaincre par elle sans combats ; je fais plus : avec plus de raisons qu'une autre de craindre pour un enfant auquel ma tendresse croyait préparer une destinée heureuse, je conserve quelquefois ou plutôt je retrouve une sorte de force d'esprit qui me laisse juger ses états d'après mon instinct, et non d'après des lumières trop souvent erronées. Dans ces moments que j'appelle lucides, j'ose espérer que l'on se trompe sur le genre de sa maladie ; je penche à croire que les nerfs y sont pour beaucoup et que, véritables Protées, ils prennent toutes les formes qui semblent annoncer une complication de maladies unies au plus affreux de tous les maux. Chère, la mort

seule ne glace-t-elle pas d'effroi lorsqu'elle vient menacer la jeunesse? et qu'est-ce encore que la mort auprès de souffrances aiguës que l'art parvient rarement à calmer, et dont la nature même, avec toutes ses forces et tous ses efforts, ne peut sauver ! Pourquoi vous le cacherais-je? dans ces tristes moments, je me sens seule, plus seule que jamais. Si une main amie approchait le calice de mes lèvres, je souffrirais encore, mais quelques larmes d'émotion et d'attendrissement se mêleraient à mes larmes plus amères, et la stérilité et le découragement de mon âme ne feraient plus de moi une de ces victimes dont le sacrifice n'est que de la douleur. Pardon, je vous afflige, je le sens ; mais comment résister, en parlant de soi à un être aimé, à s'ouvrir à lui et à se montrer avec sa faiblesse et peut-être toute sa déraison ! et quels trésors, mon amie, ne m'offre pas la religion ; si j'en étais privée, que ferais-je? et que font ces êtres trop malheureux pour être comptés au nombre des coupables qui ne connaissent pas sa puissance toute de bonté? Je suis heureuse que vous vous sentiez portée par votre belle âme, bien plus encore que par vos peines, à l'unique asile où nous trouvions quelque repos. Jetons-nous dans le sein de Dieu, c'est aussi une manière d'être ensemble, et s'y perdre, c'est bien se retrouver !

Mon amie, j'ai une multitude de choses à vous dire, mais la liberté d'esprit me manque plus que le temps ; cette lettre-ci n'est au fond que pour vous en annoncer une que vous aurez dans trois ou quatre jours. Cependant il y a un article dans votre dernière qu'il m'est impossible de passer sous silence : c'est celui où vous me parlez du comte Capo d'Istria. Que ne

donnerais-je pas pour être avec vous dans ce moment, pour empêcher votre imagination de s'effaroucher, pour la ramener à des sentiments raisonnables, pour obtenir d'elle d'unir la raison à la délicatesse ! Non, vous ne manquerez pas cette destinée ; elle vous désigne impérieusement comme épouse et comme mère. Je sens quelquefois que vous avez besoin de moi ; ma sollicitude, mon intérêt, si clairvoyant parce qu'il est vif et tendre, dessilleraient vos yeux et les accoutumeraient peu à peu à ce jour qui me semble fait pour embellir votre vie. Mon amie, si cette lettre ne vient pas trop tard, permettez-moi de suspendre toute détermination qui serait défavorable au seul projet auquel je tienne pour vous. Qui sait si vos idées, reprenant leur direction naturelle, ne vous montreront pas bientôt les objets sous un autre rapport, sous celui dont ma tendresse pour vous est frappée ?

Adieu, mon amie ; à demain peut-être et sûrement à bientôt. Je ne vous demande pas de m'aimer, je suis sûre que toutes mes misères vous attachent à moi plus que toutes les prospérités qui n'ont d'influence que sur les êtres auxquels nous ne ressemblons pas.

Saint-Pétersbourg, 6 avril 1814.

Chère amie, ma dernière lettre vous aura fait peine ; aucune des miennes n'a pu jusqu'ici manquer cet effet, tandis que vous ne me parlez que pour me consoler et mêler votre voix à celle de ces douces espérances que toute seule je chercherais en vain à reconquérir. Combien la partie est peu égale ! Mais si

jamais le fardeau vous a été cher, ne vous en lassez pas ; je n'aurais pas su me passer de votre amitié avant même d'en connaître tout le bienfait; comment donc me résignerais-je à la perdre? Chère Roxandre, ils peuvent être estimables et vertueux, ces êtres qui n'ont su de la vie que les formes extérieures, et qui ont avancé dans le sentier droit sous la garantie du bonheur; mais ces êtres, au milieu des masses qui souffrent, qui se repentent et gémissent, sont destinés à y rester étrangers. On a dit que le cœur était comme ces plantes qui n'offrent un baume salutaire que lorsque le fer les avait blessées elles-mêmes ; plus on étudie la nature et plus on trouve cette pensée juste. Vous-même, mon amie, dont l'âme sensible et élevée semblait destinée à deviner les maux sans avoir besoin de les connaître pour les guérir, seriez-vous ce que vous êtes et ce que vous serez, si le poids terrible des peines qui seules offrent une lutte honorable au courage de notre sexe n'était venu éprouver le vôtre? Je vois vos progrès marqués dans vos lettres successives ; comme pour l'enfant au berceau, chaque jour semble ajouter à vos forces. Ce n'est plus dans vous seule que vous les puisez. Ah ! Que vous faites bien ! Vous l'avez vu jadis, vous le sentez aujourd'hui : c'est en vain que nous nous confions dans la noblesse et la pureté de nos intentions, cette prétendue égide brise souvent le cœur qu'elle devait garantir et il faut recourir à un pouvoir plus qu'humain pour nous arracher aux dangers et aux regrets qui suivent ceux que l'on n'a pas vaincus. L'exaltation résignée n'est quelquefois ni de la vertu, ni de la religion : mais c'est une des ruses dont se sert le plus volontiers la Providence avec ceux

qu'elle a doués de la fibre religieuse ; peut-être ôte-t-elle quelque chose au mérite de la piété en donnant pour elle ce vif attrait qui détruit presque le libre arbitre. Mais sa bonté, ne songeant qu'à sauver, oppose l'entraînement à l'entraînement et s'en remet au temps pour faire de ce dernier amour une œuvre toute sainte. Qu'il est doux de s'élancer dans cette carrière ! Mais, chère amie, il vient un temps où ces ailes mystérieuses nous sont ôtées, où la manne ne vient plus renouveler chaque jour nos forces ; alors, une seconde fois déchus, il nous faut marcher, pourvoir à nos aliments, regretter le passé et quelquefois redouter l'avenir. Voilà où j'en suis pour ma part. J'ai mille fois recommencé les travaux de la civilisation, en vue de la perfectibilité, qui est ma folie, sans que mon point de départ, toujours le même, parvienne à m'en guérir.

Je ne puis vous dire combien tout ce que vous me dites de Mme de Krüdener et de sa fille m'a intéressée. Comme je n'ai pas l'honneur, très peu rare, d'avoir des opinions toutes faites à l'avance et que, par une bizarrerie que l'on condamnerait beaucoup à Pétersbourg, si je m'en vantais, je tiens à avoir des notions préliminaires un peu exactes sur quelque chose que ce soit avant de le juger, mon opinion sur les théosophes d'Allemagne est dans un état de suspension qui ferait frémir d'indignation et de crainte tous les orthodoxes. On peut faire beaucoup de chemin dans un champ si vaste, et j'ai toujours trouvé assez simple qu'en respectant les bases, les uns s'occupent à ôter quelques briques qui leur paraissent inutiles, et que les autres en ajoutent, pourvu que le luxe de ceux-ci n'aille pas braver

le ciel par une seconde tour de Babel. Je me sens fort indulgente, quoi que j'aie toujours trouvé, après y avoir bien pensé, qu'il valait mieux suivre la religion, dans toute sa simplicité, et n'en point faire une science, dont les plus habiles zélateurs ne sont pas toujours les chrétiens les plus attachés à ces préceptes, qui dirigent l'action en l'identifiant avec elle. Lorsqu'on se perd dans les abstractions et dans les élans de l'amour divin, il bien rare que l'orgueil, dans le partage, courre risque de mourir d'inanition. Le cri de guerre de cette milice sainte est toujours simplicité, abnégation de volonté et de complaisance en soi-même, mais cette belle médaille a un malheureux revers qui étale tous les vices opposés. En outre de ces observations qui m'ont été fournies par la société que vous connaissez, une chose qui m'en aurait garantie, c'est l'éloignement prononcé pour tout ce qui est association. Je n'ai jamais compris qu'on se trouvât lié par les opinions, et si jamais je suis d'une secte, ce sera de celle des indépendants. Je ne donne jamais ma confiance et mon estime qu'au caractère, et les romans de Mme Radcliffe m'effraient moins que je ne le serais si je me sentais sous la griffe d'une société religieuse faisant corps dans le corps de l'Eglise chrétienne. Tâchez, mon amie, de vous y soustraire. Ce n'est pas aussi facile que vous le croyez ; ces gens-là, quelque estimables qu'ils soient d'ailleurs, nourrissent toujours cette arrière-pensée et la propagande était pleine de tiédeur en comparaison de la chaleur qu'ils y mettent. Écoutez-les s'ils vous intéressent, mais n'adoptez pas leurs opinions ; prenez d'elles ce qui échauffe l'âme sans influencer l'esprit.

Votre frère m'a lu la lettre de Mme de Krüdener dont

vous lui avez envoyé une copie; elle m'a paru admirable et à lui aussi, sans qu'il en convienne peut-être d'aussi bonne foi. Je ne vous invite pas moins à vous en tenir à cette foi du charbonnier à laquelle je suis revenue, après toutes mes oscillations religieuses, qui représentaient passablement dans ma pauvre tête la fermentation des opinions du XVIe siècle. Savez-vous que votre frère contribue beaucoup à me faire meilleure grecque que je ne l'étais [1] ? Savez-vous quelque chose qui est au moins aussi vrai ? C'est que j'aime beaucoup votre frère ; il donnerait de la droiture à qui en manquerait, et la volonté, pour tout ce qui est bien, prend avec lui de cette inflexibilité qui le caractérise. Pour peu que la femme qui lui est destinée sache l'apprécier, il deviendra sa seconde conscience. Je n'ai jamais osé lui laisser soupçonner que j'avais connaissance de ses projets, quoique j'eusse remarqué plusieurs fois que son naturel, concentré et ami du silence, n'eût pas été fâché d'une ouverture qui l'aurait mis à l'aise. Où en est-il ? Quant à ses déterminations, il me paraît d'un caractère à en changer difficilement ; il serait bien malheureux s'il était démontré que la personne en question ne peut lui convenir, et qu'il s'en convainquît par l'expérience.

Mardi, 7 avril.

Encore moins de gré que de force, je me vois enfin libérée de mon auguste présidence, et comme tous

[1] M. Stourdza préparait alors un livre intitulé : *Considérations sur la doctrine et l'esprit de l'Église orthodoxe.* — Stuttgard, 1816. Ce livre a été réfuté par un autre livre du P. Rozaven intitulé : L'*Église catholique justifiée.* — Lyon, 1824. L'ouvrage du P. Rozaven a été réédité en 1863, par le prince Augustin Galitzin.

ceux qui ont abdiqué le pouvoir souverain, je ne l'ai pas fait sans éprouver quelque regret. Il y avait long-temps que j'étais décidée à quitter au printemps, et la maladie de Nadine m'a donné le courage de l'exécuter. Si vous le croyez nécessaire, rendez-moi le service d'en informer Sa Majesté. Je ne sais si j'en dois croire ceux qui me disent que j'ai mal fait de ne pas lui demander ses ordres à son départ ; mais je vous avoue que toutes les fois qu'il s'agit de faire un pas en avant, il me semble que c'est sortir de mon caractère, et tous les sophismes du monde viennent aussitôt appuyer ma sauvagerie.

Je suis bien aise que vos affaires avec l'Impératrice aillent bien, et ce n'est pas vous qui croirez que la vanité puisse m'émouvoir, même pour ceux que j'aime. Vous me paraissiez agir comme une personne blessée, et la sensibilité offensée est si souvent prise dans le monde pour l'amour-propre piqué, qu'il me tardait que le soupçon d'une petitesse cessât de pouvoir vous atteindre. Je ne sais s'il est quelque chose qui puisse flatter davantage qu'une vérité crue, dite rudement, et cependant ceux qui la supportent ainsi n'en sont pas moins de véritables exceptions dans l'ordre de la nature humaine.

Les dernières nouvelles reçues de l'armée et qui annoncent la victoire remportée par notre cher Empereur lui-même, ont ranimé les esprits étrangement abattus par les transitions continuelles de la crainte à l'espérance. Dieu veuille couronner tant d'efforts et de dévouement par un repos qui aura été si chèrement acheté. Le mot de gloire ne me touche plus ; la corde de mon âme qu'il faisait résonner est sans doute brisée.

et je mendierais volontiers, pour l'univers comme pour moi, un peu de tranquillité, quand même elle serait tout à fait terne. La mort de M. de Saint-Priest m'a profondément affectée [1] ; celle du jeune comte Strogonof a été vivement sentie ; sa mère oppose à cette douleur un courage et une résignation que quelques personnes ont l'injustice d'attribuer à de l'insensibilité. Elles semblent oublier que tout, jusqu'à cet orgueil qu'on lui reprochait si amèrement, doit contribuer à rendre ses regrets plus déchirants. La comtesse Strogonof gémit tout bas, souffre avec soumission et douceur ; c'en est assez pour que les êtres toujours aux aguets de ce qui les délivre du poids de la compassion et de l'estime, élèvent des doutes sur l'intensité d'une si juste et si naturelle affliction. Ah ! mon amie, que les âmes étroites ont peu de pénétration et de logique ! Elles ne croient qu'à ce qui paraît et peut-être que, plus coupables, elles s'efforcent de s'empêcher de croire à ce qui est au delà, pour nuire plus à l'aise.

Nous allons perdre M. Tchitchagof [2], et j'en suis

[1] Le comte de Saint-Priest, frère aîné du général vicomte de Saint-Priest, duc d'Almazan, fut tué le 17 mars 1814, devant Reims, dans une rencontre avec le corps d'armée du maréchal Marmont.

[2] L'amiral Paul Tchitchagof était fils de l'amiral Basile Tchitchagof, qui avait laissé un nom illustre et vénéré dans la flotte russe qu'il avait plusieurs fois conduite à la victoire. Son fils Paul, homme fort distingué lui-même, fit ses études en Angleterre, pays qui depuis lors eut toujours, de son propre aveu, toutes ses prédilections. Il épousa miss Elisabeth Proby, dont le père était amiral anglais. La perte de cette compagne, objet d'un attachement passionné, le plongea dans une douleur inconsolable. Il vécut dès lors dans la retraite, et ne tarda pas à aller fixer son exis-

bien peinée. Il a de grands défauts, il manque de plus grandes vertus, mais il a une belle âme, un caractère fort, et cela suffit pour en faire un être attachant. Nous avons pris vraiment de l'amitié l'un pour l'autre, et si l'on ne peut répondre de rien avec ces messieurs, il est du moins sûr que je lui conserverai toujours la mienne. Il est aussi inconsolable qu'il l'était, et j'ai besoin de sa douleur pour l'aimer comme ce qu'il y a de mieux. L'Empereur vient de lui permettre de partir pour l'Angleterre, et je suis bien aise qu'il n'ait pas été contrarié dans ce projet, par la certitude que le séjour qu'il y fera finira par l'en dégoûter. Lord Walpole me disait en parlant de lui : *He is restless* [1] ; cette agitation le ramènera dans son pays dont les préventions l'éloignent.

A propos de lord Walpole, je trouve que vous l'avez jugé bien sévèrement. Si vous y aviez regardé de plus près, vous auriez vu qu'il a un autre esprit que celui de contradiction, et que sur plusieurs sujets sa conversation est intéressante et nourrie. Je le vois souvent, il m'inonde de livres anglais, et je serais embarrassée de dire jusqu'à quel point les livres qu'il me prête influencent mon opinion sur lui. On s'entend toujours à

tence en Angleterre. Il mourut à Paris, au mois de septembre 1849, âgé de quatre-vingt-deux ans. Il avait été, durant plusieurs années, ministre de la marine russe et légua à ce ministère les papiers et études de voyage qui pouvaient être utiles à la Russie. On trouva parmi ses papiers un certain nombre de lettres du comte de Maistre : ces lettres ont été publiées à Pétersbourg par les soins du baron Korf, directeur de la bibliothèque impériale.

[1] Il est sans repos.

Pétersbourg, mieux que partout ailleurs, à dévorer son temps sans plaisir et sans fruit ; c'est un véritable pillage, et ce que j'en sauve me fait regretter davantage ce que j'en perds. J'ai si besoin de loisir ! j'ai si besoin de renouveler mes forces morales par l'occupation et par la solitude ! Le trouble de la vie que j'ai menée me rend presque étrangère à ce moi-même qui ne peut exister, avec plénitude, qu'en se livrant sans distraction aux plus douces affections, à la nature et à ce monde intellectuel qui quelquefois fait oublier l'autre. J'ai tant de passé dans mon cœur que vivre avec d'anciens regrets et les sentiments nouveaux qui s'y sont peints, me semble aussi nécessaire que l'espoir du bonheur l'est aux âmes neuves qui y croient. Quelque calme que le bon Dieu me rende en me rassurant sur Nadine, je sens cependant que, pour désenchanter mon être, il me suffira de me sentir privée des épanchements d'une entière confiance. J'en éprouve quelquefois un besoin si vif que j'irais au bout du monde pour ouvrir mon âme, et bien souvent, par un mouvement spontané, je m'élançais de mon fauteuil, comme s'il avait dépendu de moi de hâter la délivrance du poids qui m'oppressait.

La comtesse *** se ressemble toujours à elle-même, et les siècles passeraient devant elle chargés d'expérience, que son éternelle jeunesse n'en vieillirait pas d'un jour.

Venons à votre admirateur Sayger [1] qui prétend que vous avez emporté avec vous le peu de bonheur qu'il goûtait en Russie. Il vous présente les plus tendres

[1] Professeur d'allemand de la famille impériale.

hommages. Le départ des grands-ducs ne lui a pas ôté ses honoraires, mais je crois que le désordre de ses finances se joint à ses peines domestiques pour l'éprouver. Il était bien triste la dernière fois que je le vis ; je lui suppose une assez mauvaise tête et je crois bien qu'il ne nuit pas aux circonstances quand elles s'arrangent pour l'affliger. Vous ai-je dit que les deux leçons par semaine que me donnait Sayger ne me suffisent pas? J'ai pris un autre maître d'allemand qui vient tous les jours et me fait faire des progrès assez rapides. Si vous entendiez parler du comte de la Garde, vous me feriez grand plaisir de me donner de ses nouvelles. Je n'en ai pas eu depuis son passage à Francfort et elles me manquent. On ne parle pas de lui et c'est de bon augure ; les hommes qui sont à l'armée sont dans la catégorie des femmes qui sont d'autant plus heureuses qu'on en parle moins. Je vous envoie une lettre du comte de Maistre; il a eu hier une lettre de son fils qui le rassure parfaitement.

Si vous avez froid au midi, nous avons presque chaud dans le nord. La rivière *a passé*, à mon grand contentement, et les trois fenêtres de mon cabinet m'offrent trois beaux Vernets que l'on ne me contestera pas d'être originaux.

J'ai lu l'ouvrage de Mme de Staël sur l'Allemagne, et comme dans tous ses autres livres, j'ai trouvé de fort belles pages et quelques jugements précipités. Mes professeurs de littérature allemande, Ouvarof et Tourguenief, ne trouvent pas que le compte qu'elle en rend soit exact de tout point. Prononcez-vous, je vous prie, sur ce sujet. Si vous pouviez m'envoyer un ouvrage sur le magnétisme et ses effets, qui ne fût pas volumi-

neux et en donnât une idée juste, vous me feriez grand plaisir, car rien ne m'intéresse plus que de m'intéresser à ce qui vous intéresse, depuis l'*alpha* jusqu'à l'*oméga*. Adieu, bonne chère amie.

Saint-Pétersbourg, 23 avril 1814.

Depuis que je ne vous ai écrit, chère Roxandre, j'ai reçu deux lettres de vous qui, ainsi que toutes les autres, m'ont ranimée et rétablie dans ce doux calme intérieur qu'on ne doit jamais qu'à une voix amie ; la dernière est pleine d'une joie que je partageais avec vous bien avant que vous ne m'en parlassiez. Que de grâces à rendre et combien notre cher Empereur les mérite ! Que je me sais gré d'avoir toujours entrevu dans son âme ce qu'il manifeste aujourd'hui avec tant de gloire et une gloire si belle et si pure ! Il est vraiment le héros de l'humanité ; aussi sera-t-il celui de tous les âges et de toutes les nations. Il me semble voir réalisés dans sa conduite tous mes rêves sur la dignité morale ; je trouve enfin, dans cette réunion de sentiments religieux et d'idées libérales, la ressemblance si longtemps cherchée de ce type que je portais dans mon esprit, et qu'on pouvait jusqu'ici qualifier du nom d'être fantastique, de création d'une imagination exaltée. Notre adorable Alexandre me met bien à l'aise ; il fixe toutes mes idées. On peut donc, sur le trône, dans le tumulte de tous les intérêts, de toutes les passions déchaînées, rester homme, chrétien, philosophe, poursuivre le plan le plus sage, le plus généreux et mettre dans son exécution tout ce qu'il y a de beau sur la terre, depuis la plus noble équité jusqu'à la modestie

la plus touchante ? Et ce jeune et admirable sage est notre maître ! Mon amie, les Russes sont trop heureux s'ils sentent toujours aussi vivement son prix ! La chute de Napoléon est telle qu'on pouvait l'attendre de la justice divine. Sa mort au champ d'honneur aurait fermé noblement une indigne carrière, et son caractère eût été un de ces problèmes, nullement douteux pour ceux qui savent appliquer les lois de la morale et même celles de la politique, mais qui aurait pu laisser quelques points à saisir à ces cerveaux à rebours, amis nés de l'extraordinaire. Dieu ne l'a pas permis : Napoléon est jugé par tous et pour jamais. Quant à l'heureux changement opéré dans l'esprit de la nation française, il ne m'a nullement étonnée ; leurs malheurs y servent d'exorde. D'ailleurs, pour eux, changer c'est rester les mêmes ; ils sont retournés aux bons principes à peu près comme le bourgeois gentilhomme faisait de la prose. Quand La Fontaine terminait une de ses fables par *vive le roi ! vive la ligue !* il exprimait bien moins sa propre insouciance que la mobilité de ses compatriotes. Sans doute, mon amie, il y a des individus à excepter de cet arrêt qui, comme tant d'autres, serait injuste s'il était général.

Mon amie, l'affaire de Narishkine n'est point terminée encore ; il n'est pas possible de prendre un parti avant de savoir à quoi s'en tenir sur une affaire dont toutes les nôtres dépendent. Pour plaindre Narishkine, je n'ai besoin que de me mettre à sa place. Mon Dieu, que je serais malheureuse, si, par ma faute, j'avais entraîné ce qui peut adoucir une destinée, l'indépendance et les distractions douces qui pourraient en naître pour moi ! Votre maman n'a point encore de ré-

ponse à la proposition qu'elle vous a faite. Elle m'a demandé ce que je croyais que vous décideriez. — Elle acceptera sans balancer, lui ai-je dit ; me serais-je trompée, mon amie ? Je ne puis le croire. Je suis convaincue que Sa Majesté elle-même le trouvera bon, et que le commun des martyrs sera désabusé sur la vanité qu'on a pu vous supposer. J'ai vu ainsi la chose, mais je n'ai point entendu vos raisons, si vous en avez à y opposer. Votre réponse serait-elle en opposition avec celle que j'aurais donnée, que je ne la jugerais qu'après vous avoir entendue. Mon Dieu ! que je vous trouve heureuse d'avoir conservé une mère et une si bonne mère ! De tous les sentiments qui manquent à mon cœur, c'est celui dont l'absence le déchire le plus ; sous une protection aussi sacrée, il me semble qu'on peut défier et les hommes et les choses, même son propre cœur. Votre maman tient toujours beaucoup à l'idée d'un mariage entre votre frère et son enfant d'adoption, et s'il était assez d'accord avec lui-même pour ne vouloir dans sa femme, ainsi qu'il le dit quelquefois, que des vertus simples, sans mélange de ces qualités supérieures qui portent leur danger avec elles, je ne vois pas que personne puisse lui convenir davantage.

Vous baissez vos jalousies pour vous préserver du soleil, et nous, mon amie, nous voudrions multiplier et réchauffer les pauvres petits rayons qu'il laisse tomber sur nous. Notre printemps n'est que dans le calendrier, et si la rivière ne s'était pas débarrassée de ses glaces, il nous faudrait la foi qui s'applique aux mystères pour n'en pas désespérer. Dans le nord on imagine une neuvième béatitude : « heureux ceux qui ont

chaud ! » Vous exprimer à quel point j'ai besoin d'une nature différente, d'une autre existence que celle que je mène, me serait impossible. Il me faudrait me régénérer dans une atmosphère bénigne, et pour ranimer complètement mes esprits abattus, la réunion des biens que donnent un beau ciel, une nature poétique, beaucoup de loisir et encore plus d'amitié. Voilà ce que je ne trouve qu'en échantillons qui me font regretter la pièce entière. Je suis attachée à mon pays par mille liens, mais ils ne se briseraient pas pour être relâchés pendant deux ou trois ans, et mes forces morales rétablies pourraient me rendre plus digne de les goûter. Autant et peut-être plus qu'ailleurs, on trouve à Pétersbourg des êtres distingués et attachants ; aussi je n'allumerai pas ma lanterne comme Diogène pour les chercher : j'en ai tant rencontré dans ma vie ! Mais cette lanterne me servirait très utilement pour éviter cette foule de personnes communes qui se trouvent sur notre passage, et dont la médiocrité, la versatilité, et souvent la malveillance, ne sont jamais rachetées par un instant de plaisir goûté dans leur société. Ce que vous dites de la vôtre me la ferait désirer, quand même vous n'y seriez pas ; encore après vous, chère amie, j'irai réclamer en votre nom un peu d'intérêt de ceux dont vous avez sûrement gagné l'amitié. J'aime tout ce que je vous dois, et je jouis déjà, comme d'une propriété acquise, des préventions favorables que vous avez données de moi. On connaît déjà beaucoup ceux qu'on estime. Mille amitiés à Galitzin de la part de ma sœur et de la mienne ; je suis bien touchée qu'il me conserve son souvenir. C'est un excellent sujet que la vie de salon avait fait un peu frivole, mais dont les qualités

gagnent sûrement beaucoup à cette vie de château qui m'a toujours semblé la vie par excellence.

Je vous écris moins souvent que vous ne m'écrivez, mais vous savez mettre des bornes à vos lettres et moi j'ignore cet art nécessaire. Adieu, mon amie, tâchez de vous bien porter et de vous amuser ; pour m'aimer, cela viendra tout seul.

On nous dit depuis deux ou trois jours que l'Impératrice va à Paris ; si cela est, cette lettre, dont Mlle de Bussy se charge, ira vous y trouver. Si ce projet, ainsi que je le désire si vivement, s'accomplit, promettez-moi d'aller voir Mlle de Tortonval[1]. Il me serait si doux de pouvoir me dire : Elles se sont vues !

Aux Iles, près Saint-Pétersbourg, 7 mai 1814.

Mon amie, je suis venue passer quelques jours avec ma sœur, et c'est ici que je reçois votre lettre du 24 avril. J'obéis à une impulsion invincible en ne tardant pas d'un moment à y répondre. Jamais je n'ai senti nos âmes plus rapprochées, plus unies et je me demande ce que c'est que le temps, l'espace, comment il se pourrait qu'ils fussent des barrières insurmontables, quand l'affection les défie et les brave si impunément. Chère Roxandre, la confiance est une plante indigène dans votre cœur ; le mien ne la porte pas naturellement, et par cela même, peut-être, ses racines tiennent de plus près au principe même de

[1] Fille d'un émigré français, Mlle Tortonval s'était profondément attachée à Mme Swetchine et s'était dévouée à l'éducation de sa jeune sœur, Catherine Soymonof, devenue plus tard princesse Gagarin.

mon existence morale ; souvenez-vous-en toujours pour les protéger, les garder contre le souffle desséchant du doute qui s'évanouit si parfaitement à votre voix. Vous m'avez déjà fait tant de bien qu'il est impossible que vous me le retiriez et que chaque jour n'augmente pas mes richesses en multipliant vos dons. Quand nous nous reverrons, Dieu veuille en hâter le moment ! nous nous retrouverons, je n'en doute pas, plus liées, même plus habituées l'une à l'autre qu'à notre séparation. Bien loin que l'action du temps soit destructive, elle fortifie, elle achève ce que l'attrait et la conformité commencent. Ce qui nuit aux relations intimes, c'est le manque de base ; c'est l'absence du ciment céleste qui en provoque la ruine. Mon amie, cette garantie, nous la possédons en plein ; nous n'avons plus toutes deux qu'un seul but, nous nous y élançons par nos vœux : pour l'une et pour l'autre, tous les prestiges sont détruits, et comme par miracle, tous les biens véritables ont jailli de la roche aride. La vie ne nous semblera plus un désert ; nous cueillerons les fruits qui nous conviennent ; ceux-là rafraîchissent et désaltèrent. A l'époque où nous nous sommes rencontrées, vous étiez absorbée et moi distraite ; et cependant, c'est au milieu de ce mouvement tumultueux et d'une tiédeur dissipée que Dieu déposait le germe des plus fortes et des plus inflexibles résolutions. Alors il nous semblait déjà que la piété était notre seul abri ; depuis, combien ne l'avons-nous pas mieux senti ! Combien ne le sentirons-nous pas encore davantage ! Je m'étonne de ma frivolité dans ces deux dernières années, et si la grâce achève son ouvrage, peut-être me serait-il permis de regarder

en pitié la faveur incertaine, troublée et cependant si vive, qui remplit aujourd'hui mon cœur. L'horizon s'étend, ses teintes deviennent toujours plus chaudes; l'amour allège toujours davantage le poids du sacrifice et ôte à sa terreur. Ah! quelle douceur de se mouvoir, même en espérance, dans une sphère dont l'infini est le premier signe, où tout est liberté, confiance et dévouement!

Pétersbourg n'a jamais été plus divisé d'opinions, chaque parti plus exigeant et plus intolérant dans les siennes; tout y est marqué au coin du fanatisme, qui fait dégénérer même ce qui est bon en soi en absurdité ou en sévérité révoltante. Cela même qui devrait, ce semble au premier abord, faire craindre de heurter des dispositions si exagérées est ce qui doit inviter à n'en pas tenir compte : on s'abaisse en les ménageant au prix de la conscience, et on n'y gagne que le blâme de soi-même et nullement cette bienveillance générale, la dernière illusion des bons cœurs et qui, j'ose le dire, a été la plus tenace des miennes. Suivez donc, ma bien chère, mon excellente amie, la pente si raide qui vous entraîne à tout ce qu'il y a de vraiment bon. Si un peu d'injustice vient flétrir le charme si pur de vos impressions, rappelez-vous qu'ici-bas rien ne s'accorde sans mélange et venez verser vos peines dans mon sein. Les consolations de la plus tendre et de la plus constante amitié ne vous manqueront jamais; j'en connais les doux et saints devoirs, et rien n'est plus solennel que la promesse que je vous fais de ne jamais séparer mon cœur du vôtre. Ah! comme j'accueille l'espoir que vous me donnez de nous réunir un jour! Non, je ne souris pas

en songeant que vous concevez la possibilité que nous puissions voyager ensemble ; ma joie s'annonce autrement : mes yeux se remplissent de larmes, et une émotion indéfinissable me pénètre. Je sais quels sont les vrais besoins d'un caractère tel que le vôtre ; mais votre imagination, qu'aujourd'hui j'aime comme vous-même, aurait pu valoir moins que vous en se laissant entraîner par tout ce qui avait droit de la séduire. Aussi, je vous l'avoue, depuis votre départ, j'ai craint souvent, au point même d'en être découragée, qu'un faux éclat, vos succès mêmes, ne vous portassent à vous créer un avenir où la réalité et mon affection auraient moins d'accès auprès de vous. Je me disais : si les espérances, les plaisirs du monde, ses vanités ambitieuses, ses poursuites frivoles, l'occupent jamais d'une manière durable, je l'aimerai toujours, mais notre intimité ne sera plus la même ; la parfaite analogie qui nous unit sera détruite, et les espérances formées pour l'existence entière n'auront été que le rêve d'un jour. Voilà ce que je me suis dit mille fois avec un serrement de cœur inexprimable qui s'est converti en une joie bien vive. Les épreuves auxquelles on soumettait les initiés étaient des jeux d'enfants auprès de celles dont vous sortez. Tâchez de bien user du triomphe. La moralité de cette fable est bien qu'il n'y a de bonheur possible qu'au milieu de ses égaux, dans une situation qui n'attire pas l'envie, qui ne soumette pas à l'indifférence, et que tout ce qu'on retire de mieux du commerce des hommes, c'est la persuasion plus intime que le service de Dieu est la seule source de repos et de bien-être pour sa créature intelligente. J'espère que dans tout ce que

vous avez vu, vous aurez recueilli quelques idées possibles à réaliser dans notre cher et bon pays qui, ainsi que l'enfance, ne contient encore que des germes et des éléments. Je ne saurais jamais rien établir ni disposer, mais comme aide je suis bien sûre de pouvoir toujours concourir à vos vues. Les circonstances m'enchaînent, et cependant je n'en suis pas moins résolue à profiter de tout pour utiliser les jours qui me restent et les consacrer à ce qui servira de consolation au dernier de tous.

Mon amie, quel bien peut me faire votre présence! Aussi dans les heureux événements qui excitent une reconnaissance en masse, combien j'y distingue le bienfait de votre retour! On prétend que celui de l'Empereur est retardé ; le vôtre aussi peut-être? Mais l'hiver au moins ne vous ramènera-t-il pas? Parlez-moi donc du sujet qui m'intéresse le plus.

Il m'est impossible de vous peindre toutes les ténèbres dont l'embarras de nos affaires enveloppe notre avenir. Je vis au jour le jour, à l'époque peut-être de ma vie où j'aurais le plus besoin de statuer sur quelque chose de stable et de déterminé. Ma santé est plus détraquée que jamais et ne se soutient que par des remèdes qui la détruisent ; la force de ma constitution menace encore plus de se briser tout à coup que de se courber lentement sous le mal. Ma superstitieuse confiance en Leigthon vient de faire place à un peu de raison en me décidant à consulter Crichton qui me promet bien quelque palliatif, mais m'a dit sans détour que, si je ne voulais pas recourir aux moyens violents, il fallait absolument prendre quatre saisons d'eau différentes. Le conseil est très bon et si bon que je me

l'étais donné avant lui ; mais le tout est l'impossibilité de le réaliser. Il faudrait me décider à quitter mon mari, ce à quoi je ne me résoudrai jamais. Il m'en presse beaucoup, mais plus il y met de bonté et moins je suis disposée à en profiter. Si, dans l'intervalle de mon absence, il lui arrivait un malheur, s'il lui survenait une peine, pourrais-je m'en consoler ?

On a répandu ici le bruit que l'Impératrice allait se rendre à Paris, et hors la nouvelle qui m'apprendrait votre tout à fait prochain retour, aucune ne me ferait plus de plaisir si je la savais certaine[1]. Quel heureux hasard pour moi si l'adresse de Mlle de Tortonval, que je vous envoyais dans ma dernière lettre, pouvait vous servir à vous-même, et quelle douceur pour elle de voir la personne du monde qui peut le mieux lui parler de son amie ! Votre bon cœur, ma chère Roxandre, ne serait pas celui des trois qui jouirait le moins du bien qu'il ferait ; aussi, je n'omets pas cette circonstance dans le nombre de tous les agréments que ce voyage vous procurerait. Dans tous les cas, il faut que je vous prévienne que Mlle de Tortonval a un abord froid, une sensibilité profonde, mais concentrée, et accablée, pour ainsi dire, sous le poids d'une destinée qui n'a pas connu un seul jour heureux. C'est un ange de piété, de vertu et de dévouement à ses vieux parents, et c'est sans le secours d'aucune espèce d'exaltation qu'elle a toujours suivi la route difficile et souvent privée de consolation que lui traçait le devoir. Si, au premier abord, vous ne trouvez

[1] Cette nouvelle n'était pas fondée ; l'Impératrice ne vint jamais à Paris.

pas ce que vous croyez pouvoir attendre, ne vous effarouchez pas et allez à elle avec bienveillance et abandon ; songez qu'elle ne peut vous être étrangère, que mon cœur est partagé entre vous deux, et que le centre de mon existence est plus en elle qu'en moi-même. Gardez-vous, mon excellente amie, de lui parler de mes embarras d'affaires ; elle les ignore, et cette inquiétude pourrait ajouter indéfiniment à celles qu'elle a déjà pour moi. Ah ! si un pressentiment pouvait m'avertir du moment où vous vous rencontrerez, où mon nom sera comme le lien mystérieux qui soudainement vous intéressera l'une à l'autre ! Vain espoir ! tout ce que je bâtis sur la possibilité de votre rencontre n'est peut-être qu'une vaine illusion. N'importe, elle m'aura valu ce qu'elle donne souvent, une lueur de consolation et, ce qui est moins commun, elle n'emportera, en s'évanouissant, qu'un regret sans amertume. J'ai donné ordre qu'on m'avertît sur-le-champ de l'arrivée de votre maman, qui nous a été annoncée, du moins à ce que le prince Ipsilanti m'a dit, pour le commencement de ce mois. J'irai, sans perdre un moment, l'embrasser, lui parler de vous et jouir, après l'avoir vue si troublée, du retour de sa tranquillité qui n'est qu'un reflet de la vôtre. Comme je désire cet hiver qui nous réunira tous, où nous vivrons de bonhomie, de confiance, d'amitié, seuls aliments qui nous conviennent ! On se sent de la même famille quand on se convient si bien, et je suis tellement la sœur de ma chère Roxandre, qu'il est impossible que sa mère ne me traite pas comme sa fille d'adoption.

1814, 21 mai, Saint-Pétersbourg.

Chère Roxandre, le temps des épreuves et des contrariétés n'est pas encore passé pour moi. La mauvaise foi, les injustices, la stagnation totale du cours des affaires nuisent tant aux nôtres, que nos chaînes se rivent au lieu de se briser. J'espérais vraiment qu'un temps meilleur allait commencer pour moi ; je m'en désabuse tous les jours davantage, mais sans amertume : l'idée d'accomplir la volonté de Dieu, l'espoir de m'amender, de devenir meilleure, me consolent de tout.

Je vous ai mandé que la comtesse Tolstoï avait écrit à son mari pour lui demander un appartement pour moi à Oranienbaum. N'ayant point de réponse et me trouvant forcée de prendre un parti, je me suis résolue à aller passer quelques mois à notre terre près de Novgorod. Heureusement la santé de Nadine le permet. La mienne est bien mauvaise ; je suis dans les remèdes, et j'y mets toute la suite dont je suis capable pour moi-même : il n'est pas si aisé qu'on le pense de s'intéresser à soi.

Je partage dans toute sa vivacité votre admiration pour notre cher Empereur. Mon Dieu ! qu'on est heureux de pouvoir louer avec vérité ! Nul ne sait ce qu'il vaut s'il n'a été atteint par les vicissitudes de la vie, et peut-être que le bonheur est plus nécessaire que la souffrance pour tremper l'âme et lui donner toute l'énergie dont elle est susceptible. Cette époque mémorable aura, je n'en doute pas, une influence marquée sur l'Empereur ; le voilà au-dessus des hommes par sa gloire ; il sera au-dessus de lui-même par l'in-

fluence de la religion. Il n'a jamais voulu que le bien, et il osera désormais tout ce qu'il a pu vouloir. Espérons que nous sommes à l'aurore du plus beau jour pour la Russie. Ah ! si son âme, touchée par l'impression de la vertu, était aussi ramenée à celle qui souffre depuis si longtemps avec un calme si noble et si résigné ! Le jour des usurpations n'est-il pas passé? Ne voyons-nous pas de toutes parts le vice déchu ? Je ne puis vous dire à quel point j'ai été peinée de cette lacune de correspondance dont vous me parlez [1]. Quoi ! il ne lui a pas même été accordé de goûter dans sa plénitude et sa pureté la joie d'événements si heureux !

Mon mari a soupiré à l'article de votre lettre concernant la comtesse de ***. Ses regrets, un peu matériels, portent particulièrement sur la perte de sa beauté, dont il caresse encore l'image telle qu'il la porte dans son souvenir. Je crois qu'il y tient tant qu'il éviterait de la revoir pour ne pas la perdre. Dans les femmes les plus coupables, je ne vois presque jamais que de pauvres victimes ; mais j'avoue que le manque de décence, ajouté à la faiblesse, fait tarir mon indulgence dans sa source. Que peut-on espérer de celle qui a le malheureux courage de braver tout ce qu'il y a de plus respectable?

Nous avons le printemps le plus arriéré dont je puisse me souvenir; hier encore, d'énormes glaçons voguaient sur la Néva : on aurait dit, depuis huit jours, que le Nord entier déménageait. Mon amie, plus le corps et l'âme sont malades, et plus un climat tempéré

[1] Correspondance de l'Empereur avec l'Impératrice.

paraît désirable ; se sentir découragée au milieu d'une nature glacée, c'est sentir la mort au dedans et au dehors de soi.

Adieu, chère amie, je vous écrirai incessamment. Croiriez-vous que je sois interrompue au point que c'est au moins à vingt reprises que je suis revenue à cette lettre ? Adieu, comptez toujours sur un cœur qui n'a jamais su changer.

Saint-Pétersbourg, 1er juin 1814.

Vous m'entourez de bienfaits, ma bien chère Roxandre, que ma reconnaissance acquitte seule. Voilà devant moi quatre lettres de vous, dictées par l'amitié la plus parfaite ; comment, pensant à vous cent fois le jour, vous relisant sans cesse, ne pouvant remplir le vide de votre absence que par l'idée de notre réunion, comment, sentant si fortement, vous le dis-je si peu ? En soins, en exactitude, vous me donnez davantage ; mais ma sollicitude et ma tendresse rétablissent l'équilibre. Aussi, sachez-le bien, il dépendait de votre libre arbitre de m'aimer ou non ; mais une fois entrée assez avant dans mon âme pour y lire, vous êtes condamnée à regarder comme immuable la plus fugitive de ses impressions.

Les épreuves par lesquelles vous avez passé, mon inquiétude pour vous nous les rendrait communes, et de tous les ciments le plus fort et le plus durable est sans doute les larmes qu'on a versées ensemble. Croyez-vous que l'impassibilité, la vertu qui n'est point un triomphe, le froid respect des convenances, eussent mieux exercé mon penchant inné à l'admiration, et la

faculté de louer avec délices? Puis-je vous dire assez combien je vous estimais en voyant votre attachement pour moi se fortifier par cela même qui l'aurait détruit dans une âme commune? Je n'ai presque cessé de vous contrarier, de vous reprendre sur les omissions les plus légères, d'aggraver vos torts les plus indifférents ; cette indulgence presque indéfinie que j'ai pour la masse, je savais la perdre avec vous, tant l'intérêt de votre perfection et de votre tranquillité m'était cher. La source de mes sentiments, il est vrai, était faite pour trouver grâce ; mais, croyez-en mon expérience, chère amie, cette épreuve aurait tourné contre moi, sans cette candeur, sans cette absence d'orgueil qui vous caractérisent, sans ce courage qui vous rend susceptible de recevoir la vérité qu'on est digne d'entendre. Hélas ! c'est moi qui vous prêchais ! de quel droit, grand Dieu?

Comme je vous l'ai mandé dans le temps, je me suis mise toujours à distance et de ceux qui avaient autorité sur vous et de toutes les idées reçues, pour ne juger votre situation que par moi-même. Cette marche, qui égare quelquefois, m'a menée au résultat que je me gardais de vouloir poursuivre : elle me valut l'amitié et la confiance de votre maman. Si je les avais cherchées avant votre bonheur, avant l'intérêt de votre cœur, j'aurais cru vous avoir trahie. Dieu est toujours là pour bénir les intentions pures. Mon amie, rappelez-vous que tout nous trompe ici-bas, et nos craintes et espérances.

La réponse du comte Tolstoï n'arrivant pas au sujet d'Oranienbaum, et ce silence équivalant à un refus, je me suis décidée à aller passer l'été à notre terre. Je

compte partir sous très peu de jours. J'ai fait ce que j'ai pu pour trouver quelque chose de tolérable, et qui ne fût pas à un prix fou, dans les environs ; je n'y ai pas réussi. Nos affaires se dérangent de plus en plus ; cela me serait assez indifférent, si la chaîne de la dépendance n'en devenait aussi plus pesante et plus difficile à briser. L'année dernière, je comptais sur des chances qui paraissaient favorables ; cette année-ci, je ne les entrevois plus. Après dix-huit mois de peines, d'embarras, de bruit, la solitude et le repos me seraient parfaitement doux, si j'allais retrouver un site agréable et un établissement qui n'eût pas mille inconvénients. Je ne les sentirai pas si Nadine continue d'aller aussi bien. L'idée de passer l'été à Oranienbaum me souriait, ce qui m'explique parfaitement qu'elle ne se soit pas réalisée ; j'avais beaucoup de répugnance à aller à notre terre, et c'est peut-être là ce qui a achevé de me décider à prendre ce parti ; on est si sûr de faire bien en se soumettant à ce qui déplaît ! Combien vous entriez, mon amie, dans le désir que j'avais de ne pas quitter les environs ! je ne puis m'accoutumer à l'idée de ne point me trouver ici à votre retour. Au reste, d'après tous les plans de l'Impératrice, vous ne pouvez revenir que bien tard, et mes quatre mois de campagne me ramèneront ici à peu de distance, probablement, du moment de votre retour.

Mon amie, quand l'Impératrice n'attirerait pas par le charme qui lui est particulier, quand la grâce de son esprit, de ses manières, n'effacerait pas ces inégalités qui vous peinent, l'équité suffirait seule pour empêcher de s'y arrêter. Songez aux blessures profondes faites sans cesse à son cœur ; elle est condamnée à souffrir, à voir

centupler ses peines, par toutes les qualités, par toutes les faiblesses, par tous les besoins de la pauvre nature humaine. Dans des épreuves si arides, si desséchantes, si faites pour jeter dans l'amertume, l'âme d'un ange succomberait. Qu'il est aisé d'être facile et bon dans le succès et le bonheur ! Mais quand on a droit à tous les hommages, à tous les sentiments, qu'on les porte en germe au dedans de soi, sans pouvoir jamais les développer, que tout nous échappe à la fois, que peut-on mettre au dehors sinon ces combats dont la victoire n'est pas, ne peut pas être toujours le prix ? Méditez bien, chère amie, une si douloureuse position, et vous aurez aisément la mesure du dévouement qu'elle est faite pour inspirer. Dites-vous que le temps vous rendra avec usure vos avances, mais commencez par donner beaucoup, sans calculer ce que vous retirerez.

J'approuve fort votre modération et votre calme, mais il faut tâcher qu'ils n'aient jamais l'air de l'indifférence. Cette nuance est si difficile à déterminer et si aisée à saisir ! La première de toutes les conditions pour attacher est d'aimer soi-même ; soyez bien sûre que tout le mérite imaginable, tous les services, ne peuvent atteindre ce but que lorsqu'on est averti, par un pressentiment qui ne trompe jamais, que la source du dévouement est une affection vive et profonde. Ne craignez pas de vous y livrer, et vous cesserez bientôt d'être méconnue. Par choix, je ne serais jamais d'avis qu'on plaçât ses sentiments si haut, mais puisque vous y avez été conduite par des circonstances si différemment interprétées par la masse qui croit tout pénétrer, utilisez dans le sens le plus noble les moyens qui vous sont donnés.

J'ai beaucoup songé au projet qui vous occupe, il est assez beau pour que tout ce qui pense et ce qui sent dût s'y attacher avec ardeur ; néanmoins il faudrait que l'autorité s'en mêlât de la manière la plus efficace pour l'effectuer. Vous aurez, dans le commencement, beaucoup d'obstacles à vaincre, mais ce n'est pas le plus difficile. La nouveauté séduit chez nous une multitude de personnes et les porte à des sacrifices dévoués ; mais la mobilité, cette ennemie naturelle des Russes, qui les domine, paralyse bientôt leurs meilleurs mouvements ; j'en suis tous les jours plus frappée. Quant à vous, mon amie, je mettrai tout le pouvoir que j'ai sur vous à vous empêcher de faire une démarche précipitée ; vous êtes encore à cette époque de fermentation, pour l'esprit et le cœur, dans laquelle on doit se défendre de toute décision finale. Le projet de consacrer votre fortune à l'établissement que vous projetez est digne de vous ; mais il faut que bien des années pèsent sur cette détermination avant même que d'en parler à vos parents, que cela contrarierait peut-être inutilement. Je serais d'avis que vous ne parlassiez à votre maman du comte Capo d'Istria que dans le cas où, devenue plus raisonnable, vous voudriez en croire mon amitié, qui ne peut se résoudre à renoncer pour vous à l'idée d'un établissement. J'attends notre réunion pour amener votre conversion à cet égard. La lettre que vous avez écrite au comte Capo d'Istria, pour l'engager à venir vous parler, me semble presque du à l'estime que vous avez pour lui et aux sentiment qu'il vous a marqués ; mon seul regret est de n'êt pas admise en tiers au milieu de vous. Non, je ne pui renoncer à me mêler de votre sort ! Je n'ai présidé ju

qu'ici qu'à une époque de contrariétés : peut-être la bonté du ciel me réserve-t-elle de devenir l'instrument ou du moins le témoin de ce qui peut en effacer jusqu'au souvenir.

Pardonnez, mon amie, l'horrible confusion de cette lettre qui n'a de sens commun que par le fond des choses. Je crois que dans le délire même, mon affection conserverait son accent et le sentiment de ce qui peut vous être le plus avantageux. Vous ne pouvez vous faire l'idée du désordre qui règne autour de moi : on emballe, on parle, on marche, on m'interrompt. Je vous écrirai bien sûrement avant mon départ, et à la campagne je le ferai avec délices. De grâce, ne soyez pas inquiète de mon séjour ; quel qu'il soit, il vaut mieux que le bruit de Pétersbourg. N'oublions pas ce vers d'un poète anglais :

God make the country, men make the town [1].

Sans doute tous les paysages sont frères, mais c'est presque l'infini qui sépare tel point du monde de l'autre. Que votre Heidelberg me cause d'envie ! Vous me dites de conserver cette lettre ; et laquelle donc de vous est-ce que je ne conserve pas ?

Je ferai votre royale commission pour la princesse de Tarente, mais pas dans ce moment-ci, car elle est très sérieusement malade ; la comtessse Golowine est moins inquiète que je ne le serais à sa place. C'est une fièvre chaude qu'on croit nerveuse ; jusqu'ici il n'y a pas d'apparence de danger imminent, mais ce sont de

[1] Dieu fait la campagne, les hommes font la ville.

ces maladies qui, dans leur cours, comprennent tant de hauts et de bas, qu'on ne peut se tranquilliser par les moments de répit. La perte de Mme de Tarente serait affreuse pour Mme Golowine, d'autant plus que la santé du comte s'affaiblit tous les jours ; vous le trouverez bien changé. Je ne le vois et ne le quitte qu'avec ce serrement de cœur dont on ne peut se défendre à la vue de la destruction progressive. Si on le perd, ce sera un honnête homme de moins dans cette Russie qui n'en compte pas trop.

Adieu, ma bonne et excellente amie ; écrivez-moi beaucoup, et dites-vous que vos lettres me font toujours une partie du bien que me vaudra votre présence.

9 juin 1814.

Chère amie, j'ai eu votre lettre du 25 mai la veille de mon départ, et je l'ai apportée ici pour la savourer en vraie friande, et y répondre de ce bavardage du cœur que les bavards ne connaissent pas toujours. Si je ne vous écrivis pas la veille ou le jour de mon départ, ma pensée ne vous cherchait pas moins ; elle avait plus besoin que jamais de s'identifier à vous et de s'élever vers ce point unique où tous les sentiments vont se confondre. J'allai à cette église où tant de souvenirs me retraçaient le moment de votre départ et les peines qui l'avaient précédé. C'est une grande erreur de supposer qu'un peu d'illusion et de prévention accompagne toujours un sentiment très vif ; bien loin de là, il développerait un instinct de sagacité et même de sévérité dans l'être qui en serait le plus incapable. Vous apercevrez donc un jour mes défauts mieux que

je ne les vois moi-même, et votre indulgence, qui ne sera plus de l'ignorance, ajoutera encore quelque chose de plus doux à ce que vous éprouvez pour moi. Avec un courage apparent, je me plains souvent moi-même au fond du cœur, et je donne trop d'extension à cette pitié, pour que ma raison ne la regarde pas souvent comme une injustice et même une ingratitude. La meilleure partie de mes peines a été mon ouvrage ; les autres peuvent à peine servir de compensation à mes torts, et j'ai une multitude de consolations qui feraient encore une belle part à quelqu'un qui aurait su mériter le bonheur. Ainsi, mon amie, loin de me montrer toute votre compassion dans les moments où je souffre d'abattements et de ce vague dont les chagrins les plus pénibles sont un véritable je ne sais quoi, il faut me reprendre avec force, me montrer le but de la carrière et les moyens d'employer utilement l'intervalle qui me reste à parcourir. Il n'y a pas de mécanique qui ait plus besoin d'être remontée que moi ; la réflexion, des lectures sérieuses me font quelquefois cet effet ; mais qu'est-ce que tous ces moyens auprès de l'influence d'une voix aimée !

Je n'étais pas tentée de venir ici ; quelques distractions, ma sœur, une crainte à peu près nouvelle d'un isolement complet, m'auraient fait désirer de ne pas m'éloigner de Pétersbourg ; mais il m'est si aisé de lire la volonté de Dieu dans les circonstances les plus indifférentes, lorsqu'elles se réunissent pour me faire prendre un parti, il m'est surtout si facile de me soumettre à ce que je crois la marche de la Providence, que cette contrariété n'en a pas été une, et que cette nouvelle petite épreuve me démontre davantage que ce

qui répugne est peut-être ce qui convient le mieux. Si vous retourniez en Russie avant l'automne, cela ébranlerait un moment cette certitude. Nadine a fait le voyage sans en souffrir ; elle n'est pas mieux que depuis deux mois à peu près, époque depuis laquelle son mal prend une tournure favorable, mais j'espère infiniment de la belle saison, reparue à la fin, et du régime doux auquel on borne sa cure.

Quant à moi, mes petits maux habituels sont encore diminués par l'air pur que je respire et l'indépendante existence qu'on ne mène qu'à la campagne. Si la nôtre était seulement agréablement située, je m'en accommoderais parfaitement. S'il n'y a pas de natures entièrement muettes, il est sûr que toutes ne parlent pas également à notre âme : voilà pourquoi j'avais si envie d'une ou deux chambres dans les attenances du palais des rois. Pour première condition, il me faut un bel endroit qui ne m'appartienne pas ; car la propriété, qui entraîne tant de peines après elle, me ferait renoncer à ce repos de quiétiste que je voudrais ne voir jamais interrompre par les chocs de la vie. Je ne sais si je puis en faire l'aveu et s'il ne me nuira pas auprès de vous, mon amie, dont les champs, les prairies et les bois ont subjugué l'imagination et l'ont idyllisée ; mais, avant de vouloir réussir, il faut vouloir être vrai. Je vous avoue, en rougissant de mon peu de simplicité de goût, que je n'en ai aucun pour la campagne. Je n'aime ni planter, ni semer, ni cultiver, ni embellir, et je ne me sentirais bien que dans un endroit où tout se planterait, se sèmerait, s'embellirait sans ma participation : recueillir me convient fort.

Dussé-je passer cent ans dans un même endroit, je

n'y laisserais pas trace du séjour d'une créature intelligente. Je voudrais que la végétation voulût bien se passer de moi, et que tout se fît par magie, sans rien soumettre à mes lois. Rousseau, avec ses folles rêveries dans les bosquets de Montmorency, dont il était assez heureux pour n'être pas le propriétaire, est une espèce de moule que, avec son génie de moins, j'ai bien peine à éviter.

Vous, mon amie, qui vous êtes intéressée d'espérance à la régénération de l'Europe, qui avez cru au règne des idées libérales, justes, généreuses, que dites-vous de Ferdinand VII qui renverse, sans la moindre opposition, la constitution que tout Espagnol devait, à ce qu'ils disaient, soutenir au prix de son sang, et de la multitude de brochures, d'écrits, qui pullulent en France pour établir le pouvoir illimité des rois ? L'Empereur, comme un ange tutélaire, protégeait les droits dont ils font abnégation aujourd'hui ; qui sait si tous les bienfaits dont il les a comblés seront autrement payés, dans la masse, que par l'ingratitude ? Les articles qui servaient de base à la constitution, à l'exception de ceux auxquels Louis XVIII n'a point accédé par esprit de sagesse, étaient un véritable boulevard de la liberté publique, et c'est à cause de cela qu'ils ne dureront qu'autant que durera la modération du Roi, qui est au-dessus de tout éloge. Non, chère Roxandre, toutes les nations ne sont pas dignes, comme les Anglais, d'être traitées en hommes ; j'en connais plus d'une qu'il faut mener et non pas conduire.

Le comte de Maistre, auquel, comme je vous l'ai déjà dit, je reproche un peu, au fond de mon âme, d'être catholique par la tête et français par le cœur,

est souvent assez embarrassé de défendre la France. L'opinion sur elle est si prononcée qu'on ne peut la justifier ouvertement ; mais il attend d'elle quelque chose de bien pour s'armer de pied en cap en sa faveur. Ne lui parlez pas de cela ; je le ménage sur cette petite faiblesse, et je l'en aime mieux d'avoir à lui en pardonner une. Ce n'est pas toujours celle-là qu'on peut reprocher au cher baron de Stein [1]. Je ne sais si ses projets pour l'Allemagne valent quelque chose, mais je sais fort bien que le souvenir vif et tendre que j'ai gardé de lui après une connaissance si légère tient beaucoup de la nature de la passion, et que s'il en est une qui m'expose jamais, c'est celle-là.

[1] Henry-Frédéric-Charles, baron de Stein, née à Nassau, en 1757, mort en 1831. Le roi de Prusse lui confia une première fois le ministère des Finances, mais le laissa bientôt tomber en disgrâce pour avoir soutenu un plan de réformes trop libérales. Rentré dans le conseil des Ministres après les désastres de la campagne de 1806, il en devint président en 1808, et se plaça avec une extrême ardeur à la tête du mouvement libéral allemand contre la France, poursuivant en même temps la réforme ds l'administration municipale en Prusse et l'affranchissement complet des paysans. Napoléon ayant exigé son exclusion du cabinet de Berlin, le baron de Stèin se retira en Autriche, puis en Russie, et l'empereur Napoléon le retrouva en face de lui parmi les hommes qui poussèrent le plus vivement l'empereur Alexandre à la résistance. Déçu dans ses vues libérales sur l'Allemagne par quelques-unes des résolutions adoptées au congrès de Vienne, le baron de Stein renonça dès lors aux affaires publiques, ne s'occupa plus que des lettres et des sciences, fonda en 1819, à Francfort, une société d'antiquaires allemands, reparut quelques instants dans la diète provinciale de Westphalie de 1827 à 1830, et mourut l'année suivante dans sa soixante-quartorzième année.

29 juin 1814.

Jamais je ne vous rendrai, mon amie, l'impression que me font vos lettres ; dans ma retraite, les objets fortement colorés qu'elles me présentent se détachent sur le terne de mon existence, et cette peinture si animée de la vôtre me prouve davantage encore que je ne fais que végéter, et que je suis comme ces ombres des Champs-Elysées qui prenaient intérêt à la vie longtemps après l'avoir perdue. Je sais bien que la différente position de nos âmes est bien plus expliquée par nos caractères que par les circonstances extérieures. Le vôtre est né fort, et le mien ne doit rien à la nature ; je l'ai assemblé pièce par pièce ; mais peut-être aussi que la marche différente des épreuves auxquelles nous avons été soumises, a également contribué à augmenter le ressort en vous et à l'abattre en moi. Ne croyez pas qu'en vertu de ce beau raisonnement, je vous ôte le mérite de votre courage et que je me pardonne ma lâcheté ; en vérité, non ; j'ai aussi besoin d'être contente de vous que de travailler à le devenir de moi. C'est un travail bien ingrat jusqu'ici ; le moment présent me paraît borné et triste : j'étouffe péniblement dans ses limites, mais je ne sais point encore ne vouloir respirer que dans l'éternité. Je suis cependant tourmentée par le sentiment de ce que je pourrais, de ce que je devrais être ; auriez-vous cru que j'eusse ainsi quelque chose de commun avec les grands ambitieux ?

J'ai reçu de votre maman une lettre de Mittau, et je lui ai répondu en adressant ma lettre à votre frère.

Si vous revenez par Vienne comme la Walouef le supposait dans une lettre que j'en ai enfin reçue, il me semble qu'il ne sera pas impossible que vous alliez passer quelques jours à Baden avec votre famille ; ce serait une grande consolation et pour elle et pour vous. Je conçois cependant l'éloignement que vous devez éprouver à quitter l'Impératrice, dans un moment où ses peines douloureuses retombent sur son cœur de tout le poids du bonheur dont elle devrait être appelée à jouir [1]. Combien il est naturel que nos sentiments s'exaltent par les souffrances de ceux qui en sont l'objet ! L'Impératrice m'a toujours paru l'être le plus intéressant, qui possédait le plus ce charme qui est le reflet d'une belle âme ; mais jamais elle ne m'a tant occupée que depuis le vague et l'incertitude où sont retombées ses espérances et les nôtres. J'aime l'Empereur, de fidélité et de justice, j'honore ses belles qualités ; mais je lui en veux, je vous l'avoue, de résister ainsi qu'il le fait aux plus saintes et aux plus aimables séductions de la vertu. Comment autre chose peut-il l'entraîner par son attrait, surtout quand cette autre chose si différente, lui est si inférieure? Ce n'est point une femme qui pourrait trouver la solution de ce problème difficile ; la délicatesse dans nos choix marche presque toujours à côté de nos faiblesses, et il est bien rare qu'une femme distinguée ait beaucoup d'amour sans un fond d'estime, qui est la chose du monde la plus inutile à la vanité ou à la durée de l'attachement de l'homme le plus supérieur, souvent même en mora-

[1] L'Empereur Alexandre persistait à interdire à l'Impératrice le séjour de Paris.

lité. Je jouis bien pour vous de la confiance que l'Impératrice vous témoigne ; croyez que ce n'est qu'à un dévouement parfait qu'on peut l'accorder avec étendue. Attachez-vous sans réserve à son sort, et soyez sûre que, avec le temps, vous vous assurerez beaucoup mieux que son estime.

Votre scène du couvent des capucins est un très beau tableau qui ne déparerait pas la plus riche galerie ; elle respire la philosophie religieuse du peintre qui voudrait bien que tant de gens qui pensent différemment, eussent pourtant tous également raison. Je suis entraînée par ce christianisme à touche large ; cependant, en donnant à notre croyance une latitude si immense, je suis, je vous l'avoue, fort embarrassée de la porte étroite par laquelle on prétend qu'il faut la faire passer, et mon cœur s'attriste, mes idées se brouillent, lorsque je veux chercher la vérité dans l'assemblage des détails et non pas me borner à l'harmonie de l'ensemble. Et qui sait si se sentir pénétré de la religion est suffisant? si, en négligeant de chercher et de croire la vérité absolue de dogmes positifs, nous pouvons espérer de même nous trouver revêtus de la robe du festin ?

Votre âme va souvent plus vite que votre raison, et la prudence avec ses talonnières de plomb, veut qu'elles aillent ensemble. Qui eût dit que ce serait moi qui prêcherais une si froide alliance ! Quant au projet de couvent ouvert également aux trois religions, il faudrait, pour le faire aller, un esprit encore beaucoup plus conciliateur que celui qui maintient en respect plusieurs rivales dans un harem. Pour peu qu'on observe les hommes, on les verra toujours plus obstinés et plus

intolérants dans leurs opinions qu'exclusifs dans leurs sentiments. Ajoutez à cela les difficultés immenses qui naîtront nécessairement de la fermentation immanquable des idées religieuses, de la chaleur fanatique avec laquelle chacun défend les siennes et réprouve, anathématise celles des autres, et vous verrez, mon amie, que pour accomplir l'œuvre que vous méditez, il faudrait un tout autre temps, d'autres cieux et d'autres hommes. Il ne faut pas oublier que pour les disputes religieuses, comme pour la philosophie de la religion, nous sommes encore une nation vierge, ce qui ferait craindre que la marche naturelle de cet élément ne nous conduisît à travers tous les orages du XVIe siècle, ou ne nous fît arriver d'un saut aux ténèbres illuminées de l'Allemagne. Je n'ai pas besoin de vous rappeler que je n'ai ni prévention, ni préjugé ; que je n'ai pas même le droit d'en avoir, par le peu de fixité de mes opinions, et que d'ailleurs mon caractère s'y opposerait toujours ; mais je n'en éprouve pas moins d'éloignement pour les sectes. C'est l'esprit de dureté et d'intolérance injustifiable qui les possède, qui les dénonce et me donne pour elles l'éloignement le plus invincible. Je ne sais si les rêveries des nôtres s'accordent avec celles de Mme Krüdener et de Jung, je n'en connais que les caractères généraux ; mais si l'esprit des vôtres est inquisitif et rétréci, il ne serait pas impossible que des fruits semblables fussent portés par le même tronc [1].

Mon mari est revenu, à une seconde reprise, passer

[1] Voir dans la *Vie de Mme Swetchine*, les curieux détails sur Mme de Krüdener, auxquels se rapporte cette correspondance.

quelques jours avec nous et il repart très incessamment pour Pétersbourg où ses affaires l'appellent. Il a trouvé Nadine considérablement mieux, et je suis bien aise de me voir confirmer par un autre les progrès de sa santé, qui, quoique je les suive, ne m'échappent pas, tant ils sont visibles. J'espère qu'avant l'entrée de l'hiver elle sera assez remise pour en supporter la rigueur sans inconvénient. Cet hiver ! je voudrais déjà y être pour vous revoir, jouir de vous avoir revue, pour vous revoir davantage ! J'ai déjà fait mille projets pour ce temps-là, où vous entrez au moins pour les trois quarts. Que je voudrais que vous me rapportassiez ce portrait que vous me promettez !

Juillet 1814.

Ma santé, chère amie, n'est pas très mauvaise, aussi je serais tentée de lui appliquer le songe des sept vaches grasses et des sept vaches maigres, vu le partage égal qu'elle se fait de mes jours. J'en ai de bons où l'activité règne, et puis d'autres où je ne sème ni ne recueille et ceux-là, mon amie, dans une existence contemplative, sont bien maussades. Après tout je ne me plains ni de cela ni d'autre chose ; il me semble saisir les intentions de Dieu sur moi, me sentir sous son influence et marcher dans la route que sa miséricorde elle-même m'a frayée. Une disposition semblable n'est-elle pas déjà par elle-même le plus grand des bienfaits ? Combien vous avez raison de ne vouloir que ce que Dieu veut ! Je sens fortement l'ignorance complète où nous sommes de ce qui nous convient ; j'ai vu tant d'espérances réalisées faire couler des larmes amères, telles que les es-

pérances trompées n'en ont jamais fait verser, que si j'étais investie de la toute-puissance sur ma propre destinée je n'hésiterais pas un seul instant à obtenir par mes supplications d'en être délivrée. Il est bon de ne dépendre que de l'Être qui fait tout, et si quelque chose pouvait rendre la créature humaine plus misérable qu'elle n'est, ce serait un degré d'indépendance de plus. Ces sentiments, chère amie, sont de très ancienne date ; le premier germe en a été conçu dans un temps où l'air était encore embaumé, les objets à l'entour resplendissants de beauté et de fraîcheur, et où mon cœur, quoique troublé par des peines, sentait encore parfois son existence avec enivrement ; mais c'est un ciel plus nébuleux qui les a développés et qui, en s'obscurcissant toujours davantage, les a fixés à jamais ; ce dernier essai de solitude n'y a pas mal fait aussi et, en outre de les avoir consolidés, je lui dois de m'avoir fait connaître cette douceur d'impressions religieuses qui n'est peut-être sentie, que lorsqu'elle plane sur le naufrage de toutes les autres.

Le voyage de Vienne me paraissant bien décidé pour vous, je jouis à l'avance du bonheur que vous aurez de revoir vos parents, et je ne présume pas qu'aucun obstacle s'y oppose, votre frère pouvant vous accompagner aux eaux pendant le séjour que l'on fera à Vienne. Le preux chevalier m'abîmerait, s'il savait que je le frustre ainsi dans mes arrangements, du bonheur de vous accorder sa forte et loyale protection. Elle ne compromettra guère, j'imagine, votre tranquillité ; mais le babil, dont nous sommes l'objet, est au moins aussi insignifiant que le caquetage des poules qui sont dans ma cour, et, dans ce

genre de choses, il ne faut pas être plus stoïcienne que je ne suis champêtre.

J'ai reçu une lettre de la comtesse Golowine ; elle est bien triste et bien résignée. La perte qu'elle a faite est immense et je conçois bien sa douleur. Mme de Tarente, pour tous ceux qui n'avaient avec elle que des relations indifférentes, avait des défauts ; mais je conçois bien que dans la famille où elle avait concentré ses plus chères affections, on n'ait senti que ses vertus, ou du moins on ne se souvienne que d'elles et de ce dévouement rempli d'âme qui l'identifiait à tous les intérêts de sa famille d'adoption. Ce lien d'habitude et d'affection était si fort, que je sais que Mme de Tarente avait hésité à rentrer en France. Hélas ! c'est une autre route qui lui était désignée, une route que nous prendrons tous, heureux si nous l'entreprenons, comme elle, sous les auspices d'une foi inébranlable et d'une patience à l'épreuve des plus cruelles souffrances.

Je ne comprends pas plus que vous qu'on laisse ignorer jusqu'ici à Mlle Walouef la mort de son père. Je crois que l'intention de sa famille est d'attendre son retour pour la lui annoncer, du moins j'en ai été prévenue indirectement, et cela était assez peu nécessaire, ce genre d'indiscrétion étant le moins tentant de tous. Il faut un concours de chances si favorables pour empêcher qu'elle ne l'apprenne inopinément, que je n'y compte pas et que cela m'inquiète. Quoique son père ne fût pas pour elle ce qu'un père peut être et que nul lien d'habitude ne l'y rattachât, je suis sûre qu'elle en sera très affectée ; car quelque peu serrés que soient les nœuds de la nature, ils ne se brisent pas sans déchirement.

Je connais déjà M[me] de Krüdener, Yung, etc., comme si je les avais vus. Mais la plus intéressante des connaissances que vous m'ayez fait faire est celle de M. Poilier [1], d'abord par la raison que vous savez et qui émeut en moi une corde sensible, et puis par ce trait que vous me citez de dévouement pour son jeune élève, et qui a achevé de lui gagner mon estime. J'ai assez de goût pour la métaphysique, même mystique ; mais une seule action comme celle-là, faite de premier mouvement, me paraît avoir plus de prix que les conceptions sublimes et les ravissements au troisième ciel. Adieu, mon amie, ce n'est jamais, dites-vous, sans attendrissement que vous terminez vos lettres ; quand je vous l'entends dire, il me semble vous voir deviner et répéter ce que j'éprouve. Je vous embrasse de toute mon âme.

25 juillet 1814.

Chère amie, par quelle alternative de joies espérées et détruites j'ai passé depuis que je ne vous ai écrit ! En apprenant que l'Empereur était annoncé, prévenue de l'idée que le retour de l'Impératrice précéderait le sien, je négligeais déjà de vous écrire, pour ne plus faire que calculer le peu de jours qui devaient s'écouler jusqu'à notre réunion, et me voilà de nouveau condamnée à reprendre la plume, triste signal d'une dure privation ! Qu'est-ce que le prétendu dédommagement

[1] M. Poilier avait été instituteur du jeune prince Wasa, et lorsque la couronne fut définitivement enlevée à l'ancienne maison de Suède en faveur du général Bernadotte, M. Poilier redoubla de dévouement envers le prince dépouillé.

de rendre, dans le moins de mots possible, la plus petite partie de ses sentiments, auprès du plaisir de me jeter à votre cou, d'épancher mon âme dans la vôtre par un déluge de paroles, et de me sentir soustraite à tout obstacle, à tout intermédiaire?

Quoiqu'on ne sache rien de positif sur les projets dont vous dépendez, selon toute vraisemblance je présume que, l'Empereur repartant sous peu, vous resterez dans les pays étrangers tout le temps qui s'écoulera jusqu'à son retour dans le nôtre, temps que les affaires de l'Europe, dont l'Empereur est vraiment l'avocat général, peuvent prolonger indéfiniment. En jetant loin de moi toute personnalité, mouvement d'habitude qui dégénère en mécanisme, je m'en réjouis. Le séjour de l'Allemagne prolongera pour vous cette vie d'enchantement qui ne compte jamais trop de pages. De plus, cette prolongation de séjour me semble une chance favorable au retour du bonheur de l'ange. Loin des regards ennemis et jaloux, des machinations de l'intrigue et de l'astuce, moins d'obstacles s'opposeront peut-être au changement de son sort. Je me sens incapable d'illusion pour moi-même, les symptômes qui m'en avertissent ne peuvent pas me tromper ; mais ma tête a été si longtemps un sol à chimères que j'en viens à me méfier des plus justes combinaisons que je forme pour les autres, le désir de les voir réalisées pouvant bien leur donner le goût de l'ancien terroir.

J'ai eu deux lettres de vous dont je ne vous ai point encore accusé réception. La dernière des deux est de Baden et contient, ainsi que la précédente, le tableau le plus vif et pour ainsi dire palpable de la nature

morte et de la nature animée qui sont sous vos yeux. Ah ! mon amie, combien chaque jour fortifie la préférence que je donne au paysage sur le tableau d'histoire ! Je vous envie de pouvoir errer dans un des plus beaux pays qui soient au monde, au milieu de ruines magnifiques, parées de tout le luxe de la végétation, et de pouvoir marier vos rêveries au son vague et doux des harpes éoliennes. Mais je n'éprouve pas le plus petit mouvement de convoitise en vous voyant au milieu de tous les développements du cœur humain, recueillant les plaisirs douteux de l'observation.

La dernière négociation dont vous avez été chargée est d'un genre scabreux qui ne demandait pas moins que l'adresse, la probité et la délicatesse du plénipotentiaire ; il aurait bien pu y laisser patte ou aile. Je ne suis pas, à beaucoup près, aussi sûre que votre repos n'en ait nullement souffert que je le suis de votre conduite noble et franche, et je ne serais point étonnée que vous eussiez pris le contentement qui doit en résulter pour du calme. Si Mlle B., dans son chagrin, allait à beaucoup d'injustice, j'espère que vous ne vous en affligeriez pas, ni ne lui en voudriez. De bonne foi, quoique très involontairement, vous ne venez pas de lui rendre un grand service ; et quand elle unirait un cœur froid à tout l'attirail de la philosophie, quand elle serait une statue de bronze appuyée sur un socle de marbre, sa vanité pourrait encore suffire pour tourner son affection pour vous en dépit et en mauvaise humeur. Vous aviez bien raison, mon amie, d'appeler votre étoile bizarre ; elle ne paraîtra pas cependant, dans cette circonstance, inexplicable à

ceux qui vous aiment. Il n'y a rien de si attractif pour les belles âmes qu'une belle âme, et quand cette harmonie, qui se devine, existe, il faut peu de chose pour que, partant de l'unisson, on arrive à prétendre à l'unité. La prudence doit naturellement paraître une qualité d'un ordre tout inférieur aux caractères tels que le vôtre ; mais, croyez-m'en, c'est la seule à laquelle il faut que vous ne cessiez de faire appel. Vous serez toujours observée par tous ceux qui suivent la carrière où vous êtes engagée ; indisposés par vos avantages, vos démarches les plus insignifiantes seront pour eux matière à discussion, et, si vous n'y opposez pas une grande réserve, la conduite la plus réfléchie, vous vous attirerez des peines qu'on pulvérise dans la spéculation et qu'on sent dans la pratique. En vérité, chère amie, il n'a pas moins fallu que votre extrême bonté pour me rendre prêcheuse ; encore si je l'étais à la manière de Julie [1] !

Campagne Bariatinsky, 2 août 1814.

L'inexactitude de la poste, des malentendus, des maladresses, tout ce que le guignon enfin peut entasser d'obstacles s'est réuni, mon amie, pour ne me faire avoir qu'hier vos deux lettres : celle du 12 juillet envoyée dans le paquet de Galitzin et celle du 18, écrite après le départ de l'Empereur. Quant à la lettre que vous avez remise à l'auguste messager, qui jusqu'ici n'avait été que celui du ciel, je ne l'ai point eue, si toutefois vous n'avez pas confondu la date, et que

[1] Nom de baptême de Mme de Krüdener.

ce ne soit cette même lettre qui devait entrer dans le paquet d'Hélène Galitzin. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'Empereur ne l'avait pas oubliée, puisqu'il a eu la bonté de dire à mon mari qu'il avait une lettre pour moi et qu'il la lui remettrait. Mon mari ne m'en disant pas davantage, j'ignore si la lettre reçue est la lettre en question. Combien ce que vous me dites de l'entrevue m'a touchée[1] ! Combien elle m'a fait verser de douces larmes d'attendrissement ! Depuis plus d'un mois, ma vue était fixée sur ce point et j'attendais, tout en le devançant de mes vœux et de mes espérances, le moment qui devait les réaliser. J'y mêlais des craintes aussi, car, quoi que je fasse, le noir domine toujours sur ma palette. Mais avec quel ravissement je l'efface aujourd'hui, ce vilain noir, pour jouir complètement de la confiance parfaite que cet article de votre lettre me donne ! Dans cette réunion si désirée, il me semble voir le seul triomphe qui restait à remporter à la vertu, le mal vaincu dans son dernier retranchement et sous sa dernière forme, et l'aurore d'un nouveau jour de grâces et de bénédictions pour la Russie. Le ciel complétera son ouvrage et par ce bienfait nouveau renouvellera, au milieu de nous, ce pardon solennel, que sa miséricorde, diversement exprimée, semble proclamer dans l'univers. Car que disent les heureux événements qui viennent de se succéder, sinon que l'Europe malheureuse avait assez satisfait pour l'Europe coupable, et que le temps de la réconciliation était arrivé ! Ah ! méritons-le et

[1] Première entrevue de l'Empereur et de l'Impératrice après la Restauration.

que le renouvellement de nous-mêmes soit le premier gage de cette alliance à laquelle Dieu, plus sensiblement que jamais, vient de rappeler les hommes ! Mon cœur est plein, mon amie, et c'est d'émotion et de joie ! Si malgré soi on est consterné, abattu autant qu'affligé, des succès des méchants, ceux de la vertu renforcent notre foi, augmentent notre ressort et nous font participer au contentement intérieur de ceux qui les obtiennent. Dans ces moments-là on se sent heureux et fort, uniquement parce qu'il est des êtres dont la persévérance a conquis la force et le bonheur.

Vous avez raison de m'exclure du nombre de ceux qui ont attendu qu'un cercle merveilleux de prospérités sans exemple vînt réveiller la justice due à l'Empereur ; j'ai fait mes preuves à cet égard-là. Aussi nulle surprise ne s'est-elle attachée aux événements, et aucune de ses plus belles actions ne l'a fait naître. Mon admiration n'est pas aussi exaltée que la vôtre (car votre âme, comme la terre antédiluvienne, a toute sa force primitive) mais cette admiration est bien réelle et telle qu'un solitaire peut l'éprouver, c'est-à-dire portant simplement sur les choses les moins appréciées par la multitude. L'intérêt que l'Empereur vous témoigne est bien fait aussi pour animer votre reconnaissance, quoiqu'on n'ait pas besoin d'avoir dansé avec lui pour dire, du plus profond de son cœur, qu'il est le meilleur prince du monde. Si ses bontés pour vous, mon amie, vous laissent la possibilité de rendre quelque service, profitez-en, mais que ce soit avec beaucoup de ménagements ; on est très responsable de l'emploi du moindre crédit qu'on peut avoir. Surtout ne vous en servez jamais pour flatter la vanité, qu'il faut com-

battre en soi et ne pas protéger davantage dans les autres ; au milieu de tant de satisfactions goûtées, de tant d'agréments et de distractions, il ne m'est donc pas encore permis de vous dire : *Nei giorni tuoi felici ricordati di me* [1]. Où donc est le bonheur? me ditesvous ; je l'ai cherché partout, mon amie ; ce n'est pas moi qui vous dirai où l'infidèle se cache et je crois même qu'il serait assez inutile de vouloir lui arracher le secret de son asile, car il pourrait bien être de ces vagabonds qui n'en ont pas. Mme de Staël prétend que c'est après avoir renoncé au bonheur, qu'on rencontre davantage quelque chose qui lui ressemble ; autre mensonge, car je lui ai dit que je n'en voulais plus et il ne fait pas mine de revenir ou de substituer son ombre à la réalité.

Cette promenade dans les Vosges que vous projetiez avec Mme de Krüdener, en variant vos plaisirs, pourra vous en faire beaucoup [2]. Mais qui sait, mon amie, si, de respirer pendant quinze jours au lieu de huit, un air tout à fait dépassionné ne vous guérirait pas à tout jamais de cette fantaisie? J'ai toujours entendu dire aux marins les plus experts, que le calme immédiatement après la tempête faisait plaisir, mais que, pour peu qu'il durât, rien n'était si insupportable. Quand je vois que vous croyez savoir ce que vous voulez, vous me paraissez une vraie descendante des Grecs, que l'hiérophante de Thèbes traitait d'enfants. Comment connaître sa vo-

[1] Dans tes jours heureux, souviens-toi de moi.

[2] Il s'agissait de visiter le Ban-de-la-Roche, où Oberlin, pasteur protestant fort vénéré, attirait autour de lui des esprits analogues à celui de Mme de Krüdener.

lonté, quand, à peine saisie au vol, elle nous échappe pour fuir de nouveau et se reproduire sans cesse sous de nouvelles formes? Quand sa vaine inquiétude serait incessamment calmée, elle renaîtrait sans cesse de ses cendres, car elle veut toujours être contentée, sans que rien la contente longtemps. Je ne suis donc pas étonnée que vous vouliez autre chose, et je vous crois très sincère en désirant le repos ; mais il y a probablement de l'illusion à croire qu'il vous convienne, parce que vous l'embellissez des couleurs dont nous peignons tout ce qui nous manque. Le repos prolongé est une situation qui convient à très peu d'êtres, et à personne moins qu'à vous, dont l'âme active a besoin d'aliments. Vous ne savez pas encore ce que c'est que de se replier sans cesse sur soi-même, la fatigue, l'abattement qui en résultent, ainsi que le besoin d'être rappelé hors de soi par les objets extérieurs ; je pourrais sur ce sujet-là faire un petit mémoire tout historique qui servirait, comme tant d'autres matériaux, à l'immense ouvrage des extravagances de la misère humaine.

A mesure que j'avançais vers le premier terme marqué pour votre retour, je me sentais plus de confiance, j'arrangeais ma semaine, ma journée ; c'était vous qui deviez animer et ces semaines et ces journées, et voilà qu'à peine votre souvenir pourra y verser de temps en temps quelques consolations ! Oui, en vérité, tout semble me dire que le sourire de la destinée n'est jamais pour moi qu'un piège : à peine un intérêt chéri vient-il me ranimer, que bientôt il devient l'instrument de regrets nouveaux. Si j'y trouve quelque dédommagement, chère Roxandre, c'est en pensant que de tout ce qui pourrait vous arriver, rien ne vous convient da-

vantage qu'une prolongation de séjour en Allemagne. Tout concourt à vous rendre ce voyage de Vienne avantageux et désirable ; vous y retrouverez votre bon frère, que j'aime tant, votre famille qui vous désire ! vous échapperez à des mois d'hiver ; vous verrez une belle et grande capitale ; tout enfin est pour vous dans ce dernier arrangement, excepté la peine personnelle qu'il me fait et qui retomberait sur votre cœur quand même vous n'éprouveriez ni le besoin, ni la volonté de me revoir, ce que je suis loin de penser dans mes moments lucides. Vos regrets ne peuvent avoir l'intensité des miens ; mais je suis persuadée que dans un caractère tel que le vôtre, la chaîne des plus séduisantes distractions est bien souvent interrompue par un souvenir trop rempli d'affection pour qu'il ne s'y mêle de la tristesse. En rapporterez-vous beaucoup d'Allemagne qui soient parfaitement de ce genre ? Je serais bien tentée de vous tourmenter un peu, mais nous sommes trop loin pour que je ne vous dise pas que, dans la situation de votre âme, je conçois, comme si je l'éprouvais, votre amitié pour M. Poilier. Il me paraît très simple aussi que vous ne changiez rien à votre manière d'être avec lui, à moins cependant que cela ne donnât des espérances ou trop d'aliment à un sentiment que vous ne voulez pas encourager. L'amour-propre des hommes est presque aussi inflammable que leur imagination, il en est peu qui sachent, sans s'y tromper, reconnaître les limites qui séparent un intérêt d'amitié d'avec un intérêt plus vif ; ils empiètent toujours, imaginant que l'usurpation, ainsi qu'il arrive quelquefois, conduit à la conquête. Vous vous écriez là-dessus que M. Poilier n'est nullement de son espèce, et je

crois à votre assertion tout comme si elle était accompagnée des plus invincibles arguments. Votre influence m'a tout à fait subjuguée pour lui, si bien que, s'il était le seul confident de l'exaltation que vous mettez à désirer la gloire illimitée de notre cher et bon maître, je serais bien sûre qu'on ne l'expliquerait jamais que par la véritable beauté de vos mouvements spontanés. Mais les êtres froids dont le monde est rempli ne comprennent rien à l'enthousiasme ; ils s'en méfient, ils le blâment, et c'est à ceux-là que je voudrais que ma chère Roxandre ne montrât que la moitié de ce qu'elle vaut. J'ai un peu souri en vous voyant prétendre que tout le bien qui reste à faire dans le monde, et, en vérité, il y en a beaucoup, ne se fît plus que par un seul ; il me semble que vous voulez, en politique, tout réduire à un seul agent, qui jouerait le rôle de la pompe à feu en mécanique. Je n'ai rien contre, quoique je ne sois pas aussi exclusive que vous, et que, pourvu que justice se fasse, je sois accommodante sur le reste.

Vous savez que j'ai des droits au souvenir du baron de Stein, et cependant il me touche comme si c'était une œuvre purement gratuite. Je vous demande, mon amie, de l'alimenter par toutes les coquetteries que vous pourrez imaginer. J'espère que vous le retrouverez à Vienne, où le Congrès, en mettant fin à sa carrière politique, lui permettra de retourner à sa charrue aussi noblement que l'a jamais fait le consul romain de glorieuse mémoire.

Vous me dites dans votre première lettre que M. de la Harpe était arrivé, mais que vous ne l'aviez pas encore vu ; et dans la seconde vous oubliez de m'en

parler. Revenez sur ce sujet ; je suis extrêmement curieuse d'en avoir une juste idée. Tout ce qu'on en disait me plaisait, jusqu'au cordon bleu, qu'il était naturel à l'Empereur de lui offrir, mais qu'il ne fallait pas recevoir, pour prouver qu'on le méritait. Cette action que je n'ose pas juger, puisque j'en ignore les motifs qui peuvent répondre à toutes les objections, a cependant brouillé mes idées sur lui. M. de la Harpe reviendra-t-il en Russie ? Je vous envie de pouvoir accoler des visages à tous ces noms fameux, je voudrais au moins connaître tous ceux des gens qui vous ont intéressée, ne serait-ce qu'un moment et même dans un accès d'oisiveté et de caprice. Ce M. de Berckheim [1] dont vous me parlez a de meilleurs titres que ceux-là, à en juger par les deux ou trois traits de crayon qui me donnent son portrait. J'ai lu l'*Homme de Désir* qu'il vous a prêté [2] ; c'est un très beau poème, dont la scène est dans la région des nuages. En le lisant, il semble qu'on voit la terre de ce même point de vue d'où l'aigle la découvre du plus haut des airs ; mais cet ouvrage ouvre-t-il l'âme aux impressions vraiment célestes ? la pénètre-t-il d'amour ? Je crois que non. Parlant davantage à l'imagination qu'à la sensibilité, il élève l'esprit et touche peu le cœur. Voilà du moins l'effet qu'il produit sur moi et que me produit toujours tout ce qui, en fait de langage religieux, n'a point la simplicité antique de l'Évangile et son adorable sagesse d'expression. Trop oser sent toujours l'humain, et ce n'est pas ainsi que l'Esprit divin inspire. Je lis beau-

[1] Gendre et disciple de Mme de Krüdener.

[2] *L'Homme de Désir*, ouvrage de Saint-Martin, publié en 1790.

coup, mon amie, et plus je lis, plus j'en reviens à ces premiers éléments qui sont si simples qu'on les fait bégayer à l'enfance. Je m'y borne et je ne songe qu'à purifier le vase qui les reçoit. Les environs de notre terre sont peuplés de rascolnicks [1], et comme je demandais hier à une pauvre femme d'un des villages qui en a le plus si elle en était, elle me répondit : « Non, petite mère ; je marche dans l'ancien chemin, je prends ce que le bon Dieu m'a donné. »

Quand on est né au sein du christianisme, n'est-ce pas là la raison suprême, et les plus élevés en vertu et en talent ne feraient-il pas sagement de prendre à ma pauvre femme et sa réponse et le sentiment profond qui se peignait sur son visage et semblait la lui dicter ? Je pense comme elle aujourd'hui, et qui sait si demain je ne serai pas troublée par des spéculations semblables et dont j'ai tant éprouvé le peu de fruit !

Adieu, mon amie, ma plume va plus vite que ma pensée, mais beaucoup moins que mon cœur, lorsqu'il s'élève vers vous ; tâchez de lui éviter toujours la moitié de la route. Adieu ; Nadine va bien. M. Ouvarof a sûrement envoyé à l'Impératrice son éloge de l'Empereur ; l'avez-vous lu et qu'en dites-vous ?

1814, 10 août.

Je viens de rentrer dans ma petite solitude, et telle a été la dissipation forcée où j'ai vécu, que j'ai passé au milieu de cette bonne compagnie, qui se fait des retraites aussi factices que ses plaisirs, sans jamais trou-

[1] Schismatiques.

ver un moment pour joindre à cette lettre quelques mots pour votre bon frère. Malgré mes torts il aurait été bien injuste s'il n'avait jamais douté de mon plus sensible attachement. Vive le pays que je viens de quitter pour s'agiter à ne rien faire, et s'ennuyer comme si on ne s'y agitait pas ! S'il fallait passer mes étés ainsi, je préférerais la Thébaïde. Un à un, plusieurs des individus que je viens de quitter me feraient douce et agréable compagnie ; réunis, j'en retire de la lassitude, du vide. Je n'ai jamais trop compris que Rousseau voulût quitter celle qu'il aimait pour avoir le plaisir de lui écrire ; mais j'entends très bien qu'on se retire de temps en temps du monde pour n'en pas perdre le goût. Aussi la grande muraille de la Chine entre la vie qu'on mène en hiver et celle de l'été me semble aussi nécessaire que bien imaginée. Un dédommagement à toutes mes allées et venues, c'est le plaisir que j'ai de me retrouver avec ma sœur et ses deux anges. Je vous le dis sans prévention aucune, il m'est impossible de concevoir rien de plus estimable que le caractère de ma sœur ; chaque jour fortifie ce qui est déjà bien et retranche ce qui doit être retranché.

Saint-Pétersbourg, 4 septembre 1814.

Votre inquiétude pour moi, mon excellente amie, aura été calmée par mes lettres précédentes, dont le retard ne peut avoir duré, et vous savez déjà par la Walouef mon retour ici et la raison qui m'y a ramenée plus tôt que je ne le croyais. La tristesse et le découragement m'ôtent tout, hors de sentir ce que je dois à ceux qui m'aiment. Nadine n'est pas mieux ; les inter-

valles où elle respire sont toujours plus courts et moins fréquents, et même dans ses bons moments le calme dont elle jouit est de l'épuisement plutôt qu'un véritable repos. Je n'ai gagné en la ramenant que de la mettre à la portée des secours dont j'attends peu ou rien. Humainement je ne compte que sur sa jeunesse et sur un régime exact et doux. Quand la route est couverte de ténèbres, que non seulement la cause d'un mal est inconnue, mais que ses effets mêmes sont difficiles à saisir, le médecin ne va qu'à tâtons, et il est simple de redouter ses erreurs. Je ne puis vous rendre l'inquiétude et la tristesse qui dévorent la pauvre Nadine ; rien ne la distrait qu'au prix d'une mélancolie plus profonde dans l'instant qui suit.

Voilà, mon amie, le tableau qui est sans cesse devant mes yeux, le moule où se jettent toutes mes idées ; jugez-les d'après cela. Il s'y joint plus de peines en masse et en détail que je n'en ai jamais eu. Dieu semble m'avoir retiré jusqu'à ces consolations qui sont le lait des enfants, et je suis bien faible pour me trouver condamnée au pain des forts. Le véritable Moi disparaît, je me cherche en vain moi-même, ainsi qu'on interroge inutilement des ruines. Cette déchéance morale, quoique bien péniblement sensible, ne me fait peine que pour ceux en qui j'ai placé mes affections : ils me traitent si généreusement, et je leur donne si mal et si peu ! Chère Roxandre, toute votre extrême bonté ne me rassure pas sur la durée de votre amitié telle que vous me l'avez donnée. L'ennui que je me cause à moi-même, ne l'éprouvez-vous pas ? Serez-vous patiente ainsi que Dieu l'est, et d'éternelles lamentations ne vous détacheront-elles pas de mon cœur, comme on

abandonne un malade inguérissable à la destinée qu'on ne peut changer ? Si cela arrivait, nul n'en serait moins étonné, quoique plus affligé, que moi. Tâchez de jouir de la vie, ma bonne et chère amie ; ne livrez pas trop le présent à l'avenir ; nourrissez surtout ces doux sentiments de poète qui sont votre consolation et votre récompense en même temps. Mon seul dédommagement, en restant privée d'elles, est de me sentir toujours plus irrévocablement fixée dans ma résignation. J'ai un profond mépris pour ce qui passe : comment le temps m'accable-t-il quand je ne crois plus qu'à l'éternité ? Voilà nos inconséquences, nos variations, nos faiblesses, dont la source est tout entière dans cette misère qui est la vie !

Réfléchissez profondément sur les propositions qu'on vous fait. Des trois chances dont vous me parlez, celle-ci est ce qui vous offre le plus d'avantages, et vous savez comment j'entends ce mot-là ; tout le reste est vague, mobile, incertain auprès d'un établissement qui, quand il ne rendrait pas votre existence parfaitement heureuse, la remplirait encore de mille soins utiles dont le contentement de vous-même serait le fruit. Je ne vous parle pas, mon amie, du regret que j'aurais de ne point vous revoir cet hiver, et je vous demande de n'y pas songer ; pensez à vous, soignez votre sort et soyez sûre que l'assurance de vous voir satisfaite séchera bien mieux mes larmes que votre présence même ne pourrait le faire. Puis, quelque part que vous restiez, pourquoi perdrais-je l'espoir de vous aller retrouver ? De quelque manière que nos affaires s'arrangent, il sera indispensable que l'année prochaine, seule ou accompagnée de mon mari, j'aille aux eaux, dernier moyen

que je tenterai pour Nadine et qui m'est bien nécessaire aussi : qui sait si ce n'est pas moi qui dirigerai mes pas vers vous ?

Saint-Pétersbourg, 26 septembre.

Ma confiance en vous est immuable, chère Roxandre, aidée surtout par le souvenir des grandes pensées que nous avons nourries, et des larmes que nous avons versées ensemble. Ce sont les douces et profondes émotions, éprouvées au même degré, qui forment des liens dont la durée n'a point de terme. C'est sans terme et sans limite, en effet, que je veux tout ce qui m'occupe ; car vous me retrouverez, mon amie, plus basée que jamais sur le temps : je ne brigue plus que l'éternité, dans son but principal ainsi que dans les accessoires que j'aime tant à y joindre.

Je vous admire, chère amie, et même je vous envie de savoir si bien mêler l'inspiration à la raison, d'être à la fois résignée et *raptured* [1], de savoir en même temps colorer ce qui est terne et puiser de grandes consolations dans ce qui vous fait souffrir. Votre bon ange me semble très occupé de vous, et il me semble couvrir de quelques fleurs vos épines. Que j'aimerais à être visiblement chargée de cette tâche charmante à remplir ! Si votre candeur et votre bonne foi ne me rassuraient, je craindrais peut-être que, à votre insu même, l'impression de tout ce que vous avez entendu, des opinions dont vous avez été entourée, dont les organes étaient aussi faits pour subjuguer votre imaginastion que votre cœur, n'eût laissé quelque trace dans

[1] Ravie.

votre esprit. Si une impulsion étrangère pouvait avoir donné une fausse direction à vos pensées, les déviations auraient bien moins d'inconvénients pour vous que pour tout autre, pour vous qui avez dans votre excellent frère que j'aime tant un véritable conseil et un guide également propre à vous redresser et à vous maintenir. Quant à moi, je ne vous dirai qu'une seule chose à cet égard : Défiez-vous de ce mot de simplicité et de cette docilité d'enfant que les faiseurs de systèmes prêchent impérieusement en commençant par y manquer. La véritable simplicité est de suivre pied à pied les maximes de l'Evangile, sans se perdre dans les spéculations intérieures, réservées à un si petit nombre d'êtres ; d'évaluer nos actions au poids du sanctuaire et de nous soumettre humblement à la vie, au lieu de prendre un orgueilleux essor pour nous élever au-dessus d'elle. Que d'Icares dans cette entreprise que j'ai l'occasion de voir renouveler ! En outre, ce qui vous maintiendrait d'une manière bien plus irrévocable dans la zone tempérée où se trouve l'utile, ce serait, ma bien chère amie, le repos fixe de votre pauvre cœur qui veut du mouvement, mais de celui qui délasse. Croyez-moi, vous ne l'obtiendrez qu'en atteignant un seul but, et ce but c'est le genre de bonheur que peut vous donner une union bien assortie, ce qui peut être sans que l'amour s'en mêle. Ah ! si vous saviez avec quelle anxiété j'attends de vos nouvelles de Vienne, depuis que vous me dites, dans votre dernière lettre de Munich, que c'est là que votre sort se décidera ! Comme je devance, en faisant courir mon imagination, le contenu de cette lettre ! Le vœu de votre famille, l'opinion de votre frère, me semblent devoir fortement appuyer les

instances du comte Capo d'Istria. quand s'y joint l'opinion qu'on a généralement de son mérite, l'estime parfaite que vous ne pouvez lui refuser, et le goût que vous avez toujours eu pour lui dans des relations, à la vérité tout autres que celles qui préoccupent maintenant votre esprit. Ce mariage, qui comblerait de joie ce qui tient à vous de plus près, me semble fait aussi pour vous donner ce bien-être que vous ne pouvez connaître, dans aucune position, que par intervalle, et je doute même que ne pas tenir à la vie par ses premières affections, puisse donner mieux que des distractions suivies d'ennuis, de vides et de dégoût. Sans doute, mon amie, je puis me tromper, quelque attention, quelque intérêt que je mette à ce qui vous regarde, mais plus je médite votre caractère, plus je m'arrête à chacune de vos qualités, à leur ensemble qui se compose de tant de bien et de si peu de mal, qui n'est là que pour payer le juste tribut de l'humanité, plus il me semble voir que de tous les pays celui qui vous convient le moins est celui de la cour, que de toutes les atmosphères, celle où l'on ne peut respirer librement est la plus funeste à votre repos et à votre bonheur. Il est mille germes précieux que vous portez en vous-même, dont le développement n'attend qu'un abri où leur croissance ne soit pas gênée, où leurs rameaux puissent s'étendre à l'aise. Chère Roxandre, il me semble que de toute éternité la Providence vous a désignée comme mère de famille, comme le centre autour duquel se pressent les sentiments les plus forts et les plus doux ; réfléchissez bien avant que de vous refuser positivement aux espérances dont vous êtes l'objet. Si, en vous déterminant à les repousser, vous obéissez à une répu-

gnance invincible, j'en gémirai sans me plaindre : mais si un prestige quelconque, si des projets vagues, même d'un bien à faire, vous en éloignaient, je redouterais que plus tard vous ne fussiez éclairée sur la valeur du bien auquel vous vous seriez refusée, et que de tardifs regrets n'empoisonnassent une existence, qui semble appelée à marcher vers la vertu et le bonheur par les routes les plus sûres et les plus faciles. Chère amie, pardonnez-moi de vous parler si mal de ce que je sens si bien : ma plume vole, et en vous rendant l'expression de mon sentiment intime, elle obéit à une véritable force qui laisse bien loin derrière elle la possibilité de faire un choix de raisonnements ou de mots.

Que vous dirais-je de moi, mon amie ? Rien que ce que je vous ai dit et trop dit : je végète, je combats, et dans mes efforts pour vaincre mon penchant à la tristesse et à l'abattement, je suis dans le cas de Pyrrhus que chaque victoire nouvelle achevait d'épuiser. Rien autour de moi n'est gai, et vous savez si je suis née pour refléter, ainsi qu'une glace, les objets qui m'entourent. Nadine, après avoir été beaucoup plus mal, semble éprouver un mieux sensible et pour cette fois prolongé au delà de mon attente ; mais puis-je y compter ? Dieu seul le sait.

J'écrirai incessamment à votre frère ; dites-lui, en attendant, que malgré toute ma paresse, souvent expliquée par de pénibles motifs, mon amitié pour lui mérite de sa part le dernier degré de la générosité : parler à ceux qui se taisent.

Saint-Pétersbourg, 5 janvier 1815.

Mon amie, ma chère Roxandre, que je suis coupable devant vous, et combien je mérite cependant que vous me pardonniez ! Je reçois à l'instant votre lettre du 21 décembre ; elle me retrace vivement mes torts d'inexactitude, et quand je me demande à moi-même comment j'ai pu m'en rendre coupable, tout ce qui m'a occupée, tout ce qui m'a fait souffrir, n'y répond que trop. Avant tout, j'ai été cent fois trompée sur l'époque de votre départ ; je croyais toucher au moment de vous revoir, de verser mon âme dans la vôtre, et, bercée de cet espoir, je trouvais fort inutile, plus que cela, pénible de ne vous parler qu'à moitié, à la veille de vous parler sans restriction [1]. J'ai eu prodigieusement d'ennuis, d'embarras de toutes sortes : le découragement, la lassitude, m'ôtaient tout ressort, et pendant longtemps je ne me suis sentie capable que de diriger ma pensée vers Dieu et de me replier sur les affections qui remplissent mon cœur ; tout le reste était effort et souvent supplice. Ne vous ai-je pas toujours dit qu'en vous attachant à moi, vous aimiez un être bien misérable ? Oui, mon amie, c'est bien vrai, mais il ne l'est pas moins que cet être tout de misère est le plus fidèle de tous à ses affections, qu'il n'existe que pour elles, et qu'en douter c'est irriter par l'injustice des blessures que la confiance seule peut adoucir. Ma chère Roxandre, pouvez-vous présumer, même dans vos plus mauvais

[1] Mme Swetchine venait d'entrer dans l'année qui devait voir sa retraite à la campagne Bariatinsky et son adhésion irrévocable à la foi catholique.

moments, la possibilité de me déplaire ? Ne savez-vous donc pas ce qu'est, en suite, en dévouement, en constance, la sensibilité d'une femme qui a souffert ? Qu'est-ce qui peut être passager quand les peines ont tout fixé, et nos sentiments, et nos goûts, et notre caractère ? J'ai peine à vous pardonner d'avoir accueilli un instant l'idée d'un changement possible ; je sais que je vous en aurais donné le droit, si toutes deux nous portions l'empreinte du monde au milieu duquel nous vivons ; mais nous n'y tenons par rien, nous y sommes placées de circonstance, et ce que toutes deux nous avons de bon, de meilleur, appartient à ces éléments qui y sont inconnus et qui font planer au-dessus de ces vicissitudes morales. Ah ! comme vous me punissez par vos doutes ! Combien vous me punissez davantage par la peine qu'ils vous causent ! Qu'elle ne se renouvelle plus si vous ne voulez pas que le mécontentement de moi-même aille au-delà de toute mesure. Pardonnez-moi donc, mon amie ; le chagrin que je viens de vous donner sera le dernier de ceux que d'autres peuvent appeler volontaires et qu'une sorte de fatalité m'arrachait. J'ai une telle idée de votre caractère, que je ne soupçonne seulement pas la possibilité que mon long silence ait pris sur votre affection. Vous me la conserverez toujours tout entière, car je n'ai jamais pu concevoir que quelque chose pût désunir ce qui était lié et que l'indulgence n'entrât pour beaucoup dans presque toutes nos impressions les plus douces. Pardonner, oublier, effacer, donnent tant de bonheur, lorsque l'objet de ce pardon, de cet oubli, sait l'espérer et saura encore mieux en jouir !

Mon amie, je me sens lasse de manquer des seules

consolations dont j'aie besoin, et cette lassitude m'entraîne à perdre, à négliger les seules qui me restent ; ajoutez à cela la dissipation dans laquelle je vis, dissipation forcée et qui résulte de combinaisons où mon libre arbitre a peu de part. J'aime la société et beaucoup ; elle m'est utile et agréable ; mais pour en jouir il me faudrait préalablement plusieurs heures de repos, un temps consacré dans la journée dont aucun profane et même aucun initié ne pût me priver. Voilà ce que je n'ai pas encore obtenu malgré un véritable combat entre ma volonté à cet égard et la force des choses. Je vois mes journées au pillage ; je les commence avec la presque certitude de les voir troublées, et je les finis avec le regret de ne m'être pas trompée. Je ne vous demanderai pas quand votre interminable congrès sera terminé ; personne n'en sait rien, dit-on ; mais ce que je sais c'est que l'Europe n'a pas plus besoin que moi de le voir finir. Avec quel bonheur je vous reverrai, chère Roxandre, et combien alors il me sera facile de vous convaincre qu'un an d'absence consolide une affection que des siècles de séparation ne sauraient détruire !

Mon mari est toujours absent pour cette malheureuse affaire Narischkine qui nous ruine et détruira probablement notre indépendance pour plusieurs années encore ; il est accablé de peines et succombe sous le poids d'ennuis, de dégoûts qui s'aggravent autant par les circonstances défavorables que par tout ce que l'âge ôte à la force de souffrir. Ma sœur, que vous ne connaissez pas assez pour avoir une juste idée de son mérite, n'est pas non plus exempte de chagrins. Mon cœur saigne pour tous deux, et le peu

de consolation que je puis leur donner est sûrement bien insuffisant. J'ai du moins celle de voir ma sœur à toutes les heures, à tous les moments, d'habiter sous le même toit qu'elle, ce qui se prolongera, j'espère. Vous ne vous faites point idée de tout ce que son caractère, sa conduite, ont de fort, d'estimable, de digne ; tous les jours de nouvelles qualités se développent en elle, et, je n'en doute pas, les épreuves et sa raison en feront un des êtres les plus distingués que l'on puisse rencontrer. Adieu, ma chère Roxandre, bonne et excellente amie.

Saint-Pétersbourg, 16 février 1815.

Il n'y a qu'un moment, ma bien chère amie, que j'ai votre lettre où vous me parlez de votre inquiétude pour votre maman, et le premier comme le plus irrésistible mouvement de mon cœur est d'y répondre sur-le-champ. Ah ! que ne voyez-vous comme je sais partager vos peines, à quel point elles me pénètrent et s'unissent au profond sentiment des misères de la vie que les miennes propres m'inspirent, et qui devient de plus en plus mon sentiment unique ! Chère et bonne Roxandre, que ne suis-je auprès de vous ! Une sœur amie adoucirait vos peines, insinuerait des consolations dans votre âme qui en a d'autant plus besoin qu'elle existe fortement et qu'elle est encore une proie vivante livrée à la douleur. Si mon inexactitude vous a jamais fait douter de moi, une amitié comme la mienne peut seule pousser l'indulgence jusqu'à vous en absoudre ; elle sait que tout l'avenir et les événements qu'il peut contenir lui appartiendront

pour combattre et vaincre une prévention momentanée.

Votre lettre m'a atterée ; elle a fait évanouir cet espoir dont j'avais si grand besoin, l'espoir de vous être bientôt réunie, de recommencer cette vie d'épanchement et de confiance sans laquelle je ne me soutiens plus : mes forces m'abandonnent. On nous a annoncé l'Impératrice pour le mois prochain ; c'est là aussi que je plaçais le moment de notre réunion, et voilà que vous me parlez de six mois encore d'absence. Et qui me répond que ce ne sera que six mois ! ne deviez-vous pas n'en rester que quatre absente ! Le temps sur lequel nous comptons follement, ne protège, ne sauve aucune de nos espérances ; il fuit, mais le but, entouré de prestige et de charme, fuit encore plus vite. Mon amie, vous avez raison de le croire, je suis toujours résignée ; mais cet exercice continuel de soumission affaisse l'âme, use le caractère, et sans des grâces proportionnées à nos besoins, qui sans doute ne peuvent nous manquer, il finirait par l'anéantir. Pardonnez-moi de penser à moi dans ce premier moment de surprise si pénible. Si j'étais auprès de vous, si je pouvais vous être utile, je ne m'occuperais que de vous. Malgré ce mouvement de faiblesse et de personnalité, ne supposez pas, mon amie, que j'en sente moins combien la résolution de ne point quitter votre maman est la seule que le devoir et la tendresse puissent vous suggérer, la seule qui soit digne de vous et qui vous montre à moi telle que j'ai besoin de vous voir. Si des considérations tirées de la prudence du siècle, comme l'intérêt de votre existence présente, celui de votre

existence future, avaient pu vous entraîner, nos âmes ne s'entendraient pas comme elles se sont entendues, comme elles s'entendront toujours. Le devoir, voilà ce qui doit passer avant tout ; l'affection aux premiers liens de la nature, voilà ce qui doit commander et dominer toutes nos autres impressions. Ah ! sans doute, si le ciel n'était pas le prix de la vertu, le ciel en serait moins désirable ; c'est le moyen ici, qui rehausse encore le but. Suivre sa destinée, obéir en la suivant à la volonté de Dieu qui la détermine, voilà la vraie liberté, tandis que la voie contraire n'est que la licence dans l'esclavage. Chère bonne Roxandre, l'intelligence, en nous défendant le murmure, n'étouffe pas encore les souffrances de la sensibilité, et l'esprit le plus soumis n'empêche pas toujours les révoltes du cœur. Sachons nous les pardonner si elles n'ont pas d'amertume, et bénissons Dieu qui nous permet les larmes. Mon amie, quelle influence que celle de la religion ! comme elle gagne tout ce que notre bonheur, en s'éloignant, lui abandonne ! Comme elle concentre nos pensées, nos désirs sur un point unique où la vie n'est plus, où le ciel n'est pas encore, mais où tout s'explique, où tout se pressent ! Attachons-nous-y, et que de si grandes leçons, si solennellement répétées, ne soient jamais perdues pour nous. Comment n'avez-vous pas vu qu'il était inutile, au moment où vous souffrez, au moment où vous allez rentrer dans l'uniformité de la vie domestique et intérieure, de me recommander une exactitude à vous écrire à laquelle j'ai manqué bien moins par les inquiétudes et les peines qui doivent me servir d'excuse, que par l'idée que vous ne manquiez ni de bonheur, ni de distractions, ni de plaisirs ? Il me

semblait que dans le *bustle*[1] de la vie active, dissipée et brillante que vous meniez, les tristes couleurs de mon esprit ne devaient pas s'y mêler ; que vous seriez tranquille, heureuse et entourée, et que c'est seulement dans la situation contraire que vous devez nécessairement rentrer dans ma juridiction immédiate. Combien j'aime à croire que vous en êtes déjà sortie ! qu'un jour plus pur et plus serein a déjà lui, et que peut-être, au moment où je vous écris, je souffre pour vous et non plus avec vous ? Voilà le seul privilège de l'absence : la consolation de penser que l'intervalle écoulé aura amené des chances inopinées et favorables.

J'ai été interpellée cent fois par cent indiscrets ou curieux, mais aussi par des gens qui s'intéressent vraiment à vous, sur votre prétendu mariage avec le comte Capo d'Istria. Je répondais aux questions indirectes et aux insinuations inutilement adroites que je n'en savais rien et que n'en savoir rien suffisait non seulement pour me faire douter de la vérité d'une nouvelle qui s'est fort répandue, mais pour me donner la certitude du contraire. Je regrette de l'avoir acquise, mon amie, par ce que vous m'en dites. Votre cœur a besoin d'aliments, votre imagination d'être occupée et fixée. Des devoirs positifs et multipliés doivent nécessairement valoir mieux à un caractère tel que le vôtre que le vague et l'horizon illimité, où une trop grande indépendance peut nous faire errer de projets en projets. Je ne sais rien de plus *congénial* à l'essence de votre être que la vie occupée et réelle telle que le ma-

[1] Tourbillon.

riage la donne, même le mariage qui ne réalise pas toutes les idées que nous sommes disposés à nous en faire. Après tout, Dieu sait mieux que nous-mêmes ce qu'il nous faut, unique réponse à toutes les énigmes, à toutes les combinaisons du sort.

J'étais si sûre de vous revoir bientôt, que je ne songeais plus à vous remercier de votre dernière lettre, me réservant de vous dire, lorsque nous serions ensemble, que j'avais été sensiblement touchée de ce que vous me mandiez sur l'Empereur de relatif à moi. Je croyais être plus que effacée de son souvenir et c'est sûrement à vous que je dois d'y être rappelée. Depuis dix ans, une multitude de peines ont dérivé du changement de ses dispositions envers mon mari et moi. Jamais l'amertume, j'en bénis Dieu, ne s'est glissée dans la peine que j'en ai éprouvée, jamais la justice que je lui rendais du fond de ma conscience n'a cessé de me paraître douce, jamais mon attachement pour lui n'en a été ébranlé ; ce qui fait l'ensemble de son être et de ses opinions a toujours été selon mon esprit et selon mon cœur ; plus la privation de sa bienveillance donnait d'indépendance à mes sentiments, et plus je jouissais de les lui conserver intacts. Adieu, mon amie, on vient de me dire que le courrier part demain de grand matin, il vous portera cette lettre que je n'allonge pas pour ne pas la retarder.

Saint-Pétersbourg, 16 avril 1815.

Je viens de recevoir presque en même temps, ma bonne amie, vos deux premières lettres de Munich, et je suis profondément peinée de voir réaliser ce que je

craignais seulement d'entrevoir : la prolongation indéfinie de notre séparation. Vous vous rappelez comme je la pressentais et combien votre confiance dans la vie combattait ce pressentiment. Hélas ! nous faisions chacune notre partie ; vous, dont l'âme est forte parce qu'elle est jeune de nature, vous espériez ce que votre amitié vous faisait désirer, et moi, dont les impressions naissent presque flétries, je me décourageais à l'avance, d'autant que je sentais davantage et le besoin de support et le poids de sa privation. Si je n'avais pas été entretenue sans cesse par l'espoir prochain de notre réunion, croyez-moi, mon amie, je n'aurais pas mis dans notre correspondance cette inexactitude que vous pourriez me reprocher, si tout n'était pas compensé par ma tendresse ; mais sans cesse à la veille de vous voir, de vous parler comme on ne saurait écrire, je trouvais bien insuffisants, bien pâles, les dédommagements que, dans le temps toujours moins heureux où nous sommes, je vais encore une fois priser bien haut.

Je ne suis point étonnée de l'incertitude où vous êtes relativement aux projets dont vous dépendez ; l'incertitude ordinaire de la vie est augmentée à l'infini par celle où nous jettent les événements les plus extraordinaires qui furent jamais et qui font presque un malheur du simple état de spectateur. Je ne puis comparer la tristesse qu'ils m'ont donnée qu'à l'indignation profonde que j'en ai ressentie [1]. Je puis dire que pour la première fois j'ai bien su l'étendue et la valeur du

[1] La France traversait alors l'époque désastreuse des Cent-Jours.

mot indignation ; car il n'en fallait pas moins pour inspirer à mon âme une de ces *haines vigoureuses* dont parle le Misanthrope. La masse, en France, semble gangrenée jusqu'à la moelle des os ; elle ne vit que pour le mal, tandis que les honnêtes gens du pays sont paralysés pour le bien. Ce n'est plus le combat des deux principes, c'est Arimane lui-même qui plane en maître sur le chaos que leurs crimes ramènent sans cesse. Ceux de la Révolution n'avaient frappé que mon enfance ; je les détestais, pour ainsi dire, avant que de pouvoir les juger. Les gouvernements qui y ont succédé, quoique illégaux, avaient excité en moi le blâme, que l'on ne peut refuser à l'injustice, sans me remuer profondément ; car plus ou moins on se pénètre de son siècle, et les bouleversements du nôtre nous rendent moins sensibles à l'irrégularité. Mais dans l'âge de raison, être témoins comme nous le sommes de la subversion de tout ordre, de tout principe, de toute moralité, dans une nation, qui, après vingt-cinq ans d'excès, semblait retourner par la lassitude au devoir ; en un clin d'œil voir s'opérer une catastrophe semblable, au milieu d'un silence presque général, sans qu'une goutte de sang soit versée pour la défense de la vérité, sans qu'une voix se fasse entendre au milieu du danger, c'est vraiment assister à la déchéance d'une nation entière du rang où l'opinion l'avait fait monter. On peut bien dire que cette France que nous aimions, que j'aimais, je le confesse avec contrition, n'existe plus et que son oraison funèbre a été prononcée dans cette séance royale dont vous avez vu dans les papiers une description si touchante. Ils ont bien raison quands ils disent aujourd'hui que le gouvernement de Louis XVIII

n'était en relation ni avec les mœurs, ni avec l'esprit de la France actuelle : c'est le plus bel éloge qu'ils pouvaient faire d'un roi, dont tous les actes qui sont parvenus jusqu'à nous, m'ont paru réaliser les idées que je me suis faites de ce que pouvait être la souveraineté. Bonaparte est l'homme dont la nature est identique à la leur, comme il est l'homme de leur choix. Il n'y a plus maintenant qu'à exécuter l'arrêt que Mme de Staël portait contre eux, dans un temps où ils étaient bien moins coupables. A ces impressions d'indignations et de tristesses si généralement partagées, jugez, ma bonne amie, combien il se joint de souffrances et d'inquiétudes pour les êtres qui sont dans ce pays et qui méritent si peu de lui appartenir : leur existence bouleversée, leur avenir détruit, et tous les dangers du moment présent, me touchent bien vivement.

Quelle erreur que celle où les âmes froides tombent si souvent en croyant que les distractions peuvent dédommager des peines de l'âme, des souffrances de son isolement ! L'esprit peut être amusé, absorbé même, sans que notre sensibilité, qui parle sans cesse au fond de nous-mêmes, puisse jamais prendre le change ; il n'est qu'un langage qui lui convienne, et il y a bien peu d'accents qui ne lui soient pas étrangers. Si des journées remplies d'occupations, de soins, de devoirs importants et frivoles, suffisaient pour empêcher que la tristesse y fît brèche, j'y serais inaccessible. Je n'ai jamais assez de temps pour tout ce que j'entreprends ; je corrige par l'intention ce qui pourrait n'être qu'indifférent ; en rien je ne néglige la part de bienveillance que j'ai surtout besoin d'éprouver ; je mets un peu de mon cœur à tout ce que je fais ; mais il est bien triste,

bien affligeant de le donner en détail, au lieu de le donner en entier. Dieu est là assurément, et sa présence m'est bien réelle et bien soutenue, mais dans mes moments de faiblesse, je n'en sais pas moins qu'en l'aimant par dessus tout je pourrais donner beaucoup sans lui rien ôter.

Votre article sur M. Baader m'a fortement intéressée [1]. Lors même que l'on craint l'esprit de système dans ces matières où la moindre erreur peut devenir dangereuse, il y a un charme tout particulier attaché à la nature même de ces méditations, qui sont la preuve la plus sensible de la spiritualité de la meilleure partie de nous-mêmes. La théorie que vous m'exposez est très ingénieuse, et c'est là un grand pas de fait vers la vérité, lorsqu'on entreprend d'y arriver par ses seules recherches, que de s'arrêter entre les deux points du matérialisme et de l'idéalisme. Il n'en est pas moins vrai, cependant, que ce qui semble une découverte nouvelle n'est que l'expression de la foi de l'Église, qui nous aurait toujours maintenus dans ce juste milieu, si notre esprit, au lieu de se fixer dans le centre qu'elle nous indique, ne nous avait pas rejetés successivement vers tous les points de la circonférence. Quant aux harmonies du monde moral et du monde phy-

[1] François Baader, né en 1765, successivement médecin, ingénieur des mines et professeur de théologie dogmatique à l'université de Munich, s'occupa toute sa vie de philosophie religieuse. A une vaste érudition, il joignait une grande profondeur et une incontestable originalité de pensée. Quoiqu'il eut toujours voulu rester chrétien et catholique, il ne sut pas se préserver de regrettables écarts et tomba dans de graves erreurs. Il mourut à Munich, en 1841, après avoir reçu les Sacrements.

sique, quiconque veut observer la nature avec un cœur religieux, pénétré d'amour pour la création et d'attention pour ce qui se passe en nous-mêmes, se trouve sur la voie de cette théorie, que j'ai pressentie de la manière la plus prononcée, bien avant de savoir que la même idée se fût présentée à d'autres. L'univers, a dit quelqu'un, n'est que la figure d'une grande pensée. Il me semble impossible de douter que l'unité n'existe pas entre le monde moral et le monde physique ; celui-ci n'est que la manifestation de l'autre, l'étui qui en conserve toutes les formes et qui en a pris tous les contours. Ce qui me paraît un peu hasardé, c'est de croire que la perfectibilité indéfinie de l'être, pris séparément ou collectivement, pourrait être le résultat des progrès faits dans cette voie ; que par elle on arriverait à avoir la clef du grand livre, et surtout qu'une vérité religieuse de plus pourrait être ajoutée à l'ensemble des vérités révélées. L'homme peut se perfectionner, autant que sa nature l'en rend susceptible, bien plus par l'action que par la spéculation, dont les plus grandes hauteurs ne lui apprendront jamais au delà des préceptes sublimes contenus dans la simple Oraison dominicale. La clef du grand livre est toujours une manière de pierre philosophale, et quant à la religion, par cela même qu'elle est divine, elle a dû être parfaite dès le commencement. L'on n'ajoutera ou l'on ne retranchera rien à la foi de Nicée, sans corrompre la religion au lieu de la perfectionner, et il me semble qu'il ne doit pas nous être difficile, dans les temps où nous vivons, de chercher la règle de notre croyance dans un temps où tout était miracle, sainteté, vertu et sacrifice. Voilà, ma bien chère amie, ce que je pense sur ce sujet important, sans

m'élever contre ceux qui ne pensent pas de même, et même sans me refuser le plaisir d'étudier les systèmes les plus divergents entre eux. Parlez-moi toujours de ceux qui vous frappent, mais, je vous en conjure, prenez garde de vous laisser entraîner par eux. Songez combien notre foi est pure, combien elle est belle, et que toutes les carrières étant ouvertes à une belle imagination comme la vôtre, vous devez d'autant plus vous fermer celle-ci par la soumission. Ne mettez pas au dogme une indifférence qui serait vraiment coupable ; songez à ce que serait devenue la religion si les premiers fidèles n'en avaient pas précieusement conservé le dépôt.

Adieu, mon amie ; soyez tranquille du moins si vous ne pouvez être heureuse ; la résignation est le bonheur de ceux qui n'en ont plus. Je vous remercie de vous intéresser à ma sœur : vous ne pouvez imaginer tout ce qu'elle vaut ; je n'y puis comparer que ses peines qui sont les miennes aussi. Mon mari est enfin revenu de Moscou, où il a été très malade, ce qui m'a donné bien de l'inquiétude, quoique je ne l'aie su qu'après coup.

Campagne Bariatinsky, 2 juin 1815 [1].

Chère Roxandre, la vérité possède un fidèle allié, le

[1] Mme Swetchine, arrivée à la campagne Bariatinsky pour y achever ses laborieuses recherches résumées dans le *Journal de sa conversion*, ne quitta plus ce séjour que ferme catholique. Deux lettres seulement datées de cette résidence, durant l'année 1815, nous ont été conservées. Elles ne laissent échapper, comme on va le voir, que des allusions fort détournées à ce qui occupait si profondément son âme. Rien ne peut donner une plus juste idée de la contrainte que le règne même de l'empereur Alexandre faisait peser sur les catholiques.

temps ; c'est lui qui me vengera de vos doutes, si vous en avez jamais, en développant sous vos yeux l'effet des années sur mes affections. Je n'en ai perdu aucune ; loin de là, les traits dont s'imprimait ma jeunesse se gravent plus profondément à mesure que j'avance vers cette éternité qui les consacrera. Ah ! si vous pouviez ne pas vous croire fermement appuyée sur mon amitié, vous ne me connaîtriez pas encore absolument telle que Dieu et mon caractère primitif, combiné avec les formes pénibles de ma destinée, m'ont faite ; vous ne sauriez pas combien mon âme a besoin de tendresse et de liens ! C'est dans l'affection que se concentre son existence, et si de ce foyer sans cesse alimenté s'échappent quelques rayons, ils sont faibles, ils sont pâles, auprès de ceux qui, après avoir agité mon existence, la troublent quelquefois encore et s'effacent sans paraître. Mon amie, je vous crois bien et souvent je me sens mal ; voilà, en abrégé, les motifs de mon inexactitude à vous écrire. Le ressort me manque, vous me manquez pour y suppléer ; les jours passent ainsi, se succèdent, et dans le moment même où la paresse m'entraîne, au lieu de secouer ses chaînes, je plie sous leur poids sans pouvoir comprendre tant de lâcheté, source de tant de privations.

Votre retour, quand aurai-je à en remercier Dieu ! Rien n'est si contredit que toutes les nouvelles que l'on donne à ce sujet, et j'attends avec anxiété la détermination qui suivra probablement le passage de l'Empereur à Munich. Si les affaires politiques s'enlacent davantage, qui peut prévoir un terme à tant de difficultés inextricables ? Mon naturel effrayé frémit à l'approche d'une lutte qui, si elle commence, peut se pro-

longer beaucoup, quoique son issue paraisse certainement favorable. L'état de suspension dans lequel nous vivons est bien pénible ; on ne peut plus offrir à Dieu que son incertitude et le sentiment confus de ses craintes. Nos propres besoins les appellent, car dans ce bouleversement qui atteint tous les points de l'univers, il ne faut pas croire qu'une de ses parties soit restée parfaitement saine au milieu de la corruption générale, ni inébranlable sur ses fondements, tandis que toutes, en totalité, sont minées sourdement ou livrées à des ravages visibles. L'esprit de Dieu plane sur les volcans enflammés comme sur les prairies verdoyantes et tranquilles : voilà de quoi nous consoler de vivre au temps où nous vivons. Pour ma part, si on m'avait donné le choix, je serais loin de rejeter mon siècle, si fertile en ces événements qui font naître de grandes pensées. S'il fallait mourir tout entière après un seul jour, je le choisirais parfaitement beau ; mais les orages, les tempêtes, tous ces grands spectacles de la nature, qui ne sont peut-être que le tableau des ravages, des ébranlements humains, conviennent davantage à l'être qui porte en lui-même le gage de son immortalité.

La philosophie est spéculative dans d'autres temps ; dans le nôtre, elle est pratique : c'est vraiment la science infuse ; on la hume dans l'air, on s'en pénètre en se bornant seulement à ne pas la repousser, et, sans atteinte personnelle, les chocs et les renversements dont on est témoin suffisent pour placer dans cet état de détachement, qui autrefois était le chef-d'œuvre de la sagesse ou le résultat du malheur. Que vous êtes bien placée, mon amie, pour étudier ces vicissitudes qui des lieux élevés paraissent plus frappantes encore ! Quelle

vue doit se découvrir à vous du point où vous êtes ! Et combien ces objets que le vulgaire revêt de grandeur, se rapetissant à vos yeux, doivent vous donner d'intelligence pour juger toutes les choses humaines telles qu'elles sont ! Du sommet des montagnes de Salzbourg, vous admiriez le ciel matériel ; c'est auprès des puissances de la terre, au milieu du choc des intérêts qu'elles animent, que l'on peut utilement étudier l'action de Dieu qui frappe de vanité et de néant ce qu'il paraît cependant élever davantage. Mon amie, votre cours d'expérience doit être fait, et si vous n'y avez pas gagné du bonheur, vous y avez moissonné une foule d'idées et d'observations utiles, dont l'influence s'étendra sur tous vos jours. Cette influence, quant à l'appréciation des maux et des biens réels, vous est assurée ; tâchez seulement d'y joindre celle qui peut régler votre conduite extérieure et la renfermer dans les bornes de la modération et de la prudence. Gardez votre indépendance, conservez-la comme la source de tout ce qui est noble, ferme et élevé, mais ne la laissez pas paraître au dehors ; ceux qui en sont incapables la prendraient pour la révolte de l'orgueil, et c'est un devoir de prévenir des méprises injustes. Ah ! quand serons-nous ensemble, quand me sera-t-il donné de partager vos impressions à leur naissance, de les modifier par cela même que je ne possède pas, au même degré que vous, ce qui me plaît et me convient tant en vous ? Nous aimons toutes deux la vérité et nous l'aimons sans fard et sans voile ; quels bienfaits pour notre avancement ne sont pas renfermés dans cette disposition ! Mon amie, jamais je ne me suis sentie plus absorbée par le désir de me rendre digne de tout ce que Dieu a

fait pour moi, en me donnant une âme capable de sentir, d'aimer passionnément la vertu, de me dévouer pour ceux que j'aime. Je ne suis ni troublée ni confuse, mais je suis souvent triste d'avancer si peu dans cette route dont j'aperçois si bien la beauté et la magnificence.

Comme je vous ai suivie dans votre course à travers les montagnes de Salzbourg ! Votre description est ravissante et me console presque d'être probablement condamnée à ne voir la nature qu'en tableaux. Les vôtres sont pleins de chaleur et de vie, et jamais un coloris plus brillant n'anima des pinceaux. Quel plaisir nous aurions à faire des paysages à nous deux : vous vous chargeriez de l'ensemble, des arbres, des eaux, des effets de lumière, et moi, je vous demanderais de me permettre de placer, dans un des coins les plus obscurs, quelque monument détruit, une pierre sépulcrale, ou quelque figure, dont l'attitude grave ou triste annoncerait la méditation ou la douleur. Si nous avions fait à nous deux le beau paysage du Poussin, ma seule part à moi eût été l'inscription : « *Et moi aussi, je fus en Arcadie !* » Je la trouverais encore assez belle [1].

[1] Allusion à la célèbre toile du Poussin, représentant un tombeau dont la rencontre fait taire tous les bruits, éteint toutes les joies de la vie ; au sein de la félicité que respire le paysage, la jeunesse et l'amour sentent à peine la leçon, ils n'en sont qu'effleurés et ils vont passer outre. Dans le berger de gauche, moins jeune et moins heureux, car il est seul, le trait entre plus profondément. Mais le personnage qui est sur le devant, qui a vécu, qui ne se couronne plus de verdure, que l'âge courbe déjà, ce berger qui lit de près l'inscription : *Et in Arcadia ego*, en savoure la mélancolie, et en médite l'application !

Quand je veux bien me délecter, je rêve que je voyage avec vous, que nous parcourons de superbes pays, rattachant toujours de bonnes pensées à de beaux paysages, et méditant le ciel en admirant la terre ! Cela sera-t-il jamais ? En attendant, je jouis le moins imparfaitement que je puis du lieu où je me trouve. Vous l'avez habité, mon amie ; je suis dans la maison où vous avez été, et si je n'y retrouve pas votre souvenir, je le cherche et le fais naître à chaque pas. Vous m'invitez souvent à passer un été de ces côtés, et vous rappelez-vous que c'est surtout à la terrasse de *Mon Plaisir* que vous abandonniez le soin de vous rendre plus sensiblement présente à ma pensée ? J'y vais en véritable pèlerinage, l'esprit et le cœur bien soumis à votre injonction, éprouvant toujours un nouveau plaisir à y être fidèle. Ce ne sont point seulement les lieux auxquels la présence de ceux que nous aimons a imprimé leur trace, qui réveillent en nous toute la jouissance du souvenir : les lieux aussi, auxquels une pensée habituelle s'est jointe, s'imprègnent d'elle et en sont, pour ainsi dire, comme les témoins vivants. Mon mari, retenu en ville par des affaires désolantes, n'a pu venir avec nous ; notre ménage est donc composé d'un tête-à-tête entre Nadine et moi, qui ne suis pas la plus mal partagée des deux. Je trouve ici précisément ce qu'il me fallait : solitude et soleil. La lassitude du bruit et du mouvement avait jeté de si profondes racines en moi, que plusieurs jours de calme et de liberté ne les ont encore rétablis ni dans ma tête ni dans mes nerfs. Je ne puis vous dire, mon amie, avec quelle intensité de désir je suis entraînée à mener une existence séparée de la foule. Je l'ai beaucoup vue cet hiver ; je m'y suis livrée beaucoup plus

que je ne l'avais fait depuis nombre d'années, et le résultat de cet essai est de m'en éloigner intérieurement plus que jamais. Dans quelque genre de relation que ce soit, il m'est impossible de n'y mettre que le léger enjeu des êtres froidement raisonnables ; même la bienveillance générale, sentiment si divisé qu'il devrait être réduit à rien, prend en moi une consistance réelle : c'est toujours plus ou moins d'intérêt que m'inspire tout ce que je vois ; et il en résulte un mouvement qui, au fond, est sans but, et une fatigue sans compensation. J'ignore l'art de spéculer sur l'amusement que les autres peuvent nous offrir, et des succès qui pourraient paraître flatteurs n'en sont pour moi qu'autant que je suppose qu'ils déposent dans le cœur des autres quelque germe de bienveillance. La mienne se répand si facilement sur la création entière, sur chaque individu, mon impression habituelle est si bien de vouloir sympathiser avec celle d'autrui, que la sécheresse, l'insensibilité, la froideur, sont autant de froissements qui m'attendent inévitablement sur la route. Et que dire encore de cette malveillance, qui sait trop peu se cacher, de cette irritation de l'envie que rien ne calme, de cette aversion que prend l'indifférence elle-même contre tout ce qui effleure seulement les plus misérables avantages d'une misérable vie ! Et dans les suffrages que l'on s'assure soi-même, que de mécomptes et de vides succèdent à la sensation agréable qu'ils produisent.

Je n'avais pas besoin du grand jour, dont la solitude éclaire ces questions, décidées il y a longtemps par les esprits sages, pour les juger avec justesse ; à chaque examen qui suivait une soirée réputée brillante, j'en

portais l'arrêt et souvent la peine, en réfléchissant combien, dans ces contacts dangereux, il est difficile de réprimer ces petites passions de vanité et d'amour-propre qui, par la facilité même qu'on devrait avoir à s'en défendre, nous laissent sans excuse. Oh ! qu'il n'en serait pas de même si l'on pouvait vivre concentré dans un cercle bien resserré, tout composé d'amis qui s'entendent ; c'est la pierre philosophale, mais, moins que personne, je puis désespérer de la trouver, puisque je n'aurais, pour y arriver, qu'à obtenir la réunion autour de moi des êtres chéris dont je pleure la séparation. Si jamais je vous rapproche de Mlle de Tortonval, si je me trouve entre vous deux, je me sentirai immensément riche de ce fonds, et je pourrais alors, avec calme, rassembler le reste de ma fortune éparse. Savez-vous que, quand je l'examine, je ne sais quel nom donner à cette ingratitude qui me permet la plainte ? N'est-ce pas beaucoup que d'avoir de tels liens en expectative, et ne pourrai-je donc pas, avec un bon esprit, vivre dès la veille sur le lendemain ? En vérité, tout Jérémie que je suis, bien souvent je sens avec reconnaissance qu'il y a en moi de grands éléments de bonheur. Mon amour pour l'étude est un de ceux que je mets au premier rang : il remplit mes journées, varie les objets qui occupent mon esprit, et me fait passer des moments dont tout l'enchaînement m'est agréable. Ma bonne amie, la curiosité est aussi puissante qu'elle est ancienne, et vous excitez la mienne au point de me faire comprendre Ève plus que jamais. Je ne sais si j'aurai le courage de naviguer avec vous en pleine mer ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que si je ne puis vous retenir au port, je vous suivrai de mes vœux. Ne sont-

ils pas de ceux qui obtiennent que tout vienne à bien ! J'ai craint quelquefois que votre imagination ne s'exaltât trop dans l'atmosphère où vous vivez, et que si les vérités des hommes supérieurs, que vous admirez, n'étaient pas purgées d'erreurs, vous ne les prissiez avec les vérités. Mais je me rassure en pensant à votre bon esprit, qui préserve toujours le respect dû aux choses qui se trouvent placées hors du cercle où s'agite l'esprit humain. La foi antique est, par cela même, la foi positive, puisqu'elle a traversé les siècles sans s'altérer. Voilà le tronc qu'il faut tenir fermement embrassé, sans défendre à ses regards de porter au loin leurs recherches. Tout ce qui est vrai se combine toujours avec une vérité divinement révélée, universellement répandue, et l'alliage se manifestera comme tel, par cela seul qu'il s'en détachera.

Je ne puis vous dire combien je suis occupée de M. Baader et de ce que vous me dites de son système. Je crains qu'il n'aille trop loin en qualité de savant d'Allemagne ; ces savants-là fondent souvent sur le vrai pour s'égarer ensuite dans les conséquences qu'ils en tirent ; mais je ne doute pas que dans les bases de son hypothèse ne se trouve renfermée la solution de grands et d'intéressants secrets. Pénétrez-vous donc bien, mon amie, de tout ce que vous apprendrez de lui, pour fournir à nos discussions une pâture que je savoure à l'avance. N'apporterez-vous pas aussi quelques-uns de ses ouvrages ? Je doute qu'aucun sujet puisse fournir autant que celui-là en combinaisons, en aperçus, en résultats nouveaux.

J'ai toujours oublié de vous dire que j'avais beaucoup vu le prince Ypsilanti et sa famille. Le père m'a

paru, ainsi qu'à tout le monde, un homme de beaucoup d'esprit, rempli de connaissances et que le contraste de son vêtement oriental et de ses manières tout européennes rendait piquant. Mais je vous avoue que, disciple de Lavater, purement d'instinct, d'instinct aussi je ne me serais pas sentie disposée à lui accorder une confiance illimitée. Quelque chose de scrutateur dans le regard, de pénétrant sans être sensible, d'incertain et de douteux dans l'expression de la physionomie, qui est bien véritablement l'accent de la figure, m'eussent tenue sur la défensive, quand j'aurais eu d'ailleurs de bonnes raisons de n'en pas rester là. Je fis sur lui plusieurs épreuves que je vous conterai quand nous serons ensemble et qui avaient toutes pour but de me démontrer jusqu'à quel point la bonhomie, une franchise simple, pouvaient surprendre et démonter la finesse, la subtilité et toutes ces qualités auxquelles l'esprit se confie. Quant à son fils aîné, qu'on nomme Alexandre, je crois, il m'a complètement plu ; on n'est ni plus modeste ni plus loyal. Je serais bien trompée si ce jeune homme n'avait pas autant d'honneur que d'honnêteté ; parfaitement simple, sans nulle jactance, son air calme et un peu triste lui a valu plus de suffrages que n'en auraient obtenu des avantages plus éclatants [1].

[1] La famille Ypsilanti avait donné, en 1774, un hospodar à la Valachie, le prince Alexandre Ypsilanti. Il fut fait prisonnier par les Autrichiens en 1788. En 1799, son fils Constantin fut nommé prince de Moldavie, et réunit, en 1807, la Moldavie et la Valachie sous la même souveraineté. Le prince Alexandre vivait à cette époque retiré à Constantinople. L'ambassade anglaise, pressentant la colère du Sultan à la nouvelle de la réunion

Adieu, mon amie ; je devrais vous demander pardon de cette immense lettre où le désordre l'emporte sur la longueur ; mais il y a bien longtemps déjà que toute formule entre nous est abolie, ou pour mieux dire, et c'est une joie pour moi quand j'y pense, jamais nous ne nous les sommes permises. Notre amitié a été ancienne dès le premier jour où elle se forma ; la correspondance des sentiments et des pensées l'avait fondée à notre insu, et nous ne fîmes que sanctionner ce qui se trouvait déjà fait.

Campagne Bariatinsky, 25 juillet 1815.

Mon excellente amie, quand j'étais plus jeune il me semblait que s'écrire, se communiquer toutes ses pensées, se transmettre toutes ses impressions, suffisait au besoin de notre âme ; mais je suis bien revenue de cette illusion. On ne se dit pas tout dans ses lettres, on ne se le dit pas absolument comme on l'éprouve ; la couleur primitive de nos sentiments s'y peint, les mille et une nuances qui s'y mêlent y manquent toujours. Oh ! combien un quart d'heure de confiance intime nous ferait plus de bien ! Nous avons essen-

des deux principautés, fit mettre une frégate à la disposition du prince Ypsilanti. Celui-ci refusa ce moyen de salut, se contentant de répondre : — A quatre-vingt-cinq ans, on attend la mort, on ne la fuit pas. — Il fut décapité à Constantinople, le 8 mars 1807. C'est de son fils et son petit-fils qu'il est ici question. Ce jeune prince Ypsilanti justifia, dans le soulèvement de la Grèce, le jugement porté par Mme Swetchine. La Grèce lui décerna le titre officiel de lieutenant-général de la nation grecque.

tiellement besoin l'une de l'autre, et à moins que la grande muraille de la Chine ne nous sépare, nos pensées, nos affections, nos peines, nos efforts de tous les instants, doivent être mis en commun. Mon amie, je n'ai rien rencontré de plus doux, de plus consolant à aimer que vous ! L'admirable simplicité de votre caractère, son égalité, son abandon, ont un charme qui fait mieux que d'attirer, il fixe. Vous m'avez traitée avec une patience, une indulgence dont ma vive et profonde reconnaissance vous fera recueillir le fruit. Rien avec vous ne saurait m'embarrasser jamais. Avant de vous connaître, je croyais déjà que les âmes passionnées étaient comme ces riches dont la profusion annonçait la ruine, mais qui, pour peu qu'ils voulussent y penser, trouvaient dans leur fortune entamée d'immenses ressources qui la rétablissaient plus belle et plus solide qu'auparavant. Quelle force votre seul exemple donne à cette pensée-là, ma bonne et chère amie, vous qui n'avez sondé les profondeurs des passions humaines que pour vous élever au-dessus d'elles, et pour planer sur les intérêts de cette vie, qui suffit si peu à qui vous ressemble !

Vous avez conçu la religion, ses secours, les moyens d'avancement qu'elle nous offre d'une autre manière que je ne les conçois. La nouveauté et quelque chose d'irrégulier dans la marche que vous avez prise éveilleraient toujours en moi de l'inquiétude, si, avant tout, je n'étais occupée à bénir les effets qu'ils produisent sur vous. Votre imagination est sans doute de la nature de celles qui entraînent quelquefois au delà des limites que l'on ne doit pas franchir ; mais votre âme

aussi, par son extrême pureté, est de celles qui mènent tout à bien et qui arrivent, sur les ailes de l'inspiration, là où les autres ne parviennent que par de pénibles efforts, de lents et douteux succès. Je crois que ce sujet si intéressant sera bien souvent celui de nos entretiens, et je suis bien sûre que si toutes nos opinions ne s'harmonisent pas, le point de départ et le but étant les mêmes, une divergence momentanée ne nous désunira jamais. C'est si bon et si utile de marcher appuyées l'une sur l'autre, les bras entrelacés, vers cette région qu'on ne peut appeler inconnue ! Mon amie, encore une fois, serait-il possible que la vivacité de nos discussions dégénérât en aigreur, ou bien qu'elle prît sur notre affection si parfaitement mutuelle ? Pour le craindre seulement, il faudrait que je visse vous et moi tout à fait autres que nous ne sommes. Rien n'est plus éloquent et plus entraînant que tout ce que vous me dites sur les progrès si rapides des impressions, qui vous dominent aujourd'hui. On doit aisément être séduit par cette étendue immense, que le système que vous adoptez offre à la pensée délivrée de ses entraves, errant au gré de ses désirs dans l'immensité des choses créées et invisibles ; mais dans cet essor de l'esprit qui est peut-être le plus haut point de sa culture, voyons-nous, comme vous le voyez retracé, le caractère imprimé à la religion dès les premiers temps du Christianisme ? J'y vois une seule route uniquement approuvée et toute espèce de déviation sévèrement désapprouvée ; j'y vois l'imagination et ses rêves les plus brillants redoutés comme la source et les effets de l'illusion, une soumission sans bornes à ce qui est établi d'un commun consentement,

un respect pour la tradition presque égal à celui qu'inspiraient les saintes Ecritures, et une parfaite conformité d'opinion avec les véritables chrétiens par les liens d'une fraternité pleine de charité sans faiblesse. Non, mon amie, ma foi n'est pas assez mal assurée, pour que je craigne d'approfondir les bases sur lesquelles elle repose. Je dis, comme vous : la religion chrétienne est non seulement la religion de l'amour, mais encore celle de la science. Plus je m'instruis, plus je réfléchis, plus enfin je vis de la vie de l'âme et de la pensée, et plus je crois. Mais je ne sais si toute espèce de science, en s'unissant immédiatement à elle, lui est véritablement utile, si elle ne nourrit pas notre orgueil qui fait pâture de tout et si, quand on a trouvé la foi, la foi véritable, il n'est pas plus sage d'en faire doucement germer les vertus dans notre cœur que d'exposer notre esprit à s'égarer dans le labyrinthe de ces idées, presque toujours ingénieuses, mais que la foi humaine, peut-être, a seule divinisées. Et moi aussi, chère amie, je me suis enfoncée dans des études dont le but est le même. Je me tiens le plus que je puis à la grande route, là où on a moins besoin de ce fil d'Ariane que vous trouverez en vous-même ; j'avance péniblement à petites journées, n'ayant pour toute consolation que le sentiment de la ferme volonté que j'ai de connaître et d'aimer toujours de plus en plus la loi de ce Dieu de miséricorde, en qui nous avons tant besoin d'espérer. Mon amie, qu'il me sera doux d'unir mes espérances aux vôtres, de les nourrir ensemble ! Ah ! que nous vaudrons mieux, et pour le ciel et pour la terre, lorsque nos âmes se pénétreront de la bienfaisante douceur de s'épancher l'une dans l'autre !

La nature, un ami et des livres, voilà ce que demandait Mme du Châtelet dans son quatrain ; en vérité elle n'était pas dégoûtée, et si je faisais mille vers pour exprimer mes désirs, je n'ajouterais rien à ceux-là. Mon amie, comme j'ai bien prévenu l'ordre que vous me donnez de m'occuper de vous dans cette maison où je vous place partout, comme si je vous y avais vue ! Ce bosquet de bouleaux, que vous vous rappelez si bien, cette plage sablonneuse, vous vous y êtes promenée avec moi encore hier, encore ce matin. Vous m'entendiez si bien, je vous répondais si juste ! Chère Roxandre, dans ces moments où une tristesse sèche et aride, de la nature de celles que les saints Pères mettent au nombre des sept péchés capitaux, ne vient pas désenchanter mes plus chères espérances, vous êtes bien près de mon cœur et je suis parfaitement sûre du vôtre. L'ennemi, pendant les ténèbres, vient malheureusement semer l'ivraie dans ce champ, qui ne devrait faire germer que des semences d'affection et de confiance ; mais rapportez-vous-en à moi, mon amie, pour le soin de réparer le dégât.

Mon amie, quelle foule de choses il me reste encore à vous dire ! mais ma tête et mes yeux m'obligent d'en rester là. Ma santé est réellement bien mauvaise ; je suis poursuivie de migraines qui mettent ma patience aux abois. Ah ! l'ennuyeuse chose d'avoir besoin de s'écrire pour se parler ! C'est tout comme si, après s'être marié par procuration, on était obligé d'en rester là.

J'ai rencontré votre confesseur à un baptême, et je l'ai revu avec une émotion que je ne puis vous rendre,

en me rappelant le matin du jour de notre séparation. Je ne sais comment il a fait pour me reconnaître, mais quand je l'abordai pour lui parler de vous, il me rappela ce même jour. Je lui ai proposé de vous faire passer sa lettre s'il voulait vous écrire ; il m'envoie celle-ci pour vous. Pardon, ma bonne et chère Roxandre, d'avoir tardé de plusieurs jours à vous envoyer cette autre petite lettre du comte de Maistre ; il ne me pardonnerait jamais ce retard ; mais comme vous, vous me pardonnez tout, gardez-m'en le secret.

Rome, 1er décembre 1823 [1].

Ma chère Roxandre, je vis et je vous aime ; voilà, ce me semble, ce que vous serez toujours bien aise d'apprendre, voilà ce que j'aurai toujours besoin de vous

[1] Dans l'espace de sept années qui sépare cette lettre de la précédente, de grands changements s'étaient accomplis dans la destinée des deux amies. Mme Swetchine, après une excursion en Allemagne où elle revit son amie, s'était établie en France, et venait d'entreprendre un voyage en Italie. Roxandre Stourdza avait épousé en 1816 le comte Edling, qui occupait le premier poste à la cour du grand duc de Saxe-Weimar, beau-frère de l'empereur Alexandre. La comtesse Edling obtint bientôt de son mari la réalisation d'un projet qu'elle avait longtemps caressé et qu'on a entrevu dans le cours de cette correspondance, celui d'une grande création agricole dans un pays où elle pourrait apporter, au gré de son ardente imagination, tous les bienfaits de la civilisation. Le comte et la comtesse Edling reçurent de l'empereur Alexandre et augmentèrent de leurs deniers une immense étendue de terres incultes, à dix lieues d'Odessa. Ils y fondèrent cet établissement de Manzyr qui est aujourd'hui, à tous les points de vue, l'un des plus florissants de la Russie. C'est à Manzyr que seront désormais adressées les lettres suivantes.

dire. Si l'affection ne nous avait pas unies une bonne fois pour toutes, elle ne se passerait pas ainsi d'habitude, le doute userait contre nous de cette force qu'il a pour décourager ; mais il m'est si impossible de ne pas juger votre cœur d'après le mien, que c'est au fond de moi-même que je constate tous ses mouvements. Où en serions-nous, ma chère bonne amie, si le simple attrait, la conformité des goûts, nous eussent seuls rapprochées ? Dans tout ce qui ne fait que plaire, on est intéressé, on veut que chaque moment rapporte son avantage ou son plaisir ; mais nous nous sommes touchées par l'âme, et le bonheur réel de notre liaison aurait encore moins duré qu'elle eût été aussi indissoluble. J'ai toujours votre petite bague au doigt ; ce symbole, fragile comme tous les symboles, ne me quittera jamais ; il me survivra sans doute, mais je ne lui envie rien, car je suis sûre que le sentiment qui m'y fait mettre tant de prix lui survivra à son tour.

Malgré le peu de chances en ma faveur, je nourris encore l'espoir de vous revoir, de vieillir avec vous. Cette chimère m'est si douce, qu'elle se mêle à toutes mes consolations et que je l'appelle encore plus souvent pour remplir le vide de toutes celles qui me manquent. Cet établissement nouveau que vous projetez, cette civilisation toute religieuse que vous vous proposez d'appeler dans des déserts où, sans vous, l'homme ne serait pas ou ne végéterait que pour son malheur, sourit à votre imagination qui se repaît de vertu. J'aime à vous voir aussi bonne, aussi élevée que vous-même, mesurant votre action sur votre caractère ; et cependant, ma chère véritable amie, je porte avec impatience le poids de ces nécessités qui vous re-

tiennent loin de moi. Si vous n'aviez pas échangé vos belles montagnes si vertes, si pittoresques, pour des plaines incultes, je vous aurais revue cette année, je vous reverrais peut-être l'année prochaine, et, au défaut de possibilité matérielle, l'espoir du moins m'en serait resté. Je vous admire d'avoir le courage d'entreprendre ; j'ai à peine celui de continuer. Le jour me paraît si avancé, c'est si bien de ses derniers rayons que le soleil colore pour moi les objets qui me restent, qu'il me semble toujours que c'est à peine si j'aurai le temps de regagner mon gîte.

Vous serez étonnée de voir encore à ma lettre la date de Rome ; mon projet de l'année dernière était bien de retourner à Paris ; il n'y a rien eu de volontaire dans ma détermination, puisque je n'aurais pu jouir de mon indépendance apparente, sans me condamner positivement. Il serait trop long de vous détailler ce conflit de motifs qui tous ont parlé à ma conscience. Cet été, j'ai fait un long voyage dans l'intérêt de ma santé. J'ai quitté Rome, que j'aime autant qu'on peut aimer un lieu, auquel on ne rattache pas son avenir, pour aller chercher un peu de bien-être au fond de la Bohême [1]. C'est folie que de vouloir guérir, surtout de trop répugner à souffrir, car enfin il faut que chacun fasse son métier, et souffrir est le nôtre. D'ailleurs je n'ai jamais vu les parts aussi inégales qu'elles le paraissent quelquefois, surtout si on en retranche les maux dont nous sommes nous-mêmes les artisans. Les mieux traités sont ceux qui emploient les forces d'en haut pour maintenir l'équilibre avec celles d'ici-bas, et c'est avec

[1] Aux eaux de Carlsbad.

une profonde reconnaissance que j'observe en moi, chère amie, comme résultat de tant de vicissitudes, le désir plus solide et plus sincère de ne m'occuper que d'une seule chose pour faire moins mal toutes les autres. Nos intelligences, ma bonne Roxandre, n'ont pas suivi précisément la même route. Qu'on se le dissimule ou non, c'est toujours un regret, un profond regret, mais Dieu qui juge la matière du différend ne veut pas pour cela qu'il divise le cœur de ses enfants ; il leur sait gré même d'une union rendue plus difficile, et l'épreuve à laquelle il nous a mises nous eût condamnées toutes les deux, si nous n'avions su en triompher. Dans tout ce qui tient aux choses élevées et généreuses, de quelque point que l'on parte, on est toujours sûr de se toucher par quelque bout.

Cette lutte de la Grèce, si admirable, si héroïque, qui fonde en vous de si justes, de si saintes espérances, c'est aussi l'objet de mes vœux ardents. On est si distrait dans ce monde, tellement absorbé par l'intérêt personnel, que les intérêts généraux qui émeuvent davantage les esprits n'y trouvent plus l'aliment convenable ; cela seul peut expliquer comment tout ce qui juge d'après soi n'est point entraîné à une constante attention donnée aux efforts les plus purs, les plus louables dans leur principe, qui aient jamais été faits dans l'intérêt d'une cause sacrée. Les libéraux d'Europe, la plupart du temps, me repoussent et m'indignent ; les libéraux de la religion et de l'indépendance nationale me paraissent, en Grèce, dignes de toute admiration. De tristes et dangereuses divisions, peut-être des ambitions individuelles, déparent-elles quelquefois un si noble essor ; mais où chercherait-on, dans un

monde d'imperfections, de vives clartés sans ombre et sans nuage? J'ai toujours pensé qu'aucune cause ici-bas ne pouvait se soutenir à la longue, si on avait le malheur de toujours voir des hommes là où l'on ne doit chercher que des principes. Le dévouement de lord Byron et sa fin prématurée vous ont sans doute touchée : il était simple qu'un grand poète mourût là où la poésie est toute vivante ; mais, comme me le disait quelqu'un [1], il semble que la Providence n'ait pas trouvé son caractère digne de donner de si beaux exemples.

Offrez mes amitiés bien sincères au comte. Vous le consolez de tout, mais le parti que vous avez pris tous deux, doit lui paraître bien sévère après la vie si douce et si animée dont il avait pris l'habitude.

23 avril 1826, Paris.

Ma bonne chère amie, vous ne m'accusez pas et je ne songe pas à me défendre ; mon silence n'est point un tort, parce que mon cœur ne saurait en avoir avec vous : il est un regret. Je parais vous négliger, et jamais cependant je n'ai mieux senti combien vous m'étiez chère et ce que sera toute la douceur de notre amitié quand ce mur de séparation sera abattu. Il faudrait souvent, avant de dire la plus petite chose, reprendre de si haut, pour savoir ses impressions comprises et partagées, attendre si longtemps, que le découragement a mille fois lieu de se placer entre le besoin de communication et nous-mêmes. Dans une vie si en-

[1] Mme de Saint-Aulaire, dans une lettre à Mme Swetchine.

tassée, si coupée, c'est le plus pressé qui l'emporte ; on ne vit plus de jour en jour, mais d'heure en heure. L'affection va toujours son train au milieu de ces mouvements extérieurs : la mienne pour vous est si inviolable que lorsque nous nous retrouverons, vous découvrirez, je n'en doute pas, qu'elle a gagné plusieurs degrés. Peut-on vivre sans devenir moins mauvais, et devenir meilleur sans aimer davantage? Je ne le pense pas, mon amie. Il y a dans l'amour de Dieu une force qui donne à tous nos autres mouvements plus de souplesse et plus d'agilité, qui, nous faisant jouir d'un plus haut degré de liberté, communique une sorte de rapidité à nos impressions. L'âme aussi est plus vive quand elle se sent dégagée de tout ce qui appesantit. Tant que j'ai ici votre famille, je crois posséder quelque chose de vous-même ; je fais tout ce que je puis pour la voir davantage, et cependant, à beaucoup près, je ne la vois pas autant que je le voudrais. Vous dire ce que l'état de notre pauvre pays m'a fait souffrir, depuis ces cruels événements, serait au-dessus de l'expression ; j'y ai plus vécu depuis quatre mois que dans les trente-trois années que j'y ai passées[1] ; ses malheurs, ses dangers, ont été pour moi une pensée unique et absorbante. Quelle terrible manière de voir réveiller en soi toute la force du patriotisme ! Cette trame si noire, ces crimes projetés dans l'ombre et comme de sang-froid,

[1] L'empereur Alexandre venait d'expirer à Taganrog, obscure petite ville à l'extrémité de la Russie. Des complots mystérieux avaient enveloppé ses derniers jours ; sa vie était menacée d'un imminent attentat, mais on avait pu dérober à son regard mourant les périls qui attendaient son successeur, et qui éclatèrent à l'avènement de l'empereur Nicolas.

me remplissent encore d'une terreur horrible. Quels novices dans cette effroyable carrière ! Ils commençaient par où les plus scélérats finissent. Notre jeune souverain et son admirable conduite sont la seule consolation donnée à tant de maux. Les traits touchants qu'on cite de lui prennent une valeur nouvelle au souvenir de son courage calme jusqu'à l'impassibilité. Mais qu'il aura à faire et quelle nécessité c'est pour lui de reprendre le travail en sous-œuvre ! Pour diriger les générations venues, il faut les comprimer, fâcheux et insuffisant moyen ; c'est par l'éducation qu'il faut s'emparer des générations naissantes, et n'attendre de fruits solides que d'une sage et lente culture. Ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que les éléments nationaux manquent ; la plupart des hommes, plus éclairés que les autres, ont bu à des sources empoisonnées. L'Allemagne a fait plus de mal qn'on ne croit à la Russie. Plus je vis et plus je crois que la force est bien plus dans les doctrines que dans les hommes.

Ma bonne chère amie, je vous écris en courant et bien souffrante encore d'une assez vive indisposition d'où je sors. C'est presque continuel aujourd'hui ; ma pauvre machine se délabre ; heureusement que je n'ai pas plus de regrets à la santé qu'à la vie !

Rien de plus pratique assurément que vos vignes et vos moutons, rien de plus raisonnable et de plus commode que l'argent qu'ils vous donneront ; mais, de grâce, ne donnez trop ni à l'idylle ni à la bourse. Songez que votre amie est avide de vous, que nos jours sont courts après avoir été mauvais. Pressez-vous, chère bonne amie ; tout ne se hâte-t-il pas en nous et autour de nous? Je vous promets ici tout ce que vous

pouvez désirer : nous passerons notre vie ensemble; nous nous plairons aux mêmes choses ; tous mes amis sont déjà vos amis, ils trouvent que vous tardez trop. J'ai perdu complètement cette manière irritable et passionnée de tout sentir. Je vois bien que vous aviez raison et qu'une piété profonde finit par ôter à cette ardeur de personnalité qui anime souvent nos sentiments les plus dévoués, dévoués en apparence, car la première et la plus nécessaire condition du dévouement, c'est le désintéressement.

J'ai eu d'assez bonnes nouvelles de votre mari ; Ems lui fera grand bien, si ce sont des eaux adoucissantes qui lui sont nécessaires. Qu'il sera heureux d'aller vous rejoindre ! Adieu, ma chère et bonne amie ; écrivez-moi bientôt, aimez-moi comme je vous aime, c'est le seul exemple que je sois certaine de vous donner toujours sûr et bon.

Paris, 5 novembre 1832.

Je vous retrouve, ma chère Roxandre, comme après une longue absence ; mais le silence ne nous sépare pas plus que la distance, et pour ma part, je ne perds jamais le fil des pensées et des sentiments qui mènent à vous. Chère amie, une seule chose vaudrait mieux que cette confiance assurée et parfaite, ce serait de se revoir, de vivre ensemble ; tout cela, pourtant, à la condition que ce bonheur s'ajouterait à l'autre sans y rien ôter ; combien il est de présences stériles, de contacts qui consolent moins le cœur que ne le fait quelquefois un seul souvenir, une seule certitude d'avoir été compris une fois pour toujours ! Ma bonne Roxandre,

tout ce que vous faites est bien, tout ce que vous faites est utile. Votre famille est pour vous à la fois un centre de bonheur et de vertu ; je ne puis vouloir vous tirer de là, et pourtant, si des devoirs bien chers ne vous restaient point à accomplir, je sens que je parlerais pour notre amitié, qui vous offrirait aussi quelque douceur [1]. Je vous aime pour ce que vous êtes et pour la

[1] Pour bien apprécier la valeur des obstacles qui dominèrent ainsi durant tant d'années l'ardent désir de se rapprocher qu'éprouvaient les deux amies, il faut se rendre compte de ce qu'était Manzyr. Dans la notice intitulée : *Souvenirs de la vie de ma sœur pour ceux qui l'ont aimée*, parlant de l'époque où la comtesse Edling détermina son mari à quitter la cour de Weimar, Alexandre Stourdza dit : « Ce fut en 1824 que ma sœur vit s'ouvrir devant elle une carrière d'activité moins brillante, mais plus chrétienne et plus conforme au désir qui l'animait de servir Dieu et le prochain. Il y eut à cette époque en Bessarabie, une grande distribution de terres incultes et désertes que le gouvernement voulait faire exploiter et rendre productives. Ma sœur obtint une concession de 10,000 déciatines au delà du Dniester, dans les vallées que naguère habitait encore la race nomade des Tartares du Boudjac. Secondée par son mari, ma sœur commença à défricher le sol, à planter des arbres, des vignes, et à élever quelques chaumières dans un désert privé d'eau et d'habitants. Bientôt l'établissement naissant de Manzyr grandit à vue d'œil, et sembla, comme par magie, sortir d'une terre inculte. Ma sœur fonda, sur une plus grande échelle, un système rural ayant pour base le travail libre et justement rétribué. A force d'art, on fit sortir des entrailles de la terre plusieurs sources abondantes. Cette grande culture embrassa toutes les espèces de céréales, les vignobles et l'élève des moutons mérinos. La nécessité de tout construire et de tout créer, abris, maisons, bergeries, réservoirs d'eau, ombrages, églises, presbytères, écoles, infirmeries, absorba et remplit l'existence du noble couple. En 1825, Manzyr s'élevait seul comme une oasis culminante sur un plateau élevé au milieu

part que l'involontaire occupe toujours dans nos affections ; je vous aime aussi pour votre amitié si tendre, si confiante, et pour avoir été si certaine toujours de la fidélité de mon cœur. Depuis que je vous ai écrit, j'ai passé près de Mme de Nesselrode deux mois en Angleterre, où je lui ai mené sa fille. Après bien des allées et venues, bien des incertitudes, ma séparation de ma pauvre petite Hélène a été effectuée. De Londres, où elle avait rejoint sa mère, elles sont parties sur un vaisseau marchand qui faisait voile pour St-Pétersbourg : pénible et dangereuse traversée, qui ne cesse de m'inquiéter. Me voilà déchargée d'un grand devoir, d'une responsabilité plus imposante encore ; un grand vide s'est fait autour de moi, vide par la suppression d'une préoccupation intérieure continuelle, et vide aussi dans ma vie du dehors. Eh bien ! chère amie, Dieu, dès le premier instant, a tout rempli, et par cette élasticité dont il est le principe, ce qui était comprimé

des steppes ; en 1840, un réseau de villages russes, de colonies allemandes et bulgares l'enveloppait de toutes parts et vivifiait la contrée depuis Caoutchahe, ancienne résidence du camp des Tartares, jusqu'à Bolgrad. Dans tout le canton, dans toute la province, le nom de la comtesse Edling était dans la bouche du peuple, qui ne le proférait qu'avec un accent affectueux et l'expression d'une confiance sans bornes. Elle aussi payait le peuple des campagnes de retour, et sympathisait avec les besoins et les sentiments de cet assemblage de races si diverses. Les indigènes moldaves, avec eux des Russes, des Bulgares, des Allemands et des Grecs, accouraient de toutes parts à Manzyr, où ils étaient sûrs de trouver une demeure paisible et un travail productif. La fondatrice s'appliquait à concilier, dans ses nouvelles créations, l'utilité et l'agrément, l'ordre et l'amour du travail, enfin les ressources de la vie matérielle avec les besoins les plus nobles de l'homme et du chrétien. »

par l'ascendant de nécessités immédiates et impérieuses s'est relevé pour donner de nouvelles formes à une seule et même activité. Tout est facile lorsque le but et le point de départ restent immobiles et invariables, que les intermédiaires changent seuls, et qu'avec des sollicitudes différentes, on conserve le même bonheur. Ce mot si rare, chère Roxandre, dans son application juste et sincère, je puis le prononcer ; je suis heureuse, plus heureuse mille fois que je n'aurais cru pouvoir l'être ! Je sais quel écho, dans votre cœur, trouveront ces paroles, et vous me remercierez de les écrire. Ma santé, quoique pleine d'infirmités et de misères, se soutient ; elle ne m'arrête pas trop pour les seules choses auxquelles je tienne. Je commence à me faire tout à fait vieille, et il n'est guère de commencement de carrière sans écueils et sans aspérités.

Je vous assure, ma chère Roxandre, que non seulement je ne combattrais pas votre jugement sur la France, mais que le mien, peut-être, en dépasserait la sévérité. Cela n'établit aucune contradiction avec mon désir prononcé d'y vivre et d'y mourir, et par une raison très simple, c'est que je ne vis nullement au milieu de la France que nous blâmons, et que je ne vois que ce que j'admire, ce que je révère, ce que je brûle d'imiter. Ceci implique bien une séparation du monde, que chaque jour fait, pour moi, plus entière. Voilà à peu près deux ans que, recevant chez moi, je ne fais plus de visites et ne sors que pour des cas d'exception. Depuis le départ d'Hélène et cette position si aggravée d'incertitudes, je me restreins encore bien davantage et me renferme dans un cercle que je laisserai toujours amoindrir. La conversation, qui ne cessera d'être un

plaisir pour moi, n'est, dans mes habitudes, rien moins qu'une nécessité ; je répugnerais à présent à des rapports qui ne seraient que d'esprit, et voulant me mettre, autant que possible, en dehors des événements publics, jamais assez d'obscurité ne protégera mon repos. Mon seul désir, et j'y travaille chaque jour, c'est de mettre en intime et parfait accord mes sentiments et mes actions. Dieu me laisse un intervalle pour exécuter les pensées dont je me suis toujours bercée ; c'est une grande grâce, et je veux en profiter, seul projet, peut-être, que des temps comme les nôtres et le choléra-morbus ne rendent pas insensé. Ah ! comme vous avez raison de dire que nous assistons à la grande crise de l'orgueil humain ! Quand un élément spirituel se mêle d'être coupable, il l'est à la façon des démons. Ne sont-ce pas eux qui ont dirigé les poignards contre notre malheureux et vertueux ami [1] ? Un cœur

[1] Le comte Capo d'Istria, né à Corfou en 1776, passa au service de la Russie après le traité de Tilsitt qui soumettait les îles Ioniennes à l'autorité de Napoléon. Bientôt distingué par Alexandre, il siégea en qualité de plénipotentiaire aux conférences de Paris et au congrès de Vienne, où il s'efforça toujours de faire prévaloir des idées de justice envers son pays natal, et de modération envers la France. De retour en Russie, l'empereur Alexandre l'admit à partager avec le comte de Nesselrode le travail des affaires étrangères ; mais lorsque le Péloponèse commença ses héroïques combats, Capo d'Istria devint suspect à la diplomatie russe et se sentit blessé lui-même par la politique du Tzar envers la Turquie. Il donna sa démission et se retira à Genève, près de son ami M. Eynard. C'est là que vint le chercher le suffrage des Grecs recouvrant leur indépendance. Elu président de la Grèce en 1827, il y débarqua au commencement de 1828, peu après la bataille de Navarin. C'est au moment même où il triomphait des premières difficultés de son poste, et lorsque

si pur, un dévouement si sublime, méritaient ce malheur selon la terre, la plus belle des récompenses selon Dieu : la mort du martyr. Comme j'ai pensé à vous, ma chère Roxandre, à toute votre famille, à l'arrivée de cette terrible nouvelle [1] ! Comme je me suis reportée au temps où j'ai connu chez vous cet intéressant Capo d'Istria ! Depuis, nous avons tous été dispersés, nous avons bien souffert, Dieu veuille que toutes ces divisions et toutes ces souffrances se résolvent en une heureuse réunion en lui ! Adieu, ma bonne chère amie.

Paris, 20 décembre 1832.

Ma lettre, pour vous joindre, ma bien chère Roxandre, ne prendra pas la voie accoutumée. Une catastrophe s'est encore mise entre nous [2]. Ce n'est donc ni l'opportunité, ni la promptitude qui me dé-

les puissances se déterminaient à l'aider franchement dans l'organisation de son malheureux pays, qu'il fut assassiné, le 27 septembre 1831.

[1] La comtesse Edling méritait bien les condoléances de Mme Swetchine. Elle n'avait cessé de témoigner à ses compatriotes la plus généreuse sympathie. On lit dans la notice déjà mentionnée d'Alexandre Stourdza : « Ma sœur ne cessait pas de leur prodiguer des secours sur ses propres fonds ; elle était infatigable dans des sollicitations en leur faveur et dans sa mémorable correspondance avec le prince Alexandre Galitzin, qui éveilla tant de sympathies généreuses et porta de si beaux fruits. En effet, de ce commerce de lettres résultèrent deux quêtes consécutives dans tout l'Empire, dont l'une pourvut à la subsistance de huit mille émigrés, et l'autre servit à la rançon de plusieurs milliers de Chiotes et de Crétois emmenés en captivité. »

[2] L'arrestation de Mme la duchesse de Berry, le 7 novembre 1832.

cident ; je vous écris simplement parce que je ne puis être profondément émue, sans vous retrouver dans ces profondeurs de l'âme où tout s'ébranle à la fois. Nous vivons dans des temps bien étranges, ma bonne chère amie ; on les appelle de progrès, de transition, d'enfantement ; mais tout ce que cette brillante aurore nous laisse apercevoir, c'est le passé qu'on flétrit et un avenir que devancent déjà nos plus vifs et nos plus amers dégoûts, s'il doit contracter quelque chose de l'esprit qui le salue et le proclame. Je ne sais si, pour notre génération, il y aura encore quelque repos ; quant à la sécurité, l'expérience la lui rend impossible. Heureusement, la paix qui n'est pas de ce monde. la paix qui vient de Dieu, peut nous couvrir de son ombre, et à elle seule imprimer à l'âme une activité pleine de liberté et de délices.

Vous avez su l'ordre donné à nos Russes de quitter Paris, et je suis persuadée que votre cœur s'en est ému pour moi. La bonté de l'Empereur a daigné nous mettre dans l'exception, du moins temporairement. J'entre dans ses vues éclairées et paternelles. La contagion à part, c'est une belle chose dans un temps d'inconséquence et de faiblesse, lors même qu'on est seigneur et maître, de n'avoir qu'un poids et qu'une mesure, d'oser parler toute sa pensée, et, ce qui vaut mieux, toute sa conscience. Mais quant au malheur de quitter la France, vous pouvez penser, ma chère Roxandre, ce qu'il aurait été pour moi ; non pas que l'aspect général n'en fût aujourd'hui totalement changé à nos yeux, et que beaucoup de contacts ne soient plus que de douloureux froissements, mais j'ai le dédommagement de peines anciennes et nouvelles, et tout

ce qui m'arracherait à de si chères habitudes me ferait recommencer l'expatriation.

Vous me dites, chère amie, que vous avez conservé le mouvement, l'animation, la flexibilité de la jeunesse; il n'en est pas ainsi de moi. Je vis fortement, peut-être plus fortement que jamais; je vous ai conservé le même cœur; mais, hors un petit nombre de points sensibles, le reste est endurci à jamais. A mesure que les forces diminuent, par un mouvement naturel on les concentre, et je ne sais si la pensée présente de l'éternité peut laisser encore beaucoup de valeur à ce qui ne s'y lie pas. Malheureusement tout ce qui est grave et important, tout ce qui peut faire souffrir beaucoup y touche de loin ou de près, et il y a toujours trop matière à douleur. Les événements publics, dans cette disposition, préoccupent et affligent autant que les peines personnelles lorsque la monotonie des mêmes formes coupables révèle une essence ennemie. Ah ! ma chère Roxandre, la France, sous cet aspect, fait subir de cruelles épreuves ! Il faut y être pour la juger ! Que de fois je me suis dit que votre sévérité pour elle irait bien au delà de ma justice, qui me coûte tant ! Hommes et choses sont bien coupables, et ce n'est à rien de ce qui paraît au grand jour qu'une admiration pure et sans mélange peut s'appliquer. Les exceptions existent, mais elles sont rares et encore ne nous apparaissent-elles pas sous les traits que nous voudrions leur donner. Mais, ma chère Roxandre, quand donc viendrez-vous voir, observer, causer avec votre amie, essayer de vous rendre compte de tant de problèmes inexplicables, dont les difficultés, dans l'absence, ne sauraient être énoncées ? Je reconnais que vous vous êtes fait la plus belle

et la plus utile existence possible ; hélas ! je ne pourrais pas vous en donner l'équivalent ; mais deux âmes pieuses qui s'entendent ont bien aussi quelque encens à offrir et le bon Dieu, qui s'est montré si miséricordieux envers nous, ne sera pas difficile pour nos dons. Je vous assure, chère amie, que lorsque vous vous proposez de réaliser soixante mille roubles de revenus, afin de vous croire vraiment indépendante, c'est précisément le double de ce qu'il vous faudrait pour exister avec aisance à Paris ; croyez-en l'expérience, qui m'a bien fait rabattre de mon vol et me réduit au rôle humble et modeste de femme de ménage.

Après y avoir tant pensé, m'être tant inquiétée pour vous, je ne vous dis pas un mot de ce terrible choléra dont l'angoisse a succédé pour vous à celle de la peste[1]. On assure que cet affreux mal s'apaise dans

[1] « La fondatrice eut à lutter avec de pénibles épreuves, dit encore la notice d'Alexandre Stourdza. La peste, de 1829 à 1830, vint frapper Manzyr à sa naissance, pendant que ma sœur s'y trouvait. Intrépide en présence du fléau autant que soumise à la volonté divine, elle demeura à son poste, en plein hiver, dans une solitude profonde, avec notre mère et les gens de la maison. Manzyr ayant été atteint de la peste au moment où l'on s'y attendait le moins, l'établissement ne fut pas cerné et la police du pays ne prit aucune mesure sanitaire. Or, à cette époque, une bande nombreuse de maçons et de charpentiers russes y travaillaient. Ces braves gens fournirent les premières victimes à la contagion, et la terreur du fléau les eût dispersés en tous sens, si ma sœur, mesurant le péril pour toute la contrée et convaincue qu'il lui serait impossible d'isoler tant d'ouvriers malgré eux, n'eût pris aussitôt le parti de leur parler comme à des chrétiens : — Mes bons amis, dit-elle à ces hommes déterminés, si vous commettez la faute de vous enfuir d'ici, vous répandrez la peste dans tout le

tout l'empire. Dieu veuille regarder notre contingent de malheur comme acquitté par ces ravages, et nous épargner, en fait de peste, le cumul ! On vient de nous annoncer un courrier ; j'en profiterai. Peut-être êtes-vous à Odessa avec votre famille, cela seul vous dédommagerait de Manzyr, qui ne vous aura gardée, sans interruption, pendant dix-huit mois, que pour vous attacher à lui davantage. Rappelez-moi à tout ce qui vous entoure, au comte très particulièrement ; dites-lui qu'attristée de vos ajournements j'ai cependant besoin que vous vous rappeliez toujours le projet de venir. Les illusions qui ne portent pas sur la volonté valent bien mieux que les réalités qui séparent. Vous ai-je dit que ma sœur, que devait passer ici deux années avec toute sa famille, avait été emmenée par son mari à la suite des événements de juillet ? Que de bouleversements dans un seul !

Paris, 18 septembre 1834.

Ma bien chère amie, si ce n'était nos cœurs qui se sont entendus une fois pour toutes et qui ne permet-

canton, et ce péché retombera sur vous. Je n'ai pas les moyens de vous en empêcher ; mais mettez votre confiance en Dieu et dans ma parole ; promettez-moi de rester où vous êtes et de vous garder vous-mêmes ; j'aurai soin que vous ne manquiez de rien durant votre quarantaine, et le Seigneur prendra pitié de nous tous. — Ces hommes simples, nourris à l'école de la foi et d'un travail pénible, obéirent et tinrent leur parole inviolablement. Le fléau passa rapidement et fit relativement peu de victimes. Plus tard, ma sœur déploya le même courage contre le choléra, qui fit à Manzyr bien plus de ravages que la peste ; néanmoins ma sœur affronta le péril, se montra toujours inaccessible à la crainte et fidèle à son humble vocation. »

traient ni doute ni incertitude, mes silences pourraient être étrangement calomniés par votre jugement et votre pénétration. Il n'y a que l'affection qui en sache plus long que les faits, que la raison, que nous-mêmes. Je sens que vous vous confiez en moi, comme je me confie en vous, et que notre amitié, dépouillée de toute consolation humaine, a subi, pour ainsi dire, cette sorte de transformation qui fait passer ce qui survit dans ce monde à la région de l'immuable. Ma bien-aimée Roxandre, combien je serais heureuse de vous revoir avant de mourrir ! Quel doux rêve que celui de passer quelques dernières années ensemble, nous préparant mutuellement au passage également craint et désiré ! Vous êtes connue par mes plus intimes amis ici, non pas comme mon cœur, mais comme mon esprit vous connaît. Ce n'est pas à la foule que je vous raconte, ce serait une profanation, mais à tout ce qui est initié à mes sentiments les plus profonds. Chère amie, il suffit d'un ami pour avoir droit de cité dans le cœur de tous les autres, et je vous réponds que si vous veniez ici, vous n'y seriez pas étrangère un seul jour. Je n'ose m'arrêter à cette idée-là ; il y aurait dans l'ardent désir de son accomplissement un empiétement sur les desseins de la Miséricorde. Il est des grâces qu'il ne faut pas demander : l'abandon de la volonté fait la prière. Jusqu'ici, je me suis abstenue de vous exprimer la joie que j'aurais de vous revoir, et même ma reconnaissance d'en retrouver toujours en vous la pensée ; il me semble que l'une et l'autre gêneraient votre liberté, vous attireraient vers moi par un mouvement que vos devoirs actuels vous disent de combattre. Ma

chère amie, si Dieu retire à lui l'une de nous avant notre réunion, la douleur de celle qui survivra deviendra une manière de présence. Si nous nous retrouvons, n'aurions-nous que quelques jours à passer ensemble, nous sentirons profondément ce bienfait ; car il y a de l'éternité dans tout ce qui remue et pénètre jusqu'au fond de notre âme. Qu'importe que le signet soit mis aux dernières pages, s'il y a promesse de savourer toutes les divines paroles dans les demeures éternelles ! Que tout s'ébauche ici-bas, mais que tout s'achève là-haut ! car rien ici n'arrive à sa perfection, à son complément, et pourtant ce n'est pas à moins que se repose notre instinct, éclairé par un rayon échappé au jour qui nous attend. Ah ! chère Roxandre, que de grâces nous devons à la Providence de nous avoir fait connaître, goûter la richesse de ses dons, dans l'âge où l'imagination encore vive, les facultés progressives, et le caractère à la fois énergique et flexible, rendent plus propre à s'impressionner, à se laisser modifier, façonner par l'influence religieuse ! Sans doute, à toutes les époques de la vie, les vérités de la foi peuvent exercer la plus salutaire influence ; mais dans cet amour au-dessus de tous les amours, quel malheur de ne pas compter un long passé, de n'avoir pas presque toujours aimé, de ne pouvoir supputer l'accroissement de ses richesses, en remémorer, pour ainsi dire, les dates ! Comme le disait si bien la devise des anciens ducs de Mercœur ; *Plus de foi que de vie!* A un certain degré, la foi s'anéantit presque elle-même, car on finit par une impression si puissante des choses invisibles, que les voir n'ajouterait pas à leur évidence.

Au jugement si généralement porté sur la France, vous pourriez croire, mon amie, que des dispositions si prononcées doivent m'isoler beaucoup au milieu d'un monde sceptique et glacé. Mais s'il est vrai qu'il n'y a dans la vie que ce qu'on y met, il l'est également qu'on fait le livre qu'on lit, le tableau qu'on regarde et surtout l'atmosphère qu'on respire. Quand le sentiment qui nous domine est vif, soit par voie de retranchement, soit par voie d'assimilation, nous n'attirons à nous que les éléments homogènes. Et certes, ce n'est pas dans un monde comme Paris qu'ils pourraient manquer. Dans aucun autre peut-être on ne les rencontrerait à un même degré de puissance et d'élévation. Mes amitiés le plus intimes et les plus précieuses sont de mon âge ou au-dessus ; mais à ces relations s'en joignent beaucoup d'autres, dont les idées religieuses et la tendance vers ce que la vertu pieuse a de plus touchant, sont le seul lien. De jeunes femmes qui sont tout ce que le monde goûte et recherche davantage, marchent dans cette voie avec une constance et un courage au-dessus de tout éloge, mais, n'en déplaise à notre sexe, elles valent beaucoup moins qu'un nombre considérable de jeunes gens dont je pourrais vous présenter l'élite. Ce qu'il y a dans quelques-uns d'entre eux de savoir, de foi, de vertu, de zèle, de talent, est inexprimable ; c'est à la fois toutes les pompes et toutes les séductions de l'intelligence, et tous les sentiments qui peuvent honorer l'humanité. De tous les centres de l'erreur nous arrivent de brillantes conquêtes faites par la vérité ; chaque coupable folie engendre quelque généreux défenseur de la foi. Ces Saint-Simoniens sur lesquels

vous avez vu jeter tant de justes blâmes et tant de ridicule plus juste encore, sont une pépinière, comme une autre, d'âmes parmi lesquelles Dieu choisit ses élus. Un jeune homme que je vois les a quittés, il y a près de dix-huit mois, pour rentrer dans le sein de l'Eglise avec toute l'ardeur d'une foi rendue plus vive par l'aberration qui l'avait précédée. Ce jeune homme est un modèle d'humilité et de candeur; c'est, en surcroît, un poète charmant, le cœur le plus vertueux et le plus touché. Ce mouvement dans les esprits existait bien avant la Révolution de 1830; mais c'est elle qui, sans aucun doute, lui a donné plus d'essor : *O altitudo!* L'esprit de contradiction, l'amour-propre, ou même la délicatesse affranchie de la crainte du soupçon de céder à quelque avantage politique (tout sert en ménage), ont mis beaucoup de gens à l'aise. Le cœur de l'homme, d'ailleurs, est si naturellement religieux que, rendu à lui-même, il a concouru bientôt à ce mouvement instinctif qui pousse l'inquiétude humaine au besoin et à la recherche de la vérité; c'est une tendance que l'on observe après toutes les grandes luttes. Ce qu'il amène n'est pas le christianisme pour le grand nombre; ce qu'il fait, ce ne sont pas les chrétiens : trop de conditions sont demandées pour la régénération entière; mais c'est de là que les chrétiens sortiront. Une congrégation qui vient de se former, ne recevant de la loi d'autre protection que de pouvoir se mettre à l'abri d'elle, atteste d'une manière bien frappante ce que j'avance ici. Cette congrégation essaie de faire revivre l'ancienne et docte société des Bénédictins. Ce sont six ou sept jeunes gens, tous d'un mérite distingué, et un d'entre

eux d'un mérite supérieur, qui mettent à cette entreprise, à la fois haute et humble, leur science, leurs vertus, tout leur présent et tout leur avenir. Ils se sont établis dans la même province où autrefois saint Maur vint apporter la règle de saint Benoît ; ils ont racheté un ancien prieuré des Bénédictins, plein des merveilles de la sculpture au temps de la Renaissance [1], et là, sans autres moyens que le zèle et la charité des fidèles, ils se livrent à leurs pieux travaux. Il me vient à l'idée de vous envoyer quelques-uns de ces prospectus, non pas que je puisse imaginer qu'une œuvre si distante et toute catholique puisse toucher beaucoup de personnes, mais pour vous donner une idée de ce qui préoccupe un grand nombre d'esprits, bien au delà de la politique, je vous l'assure. Qui aurait dit que saint Benoît n'attendait que Louis-Philippe pour revenir en France ! Voilà pourtant comment Dieu déjoue nos craintes aussi bien que nos espérances ! D'une part, il brise ceux qu'on croyait ses instruments, et de l'autre, il force ses ennemis à concourir à son œuvre par leur impuissance même à l'empêcher. Ma bonne chère amie, vous m'avez sûrement blâmée d'avoir tenu à rester en France, et c'était bien juste pour ceux qui ne pouvaient pénétrer assez dans ma situation pour connaître tous les motifs qu'elle me suggérait. Mais pouvait-il être raisonnable à moi de quitter sans efforts une vie toute faite, toute remplie, toute portée vers un but unique, pour en aller recommencer une autre sur des bases tout à fait nouvelles, à un âge où l'on continue, mais

[1] Solesmes près de Sablé, dans le Maine.

où l'on n'établit plus rien? Ma vie, déracinée une première fois, qu'eût-elle été à la seconde? Perdre à la fois ses véritables affections et toutes ses habitudes ne saurait guère être volontaire. On n'a pas le temps de penser, pour un autre, que le bien rendu possible le lendemain a dû être préparé la veille, que la confiance, l'autorité, sont nécessaires pour le faire, et qu'elles ne s'acquièrent que par une considération et une estime lentement formées. A l'époque de ces tristes débats, on m'ouvrait les portes du monde, en me fermant celles de la France; mes meilleurs amis, en Russie, ne m'y rappelaient pas; tout leur était bon pourvu que je quittasse Paris. L'admirable bonté dont l'Empereur a usé à notre égard a maintenu l'heureuse et douce situation que nous avons conservée; je la lui dois, et Dieu sait que je ne l'oublie aucun jour de ma vie. Je vous dis cela, ma bien-aimée Roxandre, parce que je ne puis vous écrire sans être en train de vous tout dire, et puis aussi, sans craindre que vous puissiez supposer que j'aime le Paris de tout le monde, et je suis aise d'établir les choses dans leur parfaite vérité.

Le 19, au matin.

En reprenant ces feuilles, ma bien chère amie, je suis frappée également de leur désordre et de leur vraie inintelligibilité; si vous voulez me comprendre, vous me devinerez, et ce moyen-là vaudra au moins l'autre. J'y voyais à peine et je bavardais sans m'arrêter, hier au soir; je n'ai guère plus besoin de me rendre compte de ce que je dis ce matin et je poursuis sans m'amender.

A travers toute la douceur de vos paroles, j'ai vu, ma chère Roxandre, que vous aviez beaucoup souffert, que la santé de votre vénérable mère, celle du comte, avaient eu sur vous cette réaction bien autrement pénible que la souffrance personnelle. Peut-être avez-vous eu d'autres peines encore? Pourtant, il me semble que tout s'établit, tout se case, tout prospère autour de vous. Voilà Catinka mariée, votre frère heureux et occupé, sa fille réussissant selon vos vœux : intérêts chers et premiers qui, assurés, rendent plus légère la part que réclame la souffrance. La prodigieuse augmentation de votre fortune doit être une jouissance pour vous, parce que vous la devez bien à votre courage et à votre persévérance. Dans ce que vous avez fondé, vous avez pu compter sur l'accroissement de votre fortune ; votre intelligence, appliquée à l'exploitation d'une terre féconde, devait nécessairement obtenir ce résultat ; mais en poursuivant cette vraie création, c'est à un autre instinct que vous obéissez. Dans le domaine de l'utile, vous ne pouviez réaliser d'une manière plus élevée, plus vaste, les idées qui vous sont propres et la grandeur qui les empreint. Au milieu de tant de sacrifices et d'efforts, vous vous êtes fait, pendant dix ans, la destinée la plus conforme à votre *genio*, destinée presque aussi poétique que votre imagination, car je ne sais, dans ce tableau de vignes et de troupeaux, de races d'hommes différentes, si au milieu des campagnes de Manzyr vous avez quelque chose à envier aux temps homériques. Vous leur avez pris ce qu'ils avaient de mieux, et vous y avez joint tout ce qui compose la supériorité du nôtre : une foi plus pure, plus spirituelle, lors même qu'elle n'est pas entière-

ment vraie. N'avez-vous pas des regrets infinis et toujours renouvelés de quitter ce petit monde, dont la variété fournirait le pendant du bouclier d'Achille? Vous suffira-t-il d'avoir été le principe d'union de tous ces éléments divers? Ah! combien j'aimerais qu'après avoir mérité tous les honneurs dus aux fondateurs, voire même ceux de l'apothéose, vous fissiez, mais à mon profit, comme le législateur s'éclipsant du milieu de son peuple!

Vous avez su peut-être que mon beau-frère avait quitté Rome et qu'il était nommé en Bavière. Ils s'y établissent à présent et vous pouvez penser que ce n'est pas sans chagrin que ma pauvre sœur échange Rome contre Munich. Mon beau-frère est déjà probablement du même avis; mais il l'a voulu et cela rend toute plainte difficile. Mes neveux sont à Pétersbourg; ils travaillent au département asiatique, et sont sous la bonne et vraiment amicale protection de Mme de Nesselrode, maternelle pour eux. Ce sont d'excellents jeunes gens, d'une conduite, d'un caractère, d'un cœur qui ne laissent rien à désirer; Dieu veuille les maintenir! L'Empereur et l'Impératrice les ont traités avec une grande bonté, la société de Pétersbourg les a fort accueillis; ils en sont touchés et reconnaissants, et ce retour tardif dans leur pays n'a eu aucun des inconvénients qu'on pouvait redouter.

Si vous connaissiez à Odessa quelques personnes qui prissent intérêt à la fondation des Bénédictins, proposez-leur d'en être, ma chère Roxandre. L'esprit de foi n'est point arrêté par l'espace, et les prières qui s'élèvent chaque jour de Solesmes franchissent, je l'espère, un bien autre espace encore.

Ecrivez-moi, ma bien chère Roxandre, et envoyez vos lettres à Mme de Nesselrode, on me les fera parvenir et je vous écrirai par la même voie. Surtout ne perdez pas de vue notre réunion possible ; pour moi, je vous promets que je tâcherai chaque jour de mériter de mourir près de vous.

Saint-Pétersbourg, 20 janvier 1835 [1].

Chère Roxandre, je n'ai point mis de hâte à cette réponse que vous attendiez, et, dans un sens, ne pas me presser était vous répondre, vous laisser deviner ma peine de ne pouvoir saisir cette main que vous me tendiez pour m'aider à m'élancer vers vous. Dès la réception de votre lettre, je vis que tout s'opposait à ce moyen de réunion qui s'était aussi présenté à moi ; mais retenue encore par des affaires et ne pouvant rien arrêter sur le moment de mon départ, je m'abandonnais à ces éventualités qui sont toujours espérées par ceux qui n'ont pour eux que l'imprévu : je m'abstenais de faire prendre corps aux obstacles que je jugeais invincibles, en les prononçant tels. Chère et bien bonne amie, vous comprendriez comment il m'est impossible d'allonger mon voyage d'un jour, si vous pouviez juger par vous-même de l'état de ma pauvre santé, de la situation de mon mari, de ses infirmités qui ont précédé mon départ, de celles qui l'ont suivi, de son extrême impatience de mon retour, impatience

[1] Mme Swetchine avait été obligée d'entreprendre un voyage en Russie dont les motifs impérieux sont relatés dans sa *Vie*, chap. XIV.

presque déraisonnable, et de la souffrance où cette absence a mis tous nos intérêts. Il est si urgent, de toute manière, que je revienne au nid, que je me refuse de passer par Munich, ainsi que je m'y étais engagée avec ma sœur, et que je vais prendre la route la plus directe et la faire aussi rapidement que mes forces le permettront. Toutes les séductions de la bonté que j'ai retrouvée ici ne sont entrées pour rien dans les retards que mon départ a éprouvés ; il y a deux jours que j'ai signé un dernier papier nécessaire à l'arrangement de mes affaires, et je pars dans deux jours pour me rendre directement à Paris, par Kœnigsberg, Berlin et Francfort. C'est à peine m'éloigner de vous, et pourtant les mots, malgré nous, conservent tant de puissance, que de quitter le pays où vous êtes, me fait l'effet d'une séparation nouvelle. Sans doute, c'eût été une grande joie de vous revoir un instant et je ne la déprécierai pas quoique je ne voulusse pas m'y borner. C'est beaucoup d'abréger les absences ; dans trois jours et peut-être trois heures, il est bien facile de s'être donné l'aliment de tous les jours qui restent. Chère amie, il le faut ! Gardons notre courage pour viser sérieusement à notre réunion plus heureuse et plus longue.

Le projet que vous avez formé me paraît bien sage et vos moyens d'exécution me plaisent autant que votre but ; car, dans ce projet, aucune privation trop sensible n'entraîne ou n'expose la balance, et j'ai besoin avec vous et peut-être plus que vous, ma chère Roxandre, que votre cœur soit content. Si je pouvais ce que je veux, les personnes ne me suffiraient pas, je voudrais les choses, jusqu'à ce Manzyr où une partie

de vous-même ne saurait manquer de rester attachée. Je vous assure que ce lieu est un de ceux, entre tous les lieux du monde, qui occupent le plus souvent ma pensée. On aime ceux qu'on aime, non pas seulement en eux, mais dans leurs prédilections et dans leurs œuvres. Manzyr est plus que votre création, c'est votre enfant ; vous lui avez donné les inspirations de votre âme, des inquiétudes toutes maternelles, et c'est par le fond des entrailles que vous vous appartenez réciproquement. Vous avez bien raison de dire que c'est par cet établissement que vous avez répondu aux facultés actives et pensantes dont vous avez été douée, et il est bien rare que la Providence permette une si haute et si utile manifestation de la pensée. De tout ce qui a jamais su se présenter à la mienne, rien n'y a répondu autant, comme vie extérieure, que l'existence que vous vous êtes faite. Je sens que tenter seulement de vous en arracher serait une mauvaise action, et qu'une vraie timidité de cœur doit saisir ceux qui, disposés à partager avec vous tout ce qu'ils possèdent, ne sauraient pourtant vous rendre la plus petite partie de ce qui vous aurait été ôté. J'en suis là, chère Roxandre ; mais se revoir n'est pas décider ni même préjuger ; revoyons-nous, et puis le bon Dieu en ordonnera.

Vous ne me dites pas l'époque à laquelle vous pourriez quitter la Russie. Dans tous les cas, il faudra m'en avertir à l'avance, d'abord pour me donner une joie d'avant-goût, qui compte pour ceux qui n'en auront plus que de courtes, et aussi pour me guider dans mes arrangements particuliers. Peut-être pourrions-nous nous revoir avant votre arrivée à Paris, où les étrangers ne se rendent presque jamais qu'à la fin de

la belle saison. Le besoin urgent que j'ai des eaux de Vichy me met en l'air pour l'été, et une fois qu'on est déplacée, il y a bien de la facilité d'aller d'un côté ou de l'autre. Vous apprendrez avec plaisir, chère Roxandre, que je suis fort contente du séjour que j'ai fait à Pétersbourg ; comme dans tout ce qui est évidemment amené par l'expresse volonté de Dieu, j'ai recueilli tous les fruits que je pouvais désirer. J'ai achevé toutes mes affaires, petites et grandes, libéré toute ma fortune ou ce qui m'en reste, assuré tous les intérêts après moi, pourvu à toutes les existences restées d'une manière quelconque sous ma dépendance et mon influence ; enfin, j'ai agi en personne avide de reposer à l'aise dans ce sépulcre où je descends si habituellement par la pensée. Le bien et le mal, comme impressions, ont été sans cesse mélangés pour moi ; quant aux personnes, d'aveugles chances, en apparence, ont semblé décider des dispositions des unes ou des autres : tout s'est trouvé inopiné, il m'a toujours été facile de détourner mes regards de ce qui pouvait les blesser, et de les arrêter avec reconnaissance sur les procédés bons ou aimables, me rappelant qu'on rit des coups d'un enfant et que l'on est touché de ses caresses. Relativement à un certain nombre qu'il faut savoir établir comme déchet de tous ses calculs, et qui me rappelait le temps où je vous disais que je perdais cinq ou six amis par semaine, j'ai trouvé de la constance dans tous les souvenirs et de l'appui dans tous mes besoins. Rien d'essentiel ne m'a manqué, rien de vraiment poignant n'est venu ébranler ce qui était de juste et de légitime confiance. Beaucoup de gens ont été très bien, et presque beaucoup ont été au mieux ; si bien

qu'il m'a été dit, en assez haut lieu, que l'on n'avait jamais vu, après une si longue absence, conserver autant et de si chauds amis, en ajoutant qu'ici j'étais une exception à la règle. Tout cela, chère amie, n'a pas empêché que je souffrisse bien pour me décider à ce voyage, en le faisant et pendant mon séjour. Quand, par la nature de son caractère et l'enchaînement des circonstances, on a presque toujours été dans la lutte ou le mécontentement de soi, il en résulte un passé que la mémoire n'aborde qu'avec répugnance et tremblement. L'habitude seule émousse la pointe acérée des impressions, et il faut convenir que le bon Dieu a terriblement déjoué, en l'amenant ici, les calculs d'une personne qui avait mis son habileté et sa prudence à échapper à la vue du Pétersbourg en relief que l'on promène en Europe, toujours pour ne pas réveiller ce que le temps amortit. Enfin, me voilà à la fin de cet épisode du dernier volume de mon livre ! Dans un mois, si Dieu le permet, je serai rentrée dans mon orbite, y rapportant des dispositions, je l'espère, plus solidement établies encore et animées d'un nouveau zèle, ce qui est le sens et la fin de tous les apologues. Je suis heureuse de reprendre une vie de devoir et de régularité, de rentrer dans une ligne d'idées qui est celle de tout ce qui m'entoure ; de rencontrer, à chaque pas, intelligence parfaite de mes mouvements, véritable sympathie ; d'habiter une région commune, d'oser, non pas d'audace, mais de confiance incessamment encouragée ; de respirer enfin hautement et à l'aise, de retrouver mon pauvre mari, des amis bien chers, des enfants, car je puis les nommer ainsi, par leur déférence et leur tendresse ; mille autres biens au-

dessus et au-dessous de ceux-là, et pourtant, chère amie, je suis éprouvée de cette séparation probablement dernière et par cela même solennelle ! Je n'éprouve point de lutte de volonté, mais d'impressions, mon cœur saigne sans être troublé, la tristesse présente intercepte toute joie à venir ; je suis heureuse de partir et déchirée, impatiente et rêvant de nouveaux délais. Comme il y a des situations si compliquées et si difficiles qu'il est impossible presque de bien faire, il y en a d'autres où, la division se trouvant à la racine même de nos impressions, il est impossible d'être humainement content. La vie scindée par le milieu est bien propre à placer dans ce terrible dilemme, et je sens, pour ma part, que si Dieu n'était presque uniquement mon but, tous les trésors qui m'attendent à Paris ne suffiraient pas pour affranchir ma volonté de tout combat.

Le comte Capo d'Istria m'a dit qu'il vous écrivait mardi dernier ; j'ai manqué ce jour-là, et ma lettre vous parviendra huit jours plus tard. J'ai été aise de le voir et de rendre, en lui, un hommage de plus à la mémoire de son frère, si vénérée et si sincèrement chérie. Je l'ai trouvé très bien, à la distance près qu'il y a entre un grand homme et un homme distingué, ce dont, je crois, on lui fait, comme de coutume, porter la peine. Du reste, les dispositions à son égard m'ont paru bienveillantes. Il m'a été dit que son affaire était en bon train et qu'elle se terminerait bien. J'en reparlerai avant mon départ, non que mon crédit y puisse quelque chose, mais parce qu'il suffit de rappeler, lorsqu'il y a bienveillance, et que, au surplus, il m'est doux de m'en mêler.

Chère amie, quand vous recevrez cette lettre, je

courrai les grands chemins. Ecrivez-moi directement à Paris, faubourg Saint-Germain, rue Saint-Dominique, n° 71. Si je devance votre lettre, ce sera de bien peu, car je crains bien que ma célérité ne fasse honneur qu'à ma bonne volonté.

Paris, 22 septembre 1835.

Ma bonne, chère et vraiment tendre amie, votre indulgente amitié a couvert plus d'un tort de ma négligence et de mon inexactitude ; elle a laissé les apparences pour ce qu'elles sont, vaines et trompeuses, s'attachant à une certitude telle qu'une âme forte peut l'éprouver, certitude inébranlable dans l'affection d'un cœur vraiment fraternel et ami. Quand je renonçai à vous voir sur ma route, j'obéissais à la fois à bien des considérations, et surtout à la plus impérieuse, au sentiment du mal que dès lors je portais en moi-même et qui me faisait souvent regarder comme problématique la possibilité d'atteindre le but, même par la voie la plus abrégée. La peine que je ressentais de mon sacrifice me donnait la mesure du vôtre, mais j'avais pour moi de sentir que je cédais à la nécessité, tandis que mon refus vous livrait à l'involontaire pensée que je ne faisais pas tout ce que j'aurais pu faire. Encore là, ma bonne et chère amie, j'invoquais votre confiance qui ne m'avait jamais manqué, et je demandais à Dieu de la fortifier en vous. C'est le quatrième jour de mon départ de Saint-Pétersbourg à Riga que parurent les signes de la longue maladie que je viens de faire. Ces symptômes annonçaient une perturbation générale qui ne s'expli-

quait que trop par tout ce que j'avais moralement souffert et dévoré depuis dix-huit mois. Plus ma souffrance augmentait pendant ce rude voyage, et plus je le précipitais, ne craignant qu'une chose, d'être arrêtée et privée des seuls secours, auxquels je pensasse. Cette célérité me fit arriver à Paris le vingt-et-unième jour de mon départ; c'était pour moi toucher terre et avoir tout gagné. Huit ou dix jours se passèrent dans l'idée que le repos m'aurait bientôt remise, lorsqu'un soir, en moins de dix minutes, je me trouvai prise d'une enflure, vraiment prodigieuse, si on la considère dans sa rapidité. Ce fut l'ère d'une maladie toute nouvelle qui mit en lumière d'autres désordres non moins graves : dilatation au cœur, embarras dans la poitrine, etc. ; le liquide se faisant sentir partout dans l'enflure, on commença par l'attribuer à l'hydropisie ; plus tard, on perdit cette idée. Je fus mise entre les mains de trois médecins habiles qui, pendant quatre mois consécutifs, ne se virent jamais à la distance, d'abord de peu de jours, puis à celle de quinze, sans changer mon traitement. Vous dire tout ce qui fut employé serait interminable. Le mal de foie avait résisté à la présence de tous les maux nouveaux, mais il ne pouvait plus être question de Vichy; j'étais hors de la condition de ses eaux et intransportable par-dessus le marché. Voilà, mon amie, l'état qui, après s'être arrêté pendant plus de trois mois à son apogée, a commencé à décroître depuis le mois de juillet, mais d'une manière si insaisissable, qu'il ne fallait pas moins de quinze jours ou trois semaines pour constater la plus légère amélioration. A présent, elle

commence à se faire remarquer et à être incontestable : aucun symptôme n'est entièrement vaincu, à beaucoup près, mais tous sont affaiblis. Le sommeil, qui avait manqué tout à fait, revient, et même meilleur que depuis nombre d'années ; je mange ; l'enflure est de plus en plus mobile ; le pouls se régularise ; enfin je reprends, si ce n'est à l'idée d'une guérison complète, du moins à celle de la possibilité d'un prolongement d'existence. Je crois que le danger n'a jamais été imminent, comme dans les maladies aiguës, mais on ne croyait pas que je pusse me tirer de cette complication de maux qui aurait accablé une organisation moins forte que la mienne. Les grâces d'un autre ordre que Dieu y a jointes ont, sans doute, bien contribué aussi à me soutenir. Je ne me suis trouvé aucune volonté propre, pas plus celle de vivre que de mourir. Quand j'allais mieux, j'étais contente ; quand j'empirais, j'étais plus contente encore : jamais je n'ai moins subi ce qu'on appelle la nécessité. C'est qu'elle n'existe pas pour le chrétien ; il n'a pas besoin de se soumettre à la volonté de Dieu, attendu qu'elle est la sienne, et qu'il n'aime que ce que la Providence lui envoie. C'est dans les commencements de la maladie que je reçus, mon amie, votre première lettre, qui me parlait de votre impatience de me savoir arrivée, et me demandait de mes nouvelles. Que pouvais-je vous dire qui ne valût beaucoup moins que l'inquiétude même du silence ? Deux mois après, je reçus votre seconde lettre, qui vous montrait à moi parfaitement rassurée, parce qu'on vous avait mandé de Saint-Pétersbourg. Quelques lignes de moi n'auraient pu que détruire cette tranquillité,

et je m'abstins dans l'espoir que bientôt je pourrais vous parler sans mentir. Cet espoir s'ajourna toujours ; je me reposais sur votre sécurité, et plus tard, le peu de mots dont j'aurais été capable me satisfaisait trop peu pour que je n'ajournasse point encore. Une des plus cruelles épreuves de mon état, et qui subsiste, quoique bien diminuée, était de ne pouvoir rester assise, et d'être obligée à un mouvement perpétuel. Cinq minutes d'immobilité, pendant plusieurs mois, ont été pour moi un supplice, et encore à présent, je marche dans ma chambre au moins sept ou huit heures par jour. Une agitation fiévreuse inexprimable, des suffocations, une augmentation instantanée de l'enflure, me prennent du moment où je me distrais de la nécessité de toujours marcher ; et quand je m'impose cette immobilité par une contrainte volontaire, je suis à chaque moment menacée de me trouver mal. Vous pouvez comprendre ce que c'est que d'écrire dans un état pareil, et il n'en faut pas tant, chère amie, pour me justifier à vos yeux. Notre amitié est hors de la portée de tout ce qui peut compromettre les amitiés purement humaines ; elle est sous la sauvegarde du temps qui a pesé sur elle, de Dieu qui consacre tous les intérêts auxquels la piété se mêle, de cette intimité des âmes qui, une fois goûtée dans la paix d'une estime profonde, échappe à toute vicissitude. Rien ne pourrait absoudre ni vous ni moi de la plus légère altération dans notre mutuelle confiance ; chacune des paroles d'âme et de cœur que nous échangeons a quelque chose de l'inviolabilité de la foi, et c'est jusqu'aux portes de l'éternité que nous devons porter intact le

dépôt que chacune de nous a confié à l'autre. Ah ! chère amie, je ne vous demanderai jamais comme témoignage nouveau ce qui pourrait vous coûter un effort ou un regret : vous seule restez juge de ce que vous pouvez faire pour moi. Mais si jamais vos devoirs, vos liens, vos intérêts d'affections, se conciliaient avec mon profond désir de vous revoir, de passer avec vous assez de temps pour nous reposer ensemble, même de l'émotion de nous être revues, rappelez-vous que vous me le devez aussi, et qu'il n'est pas une disposition de mon existence intérieure ou du dehors qui me rende cette consolation moins désirable. Vous appartenez, dans mon âme, à cette première couche qui supporte tout le reste, et qui, elle-même, ne change jamais : *Das beharrliche im Wechsel*[1].

Ce que j'ai retrouvé ici de soins, d'affection. de sollicitude, est hors de toute prévision et de tout calcul. Il a été dit que je mourrais insolvable, malgré cette bonne volonté de m'acquitter qui pourtant ne me quitte pas. Pendant une aussi longue maladie, non seulement je n'ai pas eu à me plaindre de quelque délaissement, mais c'est plutôt l'excès opposé qu'il m'a fallu combattre, en toute sensibilité de reconnaissance.

Vichy, 4 juillet 1836.

Ma bien chère Roxandre, Hélène savait trop ce que vous m'étiez pour ne pas aller à vous, comme à mon *alter ego*, et vous, ma si chère amie, pour ne pas la

[1] La fixité dans le changement.

recevoir comme mon enfant d'adoption. Une affection qui vient ainsi se mettre en tiers est une franc-maçonnerie bien puissante, bien rapide. Les indifférents, comme vous le dites si bien, ne comprennent rien aux effets de cet agent invisible ; mais, en tout, l'indifférence a le beau privilège d'être peu compréhensive, et il y a bien longtemps que je crois vrai, dans toutes les acceptions, que pour connaître il faut aimer. Hélène me parle de vous avec beaucoup de sensibilité, et il m'a été bien doux que vous en ayez été contente. C'est un cœur bien aimable que le sien ; elle éprouve toute la bienveillance qu'elle témoigne, et son expansibilité n'empêche pas que sa puissance d'affection ne se concentre avec une grande force sur peu d'objets.

Chère amie, ce sont des existences entières qui s'écoulent entre nos lettres, et pour nous y faire pénétrer réciproquement, ce n'est rien moins qu'un monde d'impressions et de pensées qu'il vous faudrait soulever. Nous n'avons plus la force d'une telle tâche ; aussi, pour ma part, je me sens de plus en plus accablée de la longueur de notre séparation. Quel poids de moins, si je vous avais revue, même pour vous perdre, avec l'espoir, bien plus vivant que je ne puis l'avoir, de vous retrouver, le bonheur ne justifiant la confiance que pour l'augmenter ! Si nous avions repris les fils rompus de nos entretiens, l'habitude de tout oser dire, la distance même, ne nous empêcheraient pas de vivre à deux d'une vie très intime et même très une. Rien de tout cela ne nous a été permis, et dans les obstacles, nos volontés respectives ont été comptées pour rien ; je l'aime bien mieux,

chère amie. Chacune de nous a été prise et conduite par une main ferme et miséricordieuse, et il faut la suivre jusqu'au bout, non pas seulement dans les lois impérieuses, mais encore jusque dans les inspirations. Quel que soit mon ardent désir de vous retrouver, j'en croirais le bonheur profané, compromis, s'il était acheté au prix d'une de ces consolations que vous donnez à tant d'autres et dont le souvenir sera un jour une de vos récompenses. L'absence de votre frère ajoute à vos pieuses obligations. Rien ne vous eût remplacée, ma chère Roxandre, et vous suppléerez à tout parce que vous vous multipliez vous-même; dans les inventions de votre piété filiale, vous saurez être mère, fille, toute une famille à la fois.

Au moment où j'allais vous écrire, j'ai retardé dans l'attente de la lettre que vous m'aviez promise et dont l'oubli ne m'est que trop expliqué maintenant par les tristes et intéressants détails que vous me donnez sur la fin de la jeune Mme Netchaef. Cette œuvre de bon secours et de compatissance vous avait été dévolue, ma bien chère amie; que ce ne soit pas votre dernière mission de ce genre! Je voudrais bien faire un pressentiment de l'instinct qui me fait convoiter votre présence en semblable circonstance; j'en tirerais, ce me semble, tous les genres de bons augures. Je croirais presque, chère bonne amie, que Dieu veut vous en laisser le temps, aux forces qui me restent, malgré leur prodigue emploi et les complications qui les usent. Il y a bien longtemps que vous me disiez que j'avais surtout besoin de repos; je l'éprouve bien ici : le peu que j'ai sauvé me fait supporter tout ce

qui me manque, mon entière solitude, mon incapacité absolue de travail, et des journées qui pourraient paraître longues, quand elles s'allongent de presque toute la nuit, ce qu'elles ne m'ont point paru encore. J'ai souvent pensé que c'était par le cœur qu'on ne s'ennuyait jamais, les deux héros de l'ennui, M. de Châteaubriand et Benjamin Constant, m'ayant mise sur la voie de cette vérité en démontrant bien que ce n'est pas l esprit qui en sauve.

Je vous remercie, ainsi que votre bon frère, d'aimer un peu M. Lacordaire, mon autre adoption. Ce que j'aimerais, ce serait de vous le faire connaître, et en attendant, si c'est possible, de vous donner une idée de ses conférences à Notre-Dame. Les voilà interrompues par l'humble et sage résolution qu'il a prise de se retirer à Rome pendant deux ou trois ans, et de s'y livrer, dans la retraite, aux travaux que demandent sa vocation toute spéciale et les encouragements inouïs qu'il a reçus. C'est une belle et bonne chose qu'un sacrifice qui doit coûter beaucoup, même au zèle ! Il a été fait avec tant de dévouement et de pureté d'intention que j'espère le voir accepté et béni.

Votre notice sur Manzyr n'est pas seulement une chose prodigieusement intéressante pour qui vous connaît et vous aime, cet établissement est d'un haut intérêt général, il fait grand honneur au pays. De premier mouvement j'avais envoyé cette notice à un de mes amis pour l'insérer dans un ouvrage périodique ; un second mouvement, qui est toujours celui de la prudence, m'a fait préférer, chère amie, obtenir pour cela votre agrément. Je ne puis supposer que

vous y trouviez le moindre inconvénient, et dès lors un exposé de ce genre, fait en termes si bons et si simples, ne peut qu'être utile et faire un bon effet. Dites-moi vite un mot là-dessus.

Le comte Nicolas Palhen m'a dit que son frère Frédéric et sa femme viendraient passer l'hiver prochain à Paris ; cela me charmerait. Vous avez été aussi notre lien, et je voudrais bien pouvoir leur rendre, dans un pays nouveau pour eux, l'impression que leur aimable accueil m'avait laissée. Et votre frère, ne poussera-t-il pas si loin son voyage ? Je ne puis même le désirer aujourd'hui, mais je ne veux renoncer à aucune de vos joies, ni à les faire miennes, et j'espérerai toujours que je vous reverrai et aussi votre Marie, qui m'est déjà bien chère. Ne m'abandonnez pas, me dites-vous, chère amie : s'abandonne-t-on jamais soi-même ? Faites seulement que le foyer se rapproche de moi, et je me charge d'y entretenir le feu auquel je rallumerai le mien.

Paris, 10 août 1837.

C'est par vous, ma bonne et chère Roxandre, qu'il m'eût paru simple de commencer, et c'est presque par vous que je finis, sans que vous ayez à vous plaindre, sans qu'aucun de vos droits soit méconnu, et sans qu'il soit moins vrai que sans cesse les mouvements de mon âme appellent ou votre douce compassion, ou votre compréhensive intelligence, ou bien même encore votre regard, sous lequel j'aimerais tant pouvoir vivre. Que n'aurait eu à vous dire ma tendresse ? Elle a recueilli comme un trésor, à travers les

longues années qu'elle remonte, tout ce qui est venu de vous et tout ce qui est venu d'elle-même. Ma bien-aimée Roxandre, que je vous écrive ou que je ne vous écrive pas, sachez que vous êtes au fond de mon âme et de mes pensées, que vous m'êtes proche, comme l'est ce qui nous pénètre par la fusion. Voilà un fait et à jamais notre point de départ. C'est à votre occasion que je reconnais avec plus d'évidence qu'il y a des époques, dans les amitiés, où il y a, non pas seulement besoin, mais nécessité de se revoir, non pour s'aimer davantage, mais pour se mieux entendre. Il y a des choses, mêmes intimes, qui peuvent se raconter, il y en a d'autres qu'on ne peut que laisser voir, dérouler lentement sous des yeux amis, qui demandent, pour être bien comprises, à être suivies dans tous leurs mouvements, jugées dans leur ensemble et dans toutes leurs conséquences. Je sens cela, ma bien chère amie, et j'ose vous dire : N'attendez pas longtemps pour faire que nous nous revoyions. Ah ! sans la grandeur, sans l'importance du saint devoir qui vous arrête, combien j'aurais été pressante ! Combien j'aurais soumis à ce vœu de mon cœur toutes les considérations qui vous font ajourner ! J'aurais usé de tous les moyens et même de toutes les séductions ; j'aurais tendu à votre affection de véritables pièges ; je me serais montrée à elle malade et faible, de cette douce faiblesse d'une santé sans avenir et d'un cœur avide des consolations que vous lui donneriez. Je m'en abstiens, chère amie, et cela par la tendresse qui m'identifie à vous : car je ne sais désirer pour vous que la perfection que j'aurais demandée à Dieu pour moi-même. Fions-nous-en donc

à lui, et remettons-lui les intérêts de cette amitié qu'il a gardée, et qui peut-être ne nous a donné encore ni son dernier mot ni sa plus chère récompense.

Vous avez su combien j'avais été éprouvée. Depuis dix mois j'ai vécu de deuil, d'inquiétude, et de ces souffrances de tout ce qui nous appartient, qui atteignent d'une manière non moins vive et non moins pénible que les souffrances directes et personnelles. Vous avez su qu'au mois de juillet dernier la pauvre Nadine avait été enlevée à un des bonheurs les plus complets de ce monde. A peine remise de l'ébranlement causé par une perte si cruelle à la vieillesse attristée de mon pauvre mari et par mon fatigant voyage dans le midi, et comme je jouissais, non pas sans trouble, de la présence de ma sœur, qui était venue me faire une petite visite à l'issue de l'automne, les nombreuses alarmes que je portais en germe ne tardèrent pas à devenir tout à fait menaçantes. Ma sœur, que je ne retenais pas, par un pressentiment secret, et que je laissais partir au milieu du bouleversement des routes, qui arrêta presque, pendant quelque temps, toute communication, n'arriva que pour rester mortellement frappée des ravages déjà faits par la maladie. Tout espoir lui fut ôté dans le moment même, et six semaines après mon pauvre beau-frère, si animé encore d'esprit et de volonté, n'existait plus ! Ce malheur ouvre devant ma sœur un vrai gouffre de perplexités et de douleurs ; une immense responsabilité vient peser sur elle, son existence extérieure est détruite comme l'autre ; ses charges seules se proportionnent au nombre et à l'étendue de

ses pertes : cinq garçons dont deux ne sont point encore élevés. Léon, celui du milieu, achève son éducation à peine, et des deux aînés Grégoire seul a un pas de fait dans la carrière. Les bienfaits de l'Empereur sont venus à son secours. Tout cela, ma bien-aimée Roxandre, considéré au point de vue humain, serait bien lourd à porter. Son retour en Russie, où elle doit ramener ses enfants, est tout indiqué et se réalisera prochainement. On lui proposait Karkof, Moscou, et même Odessa. Ce dernier parti l'eût rapprochée de vous et c'en était le bon côté, mais j'y élève, pour ma part, des objections. Il s'agit de nationaliser de jeunes enfants nés hors du pays, et pour cela je ne trouve pas Odessa assez russe ; Moscou lui rend au moins, comme pays et comme famille, cet abri protecteur qui lui est ôté dans son mari.

J'ai été vivement touchée du mouvement de votre frère vers moi, après une interruption de plus de vingt années de tout rapport direct, mouvement au fond duquel vous étiez, ma bien-aimée Roxandre, et qui vous a été doux. Je lui ai répondu avec une effusion bien sincère ; sa belle âme inspire toute confiance à la sincérité de la mienne, et si jamais j'avais le très réel plaisir de me trouver rapprochée de lui, et que quelque difficulté s'élevât, je serais sûre de m'en tirer toujours par ma seule arme contre amis et ennemis : la vérité absolue. Je ne vous en ferais pas pourtant une égale et même application : son expression resterait négative avec votre frère, mais avec vous, ma bien chère Roxandre, et pour vous, toutes mes idées et tous mes sentiments, dans leur abondance et leur désordre, toutes les expansibilités avec leur abandon et leur cha-

leur primitive! Ah! que je suis sûre de trouver grâce devant vous! Comme je sens que je pourrai vous montrer mon âme tout entière, dans son centre et sa vie unique! Ma chère Roxandre, quand vous verrez votre fidèle amie, en dépit de ses afflictions, de ses infirmités, de son dépouillement, la plus heureuse pourtant et la plus riche des créatures; quand vous la verrez dans ces profondeurs qui ne s'ouvriront devant vous que pour trouver la vie bien belle et la mort bien désirable; quand vous le verrez, ce pauvre cœur, couvert de cicatrices, toujours victime de lui-même et se blessant à toute chose créée, affranchi par la grâce, ne trouver ni terme à sa félicité, ni paroles pour sa reconnaissance, seulement alors, mon amie, tout le plan de la miséricordieuse Providence vous sera révélé sur la pauvre âme dont vous avez vu les premiers combats. Je vous parlerai, il me semble, ma bien chère Roxandre, comme je n'ai parlé à personne, sans réticence, sans étude, sans calcul, tous les voiles soulevés comme au grand jour. Je le sens bien, c'est à vous qu'appartient la vue complète de l'âme que vous ne pourrez savoir que parce que vous l'avez toujours devinée; vous suivrez le merveilleux travail qui, dans une seule vue, fait embrasser deux états et l'économie providentielle tout entière. Ces paroles, chère amie, se sont trouvées au bout de ma plume presque à mon insu. Ce n'est pas ce que je voulais dire, j'en étais même à mille lieues; c'est pourtant ce que j'aurais à vous dire sans cesse, et pour ajouter à l'obscurité de l'énigme, ce qui faisait aussi un peu que je ne vous écrivais pas. Je ne puis librement vous donner que tout moi-même; ce que j'en distrairais dénaturerait ce que je vous donne, et

puis c'est grignoter au lieu de manger, et vous savez que ma nature n'est pas de celles qui se contentent des à peu près.

Combien je jouis de la sécurité que vous laisse la santé de votre maman et des espérances que vous donne Marie [1] ! Ce sont là vos deux pôles, et vraiment ils ont de quoi faire grouper autour d'eux bien des intérêts et bien des vœux plus qu'à demi satisfaits. Il me paraît impossible que Marie ne soit charmante ; quelque chose de votre âme a dû passer dans la sienne, et votre frère lui-même ne l'aimerait pas tant, si elle ne vous ressemblait pas. Combien de temps doit durer leur absence de Russie ? Leur voyage d'Italie les fait-il renoncer à celui de France ? Ne les verrai-je pas ici ? Comme j'aurais été volontiers au-devant d'eux, de toutes les illusions la plus capable de me donner le change !

Sans cesse j'ai désiré faire honneur à votre recommandation par quelque empressement à me rendre agréable à la comtesse Palhen, dont j'avais conservé une impression très favorable ; mais toute ma bonne volonté est restée en chemin, par mon peu de disponibilité d'abord, et aussi par les inconvénients que j'ai redoutés à un peu plus d'intimité. Sa sauvagerie qui lui est assez reprochée, ne m'eût pas éloignée, comme bien vous pensez, elle aurait été même un attrait de plus ; mais j'ai senti ce que vous m'avez dit plus tard : qu'il y avait une direction, dans cet intérieur, si complètement différente de la mienne, que des chocs

[1] Marie Stourdza, fille d'Alexandre Stourdza, frère de la comtesse Edling.

inutiles pourraient être appréhendés. Je connais depuis un temps immémorial le comte Frédéric ; je lui ai toujours reconnu, avec des qualités très estimables, beaucoup de ressources dans l'esprit et une instruction solide, si j'en excepte celle à laquelle ne se croient pas obligés souvent les hommes les plus instruits ; mais particulièrement, en le retrouvant ces deux dernières fois, mon sens intime et intérieur a été frappé d'une sorte de raideur, d'amertume, de ce peu de bienveillance dans les jugements qui nuit à leur rectitude : car plus je vis et plus je me convaincs qu'il faut aimer pour connaître. Ces partis pris comme blâme et dédain m'ont découragée. Quand on approche d'un intérieur soumis à cette sorte de triste homogénéité, un mouvement involontaire fait qu'on recule, et la prudence même l'inspire, lorsque rien ne vous donne mission du contraire. Ces difficultés n'existent pas dans des rapports purement du monde ; elles n'existent pas même pour des personnes pieuses d'ailleurs, mais qui ont par la pensée d'autres intérêts que ceux de Dieu et de sa loi. Il n'en est pas ainsi pour moi ; tout m'y ramène, comme ces mille issues ramenaient au palais de la fée Strygiline ; et dans une heureuse habitude d'être libre au milieu des gens que je vois, je cesse d'être moi-même, sous les restrictions, les interdictions et les ménagements calculés. D'après ce que vous m'en dites, je vois que les préventions contre la vérité remontent bien haut, puisque ce n'est rien moins que la famille remplaçant Dieu, et l'amour souverain, que nous devons à Dieu, redouté comme pouvant ôter quelque chose au dévouement exclusif pour nos liens naturels. L'erreur serait ici à l'origine même

des choses, et en partant d'une base si profondément fausse, comment non pas seulement l'intelligence, mais la sensibilité même, ne seraient-elles pas dévoyées? Je le sais bien, ma bonne chère amie, avoir si haut à remonter ne saurait être un motif de découragement, c'est simplement quelques tours de roue de plus; mais, encore une fois, en maintenant son privilège de franc-parler il ne faut en user que s'il est utile.

Ma bonne Roxandre, voilà une énorme lettre écrite en courant et qui sent presque le coin du feu, comme l'avant-goût d'une de ces conversations qui me rendraient si heureuse. Tenir votre main, vous regarder, suppléerait déjà à bien des paroles et me plongerait dans cette délicieuse paix où l'on goûte, comme dans la contemplation, tous les biens à la fois! Adieu, ma chère, mon excellente amie; je vous bénis et je vous aime. Puis-je vous remercier assez des deux cents roubles que vous donnez bien moins aux Bénédictins qu'à moi-même? Ils ne cessent de prier pour vous, et c'est ce que je leur recommande sans cesse.

Paris, 18 août 1837 [1].

Chère amie, à un premier signe de faveur se rattache l'espérance de toutes les autres. Je vous ai dit

[1] Dans cette lettre et dans les lettres qui vont suivre, Mme Swetchine se montre préoccupée d'une pensée, où elle s'était gardée de prendre la moindre initiative : c'était le projet d'un mariage entre la jeune Marie Stourdza, nièce et unique héritière de la comtesse Edling, et l'un des princes Gagarin, neveux de Mme Swetchine. Ce fut le moment où la princesse Gagarin venait de perdre son mari et se voyait enlacée dans des

l'excellente impression qui avait survécu à l'entrevue de Munich, le jugement si favorable de ma sœur, sa reconnaissance, la disposition qu'elle aurait eue à toutes les avances, si elle n'avait été contenue par votre générosité même et par des avantages si supérieurs à ceux qu'elle pouvait offrir. Je puis dire que dans cette circonstance, comme dans toutes les autres, je l'ai vue la personne à la fois la plus délicate et la plus consciencieuse, au point que ce qu'elle recherchait davantage était de savoir lequel de ses deux fils justifierait le mieux la précieuse confiance dont il pouvait devenir l'objet. Dès lors, chère amie, avec tous ceux qui le connaissent, ma sœur était revenue à Eugène, lui reconnaissant, plus qu'à son frère, les conditions d'un sort à deux irrévocablement fixé. Elle me communiquait ses réflexions à cet égard et ses pensées, lorsque me vint votre lettre du 16 juin qui contenait dans ses premières lignes : « Vos neveux ont gagné le cœur de mon frère, surtout Eugène, à ce qu'il paraît. » D'autres passages de cette même lettre se rapportaient à la même impression, et cela pendant que de mon côté mes souvenirs, les observations générales qui me parvenaient, le caractère qui perçait dans les lettres de mes

difficultés de toute nature, que la comtesse Edling choisit pour faire la première ouverture de ce projet d'union, et resserrer ainsi, par une inspiration aussi délicate que généreuse, ses liens avec Mme Swetchine. Ce mariage eut lieu en effet, et la jeune Marie Stourdza, devenue princesse Eugène Gagarin, se montra également digne de ses deux mères adoptives. Elle accourut au lit de mort de Mme Swecthine, image touchante de la plus fidèle amitié, et elle perpétue aujourd'hui, à Manzyr, ainsi que le prince Eugène Gagarin, toutes les traditions de la noble fondatrice.

neveux, me ramenaient précisément au cadet. Je n'hésitai pas à en parler à ma sœur. Nous étions parfaitement d'accord sur la justice de sacrifier le droit d'aînesse, et je vous aurais écrit immédiatement dans ce sens, si votre lettre ne m'avait point ajournée, pour de plus amples détails, au retour de votre frère. Aujourd'hui, enfin, ils me viennent dans votre lettre du 16 juillet. Il faut que vous sachiez que dans cet intervalle j'avais fort discuté avec Grégoire, une à une, les idées qu'il apporte au soin de son avenir et que, toujours sous l'impression des doutes qui me faisaient pencher vers son frère, je lui conseillais de ne pas s'imposer plus de raison qu'il n'en pourrait porter, et de faire même, s'il le fallait, de véritables sacrifices à son instinct d'indépendance. Cela fut très bien écouté. Le pauvre cher enfant est tout entier encore dans le domaine de l'imagination, et il est dans sa nature d'y vivre longtemps. Ceci fait, je sondai son frère et je ne puis vous dire tout ce qui s'est joint, de prime abord, de délicatesse, d'inquiétude de léser Grégoire, de lui ôter quelque chance, à la disposition franche et loyale, qui s'est montrée immédiatement en lui, d'accueillir l'espoir du bonheur qui lui était présenté. Je puis dire que son appréciation vive et complète des avantages que je lui montrais a été égale, en tout, à sa modeste retenue, à la difficulté de lui insinuer même qu'il pourrait oser se mettre sur les rangs. Ma sœur y mettait une défiance plus touchante encore dans le cœur d'une mère; car il est si facile de douter de soi et il en coûte tant de douter, comme succès, pour ceux qu'on place si haut dans son cœur! J'allai jusqu'à dire que d'après vos lettres je croyais avoir découvert qu'Eugène conviendrait et

peut-être plairait plus que Grégoire. Eugène répondait à cela que c'était impossible ; tandis que son frère regardait comme inévitable, une fois les deux frères comparés, qu'il ne fût plus question de lui. J'en étais donc là depuis plusieurs jours, pendant lesquels les lettres de Munich ne me parlaient que de l'attente où ils étaient de l'arrivée du prince Serge Gagarin et de sa famille, quand je reçus une lettre de mon neveu Grégoire dont je vais textuellement transcrire les passages qui vous intéressent : « La dernière conclusion de toutes mes réflexions avait été que je deviendrais à tout prix un homme posé, qui sait sacrifier sa marotte à un bien réel ; mais depuis que je sais que c'est à Eugène qu'on pense, qu'Eugène adopte l'idée avec plaisir, qu'il m'en parle chaque jour, qu'il sourit d'avance à ses projets agronomiques, au bonheur de sa vie domestique, qu'il bâtit sur ce bonheur des plans et des châteaux en Espagne, je suis tout à fait heureux. J'ai l'intime conviction que tout le monde y gagnera, lui et elle. Eugène s'attachera corps et âme, il deviendra le modèle des maris ; je lui connais toutes les qualités nécessaires pour le devenir. » J'ose vous introduire, ma bien-aimée Roxandre, dans toute la liberté de ces épanchements ; ils n'auraient pas aux yeux d'un autre le degré de convenance exigible peut-être, mais des paroles, exprimées tout à fait comme elles résonnent dans le for intérieur, ont bien leur prix. Grégoire, dans cette même lettre, m'en annonçait une autre de son frère sur le même sujet ; dès que je l'aurai, je vous en livrerai le texte avec tout l'abandon que me dicte mon cœur et toute la franchise que je vous dois. Voilà donc, mon amie, comment je réponds à votre inter-

pellation : Lequel de vos deux neveux deviendrait le mien ? C'est en acceptant tous les droits que vous me donnez sur Marie, c'est après avoir supplié Dieu de m'éclairer, de prononcer dans l'intérêt de Marie, comme si c'était le seul qui me touchât, comme si Marie était ma fille et aussi mon unique enfant, que mes vœux et ma confiance s'arrêtent ici sur Eugène; c'est lui, ma bien chère amie, que je voudrais donner pour fils à votre excellent frère et pour neveu à vous, déjà ma sœur. C'est avec clarté, je puis dire avec évidence, que la raison, la prudence, la sagesse de ce choix, m'apparaissent en renouvelant sans cesse leur sanction. Eugène a toujours eu depuis sa première enfance tous les caractères de l'honnête homme : l'humeur la plus douce et la plus égale, une solidité qui ne s'est pas démentie, quelque chose de *steady* [1], comme disent les Anglais, une sensibilité véritable, et une de ces bontés qui jouissent avec sincérité du succès de tout ce qu'elles aiment. Aussi, moins brillant que son frère, comme je vous l'ai déjà mandé, il s'est toujours identifié à tous les avantages qu'il remportait, soit dans les salons, soit dans sa carrière ; dans plus d'une occasion, il a veillé sur lui comme son ange gardien. Du reste, ici, le mérite d'Eugène se lie à celui de Grégoire sans le faire disparaître, car c'en est un aussi, dans un frère aîné, de reconnaître la supériorité de la sagesse et de la raison et d'abdiquer presque sa volonté en leur faveur. Lorsque, pour la première fois de leur vie, à l'âge de vingt-deux et vingt-trois ans, les deux frères durent se séparer, jamais affliction plus tou-

[1] Solide.

chante n'éclata des deux parts ; mais ici encore, Eugène qui, à la vérité, demeurait, s'assura, par ses vifs et longs regrets, la priorité. Je crois qu'en tout sa vraie distinction penche vers le cœur, tandis que celle de son frère, sans avoir moins de cœur, incline vers l'imagination ; et de ces deux puissances, on déciderait bientôt celle dont le mariage sait tirer le meilleur profit. Comme je vous le disais, mon amie, il y a peu d'heures que votre lettre est entre mes mains ; j'y réponds de rapide et toute personnelle impulsion. Je vous dis, en en appelant à plus ample information, tout ce que je sais, tout ce que je juge et pense : c'est mon intelligence sur cette question et mon âme tout entière que je vous ouvre. Je vous écris en la présence de Dieu, l'écoutant, l'interrogeant tour à tour, selon la sainte familiarité qu'il permet à ses enfants ; toutes mes paroles, je vous les répéterais, ce me semble, dans l'éternité. N'est-elle pas déjà pour nous qui croyons plus que nous ne voyons et ne sentons ? *Plus de foi que de vie*, n'est-ce pas, mon amie ? Ah ! que je comprends bien saint Martin dans sa colère quand il entendait dire : L'autre vie, — et qu'il reprenait brusquement : Il n'y en a qu'une. Je tiens à confondre nos avenirs ; avec vous encore je repousse toute volonté inflexible et ardente de faire triompher le désir, pourtant bien vif, de mon cœur. Nous ne voulons, et cela avec une sincérité parfaite, que la sainte volonté de notre cher et adorable Maître, nous ne voulons qu'elle ; dès lors, toutes ses manifestations, les plus contraires même à nos vœux, auront, non pas seulement un involontaire acquiescement, mais notre consciencieuse adhésion et notre pleine confiance. Maintenons-nous, mon amie,

sur la pointe de cette aiguille qui termine dans les cieux nos longues et nombreuses expériences, si larges à leur base ! Bien des fois j'ai cru être près de mourir, — un saint attrait pour la mort quitte peu les âmes chrétiennes, — mais quand j'entrevois un rayon de l'avenir que me préparerait votre amitié, les décrets de Dieu me semblent ouvrir une tout autre route, et je ne sais quelle confiance me dit que bien des effusions de reconnaissance et de tendresse précéderont mon *Nunc dimittis*.

Je n'ai encore rien dit ici pour votre frère, mais c'est que tout, dans cette lettre, est pour lui comme pour vous ; lisez-y mon âme tout entière et son dévouement à jamais inaltérable. Le trésor qu'il me confierait passagèrement deviendrait mon vrai trésor, et je puis dire que je l'entourerais de toute la crainte et de tout le respect qu'inspirent les choses saintes. De telles consolations pourraient-elles m'être données encore ? Mon amie, les choses où Dieu est tellement portent en elles-mêmes leur sécurité ; naturellement, j'aurais de la répugnance à reprendre aux intérêts dont j'ai presque toujours eu à sacrifier le bonheur ; ils étaient religieusement gardés au fond de mon âme et il faut que ce soit Dieu qui leur rende la substance et la vie pour que j'ose me confier à la réalité, après avoir pendant si longtemps vécu seulement de son image ! Mon amie, ma chère et véritable amie, soyez bénie, récompensée, comme l'amitié bénit et comme Dieu récompense.

Je ne sais encore rien de la direction que prendra ma sœur quand elle aura quitté Munich. Grégoire me mandait que son oncle, le prince Serge, était arrivé

depuis deux jours, et il ajoutait : « Jusqu'à présent on n'a encore rien décidé pour l'avenir de maman et de mes frères ; mais j'espère qu'il ne partira pas sans qu'on ait fixé les points controversés. » Les grands débats portent sur le lieu de l'établissement de ma sœur. A la réception de votre lettre du mois de juin, je lui ai communiqué les considérations puissantes que vous faisiez valoir d'une manière si adorable en faveur d'Odessa. Je ne saurais vous exprimer toute sa reconnaissance et toute sa conviction des avantages qu'elle pourrait retirer de vos lumières et de votre expérience ; mais ce qui la met en suspens, ce qui milite puisamment pour Moscou, c'est encore moins la proximité des terres que l'idée de moins l'éloigner de ses enfants. Eugène, dans le premier projet, devait naturellement prendre Moscou pour centre de ses affaires ; Léon, le troisième, y achever ses études et peut-être y commencer sa carrière ; Théophile a seize ans et doit lui échapper bientôt. Tout cela trouble et divise son pauvre cœur de mère. C'est trop, à la fois, d'avoir à concilier toutes les tendresses avec les devoirs rigoureux et rationnels de chef de famille. Mais rien de tout cela ne peut tarder à se débrouiller, et aujourd'hui un intérêt plus puissant domine encore ces intérêts déjà si graves.

Si, après cette longue lettre et son contenu, j'avais la disposition ou la force de vous faire une querelle, je vous reprocherais amèrement le *cottage* de la côte méridionale, infidélité pour Manzyr et, tant que je vis, criante injustice à mon égard. Y pensez-vous, chère amie, et n'est-ce pas assez, pour nous séparer, de vos affaires et de vos devoirs : faut-il encore que j'aie à démêler avec vos plaisirs ? Je vous préviens que je prends

la côte méridionale en haine, et que je la regarde irrévocablement comme un très mauvais procédé. Adieu, mon amie ; mon plus tendre respect à votre maman ; pour madame votre belle-sœur, la plus affectueuse assurance de tout le désir que j'ai d'être rapprochée d'elle ; mes amitiés au comte, un baiser sur le front de Marie, et pour votre frère et pour vous tout ce qui peut vous donner l'impression d'une reconnaissance profonde et intime.

Auteuil, 15 novembre 1837.

Ma bien-aimée Roxandre, vous aurez trouvé, comme vous vous y attendiez, une lettre de moi à votre retour ; elle se sera croisée avec celle que je reçois de vous, du 5 octobre. Cet intervalle a suffi pour changer bien des dispositions dont je vous parlais, de nouvelles perplexités étant venues s'ajouter à toutes celles qui accablent ma pauvre sœur. Elle était partie de Munich dans l'idée de se rendre immédiatement en Russie, et Odessa, de toutes façons, était le lieu qui paraissait le plus favorable à son établissement ; mais retenue à Munich par des difficultés de tout genre et de toutes dimensions, elle fut arrêtée à Salzbourg par la maladie du jeune professeur de russe que Grégoire avait fait venir et qu'elle ramenait en Russie. Cette maladie, qui menaçait d'être mortelle et qui ne laisse encore guère d'espoir, lui fit perdre près de quinze jours. Arrivée à Vienne, nouveaux déboires, nouveaux retards : elle est obligée de se séparer d'une femme de chambre ancienne et fort attachée, par un accident affreux arrivé au mari de cette femme, qui retournait en France. Au

milieu de tous ces délais forcés, de ces désolantes lenteurs, toutes les inquiétudes possibles lui ont été données sur les difficultés de la route d'Odessa, sur les exigences de cette ville, sur le luxe de ses habitudes, et la saison avançait toujours ! Enfin, au moment où elle aurait pu se mettre en route, toutes les voix se sont réunies pour lui représenter comme le comble de l'imprudence de s'embarquer, au milieu de la fâcheuse transition de l'automne à l'hiver, dans des équipages frêles et incapables de résister aux mauvaises routes, sans personne de rompu aux voyages et qui eût vraie connaissance ou habitude du pays, l'impossibilité de marcher de nuit ; le manque de gîtes était encore une autre cause d'effroi. Je vous avoue que, pour ma part, je tremblais à la seule pensée de ce voyage fait sous de telles conditions, et, malgré mon très sincère désir de savoir ma sœur posée quelque part et hors d'un provisoire funeste, je me suis abstenue de combattre sa première velléité de ne rentrer en Russie qu'au printemps. Je n'ai pas opiné plus vivement pour la décider à suivre sa première idée d'Odessa. Comme je le lui ai mandé à plusieurs reprises, je suis convaincue que sa présence vous eût été agréable ; mais je ne l'ai jamais jugée indispensable au succès de notre chère et grande affaire. Je lui garantis que son désir de la conclusion était trop juste, trop sincère, pour rendre difficile en témoignage, et que l'expression de sa bonne volonté, sous toute autre forme, se ferait également bien comprendre de vous. J'ai tenu particulièrement, dans cette circonstance, comme je l'avais déjà fait antérieurement, à bien laisser ma pauvre sœur libre du parti qu'elle prendrait. J'ai toujours redouté qu'elle ne fût

tyrannisée, entraînée hors de ses propres voies, par la crainte de ne pas faire, dans l'intérêt d'Eugène, tout ce qu'elle aurait pu. Alors seraient venus d'autres scrupules, d'autres tiraillements dans l'intérêt de ses autres enfants. Votre sollicitude, déjà affectueuse, votre prudence présidant aux destinées d'Eugène, quoi qu'il arrive, chère Roxandre, vous serez là pour tout compléter, pour tout établir, ou bien pour ménager, adoucir ce que vous n'aurez pu empêcher. C'est dans ce sens-là que j'ai toujours parlé à ma sœur ; je le ferai encore quand je saurai sa résolution définitive. Elle avait songé à Presbourg, qui est très rapproché, fort peu cher, et qui lui offre une retraite profonde, considération la plus déterminante, dans sa position. Je crois que ce point une fois arrêté, Eugène, dans son impatience dont me parle beaucoup ma sœur, ne tardera pas un moment à retourner en Russie ; malheureusement, je crains qu'il ne puisse prendre le chemin le plus court, et qu'il n'ait à passer par Pétersbourg. Mais, dans ce cas, il ne dépasserait pas de beaucoup cette fin de novembre, qui vous trouverait tous réunis. Tout tient aux directions qu'il recevra de Pétersbourg. Votre lettre à Mme de Nesselrode, chère bonne amie, est parfaite ; j'accepte la part que vous me faites dans votre pensée, comme j'accepte tout de vous ; mais la confiance qu'elle exprime pour Mme de Nesselrode n'en est pas moins de la justice. Il est impossible d'y avoir mis plus d'intérêt, de cordiale sollicitude, et il n'y a pas à craindre que ces sentiments se refroidissent. En me parlant, dans sa dernière lettre, des avantages que peut offrir à Marie la famille nombreuse et unie dans laquelle elle entrerait, elle me dit : « Pour ma part, je

l'adopte quand elle viendra à Pétersbourg ; » et Mme de Nesselrode le fera comme elle le dit, car toutes ses paroles de bienveillance sont de bon aloi. C'est l'approbation la plus entière que je donne, ma bien-aimée Roxandre, à la marche que vous avez adoptée pour Marie ; cette marche résout le grand problème de l'accord possible entre une nécessaire liberté et une direction convenable. Le choix viendrait ici de vous et la préférence d'elle ; c'est vous, ce sont ses parents qui aurez préparé la matière d'élection ; et elle qui aura apposé sa sanction que le *veto* facultatif rehausse beaucoup. Enfin que, en agissant librement, elle agisse selon vos vœux, selon les nôtres, et surtout que Dieu inspire ce cœur aimant, délicat et si pur. Dans la première émotion ou dans le silence du cœur d'une jeune fille, nous lirons tous la volonté du Très-Haut. Mon amie, si elle prononce contre nous, j'en suis bien sûre, vous concevrez, vous aimerez même mon affliction ; mais vous saurez qu'elle est adoucie par ma soumission, que notre chère enfant ne perd pas pour cela mon cœur et qu'alors même je vous reste encore unie dans votre tendresse pour elle. Ma Roxandre, qu'il n'y ait pas une chance possible contre nous ! J'ai recommandé ce secret de toutes parts ; je suis aussi sûre de ma sœur que de Mme de Nesselrode, et ne puis deviner le nom de cet ami dont vous me parlez, venu de Pétersbourg, et qui se serait trouvé si informé. Après cela, il faut s'avouer qu'il y a bien des menaces d'ébruitement pour une affaire qui se traite de si loin, par tant de personnes et depuis assez longtemps ; nous touchons, je l'espère, à la fin de ce dernier inconvénient, et il n'en aura pas surgi de majeur dans l'inter-

valle. Ce qui me paraît le plus important, c'est surtout que ces bruits n'arrivent point à Marie. Quant à l'intérêt des empressements d'Eugène, et à celui de son amour-propre, en cas d'échec, je le plaindrais trop de sa peine réelle pour m'arrêter beaucoup à des froissements de vanité. Enfin, mon amie, dans trois mois nous en causerons davantage, nous saurons tout. Cette année 1838 compterait pourtant dans ma vie, si elle assurait l'union de nos enfants, si elle m'amenait votre présence ! J'ai lu, relu la phrase presque incidentelle qui me promet, après cette visite que vous feriez à ma sœur à Moscou, de vous rapprocher de moi. Chère amie, cela serait-il vraiment possible ? Je le crois, parce que vous le voulez, et qu'un cœur sympathique comme le vôtre fait vouloir à tout ce qui l'aime tout ce qu'il veut. Je crois que le comte s'en fait une fête, que votre maman le permet, que votre frère le désire ; enfin, je crois au miracle de toutes ces volontés. Ma bien chère Roxandre, rendons-nous dignes qu'elle devienne, cette volonté, celle de Dieu ! Vous serez étonnée de la date de ma lettre après Versailles, mais vous savez qu'il n'y a que les gens habituellement retirés qui se mettent en retraite et, à l'entrée de l'hiver, sentant mes forces défaillir, j'ai obtenu de mon mari que nous passerions encore un mois à la campagne. J'y suis dans une vraie vie de délices, dont la solitude est toujours pour moi la source inépuisable. Ma bien-aimée Roxandre, ne perdons pas le temps pour le ciel ; comme l'a dit très bien une personne que vous connaîtrez, je l'espère, *le temps perdu est perdu.* Mot profond dans sa simplicité, qui fait frissonner. Ne croyez pas, dans l'ordre du salut, de l'avancement spirituel, aux obstacles exté-

rieurs. Les choses de ce monde peuvent être en opposition avec nos volontés humaines, les arrêter dans leur cours, mais il n'y a ni suspension ni lacune dans les moyens qui opèrent notre sanctification ; comme nous ne sommes ici que pour elle, tout, hors les déviations ou le sommeil de notre volonté, tout nous y conduit.

Vous me ferez bien plaisir, ma bonne Roxandre, si votre frère avait conservé en entier un manuscrit, dont j'ai de nombreux fragments, intitulé : *Le Monde moral et le Monde physique*, de me le faire copier. J'aime beaucoup cet ordre d'idées et j'aime beaucoup un jeune homme à qui elles sont familières ; je voudrais bien lui faire lire ce manuscrit, que depuis longtemps, je pense à vous demander. Adieu, mon amie ; mes respectueux hommages à votre maman, et tout ce que vous voudrez dire de moi à votre frère. Que je passe par vous, pour arriver à tout ce qui vous entoure et à tout ce qui vous aime !

Paris, 13 janvier 1838.

Ma bien chère amie, la durée de mon anxiété pour vous en rend le poids toujours plus douloureux ; ces précautions si inefficaces, ces moyens si inutiles jusqu'ici pour combattre le fléau me pénètrent de plus en plus d'effroi. Ce que j'ai su pour moi, au milieu des terreurs du choléra, ne me sert en rien pour vous, et un trouble bien pénible est au fond de mon âme. Ce n'est pas la première fois que la peste est à Odessa, mais elle y avait toujours été contenue, repoussée dans certains quartiers, et le petit nombre des vic-

times ôtait beaucoup à l'universalité du danger; aujourd'hui ce ne sont plus seulement les faubourgs, c'est la ville même. Qu'est-ce donc qui est arrivé? Le mal est-il plus intense ou les mesures moins bonnes et trop tardivement prises? Cette cruelle préoccupation me domine et m'écrase, elle m'imprime une sorte de stupeur; loin de questionner, je redoute les nouvelles du dehors; je ne trouve de soulagement qu'en me recueillant et en concentrant fortement toutes mes impressions à l'intérieur. Tout, du reste, répond à cette espèce de stagnation. Je suis sans nouvelle aucune de Mme de Nesselrode. Ma pauvre sœur, du fond de sa profonde retraite, ne me parle encore que de ses tribulations; elle n'avait point la nouvelle de l'arrivée d'Eugène, et quant à moi, j'en suis restée à son départ de Vienne. Voilà plus de dix jours que, chaque matin, j'espère, j'attends une lettre qui m'en dise davantage, qui me rende, si ce n'est la joie, du moins quelque tranquillité d'esprit. Ce que Dieu permettra ou exigera de nous reste un profond mystère, et l'abandon seul peut nous préparer les voies. Des volontés qui ne se gouvernent pas et que nous ne voudrions pas gouverner peuvent, mon amie, nous imposer de grands sacrifices. Je sens si bien, pour ma part, ce qu'il en coûterait de renoncer à cette espérance d'union! Et si, après avoir cherché vainement à nous retrouver et à nous confondre dans les objets de notre sollicitude et de notre affection, il fallait encore renoncer à nous revoir avant de mourir! Ah! ma chère Roxandre, quelque séparée que je sois de cette terre, je sens que cet arrêt me sera bien rude et bien sévère. Ces craintes qui me traversent le cœur

n'ont pourtant aucune permanence : d'une part, mes yeux sont si habituellement détournés de ce monde et si fixés ailleurs, et de l'autre, la félicité que je goûte au dedans de moi et que rien n'interrompt, me donne tant de confiance ! Il m'est évident que Dieu a béni notre amitié, et c'est une de ces miséricordes dont le secret est quelque miséricorde plus grande encore ! Laissons faire Dieu, acceptons ces retards et l'ignorance où il nous laisse ; son crépuscule vaut encore mieux que toutes les autres clartés.

Je vous ai déjà mandé que ma sœur vous avait répondu immédiatement ; comment pouvait-il en être autrement, sa réponse étant si hâtée par sa reconnaissance ? Pauvre sœur ! elle exprimerait encore bien davantage, elle irait plus au-devant de tant de sentiments qu'elle mérite, si une sorte de découragement, de défiance d'elle-même, ne paralysait ses mouvements. Tout en se taisant avec moi, j'espère bien que Mme de Nesselrode vous aura immédiatement répondu ; toutefois, il ne serait pas impossible qu'elle y ait mis quelque délai, l'inexactitude étant très habituellement son tort et lui attirant souvent des reproches. Dans cette occasion je serais vraiment chagrine qu'elle en eût mérités ; ces inadvertances, qui ont si peu de valeur dans l'intimité et dans l'affection qui les rachète, prennent un caractère tout différent sous d'autres conditions.

A la demande que vous me faites, ma bien chère amie, de ne vous laisser ignorer aucun des obstacles que j'arriverais à apercevoir, je ne puis répondre que d'une seule manière, c'est que vous saurez, et immédiatement, tout ce que j'aurai su. Je ne saurais en

faire plus, mais je sais aussi que je ne puis faire moins pour répondre fidèlement à ce que vous devez attendre de moi, et aussi pour me satisfaire moi-même. Nous sommes là, placées aux avant-postes, et c'est à nous que les parlementaires doivent d'abord s'adresser.

Ce que vous me dites de votre santé, ma bonne Roxandre, me peine. Quant à moi, dont l'organisation robuste a toujours manqué d'équilibre, qui suis depuis si longtemps sous l'empire d'une affection toujours un peu destructive, j'ai quelque peine à reprendre et à garder le dessus. Je ne sais quel médecin a dit: « L'âme se fait son corps [1]; » je ne suis pas assez heureuse pour que la mienne ait autant de puissance, mais tous les médecins qui ont été appelés dans ma grande maladie ont fait, dans ma guérison, une grande part à ma volonté, à ce qu'ils appellent le ressort dans les malades. Le plus vrai de tout cela, c'est seulement que je n'y pensais pas, que les médecins et la nature me semblaient faire toujours au mieux, et que si la vie me paraît encore parfaitement belle, la mort néanmoins me paraît parfaitement désirable. Mon amie, cette parole n'est pas dure, qu'elle ne le soit pas pour vous; j'aime, j'appelle le moment qui me réunirait à vous, quoiqu'il passe, parce qu'il se lie à ce qui ne peut passer.

Paris, 25 janvier 1838.

Je reçois de vous, ma bien-aimée Roxandre, une lettre sans date, mais tout me laisse croire qu'elle est

[1] Stahl, après saint Thomas d'Aquin.

récente, et que je puis me sentir rassurée par les quinze jours passés sans accident ; ce terrible fléau persistait néanmoins dans les lazarets. Les répits laissent respirer, mais qu'il y a loin de ces repos momentanés à la sécurité ! Quand le mal est en présence, la veille ne garantit en rien le lendemain. Au moment même où j'ai reçu votre lettre, j'allais vous écrire pour vous parler de deux autres lettres que je venais de recevoir, l'une de ma sœur, qui m'annonçait, avec une joie extrême, que M. de Nesselrode avait très impérieusement déclaré à Eugène qu'il lui défendait Odessa tant que la peste y exercerait ses ravages ; que c'était un sacrifice qu'il lui imposait de sa pleine autorité et que devait lui rendre moins pénible une respectueuse pitié pour les alarmes de sa pauvre mère. Ma sœur, depuis longtemps, était aux abois ; elle m'écrivait, du 1er janvier, toutes ses craintes qu'Eugène ne poursuivît sa course jusqu'à Odessa, dont les nouvelles, parvenues à Vienne, étaient très inquiétantes. D'autres alarmes suivirent celles-ci. Eugène était resté longtemps sans écrire ; d'immenses dangers, qu'il a courus au passage du Niémen et de la Dwina, avaient retardé son arrivée à Pétersbourg, et dans la lettre qui rendait compte à ma sœur de ces obstacles, les paroles du comte de Nesselrode ont été d'autant plus un baume pour son cœur si déchiré, qu'elles ont coïncidé avec le bruit répandu à Vienne de nouveaux ravages faits par le mal et de la marche de trois bataillons à la frontière pour renforcer le cordon.

Voilà où nous en sommes. Je ne sais ce qui s'est décidé depuis. Dans sa lettre du 27 décembre, Mme de Nesselrode me dit (je copie textuellement) : « Eugène

a de la logique et le sentiment de l'honneur au plus haut degré. Le fait est que Mme Edling ne peut rien trouvé de plus positivement bon et de plus rassurant pour le présent et l'avenir. Je lui ai écrit dans ce sens dernièrement, et que notre jeune homme partirait dès que l'état sanitaire d'Odessa serait sans danger. » Et plus bas : « J'avoue que j'ai de l'espoir ; si la jeune personne a du cœur, elle aura de l'attrait pour Eugène. » Je l'espère, comme Mme de Nesselrode, ma chère bonne amie ; mais ce n'est point en conclusion des qualités que nous pouvons reconnaître à Eugène et à Marie ; nous entrons là dans le domaine de l'involontaire, de l'imprévoyable, de ces enchaînements d'impressions intérieures qui ont bien leur principe et leur raison, mais s'expliquent peu, parce qu'ils ne résultent que des forces qui sont toutes à l'état latent. Dieu en ordonnera ce qu'il lui plaît ; rappelons-nous bien que nous ne voulons que ce qu'il aura voulu. J'ai été frappée de cette petite lettre de Marie, enfermée dans la vôtre ; elle annonce une âme profonde et l'instinct des choses élevées ; le néant de tout ce qui est purement humain y apparaît, comme ce point noir au ciel qui révèle aux mariniers l'orage. On sent en elle l'impression de tout ce qui supplée à l'expérience et ce qui est le fruit d'une bonne éducation. Il est aisé de faire, dans cette lettre, le triage de ce qui est importé et de ce qui a été simplement développé en elle par l'atmosphère où elle a vécu. C'est une nature riche, et qui par cela même doit être disposée à s'assimiler tous les genres de richesses.

Je vois, mon amie, que, par un mouvement vers lequel j'aurais incliné également, vous n'oubliez pas

mon pauvre Grégoire, un peu sacrifié par nos prudences réunies. Du moment où il crut que son frère saisirait avec joie l'avenir qui s'était ouvert devant lui, il n'a plus pensé qu'à Eugène, et je ne saurais vous rendre la manière chaude, cordiale, dévouée, dont il exigeait qu'on ne s'occupât plus que de son frère. Tout ainsi, jour par jour, semblait s'arranger dans l'intérêt d'Eugène, et ma prédilection pour l'aîné qui, grâce à Dieu, n'ôte rien à ma tendresse pour les autres, se tut devant un concours qui semblait faire parler la Providence. Chacune de nous, mon amie, a agi, dans cette affaire, par les vues les plus désintéressées et les plus pures ; espérons que, dans nos obscurités, nous avons fait à tâtons tout ce que peut approuver le grand jour.

Paris, 20 février 1838.

Je viens de recevoir, ma bien-aimée Roxandre, votre lettre du 16 janvier, et je vois que rien ne m'a été épargné comme sujet d'inquiétude ; le fléau de la peste n'avait pas cessé pour moi, que vous me faites passer par la terreur d'un tremblement de terre. Que de maux et dans quelle proportion ! Votre courage, votre placidité, résistent à tout cela, et vous vous montrez toujours un peu plus forte que vos épreuves. Je dis, comme Marie : Cette solennelle impression subie, on serait bien fâchée de ne pas la connaître ; on sent qu'il sera toujours utile de la retrouver avec son cortège de majestueuses et pénétrantes pensées.

Chère amie, tout cela ne vous distrait pas de votre impatience de voir Eugène, impatience que je partage

avec vous et qui me maintient dans cette incertitude pénible, dont j'ai si bien pour vous-même la conscience. Il y a si longtemps que je n'ai pu suivre mes neveux, que, tout en recueillant l'opinion si généralement bonne que l'on a d'eux, le jugement bienveillant, mais avant tout profondément sincère, et de leur mère et de Mme de Nesselrode, juges à la fois aussi indépendants et aussi intègres que s'ils étaient désintéressés, je ne puis vous donner l'équivalent de ces impressions vives, actuelles, qui, dans vos lettres, me peignent Marie. Dans la présence, on étudie la nature vivante, toutes ses faces, tous ses phénomènes ; tandis que, au contraire, ce qu'on ne dit qu'en le répétant ou d'après ses conjectures participe nécessairement de ces copies froides qui donnent les traits sans donner la physionomie. Plaignez-moi donc, ma bien chère amie, de me trouver privée moi-même des impressions dont se nourrirait si avidement ma chaude affection pour ces deux bons excellents enfants. Ma sœur m'a mandé qu'elle avait reçu une lettre de vous qui l'avait beaucoup touchée ; je lui ai déjà écrit que je venais d'en avoir une, et à présent, chère amie, vous avez pris place entre nous deux, et vous êtes mêlée à toutes nos préoccupations. Dieu veuille que les choses s'arrangent de manière à ce qu'il en soit toujours ainsi ! Dans l'obscurité où nous sommes encore, il n'y a qu'une seule chose certaine, c'est que, quoi qu'il arrive, notre amitié restera intime et irrévocable. A présent, laissons agir Dieu ; il se fait toujours, et comme naturellement, un silence avant le prononcé de l'arrêt. Je me dis bien souvent : cet intérêt si grave et si cher, à l'heure où je suis, est sans doute résolu. Seulement je l'ignore,

et cette ignorance fait tout refouler au dedans de soi ; successivement on écoute au fond de son cœur, on interroge tout doucement la Providence, on espère, on se soumet pour espérer encore. Voilà, ma bien chère amie, où j'en suis, ne m'éloignant pas beaucoup, bien certainement, de votre état à vous-même.

Vous me demandiez, en me parlant de Grégoire, si l'attacher ici serait impossible, si l'on ne me donnerait pas un de mes enfants avec moi ? Je viens de faire une expérience, chère amie, qui vous prouverait bien que, infiniment plus humble dans mes vœux, je n'en ai pas davantage, pour cela, chance de les voir réalisés. Un de mes amis d'ici faisant une course à Munich, je l'avais prié de me ramener mon neveu qui obtiendrait, je le croyais, facilement un congé de quinze jours ou trois semaines. Le pauvre Grégoire prit très vivement part à ma proposition ; mais M. de Sévérine, avec une parfaite bonté d'ailleurs, lui fit bientôt comprendre que c'était impossible. Pour effacer ce petit chagrin, il profita d'une expédition qui se présentait pour l'Italie, et j'ai eu, il y a quelques jours, une lettre de lui datée de Naples. Ma sollicitude les suit et les suivra partout, sans que j'espère jamais qu'il m'en revienne quelque chose ; il n'est sûrement point entré dans les desseins de la Providence, qui m'a comblée de biens, que mon cœur possédât jamais. Mais, chère amie, l'âme se nourrit de tous les sacrifices, de toutes les privations ; et, du reste, la félicité que je goûte, la paix profonde dans laquelle Dieu me fait la grâce d'entrer, sont, après tout, les seuls biens pour lesquels je voulusse renaître.

Paris, 13 mai 1838.

Ma bien chère amie, je vois que votre santé a souffert ; vous me l'apprenez, mais quand vous ne me l'auriez pas dit, je l'aurais deviné. Je le vois à la teinte générale de votre lettre, qui n'est pas la tristesse, mais une sourdine mise à la joie. Mon amie, souffrons sans révolte et sans surprise, c'est la condition de tout ce qui vit et peut-être son secours, si ces peines, qui n'ont point un autre but, nous font verser un peu plus complètement du côté de Dieu.

Je serais disposée à croire que vous avez bien pénétré le caractère d'Eugène ; du moins le portrait que vous m'en faites est celui qui ressemble davantage à ma propre impression. Depuis, tout ce qui m'a été transmis par ma sœur s'y est rapporté. Eugène est beaucoup plus réfléchi que la plupart des jeunes gens, ses idées plus arrêtées ; par cela qu'il se fait moins de bruit à lui-même, il est plus susceptible d'observation, et cette disposition du caractère, en laissant plus de liberté à l'esprit, développe sa pénétration et sa finesse. Je lui crois en même temps une grande loyauté, beaucoup de sincérité et de droiture, quoique sans abandon. Le contraste des deux caractères d'Eugène et de Marie, contraste qui selon vous ne trouve d'exception que dans un seul point identique, leur bonté, est presque toujours considéré comme un avantage. Je pense du moins que ce n'est point un inconvénient, tout en confessant que je ne vois de garanties solides que dans la domination des principes religieux. Quant à la fortune, ma bien chère amie, les avantages que

vous leur faites ne laissent rien à désirer. Une terre occupera très utilement Eugène, qui a le goût de la propriété et de la recherche des améliorations dont elle peut être susceptible. Qu'il se donne une carrière ou qu'il n'en ait pas, du moment où ses pensées et ses actions sont tournées vers un but honorable et utile, je fais bon marché du reste. Je suis convaincue qu'en Russie particulièrement un des moyens les plus sûrs de servir efficacement son pays, c'est de vivre dans ses terres et de donner, qu'on y vive ou non, de grands soins à leur administration. Que Eugène compte au service, qu'il ait même une place à Odessa, je le trouverais très désirable, pourvu que son ambition n'arrive qu'en seconde ligne. Je regarderais comme fort heureux pour lui de s'enraciner près de vous, près du lieu où vous vous proposez du moins de toujours revenir. Le goût des voyages et des déplacements est ce qui perd la Russie, en tant qu'elle peut se perdre. Je suis loin, certes, de préconiser les mesures coercitives, mais je voudrais, par le fait des aimants qu'offrirait le pays, qu'on n'y fût pas toujours sur le qui-vive et comme inévitablement placé entre des gens qui arrivent et d'autres qui s'en vont. Cette vie nomade ne peut s'expliquer, ni porter en elle-même l'excuse de tout le mal qui en résulte en masse et en détail. Quand Hélène s'est mariée, j'ai conjuré sa mère de lui faire prendre des habitudes locales, et de la disposer à partager son année entre sa famille et celle de son mari.

J'appelle votre attention, mon amie, sur ces considérations que je vous soumets ; elles sont bien plus graves qu'on ne pense ; la famille, la fortune y sont

très intéressées. On ne peut prendre aux choses comme aux personnes que par ce qu'on y met; c'est par les sacrifices qu'on s'attache! Que Eugène mette, pendant quelques années, le superflu d'un revenu dont il peut si facilement réserver la part la plus considérable, qu'il le mette en améliorations, comme vous le dites si bien, dans cette terre qu'il va régir, et il y a cent contre un à parier qu'il s'attachera à son ouvrage et que tous ses goûts s'y rapporteront. Je sais, ma bonne Roxandre, que c'est m'ôter toute chance, et qu'ici je parle tout à fait contre moi; mais appellerais-je jamais ainsi ce qui se trouverait être pour eux! Vous avez pu voir à quel point je m'identifiais à leur sort; cet amour si vrai a des élans et n'a point de retours personnels. Vous, mon amie, si aucun devoir ne vous arrête, si vous n'en avez pas un emploi meilleur, vous me devez votre présence, mais vous seule, ma bonne Roxandre, parce que vous seule pouvez avoir besoin de votre amie, comme elle a besoin de vous!

Paris, 25 août 1838.

Savez-vous, chère amie, que, tout en courant, vous dites des choses qui m'attristent? Pourquoi vous sentez-vous vieillir et mourir? J'ai beau en rabattre beaucoup, ce qui en reste a encore une trop sombre signification. Vous avez, j'espère, bien du chemin à faire pour en venir au point où je suis, ce qui ne m'empêche pas, heureusement, de compter sur une grande joie avant d'en finir, sur la joie de vous revoir. Ah! sans tout ce qui rend votre présence précieuse, nécessaire, urgente peut-être, comme je vous conjurerais de ne

point attendre et de vous mettre en route, notre mariage une fois fait ! Ce retard de quinze jours n'y serait point un obstacle ; vous vous transporteriez très rapidement d'Odessa à Vienne, et de Vienne, même dans cette saison, le voyage serait facile. Je vous avoue que je n'ai aucune confiance dans les eaux factices ; rien ne s'imite moins que les complexes saveurs qui sortent du grand laboratoire ; excepté celles où le soufre domine en maître absolu, l'imitation est bien incomplète ; la plupart de ces essais ne sont même pas sans inconvénients. Tâchez de gagner, au moyen de quelques ménagements, le printemps prochain, et alors entreprenez une cure véritable. Enrayez surtout jusque-là, pour les charges que l'on vous fait porter ; c'est bien assez déjà d'être le d'Hacqueville de toutes vos affections [1]. Mme de Nesselrode s'engage donc à vous joindre à Manzyr, où je suis aise de savoir que se fera la noce. C'est un fond de tableau qui va merveilleusement au sujet principal ; tous les accessoires importent aux souvenirs que l'on veut garder. Je suis convaincue que Mme de Nesselrode s'en fait un vrai plaisir ; son cœur affectueux cherche les contacts et les sympathies. Dans les intérêts purement utiles, vous en serez également contente, si vous lui laissez le temps et le droit, sans contestation, de faire passer avant tout ses sollicitudes maternelles. Il y a des positions hors ligne ; elles s'acquièrent par des services qui établissent de véritables droits. Que la faveur descende des pères aux

[1] Allusion à l'obligeance d'un des amis de Mme de Sévigné, de qui elle disait : « Je l'appelle les d'Hacqueville, tant il se multiplie. »

fils, ou remonte de ceux-ci à leurs pères, comme en Chine, cette faveur et ses conséquences sont dans l'éternelle nature des choses ; il faut vouloir les conditions du monde où l'on vit. Après cela, chère amie, ce qui seul me semble simple, juste, commode, c'est de se retirer de ce monde lui-même intérieurement et de ne lui livrer, tant qu'on y est obligé, que son simulacre. Vous me faites comprendre, comme si je la voyais, cette vraie distinction de Marie, qui, pour le moment, peut se laisser confondre dans la foule, mais qui lui prépare si sûrement une place tout à part ; qu'elle ne se hâte pas de la prendre et rien ne la lui ôtera. Si on savait assez, quand on est jeune, tout ce qu'on gagne à attendre, à achever, à perfectionner en silence l'œuvre de sa culture ! Son instruction, son amour de l'étude, me font un plaisir véritable. Je ne regarde comme de véritables biens dans la vie que ceux qui prennent le caractère d'appui, de ressources personnelles, de contre-poids intérieurs aux vicissitudes du dehors, que ce qui établit au fond de nous-même abri et refuge. Notre attrait naturel est bien pour ce qui nous rend indépendants, mais l'expérience, comme la foi, nous fait incliner pour tout ce qui prépare en nous l'heureuse liberté des enfants de Dieu.

Quatre ans après la date de cette lettre, la dernière qui nous ait été conservée, la comtesse Edling put accomplir enfin la promesse de consacrer quelques mois à son amie. Elle vint passer à Paris l'hiver de 1842. Elle avait perdu sa mère, et peu après le comte

Edling, mort le 11 décembre 1841 à Weimar, où il était venu chercher un oculiste habile et se préparait à subir l'opération de la cataracte. « Intérieurement avertie de la défaillance prématurée de ses forces, dit Alexandre Stourdza, du déclin de sa santé si peu ménagée par elle, ma sœur éprouva le désir de revoir encore une fois l'Europe occidentale, où l'attendaient, à chaque pas, d'intéressantes connaissances et de vieux amis. Après avoir traversé une partie de l'Allemagne et visité la Suisse, ma sœur se rendit à Paris, qu'elle voyait pour la première fois.

« Au retour de ce voyage, elle éprouva un vif désir de visiter Constantinople, sa ville natale et berceau de son enfance, d'aller retrouver sur les rivages du Bosphore les traces sanglantes des catastrophes de notre famille, et d'évoquer sur les lieux mêmes tant de souvenirs lugubres que les récits de notre mère nous avaient conservés. Mais hélas ! la triste réalité, lorsque ma sœur se fut rendue à Byzance, l'accabla. Le deuil de l'Eglise, veuve et désolée, et tant d'autres douloureux spectacles affligèrent si cruellement la voyageuse, que les beautés pittoresques du Bosphore lui parurent couvertes d'un voile noir. Elle nous revint plus malade de corps et avec les dispositions d'une âme déjà plus mûre pour la vie éternelle.

« A dater de son retour de Constantinople, ma sœur ne vécut plus que des affections du cœur. Ses souffrances physiques s'aggravaient, bien qu'elle s'étudiât à nous les dissimuler et à les supporter avec le calme d'une résignation entière à la volonté du Seigneur. Et nous, témoins de cette destruction que nous n'osions envisager, nous aimions à nous bercer en-

core d'une vaine confiance dans la force de sa complexion.

« Vers la mi-octobre 1843, ma sœur revint de Manzyr à Odessa. Pour elle, le calice de la souffrance était près de s'épancher ; néanmoins la malade passait des journées entières hors de son lit, recevant quelques amis, cherchant à fortifier son âme par de fréquents entretiens avec son confesseur, et finit par témoigner un vif désir de recevoir l'onction des infirmes. Ce sacrement lui rendit des forces et apporta quelque soulagement à ses souffrances. Elle en profita pour recevoir la sainte communion. Dès lors, prêter l'oreille à de pieuses oraisons fut sa seule joie. Elle renonça à la lecture des journaux, et pendant ses longues insomnies dans les nuits d'hiver, surtout la nuit de Noël, ma sœur écoutait avec consolation le son des cloches de nos églises, appelant à la prière en commun. Le 16 janvier 1844, c'était un dimanche, ma sœur passa les premières heures de la matinée dans son lit, puis le quitta pour donner quelques soins à l'ordre de sa maison, nous accueillit avec plaisir lorsque nous vînmes la voir, au sortir de l'église. Elle nous recommanda de venir dîner chez elle, bien que, depuis longtemps, elle ne fût plus d'aucun repas. L'heure de celui-ci n'avait pas encore sonné, que déjà nous étions tous orphelins !

« Tout ce que m'avait commandé avant de mourir cette sœur, ma seconde mère, je l'ai rempli. Le lieu de son repos, désigné par elle-même, est consacré maintenant, selon sa dernière volonté, par la construction d'une église dédiée à Notre-Seigneur. »

La notice d'Alexandre Stourdza est accompagnée

de l'oraison funèbre prononcée en langue russe dans la cathédrale d'Odessa, et porte en tête le portrait de la comtesse Edling avec ces paroles extraites de ses dernières instructions à sa famille ;

« Puissions-nous tous contribuer, par notre vie et notre mort, à la grande pensée de Dieu, qui est le rétablissement de l'ordre et de la vérité parmi les hommes. »

A MADAME LA COMTESSE DE NESSELRODE [1]

Vichy, 10 juin 1819.

Chère amie, tout dans le cœur se rattache à une première et profonde habitude. Lorsque j'ai de la peine, il faut que mes amis présents m'en arrachent l'aveu, et des questions faites à six cents lieues ne triomphent pas aisément d'une concentration naturelle ; mais est-ce pour cela manquer de confiance ?

J'irai retrouver ma sœur dès que j'aurai fini ma cure, c'est-à-dire dans dix-huit ou vingt jours. La soumission qui m'empêche de l'abréger me coûte beaucoup plus que dans toute autre circonstance. Jusqu'ici vous-même ne trouveriez pas à reprendre à mon exactitude et à mon ardeur ; malgré la peur que me font tous les irritants et la réputation des eaux de Vichy, qui passent pour très actives, j'affronte tous les ma-

[1] Marie Gourief, fille du comte Gourief, ministre des finances de l'Empire et des apanages de la couronne, mariée au comte de Nesselrode, qui fut, durant quarante ans, ministre des affaires étrangères en Russie.

laises, et avec encore plus de courage, l'imbécillité où ils me jettent. M. Lucas, le médecin de ces eaux et de M[me] la duchesse d'Angoulême, est fort renommé, et joint à la science, dont je ne suis pas juge, une sagacité et une pénétration qui me paraissent fort remarquables. Il a sur mon mal d'autres idées que celles des médecins, qui croyaient qu'il suffisait pour me faire beaucoup de bien de me saigner à blanc. Il croit, au contraire, que ma force apparente cache une inertie, une disposition continuelle à la dilatation, et qu'en cherchant à dissiper les engorgements du foie, il faut redonner de la vigueur à la machine entière. En conséquence de ce raisonnement, il joint aux eaux de la fontaine la plus forte et la plus dissolvante de Vichy les bains d'eau minérale pure qui sont extrêmement toniques, et je me trouve assez bien de mon traitement pour en passer partout où l'on voudra. En arrivant ici, je ne marchais qu'avec beaucoup de peine ; j'ai déjà repris de l'élasticité et des jambes ; aussi j'en fais grand usage, avec ce plaisir orgueilleux que donnent la prise de possession et les vertus nouvelles. A Paris, le thermomètre a été au delà de vingt-six degrés, et ici nous en avons eu plus de vingt-huit ; je ne sais rien de pis, si ce n'est les mêmes chiffres en sens inverse. L'établissement des bains de Vichy est le plus beau qui soit en France, et il se trouve situé dans un très joli pays, dont les proportions sont précisément celles qu'on voudrait, non dans les lieux où l'on passe, mais dans ceux qu'on habite. Mon mari, M[me] de Ségur et Nadine sont ici avec moi, mon mari et Nadine en amateurs, M[me] de Ségur pour son compte [1]. Au milieu de la foule

[1] Félicité d'Aguesseau, arrière-petite-fille du chancelier

et du mouvement, nous y vivons en véritables anachorètes ; et ce bruit, ce mouvement, même quand ils n'atteignent pas, suffisent pour fatiguer, dès qu'ils n'amusent plus. Commencer le salon à cinq heures du matin, pour parcourir ensuite le cercle le plus complet que je connaisse des misères de la vie animale, voilà ce qu'on appelle la saison des eaux, qui est pour beaucoup de gens celle des plaisirs.

Mais au lieu de vous débiter toutes ces niaiseries, que j'en vienne, ma bien chère amie, aux circonstances pénibles qui m'ont préoccupée, absorbée, tout l'hiver et le printemps qui viennent de s'écouler. Le retour de M. Fischer en Russsie, son retour solitaire, vous aura dit le renversement des projets que j'avais si anciennement formés [1] ; peut-être savez-vous déjà depuis long-

d'Aguesseau, et dernière du nom, petite-fille, par sa mère, du marquis de Lamoignon de Basville, garde des sceaux sous Louis XVI. Elle avait épousé le comte Octave de Ségur, fils du comte de Ségur, ambassadeur de Louis XVI près de Catherine II, grand-maître des cérémonies sous l'Empire, et promu à la pairie en 1819. Déjà veuve sous la Restauration, la comtesse Octave de Ségur éveilla au plus haut point l'intérêt et bientôt l'attachement de Mme Swetchine. On retrouvera sans cesse, dans ces deux volumes, le nom de la comtesse de Ségur et celui de ses enfants : le comte Eugène de Ségur, pair de France par hérédité en 1830, marié, en 1819, à la comtesse Sophie Rostopchine, fille du comte Rostopchine, gouverneur de Moscou en 1812 ; le comte Adolphe de Ségur-Lamoignon, marié, en 1823, à Louise de Lamoignon, sa cousine et dernière du nom ; le comte Raymond de Ségur-d'Aguesseau, marié, en 1825, à la fille adoptive de Mme Swetchine, puis, en 1845, à la princesse Valentine Lubomirska.

[1] Le docteur Fischer, après avoir fait ses études médicales à Leipzig, devint professeur d'histoire naturelle en Russie, puis directeur du muséum à Moscou.

temps les obstacles qui s'étaient élevés et qui m'ont fait une peine, donné un trouble, qui me poussaient malgré moi au silence. Ma seule consolation dans tout ceci, si toutefois ce qui nous est purement personnel peut servir de consolation au mal qu'on a fait involontairement, est de ne pouvoir me reprocher un seul instant d'avoir manqué de prudence ou de franchise. Il y avait plus d'un an que M. Fischer me pressait de l'autoriser à poursuivre ses projets sur une jeune compatriote dont la famille me témoigne, de longue date, une confiance entière ; j'avais toujours éloigné, presque combattu son idée, jusqu'au moment où les idées de la jeune personne elle-même vinrent à changer, et où je crus qu'un établissement paraissant lui convenir, il n'y en avait pas qui pût garantir davantage son bonheur. Je parlai à Olga de M. Fischer ; elle me répondit qu'elle n'estimait personne davantage, qu'elle croyait qu'elle l'épouserait sans répugnance, mais qu'elle ne voulait prendre préalablement aucune espèce d'engagement, et qu'il fallait se connaître beaucoup plus pour aborder la question principale. Je rendis fidèlement ces paroles à M. Fischer, qui me répondit que c'était plus qu'il ne lui en fallait pour tout tenter ; et cependant, dans la même lettre, je lui avais répété que je trouvais ses espérances trop vagues, les chances trop incertaines pour entreprendre, dans ce seul but, un si long voyage. Il n'en tint compte ; dominé par une seule idée, il me répétait sans cesse qu'il était résolu à y tout sacrifier. Depuis cette première lettre, que je communiquai à Olga, je m'étais fait une loi de lui montrer toutes celles que je recevais de M. Fischer, comme toutes celles que je lui écrivais ; et elle me ré-

pondait toujours : Je ne puis rien dire que je ne le connaisse davantage. C'est dans cet état de choses que M. Fischer arriva. J'abandonnai complètement Olga à ses propres impressions ; puisqu'elle savait mon amitié, ma vénération pour M. Fischer, il me semblait que toute autre influence sur elle aurait été abusive et devait lui ôter complètement sa liberté. Je m'aperçus bientôt qu'elle était non seulement combattue, mais tourmentée à l'excès, livrée malgré elle à un vrai désespoir. Je la laissai quelque temps dans cet état ; enfin, prise de tendre pitié pour elle et aussi d'affection pour M. Fischer, qui n'apercevait pas aussi bien que moi ce qui se passait dans son cœur, je consentis à ce qu'il lui demandât au bout de cinq semaines une réponse décisive. C'est alors que l'état de la pauvre Olga devint vraiment violent, combattue qu'elle était par toutes les raisons qui devaient lui faire désirer ce mariage, l'éloignement qu'elle ressentait, et la peur qui se saisissait d'elle à l'approche d'un consentement formel. Tout en me disant qu'elle épouserait M. Fischer, si je le voulais, elle éprouvait de tels déchirements intérieurs, que moi-même, qui avais rattaché à ce mariage des espérances chères et qui paraissaient si fondées, je la conjurai avant tout de se rappeler qu'elle était parfaitement libre et que tout valait mieux qu'une union contractée sous de tels auspices ; elle prit alors sur elle d'annoncer à M. Fischer lui-même son refus. Jamais je n'ai vu une douleur plus touchante, plus profonde, plus vraie, que celle de ce brave excellent homme : il était dans un état de stupeur, de bouleversement, qui ne peut se décrire. En repassant dans mon esprit ce qui aurait pu, sinon adoucir le coup, du

moins en affaiblir la trace, je me suis quelquefois reproché de n'avoir pas eu, dans ces premiers moments, la fermeté d'exiger de M. Fischer de partir sur-le-champ : mais il avait fait six cents lieues, il était chez moi : mon amitié, ma délicatesse, tout enfin se réunissait pour m'ôter le courage de prononcer un arrêt si sévère. Il resta, et il resta pour enfoncer chaque jour davantage le sentiment qu'il n'arrachera jamais de son cœur. Cet homme si rare, réellement si parfait, aimait pour la première fois, à l'âge où l'on conserve encore toute l'ardeur de la jeunesse, quand elle a été sage, et la profondeur des sentiments qui appartient à l'âge plus mûr. Jamais je n'ai vu la passion faire plus de ravages dans une âme à la fois plus douce et plus soumise ; sans cesse il reprenait l'espoir, et pendant près de six mois, je n'ai fait autre chose que de tâcher inutilement de le lui ôter ; vous pouvez imaginer son état à mon départ ! Actuellement encore, je suis sûre qu'il n'a pas une autre idée que de rattacher toute sa vie aux plus faibles lueurs d'espérance ; car il en a rapporté beaucoup, et que je ne crois pas plus fondées que les autres. Je lui ai donné, ma bien chère amie, une lettre pour vous ; la mort du comte Razoumowski remettant toute son existence en question, il doit passer à Pétersbourg. Je suis bien sûre que vous recevrez le bon Fischer comme il le mérite, et que vous lui accorderez quelque chose de plus encore par intérêt pour moi, et surtout par cette bienveillance qui s'attache si aisément aux hommes capables d'affection si pure et si désintéressée. Vous imaginez, mieux que je ne puis vous le dire, à quel point tout cela m'a éprouvée. Sans moi, cet être si bon et si simple aurait vu peut-être couler

paisiblement sa vie entière, et c'est à la juste appréciation que j'ai faite de son rare mérite qu'il doit toutes les amertumes dont il est abreuvé ! Ah ! que nous sommes aveugles, et que nos meilleures intentions sont souvent trompées !

Adieu ; parlez-moi beaucoup de vous, du comte, des chers petits, que j'embrasse, ainsi que vous de tout mon cœur.

Je reçois à l'instant une lettre de Mme de Duras ; elle se portait bien et partait pour Andilly. Cette pauvre Mme de Montcalm m'écrit aussi ; sa douleur est toujours plus profonde, et je suis bien pressée de l'aller retrouver [1]. Adieu.

Paris, 18 août 1819.

En pensant à la part que votre amitié vous aura fait prendre à mon accident, je regrette presque que vous n'ayez pu tout attribuer à la négligence. Je ne reviendrai pas sur les détails que vous ignorez encore : cet accident dont je ressentirai longtemps les suites a été affreux ; il s'est trouvé disposé de manière qu'une seule chance pouvait me sauver, et la bonté de Dieu a permis que cette seule chance pût me servir contre toutes les autres. Enfin j'en ai été quitte pour être couverte de contusions et avoir eu le bras cassé au-dessus du poignet. C'est vraiment en avoir été quitte à bon marché, quand on considère ce qui naturellement aurait dû arriver, aussi n'y ai-je vu que ce que j'avais évité et ma reconnaissance a été pure, même de

[1] La marquise de Montcalm, sœur du duc de Richelieu.

regret. Ah ! qu'il serait bon, qu'il serait heureux d'acquiescer aussi volontairement aux peines morales !

M. de Chastellux se donnera complètement à la famille dans laquelle il va entrer ; il en prend le nom, les armes et participera, dans l'avenir, à tous les avantages que peut donner l'adoption. Vous connaissez assez cet intérieur pour savoir à quel point un gendre pourrait y être craint, heureusement on a pu en faire un fils.

Quand M. de Chastellux connaîtra Clara comme je la connais, il saura que c'est par les côtés les plus élevés que son sort est vraiment digne d'envie. Clara, dans les choix qui lui étaient offerts, ne s'est arrêtée qu'à un point unique, savoir lequel de tous garantirait davantage la certitude, dont elle et sa mère ont besoin, de n'être pas enlevées l'une à l'autre. Tout le reste ne s'est présenté à elle que comme un pur accessoire.

Sans doute j'aurais désiré pour le bonheur de Mme de Duras d'abord, comme aussi dans un intérêt supérieur, que plus de *désappropriation* lui fût possible, que, obéissant à la nature des choses, elle voulût consentir à ne point accepter une part si forte, si active dans la destinée de sa fille ; mais lorsqu'on veut juger ou conseiller, il faut prendre pour point de départ le caractère individuel, tel que la nature et les événements l'ont fait. Jamais on ne fut plus passionné, plus susceptible des ravages de la douleur. Mme de Duras en exigeant beaucoup, fait aussi de son côté ce que peu de gens font ; elle donne tout, mais tout, à la lettre, à sa fille. C'est sur elle que sa vie est concentrée ; tout ce qui viendra de Clara l'atteindra au

cœur ; et si c'était de la souffrance, le coup serait mortel.

Saint-Cloud, 6 septembre 1819.

Enfin, voilà Clara mariée ! le 28 août au soir le contrat de mariage a été signé. Quand je serai moins fatiguée, je vous enverrai tous les détails de nos prouesses solennelles et joyeuses. Quelque insignifiants qu'ils puissent paraître, ils vous intéresseront et vous ne les trouverez pas de trop. Pour les cœurs faits comme le vôtre, ils n'en savent jamais assez sur les gens qu'ils aiment, chaque circonstance s'anime quand elles les regardent, et l'on se console, en apprenant ces riens, de la connaissance de tant de choses importantes qu'on voudrait ne pas savoir ou pouvoir oublier, après les avoir sues.

Pour vous mettre tout à fait au courant de ce qui a occupé notre bonne duchesse et même l'a agitée péniblement pendant plusieurs jours, il faut que j'entre dans des difficultés que sa persévérance a vaincues avec un plein succès. Vous savez déjà que M. de Chastellux devait prendre le nom et les armes des Duras ; le Roi, depuis plus d'un mois, y avait donné son plein consentement ; mais la famille de Duras se trouvant partagée entre deux branches, celle des Duras dont le duc est le chef et celle des Durfort, le duc de Lorges, chef de celle-ci, s'est opposé à l'introduction de M. de Chastellux dans la branche aînée de sa maison et a protesté contre. Cela devient matière à procès pour les armes et cela eût fait également difficulté pour le nom, du moment où on aurait voulu y joindre, par

la bonté du Roi, le titre de duc. Pour obvier à cela et soustraire l'avantage du titre aux longues formalités de l'examen des droits respectifs des deux branches, M. de Duras a obtenu du Roi que son gendre, au lieu de s'appeler duc de Durfort, ainsi que cela devait être d'abord, s'appellerait duc de Rauzan, ancien nom porté par des membres de la famille et qui est celui d'une terre qui lui appartient encore. Clara est donc aujourd'hui duchesse de Rauzan, et ce nom concilie les idées de cette France toujours vieille au milieu de la France nouvelle, et élude sans les braver les prétentions de l'autre branche de la famille.

Ne trouvez-vous pas singulier qu'on se divise encore aujourd'hui pour des noms, et cela dans un pays où tous ces intérêts semblaient rentrés dans l'ombre ! Je vous assure que la Révolution est si peu faite à cet égard, qu'en fait de nom ceux mêmes qui n'en ont guère n'ont pas d'autre vanité que d'attacher un grelot à celui qu'ils portent. La raison de ce mal ou de ce bien, comme on voudra, est bien profonde. On recommencera peut-être les bouleversements, mais ce sera pour recommencer toujours les mêmes préventions, les mêmes préjugés. L'individu, les nations, le genre humain, sont tous représentés au naturel par *gros Jean*, et se retrouvent toujours les mêmes comme devant.

Quoique la bienveillance du Roi pour M. et Mme de Duras ait été extrême, vous pensez bien que les dispositions de M. Decazes n'ont pas été indifférentes au succès. Les ministériels et même les libéraux ont toujours fait avec justice une part séparée à Mme de Duras. Beaucoup moins d'exagération que dans le reste de

son parti la lui méritait ; et puis, quoique très ferme dans son opinion, on n'a jamais pu citer d'elle aucune de ces paroles hostiles laissant dans l'esprit un levain qui ne s'évapore jamais. Joignez à cela son obligeance naturelle qui ne lui a jamais laissé manquer l'occasion de rendre service, et vous comprendrez qu'elle ait trouvé des amis, au besoin, même parmi ses adversaires, que les ministres aient été aises de l'obliger, que M. Decazes surtout ait profité de cette circonstance pour la distinguer de ceux dont il n'espère pas la détacher.

Vous voilà donc enfin revenue au milieu des vôtres, jouissant avec plénitude d'un véritable bonheur ; c'est là le dédommagement de l'intensité qu'ont vos peines, car quelle que soit la coupe, vous buvez toujours ce qui est au fond. Quant aux nuages à côté de vous, qu'y faire ? Les maux imaginaires font souvent beaucoup souffrir ceux qui les éprouvent, mais on ne peut cependant sympathiser parfaitement, s'unir par une participation complète à des peines qui n'existeraient peut-être pas, si on le voulait tout à fait de bonne foi, et si on y employait les remèdes convenables. Il n'y a dans ce monde que des gens qui regrettent le bien-être qu'ils n'ont pas et des gens qui gâtent le bien-être qu'il dépendrait d'eux d'avoir ; les exceptions sont peu nombreuses.

Paris, 24 octobre 1819.

Je ne veux pas laisser partir M. de Gabriac sans lui donner, chère amie, une petite lettre pour vous [1]. Je

[1] Le marquis de Gabriac, fils de Louis-Claude Cadoen, mar-

l'aurais faite longue si, d'une part, je n'avais espéré un peu de répit, et si, de l'autre, une crise de tête suivie d'une saignée ne m'avait très ennuyeusement occupée. Elle me laisse une fatigue que je n'ose trop combattre ; mais pour me refuser le plus, je ne veux point m'interdire le moins, et en songeant surtout aux nouvelles que j'attends de vous, je me dis que quelques mots valent encore mieux que le silence.

J'ai dû à M. de Gabriac le réel et vif plaisir de causer de vous avec quelqu'un qui venait de vous quitter, et malgré tous ses droits à paraître spirituel et aimable, il n'en est cependant pas qui lui en donne davantage à mon intérêt. Je ne l'ai vu qu'une fois et sa conversation me le fait regretter ; elle m'a reportée au milieu de vous, en me faisant sentir ce que je substitue au mal du pays, le mal des absents, d'une absence indéfinie. Ah ! s'il n'y avait que deux cents lieues à franchir ! Vous savez déjà que j'ai manqué madame votre mère, et que je suis revenue à Paris trois semaines après qu'elle l'eut quitté. Il me semble qu'elle s'est déplu à Paris, et je ne m'en étonne pas ; on peut appliquer à Paris cet éloge banal, que l'on prodigue beaucoup, et qui, selon moi, est le plus grand des éloges : il gagne à être connu ; on peut s'y déplaire jusqu'à la veille du jour où, les habitudes et les affections mises à part, on le préfère à tout.

quis de Gabriac, aide-de-camp du prince de Condé, venait d'être nommé premier secrétaire d'ambassade à Saint-Pétersbourg, près du comte de la Ferronnays. Il fut successivement, sous la Restauration, ministre plénipotentiaire en Suède, au Brésil et en Suisse, promu à la pairie sous Louis-Philippe, et au Sénat sous le second Empire.

Vous savez, chère amie, ou plutôt vous ne pouvez savoir assez combien tout ce qui vous touche de près m'intéresse. J'en ai une nouvelle preuve dans le plaisir que j'ai eu à revoir votre frère Nicolas. J'ai trouvé qu'il avait encore gagné, et ce n'est pas peu de surprise que de voir un jeune homme, appelé par toutes les prospérités de ce monde à jouir plutôt qu'à penser, manifester par le nombre et l'enchaînement de ses idées, une habitude de réflexion et une raison peu communes. Au reste, il a souffert, et on le voit bien ; aussi ce mot de prospérité dont je me suis servie n'est point une inconséquence, il s'allie trop souvent et avec justesse au sentiment de profondes peines. Mme de Duras devait vous écrire, et je pense qu'elle le fera par M. de Gabriac. Elle m'a lu l'article de votre lettre qui me concerne et m'a menacée d'une réponse virulente ; j'en suis très peu inquiète, car je suis sûre qu'au fond elle n'est pas mécontente de moi et que nos rapports, dans tout ce qui est réel, seront toujours les mêmes. J'y vais très souvent, excepté le soir, ce qui est le grand point de dissidence : comme elle ne sort pas, elle ne peut du moins contester que ce soit moi seule que les obstacles n'arrêtent pas. J'ai eu le bonheur de trouver les enfants de ma sœur à merveille, non seulement rétablis, mais fortifiés, grandis, plus beaux que jamais ; c'est la plus belle partie de notre histoire, et, au milieu d'eux, on se concentre avec une pleine satisfaction dans le moment présent. Ne m'écrirez-vous donc pas? J'espère que vous répondrez à cette question avant même qu'elle vous parvienne.

Adieu, chère amie ; je vous écris à onze heures du soir, et telles sont mes habitudes provinciales que

c'est vraiment pour moi heure indue. Je vous embrasse tendrement ainsi que tous vos chers petits l'un après l'autre.

Paris, 12 mars 1821.

Quelle preuve nouvelle de votre active sollicitude pour moi, ma chère bonne amie ! En vérité, je ne sais si toutes les appréhensions, et pour le présent et pour l'avenir, ne sont pas compensées par la certitude d'un intérêt si tendre et si constant. C'est avec larmes que j'ai remercié Dieu de votre amitié qui, dans les suppositions les plus alarmantes, sera encore, malgré tout, ma consolation. Je tâche de me persuader, ma bien chère amie, que je puis m'en reposer sur tout ce que vous faites pour me rassurer. Mais est-il bien vrai que cela puisse être, et votre amitié ne me cache-t-elle rien ? Quoi qu'il arrive, je ne douterai pas au moins qu'elle n'ait tout entrepris, qu'elle n'ait fait au delà de ce qui pouvait dépendre d'elle pour faire passer dans les autres cette bienveillance si vive dont elle est animée. Nous sommes si obscurs, si pénétrés du désir sincère d'être oubliés, nous avons si complètement perdu tous les avantages qui excitent l'attention ou qui nourrissent l'envie, que la seule chose à laquelle il me serait impossible de croire, c'est à la malveillance. Heureusement, ma bien bonne amie, heureusement une seule chose survit à tout, et cette seule chose les vaut toutes : c'est une vraie confiance en la Providence, une persuasion intime que rien n'arrive sans son expresse volonté, et que cette volonté veut avant tout notre bien. Cette persuasion n'est pas seulement

dans mon intelligence, dans mon âme, elle a passé dans mon sang. D'ailleurs on n'a pas beaucoup souffert sans voir éteindre en soi la source de toute révolte, et tout le passé m'a si bien préparée aux maux de l'avenir, que si je les juge tels qu'ils sont, je ne les sens plus comme je les aurais sentis. L'abattement ressemble quelquefois à la résignation, et quand il ne nous empêche pas complètement d'agir, Dieu sans doute le regarde sans colère. J'ai pensé, comme vous, qu'il aurait été inutile de donner à mon mari de vives craintes, que son imagination aurait encore grossies. Il se bouleverse beaucoup plus aisément que moi ; il y a dans son esprit une disposition à porter les choses au pis qu'il faut ménager toutes les fois qu'il n'y a pas urgence. Jusqu'à mes petits embarras d'affaires, je m'attache à les lui dissimuler, et il gagne en repos tout ce qu'il perdrait à être instruit. A la réception de votre lettre, il se trouvait précisément à la veille de son départ pour Rome, voyage qu'il a l'occasion de faire à très peu de frais, et dont il se promettait un extrême plaisir, et cette circonstance a renforcé toutes les autres considérations qui me faisaient pencher pour le silence. Vous pensez bien, ma bonne chère amie, que si je lui laisse faire seul un voyage qui est tout d'agrément, rien dans le monde ne m'empêcherait de le suivre en Russie, s'il y était appelé. Je sais ce que sont les dégoûts, les inquiétudes, les amertumes, et certainement je ne me soumettrai pas à l'y voir exposé sans les partager, sans tenter tous les moyens de relever et d'affermir son courage. Ma bien chère amie, ce n'est pas comme cela que je préférerais vous revoir ; mais croyez-le, croyez-le bien et de tout cœur, me réunir à

vous sera pour moi un immense dédommagement, et si on me fait beaucoup de mal, votre présence et votre amitié me feront beaucoup de bien. Mme de Duras s'est écriée hier, comme je lui disais que vous viendriez en Allemagne prendre les eaux. « Il est impossible que Mme de Nesselrode ne vienne pas à Paris. Dites-lui que si elle n'y vient pas, j'irai à Carlsbad. » Mais, ma chère amie, si vous ne pouvez vous décider à passer l'hiver loin du comte, pourquoi, après la saison des eaux, ne viendriez-vous pas passer deux mois à Paris? Vous nous feriez à tous un plaisir extrême, et c'est assurément pour vous un moyen sûr d'en avoir beaucoup. Pensez-y; dites moi aussi bien exactement le temps auquel vous devez quitter Pétersbourg. Je rumine bien des choses, et ce n'est qu'à l'extrémité que je renoncerai à vous voir d'une manière ou d'une autre. Il ne m'est jamais permis de faire des projets, parce que tout pour moi et autour de moi est incertitude, mais je dois à l'impossibilité d'en arrêter *un*, la faculté d'en former *plusieurs*. Dans tous les cas, je vous attendrai ici et je reculerai mon départ pour l'Italie, tout à fait jusqu'à l'arrière-saison.

15 avril 1821.

Pourquoi Carlsbad est-il si loin? Je voudrais bien essayer de ses eaux. Cependant depuis quelque temps il me semble vraiment que j'en ai moins besoin. Il est constant que Vichy m'a fait du bien. Combien je vous ai trouvée bonne dans votre sollicitude pour ceux mêmes que vous ne connaissez pas personnellement! Mais un cœur comme le vôtre suffit à tout, et il démontre ce que j'ai toujours pensé, c'est que la force dans un sen-

timent n'ôte rien à cette bienveillance qui n'appauvrit jamais que les âmes peu riches de leur fond. Une terrible inquiétude a été ôtée à cette pauvre Mme de Ségur dans la nécessité où s'est trouvé son fils aîné, bientôt après son mariage, de quitter le service. Tout était incompatible avec l'état de sa santé qui demande de grands ménagements. Aucun de ses enfants n'y est dans ce moment, et la comparaison de sa sécurité pour eux avec les angoisses de tant de mères n'est pas encore la seule, la dernière grâce qu'elle vienne de recevoir de la Providence. Le second de ses fils, Adolphe, va faire le plus beau mariage de France : il épouse l'héritière du beau nom de Lamoignon et d'une fortune immense pour le pays ; ce mariage fait passer sur lui et le nom et la pairie. Vous pensez, chère bonne amie, combien ses consolations me sont personnelles et si je puis assez admirer les voies qui adoucissent des souvenirs, hélas ! ineffaçables. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les progrès véritables et journaliers de Mme de Ségur justifient, en tant que possible, les grâces que Dieu lui accorde, et c'est encore un spectacle bien doux que cette correspondance d'efforts et de volonté. Tous ces changements dans sa situation vont nous séparer un peu ; elle doit aller cet été-ci dans la famille où son fils va entrer, et cela dérange bien mon été. Je n'ai pas tardé cependant à en disposer : Mme de Montcalm, dont l'amitié pour moi augmente chaque jour et dont la triste situation réclame autant de soins que d'affection, me fera passer beaucoup de temps à Paris. Le reste du temps, je serai avec Mme de Duras à Andilly, comme elle me le demande avec beaucoup d'amitié, mais plutôt encore près d'elle qu'avec elle, sa maison ne

pouvant contenir Nadine et moi sans la gêner au dernier point. Vous avez toujours rendu justice à l'étendue et à la justesse d'esprit de Mme de Duras, mais vous ne lui connaissez pas un talent vraiment admirable et qui s'est développé avec une rapidité prodigieuse : c'est celui d'écrire. Elle le portait en germe et je me rappelle que je lui ai dit souvent que son activité d'âme et d'esprit ne pouvait manquer de se développer avec bonheur dans des ouvrages d'imagination. Au premier essai, l'histoire d'une jeune négresse, amenée à l'âge de trois ans par M. de Boufflers et élevée par la princesse de Beauvau, a si parfaitement réussi, lui a valu des suffrages si flatteurs, un succès si brillant, qu'il a été suivi depuis par trois autres petits romans dont chacun suffirait à la réputation d'un auteur. Elle ne se résoudra jamais à les faire imprimer, mais elle en accorde la lecture, et je vous assure, ma chère bonne amie, que si vous venez ici, ce ne sera pas un de vos moindres plaisirs. Force et vérité dans la peinture de la passion, sagacité dans les aperçus, originalité dans les traits des caractères, style toujours approprié, toujours élégant, plein d'énergie et de fécondité, de pensées et d'images, quelque chose de si sûr dans la touche, et ce dernier mérite, personne n'a pu en être plus frappé que moi qui ai lu ces charmants ouvrages page par page, à mesure qu'elle les écrivait, et qui ai pu m'assurer par là combien tout était de premier jet. C'est une vraie ressource qu'un talent créateur, et je suis convaincue que peu de choses pouvaient servir plus efficacement à la distraire.

Paris, 19 mai 1821.

Comment vous exprimer, ma bien chère amie, ma joie et ma profonde reconnaissance[1] ! Elle soulève le poids qui pesait tant sur mon cœur, et je ne me rappelle pas d'avoir éprouvé une émotion où la gratitude et la joie se confondissent davantage. Que Dieu soit béni et aussi celui qui sait si bien donner un avenir à ceux qui n'en avaient plus ; notre bonheur à tous est le plus sacré des engagements. Que ne vous devons-nous pas au comte et à vous ! Sans cet appui, l'espoir même de réussir, le courage même de tenter eussent été impossibles. Même lorsqu'on n'a de pensée que pour le bien, il ne se présente pas souvent d'occasion de faire participer à ce bien toute une famille.

Vous aimeriez encore davantage la duchesse de Duras, si vous aviez pu voir la part qu'elle a prise à notre joie commune. Je puis dire, à sa plus grande louange, que je ne l'ai jamais vue si vive, si animée, dans la réussite des choses mêmes qui la concernaient personnellement. Ah ! que de grâces on a à rendre quand de toutes parts on recueille de si généreux, de si purs sentiments ! Hélas ! cette joie même vient cependant d'être empoisonnée par cet affreux malheur si inattendu de la mort du duc de Richelieu. J'en ai été bouleversée, je le suis encore pour cette pauvre Mme de Montcalm, à laquelle je suis tendrement attachée et que son amitié pour moi, son entière confiance doivent

[1] Nomination du prince Grégoire Gagarin à l'ambassade de Rome.

me rendre véritablement chère. Cette malheureuse femme, qui n'a échappé à aucun malheur possible, dont l'âme est un modèle de force et de courage, perd dans son frère son unique appui, le seul être dans la destinée de qui elle mettait chaque jour quelque chose et quelque chose de doux et de satisfaisant. Pour surcroît de douleur, elle s'était beaucoup plus intimement rapprochée de son frère dans ces derniers temps ; elle avait été s'établir chez lui, et il y a encore quatre jours, elle me disait qu'elle se félicitait de cette résolution, que j'avais appuyée de toutes mes forces, et tout cela pour assister à son agonie et passer d'une complète sécurité à la plus affreuse certitude ! J'ai passé une partie de la matinée avec elle, et sa douleur est de celles qui rendent impossible toute consolation. Enfin, depuis huit jours, j'ai passé par tant d'émotions diverses que je ne saurais lier deux idées ensemble. Mais qu'importe ? tout sera accueilli par votre amitié qui m'a toujours tout pardonné.

Paris, 18 juin 1821.

Chère amie, les trop longues séparations ne valent rien et quelques jours passés ensemble ôtent à la séparation ses plus redoutables inconvénients. Si dans la jeunesse, on compte sur l'avenir, si tout ce qui coûte n'y paraît que du provisoire, en avançant en âge, on ne fait pas si bon marché du présent, on voudrait tout ressaisir parce qu'on sent que tout est prêt à échapper. Ces impressions me sont devenues si habituelles, que, malgré mon extrême désir de revoir ma sœur, Grégoire, leurs enfants, malgré cette belle

Italie, qui réveille en moi le peu de curiosité qui me reste, cette absence de la France me paraît un véritable sacrifice, non seulement par les regrets que j'éprouverai en quittant les gens que j'aime, mais par la lacune que ce voyage fera dans toutes les habitudes de ma vie. Je me sens si vieille que je crois ne pouvoir plus que continuer, que la raison de ce que je ferai le lendemain me paraît tout entière dans ce que j'ai fait la veille, et que, plus d'une fois, l'idée d'une si longue interruption me paraissait tout remettre en question ; — même l'affection de vos amis, me direz-vous ? — Hélas ! oui, dans mes mauvais moments j'allais jusque-là. Ce sont les soins qui sont nécessaires à la plupart des cœurs, et, pour être sûr de son fait, il est bien prudent de s'arranger pour y mettre chaque jour quelque chose.

Je ne puis vous dire mon étonnement de la retraite de monsieur votre père ! Il me semblait qu'après tous les services qu'il avait rendus dans les temps les plus critiques et les plus difficiles, il devait être ancré à tout jamais ; mais ce n'est pas là où l'on peut chercher de la stabilité. Les deux places qu'il conserve éloignent toute idée de disgrâce, à la vérité, ou de trop criante injustice ; mais, d'une autre part, tant de raisons devaient le maintenir dans son premier poste qu'il faut que beaucoup de dégoûts et d'entraves au bien qu'il voulait faire l'aient décidé impérieusement à le quitter. Du reste, il me revient de toutes parts que l'opinion publique l'a bien dédommagé des peines inséparables d'une telle décision. M. de Boutourline me disait que le jour où l'on apprit que sa démission avait été acceptée, ses salons étaient combles, ainsi que tous les jours sui-

vants. Dans des circonstances semblables, on apprend à apprécier la foule. Il y a un moment où l'on ne savait plus ce que voulaient dire les mutations si brusques et si multipliées ; chaque jour on faisait part d'une disgrâce nouvelle ; toutes les santés étaient dérangées, tous les postes vacants, cent mille autres bruits plus absurdes les uns que les autres se succédaient rapidement, et l'on se trompait d'autant plus qu'on voulait arriver à reconnaître un principe général pour les sources de tous ces mouvements partiels. Le voyage du prince Pierre[1] a paru pour le moins aussi problématique que tout le reste, et s'il y avait quelque fondement à ce bruit presque universel de sa disgrâce, je l'en plaindrais fort. Il a approché de trop près l'Empereur, il a été auprès de lui trop longtemps et sans interruption, pour que le besoin du crédit dont il jouissait n'ait pas passé dans ses habitudes. Que peut devenir la vie d'un homme, vide des occupations qui, pendant plus de vingt ans, ne lui ont pas laissé deux heures de libres dans sa journée ? C'est à la longue qu'on sent le coup qui nous est porté ; et celui qui se croit supérieur à ces besoins et à ces habitudes pourrait bien apprendre qu'il s'est trompé, par le sentiment de chaque instant. Nous en avons tant vu !

Parlez-moi de votre santé quand vous m'écrirez, et avec beaucoup de détails. Soignez-vous bien, de grâce, et après avoir donné votre confiance, faites qu'elle soit entière, et qu'il en résulte une véritable exactitude à suivre les conseils que l'on vous donnera. Adieu, ma chère bonne amie; je vous embrasse du fond d'un cœur qui vous est complètement dévoué.

[1] Le feld-maréchal prince Pierre Wolkonski.

Rome, 3 décembre 1822.

Voilà quinze jours, chère amie, que je me trouve à Rome, fort heureuse d'y être et trouvant dans ce bonheur-là le dédommagement de toute la fatigue d'un long voyage. La curiosité ne me l'aurait pas fait entreprendre et elle ne m'aurait pas non plus payée de ma peine. Ne croyez pas pourtant que j'aie traversé l'Italie en vraie barbare, insensible à tant de beautés, à de si étonnantes richesses. J'en ai joui. J'en jouis vivement. Mais à mon âge, dans mes dispositions, un déplacement, l'interruption de ses habitudes sont une peine aussi, et voilà celle que je n'aurai plus jamais le courage de prendre que dans un intérêt pressant et cher. J'ai trouvé Grégoire à merveille, ce qu'il attribue à l'admirable ciel de Rome, et ce que je crois bien plus l'effet d'une vie active et convenablement employée. Il a reçu en dernier lieu une lettre charmante du comte, en qui il met avec juste raison toute sa confiance. Les enfants sont adorables. Ma préférence est toute pour les aînés, mais cela ne m'empêche pas de trouver les petits pleins d'intelligence et de grâce. Ce sont deux petits lutins les plus amusants qu'on puisse voir. Adieu, chère excellente amie, vous savez ce qu'il faut faire pour moi : jouir de tout le bonheur qui vous a été départi. Mais comme vous ne dédaignez rien dans le bien que vous pouvez faire, vous y joindrez aussi celui de vous souvenir de moi, de m'écrire et surtout de m'aimer.

Rome, 2 avril 1823.

Chère amie, je ne vous dirai qu'un mot par ce courrier ; mais je veux que vous n'ignoriez pas combien votre lettre, que j'ai reçue hier, m'a rendue heureuse Quel désir excite en moi cette invitation si bonne et si aimable d'aller vous retrouver à Carslbad ! Depuis votre lettre, je n'ai pas pensé à autre chose, j'ai fait succéder un plan à un autre en trouvant toujours malheureusement qu'il était lié à d'invincibles obstacles. Il faut que vous sachiez qu'il n'est nullement probable que je puisse quitter l'Italie avant l'année prochaine, c'est-à-dire l'été prochain. Une complication de circonstances très pénibles pèse sur moi et je vous détaillerai tout cela dans les volumes que je vous annonce. Vous y verrez que je puis savoir d'expérience que le repos, dans ce pauvre monde, est peut-être encore plus impossible que le bonheur. Ne suivrez-vous pas l'idée d'aller voir votre belle-sœur et votre frère à Paris, comme Hélène m'a mandé que vous y pensiez? Ne pourrais-je pas aller vous rejoindre, dans ce cas-là, sur quelque point de votre route, ce qui m'éloignerait moins de l'Italie que Vienne? Si vous saviez quel prix je mets à vous revoir, vous sauriez aussi tout ce que je serai capable de faire dans cet intérêt si vif et si pressant. Je suis charmée de l'Italie, surtout de Rome qui laisse bien loin d'elle tout ce qu'on en peut imaginer ; mais cela n'empêche pas que, chaque jour, je ne regrette la France, qui a pour ceux qui ont su s'y attacher un attrait à nul autre pareil. Je suis heureuse d'être avec ma sœur, Grégoire, leurs

enfants que j'adore, et cependant ce Paris, dont la raison et de graves considérations me ferment les portes, me rappelle impérieusement, comme le fera toujours un lieu auquel on rattache tout son avenir. Adieu, ma bien chère amie, je me console de ne vous envoyer aujourd'hui que des énigmes en me promettant de me livrer bientôt.

Rome, 16 novembre 1824.

Chère amie, j'oubliai de vous dire, dans ma grosse lettre d'hier, qu'il fallait ne pas parler encore du mariage de Nadine. J'espère que mon mari n'aura pas étendu ses confidences.

J'ai été plus heureuse hier que je ne le croyais. Le duc de Laval est venu et m'a apporté des lettres de Paris, une entre autres de Mme de Duras, la meilleure, la plus tendre, je crois, qu'elle m'ait jamais écrite ; combien j'aurais voulu, pour toute réponse, aller me jeter à son cou ! Elle ne me dit rien de ce qui se passe autour d'elle, mais elle est si triste qu'il est facile de deviner tout ce qui peut l'affliger.

Le duc de Laval était pressé ; quand on se revoit, on parle de tant de choses à la fois, qu'on finit par n'avoir de détail sur aucune. Il paraît seulement que tout restera sur l'ancien pied, et que, depuis Henry IV, jamais roi de France n'a excité plus d'enthousiasme et joui de plus de popularité [1]. M. de Laval m'a dit aussi que M. de la Ferronnays retournerait décidément en Russie, et cela sous peu.

[1] Le roi Louis XVIII était mort le 15 septembre 1824, et son frère lui avait succédé sous le nom de Charles X.

Cély[1], 14 septembre 1825.

Vous pourrez imaginer ce que j'ai pu souffrir en apprenant que Grégoire et ma sœur sont décidés à retourner en Russie au printemps prochain. Une conviction complète de l'utilité, de la nécessité de cette détermination, aurait seule pu m'y faire contribuer; mais, d'une autre part, j'ai senti que je ne devais pas m'y opposer, et même que, en la combattant vivement, je me chargerais d'une grave responsabilité. Je suis donc restée impassible en apparence, au milieu de toutes ces délibérations, me récusant comme suspecte à moi-même, ou bien redoutant l'imprudence d'imposer à Grégoire et à ma sœur un fardeau au-dessus de leurs forces. Leurs intentions sont si droites, si pures, leur désir de se dévouer uniquement au bien-être de leurs enfants est si sincère, que Dieu, je l'espère, leur donnera la force d'exécuter dans toute sa rigueur le dessein qu'ils ont formé !

C'est bien répondre à votre amitié, chère bonne amie, que de vous donner tous ces détails, et vous concevrez combien il m'en coûte seulement de les tracer ! Il semble, dans ces cas-là, que dire ce qu'on sait est donner de la consistance à ce que l'on redoute. Il n'y a que les gens heureux qui puissent craindre le vague et l'incertitude ; les malheureux regrettent la veille, les autres songent à peine au lendemain.

La lettre du comte était pleine de nouvelles joyeuses; on y naissait, on s'y mariait ; à chaque ligne la cause

[1] Château de la comtesse Octave de Ségur, près Fontainebleau.

ou l'effet. Dans le même moment, nous faisions pendant à *Jean qui rit*, par les plus tristes événements venus coup sur coup contrister la société de Paris, le cercle où vous avez vécu.

Adieu, chère amie, c'est toujours du plus profond de mon cœur que je vous aime et vous désire.

Les Nouettes, 6 novembre 1825.

Ma bien chère amie, j'ai appris par le journal le cruel événement qui vous plonge dans la douleur [1]. Je n'ai pas osé vous en parler de suite, j'espérais encore! La triste confirmation est venue et je n'ai plus qu'à pleurer avec vous. Je la connais si bien, cette douleur que je partage et que tout malheur semblable renouvelle si vivement en moi!

Qui sait tout le temps qui va s'écouler sans que j'aie de vos nouvelles, sans que je sache les détails de cette douloureuse arrivée, et cependant comment n'auriez-vous pas songé à mon inquiétude? Ah! mon Dieu, c'est qu'il est des moments où il est permis de ne songer qu'à soi! J'ai supputé les dates, compté les jours; votre lettre de Cracovie était du 29 septembre; vous partiez le lendemain, il vous fallait douze jours. Etes-vous arrivée à temps? Les plus cruels déchirements vous ont-ils été épargnés? Ce qui transperce le cœur y porte aussi une sorte d'apaisement qui plus tard devient une consolation. Je plains moins ceux qui ont pu recevoir une dernière fois la bénédiction pater-

[1] La mort du comte Gourief, père de la comtesse de Nesselrode.

nelle. Qu'il me tarde, qu'il me tarde de tout savoir! Il faut compter aussi pour quelque chose de voir abréger d'affreuses souffrances qui n'avaient pas pour elles l'espoir d'une guérison ; mais tout cela, dans le moment, n'amortit même pas le coup ; on se flatte en même temps qu'on s'alarme, et se voir brusquement frappé par ce qu'on redoutait, mais si loin dans l'avenir, laisse à nos impressions tout le caractère de la surprise.

N'obtiendrons-nous pas un peu d'empire sur vous-même, quelque empire exercé sur des sentiments qui, si facilement en vous, deviennent passionnés et dévorants?

Ma bien chère amie, rappelez-vous, rappelez-vous que tout ce qui est de ce monde passe, est destiné à passer ; combattez avec les pensées de l'autre. On n'arrive à la paix qu'en voulant ce que Dieu veut ; répétez-vous chaque jour, à chaque instant, que si telle chose est difficile, elle n'est pas impossible. C'est l'universelle condition pour échapper au malheur, c'est une condition bien plus expresse pour les âmes comme la vôtre. Si vous ne vous élevez pas au-dessus de vous-même, votre situation, si heureuse sous tant de rapports, ne vous empêcherait pas de voir altérer, peut-être détruire, le bonheur dont la Providence voulait faire votre partage.

Je suis restée quelque temps sans vous écrire : depuis un mois je n'ai pas cessé d'être extrêmement souffrante, je l'attribue au brusque passage d'une saison à l'autre, à cette humidité froide que l'Italie, dans les deux hivers que j'y ai passés, m'avait fait oublier. On finit par s'accoutumer à tout et on se réaccoutume

encore plus aisément, il faut seulement que l'objet de comparaison s'éloigne.

Adieu, je n'ai pas besoin de vous dire que je vous écrirai beaucoup et régulièrement ; il y a des choses que le fait même ne nous dit pas plus haut que notre instinct.

28 novembre 1825.

Chère bonne amie, votre sœur se plaît à répéter combien elle se sent heureuse de voir son fils confié à vos soins et son éducation s'achever en Russie. Je lui ai mandé, dans le temps, que vous étiez contente aussi, mais elle ne répondait pas encore à cette lettre et c'est par les vôtres qu'elle commence à prendre confiance en ses progrès. Quand ils ne seraient pas tout ce que vous pouvez désirer, il n'en résulterait pas qu'une éducation vraiment bonne restât pour cela sans fruit. Il y a telle nature qui ne dépassera pas tel degré, mais c'est encore un grand bonheur de l'atteindre, d'être tout ce qu'on pouvait être, et c'est ce qu'on ne peut attendre que de bonnes impressions inculquées habilement et de bonne heure.

On ne crée pas plus en éducation qu'ailleurs, mais soyez sûre qu'on étouffe le mauvais grain, qu'on le réduit du moins considérablement et que, d'une autre part, même dans les sujets les plus ingrats, ce qui n'est pas ici le cas, il y a toujours à développer. Le contre-poids, en s'établissant, peut faire rester stationnaire dans la médiocrité, mais n'est-ce pas une immense victoire, lorsqu'elle exclut les penchants coupables et qu'elle arrache à une complète nullité ? Des

soins donnés consciencieusement sont rarement perdus; toujours, par un bout quelconque, la récompense se rattache au bienfait.

Une vraie consolation pour moi, c'est de penser que, cet hiver, vous aurez une complète indépendance, que vous ne ferez absolument que ce que vous voudrez, que vous resterez par conséquent beaucoup chez vous, y attirant les personnes dont la société peut vous être agréable. Ces choses, si secondaires sous le rapport de la place qu'elles tiennent dans notre vie intérieure, ne le sont pas dans leurs effets: la contrariété pour les actions, comme la continuelle contradiction pour les pensées, irrite ou épuise des forces dont l'emploi utile est ailleurs. Croyez-moi, quand le devoir ne s'y oppose pas, il ne faut dédaigner aucune des manières de se faire un peu de bien ; la tristesse porte au découragement, il faut la dominer. Dans la première jeunesse on se livre pieds et poings liés à des peines souvent imaginaires ; plus tard, la vraie sensibilité ne sait plus que se redouter, la volonté doit lutter contre elle et lutter de manière à obtenir quelques triomphes.

Au milieu de tant de biens perdus, tant de biens vous restent, ma bien chère amie ! Vos peines ne vous ont ni isolée ni dépouillée ; elles n'ont fait que vous initier à la véritable nature d'un monde périssable. Le bonheur peut vous rester encore, vous n'en avez perdu que les illusions. Combien il me tarde que vous me parliez avec détails de vos enfants, de ces trois petits êtres qui n'ont pas eu la moindre part dans cette lettre toute consacrée à un seul regret ! Quelle heureuse mère vous pouvez être ! Les chagrins que vous avez éprouvés comme fille sont encore des avertissements pleins de

sagesse et de prudence pour votre conduite comme mère. Sans doute il y a des périls qui n'auraient jamais existé pour vous, mais sait-on jamais si on aurait parfaitement deviné ce que l'expérience dévoile si bien, sait-on si les réflexions suscitées par des impressions douloureuses et profondes ne sont pas bien au-dessus des réflexions que nous aurions faites, abandonnés à nous-mêmes? Il y a toujours dans nos souffrances plusieurs sens cachés ; il s'agit seulement de les pénétrer pour nous assurer qu'ils n'ont qu'un seul but, notre perfectionnement, et que la miséricorde vit toujours dans l'épreuve.

Paris, 15 janvier 1826.

Quelqu'un que je voudrais qu'on consultât toujours, ma bonne chère amie, c'est le général Pozzo [1]. L'orgueil national a beau s'armer contre sa qualité d'étranger, c'est, je le crois bien, la supériorité la plus incontestable, et tant qu'il sera à notre service, par respect pour son propre génie au moins autant que par conscience, il ne donnera jamais que des conseils utiles à la gloire du pays.

Ce que vous me dites de la disposition du comte de ne rien accepter, s'il résignait ce qu'il possède, dissiperait le plus cher de mes rêves, si, avant tout, je n'avais pas la conviction qu'il restera toujours à son poste.

Tant qu'a vécu l'empereur Alexandre [2], on le savait

[1] Ambassadeur de Russie à Paris.

[2] Mort à Taganrog, le 19 novembre 1825.

ou on le croyait si jaloux de ne manifester jamais que ses propres idées, que la part du comte dans les conseils en était moins considérable ; aujourd'hui il reprend tous ses droits, et ce premier acte de force et d'indépendance, qui signale la politique de notre jeune souverain, est mille fois honorable.

On comprend bien que, dans l'intérêt de tous ceux qui veulent entraîner et séduire, on poursuive l'avantage de négocier avec le souverain même, mais le danger de négocier par soi-même est si évident, ses suites peuvent être si irréparables, que les fidèles serviteurs du trône ne sauraient trop combattre cette funeste manie.

Je suis vraiment désolée des lenteurs de l'enquête [1] ! Ces tristes et nécessaires jugements se prononceront donc au milieu de cette foule d'étrangers plus avides de gloser que de connaître. C'est un terrible spectacle aussi à mêler à des fêtes. Si Tourguenief a pris effectivement le parti de conseiller à son frère de se réfugier en Amérique, il faut donc qu'il le croie coupable au premier chef? Dans cette situation, je ferais bien peu de cas de la vie sauve. Grand Dieu ! ne vaut-il pas mieux périr que vivre sous le poids du crime et du déshonneur ! Mais je sais qu'on déciderait cela pour soi et non pour les autres. Cette conviction doit le rendre plus malheureux que jamais. Puisqu'on croit n'avoir rien à lui reprocher, combien je voudrais qu'on l'employât, que des affaires vinssent remplir le vide si cruellement occupé par l'inquiétude et de dévorants

[1] Sur la révolte à Pétersbourg qui avait accompagné l'avènement de l'empereur Nicolas.

regrets ! Ce que je crains avant tout, pour ceux qui souffrent sans compensation, c'est l'amertume et l'irritation qui enveniment encore les souffrances les plus vives. Dieu seul y fait échapper, mais tout le monde invoque-t-il son secours ?

Paris, 30 janvier 1826.

Ma bien chère amie, combien je conçois vos angoisses par mes anxiétés à moi-même [1], combien il m'est aisé de juger de ce que vous avez dû souffrir, vous, au centre d'événements déplorables, d'intérêts directs, d'impressions immédiates, par ce que je souffre moi-même, quoique je ne tienne plus à ce triste monde que par la conscience et quelques affections ! Jamais, jamais les hommes ne m'ont paru d'une inconséquence si odieuse, d'un orgueil si coupable, si ennemis d'eux-mêmes et de leur pays. C'est dans le moment où tout semblait remis en question, où les menaces, les ambitions et les envies de l'Europe pouvaient se concentrer sur la Russie, que ses enfants se divisent, conspirent des bouleversements, méditent l'anarchie, comme pour faire de ce colosse une proie facile. Quel patriotisme, grand Dieu ! et où en serions-nous, si la Providence, dans sa miséricorde, n'eût pas veillé sur nos destinées !

Voilà la moralité du siècle, il s'irrite contre la Sainte-Alliance et prêche aux peuples la sainte insurrection. Quelle grâce signalée qu'une si mauvaise cause se soit

[1] Les complots et les mouvements révolutionnaires qui avaient menacé la Russie.

servie de moyens encore plus coupables, qu'ils aient flétri leurs tentatives dès leur origine, qu'ils aient mis au grand jour la plaie universelle qui menace de tout dévorer !

Une telle issue ferait presque penser que tous ces mouvements n'ont été permis par la Providence que pour éclairer notre nouveau souverain, pour lui faire déployer aux yeux de tous un grand et beau caractère, pour lui donner confiance en lui-même, en même temps que la mesure de sa force morale et de sa capacité.

Ce qui ferait trembler, c'est la crainte que cette poignée de misérables factieux ne s'appuyât sur des moyens plus puissants et encore inconnus. Je ne sais pas un sentiment qui n'ait saisi l'âme à cet affreux spectacle, excepté peut-être, du moins pour moi, celui de la surprise. Vous rappelez-vous nos conversations à Carlsbad ? C'est par les critiques amères contre le gouvernement, par un esprit frondeur et mutin, que les honnêtes gens eux-mêmes préparent les voies aux grands coupables. Voltaire a bien dit, en parlant du meurtre d'Henry IV : « Le feu qui sortait de toutes les bouches prit à la cervelle d'un scélérat. » Voilà comment on est complice sans le savoir, comment la solidarité s'établit entre les coupables et ceux qui ne passent pas pour l'être. Je ne puis vous exprimer ma préoccupation continuelle de tout ce qui se passe chez nous ; je ne vis pas ici, à la lettre, mais à huit cents lieues. Même dans l'année 1812, je n'ai pas senti aussi vivement toute la puissance du lien qui nous attache à notre pays.

Ce pauvre empereur Alexandre a donc su toutes ces

infernales machinations ; la perfidie a donc été pour lui comme l'avant-goût de la mort ; c'était de quoi la rendre douce.

La réception de vos lettres a été à la fois une blessure et un baume ; je savais que je pouvais me reposer sur les nombreux détails que vous me donnez et mon imagination s'arrêtait aux limites que vous fixiez vous-même au mal ; je ne les ai montrées à personne en totalité, mais, dans des communications partielles, j'ai pu souvent combattre l'erreur par la vérité, donner des faits positifs pour dissiper des bruits fâcheux ou alarmants. Vous savez que je suis prudente, et même timidement prudente de mon naturel, que je me tais ou que je temporise volontiers, et dans un intérêt si cher j'aurais acquis en un moment les qualités que je n'aurais pas possédées. Mais on ne peut trop se le répéter aujourd'hui, la publicité et la plus haute publicité devient nécessaire ; c'est une de ces occasions où les diplomates, au lieu de masquer le mal, doivent le découvrir. Par cela même que l'Empereur a l'excellent esprit d'en appeler à la justice, il faut, si l'on doit sévir, que l'on connaisse bien l'étendue et la nature du délit. Combien je voudrais qu'on publiât toutes les pièces de cet important procès, que l'Europe entière pût le connaître et que ce qui sera donné à la clémence lui appartînt dans l'esprit de tout le monde !

C'est lorsque les souverains oublient leur haute responsabilité et que les peuples usurpent des attributions qui doivent leur rester étrangères, que l'ordre est interverti partout ; c'est alors qu'une centaine de misérables suffisent pour renverser un pouvoir légal qui n'a contre lui que de ne pas savoir se défendre.

Mais, ma chère amie, et c'est l'observation qu'il faudrait méditer chaque jour, le mal produit par les hommes passe avec eux, celui que font les doctrines est destiné à leur survivre de beaucoup ; il n'y a qu'elles qui le produisent sans cesse sans interruption et peut-être sans remède. C'est un poison qui atteint partout, qui pénètre jusque dans la moelle des os et qui, tôt ou tard, de quelque force de compression qu'on fasse usage contre certaines actions, finira nécessairement par amener une explosion, s'il n'est pas attaqué dans son essence même. Croyez-moi, sur la terre, comme armes humaines, il n'y a rien de si fort que les idées libérales, pour me servir du mot convenu ; elles s'adressent à tout ce qu'il y a de passionné, de hautain, d'amer et d'envieux dans le cœur de l'homme, et c'est là l'homme aux trois quarts. Aucune institution civile, aucun moyen matériel ne s'en rendra maître ! Pour lutter avec elles et obtenir la victoire, il faut l'élément divin, non pas seulement un sentiment vague de croyance en Dieu, de piété sensible, mais l'enseignement sage et profond de la religion positive. La morale, et peut-être surtout la morale politique, ne peut émaner que de là ; tant que des hommes trompés par de faux systèmes croiront faire bien en faisant mal ; tant que leur conscience ne s'élèvera pas contre les suggestions de leur esprit, ils s'honoreront du titre de régénérateurs et d'amis du genre humain ; ils feront les actions les plus coupables en vue d'un bien imaginaire. S'ils réussissent, leur malheur et celui des hommes qu'ils auront entraînés pourront seuls les éclairer, mais trop tard ; s'ils ne réussissent pas, ils seront à leurs propres yeux de nobles et d'intéressantes

victimes. Ce travail-là, il faut surtout le prendre en sous-œuvre, s'occuper des générations qui s'élèvent, et les prémunir par les saines doctrines contre le débordement des mauvaises. Il ne faut pas se le dissimuler, aujourd'hui il faut que la religion soit la science, qu'elle marche avec elle, qu'elle s'en fasse un auxiliaire. La science est devenue l'arme universelle, l'arme unique, c'est le moyen dont on se sert pour tout renverser, et c'est avec elle aussi qu'on pourrait tout réédifier. Voyez combien il est impossible que des intelligences neuves, actives, curieuses, ne soient pas la proie du premier mauvais livre qui tombe sous leurs yeux, quand une instruction, sans liaison et sans base, ne leur a jamais appris à distinguer l'erreur de la vérité ? Il n'est plus question aujourd'hui de circonscrire la sphère des idées, de comprimer le mouvement des esprits, on y perdrait son temps et sa peine ; il faut les instruire, leur offrir le choix entre le bon et le mauvais, et jusqu'ici, certes, cela n'a pas été fait chez nous. Ce qui a manqué à la gloire du règne de l'empereur Alexandre, ce sont des établissements d'éducation sur des bases fortes, larges, sages et nationales.

Je crains que les ramifications de cet odieux complot ne soient bien étendues ; je me console en pensant qu'elles ne sont pas profondes, rien ne l'est chez nous, et encore moins le désordre qu'autre chose. Le choix des hommes en dit plus que tout ! Quels organes, grand Dieu, de cinquante millions d'hommes ! La seule idée qu'ils avaient émise et qui, comme tant d'autres, peut bien n'être qu'un prétexte, la seule idée avec laquelle on puisse sympathiser, l'affranchissement des serfs, est encore une de ces améliorations désirables

que la révolte rendrait plus impossible que jamais.

L'opinion en France s'est prononcée d'une matière unanimement bonne à la mort de l'empereur Alexandre ; on ne parlait pas d'autre chose, et dans des termes d'admiration chez les uns, de bienveillante justice chez les autres, et de reconnaissance dans le très petit nombre qui s'honore de garder le souvenir des grands bienfaits. Les coupables espérances des révolutionnaires y faisaient seules exception, mais il est encore vrai de dire que dans les premiers jours elles étaient fort contenues et se revêtaient des formes les plus convenables.

Accoutumé comme on l'est ici aux entreprises de l'ambition, aux vues étroites de l'intérêt personnel, la générosité du combat entre les deux frères, quoique sentie, n'a pas été complètement comprise ; on a cru voir peu de liberté dans la renonciation du grand-duc Constantin. Les lenteurs, accrues nécessairement par les distances, pendant l'interrègne, usaient la patience d'un peuple et d'une société qui n'en ont pas beaucoup. Les plus bizarres, les plus ridicules suppositions trouvaient place dans les esprits : on ne se rencontrait que pour se demander qui régnait en Russie et cela avec cette légèreté qui mêle la plaisanterie à toute chose. Pour ceux dont l'avenir, les intérêts les plus importants étaient tenus en suspens, vous pouvez juger quelle souffrance leur était infligée !

Je vous ai déjà mandé que le *Journal des Débats* avait excité une véritable animadversion même dans les plus tièdes ; il n'a probablement été approuvé que par les amis du *Constitutionnel*, cent fois moins perfide que lui. C'est fomenter le trouble à l'ombre et à

couvert et mettre ses actions hors la loi, tandis qu'on se repaît d'impunité. Je sais que M. de Châteaubriand a d'abord désavoué les articles, que, beaucoup plus tard, il a protesté contre leur esprit, mais tout cela est loin de l'affranchir de la responsabilité. On sait l'ascendant qu'il exerce sur le *Journal des Débats*, qui est plus à lui qu'à M. Bertin de Vaux. Il fallait, ce qui lui eût été plus que facile, ne pas permettre l'insertion de ces articles, juger la tendance de tous sur le premier, tandis que ce n'est qu'après que l'opinion a été empoisonnée par une série de numéros d'un journal dont on ne se méfie pas assez encore, que M. de Châteaubriand arrive avec ses tardives et très incomplètes justifications. C'est un admirable talent qui demanderait l'alliance d'un beau caractère. Les passions irritables et ambitieuses l'entraînent à tout vent. Je vous assure qu'il existe bien peu d'illusion sur lui ; on l'aime, il intéresse, par les embarras même dans lesquels il se met et qui préoccupent sur son sort, mais l'estime et la confiance ne sont pour lui dans aucun cœur, à très peu d'exceptions près [1].

Paris, 5 mars 1826.

Ma bien chère amie, je vous conjure de ne pas trop vous laisser absorber par des choses qui, quelque graves, quelque importantes qu'elles puissent être,

[1] Ces impressions sont celles du moment, et, à ce titre, elles appartiennent à l'histoire contemporaine ; mais, si l'on veut avoir le jugement réfléchi de Mme Swetchine sur M. de Châteaubriand, on le trouvera au chapitre XIV de la *Vie*.

sont cependant des choses qui passent, et dont il ne restera pour nous que le bien ou le mal moral dont elles auront été l'occasion. Cherchez à vous élever au-dessus d'elles, à les considérer déjà sous le jour de l'éternité, que votre point d'arrêt soit dans le ciel, afin de n'être point trop entraînée par ces mouvements dont l'irrégulière impétuosité tend sans cesse à nous ôter tout repos ! Soyez sûre que Dieu ne vous a pas donné beaucoup sans vous demander, sans attendre beaucoup. Cette surabondance de forces morales, qui s'est si souvent tournée contre vous pour vous dévorer, lui appartient ; quand elle sera remontée à sa véritable source, vous sentirez une nouvelle puissance s'ajouter aux forces que vous possédez déjà, et le vide qui existait encore en vous sera rempli. Vous luttez infructueusement parce que vous n'avez pas encore mis sérieusement la main à l'œuvre, parce que, tout en vous soumettant au principe, vous en éludez les conséquences. Ne voyez qu'une seule chose nécessaire pour vous-même comme pour les autres, et tout s'aplanira. Il y a des gens en ce monde qui peuvent vivre de très peu, de presque rien. Vous n'avez pas été créée dans ces proportions-là, et les dons que vous avez reçus seront nécessairement contre vous s'ils ne sont pas pour vous. Que je serais moins confiante dans les moyens que ma pensée intérieure vous propose sans cesse, si je n'en avais fait la solide expérience ! Pourquoi ne vous le dirais-je pas, ma bien chère amie, cela seul me donne le courage de vivre, me relève quand je défaille, adoucit mon cœur qui, plus qu'un autre peut-être, serait susceptible d'abattement excessif et d'amertume. Mon intelligence sait

qu'il en est de beaucoup plus malheureux que moi ; mais qu'importe ! la souffrance est un fait aussi, et les raisonnements passent à côté sans l'effleurer. Il n'en est pas de même des consolations de la piété, elles laissent subsister les formes du caractère, comme une charpente, mais pour les revêtir, les pénétrer d'une substance nouvelle. C'est ainsi que les mêmes choses prennent une nature et un nom différents ; l'inexprimable fatigue des choses de cette vie en fait naître le détachement, le dégoût qu'elles inspirent devient l'espoir de la félicité future, et le sentiment de sa faiblesse, un appel sans cesse entendu à cette force qui est notre unique appui. Voilà, ma chère amie, les seuls biens universels, notre seul véritable patrimoine ici-bas ; nous nous agitons inutilement hors de cette sphère et toute l'économie de la puissance invisible tend à nous y ramener.

Paris, 26 avril 1826.

Chère bonne amie, il me revient de toutes parts que le couronnement de l'Empereur serait reculé jusqu'en juillet et même jusqu'en septembre ; cela pourrait modifier les projets de Grégoire, et je vous serais très obligée de me tenir au courant de ce qui aura été décidé.

La nomination de l'ambassadeur[1] paraît avoir été beaucoup plus facile que le choix de ceux qui doivent

[1] Le maréchal duc de Raguse fut nommé ambassadeur extraordinaire pour assister au couronnement du czar. Il arriva à Pétersbourg, accompagné d'un brillant état-major.

l'accompagner. La concurrence est énorme, on dit qu'il y a eu plus de cent demandes faites. Tout ce qu'il y a de mieux parmi les jeunes gens désire vivement cette faveur ; jamais la Russie n'a tenté un plus grand nombre d'étrangers, qui sont séduits surtout par l'appât de la voir en habit de fête.

Vous ne saviez pas qu'en me nommant N***, vous me parliez de quelqu'un que je connais et qui, dans le court espace de mes relations avec lui, m'avait fort intéressée. Il avait beaucoup vu ma sœur en Italie et cela nous avait rapprochés. C'est un jeune homme fort distingué et je déplore sincèrement de le voir impliqué dans une si odieuse histoire[1]. J'aurais parié qu'il était incapable de se trouver parmi les grands coupables, mais par quelle fatalité a-t-il pu en rechercher le dangereux contact, et se croire lié à des ménagements pour des hommes que le mépris et l'horreur lui faisaient quitter? Malheureusement, le faux honneur du monde se charge de combler les abîmes, et on a vu plus d'une fois des gens, qu'une mauvaise action révoltait, s'associer au crime par leur silence. Ces étranges aberrations ne peuvent venir jamais que de ce que la conscience ne parle pas assez haut, et surtout parce qu'elle n'est pas assez éclairée. On cède à un mouvement qu'on croit généreux et on néglige le plus impérieux des devoirs ; on respecte des rapports souvent involontaires, et on trahit le serment que l'on a prononcé avec connaissance de cause. Enfin, par l'effet de la contagion de tout ce qu'on lit et

[1] Conjuration de Saint-Pétersbourg, du 14 décembre 1825, contre la famille impériale.

de tout ce qu'on entend, toute rectitude s'éteint ; la justice n'est plus que d'invention humaine et le cœur meurt à tout, si ce n'est à la seule pitié pour les seuls coupables ! Combien elle est grave cette maladie qui, dans ces derniers temps, a faussé les âmes ! Que de puissants remèdes ne demande-t-elle pas !

Je suis bien impatiente, ma bien chère amie, de voir mise au grand jour cette horrible affaire ! Que ne sommes-nous déjà au temps où la justice et l'ordre rétablis et satisfaits auront permis qu'elle entre dans l'oubli ! La publicité qu'on est dans l'intention de lui donner est l'œuvre de la magnanimité et en même temps d'une admirable politique ; c'est aussi une innovation chez nous, mais une innovation éminemment salutaire.

Je vous envoie un petit mot pour Tourguenief qui me préoccupe bien. Je vous le recommande, chère amie ; tout ce qui est malheureux sans l'avoir mérité est sûr de votre compassion.

Je vous embrasse du fond de ce cœur qui vous aime tant et si bien.

Paris, 27 avril 1826.

Vous me forcez à changer toutes mes théories sur l'insuffisance de tout dédommagement dans l'absence. Quand on s'écrit avec cette confiance, cette suite et ces détails, les douceurs de la présence et de l'intimité se reproduisent comme par enchantement.

Quant à consulter la somnambule, ma bien chère amie, j'ai précisément en moi l'opposé des conditions qui seraient requises : d'abord la répugnance la plus

prononcée, ensuite une méfiance absolue. J'ai lu beaucoup sur le magnétisme, je me le suis fait raconter, par ses adhérents les plus instruits, dans ses faits et ses détails les plus prodigieux ; je ne nie aucun de ses effets, mais leur marche, si vacillante et si peu générale, si circonscrite d'après les uns, si illimitée d'après les autres, me paraît tout ce qu'il y a de plus éloigné de la vraie science qui procède d'un pas égal et sûr. Au milieu de tant d'obscurités, comment ne pas faire la part du charlatanisme ou de l'imagination trop prévenue ? Comme dans tout ce qui se fait un peu au hasard, si l'on cite des conseils de somnambules qui ont rendu la santé, on en cite aussi qui ont tué leurs malades. Le docteur Marc est fort partisan du magnétisme, non pas comme l'exerçant lui-même, mais comme ayant soutenu à l'Académie que c'était une force qui méritait d'être soigneusement examinée et que les progrès qu'il avait faits en Allemagne justifiaient bien l'attention que les médecins français pourraient y apporter. Son opinion a prévalu, et une commission a été nommée dans ce but. J'étais tout à fait de l'avis de Marc, l'examen en toute chose est utile et honorable ; c'est sous le rapport de l'application seulement que je ne voudrais jamais qu'on allât vite, et cela en quoi que ce soit. Ce n'est donc de ma part, chère amie, ni obstination, ni obscurantisme. Je veux qu'on tente tout, mais qu'on éprouve longtemps. Ne m'accusez pas davantage d'une négligence de laisser-aller ou d'une négligence systématique ; je sais que nous devons chercher à prolonger notre vie comme nous devons tâcher de la rendre plus tolérable, j'y travaille plus qu'on ne le croirait, mais

ce n'est ni par un désir ardent de succès, ni par le stimulant de l'inquiétude, et je pense que cette disposition est plus favorable que nuisible. J'abandonne en tout et pour tout ma destinée au bon Dieu, je ne voudrais vivre pas un seul moment de plus ou de moins que ceux qu'il m'a marqués; tout ce qui viendra de lui sera bien venu.

Il est vrai que ce n'est pas là la résignation qui me coûte. Quel triste monde, ma bonne chère amie, soit qu'on regarde en arrière ou qu'on s'enfonce dans le présent ! A mesure que l'on avance, on voit toujours davantage le peu que l'on vaut et le peu que l'on fait. Notre influence ne croît pas à beaucoup près avec nos bons désirs, et la moisson trompe sans cesse l'espoir des semailles. Avec soi-même, on n'en a jamais fini; si on ôte quelques taches, d'autres points brillants de force et d'éclat se ternissent; le dégoût ôte à l'énergie; en faisant le bien que l'on a à sa portée, on perd la force d'entreprendre celui qu'il faudrait aller chercher, et si l'intelligence conduit plus sûrement, signale mieux les dangers, les mouvements naturels n'ont plus cette élasticité, cette spontanéité qui caractérisent la jeunesse. Ah ! mon Dieu, il faut tout accepter, tout, et même sa propre insuffisance. L'incomplet doit faire, d'une manière ou d'une autre, la souffrance d'une existence trop imparfaite pour atteindre un véritable but.

Il y a tant de candeur, tant de sincérité dans ce que vous appelez votre confession, que j'affirmerais que c'est une des meilleures actions de votre vie, qui en compte tant. Quand on sent si vivement ce qui nous manque et à quoi l'on manque, on est bien près de

s'amender. Je crois que vous avez raison en reconnaissant que vous avez plus de force morale que de force religieuse, mais l'une est la matière première de l'autre. C'est des qualités qui constituent l'ensemble d'un caractère que s'empare la religion, pour les pénétrer de son esprit et les élever à la hauteur de la spiritualité du christianisme. La greffe sur le sauvageon produit les fruits qui sont inhérents à l'arbre sauvage ; il ne les change pas, mais il les modifie et les perfectionne. Voilà pourquoi vous trouvez dans les personnes pieuses et véritablement pieuses, les mêmes diversités offertes par les caractères abandonnés à eux-mêmes, à la seule différence que la variété est limitée à la sphère de ce qui est bien.

Il ne faut pas croire qu'une piété tendre, affective, sensible, soit la seule véritable piété ; c'est peut-être ce qui en fait le charme, ce qui en donne davantage le goût, mais c'est souvent plus humain qu'on ne le croit, et la véritable notion d'une piété profonde et solide se compose d'éléments encore tout autres. Courber invinciblement la raison sous le joug de la foi, laquelle parle si haut à la raison ; subordonner tout à un consciencieux examen de ses devoirs ; servir Dieu et sa cause dans toutes les occasions, sans égard à aucune considération mondaine ; ne voir dans le monde que Lui, et dans les hommes que ses instruments ; adorer ses décrets, non pas d'un respect de commande mais avec l'intime conviction que nous ne perdons pas un cheveu de notre tête sans qu'il l'ait permis pour notre bien ; faire tout le bien qui est en notre pouvoir ; travailler sans relâche à se connaître et à se corriger ; supprimer le frivole et l'inutile ; rapporter les choses qui passent

à Celui qui ne passe pas ; se regarder comme étranger ici-bas et voir dans le ciel sa véritable patrie : voilà, ma bien chère, ce qui nous initierait bien vite aux mystères de notre destinée future, voilà ce qui porterait en nous des fruits solides.

Votre intelligence est forte, votre pensée bien capable d'aborder et d'approfondir de hautes questions ; arrachez-la souvent aux objets qui l'absorbent ; renfermez-la, pendant quelques moments chaque jour, dans le cercle des vertus éternelles ; ne poursuivez pas les effusions du cœur ni les consolations, elles viendront à leur tour. Que votre pensée soit bien dirigée, et votre âme s'améliorera peu à peu, l'onction y pénétrera et vous éprouverez ces joies sensibles qui sont bien plus la récompense d'aimer que l'amour même. J'ai souvent dit à votre sœur que si jamais vous parveniez à une haute piété, vous auriez celle d'un homme. Cela tient à l'essence même de votre caractère et il n'y a pas de quoi vous plaindre. Essayez seulement de marcher dans cette route, ne vous laissez pas abattre par les difficultés qui doivent naturellement prendre les dimensions de votre caractère, et croyez, avant tout, que le repos pour vous est à ce prix. Vous avez bien raison de penser que tous les avantages de votre position, toutes les félicités dont vous êtes en possession ne sauraient entrer en comparaison du bonheur que l'on peut goûter dans les larmes et le plus complet dénûment. Le ciel n'est pas plus élevé au-dessus de la terre que la vie du véritable chrétien ne l'est au-dessus des prospérités humaines. D'ailleurs, n'est-il pas juste, raisonnable, de soigner avant tout les seuls biens que l'on emporte avec soi ?

Je me trouverais bien ridicule de parler ainsi, si ce n'était pas à vous que je parlais, à vous pour qui mon âme et mon cœur s'ouvrent entièrement et laissent échapper tout ce qu'ils possèdent. Je ne puis vous aimer comme je vous aime sans vous identifier à tous mes vœux pour moi-même, sans vous dire ce que je me répète sans cesse. Dans ces vicissitudes continuelles, au milieu de ces coups qui retentissent et ébranlent au loin, savons-nous ce qu'il nous est réservé de moments ! Comment ne pas se hâter, quand tout, d'un instant à l'autre, peut crouler ! Ne remettons plus, chère amie, et que la rapidité de notre marche répare nos lenteurs passées.

Certes vous avez bien raison de croire que mon affection pour vous redouble et s'anime encore de toute votre confiance. C'est en remuant les profondeurs que les âmes se touchent de plus près, et c'est dans un but si grand et si solennel qu'elles peuvent s'unir d'une manière intime et à l'abri de tout danger.

Vous m'avez fait une joie extrême en me disant que nous nous séparions un peu de l'oblique et incertaine politique européenne pour prendre « des déterminations à nous seuls. » L'empereur Alexandre pouvait suivre le mouvement général, parce que, soit avec raison, soit avec illusion, il pouvait croire qu'il le dirigeait effectivement. Dans l'esprit de sa nation, dans celui de beaucoup de gens en Europe, sa puissance morale était immense : sans en affecter la hauteur, il était le roi des rois, l'Agamemnon de l'Alliance, on le reconnaissait même en le contestant. La position de son successeur est autre, il n'a pour lui ni l'expérience, ni les services rendus à la grande cause, il ne dispose encore

que de la force matérielle de son vaste empire, et n'étant plus incontestablement *le premier*, il faut qu'il soit *le seul*, et que, perdant les avantages, il se dérobe aux inconvénients. Et certes on peut en signaler de graves au milieu de cette brillante prépondérance qui, toujours pure dans ses motifs, n'a pas toujours été heureuse dans ses résultats. Le plus naturel de tous aurait dû être de s'attacher l'Europe par les liens de la reconnaissance : tant de générosité, d'efforts, de sacrifices semblaient en prescrire la loi ! Eh bien, comment n'y a-t-on pas échappé ! La mort de l'empereur Alexandre a-t-elle excité un sentiment vif et profond ? Dans les dangers, dans les affreux bouleversements dont la Russie vient d'être menacée, les souverains et les peuples se sont-ils émus d'indignation et de douleur ? Je ne le pense pas. La crainte chimérique du grand colosse, l'envie longtemps comprimée, se sont bientôt fait jour à travers les premières émotions. La Russie se serait déchirée tout entière de ses propres mains, que tous, presque tous, seraient restés froids spectateurs d'un si horrible spectacle. L'intérêt personnel lui-même n'aurait pas suffi pour éclairer les courtes vues.

Tout gouvernement est tenu d'avoir l'âge de raison et doit consulter la prudence tout en laissant parler la bonté. Il y a beaucoup d'ingrats parmi les individus, mais il y en a bien plus encore parmi les gouvernements et les peuples. Pour eux, à la moindre résistance qu'ils rencontrent, le souvenir du passé s'efface tout entier. Voilà, il me semble, le point d'où il faut partir, non pas pour nourrir des idées d'animosité et d'orgueil désappointé, mais pour se bien persuader qu'il faut s'occuper de soi, et ne compter sur la bienveillance et

la participation que dans les temps de prospérité et de bonheur. D'ailleurs, il est juste de remarquer que par nos besoins, par notre organisation intérieure, par les difficultés si compliquées d'un ordre de choses qui nous isole, nous ne pouvons être ni jugés ni connus parfaitement dans ce que nous sommes et dans ce que nous voudrions être.

Comme je crois vous l'avoir mandé, il serait impossible de faire sympathiser quelqu'un avec le pouvoir absolu et l'esclavage des paysans ; il y a certes quelque chose de juste dans cette répugnance, mais qui se demande ce que deviendrait notre pauvre pays, dans le déchaînement prématuré d'une classe pleine d'énergie et d'ignorance, et dans un pouvoir partagé entre des hommes qui ne le méritent pas ? J'en reviens toujours là : puisque nous sommes si différents des autres qu'il paraît impossible de leur faire comprendre notre position, vivons seuls, agissons seuls, autant que possible, et qu'une suspecte amitié dans les temps de repos ne nous entraîne pas dans des périls extérieurs qui nous feraient oublier nos périls intérieurs, destinés à subsister bien longtemps encore, je le crois. C'est jusque dans la moelle des os qu'il faut porter le remède. Je ne crois pas que l'esprit révolutionnaire ait pénétré jusque-là ; mais ce qui y a pénétré, ce sont les désordres de l'administration, la corruption des individus, l'absence de tout esprit public et des doctrines les plus nécessaires à la conservation d'un Etat. C'est là ce qui donne beau jeu aux agitateurs, qui n'acquièrent guère de véritable ascendant que lorsque la souffrance est ancienne et générale.

La difficulté ne doit pas arrêter, on ne l'élude pas

en refusant de la combattre, et il y a dans le bon droit une force qu'on ne reconnaît bien qu'après avoir commencé à la mettre en œuvre.

Ce qui nous manque ce sont des hommes ; mais où ne manquent-ils pas ? Cette France si avancée, si spirituelle, si instruite, a-t-elle des hommes d'Etat ? Tout le monde s'acharne contre M. de Villèle et pas dix personnes ne s'accordent pour lui désigner un successeur. Certes ce n'est pas l'embarras du choix qui fait la difficulté, mais c'est une pénurie reconnue universellement. La nomination de M. de Rivière [1] a excité une clameur générale et jamais, mais jamais, je n'ai vu trois personnes désignant un même individu pour remplacer M. de Montmorency. Si on voulait réfléchir un peu sur cela, il y aurait bien de quoi abattre l'orgueil national.

Je ne suis pas étonnée, chère amie, que, dans des circonstances si graves et si tristes, le concours de tant de hauts personnages ait passé devant le public de Pétersbourg comme inaperçu [2]. Il est dans la nature de la peine de rendre moins sensible aux choses uniquement brillantes ; tout ce qui tient à la vanité s'évanouit devant les fortes réalités, et certes la douleur est la plus substantielle de toutes. Tel succès, qui aurait fait battre un cœur livré à l'illusion, n'amène que des réflexions graves et amères sur la futilité des biens que

[1] Le duc de Rivière avait été nommé gouverneur de M. le duc de Bordeaux, le 10 avril 1826, après la mort du duc Mathieu de Montmorency.

[2] Le duc de Wellington, le duc de Raguse et les ambassadeurs extraordinaires des grandes puissances avaient apporté à l'empereur Nicolas les félicitations de leurs cours.

l'imagination convoite. Pour ma part, je ferais bien bon marché de toutes les cajoleries comme de tous les hommages de l'Europe, je résignerais même volontiers la domination pour être sûre de l'indépendance, seule véritable nécessité d'un état comme attitude extérieure. Quand on me dit que le duc de Wellington, l'Autriche et même la France sont peu contents de nous, je suis très disposée à m'en réjouir ; nous en serons plus maîtres de nos actions et ne ferons alors que les fautes qui nous appartiendront en propre.

Ce qui paraît avoir été décidé pour la Grèce me semble excellent. Pourquoi n'avoir pas fait cela deux ou trois ans plus tôt? Dans cette démarche, l'empereur de Russie ne paraît pas comme fauteur de l'insurrection des Grecs, mais comme souverain libre et puissant qui exige l'entière exécution des traités. La merveilleuse défense des Grecs méritait bien qu'il parlât hautement en leur faveur. C'est à leur puissance morale et d'opinion que les gouvernements ont fait un tort immense en ne prenant pas la défense d'un peuple chrétien opprimé ; la perte d'une province est une moins grande perte que celle-là. La croix en opposition du croissant devait l'emporter spontanément dans les conseils ; quand on voit frapper son père, on se jette sur celui qui le frappe avant de demander si son père a raison. Cette politique toute de conscience aurait peut-être été, par le résultat, une politique d'intérêt, en ne laissant pas cette cause sainte livrée à l'exploitation de tous les révolutionnaires du monde, qui y trouvent un prétexte trop plausible de calomnier les pouvoirs légitimes.

10 mai 1826.

Chère amie, je regarderais comme également imprudent et pénible de quitter mon établissement en France ; c'est bien assez d'avoir quitté une fois sa patrie, son nid et ses amis ; il ne faut pas recommencer un si rude parti, dans toute l'incertitude d'une destinée que je ne pourrais suivre, sans subir toutes les chances d'irrésolution et de déplacement.

J'éprouve le besoin le plus impérieux de fixité ; j'ai perdu aujourd'hui les dix-neuf vingtièmes de la force sensible et humaine que j'avais, lorsque je vins pour la première fois en France ; je ne puis plus songer à vivre que là où je dois mourir, et c'est tellement vrai que, si mes impressions avaient été telles dans les circonstances qui m'ont fait quitter la Russie, les plus redoutables inconvénients n'auraient pas été assez puissants pour me déplacer. Je ne vous aurais pas quittée, ma bonne chère amie, j'aurais conservé la princesse Alexis, et mon pauvre cœur, dans ses tristes retours, conçoit toute la force et toute l'étendue des consolations qui lui auraient été laissées. Je ne sais si on aime mieux en vieillissant, mais il est sûr que toutes les affections se concentrent davantage sur les êtres que l'on aime. Quand on est jeune, on peut toujours se dire que, dans la foule des indifférents, il est peut-être quelqu'un qui répondrait à notre cœur ; plus tard, il n'y a plus d'avenir mortel, on possède tout ce qu'on possèdera jamais. On pourra perdre, on ne pourra plus acquérir. Ah ! que de bonnes raisons pour soigner, chérir da-

vantage ce qui nous reste, pour resserrer toujours les rangs toujours prêts à s'éclaircir !

Paris est vraiment une étrange chose, il suffit d'y rester en place pour faire beaucoup de chemin, au moyen de tout ce qui y passe et repasse. Mon salon, cette année, ressemble à celui de Pétersbourg à s'y méprendre. Le bon Tourguenief n'en fera pas, je l'espère, le moindre ornement ; c'est vraiment en sœur que je le recevrai, avec une affection et une joie toutes cordiales. Certes, s'il eût dépendu de moi, je l'aurais bien empêché de prendre le parti qu'il a pris [1]. J'appréhende, je pressens même de tardifs et d'amers regrets, et il n'est pas difficile ni présomptueux de croire que l'on connaît un homme, que l'on a suivi pendant longtemps dans un mouvement d'affaires et d'incessante activité, beaucoup mieux qu'il ne peut se connaître lui-même. Quant à l'écueil que vous me signalez, je vois d'avance que je ne pourrai l'y faire échapper. La princesse Sophie aura sûrement pris les devants, tracé la route, préparé les voies. Tourguenief commencera par tomber dans les bras de la comtesse Razoumowski et toute la société l'embrassera dans la même étreinte. Moi, j'arriverai plus tard, et trop tard, comme les gens qui n'ont pour eux que la raison. Roxandre me dit que sa famille passera six mois à Paris, à dater du 1er novembre ; elle supposait aussi que le comte Capo d'Istria y ferait un voyage dans le courant de l'hiver ; cela nous mettra en nombre, et, pour le coup, je puis craindre de me trouver beaucoup plus d'amis que de chaises.

[1] Il s'exilait volontairement pour se rapprocher de son frère, compromis dans les derniers troubles de la Russie.

J'étais bien sûre que la mort de Bartholdy [1] vous ferait grand'peine ; elle frappe davantage par le contraste de tout ce que cet homme avait de vitalité dans l'âme et dans l'esprit, et aussi par le malheureux choix de ses opinions, qui semblaient le faire volontairement renoncer dans l'avenir à la continuation de cette vie intellectuelle si riche, si animée, si brillante. Un orgueil faux et irritable semble l'avoir accompagné jusqu'au dernier moment, mais peut-être a-t-il eu le temps de dire à Dieu son véritable secret ! J'ai eu de longues conversations avec lui après votre départ, j'ai pu y voir de l'égarement, mais tout autre chose que l'indifférence et le calme plat de l'insouciance. On voyait que, dans ses attaques mêmes, il cherchait surtout à se rassurer. Une observation générale et qu'il est bien utile de faire, c'est que l'erreur fait des hypothèses et n'a presque jamais de véritables convictions. Il y a toujours entre elle et le vrai la différence des gens qui cherchent et de ceux qui ont trouvé. Je ne sais pas encore ce que deviennent ses ouvrages et ses collections. Je pense qu'il les aura légués, puisqu'il a eu le temps de mettre ses affaires en ordre.

J'ai reçu, il y a deux jours, une charmante lettre du duc de Laval, qui est toujours à Albano ; il venait d'apprendre que la nombreuse société des Esterhazy lui arrivait pour dîner, première station de la délicieuse et pittoresque tournée de Neptuno, Porto d'Anzo et Monte Cavo, qu'il allait faire avec eux. Il me mande aussi que M. Blank, établi à Albano et passant sa vie

[1] Membre du Consistoire de Stettin, auteur de plusieurs ouvrages, entre autres d'un *Voyage en Grèce*, traduit en français.

chez lui, était rappelé à Naples ; il était ravi, l'édit qui rappelle une certaine catégorie d'exilés napolitains devant paraître dans quelques jours. J'espère que vous me ferez votre compliment sur la joie du pauvre Blank et que vous la partagerez un peu en songeant à sa pauvre mère, dont les soixante-quinze ans n'ont pas d'autre consolation.

On dit que M. de la Ferronnays part décidément pour la Russie au mois de décembre. Je pense que cela vous fera plaisir en vous donnant la certitude de le garder.

L'état de l'impératrice Elisabeth m'inquiète [1]. Je la croyais entièrement rétablie. Quand ce genre de mal traîne en longueur, il est bien rare qu'on s'en tire. Dieu veuille la conserver !

Saint-Germain, 9 juillet 1826.

Quelle douloureuse et nouvelle tristesse répandue sur nous tous, chère bonne amie ! Depuis six mois, nous ne cessons d'apprendre, de toutes les manières imaginables, la force des liens qui attachent au pays, combien ceux qui, par leur éloignement, restent le plus passivement soumis aux événements qui s'y passent, conservent encore de sensibilité aux impressions qui en viennent. Rien sans doute ne peut se comparer entre ce dernier coup et l'autre ; la mort de l'empereur Alexandre nous a foudroyés ; celle de l'impératrice

[1] L'impératrice Elisabeth mourut âgée de 48 ans, le 4 mai 1826, à Bélef, dans le gouvernement de Twer, où le triste état de sa santé l'avait forcée de s'arrêter en revenant de Taganrog, après la mort de l'empereur Alexandre.

Elisabeth a été triste comme son agonie ; elle est un grand malheur pour ceux qui l'approchaient de près, pour les infortunés qu'elle découvrait de si loin, mais enfin, elle ne remet pas en question le repos, la sécurité de cette chose publique où tous les intérêts individuels vont se perdre, à qui l'on sent que l'on doit tout sacrifier.

C'est peut-être un effet naturel de l'âge : à mesure que l'on avance, on voit grandir les idées, les choses qui leur servent d'expression, et amoindrir les personnes. On emprunte tout à l'éternité à mesure qu'on en approche. C'est dans ce sens qu'un souverain est beaucoup plus qu'un homme, et que les générations ne comptent pas devant un résultat heureux et durable. Quand on a suivi la destinée de l'impératrice Elisabeth, on est contraint de dire que sa mort est le seul événement personnel qui lui soit venu à souhait, de tous ses vœux ostensibles le seul qui ait été exaucé. Humainement, le choix du moment a été une grâce, et religieusement, nous devons penser que ce n'est pas à cette grâce seule que s'est bornée la bonté de la Providence. Je ne puis vous dire combien je suis occupée de Mlle Walouef. Je voulais lui écrire, j'y pense encore, je ne sais si je l'oserai après un si long silence ; mais le malheur qui laisse dans l'isolement est un si grand malheur qu'il anéantit le passé et fait disparaître toutes les lacunes.

Quand je vous écrivais de Fresnes [1], je ne croyais

[1] Le château de Fresnes, département de Seine-et-Marne, arrondissement de Meaux, fut bâti sous Henry IV, par M. Forget, secrétaire d'Etat, qui dressa l'édit de Nantes. Il fut magnifiquement agrandi sous Louis XIV, par M. Duplessis-Guénégaud, qui,

pas que j'y serais retenue encore plusieurs jours. Les Ségur restent à Fresnes, qui donne tout, hors de l'argent, jusqu'au moment où l'on parviendra à se défaire de ce beau lieu, dont il faut, en attendant, manger les choux et les carottes. On a beau s'indigner contre la bande noire, elle est devenue une des nécessités du temps ; rien de ce que l'on a bâti autrefois n'est dans les proportions des fortunes actuelles. Ce n'est pas la peine d'avoir une salle des gardes, pour deux domestiques qu'on ne peut seulement pas retenir dans l'antichambre, et des écuries pour soixante chevaux, quand on a deux haridelles, et comme luxe, un âne monté successivement par deux ou trois générations.

L'affreux sort de Missolonghi a été un coup terrible pour nos amis Stourdza ; je ne les ai pas revus depuis, mais on comprend tout ce qu'ils ont dû souffrir. Il est bien probable aussi que leurs espérances, sur la nature de la réponse à l'ultimatum, se trouvaient en opposition du résultat qu'elle a amené. Ils y voyaient la chance d'une libération prompte et décisive pour la Grèce, et cette chance, quoique existant toujours, va être abandonnée aux lenteurs d'une négociation.

L'humanité s'émeut pour les Grecs et quand on leur appartient par des devoirs imprescriptibles, il est impossible que la cause générale, avec tous ses intérêts et toutes ses conséquences, ne disparaisse pas un peu.

en 1661, partagea la disgrâce du surintendant Fouquet. La très belle chapelle du château, construite sur les dessins de Mansard, servit de modèle à l'église du Val-de-Grâce à Paris. C'est dans la terre de Fresnes, possédée par le chancelier d'Aguesseau, que, pendant deux exils, cet illustre magistrat composa une partie de ses ouvrages, entre autres les Instructions à ses enfants.

Placés différemment, c'est vers un autre but que nous devons tendre, d'autres devoirs doivent nous guider. On conçoit que le chef de cinquante millions d'hommes consulte et fasse prévaloir leurs véritables intérêts, et ne s'engage point, pour faire un bien douteux, dans une lutte dont, avant tout, il me paraît impossible de prévoir les résultats.

Un gouvernement ne peut se dévouer comme un homme qui, en s'exposant, ne dispose que de lui-même, et ceux qui exigent impérieusement aujourd'hui que nous allions en enfants perdus, tous ces hommes d'Etat de salons, dont l'ignorance n'a qu'une tactique, celle d'accuser toujours, se riraient bien des malheurs que l'imprudence pourrait si facilement attirer sur nous ; nous n'avons que trop couru au secours du voisin quand le feu était chez nous, et il est bien juste, en vérité, que les malades songent à se guérir eux-mêmes. Nos plaies ne sont pas imaginaires comme celles de beaucoup d'autres Etats. Comme administration, il y a beaucoup à changer, à créer, relativement aux choses les plus fondamentales ; il faut préparer de loin les utiles transformations dont la nécessité se fera toujours sentir de plus en plus.

Les journaux, comme à l'ordinaire, sont pleins d'absurdités sur ce grand événement. Puisque toute l'Europe est citée sans cesse à ces étranges tribunaux et que, par une réaction immédiate et si dangereuse, elle s'impressionne de leurs arrêts, pourquoi donc ne donne-t-on pas un organe instruit et habile à la vérité ? Je souffre vraiment de ne la voir jamais ni développée ni défendue, pas plus dans la presse que dans les ouvrages politiques de circonstance. Puisque tout le

monde a le droit de parler à l'opinion, il me semble qu'on ne devrait pas laisser parler tout seuls ceux qui se donnent la mission de l'égarer. Dans l'état actuel, il n'y a que les notes officielles qui, de temps en temps, déclarent les vues et les principes qui servent de direction, mais ces notes ne paraissent que de loin en loin, et passent souvent inaperçues. Aujourd'hui, au milieu de tant de voix assourdissantes, il est nécessaire de parler bien haut, et puisque c'est aux nations que l'on s'adresse, à ces masses qui sont toujours un peu enfant, il faut, comme dans l'éducation, ne pas se lasser de répéter les mêmes choses, de faire prendre toutes les formes à ce que l'on veut graver dans les esprits.

Vous avez pu voir, dans les débats de la Chambre, beaucoup d'allusions à l'épouvante causée par un bruit sourd et vague du rétablissement de la censure. Soit conviction qu'on peut s'en passer, soit faiblesse, il semble que M. de Villèle y a renoncé. Je pense que c'est un bien ; il ne s'agit pas ici de considérer la liberté de la presse en elle-même et dans ses effets les plus généraux, il faut en juger dans ses rapports avec la situation actuelle, tenir compte de sa disposition générale des intelligences, et sous ce double point de vue, il me paraît indubitable que sa suspension aurait des inconvénients incalculables, en regard d'avantages fort circonscrits.

Le prince Serge vient de m'écrire au sujet de mes affaires. Si votre excellent mari veut en prendre connaissance, il le pourra plus que personne, et vous êtes à vous deux et de toutes manières, pour moi et pour les miens, mon véritable ange gardien au département des choses humaines. Adieu, je vous aime et

vous embrasse de toute la tendresse de mon cœur.

Paris, 30 octobre 1826.

Qu'ils sont désolants, mon amie, les détails que vous me donnez sur cette pauvre princesse Sophie Wolkonski, et que de symptômes funestes ! La terreur et jusqu'au regret de la mort disparaissent devant l'épouvante que cause le mal cruel que l'on redoute. L'idée qu'elle aurait pu l'éviter ajoute encore à ce qu'on éprouve ; car, du moins, dans les choses inévitables, la nécessité vient de Dieu, et par cela même porte quelque consolation avec elle. Si les médecins n'entrevoient pas dans son voyage un avantage positif, il serait, selon moi, à désirer qu'elle ne l'entreprît pas ; je ne sais rien de pis que ces déplacements qu'on impose aux mourants, au lieu de les laisser finir paisiblement, au milieu de leurs amis et de leurs habitudes : ces moments sont précieux, il n'en faut rien distraire. Je suis bien étonnée qu'Aline se soit décidée à quitter sa mère dans cet état. On ne sait pas souvent les regrets qu'on se prépare en ne faisant pas pour le mieux, lors même qu'un devoir rigoureux ne commande pas. Je vous ai bien reconnue, ma bonne excellente amie, dans vos soins pour Sophie ; ce qui révolte l'égoïsme ou la molle insouciance est du baume pour votre cœur : vous aimez spontanément tous ceux à qui vous pouvez être utile. Pourquoi ne puis-je espérer aussi être soignée par vous dans mes derniers moments, ou dans ceux d'une vive souffrance quelconque ? Il me semble que j'aurais tant de choses à vous dire, tant de conso-

lations à recevoir, tant de douceur à recueillir mes dernières forces pour vous remercier de ce que vous avez été pour moi ! Chère bonne amie, devinez au moins tout ce que vous n'entendez pas, et tenez-moi compte par avance de l'abandon où vous me laisserez.

Le rescrit que vous m'avez envoyé m'a fait un plaisir extrême [1] ; c'est une véritable association des services les plus utiles aux temps les plus glorieux de notre Empire, un intime mélange, comme cela doit être, du souverain et de son fidèle ministre. Le comte a dû en être bien vivement touché ! Une parfaite justice est plus rare et surtout plus difficile qu'on ne le pense.

Je vous ai adressé plusieurs questions auxquelles j'attends une réponse. Je sais où vous êtes logée ; mais il me manque encore bien des détails auxquels vous suppléerez, j'espère. Je voudrais savoir particulièrement l'arrangement de la pièce qui contient vos merveilles d'Italie. Je vous écris dans celle qui renferme tous mes souvenirs ; mais elle n'est point encore arrangée, et je n'ai de placés que mes tableaux, petits et grands. Je cherche à gagner du temps, par la raison que, quand toutes les jouissances arrivent en masse, les mémoires suivent la même marche. Lorsque vous viendrez à Paris, et quelle joie cette simple supposition ne me fait-elle pas éprouver ! il est impossible que vous me fassiez le chagrin de ne pas venir loger chez moi. J'ai fait cent fois déjà mes arrangements en conséquence. Je vous donnerai ma chambre, vous mangerez

[1] Témoignage de haute satisfaction de l'empereur Nicolas au comte de Nesselrode.

mon petit dîner pour vous reposer de vos délices et de vos grandeurs.

Paris, 23 janvier 1827.

Après avoir dîné en ville, je rentre pour vous écrire, ma bonne chère amie, et j'y aurais apporté un esprit libre et un cœur content, si je ne venais à l'instant de recevoir une nouvelle qui me fait beaucoup de peine, celle de la maladie très grave et même du danger d'une personne à qui je suis fort attachée, la duchesse de Damas. C'est la grand'mère de ce jeune Léonce de Vogué que je vous ai tant recommandé, une des meilleures et plus spirituelles personnes que je connaisse, qui a toujours eu pour moi une bonté parfaite et qui faisait exception, je puis le dire, dans la bonté même des personnes qui m'en témoignaient le plus. Je suis bien contristée ! quelle pénible chose de craindre et de souffrir toujours ; voilà ce qu'on gagne à vieillir ! Des vides se creusent autour de nous sans cesse, à l'âge où l'on ne remplace pas, où il serait difficile de remplacer, si même on en avait la volonté. Ce que l'on traite légèrement, dans la saison des richesses et de l'avenir, achève, avec tant d'autres peines, de nous abattre. C'est salutaire, sans doute, mais toujours douloureux.

Mme de Duras est mieux, mais elle souffre tant, il y a dans cet état tant de symptômes extraordinaires, qu'en vérité on ne sait qu'en penser. Dans les moments où l'on ne s'inquiète pas prodigieusement, on s'afflige encore de la voir si différente de ce qu'elle était autrefois. Peut-être le temps viendra-t-il à notre secours,

mais quel auxiliaire, quand on pense qu'il nous entraîne bien plus sûrement qu'il ne répare ! Ce centre si animé n'étend plus autour de lui que de tristes ravages ; quel mal nous ferait la vue de cette maison, la comparaison entre ce qu'elle est et ce qu'elle était ! Tout est frappé de stupeur et de souffrance ; cette bonne Clara, qui a tous les éléments de bonheur possible, mène une existence que des gens très à plaindre pourraient ne pas envier. Il est facile de faire place aux maux de cette vie, mais ce qui la fait juger avec une plus juste rigueur, c'est de voir combien les plus grands avantages sont souvent paralysés et inutiles au bonheur. Voilà ce qui nivelle les existences à très peu d'exceptions près. Vous entendez bien cela, vous, chère bonne amie. En considérant cela attentivement, on en vient, sans cesser de souffrir, à trouver que rien ne tente, que rien ne doit tenter et que, à peu de différence près, toutes choses sont égales.

Depuis huit jours, Paris a bien fourni aux conversations, dont il est l'objet, d'un bout du monde à l'autre; l'Académie s'est introduite sur la scène politique. Ses inconvenantes délibérations sur un sujet qui est purement du ressort des deux Chambres avaient généralement produit une impression assez défavorable contre elle, lorsque des destitutions fort mal calculées et toujours fort peu dignes, puisque un peu de vengeance en était le principe et l'argent le moyen correctif, sont venues donner une tout autre impression. On ne voit guère faire de fautes à l'opposition sans que le gouvernement ne s'empresse de les réparer en reportant par de fausses et mesquines mesures l'intérêt sur ceux qui attaquent. Il fallait, en cette circonstance comme dans

tant d'autres, tenir compte du passé. Les Bourbons ne doivent rien à M. Villemain et se seraient cependant placés beaucoup plus haut en dédaignant de le punir ; mais ils doivent à M. de Lacretelle, surtout à M. Michaud, dont toute la vie et les opinions sont du royalisme le plus pur, ce que, dans aucun cas, une démarche inconvenante ne devrait faire oublier [1]. En agissant de cette manière, on est sûr d'ameuter contre soi amis et ennemis, et de s'aliéner tous les gens qui pensent. Aussi, pouvez-vous voir, si vous suivez les journaux, à quels pitoyables écrivains le ministère commet aujourd'hui sa défense. En tout, les pertes que fait la bonne opinion publique, sont innombrables. Depuis quatre ans, ce qu'il y a de gens détachés, devenus indifférents, désaffectionnés, est vraiment prodigieux. Pendant que les mauvais crient et s'agitent en tous sens, les honnêtes gens se séparent à petit bruit, et ces défections moins apparentes sont un symptôme cependant beaucoup plus effrayant. Il y a, dans tout cela, un manque d'habileté bien fâcheux. Ce n'est pas avec de petites mesures, bonnes, tout au plus, pour faire sortir de l'embarras du moment, que l'on peut conduire la chose publique à travers tant d'écueils. On s'est mis dans une situation si fausse que tout l'avantage du terrain est pour l'ennemi. On dit le Roi fort en colère contre l'Académie ; cette colère est bien à lui tandis que les actes qui en émanent sont sûrement mi-

[1] Une ordonnance royale révoquait M. Villemain des fonctions de maître des requêtes, M. de Lacretelle cessait d'être censeur dramatique et M. Michaud l'un des lecteurs du Roi, à la suite d'une délibération de l'Académie sur la loi de la presse, sous le ministère Villèle.

nistériels. On m'a dit qu'il s'était écrié, à la nouvelle de cette opposition : « Ne suis-je pas le Roi ? » Ah ! mon Dieu, non, il n'est pas le Roi, dans le sens où le pouvoir cesserait d'être subordonné aux droits qu'il a concédés et à l'opinion qui s'est fondée sur ces droits mêmes. Il faut la ménager, cette opinion, quand ce ne serait que pour l'empêcher de se dépraver davantage.

L'aventure de M. de Talleyrand a fait oublier un moment l'Académie ; vous l'aurez vue, quant au fait matériel, dans les journaux [1]. Cet acte de violence exercé contre un vieillard est bien coupable ; il n'est pas clair, jusqu'ici, à quel point il a été provoqué par les antécédents. Cette brusque et insultante agression doit être plus pénible à M. de Talleyrand qu'à tout autre ; plus il y a de taches dans une vie et plus l'injure reçue laisse de traces profondes. On varie dans les explications que l'on donne des motifs de ce Maubreuil ; les uns disent que c'est un homme en délire, d'autres qu'il est poussé par une juste vengeance (deux mots qui ne vont guère ensemble) ; on prétend aussi qu'il est l'instrument d'un parti, et enfin que, ayant des révélations qui compromettraient beaucoup de personnes qui ne sont pas compromises, ou qui compromettraient davantage celles qui le sont déjà, il a voulu donner un grand éclat à ses griefs, afin de se faire payer plus cher son secret.

L'impassibilité et le calme de M. de Talleyrand ne se sont pas démentis dans cette périlleuse circonstance :

[1] M. de Maubreuil avait frappé le prince de Talleyrand sur le seuil de l'église de Saint-Denys.

quand le procureur du Roi est venu chercher auprès de lui sa déposition, il l'a faite toute à la décharge de de M. de Maubreuil : il a déclaré ne point le connaître, il a dit qu'il ignorait les motifs de cette agression, qu'au surplus il n'était pas, dans le moment où il a été frappé, fonctionnaire public, ce qui aurait aggravé la peine du coupable, et il a ajouté que bien avant les dix-neuf jours que la loi porte comme le terme à l'incapacité de travail. il serait parfaitement rétabli de la secousse. La générosité qui aurait voulu atténuer, avec la faute, le châtiment du coupable, s'accorde très bien ici avec l'intérêt qu'il pourrait y avoir à désarmer la rancune et à lui imposer silence ; vous attribuerez la mansuétude de M. de Talleyrand à l'un ou à l'autre de ces sentiments. On s'est porté en foule chez lui, et les gens qui l'ont vu l'ont trouvé tout ce qu'il est habituellement. Quoi qu'il en soit, à travers cette indifférence insouciante, on peut deviner ce qui se passe en lui.

Votre grande lettre par courrier, à laquelle je n'ai pas répondu comme je l'aurais voulu, me fait grand bien. Dans le siècle où nous vivons, il est impossible de se défendre de toute crainte ; je vois bien des motifs d'espérer dans la ferme volonté et cette haute intelligence qu'annonce notre jeune souverain. Quand même il ferait quelques fautes, il a tout ce qu'il faut pour en profiter et imprimer à son règne cette marche suivie qui a toujours manqué à son prédécesseur. Combien je le bénis de porter toute son attention sur l'intérieur, sur cette administration si négligée, on peut dire si oubliée ! Si l'ordre se rétablit, on pourra dire qu'il l'aura créé, car depuis que j'existe (sous trois

règnes différents de marche et de système), je n'en ai pas vu dans notre pauvre pays. Ce qui me ravit, c'est de voir qu'il n'y a dans l'Empereur ni engouement, ni excès de confiance, ni disposition au favoritisme.

Toutes les effusions, les dilatations de la belle âme de l'empereur Alexandre n'ont servi qu'à le rendre vulnérable par tous les bouts, et à le faire mourir de tristesse et de dégoût pour avoir peut-être donné trop de prise à l'égoïsme et à l'ingratitude. Il faut surtout, pour régner, se conserver une âme sainte, forte, énergique et courageuse. La moralité, sous le rapport des mœurs, sert merveilleusement à protéger les hauts devoirs qu'un souverain est appelé à remplir, et en outre du grand et noble exemple d'une conduite vertueuse, on ne saurait calculer la bienfaisante influence qu'elle exerce sur le caractère. Dieu veuille protéger de si grands, de si heureux commencements !

Vous avez bien raison de jouer au whist ; je suis convaincue que c'est un des meilleurs moyens, pour ceux qui sont obligés de vivre dans le grand monde, d'échapper à une foule d'inconvénients.

Paris, juillet 1827.

Vous me demandez des nouvelles du courage de Mme X. Du courage elle en a beaucoup, mais savez-vous ce qui lui manque? C'est le christianisme dans le cœur.

C'est un haut sujet de méditation que de voir tant de qualités naturelles non seulement paralysées, mais tournant contre elle-même une pointe acérée ; ce sont

précisément les caractères comme le sien qui ont particulièrement besoin de cette religion adorable, qui régularise, modifie et pénètre les plus nobles mouvements de la nature humaine ; sans cette loi, comme les comètes, ils errent dans l'espace sans que leur passage soit un bienfait.

Je vous ai mandé les altercations que nous avons eues, au sujet de ce qui remue si douloureusement son âme ; je vous mandais que je craignais vivement que mon opposition au parti qu'elle avait pris ne m'ait nui près d'elle et ce que je craignais, avec toute l'illusion d'une crainte que l'esprit indique et que le cœur ne s'avoue pas, est peut-être consommé. Je lui retrouve bien les mêmes formes avec moi, mais je ne retrouve plus l'abandon de la confiance; elle en a peut-être encore davantage qu'avec ses autres amis, mais ce n'est point par les comparaisons que se console une réelle amitié ; elle ne peut rien perdre, même pour avoir fait son devoir, sans un regret amer.

Vous me dites que vous espérez que le bonheur d'avoir marié sa fille, de la garder, de la voir heureuse, l'aura ranimée ; cela n'est pas, ma bien chère amie ; son cœur a été froissé, flétri, meurtri. Dans les moments où elle est parfaitement elle-même, elle revient d'un changement progressif dans une disposition qu'on ne peut arrêter que par les plus puissants efforts, par l'action d'une religion dont les plus étonnants miracles s'opèrent dans le fond de nous-même. Dans ces moments-là, le découragement de la pauvre femme est extrême ; dans tous les autres, elle évite de s'appesantir sur des maux auxquels elle ne veut apporter aucun remède efficace ; elle se distrait, s'étour-

dit, se livre au tourbillon, et l'affection la moins clairvoyante verrait, à travers le mouvement qui s'annonce par des effets brillants, le ver rongeur qui la mine et finira par la faire succomber. Tout cela est déplorable ; tant de trésors seraient à sauver dans son âme ! On l'a raidie, méconnue et c'est sur elle-même aujourd'hui qu'elle venge le mal qu'on lui a fait. Ce qui atténuera la peine que tout ceci vous fera sûrement, c'est d'apprendre que sa fille est heureuse, contente de son mari et de sa nouvelle situation bien au delà de ce que je croyais.

Vous n'avez point vu pendant votre séjour en France de jeunes personnes destinées à s'appartenir, et, d'après cela, vous ne pouvez vous faire aucune idée de l'indifférence, de la réserve que l'idée de la convenance met ici dans ce genre de rapports : c'est de l'état d'insouciance le plus complet, du moins en apparence, que l'on saute, à pieds joints, dans toutes les familiarités du mariage, et l'étranger de la veille doit être fort étonné d'être le mari du lendemain. Pour la pauvre fille, le passage est encore plus brusque ; ce jour-là elle ne marche, comme dans le conte de fée, qu'avec des bottes de sept lieues. D'après cela vous trouverez très simple qu'il soit difficile de voir poindre la moindre inclination, le moindre penchant ; mais heureusement, pour avoir pris le roman par la queue, on n'en arrive pas moins souvent au même résultat, et, huit jours plus tard, on voit paraître ce qu'on aurait attendu quinze jours plus tôt. Voilà l'histoire de Clara ; depuis un mois, son sentiment pour son mari s'exalte toujours davantage ; j'espère qu'il en est de même de lui, mais plus froid et plus réservé qu'elle de manières, on n'en

peut juger aussi bien. Le comte de Maistre prétendait qu'une femme honnête s'attachait toujours beaucoup l'homme qui lui enseignait l'arithmétique de manière à lui démontrer qu'un et un font trois !

Je ne sais si vous aurez appris la mort de ce pauvre Henry de Laval, fils unique du duc et de la duchesse de Laval, que vous connaissez. Ce pauvre jeune homme avait été faire un voyage en Italie avec son cousin le jeune duc de Luynes, et une fièvre pernicieuse l'a emporté en moins de trois jours, à Naples, où il était arrivé depuis fort peu de temps. La douleur de la pauvre mère est sans consolation humaine, comme vous pouvez le penser.

Adieu, ma bien bonne amie, parlez de moi au comte Capo d'Istria, à M. de Lebzeltern, s'il est déjà avec vous. Le comte de Modène m'oublie complètement, dites-lui que je ne fais pas comme lui.

Saint-Germain, août 1827.

Ma bonne chère amie, je ne sais si le nom du docteur Broussais vous est connu, c'est le patriarche du système qui ne voit partout que l'inflammation à combattre au moyen des saignées ; c'est lui que M[me] de Duras voit depuis deux mois et il faut convenir que les conseils qu'il lui a donnés ont été aussi sages qu'efficaces. On a eu bien tort de traiter de fantasque son séjour à la *Muette ;* elle y a plus de facilité pour la promenade que partout ailleurs et elle y évite aussi beaucoup de contrariétés. M[me] de Duras a bien plus la sociabilité de l'esprit que celle du caractère ; elle

aime à causer, mais n'a pas le besoin d'être entourée, de vivre d'habitudes intimes ; son premier mouvement la porte toujours à faire des frais, et c'est ce qui fait que ses meilleurs amis lui font encore souvent l'effet de visites. A la *Muette*, elle n'en prend que ce qu'elle veut. J'ai été y dîner il y a deux jours, nous avons bien parlé de vous et de votre tendre intérêt dont elle est si touchée. Je vous recommande, chère amie, le plus absolu silence sur tous ces détails. Les salons de toutes les capitales du monde se touchent aujourd'hui.

Je vous disais, dans ma dernière lettre, mon inquiétude pour Mme de Damas et les journaux vous auront dit que, dès le lendemain, tout était fini ! J'ai été profondément peinée et attristée par cette nouvelle perte. Sans doute, il y a loin de là à mon affliction de la mort de Mme de Rosambo, qui me faisait passer immédiatement après ses tout premiers intérêts, mais il est bien triste encore de perdre une bienveillance ancienne, tendre, soutenue, qui invitait à la confiance et mettait dans les rapports une grande douceur. Mme de Damas était une personne si supérieure d'esprit et d'âme, qu'on se trouvait encouragé par sa bonté, par son approbation qui satisfaisait autant l'amour-propre que le cœur. Il faut bien que, dans notre pauvre nature, ces deux éléments soient quelquefois confondus. Quand on vieillit, tout ce qui disparaît laisse un vide et il faut que le cercle, qui ne s'agrandit plus, s'appauvrisse toujours.

Ma vie est très remplie par mes devoirs religieux, les œuvres qui s'y rattachent, l'étude que j'aime toujours davantage, mais je sens que tous les progrès et toutes les préoccupations du monde ne me feront pas

remplacer complètement les personnes par les idées et les choses. Je suis quelquefois très abattue, et dans ces moments de morosité et de mélancolie, la solitude m'est très nécessaire; mais cet état est passager : par une sorte d'élasticité je me relève et tous mes sentiments reprennent leurs droits; j'ai besoin de communication, d'échange, de soins par la confiance et l'amitié. Un goût trop vif pour l'esprit se réveille aussi souvent en moi; c'est une grande force, c'est la seule séduction qui subsiste encore pour moi et sa magie ne me quitte que pour me reprendre. Voilà de grands aveux, chère amie; heureusement il n'est pas à craindre que cette disposition dégénère en mondanité et en vanité qui s'exalte, le contre-poids est trop grave et trop sévère. Je conserve et je soigne tant que je puis toutes mes relations, je vois à peu près toutes les personnes que je voyais, mais Paris n'est pas très commode pour cela, le nombre s'oppose à ce qu'on donne à chacun tout ce qu'on voudrait donner. Il est si difficile de s'y rencontrer, même quand on se cherche, et si facile de s'éviter, quand on se fuit, que c'est le lieu du monde où il y a le plus d'entraves pour s'aimer et où il serait le plus commode de se haïr. Je suis au mieux avec Mme Récamier quand je la vois, mais je ne la vois pas souvent.

Je voudrais vous nommer les personnes que je vois, mais à l'exception de Mme de Montcalm, de Mme de Clermont, des Ségur, les noms que je vous citerais ne vous diraient rien; cependant, j'ai bien envie de faire exception à ce silence commandé, en faveur de ma vénération toujours croissante pour une personne dont la vie est toute âme et toute intelligence, la mar-

quise de Pastoret. Elle avait eu dans la première partie de son existence beaucoup de célébrité comme esprit : un malheur affreux, la mort d'un fils âgé de dix-huit ans qu'elle adorait, lui fit chercher la force de vivre dans l'espoir de faire du bien. Depuis lors, elle s'est consacrée à toutes les œuvres qu'une ardente charité peut embrasser ; non seulement elle les a servies efficacement, mais elle en a perfectionné quelques-unes, établi d'autres et enfin s'est mise à la tête de plusieurs grands établissements de ce genre. On ne comprendrait pas la possibilité de multiplier à ce degré ses soins, si la charité ne faisait tout comprendre, même les miracles. Au milieu de cela, elle trouve encore le temps de veiller à l'éducation de sa petite-fille et même de la faire, de donner, tous les matins, quelques heures à l'étude, et tous les soirs, quelques heures à ses amis. Les hommes les plus remarquables se réunissent souvent chez elle, et elle compte, parmi ses habitués, M. Cuvier, M. Abel de Rémusat, M. Cousin, et beaucoup d'autres moins connus et qui seraient faits pour l'être. La conversation y est excellente, variée, agréable, nourrie ; jamais un mot de politique, interdite par la situation de M. de Pastoret, son attachement au gouvernement et cette modération qui, pour éviter le choc des extrêmes, leur évite l'occasion de se manifester. Mes rapports avec Mme de Pastoret ont commencé par des affaires du genre de celles qui l'occupent exclusivement, et en la voyant de près, j'ai vu que son esprit et sa société me convenaient aussi bien que son cœur et, quand je suis libre, je vais passer délicieusement une heure ou deux dans ces entretiens pleins de charmes. Cela ne se re-

nouvelle pas souvent, je n'y ai jamais été jusqu'ici plus d'une fois tous les huit ou dix jours, et je suis restée quelquefois plusieurs semaines sans pouvoir y aller. Ce n'en est pas moins une précieuse ressource ; la perspective d'un bon moment est un bien aussi.

Paris, 5 septembre 1827.

Ma bonne chère amie, aucunes relations ne m'ont été plus douces que celles entretenues avec les intéressants et malheureux N. ; mais comme société exclusive, habituelle et prolongée, je trouve que, rendus à un état tout ordinaire, ils sont trop jeunes pour moi. Le malheur, quand il frappe la jeunesse, l'élève à l'âge mûr ; il fait que les objets sont jugés du même point de vue, que sans effort on parle la même langue ; une tristesse commune, quoique momentanée dans l'un et fixée dans l'autre, est comme le crépuscule qui rapproche et confond les teintes les plus opposées. Ajoutez à cela que, toutes les fois qu'on se propose un but et qu'on a des consolations à donner, on trouve son temps toujours assez rempli.

En quittant la Normandie, j'aurais voulu aller un peu à la campagne d'un autre côté, si je n'avais été rappelée à Paris par une foule de commissions dont j'étais chargée. Une prolongation d'air et d'exercice aurait été utile à ma santé ; mais Paris, même dans cette saison, est loin de me déplaire ; j'y suis occupée de soins qui me sont chers, d'œuvres qui m'intéressent, j'y trouve un mouvement de livres, d'idées, d'études, qui fait que le temps manque aux choses, jamais les

choses au temps. Le bon Dieu permet que, grâce à lui et grâce à vous, les plus vives inquiétudes qui m'éprouvaient se soient dissipées : elles n'empêchaient pas la paix intérieure, mais elles troublaient le repos humain dans sa source, en menaçant toujours du lendemain.

Maintenant tout se trouve apaisé, la peine a porté son fruit et je recueille. Jamais, jamais, je ne me suis sentie plus heureuse, mais de ce bonheur qui console sans attacher. Ah ! quelle bonne et douce situation, chère amie, que celle où l'on possède sans avoir la crainte de perdre ! Il n'y a que Dieu et l'affection éprouvée, sortie victorieuse de toutes les vicissitudes, qui puissent ménager cette impression-là. Vous trouvez que je mets à trop haut prix tout ce que fait votre amitié et c'est bien juste : chacune de nous dit et sent ce qu'elle doit sentir et penser. Rien ne doit vous paraître plus naturel que d'embrasser par le dévouement la sphère entière des intérêts de ceux que vous aimez, de moi que vous aimez tendrement. Vous agissez, et vous ne seriez pas contente si cette action n'était pas complète ; il faut qu'il ne vous reste plus rien à faire pour que *le moins* cesse de vous tourmenter. Je serais de même, je crois, si je pouvais aussi travailler pour vous ; mais pendant que je vous vois faire, je suis dans l'inaction, dans un état passif, je recueille les mouvements qui vous échappent presque à votre insu, et j'évalue, au fond de mon âme, tout ce que vous me prodiguez sans le compter. Si jamais je puis faire quelque chose pour vous, je le ferai comme vous, sans presque y penser, et alors ce sera vous qui m'apprendrez ce qui sera venu de moi-même.

Combien je vous ai reconnue dans la sagacité et la pénétration qui vous font prévoir, à travers les joies du moment, tous les petits nuages qui peuvent survenir dans l'avenir ! C'est là aussi où vous cherchez déjà à me rassurer ; vous faites bien, ma bonne chère amie, c'est de la sécurité pour tous les temps que celle que vous me donnez. Pour peu qu'on connaisse le cœur humain, on en connaît les vicissitudes, les méfiances, les préventions, les mille et un fantômes ; non seulement, vous les souffrirez avez indulgence, mais vous les apprécierez à leur juste valeur, par cela seul que vous les verrez et les jugerez de haut. C'est de prévoir les choses et de s'y préparer qui fait que, dans l'occasion, la première inspiration est toujours sûre, utile, raisonnable et bonne.

J'ai revu le comte Capo d'Istria avec un grand plaisir ; mon intérêt pour lui fait que j'ai quelque chose sur les épaules du poids qui pèse sur les siennes, mais je serais bien fâchée qu'il reculât devant cette tâche si pénible, si imposante, et dont le succès est si problématique [1]. Il est impossible de moins appeler qu'il ne l'a fait, l'illusion au secours de sa force. Il est dans une bien bonne disposition à cet égard, il ne se promet rien et affronte tout. Les lumières de son esprit ne découragent pas son âme, au besoin il se passerait même d'espoir. Je l'ai trouvé plein de prudence et de sagesse dans l'accueil qu'il a fait à plusieurs propositions qu'on avait cherché à lui faire agréer. Beaucoup de

[1] Le comte Capo d'Istria, élu président de la république hellénique, s'était rendu en France et en Angleterre dans l'intérêt de la Grèce.

gens voulaient suivre sa fortune, par cela seul peut-être qu'ils étaient mécontents de la leur ; le comte Capo d'Istria a très bien démêlé tout ce que la passion, l'intérêt personnel, mêlent ici au zèle de celui que semble émouvoir la cause qu'il sert ; il a écarté tout cela fort habilement et je ne crois pas qu'il obtienne grande faveur soit auprès du comité grec de Paris, soit auprès des autres libéraux qui auraient voulu l'affubler de quelques-uns des leurs et surtout l'accaparer lui-même.

J'ai entendu le comte Capo d'Istria expliquer, devant des personnes intéressées, la défaveur dont plusieurs officiers français ont eu à se plaindre en Grèce, uniquement par leur attitude, désavouée par leur propre gouvernement, et c'est bien juste : tout ce qui se fait volontairement étranger à son propre pays, tout ce qui est hostile à son gouvernement, ne saurait guère être regardé que comme transfuge. S'il est des exceptions à cela, elles sont en bien petit nombre, et demandent des investigations multipliées que le temps seul peut protéger. Mais ces vérités, quelque évidentes qu'elles soient, ne sont pas admissibles pour ceux qui ne cherchent qu'un prétexte, honorable à leur esprit, d'emportement et de vengeance.

Je ne sais si je vous ai mandé, ma bonne chère amie, que, après avoir fait un petit séjour à Gênes, Mme de Duras était arrivée à Nice, où elle compte passer une partie de l'hiver ; Mme de Rauzan devait partir hier ou aujourd'hui pour aller la rejoindre et relever Mme de la Rochejacquelein, qui revient à Paris. Les dernières nouvelles de Mme de Duras étaient à peu près les mêmes ; elle est mieux sans en convenir et ses tris-

tesses n'avaient pas diminué. Quand la racine du mal est là, les choses extérieures ont beau s'améliorer, les funestes émanations du dedans gâtent et perdent tout.

Paris, 23 octobre 1827.

Ce que vous me dites de l'intéressante princesse de X., ma chère bonne amie, m'a été au cœur, et je sens combien cela doit agir sur le vôtre, si propre à s'identifier aux peines qu'il accueille. C'est une de ces positions où tout ce qui s'émeut davantage dans la jeunesse, la sensibilité, l'amour-propre blessé, le dévorant besoin d'épanchement, d'appui et de confiance, se liguent contre le repos, comme de dangereux ennemis. Plus la situation est haute et plus il est urgent que la force de la volonté et de la raison lutte contre ces dangers. Les moindres mouvements sont épiés, commentés, envenimés par des gens jaloux, et, ce qui est pis, par des gens assez vils pour guetter une imprudence, une légèreté, un mouvement d'humeur dont ils puissent se prévaloir. Jamais la vertu ne fait autant de plaisir aux bons que le mal, et tout ce qui en a l'apparence, ne fait de plaisir aux méchants. Je ne sais rien qui oppresse, qui serre davantage le cœur, que de voir la malveillance prête à spéculer sur l'aliment le plus insignifiant qu'on pourrait lui fournir.

Il semblerait vraiment que la position naturelle d'une femme est d'être heureuse en ménage, tant il y a d'inconvénients accessoires et de dangers à ne l'être pas ; tout devient difficile, épineux, dans cette attitude du délaissement. C'est alors qu'une véritable amie, sage,

éclairée, dévouée, sans illusion, est le bien le plus précieux ; vous serez cela pour la princesse de X., si votre influence croît et se maintient avec l'habitude qu'elle prendra de vous. Prenez garde cependant ; tout ce qui annoncerait trop vos rapports, tout ce qui exprimerait trop hautement votre juste et si noble partialité, appellerait peut-être l'impatience, le dépit, pitoyables en eux-mêmes, mais qui suffiraient pour gêner et rendre difficiles des relations, où, pour faire le bien, vous avez besoin du temps. Plus on a de torts et plus on court risque d'en avoir, de les étendre, de loin comme de près, à tout ce qui, ne partageant pas nos préventions et nos mauvais procédés, semble les condamner. Il vous faut, ma bien chère amie, dans ces circonstances, autant de prudence qu'à la princesse. Votre prudence ne sera que dans son intérêt, et c'est ce qui vous la rendra facile ; si vous avez de l'ascendant, il ne peut être que conciliateur, médiateur, et qu'il soit en apparence ce qu'il est dans le fond. Tâchez de réprimer toute expression de blâme, d'indignation envers le prince ; je suis bien sûre que vous le faites avec la princesse, mais il importe aussi que ces sentiments bien naturels ne s'expriment pas par la froideur ou quelque chose de sec et de raide dans les manières ; tâchez d'être aimable, très aimable avec lui, soyez sûre que cela réagira plus haut. J'en ai vu tant d'exemples ! Il n'y a pas à combattre des dispositions telles que les siennes, pour le moment ; mais la vérité, la justice est de voir, à travers les torts qui nous frappent, l'amendement futur, l'amendement toujours possible, quand il n'y a pas véritable corruption ou absence complète de bonté. Ce sont de longs orages

qu'il faut laisser passer. Dans la famille même de nos maîtres, n'avons-nous pas vu de grands changements opérés par la douceur et la patience, et qui se seraient même accomplis beaucoup plus tôt, si les moyens qui les ont provoqués avaient été mieux appropriés ? Il n'y a pas jusqu'au grand-duc Constantin qui n'eût fini par être bon mari, si les torts avaient été tous d'un seul côté.

Ce qui est le plus naturel, le plus humain, c'est-à-dire le plus faible et le moins intelligent, c'est de se révolter contre l'injustice, de se laisser décourager par elle, de ne plus rien faire pour la vaincre, par cela seul qu'on n'en triomphe pas comme on voudrait, mais c'est aussi le plus périlleux des pièges. Une femme, dans le monde, n'a guère d'existence, de considération, que par son mari. C'est deux fois, dix fois plus vrai d'une princesse, d'une princesse étrangère et isolée par le fait le moins douteux. Reprendre ses droits est donc pour elle reprendre sa place ; toutes les vues humaines, comme toutes les vues du devoir, s'accordent à ne lui présenter qu'un seul but : conquérir l'estime, l'approbation de son époux, si tant est qu'il soit impossible d'arriver à son amour. Il me semble que c'est là que doivent tendre tous les efforts, toutes les démarches, tous les conseils, je dirai même toutes les espérances, car la Providence protège, presque toujours, pour les en récompenser dès cette vie, les femmes qui ont su parcourir, avec volonté et persévérance, cette route ardue et rocailleuse. Quand on a un bras pour s'appuyer, on n'est pas encore tout à fait malheureux ; soyez-le, ma bien chère amie, ce bras secourable, et pour cela, ne vous livrez pas à ces mou-

vements naturels de sensibilité extrême. Conservez toute l'indépendance de votre intelligence pour vous laisser guider par elle, ne vous identifiez pas tellement à la position qui vous afflige que vous ne puissiez la juger un peu *à distance*, seul moyen peut-être de la juger bien. Faites pour une autre ce qu'il est presque impossible de faire pour soi quand on est jeune : faire taire les bruits, les tempêtes des passions et des intérêts soulevés ; apercevoir la vraie route au milieu des tourbillons, et chercher avec calme les moyens les plus propres aux difficultés du moment. Un bon et sage médecin raisonne jusque dans les cas les plus désespérés, et qui pourrait dire combien de dangers, réputés inévitables, ont été évités par sa liberté d'esprit !

Il est aisé de concevoir l'effet produit dans la société si bien ordonnée de Pétersbourg par l'apparition du nouveau ménage S. On dirait qu'il apparaît au même jour comme pour distraire l'attention et diviser la critique, ce qui n'est pas tout à fait la désarmer.

Quant au comte S., je ne puis être entièrement de votre avis, ma chère amie ; il n'est pas dans l'âge de faire des folies, il est de tous les âges de les réparer. Les sacrifices qu'il avait acceptés lui imposaient aussi des devoirs ; Mme *** a acheté si cher son bonheur, si tant est qu'il puisse être réel après tout ce qui l'a usé à l'avance ! Il me semble qu'il n'avait d'autre parti à prendre que de rompre ou de faire ce qu'il a fait. Et quelle mauvaise grâce n'aurait pas eu la rupture, au moment où il pouvait légitimer des liens si connus ! Une chose à la fois bien digne de réflexion et bien redoutable, c'est que, dans les inextricables combinaisons où la faiblesse entraîne si souvent, il n'est quel-

quefois plus possible de faire bien ; quelque parti que l'on prenne. c'est au moins mal seulement qu'il devient permis de viser, dure punition de n'avoir pas été plus attentif et plus sévère sur ses propres démarches.

Le comte Capo d'Istria est parti hier ; il a passé avec nous la soirée de la surveille de son départ, et plus d'une fois, j'ai pu être frappée du contraste bien remarquable de l'absence de toute illusion sur l'avenir qui l'attend et de la sérénité répandue sur son visage. On sent qu'il s'est fait supérieur par l'âme aux difficultés, aux pièges. à la résistance, et peut-être à l'ingratitude dont son zèle sera payé. J'ai observé aussi en lui, avec un grand bonheur, les progrès très visibles du sentiment religieux ; toutes ses espérances sont consacrées par une pieuse confiance, toutes ses idées partent d'une base qui est à la fois la seule solide et la seule vraie. Aussi m'a-t-il paru voir entre elles beaucoup plus de cohérence, moins de divagations, de subtilités dialectiques, un sentiment profond et juste, tout classé dans l'ordre qui lui appartient, dans la place qu'il doit occuper. Rien ne me paraît plus douteux que la chance de lui voir faire tout ce qu'il voudrait ; il fera tout ce qu'il pourra, et cela suffit, pour peu que chacun de nous accomplisse ses véritables destinées [1].

Le prince Gortschakof, qui paraît lui être très attaché, a attendu son départ pour fixer le sien, et je pense que sa santé le retiendra encore quelques jours

[1] Les prévisions de Mme Swetchine ne se réalisèrent que trop et le comte Capo d'Istria ne tarda pas à tomber sous les coups d'un assassin.

de plus à Paris. C'est un roseau que ce jeune homme ; il semble devoir plier à tout vent ; la pâleur de son visage accompagne cette délicatesse de complexion comme pour ne pas la démentir.

Alexandre Tourguenief est plus calme, aussi malheureux, mais plus égal et moins irrité de ne pas rencontrer, dans ceux qui s'intéressent vraiment à lui, cette conviction passionnée qu'il a de l'innocence de son frère ; certes, on se reprocherait vivement de le blesser, la source du sentiment qui l'anime est trop respectable, mais, même pour faire du bien, on ne pourrait affecter ce qu'on n'éprouve pas.

La naissance de notre nouveau prince [1] a été une véritable joie pour moi ; le hasard a fait que, ce jour-là, il y avait un dîner de quelques Russes chez la comtesse Bobrinski et que le comte Capo d'Istria avait reçu la nouvelle de l'heureuse délivrance de l'Impératrice, venue par l'estafette, qui l'avait portée à Berlin et qui a devancé de deux jours la nouvelle publique : il venait de l'apprendre comme pour nous la communiquer, elle fut accueillie avec une allégresse bien sincère, et tout le monde but à la santé de ce jeune prince qui, en ajoutant au bonheur de la famille, ajoute au nôtre et aussi à cette sécurité qui nous est si nécessaire.

Adieu, je vous serre contre mon cœur.

Paris, décembre 1827.

Bonne chère amie, on a beaucoup dit dans ces derniers temps que M. de la Ferronnays serait ministre

[1] Constantin, fils de l'Empereur Nicolas, né le 21 septembre 1827.

des relations extérieures; les uns blâmaient ce choix comme celui d'un homme qui, au besoin, renverserait la charte, les autres verraient volontiers en lui quelqu'un qui sacrifierait le trône aux libéraux ; car voilà comme nous sommes justes et pénétrants en France ! Ceux qui voient M. de la Ferronnays tel qu'il est, un homme sage, droit et consciencieux, ne doutent pas que son attachement à la dynastie ne sût fort bien s'arranger des libertés publiques, mais ceux-là, étant en tout le mieux informés, n'ont jamais cru à cette nomination au ministère; on n'a prononcé le nom de M. de la Ferronnays que parce que tous les noms possibles ont été passés en revue dans cette crise de toutes les opinions à la fois. Je sais que quelqu'un, ayant parlé à M. de la Ferronnays de sa prétendue entrée au ministère, il a répondu : « Je voudrais qu'on me le proposât, afin de bien prouver que ces places si enviées se refusent aussi quelquefois. » Je crois fermement qu'il le ferait comme il le dit.

Le bon sens seul de M. de la Ferronnays suffirait pour le mettre à l'abri de ces inconcevables tentations de l'amour-propre. On sait d'ailleurs le temps que peut durer un ministère ! Une ambassade, pour être retirée, demande des torts graves, réels ou présumés, tandis qu'au ministère on court sans cesse le risque de sauter, par une de ces mesures générales qui enveloppent l'habile et l'imprudent, l'innocent et le coupable. Tout intérêt mis à part, j'ai d'ailleurs beaucoup de peine à comprendre que l'homme puisse s'accommoder de ces outrages, où le mépris paraît encore plus que la haine ! Je sais que la vertu doit savoir les braver, mais c'est seulement lorsqu'elle a aussi le sentiment de cette supé-

riorité qui n'habite guère *incognito* dans ceux qui croient la posséder.

Nadine vient d'accoucher d'un garçon, enfin venu à terme ; je dois être la marraine de ce second enfant et je compte aller incessamment passer quelques jours à Fresnes, où ils sont encore établis.

Mme de Duras est toujours à Nice avec Mme de Rauzan ; j'ai eu de ses nouvelles par quelqu'un qui l'y a vue et qui m'a confirmé la permanence d'un état pénible, mais sans aucun danger. Elle prenait part à la conversation, s'y montrait tout à fait la même, mais évitait encore ces distractions de la société qui lui seront si utiles, dès qu'elle pourra les supporter sans trop de fatigue. Je ne sais encore rien de ses projets futurs, je pense qu'elle ne quittera Nice qu'à la fin de l'hiver.

Adieu encore une fois, ne me laissez pas sans nouvelles, et qu'un petit mot dans l'intervalle des courriers me donne le courage de les attendre.

18 février 1828.

Vous aurez ri, chère bonne amie, de vous trouver obligée de retirer foi et allégeance aux professions très sincères d'ailleurs, de répugnance et d'éloignement pour le ministère que je vous avais transmises de M. de la Ferronnays [1]. Il est bien vrai qu'il a lutté très

[1] Une ordonnance royale du 4 janvier 1828 avait nommé le comte Portalis à la justice, le comte de la Ferronnays aux affaires étrangères, le vicomte de Caux à la guerre, le vicomte de Martignac à l'intérieur, le comte de Saint-Cricq au commerce et aux colonies, le comte Roy aux finances. Le comte de Chabrol gardait

sincèrement, qu'il s'est défendu vigoureusement[1]; cela ne suffirait sûrement pas à l'honneur d'une femme, mais j'imagine qu'il faudrait être bien difficile pour en exiger davantage d'un homme qui soutenait ne vouloir pas être ministre. M. de la Ferronnays a obéi, strictement obéi. Son bon jugement devait lui rendre la résistance facile. Par le temps qui court, malgré la longévité de M. de Villèle, rien ne doit paraître moins inamovible qu'un ministère.

le ministère de la marine qu'il céda bientôt à M. Hyde de Neuville.

[1] « Les instances des amis et des collègues de M. de la Ferronnays, pour le faire entrer au ministère, n'ayant pu vaincre son refus, fondé sur ce qu'il appelait l'inexpugnable conscience de son incapacité, le roi décida de faire une démarche directe et l'aborda en lui disant : « Vous ne voulez donc pas être mon ministre ? — Non, Sire, répondit M. de la Ferronnays, après avoir exposé respectueusement les motifs de son refus. Jamais, dit-il en terminant, jamais la France n'eut plus besoin d'être gouvernée par des hommes qui aient fait leurs preuves, et dont les antécédents soient assez bien établis pour aider Votre Majesté à conjurer les dangers qui nous menacent. » A ces mots la physionomie du Roi changea d'expression. « Eh bien ! reprit-il, d'un ton de voix que tout contribuait à rendre irrésistible, eh bien ! s'il y a des dangers, refuseras-tu de les partager avec ton ami ? » Cet appel fait sur le ton familier de l'ancienne intimité eut raison de la résistance de l'ancien compagnon du duc de Berry ; il céda, et le lendemain, écrivant à un de ses amis : « J'ai accepté cette horrible place. J'aurais résisté peut-être aux ordres du Roi, j'ai cédé à sa tristesse, à sa bonté, et me voilà enchaîné. Vous lirez ce matin ma sentence au *Moniteur*. » (*Epilogue à l'art chrétien*, par M. Rio, tome Ier, p. 301.)

Paris, février 1828.

Ma bonne chère amie, depuis que M. de la Ferronnays est ministre, ses amis entrent, comme de raison, dans les retranchements que subissent ses loisirs ; je ne l'ai pas encore rencontré chez Mme de Montcalm, mais j'ai prié celle-ci, quand elle le verrait, de lui dire tout ce que renferment d'aimable pour lui vos regrets. Une rude besogne l'attend, mais peut-être est-ce commencer sous de favorables auspices que d'être très effrayé des difficultés ; cela prouve du moins qu'on les a jugées, que la présomption n'aveugle pas, et qu'on mettra la prudence et la mesure à la place de cette supériorité de talent qui souvent inspire si mal. Le glaive de Tarquin ne trouverait rien à abattre en se promenant sur la tête des ministres actuels ; il n'y en a pas qui dépasse positivement les autres, mais aussi tous sont également au-dessus de la médiocrité. Sous ce rapport-là, comme sous celui de l'honorabilité des caractères, il y a homogénéité.

Dans un gouvernement absolu, un seul homme devant être l'intelligence de tous, sa grandeur morale et intellectuelle comprend, à elle seule, toutes les prospérités du pays ; sous le régime représentatif, s'il n'est pas une simple apparence, la volonté du cardinal de Richelieu lui-même finirait par se briser contre l'expression de l'opinion publique qui prend corps dans les Chambres. Il est sûr que la partie la plus importante du gouvernement réside en elles. Il s'agit donc surtout d'être raisonnables et fermes, de ne vou-

loir que ce que l'on peut, d'éloigner de soi les mesquines et honteuses ressources de la duplicité et de la corruption, et d'honnêtes gens s'entendent à cela beaucoup mieux que des hommes seulement supérieurs. A la formation du ministère, tous les cris l'ont signalé comme transitoire, et depuis, on a pu apercevoir un progrès très réel dans l'idée de sa stabilité. Ce qui me frappe dans ce ministère, comme principe de faiblesse, c'est la présence de quelques membres du ministère dernier qui y siègent encore. Ce n'est pas assurément que je croie qu'aucune vue personnelle d'ambition les y retienne, ni même qu'on pût mieux choisir, mais il me paraît si contraire, non seulement à la conscience politique, mais encore à l'honneur humain, de dire, le lendemain, le contraire de ce qu'on a dit la veille, d'apposer son consentement à des actes opposés à ceux qu'on a provoqués ou consentis, que, par ce seul fait, on prête le flanc à la malveillance. Tout le monde ne peut pas dire ses raisons comme M. Huskinson, ni surtout les faire aussi généralement goûter. Le public français n'a pas la bonne foi de celui de l'Angleterre, et l'embarras, le malaise d'une situation équivaut ici à un tort. Au reste, nous verrons. Jusqu'à l'entière constitution des Chambres, il y aura fluctuation dans les parties ; les manœuvres se succèdent avec rapidité ; l'ordre légal, l'exécution de la charte, sont dans l'intention d'un grand nombre d'entre eux, et si le ministère veut marcher dans cette voie, il est permis d'espérer qu'une majorité, formée des hommes les plus considérés, lui prêtera son concours. Quand il serait la perfection même, il aurait toujours contre lui ceux qui veulent renverser les Bourbons et ceux qui, ne sachant

pas trop ce qu'ils veulent, rêvent cette monarchie ancienne que je crois impossible.

Il y a des temps où les maladies de l'esprit humain ont tant d'intensité que le plus habile médecin doit transiger avec elles, et lorsque tout nous dit qu'on ne peut maîtriser un mouvement qui, du reste, n'a rien de précisément coupable, il ne reste plus qu'à se mettre à sa tête. Qu'a fait M. de Villèle, que diviser les royalistes, les affaiblir par la division, en pousser un nombre infini dans les rangs opposés et amener une unanimité que les plus pénétrants auraient crue impossible, il y a cinq ans ; et tout cela, pour avoir voulu soi-disant régénérer la France et lui rendre les habitudes et les directions qu'elle avait perdues? Ce peuple-ci est, plus qu'aucun autre peuple, dominé par l'esprit de contradiction ; il lui faut un joug sévère et éclatant qui l'éblouisse et l'opprime, ou bien il méprise ceux qui le gouvernent et les contrecarrera dans toutes les impulsions qu'ils voudraient lui donner. Par cela seul qu'on suppose les tendances du gouvernement favorables à la religion, la religion sera en butte à toutes les attaques. Ce n'est pas qu'on ne soit très disposé à se faire ami du pouvoir, mais c'est à une seule condition, qu'on en profitera et que l'amour-propre et la cupidité s'en trouveront également bien.

Je vous assure, ma bien chère amie, que passant continuellement sous les yeux, tout ceci offre un assez triste tableau. Les passions, les intérêts qui sont la matière première de ces passions, paraissent souvent dans une telle nudité qu'on s'en contriste malgré soi, et pour se reposer des égarements d'un égoïsme

ignoble, on n'a que les inspirations plus coupables encore d'un orgueil effréné. Sans doute, de très nombreuses exceptions doivent être faites, mais il est bien sûr que l'amour des places d'un côté, et de l'autre, cet esprit d'indépendance si généralement répandu, mettent en évidence les maux les plus particuliers de notre époque.

M. de la Ferronnays n'était pas seulement effrayé des autres, sa modestie trouvait en lui-même de quoi s'alarmer ; il se croit incapable de parler à la tribune, doute qu'il n'est nullement français, et il lui semblait, ainsi qu'au duc de Richelieu, que dans un gouvernement loquace par essence, c'était une raison suffisante pour s'en éloigner [1]. Il parlera ou se taira, mais il est de fait que bientôt il faudra qu'il en vienne aux prises et que, descendu une fois dans la périlleuse arène, ses belles, nobles et généreuses qualités ne le défendront pas toujours contre de violentes attaques ; il n'y a pas de cuirasse contre la haine au service de l'esprit. Certes si l'on ne voulait que de la sagesse, de la modération et de la bonne foi en France, on ne pourrait demander autre chose que le ministère tel qu'il est composé aujourd'hui ; il représente les vœux de la majorité, eu égard aux idées du temps, et surtout ses

[1] Sans être un grand orateur, M. de la Ferronnays obtint des succès de tribune, parce que sa parole fut toujours comme un écho des plus nobles traditions françaises. Dans le courant des mois de mai et juin, le nouveau ministre des affaires étrangères monta plusieurs fois à la tribune de la Chambre des députés ou de la Chambre des pairs, pour justifier l'intervention armée que méditait le gouvernement en faveur des Grecs, et qui finit par triompher de toutes les résistances.

intérêts, par la disposition sincère où je le crois de s'en tenir aux termes de la charte. Mais une liberté raisonnable, c'est-à-dire continue, juste et libérale pour tous, n'est nullement ce que veulent les niveleurs ; une première concession ne fait autre chose que les enhardir à d'autres, et ce n'est pas à mi-chemin qu'ils consentent jamais à s'arrêter.

Vous me demandez, ma bien chère amie, des détails sur ma manière de vivre, sur les gens que je vois, sur ce qui a rempli ces douloureuses et larges lacunes, parmi lesquelles vous ne comptiez pas encore celle qui ne vous paraissait que passagère et la plus sensible de toutes. Mme de Rosambo me manque encore comme dans les jours qui ont suivi sa perte ; voilà juste un an, à pareille date, que je perdis la duchesse de Damas dont la bonté pour moi et le charme de conversation étaient une de mes plus grandes consolations, et aujourd'hui ! Quand on dit que les rangs ne s'éclaircissaient que pour se resserrer de nouveau, on a parlé sans doute pour un autre âge que le mien ; d'année en année les rapports, même établis, s'enlacent plus difficilement, et je ne sais comment il se fait qu'on se lie d'une manière moins prompte et moins intime, lors même que l'affection de part et d'autre est vive et sincère. La jeunesse est un élément qui accélère tout, et on avance d'autant plus lentement qu'on a moins de temps à perdre. Ajoutez à cela que plus les caractères, les idées, les sentiments se fixent et se prononcent, et plus on est difficile sur le choix de ceux avec qui de véritables rapports peuvent s'établir. Je ne répare donc que bien lentement mes pertes, mais de toutes les per-

sonnes à qui je pourrais devoir ici ce plus grand des bienfaits, c'est Mme de Pastoret, dont je vous ai déjà parlé l'année dernière et dont la véritable bonté pour moi s'est beaucoup accrue depuis cette époque, que je dois vous signaler. Si vous pouviez la nommer devant des gens qui la connaissent, vous entendriez dire, sans aucun doute, que c'est peut-être la femme la plus accomplie de cette société de Paris, si riche en agréments et en mérites de tous genres. Mme de Duras avait pour elle beaucoup de goût et la plus profonde vénération ; instruite de mes relations avec elle, elle me dit plusieurs fois que Mme de Pastoret était la personne qu'elle aurait désiré voir davantage. Esprit supérieur, instruction variée et profonde, bonté qui n'a laissé sans la soulager aucune misère connue, Mme de Pastoret passe sa vie entre les bonnes œuvres qu'elle a fondées, ses livres, et l'éducation de sa petite-fille. Ses amis pour qui elle est d'une indulgente condescendance, se reprochent presque les moments qu'elle leur accorde, parce qu'ils sont tous enlevés à un bien plus grand encore. Voilà, ma bien chère amie, comme rapports de goût et de sentiment, ce qui fait ma plus grande consolation ; je sens que ce contact me fait du bien, qu'il me fait aimer davantage tout ce qui console de la vie elle-même, en apprenant à l'employer et à la quitter dans tout ce qu'elle renferme de vain et de frivole. La duchesse de Narbonne, très remarquablement distinguée par son cœur, son esprit, son amabilité, qui est une espèce de type des temps qui ne sont plus ; la comtesse Emerie de Narbonne, sa nièce, qui est charmante ; Mme de Montcalm dont j'aime beaucoup la

société ; ma bonne vieille amie la marquise d'Autichamp, sont les femmes que je vois le plus, que je vois très souvent, sans compter le fond de ma société, qui se compose toujours des Sérent, des Caumont, de ma pauvre petite Mme de la Grange, qui est toujours pour moi la plus affectueuse et la plus constante. Le reste roule sur douze ou quinze femmes que je vois assez souvent pour trouver quelquefois, ne les aimant pas assez, que je les vois trop ; en hommes, une douzaine de compatriotes, quelques gens de lettres, d'anciens amis, comme M. de la Garde, M. de Quinsonas, M. de Divonne que la pairie vient de me rendre, et plusieurs autres dont je ne vous apprendrai pas les noms.

En tout, ma vie est pleine, occupée, pas un moment pour l'ennui, s'il en est toujours pour la tristesse. J'ai bien des peines, je pourrais dire que j'ai peu de consolations, et cependant, comment serais-je tentée de me plaindre, puisque je sens n'avoir jamais été si heureuse ! Tout est en accord dans le fond de mon cœur, et avec cela il semble qu'il y a toujours assez d'harmonie dans les choses extérieures. L'étude fait aussi mes délices. J'ai conquis, sur mes devoirs de société et autres, deux heures de la semaine pour faire un cours de géologie. J'ai renouvelé mes pauvres petites notions de physique et de chimie ; je poursuis aussi des études qui s'adressent plus directement à mon âme et à mon intelligence, je lis le plus que je puis pour me tenir au courant de ce qui paraît ; enfin je fais marcher de mon mieux la vie de l'âme et celle de l'esprit ; il n'y a que celle du corps qui m'arrête bien souvent. Ce mois de janvier quoique

extrêmement doux, ne m'a guère laissé un jour de santé.

Paris, mars 1828.

Vos regrets, ma bonne chère amie, ceux de la cour et de la ville, doivent bien toucher M. de la Ferronnays, ils sont très réellement flatteurs[1]. Il est dit que tout, d'un bout à l'autre, sera honorable dans sa vie. Son caractère est une vraie puissance; il appuie si bien le reste, qu'avec moins de talsnt, il en imposerait à un public que le désintéressement, la parfaite loyauté et la vraie indépendance frappent encore, quand ce ne serait que par la rareté du fait.

Toutes les paroles de M. de la Ferronnays ont été également dignes et convenables, sa politique sera sincère et généreuse; elle offre déjà un contraste bien frappant avec l'*illibéralisme* extérieur de la libérale Angleterre. Comme il s'est élevé par les sentiments et le langage au-dessus du grand capitaine[2]! La médiocrité de celui-ci ne s'est jamais signalée davantage que dans ces hautes questions; il me rappelle quelqu'un qui disait à M. de Villèle, au sujet de la reconnaissance de Saint-Domingue : « Vous oubliez, monsieur, qu'il y a aussi de l'argent au fond de l'honneur. » Il est vrai de dire que, au fond de l'honneur, plus encore que de l'argent, il y a de la puissance et de la sécurité. Je ne comprends pas qu'on se

[1] Il avait quitté l'ambassade de Saint-Pétersbourg en entrant au ministère.

[2] Le duc de Wellington.

compromette ainsi et que les gouvernements pensent n'avoir rien à perdre en morale. L'esprit public d'un pays libre devrait empêcher de telles dérogations ! Je crois qu'il serait impossible, à moins de se perdre dans l'opinion générale, de suivre en France une telle marche, et, dans cette circonstance, je m'en réjouis doublement.

Vous devez être contente du choix qui vient d'être fait d'un ambassadeur en Russie ; il est très approuvé et par les nôtres et par les gens du pays. C'est presque une concession faite par le ministère à M. de la Ferronnays que le sacrifice du duc de Mortemart, qui réunissait chez lui les pairs qui sentaient davantage les nécessités du temps reconnues par le ministère actuel. La réunion qui se faisait chez lui, était composée des hommes les plus raisonnables ; ils iront se concerter ailleurs, mais dans toute assemblée, même partielle, on sait ce que peuvent la modération et la sagesse d'un seul.

On ne croyait pas beaucoup, il y a trois semaines, à la durée de ce ministère ; aujourd'hui il semble qu'on ne croie plus à sa chute, terme moyen qui annonce une de ces influences combattues, qui tantôt prennent le dessus, tantôt le dessous, et dont le succès, dans l'avenir, reste problématique, succès de véritable supériorité. Le ministère est loin d'avoir toujours eu la majorité dans la Chambre des députés, mais d'une autre part il est homogène, ce qui rend toujours fort, il est estimé individuellement plus encore qu'en masse. Ses actes jusqu'ici ont été irrépréhensibles, ses nominations bonnes, sa marche sincère, et tout cela ne donne ni la raison ni la force d'une existence, parce

que, n'agissant pour ainsi dire que sur les dehors, ne faisant bien que sur les détails, il s'est encore abstenu de toucher aux questions vitales, à tout ce qui constitue intégralement les grands intérêts publics. Pour cela il faudrait beaucoup de force, de talent véritable et l'appui nécessaire d'un grand nombre de voix. Un ministère, en gardant sa place, qui doit être la première, peut bien chercher hors de lui la majorité, mais il me semble que c'est à la condition qu'il sera à sa tête et non à sa queue, qu'il la dirigera et non pas qu'il se laissera remorquer par elle.

Rien jusqu'à présent ne peut faire juger s'il fera l'un ou l'autre. Dans une foule de dissidences, il s'est abstenu de se prononcer afin de ne pas se compromettre ; mais viendra aussi le moment où il lui faudra présenter des lois, les soutenir vigoureusement, l'emporter ou se reconnaître battu. Ce sera l'heure de la grande épreuve, plus périlleuse encore que décisive.

Je vous parle de la France parce qu'elle vous intéresse et qu'elle ne vous est pas aussi présente, mais quant à moi, pour le moment, je ne suis occupée que des Russes, des graves circonstances où nous sommes engagés et dont toutes les chances, même en admettant qu'elles soient contraires, me paraissent compensées par la noble et belle attitude de notre gouvernement. La rupture du traité de paix avec la Perse m'avait atterrée, ces deux guerres d'Orient, si difficiles et si coûteuses, me paraissaient un terrible poids ; mais avec une volonté ferme, sage et prudente comme celle de notre jeune souverain et le dévouement d'une nation puissante, on viendrait à bout de bien d'autres difficultés. Les grands revers ne me paraissent guère

possibles, nous suffirons toujours aux revers peu considérables.

Je craindrais davantage pour nos masses l'enivrement du succès ; il y a chez nous, et j'en juge surtout par les individus, une ardeur d'ambition vague, et par cela même démesurée, qui pourrait bien avoir le danger de se laisser entraîner dans de fausses routes. Il me semble que pour les nations comme pour les personnes, *le bonheur* ferait toujours bien, et *les grandes prospérités* souvent mal. C'est vers le bonheur, qu'il dépend de notre souverain de donner à son pays, que je voudrais qu'il tournât toujours ses regards, et que les distractions mêmes de la gloire ne pussent le lui faire oublier. Son dessein de se mettre à la tête de ses troupes me fait trembler ; j'en suis profondément contristée. Songe-t-il bien qu'il est la sécurité, toute la sécurité de sa grande famille ?

Je vous avoue que ce que je vois de pis dans ces deux guerres, que, malgré leur justice, leur nécessité, il est impossible de ne pas considérer comme un malheur, c'est la résolution de l'Empereur de les faire par lui-même. Vive alarme au dehors, suspension de tout mouvement utile au dedans ; il nous faudra vivre dans un provisoire qui peut se prolonger au delà de toute attente. Ah ! s'il était possible que nos forces si menaçantes en imposassent encore ! La rapidité de nos mouvements en Perse me fait espérer que ce ne serait pas impossible de ce côté-là, et le même espoir serait sans doute fondé du côté de la Turquie, si celle-ci n'était soutenue dans son absurde et aveugle résistance par de perfides conseillers.

Mais adieu, chère bonne amie, cette lettre, qui devait

être si courte, est encore un volume ; elle ne contient pas la millième partie des choses que je voudrais vous dire, ce sera pour la première fois.

Paris, juin 1828.

Ma bonne chère amie, ce sujet si intéressant de l'éducation des filles, dont vous parliez dans votre dernière lettre, n'est étudié que trop superficiellement par plusieurs mères de famille qui trouveraient cependant là un aliment bien digne de leur zèle et de leur activité. Ah ! vous avez bien raison, il arrive souvent que ce que l'on ne fait pas, ce que l'on retranche en apparence de l'attention que l'on donne à certains caractères, leur est plus utile parfois que l'action dont ils sont le perpétuel objet. Leur plaisir est dans la résistance et la résistance se nourrit souvent des efforts mêmes que l'on fait pour la vaincre. Il faut alors, il faudrait au moins les mettre aux prises avec les choses, ou avec des êtres nouveaux et impassibles, toujours prêts à s'éloigner d'eux quand le contact leur devient incommode.

En général, je ne préférerais pas l'éducation publique pour les femmes, mais je pense que dans les dispositions que vous me dites, on pourrait en essayer avec avantage. Je sais que, dans ce pays-ci, des mères fort éclairées ont pris le parti de se séparer de leurs filles pendant quelques années pour les mettre au couvent, et qu'elles en ont retiré l'avantage qu'elles se promettaient ; elles n'avaient en vue que l'amélioration du caractère, et c'est là précisément le bien qui doit

résulter de ce froissement perpétuel des individus entre eux et de cette justice immédiate faite au délinquant.

Si la personne pour laquelle vous me consultez pouvait obtenir qu'on oubliât assez complètement ses avantages de position pour que la manière dont on serait pour sa fille ne s'en ressentît pas, un des instituts de Pétersbourg conviendrait tout aussi bien qu'autre chose, mais la première des conditions devrait être qu'elle fût mise complètement au rang de toutes les autres, mêlée avec elles de manière qu'aucune distinction, même la plus petite, ne vînt donner aliment à sa présomption. Si l'on n'obtenait pas cela, ce parti serait le pire de tous, on éterniserait l'orgueil dans son cœur, on l'y éterniserait sous une autre forme beaucoup plus séduisante et plus dangereuse que la première, car le nombre de ceux qui plient sous nos volontés ajoute beaucoup à l'infatuation produite par le sentiment d'une chimérique supériorité.

Je crois, ma bien chère amie, que ce qu'il faut le plus ménager, ce sont les paroles ; les sermons ne font guère de bien qu'à ceux qui, à la rigueur, pourraient s'en passer, l'action seule laisse trace, dans les imaginations jeunes et mobiles, et plus cette action porte en elle-même des conséquences pénibles, surtout par leur durée, et plus on peut en espérer une impression salutaire. Par exemple, il me semble que si ma fille avait manqué à sa femme de chambre et que ce ne fût pas un tort purement accidentel, je la préviendrais qu'à la première récidive, elle aurait à se servir elle-même, et je tiendrais parole. Croyez-vous que la contrainte et l'embarras qui en résulteraient ne seraient

pas la meilleure de toutes les leçons, en donnant à l'épreuve le temps nécessaire?

Je lui ôterais ses maîtres, si elle n'en profitait pas, je la priverais de sa gouvernante en l'abandonnant, en apparence, aux soins d'une personne subalterne; je la séquestrerais de tout ce qu'elle pourrait sentir avoir mérité de perdre; je la livrerais à l'ennui et au désappointement qui naîtraient nécessairement bientôt d'un véritable abandon. Je tâcherais de faire en sorte que cet abandon eût des témoins qui pussent affecter en même temps et la surprise et une pitié tant soit peu dédaigneuse. Il me paraît presque impossible que l'humiliation n'en résultât pas, car quelque difficile qu'il soit à découvrir, il me paraît indubitable que c'est l'orgueil surtout qui est le premier principe des défauts dont vous me parlez.

Nous voulons toujours que la religion et la morale qui en émane suffisent pour frapper et convaincre l'intelligence du premier âge, et cependant nous pourrions reconnaître, qu'en outre des préceptes qui nous sont donnés, c'est par les circonstances où elle nous place, par les peines et les épreuves auxquelles elle nous condamne, que la Providence poursuit et accomplit en nous cette seconde éducation dont le terme est la mort. Il faut tâcher de faire comme la Providence, il faut amener autour de l'enfant les combinaisons les plus propres à lui faire sentir que l'accomplissement du devoir est, en tous sens, la source du bien-être, et qu'il n'est pas une chose exigée de lui qui ne le soit pour lui faire éviter quelque mal ou goûter quelque bien.

Je vous écris à la hâte, ma bien chère amie, les idées

qui se présentent à moi, mais c'est dans une bonne conversation avec Mme de ***, que je voudrais les développer, quoique, au fond des choses et au texte qu'elles me fournissent, je ne crois pas que j'aie à les modifier. Quand elle les verrait comme moi, je ne me dissimule pas les difficultés qui l'arrêteraient encore. On rencontre tant d'entraves dès que l'on quitte la route battue ! D'ailleurs on répugne à faire connaître ses véritables motifs, dans la crainte que, plus tard, la malveillance n'en fasse d'injustes préventions. Ce qui serait heureux dans de semblables circonstances, ce serait de s'éloigner du théâtre sur lequel on paraîtra plus tard, de n'y paraître que pour le dénoûment, après avoir mis dans l'ombre les moyens dont on a cru devoir se servir.

Paris, 15 juillet 1828.

Oui, bonne chère amie, il faut sans cesse remonter la machine et recommencer tous les matins les résolutions que, presque tous les soirs, on s'accuse de n'avoir pas assez suivies. Vous me pardonnerez de vous parler ainsi, vous m'êtes si chère ! et ce n'est pas seulement votre vie, votre bonheur, c'est aussi les progrès intérieurs que vous devez à Dieu plus que personne. Rappelez-vous souvent la parabole du talent. Il faut des efforts peu communs aux âmes peu communes ; tout est gratuit et cependant tout se proportionne entre les choses reçues et celles qu'il nous faut accomplir. Croyez-moi, il n'y a pas de *routine morale* pour les êtres qui ont de la force et de l'intelligence, il faut qu'ils arrivent à tout le bien qu'ils entre-

voient, qu'ils se domptent au lieu de suivre simplement la nature, qu'ils emportent tout à la pointe de l'épée. C'est là probablement ce qui inspirait cette réponse à Massieu, sourd et muet, à qui l'on demandait ce que c'est que l'homme vertueux ? « C'est l'homme de guerre moral », répondit-il.

Vous avez bien raison de dire qu'on est souvent l'ennemi de son propre bonheur, les exemples en fourmillent ; un des plus frappants assurément en est offert dans Mme de Duras pour ceux qui la connaissent bien et qui sont initiés aux détails de son intérieur. Elle a quelquefois paralysé ce qui lui était le plus dévoué. Vous pensez, chère amie, sous le sceau de quel inviolable secret, je vous fais cette confidence. Hélas ! je ne suis pas seule dans ce secret, mais ce n'est point une raison pour que j'en parle à une autre qu'à vous, en vous recommandant le silence. C'est un fond de jalousie inquiète qui gâte dans Mme de Duras les meilleurs sentiments : elle ne comprend dans l'affection que ce qui est exclusif, c'est-à-dire la passion ! Hors de là, il n'y a pour elle qu'indifférence et ingratitude ! En partant de là, un mari, des enfants, deviennent presque des ennemis de son bonheur. La duchesse douairière de Duras me disait l'autre jour que non seulement Félicie[1] n'avait jamais été négligente, mais qu'en dernier lieu la princesse de Talmont l'avait assurée que ce que Félicie aimait le mieux, et cela aujourd'hui, c'était sa mère. La vieille duchesse n'y porte quant à elle-même ni partialité ni passion, elle juge de tout cela avec

[1] Fille aînée de la duchesse de Duras, mariée d'abord au prince de Talmont, puis au comte de la Rochejacquelein.

l'équité de ceux qui n'attendent rien pour eux-mêmes.

Je suis heureuse de pouvoir vous dire que l'amélioration de la santé de Mme de Duras est visible. Cette altération des traits, qui me faisait tant de peur, n'existe plus : aujourd'hui vous retrouveriez son visage, son animation, son son de voix, enfin c'est comme par le passé, à la maigreur près. Je crois bien que l'Italie entre dans ses projets. Comme je le lui disais, elle doit également l'Italie à son corps et à son esprit.

Paris, 16 décembre 1828.

Ma bonne chère amie, je n'ai pas, tant s'en faut, de meilleures nouvelles à vous donner de Mme de Duras, le mal fait des progrès, les forces s'épuisent, la voix est méconnaissable comme le visage ; c'est une lente destruction.

Mme de Duras ne veut voir personne à la Muette, je pense que l'idée de se débarrasser d'importunités, dont son bon cœur est cependant touché, n'a pas peu contribué à lui donner le désir de s'éloigner. Il lui en coûte de se laisser voir dans un tel état de souffrance et d'abattement, il est en elle de vouloir plaire à ceux qu'elle aime ; elle oublie que le dévouement, l'affection véritable, n'ont pas besoin de l'attrait qui a contribué à les faire naître. C'est un regret déchirant au milieu de tous les autres de ne pouvoir la soigner comme j'aurais voulu ! Il aurait été si parfaitement dans mon cœur et dans ma volonté de ne pas la quitter d'un instant ! Ma bien chère amie, il serait injuste

d'accuser les médecins français de l'état où elle est, personne n'y eût rien fait. Ce sont des difficultés dont il est impossible de se faire une idée, quand on n'en a pas été témoin. Mme de Duras professe la plus grande méfiance contre la médecine et les médecins, et cela ne l'a pas empêchée de les consulter tous, les uns après les autres. Mais comment? à bâtons rompus, en en voyant quatre à la fois, essayant de tout pendant des jours, se rebutant au premier échec, les renvoyant tous à la fois et puis les rappelant un à un pour modifier tout ce qu'on lui conseille ou y mêler, à leur insu, les choses qu'ils désapprouvaient le plus. La personne la plus ennemie de sa propre vie et de sa santé ne pourrait faire mieux. Les observations qu'on lui fait échouent. Son éloignement pour un voyage est peut-être aussi funeste que cette continuelle résistance à ce qu'il serait raisonnable de faire. Si elle avait voulu, il y a dix-huit mois ou même un an, s'acheminer vers un climat plus chaud, plus égal, je suis convaincue qu'avec la distraction et l'intérêt d'objets nouveaux, elle aurait trouvé de quoi soutenir la lutte du moment.

Que de regrets inutiles, ma bien chère amie, qui vont s'engloutir dans le passé avec tant d'autres douleurs ! Il me semble que c'est hier que j'ai perdu Mme de Rosambo ; son souvenir m'est si présent, qu'il se mêle encore à toutes mes impressions habituelles. Hélas ! ce n'est que trop juste, elle m'aimait tant ! Dans cette blessure, toute ouverte, va frapper un autre coup, aussi sensible. Il faut que je le confesse, je suis navrée. Il semble que le monde croule et se détruit, pièce par pièce, par la perte des gens que l'on aime. Quand je ne suis pas très abattue, je ne retrouve en

moi que la volonté de secouer, de briser les dernières chaînes qui m'attachent encore à ce qu'on peut appeler le monde.

Le néant de la vie et le vif sentiment qu'on prend du néant par la seule action de vivre, doivent conduire directement, ce me semble, à l'ardent désir de servir Dieu d'une manière moins indigne. Je n'ai pas une autre pensée. Hors la conversation d'un très petit nombre de personnes et le plaisir de l'étude qui y ressemble, je ne trouve rien qui puisse me ranimer. Chère amie, je n'oublie pas l'affection ! quand je veux me faire un peu de bien, je me reporte à la vôtre qui m'est si chère et je me dis qu'elle sera toujours ma consolation.

La bonté du comte me touche profondément ; elle devrait me surprendre avant tout, mais c'est une extension de la vôtre, et cela fait tout comprendre, tout, même ce qu'on n'aurait jamais pu imaginer, qu'un homme à la tête des affaires qui réagissent sur l'Europe, puisse trouver du temps pour soigner d'insignifiants intérêts ! C'est qu'un excellent cœur crée tout, même du temps, pour l'employer à faire du bien.

Quel malheureux éclat que cette aventure de la jeune Mme S. ! Même quand on doit mal finir, il est rare qu'on débute aussi jeune dans une aussi funeste carrrière. Je crois qu'elle a été bien mal élevée et au milieu de souvenirs, d'exemples, quoique éloignés, qui auraient dû faire apporter un soin plus judicieux à son éducation. Je vous avoue que des parents qui repoussent un coupable, ne me paraissent pas dans le vrai, ni au point de vue du sentiment, qui n'abandonne jamais, ni au point de vue du devoir, qui

ordonne de multiplier les efforts, même contre toute espérance. N'expose-t-on pas la pauvre coupable à faire encore plus mal, à s'étourdir par le bruit du monde, des passions et du vice, sur le malheur d'une entière scission avec tout ce qui lui appartient? La bonne sévérité morale est comme la loi : elle châtie et ne se venge pas.

Paris, février 1829.

Je vous assure, ma chère bonne amie, que vous me calomnieriez si vous supposiez que je ne me soigne pas, ou que je fasse des choses en opposition avec le régime qui m'est indiqué ; j'ai par-dessus beaucoup d'autres malades l'avantage de ne pas me laisser troubler d'inquiétude ou de désir de guérir ; je prends les choses comme elles me sont données et du moins ma paix n'en souffre pas. Jamais peut-être je ne me suis sentie si heureuse, et cependant sans désirer de mourir. Je tiens peu à la vie ; j'ai tellement le sentiment de ce qu'elle a de passager, d'incertain, de toujours périlleux, je sais si bien surtout que vivre c'est survivre, que je ne puis prendre beaucoup à quelque chose qui est si peu notre destination véritable. Tant que le bon Dieu voudra ! Mais si la durée m'importe peu, je sens bien cependant qu'il importe beaucoup de faire ses efforts pour conserver assez de santé pour agir jusqu'au bout et c'est là la meilleure de toutes les raisons.

Je ne répondrai pas à votre article sur notre cher pays et sur toutes les tribulations que nous avons en-

durées pendant si longtemps ; Dieu veuille que ce travail préparatoire soit suivi d'effets décisifs et glorieux.

Oh ! vous avez bien raison, non seulement mon cœur est resté russe, mais jamais il ne l'a été autant ; tout ce qui touche à la prospérité du pays, surtout à sa dignité, résonne dans mon cœur comme s'il était vide, et cependant je ne crois pas qu'il y en ait de plus plein ! C'est peut-être cette plénitude qui use avant le temps, qui fait qu'il faut compter par l'intensité des impressions, au lieu de compter par leur nombre.

Mon plus vif intérêt, concentré sur la Russie, ne m'empêche pas d'en prendre à la France, si heureuse au milieu des terreurs chimériques des uns et des projets hostiles des autres. Le mouvement qui a agité le ministère, et que l'on peut considérer comme une de ces crises communes dans les maladies chroniques, m'a d'autant plus intéressée que, certes, la politique extérieure de la France aurait pu s'en ressentir et nos intérêts se trouver lésés par un changement ou une simple addition d'hommes.

C'est bien malgré tous les gens raisonnables que le duc de Mortemart n'a point fait partie du ministère, que sa seule présence eût consolidé en prévenant l'intrusion d'un nouveau membre du conseil, mesure qui subsistera tant que la place de M. de la Ferronnays restera vacante [1]. L'union du ministère a suffi pour opérer l'éloignement du prince de Polignac, lui seul pouvait achever de servir les projets qui lui étaient contraires et donner un peu de confusion aux amis qui avaient tenté de le porter au pouvoir. Sa ridicule et in-

[1] Le Roi avait accordé un congé de trois mois à M. de la Ferronnays pour le rétablissement de sa santé.

tempestive incartade de la tribune des pairs l'a coulé à fond, l'idée d'une profession de foi politique, à l'occasion de l'adresse, eût paru déjà assez extraordinaire, et cette singularité a été bien dépassée par l'excessive niaiserie de la manière dont il l'a exécutée. En vérité, il faudrait d'autres talents pour se faire chef de parti et pour prétendre servir la politique astucieuse d'une nation aux dépens de la bonne foi et de la sincérité d'une autre, au grand mépris de tous les intérêts réels du pays. On aura beau faire, l'Angleterre et l'Autriche trouveront bien toujours des adhérents dans les salons dorés de Paris, mais jamais d'écho dans les masses.

J'ai bien pensé que le mauvais état de M. de la Ferronnays vous affligerait et que la société de Pétersbourg y prendait une part très vive. Depuis son départ, les rapports sont contradictoires, mais on l'a cru bien, bien malade, tant qu'il a été ici. On dit son changement excessif, et c'est sûrement un des symptômes les plus alarmants. Il était très pressé de s'éloigner, disposition commune à presque tous les malades et bien plus naturelle encore dans un ministre plein de franchise et de loyauté. Je crois que, bien sincèrement, il ne s'est jamais réconcilié avec sa position, et cependant il n'est peut-être pas aussi délivré qu'il le croit lui-même de ce besoin des affaires, si tenace dans ceux qui s'en sont longtemps occupés, car, à peine arrivé à Nice, il a écrit pour qu'on lui envoyât six journaux. On peut y voir une preuve de l'amélioration de sa santé, ou bien de cette préoccupation dont il est si rare de s'affranchir.

Paris, 25 février 1829.

Comme j'étais sûre, chère bonne amie, que vous seriez profondément affectée de la perte de Mme de Duras, qui laisserait un énorme vide, si quelqu'un ou quelque chose pouvait faire vide à Paris ! Mais dans le mouvement qui le possède, et surtout par les habitudes en vogue, la disparition de l'être le plus marquant n'est que le léger sillon que laisse un esquif après lui.

Comme centre de société, elle pourrait manquer, mais qui donc aujourd'hui aime vraiment la société en France, cette société qui n'est que la conversation vive, féconde, embrassant dans son universalité les intérêts de l'esprit et du cœur ? La politique d'une part et la foule de l'autre ont tout envahi. Il n'y a jamais ni quelqu'un de trop ni quelqu'un de moins pour des gens qui vivent au milieu de deux cents personnes, et les salons qui les contiennent se ressemblent tous, à bien peu de nuances près ! La visite tue la soirée ; quel intérêt de conversation serait possible au milieu de continuelles entrées et sorties ? Mme de Montcalm, qui s'y connaît bien et qui est placée mieux que personne pour en juger, me disait que, hors ses matinées, elle attendait la belle saison pour causer. Alors, du moins, chacun est contraint de vivre de son propre fonds, d'apporter son contingent, de ne pas compter paressensement pour ses idées du jour sur le journal du matin, la nouvelle de la veille et le quart d'heure de la visite.

Paris, 12 décembre 1829.

Quelle peine m'a fait éprouver, chère amie, cette lettre d'Enderlach qui me disait votre bien fâcheuse méprise de route ! Même chose nous est arrivée, à mon mari et à moi, au commencement de notre voyage de Rome à Carlsbad l'année où je vous revis, chère bonne amie, et qui resserra encore nos rapports. Mais on peut se tromper tant qu'on veut en Italie, et nous n'en fûmes que pour des lieues et des écus, ce qui ne peut être mis en balance avec vos fatigues, vos dangers et vos inquiétudes. Les villes de passage, où plusieurs routes se croisent, jouent souvent de ces tours-là. Quand on est plein d'une idée, on croit que c'est celle de tout le monde, et l'on est pris au dépourvu en s'apercevant que des postillons ne devinent pas, avant tout, la route que vous voulez faire. Que de gens nous traitons en postillons ! Enfin, tout cela s'est trouvé heureusement réduit aux proportions d'une contrariété, quoique vive et grande. J'en craignais les suites, surtout à propos de ces alarmes que je me doutais bien ne vous avoir pas été épargnées [1]. Ce qui ne doit pas nous être dit est précisément ce qu'on apprend, et il est si difficile de penser qu'on échappera à une rumeur générale, que ce qui est encore le plus prudent, c'est de la prévenir par la vérité. Enfin vous êtes tranquille et heureuse comme on l'est quand le plus terrible

[1] L'empereur Nicolas venait d'échapper à un grave accident et le bruit de sa mort avait couru en Allemagne.

orage a passé sur nos têtes sans éclater ; vous avez remercié la Providence, qui nous rend ce qu'elle nous conserve. Demain un *Te Deum* est chanté à la chapelle ; je ne sais qui en a eu l'inspiration. Comment se fait-il que la reconnaissance et ce qui l'exprime hautement ne soient pas un besoin impérieux ? Hélène ira demain à l'église avec votre sœur [1].

D'après mon calcul, chère bonne amie, ce courrier ne vous trouvera plus à Berlin ; il vous dépassera probablement en route. Comme je conçois qu'il vous tarde d'être rendue dans vos foyers ! Mon impatience de vous savoir à Pétersbourg augmente encore de cette inquiétude dont on ne peut se défendre pour une autre, et qu'on n'a pas pour soi-même.

Tourguenief m'a apporté l'autre jour une lettre du prince Koslowski, que j'aurais voulu vous faire lire, et que j'ai trouvée bien pensée et passablement écrite [2]. Quand on connaît cet homme et son histoire, la situation et les habitudes qu'il s'est faites, il y a presque un problème à résoudre dans la réunion d'un sens profond, de doctrines saines et d'une vraie générosité de sentiments, avec ce dévergondage de mœurs et ce manque de poids et de mesure. Cette lettre traite de l'état de la France et surtout de l'attitude du Roi, dont le meilleur de ses serviteurs n'aurait pu apprécier davantage les bonnes intentions et la situation difficile. Il y faisait la part des difficultés données, et avec une

[1] Hélène Gourief, mariée à M. Swertchkof, ministre plénipotentiaire de Russie à Florence.

[2] C'est le prince Koslowski, désigné seulement par une initiale, qui figure pour un entretien remarquable dans l'introduction au *Voyage en Russie* du marquis de Custine.

équité bien grande, faisait ressortir les conséquences du sentiment habituel d'un danger public permanent. A la suite de ce tableau venaient de tristes confidences sur sa situation. Il engageait Tourguenief à vous y intéresser, et lui disait qu'il s'en était ouvert avec le comte Matushéwitch. Il me faisait demander aussi de vous en parler, en mémoire de trois ou quatre mois de séjour qu'il fit en même temps que moi à Paris, à mon arrivée en France, époque à laquelle je le voyais beaucoup, et où je restai frappée, comme je le suis encore, des contrastes qu'il offre. Il semble qu'il aurait un vif désir de rentrer au service, et que, du reste, ainsi que tous les gens dépossédés, il se regarde comme très lésé, et attribue sa disgrâce à la même source que celle du comte Frédéric Palhen, aux préventions données contre eux à l'empereur Alexandre par le prince de Metternich. Mais à propos de ce nom, le voilà lui-même plus à plaindre, si l'ambition ne le console pas de tout [1]. Quelle autre victime de cette mort que cette pauvre jeune femme qui, peut-être sans avoir plus de torts qu'une autre, a amassé tant de blâmes sur sa tête ! On dit qu'elle est restée en Italie pendant que le jeune homme se mourait à Vienne. Il me semble que c'est ce moment-là que je n'aurais cédé à personne.

Mme de Montcalm me charge d'une foule de choses pour vous. C'est une personne dont la pénétration à votre égard ne s'est pas démentie ; c'est en masse et en détail qu'elle a senti tout ce que vous valez. Je n'ai pas rencontré chez elle M. Portal [2], mais j'ai prié

[1] Le prince de Metternich venait de perdre l'aîné de ses fils.

[2] Le comte Portal, ancien ministre de la marine, ami dévoué du duc de Richelieu.

Mme de Montcalm de lui transmettre vos coquetteries. Elle m'a assuré qu'elles répondraient à une impression très vive, et votre ambassadeur n'a point été en reste de flagorneries. Adieu, chère amie ; dites-moi bientôt que vous êtes arrivée en bonne santé.

Paris, 10 janvier 1830.

Ma bonne chère amie, enfin le voilà terminé ce voyage, si douloureux dans ses premières impressions, si pénible dans sa longue durée ! Vous avez bien raison de dire que votre force suffit à tout ; mais ce n'est pas la force de votre corps, c'est celle de votre âme qui s'applique à la fois partout où elle est nécessaire. C'est là ce qui vous fait marcher si vite, c'est là ce qui vous a fait arriver. Ce qu'on appelle le repos, après de telles secousses, ne l'est pas ; les émotions, surtout l'arrivée, mettent à une nouvelle épreuve, et la joie a son agitation comme le chagrin. Quoique cela, elle est toujours la bienvenue ; mais il est vrai que pour en jouir il faut avoir repris la possession de soi-même et avoir apaisé le mouvement des flots. Ce que vous me dites de la réception que vous avez eue m'a touchée jusqu'aux larmes ; que de vraie sensibilité il y a dans tant de soins et de recherches de ce qui peut faire plaisir ! Chère amie, de toutes les dispositions du caractère, c'est bien celle du comte qui assure le mieux le bonheur, le sien, celui de tout ce qui l'entoure, et l'affection réelle, dans cet aimable mélange avec une parfaite bonté, est comme une lumière qui ne baisse jamais et dont on n'a pas à craindre les vicissitudes.

J'ai été plus souffrante depuis un mois. La souffrance positive, comme douleur, est bien peu de chose dans mon état, auprès du malaise et des angoisses qui deviennent une espèce de situation où l'on ne vit vraiment d'une vie active qu'à coups de volonté. La moindre lacune dans les soins, les efforts, les surveillances, m'affaiblirait, je le sens. Il faut rendre sa servitude complète pour l'alléger ; il faut y mettre toute sa volonté pour soutenir tout son courage. Je suis loin de généraliser ces nécessités-là ; elles sont simplement celles de mon caractère. Je n'ai guère pu atteindre un but dans ma vie qu'en le dépassant, et je suis un peu comme Orphée dans mes entreprises, perdue si je regarde en arrière. Mais voilà, chère, ce qui, avec la grâce de Dieu, ne sera pas. Quelquefois les obstacles m'ébranlent un peu, je me sens intérieurement abattue ; mais je suis loin de me décourager, et après un instant de faiblesse, je n'en poursuis qu'avec plus d'ardeur, sans pouvoir juger le succès comme quelqu'un du dehors, la vue continuelle d'un même objet faisant disparaître les modifications qu'insensiblement il éprouve.

Je crois que sans illusion je puis reconnaître dans notre cher enfant des améliorations considérables ; la volonté s'éclaire, et, lorsque les défauts l'emportent, ce n'est pas du moins sans combat. Il m'est bien démontré qu'avec elle il ne faut pas lutter corps à corps ; elle m'aurait indiqué à elle seule la tactique qui, aujourd'hui, fait tourner les villes, au lieu de s'acharner à les prendre ; soit que tous les moyens de rigueur et de privations aient été épuisés, soit que son caractère y oppose une barrière naturelle, l'emploi d'une vive force ne pourrait plus être que nui-

sible et dangereux. J'ai essayé de la froideur et de la sévérité, et je me suis assurée davantage encore que par ces moyens-là il était absolument impossible de faire résonner utilement une corde quelconque. Ce qu'il faut, quand elle fait mal, c'est d'avoir toujours raison et par le fond, et par la forme, de ne pas trop se presser de la convaincre, de laisser passer l'ouragan et profiter ensuite d'un moment opportun pour faire appel à son intelligence. Avec ces précautions on arrive à la justice ; elle ne manque pas dans son cœur, mais la justesse manquant quelquefois à son esprit, on ne la persuade de son tort que lorsqu'on l'a éclairée elle-même et qu'on lui a laissé le loisir de le reconnaître. Il est incontestable que c'est en fait de raison qu'elle est le plus arriérée ; elle commence bien à entrevoir des vérités dont elle n'avait pas idée, mais c'est un faible crépuscule, et ce crépuscule sera long, son imagination très vive et très développée mettant sans cesse son faux jour à travers le reste. Sous le rapport de l'instruction, il y a des résultats obtenus, des choses qu'elle a apprises et que je crois qui ne s'effaceront pas, et surtout l'apparition de certains stimulants dont vous déploriez l'absence, et qui sûrement activeront ses progrès. Je vois poindre en elle, par exemple, l'émulation et une sorte d'utile confusion de son ignorance. L'autre jour, ayant entendu la petite Louise de Virieu, elle fut très frappée de son talent, et le lendemain et les jours suivants, son étude de piano s'en ressentit d'une manière très favorable. Un autre jour, à une allusion qui lui fut faite et dont elle ne comprit pas le sens, elle me le demanda le lendemain et m'exprima le

regret d'être étrangère au genre d'instruction qui rencontre son application dans les entretiens de salons ; il s'agissait d'un nom historique fort connu ; je profitai de cela, comme vous pouvez bien penser. De même, ayant commencé des leçons avec un nouveau maître, elle me pria, avec un peu d'embarras, que je regardai comme un bon symptôme, de lui recommander de ne pas divulguer le peu qu'elle savait. Je l'assurai qu'il n'en aurait pas la pensée, mais que cependant la discrétion d'un seul ne pouvait être le silence de tous, qu'en général ce qui était perçait toujours, et que, lorsqu'on ne voulait pas paraître devant les autres sous un jour défavorable, il fallait s'arranger pour être vraiment bien.

J'en resterai là sur elle, chère amie ; mais je la reprendrai dès le courrier prochain, vous pouvez en être sûre. Je suis un peu fatiguée et, avant de fermer ma lettre, je veux vous dire que M. Eynard est venu chez moi et qu'il m'a chargée de ses plus tendres et plus respectueux hommages [1]. Il m'a répété, avec un grand accent de vérité, que personne ne lui avait fait plus d'impression que vous.

Adieu, chère amie ; ma main ne va plus, et que de choses j'aurais encore à vous dire ! Celle que vous savez le mieux, c'est mon tendre et inaltérable attachement pour vous.

[1] M. Eynard, génevois, avait donné, dans toute l'Europe, le signal des efforts en faveur de la Grèce.

Paris, 18 janvier 1830.

Ma bonne chère amie, ce qui nous menace est encore pire que ce qui est : il y a environ quinze jours que les nouvelles de Mme de Duras sont devenues très alarmantes. Après cette terrible anxiété on a presque reçu avec consolation les nouvelles qui ont suivi ; elles étaient bien mauvaises, et cependant on respirait. Ce que souffre notre pauvre amie fait vraiment frémir. Sa vivacité, son agitation, ont cédé probablement aux ravages de la maladie. Elle n'a plus de volonté, elle ne se raidit plus contre la nécessité ! Elle est calme, soumise. Elle a demandé elle-même à être administrée. Elle a reçu les sacrements avec la foi et cette sincérité de piété que tous ceux qui l'ont vue de près ont pu reconnaître en elle.

M. de Kersaint, son neveu qui lui doit tout et qui lui a tout payé en dévouement et en affection, est parti sur la nouvelle de son danger ; les bulletins représentent toujours le danger comme imminent, mais elle vit encore ; qui sait?

On blâme beaucoup dans le monde M. de Duras de n'être pas parti au moment où il a su sa femme en danger ; il serait plus charitable d'entrer dans les motifs qui le retiennent à Paris : M. de Duras est atteint d'une maladie qui lui rend la voiture impossible et provoque des accidents qui mettent sa vie en danger. Je ne le crois ni dur ni indifférent, et je sais par quelqu'un de sa maison que pendant qu'on l'accuse d'être l'un et l'autre, il pleure beaucoup et paraît très attristé.

L'espèce de justification que j'entreprends ici est bien peu suspecte, je n'obéis qu'à ce que je crois être la justice qui se révolte toujours un peu, en voyant la malveillance si alerte.

28 janvier. Ah ma chère amie ! qu'il y a loin encore de la plus vive inquiétude, de l'inquiétude même dépouillée d'espoir à la certitude douloureuse ! Je me croyais préparée à la perte de Mme de Duras, et quand la cruelle et définitive nouvelle en est venue, je me suis trouvée saisie comme on l'est par l'imprévu. A chaque courrier l'état paraissait plus alarmant ; la communication télégraphique ayant été interrompue, on resta deux jours sans nouvelles ; ce silence présageait le dernier et le plus complet de tous ! Enfin on le rompit pour annoncer l'arrivée de M. de Kersaint, et, dès le surlendemain, celui de Mme de la Rochejacquelein et de son mari. Mme de Duras, à l'arrivée de son neveu et de sa fille, avait encore sa tête et son cœur qui ne devaient pas l'abandonner. Elle témoigna de la joie de voir M. de Kersaint, elle put dire à Mme de la Rochejacquelein : « Merci, merci, soignez bien votre sœur. » Puis après, toutes ses facultés l'abandonnèrent l'une après l'autre ; « Ce matin ma mère a perdu l'usage de la vue, » écrivait Félicie ; elle ajoutait à la fin du même jour : « Elle n'entend plus. » C'est ainsi en détail que s'est évanouie cette vie si animée, si forte, si précieuse !

Les sentiments les plus parfaits, nourris de tous les secours religieux, ont entouré et rempli ses derniers moments. Sa douceur, sa soumission, sa foi, ont pris le dessus sur toutes ses souffrances, sur tous ses déchirants regrets de quitter la vie, qu'elle croyait encore pouvoir être heureuse ; toutes les légères imperfections

de la nature humaine, même la plus noble, ont cédé à des influences plus hautes; il n'est pas une petite ni une grande vertu qu'elle n'ait pu exercer. Ah! quel baume sur nos blessures qu'une telle fin! Tout est passé pour elle comme épreuve, tout passera pour nous comme douleur et regrets; cela seul qui est immuable, ce sont tant de mérites amassés et peut-être aussi tant d'espérances de réunion qu'il nous est permis de concevoir.

C'est le duc de Duras qui m'a annoncé le douloureux événement dans un billet qui se sentait de son trouble et de son affliction. Cette pauvre Clara, dont la santé est dans un état déplorable, est restée vingt-six nuits sans se coucher! A l'arrivée de sa sœur, l'émotion de la voir la fit tomber dans une faiblesse qui se prolongea beaucoup. Je tremble pour elle, c'est encore s'occuper de sa mère; car si sa santé était sérieusement atteinte, il ne manquerait pas de gens qui, aux témoignages d'intérêt pour la fille, mêleraient ces allusions aux sacrifices acceptés par la mère. Jamais, jamais la mémoire de ceux qui nous ont été chers ne nous paraîtra assez intacte, assez honorée. C'est là où se réfugient nos susceptibilités, lorsque celles de l'affection sont condamnées à disparaître.

Vous aurez vu un article sur Mme de Duras dans le *Journal des Débats*, il est de M. de Châteaubriand; ce que j'en aime le mieux c'est tout ce qu'il n'y a pas mis; car de la part d'un ami, je ne sais rien d'aussi blessant que cette liberté d'esprit qui permet d'user du sien, jusque dans le saisissement d'une douleur récente. Plus tard, il sera doux, convenable et sûrement très facile de la bien louer; mais plus tard y pensera-t-on?

Cette loi générale de l'affaiblissement des regrets et des souvenirs ne reçoit nulle part plus de sanction que dans le léger, rapide et mobile Paris. Les météores passent, s'éteignent sur nos têtes, et à peine a-t-on eu le temps de les observer, que d'autres phénomènes y succèdent. La première leçon que je reçus ici du faible sillon que laisse après soi tout ce qui meurt, m'a été donnée à la mort de Mme de Staël qui occupait, animait si vivement l'esprit de tout ce qui la connaissait ; deux jours après, Paris n'y songeait plus. Je n'étais pas faite encore à une telle promptitude d'oubli ; il se grava en moi en traits aussi sombres qu'ineffaçables.

Paris, 24 janvier 1830.

Revenons à notre enfant commun, sujet de sollicitude, d'inquiétude et quelquefois aussi de satisfaction. Comme ce n'est pas journellement seulement que je m'en occupe, mais encore une très grande partie de la journée, et que j'y pense comme si elle était là quand je ne la vois pas, cette présence à peu près perpétuelle m'ôte la possibilité de juger de ces changements, qui peuvent frapper ceux qui n'y regardent qu'à des époques distantes les unes des autres. Cependant en tant que je puis en croire mes yeux et mes oreilles, et surtout échapper à la juste défiance d'une prévention trop naturelle, il me semble que, pour ce qui est extérieur, il y a progrès. Elle a gagné en prévenance, elle est très généralement aimable pour tous ceux qu'elle voit dans mon salon, et le résultat de cela est qu'elle plaît réellement et qu'elle inspire quelque

chose d'affectueux. Elle a de l'esprit et du mouvement dans l'esprit. Ce mouvement est surtout celui de son imagination qu'il faut brider, tâcher de dominer, de diriger ; elle commence à se juger, mais l'aveu de ce qu'elle doit blâmer en elle-même n'est pas encore assez positif, assez franc, assez prononcé ; elle s'entrevoit, mais l'humeur amène encore le déluge de paroles qu'il faut proscrire, et c'est plus tard, dans les moments lucides, qu'on voit la raison chercher à percer. Elle a alternativement vingt ans et six ans, un enfantillage extrême et puis quelque chose d'arrêté, d'inébranlable, soit dans ce qui est louable, soit dans des idées déraisonnables. Son imagination une fois frappée, l'opposition la plus douce l'endurcit, et, si on n'y prenait garde, on lui ferait un mal extrême, tout en ayant parfaitement raison sur le fond de ce que l'on combat. Dès que ses impressions se sont fixées sur un objet, cette impression unique, compacte, n'y discerne plus qu'une seule forme, qu'une seule couleur : c'est ou tout blâme et dédain, ou tout admiration et enthousiasme. Cela tient évidemment au développement encore incomplet de sa raison, dont il faut hâter les progrès en l'exerçant sur des objets généraux, en se gardant bien de vouloir la redresser sur chaque détail. On prend très difficilement de l'empire sur elle ; elle se fait encore trop de bruit à elle-même pour bien entendre les autres. Quand elle rencontre de l'inflexibilité, elle paraît céder, mais au fond elle ne cède pas, sa conviction reste la même, elle se renferme seulement, parce qu'elle sent qu'elle a affaire à trop forte partie. Comme jusqu'à présent, je n'ai pas vu cette disposition la porter au mensonge, ni même la faire aller directement contre une opinion ou un

sentiment que je lui connaissais, je la regarde plutôt comme la forme d'une qualité utile que comme un mal. Cela la rendra discrète d'abord et peut-être prudente, ce qui est loin de nuire à la sincérité que l'on doit positivement aux autres et qui n'est pas l'abandon complet de la confiance, mais la conformité des paroles avec les sentiments qu'on éprouve. Mes leçons avec elle vont bien ; je les crois très utiles, d'abord parce que le travail d'analyse et d'extraits que je lui fais faire fixe plus qu'aucune autre chose son attention, exerce plus son intelligence, et aussi parce que ces leçons, où beaucoup de questions se soulèvent, me donnent la facilité de la connaître davantage et celle de placer d'une manière indirecte les avertissements, les observations les plus urgentes. Elle saisit d'une manière remarquable les beautés qui sont marquées au coin de la grandeur et de l'élévation ; tout ce qui l'émeut fortement la transporte, et si plus tard la dissipation ne l'entraîne pas, je crois qu'elle aura beaucoup de goût pour la littérature et que son esprit cherchera à se nourrir d'un aliment qui lui convient tout à fait. Nous lisons maintenant les tragiques grecs, les traductions des originaux. A chaque sujet traité par les anciens, je fais suivre toutes les imitations des modernes dans les langues qu'elle sait. Cela fait une espèce de tout qui captive son attention et aiguillonne sa curiosité. Vous ignorez peut être encore que je lui ai donné un maître de plus, M. Sayger, qui m'a été vivement recommandé par M. Cuvier, et qui fait honneur même à cette recommandation-là.

C'est pour un cours de géographie générale que je l'ai demandé, et il est entré admirablement dans mon

intention. Sa science est la plus claire, la plus intéressante, et elle est communiquée si spirituellement que l'ennui ne saurait s'en mêler. Jusqu'ici Hélène en est charmée. Si elle y prend goût, on rattachera à la géographie politique, qu'il n'est permis à personne d'ignorer, toutes les notions qui appartiennent à notre globe, sous les différents rapports de sa structure, de ses éléments et des phénomènes principaux qu'il présente. Ce ne serait pas moins que l'histoire de la terre, des cieux et de l'océan, mais en se bornant aux faits les plus généraux, on ne cherchera qu'à lui donner connaissance de ce qui, journellement, passe dans la conversation même des salons. Je tente cet essai sans être bien sûre qu'il réussisse; aussi nous étendrons ou nous resserrerons le cercle que nous voulons lui faire parcourir, selon les chances que son goût offrira.

Adieu, ma bonne chère amie, à bientôt.

Paris, 11 février 1830.

Ma bien chère amie, cette catastrophe affreuse de la mort du prince *** m'a violemment remuée ; un tel événement arriverait au Japon qu'il remplirait d'épouvante, et quand on sait les noms, qu'on connaît les personnes, qu'on aime ceux sur qui réagissent ces cruelles commotions, c'est bien autre chose encore ! Il y a un degré de malheur que nous n'apprenons jamais sans nous le rendre propre et parmi les âmes qui s'assimilent tout ce qui les frappe douloureusement, la vôtre, bonne chère amie, est certainement au premier rang.

L'état de santé du malheureux prince *** antérieurement dérangé, le trouble, la tristesse sombre qui ont précédé cet acte de désespoir, peuvent, ce me semble, sans indulgence relâchée, servir à son excuse. La ligne de démarcation qui sépare la folie du plein usage de ses facultés et de ses sens, n'est pas réellement tranchée ; il n'est pas certain que tout soit délire d'un côté et raison de l'autre ; bien des états intermédiaires occupent l'intervalle, plus troublés ou plus lucides, selon qu'ils se rapprochent de l'un ou de l'autre point. Que de sortes de monomanies, depuis celle qui conduit au crime jusqu'à celle qui n'est que le travers d'une tête faible ! Dieu seul, qui perce à travers les obscurités de ce labyrinthe où la pensée humaine est presque sûre de s'égarer, peut savoir où la culpabilité commence. Voilà pourquoi il me paraît sage et peut-être juste de s'attacher à tous les prétextes que les circonstances extérieures peuvent offrir pour éviter l'application des lois qui ne sauraient être trop rigoureuses, si une volonté libre et entière les avait provoquées. Mais combien les espérances, que les plus indifférents sentent le besoin d'accueillir, ne doivent-elles pas paraître insuffisantes et fragiles à ceux qu'un personnel et puissant intérêt domine ! Pauvre malheureuse femme, pour qui la foi elle-même est un surcroît de douleur !

Le dérangement de leurs affaires est encore une de ces raisons aggravantes qui ne se rencontrent que trop souvent comme élément du suicide. Le désordre, sous quelque forme qu'il apparaisse, n'a jamais que des effets plus ou moins funestes. Toutes les passions ne sont que cela, l'opposé de l'ordre et de la régularité qui maintiennent en équilibre les puissances de l'âme.

Vous savez que Mme de la Rochejacquelein va bien, qu'elle est d'une grande piété et qu'elle y puise de précieuses consolations. Je crois les deux sœurs fort tendrement l'une pour l'autre, mais quoiqu'elles aient, en plus de leur affection mutuelle, la base commune de très bons sentiments, elles ont appartenu et appartiennent encore à des sphères très différentes. La société de Mme de Duras et celle de la princesse de Talmont sont aux deux bouts de la chaîne : idées, personnes, sujets de conversation, opinions, tout y est autre et rien n'est plus difficile que de mêler ces oppositions-là. A Paris, c'est plus difficile qu'ailleurs ; les habitudes de l'esprit y exercent plus d'influence, un salon en traverserait un autre sans se confondre avec lui, comme ces fleuves de l'Amérique dont les eaux douces traversent l'Océan à une grande distance, sans se mêler avec lui. Dans la société de Mme de Talmont, on ne rencontre que des gens d'une même couleur : religion, politique, tout y est positif ; ce qui s'en sépare n'est pas seulement blâmé, mais repoussé, mais regardé comme non avenu. Le salon de Mme de Duras, qui fait et fera toujours probablement les traditions de Clara, était, au contraire, comme un pays neutre. Toute distinction y avait accès, rien n'y était assez exclusivement professé pour amener des disparates ou des collisions fâcheuses, et ce genre de libéralisme qui n'avait rien d'explicite, mettait à l'aise tout ce qui se ressemblait le moins. Clara, dans son contact habituel avec sa mère, a trop pris le goût des plaisirs de l'esprit, le sien à elle-même s'est assez développé pour qu'elle cède à cet attrait, qui, en général, n'agit sur les femmes que plus tard, à moins que les circonstances et les dons natu-

rels ne se réunissent pour faire tout marcher de front.

Vous me demanderez sûrement quels ont été les regrets dont M. de Châteaubriand a payé le plus inaltérable des sentiments ? S'il avait pu le sentir avec son génie, je n'en serais pas inquiète. Mais c'est avec l'âme qu'on sent, qu'on paye, qu'on souffre, qu'on justifie ce qui vient d'une autre âme, et ici la supériorité de celle qui donnait n'est que par trop avérée. Jamais vous ne vous ferez une idée de tout ce qu'il y a eu de tendre, de passionné, de dévoué, de continu, d'ingénieux même, dans l'affection de Mme de Duras pour cet ami si préoccupé de lui-même qu'il ne lui restait que bien peu d'attention pour les vives affections dont il a été l'objet. Comment n'a-t-il pas été à Nice ? comment ne lui écrivait-il pas sans cesse ? comment sa douleur n'est-elle pas au niveau de ce que son intelligence lui démontre qu'il a perdu ? Je crois bien que Mme de Duras, depuis longtemps, avait été éclairée sur tout ce que ce caractère a d'égoïste, d'aride, de léger, de frivole, mais je suis bien sûre aussi que ces lumières sont restées sans influence sur ses sentiments, et c'est bien naturel. Une vue claire et exacte suffirait pour empêcher un attachement de se former, de prendre racine ; une fois venu, arrivé à toute sa force, toutes les illusions peuvent s'évanouir sans nuire à l'affection. On m'a bien dit pourtant, et j'en ai quelque joie, que la nouvelle de la mort de Mme de Duras l'avait fort attristé. Je ne puis me joindre non plus à ceux qui lui reprochent tout ce qu'a d'un peu sec, peut-être, l'article que vous avez lu dans le *Journal des Débats*. Cette liberté d'esprit qui laisse, si près du cercueil, toutes les facultés du talent, ces confidences faites au public de

tout ce que le cœur peut éprouver de plus intime, ne me paraît nullement enviable, et, sous ce rapport, j'absous entièrement M. de Châteaubriand. Il lui a rendu un hommage auquel l'usage l'autorisait, il a pu même s'unir à la sollicitude constante de Mme de Duras pour la mémoire de son père, par les lignes qui tracent son éloge ; je trouve que c'était suffisant pour le moment. Plus tard, il pourra agrandir, compléter ce qu'il n'a fait qu'ébaucher.

Si vous étiez ici, ma bonne chère amie, vous ne penseriez probablement pas que le ministère actuel, dans son intérêt, doit ménager beaucoup M. de Châteaubriand, quoiqu'on eût dit de lui, avec assez de justesse, « qu'il n'était jamais qu'ennemi redoutable et toujours ami inutile ». Son pouvoir de nuire est aujourd'hui fort affaibli, vous venez de voir son échec dans la Chambre haute ; son influence pâlit et s'éteint et on s'en aperçoit bien au dégoût, au profond découragement qui le possède. Il est surtout ennuyé ! Cela me rappelle un mot qu'on me citait l'autre jour de Benjamin Constant devant qui on disait que M. de Châteaubriand s'ennuyait beaucoup : « Ah ! il s'ennuie ; eh bien, quelque ennuyé qu'il soit, je le défie de s'ennuyer comme moi. » Ne trouvez-vous pas que l'ennui de ces deux supériorités si incontestables renferme une leçon pleine de vérité philosophique ? Toute la puissance de l'esprit ne suffit donc pas pour garantir du vide, de l'absence de tout intérêt, qui décolore et frappe comme de néant l'existence entière ; il ne suffit pas pour réveiller nos impressions engourdies, c'est l'âme seule qui échappe à ce pénible sommeil et qui, dans une activité toujours renaissante, trouve toujours,

au dehors comme au-dedans d'elle-même, les aliments nécessaires. Ceux qui vivent fortement par des sentiments vrais ne s'ennuient jamais : une seule conviction vive et intense suffit pour faire éviter ce fléau. J'en appelle volontiers, pour justifier mon opinion, à ces existences si obscures et si dépouillées en apparence, et trouvées si riches par ceux qui ont su pénétrer dans leur intérieur. Ah ! combien la meilleure part dans ce monde est loin de là où on la croit !

Paris, 21 mai 1830.

Le comte Matushéwitch, que je ne savais pas encore arrivé, est venu hier soir, ma chère bonne amie. J'étais absente ; Hélène, de son côté, était allée dire adieu aux petites Sérébatof ; nous n'avons donc pas vu votre envoyé, mais j'espère que cela se réparera bientôt. J'en suis bien pressée pour ma part : il vous quitte, et il semble que ceux qui ont vu récemment les personnes qui nous sont chères, en emportent quelque chose pour notre consolation. D'après votre lettre, il ne nous parlera pas de votre santé comme nous l'aimerions ; vous souffrez beaucoup, et les maux dont le siège est à la tête sont les plus insupportables de tous. Je crains que votre régime ne soit pas bien approprié à votre état ; vous ne faites presque pas d'exercice et vous veillez, ce qui, d'une part, épaissit le sang et, de l'autre, l'allume. Je suis contente que vous ayez fait l'acquisition d'un cheval ; c'est au moins du mouvement et de l'air, sans que je croie pourtant que cela supplée à l'exercice qui,

comme marcher, fait agir à la fois et régulièrement tous les muscles.

Vous m'avez mal comprise, ma chère bonne amie, si vous avez cru que je renonçais formellement à mener moi-même notre chère Hélène aux bains de mer. Je sens ce que les raisons qui peuvent m'arrêter ont d'impérieux ; me rendre malade tout à fait, c'est me rendre incapable, et il serait absurde de ne pas sacrifier deux mois au temps qu'Hélène doit passer avec moi. Mais ce mal, ce danger, ne sont pas encore positivement démontrés ; il serait déraisonnable aussi de confondre une impression désagréable, soit même une sorte d'agacement de nerfs, avec un mal positif. Dans les quinze jours que je passerai avec vous à Dieppe, il faut faire la part du mauvais temps, de nos inquiets et ennuyeux débats de gouvernante, etc. Rien, à moins que je n'aille beaucoup plus mal, ne saurait m'empêcher d'essayer ce voyage, en y mettant le bon sens nécessaire, c'est-à-dire la ferme volonté de quitter, du moment où de nouveaux et plus fâcheux effets se prononceraient. Je vous découvre ici le fond de ma pensée, sans rien décider et me conservant libre de faire selon que les circonstances en ordonneront.

Profitons des deux mois qui nous restent jusqu'à la mer pour laisser les circonstances prononcer elles-mêmes ; il me semble que c'est presque toujours ainsi que nous parle la Providence. Je vous promets de n'y mettre aucune obstination et de ne rien entreprendre légèrement. En attendant, laissons les choses établies comme je les crains, et prenez pour point de départ que, si je ne puis aller avec Hélène, vous préférez pour elle le Havre à Dieppe. Ce qui me désolerait le plus

alors, ce serait de suspendre une action qui me devient de jour en jour plus chère, d'interrompre un devoir, de m'exposer pendant deux mois à un état de trouble et d'inquiétude que toute ma raison et toute ma confiance dans Mlle Fanny ne sauraient empêcher. On calcule bien le mal que peut me faire un air trop vif ou trop irritant ; mais qui aurait la mesure de mon malaise habituel et des alarmes possibles que tant de chances contraires peuvent susciter tout à coup? Et puis, il est bien vrai, on n'a vraiment de la force pour l'accomplissement des choses difficiles que lorsqu'on s'y donne tout entier : les lacunes découragent au lieu de reposer, et la tâche que l'on a prise perd de son charme, dès qu'on fait marcher de front avec elle des intérêts secondaires.

J'ai trouvé Léon Potocki on ne saurait plus content de son voyage, de l'accueil qu'il avait reçu, de la confiance que lui avait montrée le comte, et de tant de bons offices qu'il lui avait rendus. Il en est vraiment reconnaissant, jamais je ne l'avais vu encore si content. Vous pouvez m'en croire, ce ne sont point des paroles qui m'ont donné cette idée-là, mais l'impression certaine d'une satisfaction intérieure. C'est Léon qui m'avait annoncé l'arrivée du comte Matushéwitch et sa destination pour Constantinople, qui de toute façon doit flatter son amour-propre et satisfaire son ambition. Il a bien mérité de notre pays et il en est bien récompensé. Si sa conduite à l'égard du comte a été loyale et dévouée, il est bien vrai aussi qu'il a rencontré en lui un puissant appui et un ami plein de zèle. Cela fait l'éloge des deux ; mais j'aime encore mieux ce qui fait celui du comte, qui dans de si nombreux rapports, a vraiment su se concilier, et sans presque d'exceptions,

l'affection de tout ce qui a été dépendant de lui. Comme homme d'Etat, je ne sais rien qui le loue et le caractérise mieux que de pouvoir dire, avec tant de justice, que toujours il a su attirer à lui le mérite, et que toujours il peut s'en passer. J'espère que le comte Matushéwitch sera content d'Hélène. J'aime bien mieux que cela vous vienne d'une autre part que de la mienne. Pour moi, vous trouverez simple que je sois, comme vous, avide de toujours mieux et insatiable dans ce qui fait nos chers et vifs désirs.

Le Hâvre, 26 août 1830.

En lisant la lettre dont je vous remerciais hier, ma bonne chère amie, je n'éprouvais qu'un seul besoin, me livrer à toute mon effusion, me répéter cent fois que je ferais tout ce que vous vouliez, en demandant à Dieu de l'exécuter le moins mal possible. Mais les émotions les plus profondes et les plus vraies ne font pas disparaître les avertissements toujours froids et calculés de la raïson. Quand j'en reviens donc aux motifs qui ont dicté mes lettres précédentes, je ne puis cesser de dire qu'ils sont graves, bien graves, et que pendant bien longtemps encore, en mettant les choses au mieux, ils mériteront sérieuse considération [1]. Vous passez outre, ma bien chère amie, je le conçois, et je pense comme vous que la chance même de dangers

[1] Mme Swetchine, surmontant les obstacles indiqués dans la lettre précédente, avait conduit elle-même Mlle de Nesselrode au Havre et y avait été surprise par la révolution de Juillet.

matériels ne doit pas faire renoncer à des avantages d'un ordre supérieur. Je reste donc peinée des fluctuations angoissantes que j'ai élevées dans votre esprit. Cependant, aujourd'hui encore, je crois qu'il a été utile d'appeler votre attention sur tant d'éventualités menaçantes, de vous avoir fait envisager les différentes faces de la question, quand même l'unique résultat de ces considérations diverses eût été de vous confirmer davantage dans le parti que vous avez pris ; car de bien savoir ce que l'on veut et pourquoi on le veut est le principe véritable de la persévérance et surtout du repos d'esprit.

Vous savez, ma chère amie, si déjà mes sentiments pour Hélène étaient tels que vous pouvez les attendre de moi ; mais il est bien vrai qu'en ajoutant encore à mes droits, vous complétez en moi aussi des dispositions maternelles. C'est ainsi que sans pouvoir rien déterminer pour l'avenir, chaque lendemain pouvant avoir le sien tout à fait étranger à celui de la veille, je vous promets seulement de bien sentir mes devoirs envers vous et de n'obéir qu'aux inspirations les plus consciencieuses. Je me tiens à présent pour autorisée à rester comme à partir, et à me croire la même liberté pour le choix du lieu, quand même il me ferait quitter cette France où les personnes surtout m'attachent. Vous pouvez croire que je ne déciderai rien sur des motifs légers et que vos pleins pouvoirs sont entre les mains d'un dépositaire fidèle. Hélas ! il n'est pas en moi d'abuser de la latitude que vous me laissez ; Dieu veuille seulement que j'aie le courage d'en user si la circonstance se présente ! Je le désire, ce courage, parce que je sens que d'entreprendre au-dessus de ses forces les use et les perd inutilement.

Pour arriver à cette tranquillité d'esprit qui sert à toutes choses, j'ai eu besoin aussi de m'entendre avec Mlle Fanny sur quelques détails qui demandent sa coopération. J'ai été parfaitement contente d'elle, et je ne doute pas qu'elle ne me rende la justice que je suis incapable d'agir par l'effet d'une volonté capricieuse. Tout ce que je demande, en effet, c'est de n'être pas entravée et d'être affranchie, au milieu de tant de tristesses, de ces ennemis microscopiques qui abattent la volonté en lassant la patience. Quant à ce que vous m'offrez, ma bonne chère amie, de me séparer d'Hélène, soit dans un moment de danger, soit dans une circonstance qui réclamerait ailleurs ma sollicitude, je ne puis m'y soumettre ; c'est la seule perspective que j'écarte de premier mouvement.

12 septembre 1830.

Je ne vous ai jamais dit, ma bonne chère amie, combien j'avais trouvé d'élévation, de justesse, de force, dans les sentiments que vous m'exprimez sur nos tristes événements. J'y ai reconnu toute la noblesse et toute la pureté de votre âme, qui, par inspiration même, vous eût fait deviner la vérité. Quand on pense aux bases sur lesquelles tout l'édifice actuel est appuyé, les ébranlements qui l'exposent sont loin de surprendre. « Quand le peuple est roi, disait Rivarol, la populace est reine. » Aussi c'est elle qui paraît à présent dans les désordres de chaque jour, désordres réprimés, ou plutôt contenus avec tant de faiblesse et d'incertitude. Les choses se ressentent toujours de leur origine ; ce

que le peuple a donné, il sent qu'il peut l'ôter, et il ne se gêne pas dans ces menaces insultantes dont Dieu veuille qu'il ne fasse pas précéder des actions plus terribles. Les basses flatteries dont il a été l'objet, cet héroïsme, cette magnanimité dont on l'enivrait, n'étaient pas même pour lui un engagement pris d'éviter les voies sanglantes d'une inutile et atroce vengeance. Ce peuple si généreux, si plein de modération après la victoire, demande aujourd'hui, avec fureur, la tête des hommes dont les fautes et les erreurs n'ont fait que hâter son triomphe. On est honteux aujourd'hui, surtout embarrassé, d'avoir si ridiculement exalté l'instrument dont on s'était servi ; on voudrait bien le briser, mais la peur domine, et aussi cette conviction qu'on s'est ôté le droit de sévir. L'anarchie est moins dans les esprits que dans les pouvoirs ; il y a encore des gens qui savent ce qu'ils veulent, mais, à la lettre, personne ne sait ce qu'il peut, d'une manière régulière et soutenue. Les forces de l'Etat sont réduites à la situation précaire des individus. Chaque instant du présent est problématique, et je défie qu'on essaie même de se former une idée de l'avenir. Voilà où conduisent les devoirs méconnus ! Comme le disait très bien le comte de Pontécoulant à la Chambre des Pairs, et certes celui-là n'est pas suspect : *Des droits seuls peuvent constituer des droits.* Cela est profondément vrai, on ne peut ni les improviser, ni suppléer à leur absence ; la force matérielle peut bien les remplacer, mais dès qu'une sorte de calme est rétablie, les vides paraissent et bientôt deviennent des abîmes. Ce qu'il y a de plus désolant dans l'époque actuelle, c'est qu'il n'existe pas un point d'appui pour les amis de l'ordre. De tout ce triste

passé de la Restauration, il n'y a de sauvé que les droits sans réplique d'un faible enfant. Je ne suis cependant pas de ceux qui regrettent qu'une régence n'ait pu servir de transition entre le règne de Charles X et la majorité d'Henri V ; je crois que c'eût été un grand malheur dans l'intérêt des idées qu'on aurait cru faire prévaloir. S'il serait très fâcheux, très affligeant que M. le duc de Bordeaux fût élevé comme ses ancêtres, j'avoue que je n'aimerais pas mieux qu'il le fût comme M. le duc de Chartres. Le libéralisme a aussi sa *camarilla*, son Œil-de-Bœuf, et l'héritier présomptif d'un trône ne fait guère mieux son dur apprentissage dans une compagnie de canonniers que dans une antichambre de courtisans. Ce que je pense sur ce mode de régime regretté par quelques-uns, je l'applique aux éventualités du moment. Sincèrement dévouée au principe de la légitimité, je suis loin de désirer le retour actuel de M. le duc de Bordeaux au milieu d'une population aliénée, aveuglée de vertiges et de haines. Si la Providence le permet jamais, espérons que ce sera sous d'autres auspices, lorsque la dure et souvent cruelle expérience aura fait entendre son intelligible voix ; il faut pour que ce remède soit puissant et efficace, qu'il ait été préparé par une sorte de régénération, par ces mouvements qui replient sur soi-même.

Déjà, depuis que je suis ici, j'entends remarquer un changement notable dans les dispositions de la classe inférieure, la seule au profit de qui tout ait paru se faire ; le commerce commence d'amères réflexions ; les artisans ne voient pas l'amélioration apportée par un ordre de choses qui n'augmente pas leur salaire ; les chefs d'ateliers sont aux abois. Le relieur de mon

mari lui disait l'autre jour : « Ah ! monsieur, depuis que nous avons la liberté, nous n'avons ni ouvriers, ni ouvrage ! » La passion qui croit observer ne voit rien de la marche de ces impressions ; comme elles ne paraissent pas au dehors, rien ne peut les faire constater. Mais c'est toujours ainsi en France : on dirait qu'elle ne renferme qu'un seul parti, parce que le parti vaincu y reste toujours soigneusement caché. Dans le temps où s'agitait partout le mouchoir blanc, aucun drapeau tricolore ne s'y trouvait mêlé, et *vice versâ ;* toujours tout un ou tout autre, et cela plus il y a de tourmente intérieure, de manière qu'en France c'est au temps de la plus grande division des esprits qu'on aurait tout lieu, en jugeant par l'apparence, de crier à l'unanimité. Oui, ma chère amie, je conçois ce que vous dites : que le premier mouvement d'une âme désolée par le triomphe de l'injustice et de tous les mauvais penchants humains, soit de chercher des yeux la Providence et de se plaindre de ne la pas voir intervenir ; mais combien ce premier mouvement cède bientôt à la réflexion, à la plus légère connaissance des desseins de Dieu sur les hommes ! Impénétrables, quant à la forme, à la direction des événements, ces desseins sont clairs et précis dans leurs enseignements ; ils nous disent que dans les bons les plus légères déviations seront punies, et que le plus terrible châtiment des méchants sera d'être, pour un temps, abandonnés à eux-mêmes. Oui pour un temps ! car Dieu se réserve le sien et se réserve aussi de paraître dans ces causes secondes dont l'enchaînement exprime sa volonté. N'oubliez pas cette parole de saint Augustin : « Dieu est patient parce qu'il est éternel. »

Vous désireriez qu'Hélène prît le goût de la bonne conversation. Mais c'est encore une de ces variétés infinies de la souffrance actuelle, que le désordre jusque dans le langage, qui fait fléchir l'acception des mots sous le renversement de toutes les notions du bien et du mal. Les journaux poussent dans ce genre à tous les excès, et le salon, il faut en convenir, ne demeure pas tout à fait étranger au style des journaux. Plus que dans aucun autre temps, on doit s'estimer heureux d'avoir de vrais amis, unis avec nous d'intelligence et d'âme. Je l'ai bien ce bonheur, et cet autre bonheur plus grand de pouvoir admirer la consciencieuse et noble rectitude des cœurs qui me sont le plus chers. Plusieurs de mes amis m'ont donné cette consolation, mais aucun davantage que Mme de Pastoret et toute sa famille. Dès les trois premiers jours, M. de Pastoret a donné sa démission de la place de chancelier, qu'on aurait beaucoup désiré lui voir garder. Pour ne pas prêter serment, il a également renoncé à la pairie, et son fils a suivi son exemple. Tous ces sacrifices ont été accomplis de la manière la plus prompte, la plus modeste, sans un retour sur ce qu'on perdait, sans un regret de ces pertes. Mme de Pastoret, qui au besoin aurait été l'âme de ces résolutions généreuses, en a bien joui ; c'était la récompense que la Providence lui réservait et que personne ne pouvait mieux apprécier qu'elle. Tout, dans ces temps-ci, devient difficultés et obstacles ; il n'y a pas jusqu'aux consolations, que l'activité dans les œuvres de charité peut offrir, qui ne soient empêchées par la nécessité de ce serment qu'on exige pour se mêler même des hospices. C'est une des plus vives privations de M. de Pastoret, qui, depuis

cinquante ans, s'y était dévoué avec une sollicitude infinie. J'ai ma très petite part de cette privation ; je suis obligée de quitter ma présidence des sourdes-muettes, la Reine ayant voulu en être, ce qui m'aurait mise dans la plus fausse position. C'est par M. de Gérando que je l'appris ; il s'adressa à moi pour communiquer ce désir de la Reine et m'inviter à régler les formalités par lesquelles le comité lui aurait porté son adhésion et sa reconnaissance. Je répondis que la protection de la Reine serait un bienfait, que toutes nos dames en seraient certainement convaincues, mais que ma santé ne me permettait pas de continuer plus longtemps mes fonctions ni par conséquent de remplir, dans cette circonstance, les devoirs que ma qualité de présidente m'imposait. En même temps, pour éviter une démission brusque, j'ai prié Mme de Saint-Aulaire de me remplacer, et c'est plus tard que je me dégagerai. Je suis bien loin assurément de vouloir leur manquer, mais vous concevez, chère amie, que, me trouvant à la tête du comité, il m'aurait fallu porter la parole, aller au Palais-Royal, recevoir la Reine dans notre asile, me mettre en relations directes avec elle. Ajoutez à cela la publicité que les journaux donnent à tout et jugez de l'inconvenance qu'il y aurait eu pour moi de paraître, lorsque je devrais être partie et que je ne suis ici que par une tolérance exceptionnelle. Dans une telle position, l'assemblée de charité reste interdite tout comme le salon. Certes, aucune de mes objections n'aurait pu être tirée de la personne même de la Reine. Je la crois bien malheureuse, on m'a cité ces paroles d'elle : « Je pleure la nuit et j'obéis le jour. » C'est bien triste.

Le général Athalin ne paraît pas mettre son amour-propre à faire mousser la faveur de la réception qui lui a été faite ; comme subterfuge, c'est sur les événements de la Belgique qu'il rejette le peu de grâce de Pétersbourg. De bonne foi, comment ne sentirait-il pas, dans le for intérieur, qu'aucune des puissances de l'Europe intéressée à sa propre conservation ne saurait voir sans inquiétude un tel développement de l'élément ennemi ? Il ne faut pas se le dissimuler : si nous n'avons pas plus tard la république, c'est que nous l'avons déjà, nous jouissons du fond en attendant la forme. Quelqu'un me disait : « Le roi Louis-Philippe prend son parapluie pour un sceptre. » Je ne sais si même il se fait cette illusion, car il paraît plus honteux de commander que d'autres de lui obéir.

Ah ! ma chère amie, sans entrer dans les complications de la politique, ni m'élever dans ces régions où l'on fait abstraction de tout ce qui émeut fortement la conscience et l'âme, pour ne consulter que des intérêts généraux et éloignés, combien je sais gré à notre Empereur de sa généreuse indignation, des difficultés mêmes qu'on a dû rencontrer pour faire céder sa noble inflexibilité ! « Un des malheurs de notre temps, me disait la vieille duchesse de Duras [1], c'est qu'aucun roi ne sache mourir. » Un autre malheur qui devance celui-là, c'est qu'aucun roi n'ait plus la foi dans sa propre autorité ; une autre aberration plus commune encore, c'est de ne pas regarder les rois comme solidaires entre eux, de ne pas s'appliquer mutuellement les dangers ou les outrages dont ils sont l'objet. Leurs fautes sont

[1] Anne de Coetquen, duchesse douairière de Duras.

un avertissement aussi, mais tout est leçon, depuis les dangers jusqu'aux torts. C'est beaucoup qu'un souverain montrant du haut de son trône une âme affligée et courroucée à la vue de grands désordres ; si le jour du danger arrive pour lui, il n'aura pas du moins d'imprudentes paroles à démentir : la conscience alors ne paraîtra pas un pur égoïsme. C'est cette désapprobation morale de tout ce qui s'est fait ici que j'ai vue surtout dans l'ordre donné aux Russes de quitter la France. Croire qu'on se sauvera en évitant un contact, qui est partout, serait puéril ; mais prononcer son blâme, fermer la route qu'on signale comme mauvaise, est une sage admonition faite aux siens et, en même temps, une reconnaissance solennelle, à la face de l'Europe, des principes qu'on regarde comme conservateurs.

Paris, 25 novembre 1830.

Vous me traitez, chère bonne amie, en enfant gâté qu'on accoutume non seulement aux plus tendres soins, mais encore à toutes les recherches d'une ingénieuse bonté. Votre crucifix est charmant ; il va entrer immédiatement dans l'arrangement d'un petit oratoire qui se composera d'objets aussi chers que respectés. Depuis six semaines, on dirait que mes amis se sont donné le mot pour l'orner, et cette inspiration était digne de vous comme toutes les autres.

Chère et bien véritable amie, je ne sais comment il me serait possible d'apercevoir dans votre cœur une sollicitude réelle et soutenue, sans me sentir entraînée par le désir de la calmer. Ma première idée, au milieu

du tourbillon politique qui m'enveloppe, avait été de suspendre toute délibération à l'égard d'Hélène ; mais le mal que vous fait toute préoccupation, toute incertitude sur ce qui vous intéresse profondément, m'ôte à moi-même la liberté d'esprit nécessaire pour ajourner ma réponse. Je n'ai qu'une chose à vous dire, c'est que, sauf des chances indépendantes de ma volonté, garder Hélène est mon plus cher et mon plus intime désir. Cependant je ne vous dissimulerai pas qu'en même temps c'est une grave responsabilité qui m'effrayerait avec tout autre qu'avec elle et vous. Ce n'est assurément pas comme soins à donner, encore moins aucun motif venant de cette chère enfant, qui expliquerait ma résistance, si je pouvais m'y livrer ; mais, je puis vous le dire, à vous qui entendez si bien les dispositions mêmes qui vous seraient étrangères, tout ce que j'ai vu, senti, souffert depuis quelques mois, a achevé de briser le peu de liens qui m'attachaient au monde ; le besoin d'une vie plus isolée, plus grave encore, se fait incessamment sentir, et, par un mouvement naturel, je ne chercherais plus dans la vie extérieure que ce qui pourrait se mettre en parfait accord avec les seules idées, les seuls sentiments qui me dominent intérieurement. Voilà l'essor qui enchaînerait tout à lui, si dans les devoirs qui me restent, dans le bien qui se présente à faire, ne se trouvait pas un contre-poids que je regarde aussi comme l'expression des desseins de Dieu sur moi. Mon mari, en outre, souffrirait d'une existence tout à fait privée de mouvement et d'animation. Vous croyez qu'il est profitable pour Hélène de rester avec moi ! Chère amie, j'impose silence dès lors à toutes les objections qui naîtraient des dispositions vers lesquelles

j'incline, sûre, en faisant ainsi, de suivre un meilleur guide, de mieux me conformer à la voix du Ciel, que si je suivais ma vive et forte impulsion.

Chère amie, par cela même que je vous ouvre mon cœur entièrement, j'oserai, sans craindre de céder à un amour-propre qui disparaît aisément devant les hautes pensées, j'oserai convenir que, dans mon ardent désir du progrès et du bien-être futur d'Hélène, je dois m'unir à vous dans l'idée de l'avantage qu'elle peut retirer de la prolongation de son séjour ici. Je crois que, dans cette transition de l'adolescence à la jeunesse, l'atmosphère de Pétersbourg ne lui serait pas bonne. Un seul obstacle me semblerait menaçant, une seule difficulté me semblerait invincible, ce serait une déclaration de guerre. Ici encore, ma bien chère amie, je vais vous parler avec un abandon entier. Lors même que ce malheur arriverait, ma volonté, mon désir bien arrêté serait de ne pas quitter la France, ou, pour mieux dire, Paris, qui est pour moi toute la France ; pour en obtenir la permission, il n'est pas de privations, d'obscurité, de solitude auxquelles je ne voulusse me résigner. Je suis tellement attachée ici d'affection, une vie nomade, décousue, dissipée par cela même, me répugne à tel point, que je courrais toutes les chances pour y échapper. Mais, chère amie, ce qui est naturel pour moi, juste, convenable même, eu égard à de réelles quoique invisibles convenances, il est absolument impossible que j'y soumette Hélène. S'il y avait guerre entre la Russie et la France, Hélène ne serait plus ici que la fille du premier ministre de Russie, par conséquent un point de mire, avec tous les inconvénients, les dangers d'une telle situation. On sait quand

la guerre commence, on ne sait pas quand elle finit. Après avoir encouru le désagrément d'une expulsion violente, qui nous dit que les portes ne seraient pas fermées ? Je puis facilement me cacher au point de défier tous les contacts ; mais il est impossible de faire subir ce régime à une jeune personne, sans lui faire perdre tous les avantages de son séjour. D'après ce que vous me dites de l'état intérieur du pays, soit de sa force morale, soit de sa force effective, et d'après cette lettre de Varsovie, qui me paraît un tableau vrai en tous points, la guerre, même pour nous, serait une grande calamité ; cependant cette calamité n'arrêtera peut-être pas, tant l'ascendant de considérations plus hautes peut devenir puissant, tant les événements imposent leurs arrêts aux hommes ! Si nous devons donc, chère amie, voir éclater au printemps cette nouvelle cause de désastres et de périls, il faut que nos plans d'aujourd'hui ne comptent plus et que vous m'autorisiez alors à vous remettre aussitôt Hélène.

Vous qui aimez la *Gazette* et les opinions qui y prévalent, du moins dans sa manière de représenter les hommes et les choses, qu'aurez-vous dit du plaidoyer de M. de Kergorlay [1] ? Ses paroles ont eu des échos dans tous les cœurs honnêtes ; on ne sait combien de moralités chancelantes elles ont pu étayer. Il semble que l'effet produit a été prodigieux. Quelqu'un d'un bord différent me disait : « M. de Kergorlay semblait

[1] Le comte de Kergorlay, qui appartenait à la Chambre des pairs, avait été traduit devant elle pour y répondre des termes dans lesquels il avait refusé de prêter serment au nouveau pouvoir.

le juge de cet auditoire, au lieu de l'accusé. » Ce discours si noble, si logique, auquel on ne pourrait reprocher qu'une seule épithète peu mesurée, est la couronne de toute une vie consacrée aux mêmes vertus et aux mêmes principes. Pendant les Cent-Jours, au lieu d'une signature qu'on exigeait, il motiva sa résistance par des paroles où se trouvait toute l'énergie qu'il vient de déployer. C'est de ces caractères d'autrefois dont le frottement n'a pas effacé l'empreinte primitive. La séparation du monde produit cet effet-là ; et pour ceux qui y vivent, la piété, qui en sépare intérieurement et qui offre un saint refuge, peut seule y suppléer. Ce procès est une faute de ce gouvernement-ci. Je sais avec certitude que Louis-Philippe, il y a huit ou dix jours, disait à quelqu'un qui lui en parlait : « Voilà encore une affaire qu'il fallait laisser tomber ; je l'ai dit à satiété, mais j'ai été seul de mon avis. » N'y a-t-il pas du Louis XV dans cette impéritie qui, de la voix d'un roi exprimée fortement en son conseil, ne fait qu'une voix de plus ? Louis XV agissait ainsi, et se frottait les mains, par un mouvement de joie, lorsque, le bon avis qu'il avait donné n'ayant pas prévalu, on en recueillait les suites funestes. Je ne sais si Louis-Philippe se frotte les mains comme son aïeul, mais ses amis sont déconcertés, et je ne pense pas que ce soit au donneur du dernier conseil qu'il en sera immédiatement demandé. Ah ! que vous avez raison de le croire déchu de sa prospérité, de son repos, ce pays si étonnamment comblé de tous biens avant le ministère Polignac ! A mesure que les passions s'apaisent, que la colère cède, on peut juger davantage à quel point on commence à sentir que tous les véritables in-

térêts sont compromis. Certes le retour à l'ordre ne saurait être trop chèrement acheté ; mais, à mon avis, ce ne sont point les moyens violents, extérieurs, qui jamais y ramèneront la France. La guerre aurait l'inconvénient de réunir tous les esprits dans la haine et la résistance à l'intervention étrangère ; abandonnée à elle-même, la France arrivera, je crois, à se mieux juger ; c'est comme les malades qu'il faut livrer aux efforts seuls de la nature, qui élabore et absorbe lentement les principes viciés. Cet affreux remède de la guerre aurait encore d'autres dangers pour la France : ce sont ceux du succès ; le plus petit de tous les exalterait pour longtemps, et une longue suite de revers désastreux pourrait seule les éclairer. Il n'y aurait pas d'équilibre entre les chances favorables et les chances contraires ; c'est un puissant motif pour ne s'y décider qu'après avoir tout fait pour l'éviter.

Vous les voyez de loin, chère amie, les maux qui résultent de cet état de choses ; mais si vous pouviez, comme moi, voir toutes les formes dont ils se revêtent, lire dans les consciences des souffrances qui n'ont ni nom ni mesure ! C'est ce qui me paraît le plus redoutable dans le malheur des révolutions, ce malaise, ces scrupules tourmentants, cette inquiétude, ces regrets qui dévorent à la suite d'un parti pris souvent dans des vues consciencieuses et pures. Les hommes assez à plaindre pour vivre en paix avec ce qui ressemble au remords perdent chaque jour du sentiment de ce qui est bien, et les autres ne conservent leur moralité qu'au prix d'un supplice incessant. Dans un état de société si avancé, après quarante ans de révolutions, les principes ont moins de vitalité, et les devoirs aussi, en se

compliquant, mettent quelquefois l'intelligence aux abois. Combien l'obéissance à un souverain incontesté me paraît plus douce, plus noble, que cette dépendance du caprice et de la vraie tyrannie de tous !

Comme j'ai remercié Dieu, comme je le remercie chaque jour, et des dangers dont il vient de sauver notre Empereur et de la généreuse pensée qui les lui a fait affronter[1] ! Ce qui fait mon orgueil fait aussi ma consolation ; mon mouvement le plus habituel est de le faire connaître dans tous ses détails de courage véritable, d'abnégation de lui-même, et j'ai quelquefois le bonheur de l'entendre sincèrement admirer. Il faut que je vous dise un mot d'Hélène à la nouvelle du départ de l'Empereur pour Moscou. Comme nous en étions tous émus jusqu'aux larmes, elle s'écria d'une voix tremblante : « C'est comme cela qu'on prévient les révolutions ! » Ce mot était si frappant de sentiment et de justesse, que je le répète avec bonheur. Ma chère amie, Hélène vous sera rendue avec des sentiments pour son souverain plus arrêtés, plus développés peut-être, que si elle n'avait pas quitté son pays ; c'est en moi une chose de la conscience et aussi un attrait véritable pour le caractère de l'Empereur. Je lui sais gré d'avoir jugé avec une généreuse indignation des injustices qui ne le touchaient que de bien loin ; je lui sais gré d'avoir laissé paraître tous les mouvements de son âme au milieu des dissimulations de la politique. Il s'élève assez par ses actions

[1] Le choléra exerçait d'affreux ravages sur presque toute l'étendue de la Russie, et l'empereur Nicolas prodiguait, avec un admirable dévouement, sa présence ou ses soins partout où il pouvait craindre une insuffisance de secours.

pour que ses pensées acquièrent plus d'ascendant sur l'opinion ; les exemples donnés de si haut ont une vertu qui plus d'une fois a retardé le progrès du mal dans le monde. Dieu veuille l'éclairer sur les moyens d'améliorer l'état de notre propre pays ! Jamais on n'en fera assez pour ôter tout prétexte ou même toute raison à la révolte, parce qu'elle est un mal qui est dans les cœurs indépendamment souvent de ce qui l'alimente au dehors. Mais l'Empereur mérite de faire bien, de faire ce qu'il y a de mieux, et je voudrais de toute mon âme que cela même qui n'assurerait pas encore le bonheur et la sécurité du pays s'ajoutât cependant à sa gloire.

M. de Rauzan est rentré à la Chambre, ayant considéré son mandat de député comme toute autre chose que des fonctions du gouvernement. La portion de la Chambre où il siège est on ne saurait plus honorable ; lui et mon excellent ami Arthur de la Bourdonnaye ont envisagé leur situation de députés comme un difficile et pénible devoir ; et, pour que personne ne pût prendre le change sur leurs intentions, ils ont renoncé à toutes les autres places ou grades dans l'armée. Leur délicatesse va jusqu'à s'interdire de paraître au Palais-Royal, même avec la Chambre des députés en corps. Adieu, chère amie ; je suis sûre que Labensky grogne déjà [1]. Adieu, à bientôt.

[1] M. Labensky, secrétaire de l'ambassade russe à Paris ; enlevé par une mort prématurée à Berlin, il a laissé, en langue française, des poésies d'une rare délicatesse et qu'on doit regretter de ne pas voir publiées par sa famille.

Paris, 23 décembre 1830.

Quelle émotion profonde, chère amie, m'a causée cet admirable mouvement de l'Empereur ? On ne prend que dans son âme de telles inspirations, surtout quand on les exécute ainsi. De jour en jour, ou plutôt d'épreuve en épreuve, je prends pour l'Empereur un sentiment que je n'avais pas connu, ce sentiment si doux par lequel le devoir, la soumission, qui sont déjà de si bonnes choses, s'ennoblissent et s'exaltent jusqu'à l'admiration et au dévouement ; c'est la plus grande et la plus belle incorporation du principe de l'autorité, et je le remercie sans cesse de donner, en les remettant à l'aise, un point d'appui vivant à tant de convictions réelles, incontestables, mais compromises, mais en souffrance dans leur application [1].

Je ne puis dire combien cette disposition des esprits, toujours envahissants, toujours hostiles, m'est antipathique ; si je ne vivais, si du moins je ne me reposais de tous ces dégoûts avec de vrais amis dont l'âme répond à la mienne, j'aimerais mieux fuir dans les bois. Il semble que tout ceci ne soit que la mise en pratique du plus désolant de tous les systèmes de philosophie, celui de Hobbes, qui établit que l'état de nature pour l'homme, c'est l'état de guerre.

Vous me demandez, chère amie, si beaucoup de gens de l'ancienne cour ont fléchi devant la nouvelle

[1] Ici, Mme Swetchine rend compte du procès des ministres du roi Charles X devant la Chambre des Pairs. Ce fragment a été inséré dans la *Vie*, p. 339, ch. XIII.

idole, si beaucoup de gens, en faisant des vilenies au nom de leurs sentiments les plus chers, ont rappelé ce mot de M. de Talleyrand : « Ne me parlez pas des pères de famille, ils sont capables de tout. » Eh bien ! non, chère amie, les femmes de la bonne compagnie, les hommes qui sont au Palais-Royal en amateurs sont encore en très petit nombre, marqués au doigt et même tant soit peu conspués. La société. celle qui a pour elle des titres et des formes, possède, pour reconnaître la durée, presque autant d'instinct que le commerce ; l'un et l'autre tiennent le pouls de l'État et ne risquent rien, tandis que les passions qui ne sont pas bridées par l'intérêt hasardent tout. La confiance est, en toutes choses, ce qui s'établit le plus difficilement, le plus lentement. En France, ce que l'on compromet le moins, c'est son amour-propre et son argent ; le reste est marchandise plus légère. Cette durée, dont le sentiment fait défaut partout, apparaît aux différents partis comme un fantôme de crainte ou d'espérance. Ceux qui appartiennent par leurs charges, leurs affections et leurs rapports, à la famille d'Orléans, se gardent jusqu'ici de parler d'avenir ; ils mettent à l'éviter toute leur bonne grâce, ou du moins leur urbanité. On m'a assuré que l'autre jour quelqu'un causant avec le Roi, celui-ci disait qu'il aurait voulu faire pensionner Charles X par la France, et que ne l'ayant pu, il ferait tous ses efforts pour lui conserver ses biens du Charolais. — Ce sera très sage, Sire, reprit son interlocuteur, très sage : c'est un précédent.

Venons-en, ma chère bonne amie, à cette ingrate Pologne[1] qui absorbe maintenant toutes nos pensées.

[1] Pour comprendre cette expression dans la bouche de Mme Swet-

La nouvelle, répétée aujourd'hui par le *Journal des Débats*, de la défection de l'armée de Lithuanie renouvelle mon inquiétude. Je n'ai vu personne pour la dissiper. Quand la révolte s'étendrait à tout le royaume, si elle ne va pas plus loin, les forces les plus voisines doivent être assez considérables pour l'étouffer. En tout, je ne vois à la Russie d'ennemi vraiment redoutable que l'esprit révolutionnaire, le seul que les baïonnettes ne puissent atteindre ; avec celui-là, ni pacte, ni paix, ni trêve, et pour cela aucun moyen coercitif n'est nécessaire ni utile ; l'essentiel est que le pouvoir se prononce et suive toujours avec les siens la même ligne, qu'il avertisse de ce qu'il veut, et ne renouvelle pas ces tristes souvenirs du règne de l'empereur Alexandre ; règne, quant à la direction de l'opinion, scindé, coupé en deux, et dont la première partie a préparé les tendances et les dangers de la seconde. C'est cette nécessité de se prononcer en toute occasion qui m'a fait entrer, tout en m'affligeant, dans les vues de l'Empereur au sujet de l'ordre donné aux Russes de partir. Mais vous ai-je assez remerciée, chère amie ? vous ai-je assez dit combien j'étais heureuse et reconnaissante d'avoir été mise par vos bons soins dans une exception si désirée ? C'est du fond de l'âme que je vous en ai bé-

chine, il faut se rappeler la date de sa lettre et surtout l'époque à laquelle elle avait vécu en Russie. Sous l'empereur Alexandre, les Polonais avaient souvent joui d'une grande faveur. et le prince Czartorisky, particulièrement, avait possédé longtemps la confiance du souverain. En 1830, la Pologne avait sa frontière distincte, son administration, des institutions et une armée nationales. On peut soutenir que la révolution de Pologne fut utile à la révolution de juillet, mais on ne peut nier que cette double révolution n'ait été funeste à la Pologne elle-même.

nie. Suppliez la princesse Alexis[1] d'entrer dans ma position d'âge, de santé ; elle verra que mon éloignement de la France recommencerait toutes les douleurs de l'expatriation, moins l'espérance, comme consolation, de retrouver encore dans l'avenir quelques jours de douces habitudes. J'ai le sentiment d'avoir bien peu d'années à vivre, et si je quittais la France, quelle chance d'y revenir, de retrouver des amis encore plus âgés et plus infirmes que moi ? Il n'y a plus un plaisir dans ma vie, pas une distraction, dès qu'il me faut être sevrée de la confiance, de la libre et continuelle communication d'idées identiques et de sentiments mis en commun. Un tel exil sera pire que la mort. Cependant si la Providence l'ordonnant s'exprimait dans la volonté de l'Empereur, j'obéirais ; je ne mentirais pas, par une tardive révolte, aux mouvements et aux actions, j'ose le dire, de toute ma vie. Mais pour cela, ma chère amie, il ne faut pas croire que ce sont les douceurs du monde, ni même celles de la société, dont je demande la continuation à Paris : j'en suis plus séparée que jamais. En dernier lieu surtout, j'ai éprouvé qu'on avait peu à gagner au souvenir de ses compatriotes. Vous ai-je dit que quelqu'un d'entre eux m'avait accusée d'avoir provoqué par vous le départ de nos Russes ? et il y a quinze jours, j'ai été avertie par Mme de Montcalm qu'un autre avait prétendu que, par affection pour les Bourbons, je poussais à la guerre. Trouvez-vous cela assez injuste, vous qui avez mes seules paroles et toutes mes pensées ? Ce n'est que par les siens que l'on peut être traitée ainsi. Ils

[1] La princesse Alexis Galitzin.

me connaissent bien mal, ceux qui peuvent croire que, même dans la situation présente, je puisse vouloir être hostile à la France ; ils méconnaissent mon cœur aussi bien que ma conscience. Mes principes à cet égard sont arrêtés comme sur les points les plus importants. Je crois qu'il serait éminemment coupable de susciter, de désirer des embarras ou des maux au gouvernement sous la protection duquel on vit, que c'est trahir l'hospitalité que l'on reçoit, et que tout séjour libre dans un pays exprime l'acceptation de devoirs réciproques. Je sais que les libéraux se gardent de penser ainsi, mais je ne suis pas de leur école et je trouve les vues de l'homme trop bornées, sa puissance trop restreinte pour tenter de faire le plus petit mal en vue du plus grand bien, dans la cause même qui me serait la plus chère et me paraîtrait la plus sacrée.

Quant à vos lettres, pour peu qu'elles renferment ce que je ne voudrais pas voir ébruiter, elles sont détruites deux heures après, et vous me feriez plaisir de faire subir le même sort aux miennes. Je ne crains aucune révélation, mais je redoute les fausses interprétations dictées par la malveillance ; elle aurait beau jeu dans la hâte et l'abandon que je mets en vous écrivant. Je vous envoie la lettre d'Hélène ; je l'ai trouvée à merveille et, comme vous dites, pensée par une personne de vingt ans ; son esprit a souvent cet âge-là.

Paris, 11 janvier 1831.

Je réponds, ma bonne chère amie, à votre intéressante lettre du 23 décembre, qui m'initie à tant d'im-

pressions vives et inquiètes que je pressentais, pour ainsi dire, avant de les partager. Tout cela est bien grave et bien douloureux ; mais ce développement de l'énergie et de l'esprit de sacrifice, qui est avant tout le plus beau des spectacles, est presque aussi utile aux nations qu'aux individus ; c'est comme cela que les uns et les autres apprennent tout ce qu'ils doivent et tout ce qu'ils peuvent. Ce dévouement de Moscou est magnifique. J'admire au moins autant celui de la Courlande ; la nationalité pour elle est conquise depuis longtemps, et ce sont de beaux titres à ajouter aux anciens. Du moment où la soumission ne l'emporte pas sur une ingrate et imprudente effervescence, il faut bien recourir aux armes ; Dieu veuille que la force matérielle manifeste la justice ! C'est peut-être le sort de l'Europe qui va se décider dans les plaines de la Pologne ! Dans l'état actuel des choses, il est impossible qu'à la longue nous ne l'emportions pas ; mais qui sait les difficultés, les dangers qui peuvent être suscités contre nous ? Au siècle où nous vivons, une étincelle suffit pour tout embraser. Si je souffre et si je tremble pour la Russie, tout en comptant inébranlablement sur elle, combien ne doivent pas souffrir les hommes consciencieux qui ont deux patries ! J'ai ici des Polonais qui sont vraiment des modèles d'honneur, de fidélité et de noble réserve ; c'est Léon Potocky et Labensky. Je vous assure que chacun à sa manière peut mériter d'être étudié comme une perfection de mesure et de délicatesse.

Vous oubliez trop souvent, chère amie, l'état de lacération dans lequel vous arrivent nos lettres ; je le conclus de votre trop franc parler. Qui vous donne la

certitude que les vôtres ne sont pas également ouvertes? Soyez plus prudente; rappelez-vous que la liberté n'est pas toujours libérale, et que, sous ce régime, on prend peut-être plus de suspicion et d'humeur que sous tout autre. S'il paraît quelque chose de piquant ou d'amusant dans l'intervalle de ce courrier à l'autre, je vous l'enverrai. Bien des amitiés à votre sœur.

Paris, 6 février 1831.

Voilà notre lutte commencée : au moins pour cette fois les chances sont pour la justice et le droit, non pas tels que la passion les représente, mais tels que la gratitude, l'équité et quelques regards jetés autour de soi auraient dû les signaler à jamais. Aujourd'hui l'impatience de toute subordination est si excessive, qu'il n'est pas de manière assez prompte pour briser un devoir; les voies du droit et de la prudence restent comme interdites, et dans ce siècle de rationalisme, c'est à coups de canons que les problèmes reçoivent leur solution. Ah! quel vilain temps! j'en supporterais encore les misères si on ne voulait pas quelquefois m'y faire envisager des progrès. Vous ne pouvez croire avec quelle impatience de curiosité et de sympathie pour les Polonais, on attend ici les nouvelles des premières hostilités; vraiment, je crois que la question de l'introuvable roi Belge ne préoccupe pas davantage, et qu'en y pensant de tout autre façon que nous autres, on n'y pense pas moins que nous. Mais laissons là les affaires générales, dont il faudrait

tâcher de ne s'occuper que pour y appliquer sa résignation, et parlons de nos affaires propres, sur lesquelles du moins nous pouvons quelque chose.

Hélène vous a mandé sa joie du premier bal qu'elle ait vu à Paris, joie d'attente, de préparatifs, joie du moment et joie du souvenir. Tout ce que je connais à Paris s'interdit les réunions nombreuses ou brillantes, autant que si on avait un deuil de famille, et mes vues ne sont pas de mener Hélène au bal des ambassadeurs : mais plusieurs de ses petites amies allant à une modeste soirée chez Mme Balklay, qui, Russe d'origine, voit beaucoup de Russes, je m'y suis fait prier. Elle a trouvé l'avantage de danser toute la soirée, par l'attention continuelle de la maîtresse de maison à la pourvoir de danseurs. C'est ce qui ne serait pas arrivé à un grand bal où elle n'aurait pas été très connue, et son plaisir y a beaucoup gagné. D'ailleurs, j'ai été bien aise de faire mon essai sur une échelle un peu moins élevée ; je ne l'ai pas perdue de vue un seul instant, et je puis vous dire que j'ai été parfaitement contente. D'abord elle était simplement et convenablement mise ; la toilette lui sied extrêmement ; c'est une tout autre personne que celle du négligé du matin. Son maintien à ce bal a été excellent : de la grâce, du naturel, beaucoup de naturel. A peine avait-elle fini de danser qu'elle revenait auprès de moi et paraissait occupée, de la manière la plus aimable, de ma fatigue ; tout ce qui était près de moi ne tarissait pas sur cette attentive préoccupation ; c'était la tendre solde de ma complaisance, et peut-être aussi une prime d'encouragement. La jeune K. était assise à mon côté ; celle-là, il ne faut

pas, ma chère amie, nous le dissimuler, fera, plus d'une fois dans sa vie, du cœur avec sa tête ; mais vous savez ma profession de foi là-dessus : la raison conduite et éclairée peut remplacer ces mouvements spontanés dont le charme n'est pas toujours sans inconvénients. Vous me demanderez peut-être si je compte accorder beaucoup aux plaisirs qui parlent si vivement à l'imagination. Après tout, il faut que vous sachiez que mes concessions se bornent pour ce carnaval à deux bals, un dîner chez Léon Potocky, une soirée de théâtre Italien, des proverbes joués par les Ségur, quelques très petites réunions de jeunes personnes et une promenade en voiture en l'honneur des masques, l'un des trois derniers jours gras. Vous voyez que le *budget du plaisir* n'est pas excessif et que c'est ce que j'ai octroyé librement, du moins en apparence, pour être bien sûre qu'on ne m'en arracherait pas davantage. La privation qui n'apparaît à la jeunesse que sous la forme de la raison rigoureuse ou d'une nécessité absolue, lui semble tyrannique et peut la conduire tout droit à une espèce d'endurcissement où il n'y a plus rien à attendre d'elle. La reconnaissance, au contraire, du plaisir sagement accordé, produit des effets d'amélioration sur tous les points. Cette impression n'est pas, il est vrai, très durable, mais on y gagne, en cas de déviation, de lui rappeler qu'on pouvait mieux attendre d'elle. Je crois qu'il faut un peu traiter les jeunes gens comme Solon traitait les Athéniens, en leur donnant, non les meilleures lois possibles, mais les meilleures qu'ils pussent porter.

Je ne veux pas oublier de vous demander d'en-

voyer à Hélène une *Vie des Saints* en russe ou en slavon ; elle vous demande aussi les œuvres du jeune Pouchkine, ce qu'elle peut en lire. Mon beau-frère me mande qu'il a reçu sa nomination pour aller complimenter le jeune roi de Naples[1] ; mais pour cela, il faut que l'élection du Pape soit faite[2].

Adieu, ma bonne amie ; je ne vous en dirai pas plus long aujourd'hui ; j'ai encore été souffrante, mais c'est toujours pour me faire tout à fait vieille femme : mon corps y a plus de peine que mon esprit. Ne m'en veuillez pas davantage de ne point consulter Coref ; j'ai toute confiance en Kappler : sa prudence est ce qu'il faut à des ressorts affaiblis ou usés. Dans cette situation, rien n'est plus dangereux que de poursuivre une guérison radicale ; j'en ai vu de funestes exemples. Il faut, quand on descend la montagne au lieu de la monter, accepter simplement un bras, pour ne pas dégringoler trop vite et ménager des forces qui défaillent. Je ne vous remercie pas moins de vos gronderies et de vos conseils ; je vous assure, chère amie, que si je le croyais utile, je saurais bien vaincre mes paresses et mes répugnances dans la seule vue de vous donner une preuve de plus de mon amitié.

Paris, 2 mars 1831.

Ma bonne chère amie, après avoir parlé des autres, je reviens à vous pour mon propre compte, le cœur

[1] Ferdinand II.

[2] Grégoire XVI remplaça, en 1831, Pie VIII, qui n'avait régné que quelques mois.

bien triste, bien abattu, comme vous pouvez le penser, des hideuses scènes qu'il nous a fallu subir[1]. L'impression générale qu'elles ont laissée est un profond sentiment de dégoût et un amer découragement de l'avenir. Rien n'y a manqué : violence sacrilège dans la populace, glaciale et systématique indifférence dans la force qui devait protéger et disposition plus que douteuse, peut-être perfide, dans une portion du gouvernement, qui, du reste, a achevé de se déconsidérer lui-même, à un point incroyable, dans l'opinion générale. Ces trois affreuses journées, avec leur queue de désordre et de pillage, ont jeté plus de terreur dans les esprits, plus d'indignation dans les cœurs, que celles de juillet. Tout le monde en convient ; mais ce que tout le monde ne peut pas voir, c'est qu'elles en sont une conséquence naturelle, nécessaire, et que l'ordre, une fois ébranlé, renversé sur un point, doit, d'une manière plus ou moins immédiate, entraîner la chute de tout le reste ; c'est absolument dans le corps politique ce que sont les lésions organiques dans le corps humain, dont les parties nobles sont solidaires les unes des autres. De grandes autorités nous l'avaient certifié, mais pour le croire il faut vivre ici, s'assurer par soi-même de l'abaissement dans lequel sont tombés, dans l'opinion, les représentants du pouvoir et des éléments conservateurs. La société a l'air de s'en aller en poussière, de s'en aller grain à grain, sans qu'aucun germe de

[1] Le sac de l'Archevêché et la clôture de l'église Saint-Germain l'Auxerrois, à la suite d'un service funèbre célébré, le 13 février, en mémoire de M. le duc de Berry.

régénération y paraisse encore. Ah ! c'est, je vous le jure, un bien triste spectacle ! Je croyais ne pouvoir souffrir davantage que je n'ai souffert en juillet, et par les événements et par la prévision de ce qui devait suivre ; pourtant il y a, dans l'épreuve qui justifie les tristes prévoyances, un degré de souffrance que l'imagination à elle seule ne peut atteindre. Oui, c'est bien la souffrance, quelque expérience qu'on en ait, qui a toujours des terres inconnues ! Mais à présent sur quel point du globe n'a-t-on pas à souffrir ?

Et cette Pologne, où je vis par mes craintes, par mes vœux ! Si vous saviez, ma bonne chère amie, ce qu'est le supplice de ne recevoir les nouvelles que par des sources trompeuses ! Tout ce que nous apprenons de fraîche date est inexact, controuvé, du moins très exagéré et les nouvelles, auxquelles nous pouvons donner notre confiance, sont si anciennes, qu'elles ne sauraient nous rassurer.

Je vous parlerai d'O..., en vous écrivant par la poste, et je ne veux répondre ici qu'aux idées que vous émettez sur son établissement futur. Je crois qu'il sera très facile de lui en donner de raisonnables, et j'approuve les vôtres. Je ne m'étonnerais pas qu'on accordât davantage à la considération de la naissance, avantage qui mérite ce nom par la raison qu'il est indépendant des vicissitudes et du caprice des hommes. Quant au rang et aux places, c'est, selon moi, le comble de la déraison d'y sacrifier : il ne faut pas baser les intérêts de toute la vie sur ce qui peut échapper en une seconde.

Paris, 11 mars 1831.

Ce n'est pas des choses générales que mon intention est de vous entretenir aujourd'hui, ma chère bonne amie ; je n'y tombe jamais que par un pur hasard, et, à présent que nous touchons peut-être aux circonstances les plus graves, je sens le besoin de ne vous occuper que de moi. Il est impossible de se dissimuler que la guerre ne puisse être imminente et que la plus médiocre prudence ordonne de s'y préparer. Devant cette terrible menace s'élève pour moi une terrible question, savoir, s'il faut que je me soumette à quitter la France ? Je sens, chère amie, qu'elle est résolue ; mais il faut que vous entriez avec moi dans le détail de tous mes combats, que nous fassions ensemble la part de ce que j'ai de force et de ce que j'ai de faiblesse, et qu'enfin ma volonté de bien faire et votre désir que je fasse bien, ne me surprennent pas un consentement que je n'aurais peut-être pas le courage d'exécuter tolérablement.

Pour commencer par un acte de véritable franchise, je vous dirai, chère amie, que de quitter un lieu auquel m'attachent de si intimes et si profondes affections me paraît un tel malheur que, je le confesse, il me serait beaucoup plus facile de le quitter pour mourir ; car mourir me paraît souvent bien doux, par les chères espérances que la bonté de Dieu me permet de nourrir. J'ajouterai à ce premier aveu un autre aveu que je vous dois encore pour les avoir faits tous : c'est que, si j'étais seule, si je n'avais pas

mon mari et Hélène, je resterais ici, je ferais au chagrin que mes amis me témoignent, à ma douleur de les quitter, le sacrifice de mes répugances pour l'état actuel de la France et de mon désir de me soumettre à ce qui serait approuvé chez nous, et que je rachèterais l'une et l'autre déviation par tant d'obscurité, une si profonde retraite, que je forcerais à l'oubli de moi ceux qui seraient disposés à m'accuser. Mais telle n'est pas ma position, je ne puis pas ainsi trancher dans le vif. Si je n'ai pas le courage d'un renoncement complet, il faut du moins que je prenne des tempéraments qui concilient mes devoirs et mes vœux pour ce court avenir qui m'est réservé. Commençons par Hélène : Vous savez, ma bien bonne amie, que, sans manquer à mes engagements, je pourrais vous la rendre, puisque j'exceptai toujours la chance de la guerre. Mais il ne s'agit pas ici d'un droit réservé, ni même de la violation d'une promesse : un autre intérêt me presse, c'est celui d'Hélène, et je sens que, par ce que j'ai déjà fait pour elle, j'ai contracté l'impérieux devoir d'en faire davantage, d'achever la tâche que je me suis imposée. Je me crois obligée de reconnaître qu'il serait vraiment fâcheux pour elle d'être séparée de moi dans ce moment-ci, que cela compromettrait tout ce que j'ai obtenu, et aurait peut-être sur son caractère le plus irréparable effet. Si cette idée, qui se fortifie pour moi d'observations journalières, de l'impossibilité jusqu'ici de tout autre action sur elle que la mienne, si cette idée était une illusion, Dieu sait que ce n'est pas du moins l'orgueil qui en est le principe et que ce qui décide contrairement à mon indépendance, à cette liberté de

mouvements qui me serait si précieuse, est bien désintéressé. Je suis arrêtée aussi par le chagrin d'Hélène, qui chaque jour me témoigne plus de goût, d'attrait pour nos entretiens. Quand je parle du chagrin que je suppose qu'elle aurait à me quitter, j'entends parler, chère amie, de celui qu'elle aurait à passer sous l'influence directe d'un autre intermédiaire ; car si c'était pour n'être plus qu'auprès de vous, je vous garantirais bien, au contraire, sa joie et son bonheur. Mais voilà l'époque que je voudrais gagner. Les changements de joug sont déplorables en général, et avec le caractère d'Hélène en particulier, on la perdrait, en la prenant à faux.

Voilà donc, ma bonne chère amie, les impérieuses considérations qui m'enchaînent, qui me décident, qui me font prendre avec vous, si elles vous frappent comme moi, l'engagement de garder Hélène jusqu'à ses dix-sept ans révolus, c'est-à-dire jusqu'au printemps de l'année 1832. A cette époque-là, vous la reprendrez pour la traiter non plus comme une enfant chérie, mais comme une amie ; vous serez, pour elle, et vous-même et moi, moi qui l'aime plus peut-être que je n'ose me l'avouer et qui toute ma vie la suivrai avec la plus tendre et la plus constante sollicitude. Je vous ai dit, chère amie, qu'il fallait faire les parts de tout ce qui combat en moi ; voilà celle de la force, de la volonté, du devoir, dans ma résolution de quitter Paris, aussitôt que notre ambassade en aura donné le signal, pour aller, je pense, nous établir à Genève, ville d'études et de ressources d'éducation et qui n'a pas les inconvénients d'une capitale, dont les dissipations comme celles de Vienne, par exemple, auraient

l'inconvénient d'élever sans cesse des fantaisies ou des résistances. C'est donc quatorze ou seize mois que je vais consacrer, chère amie, à l'unique idée d'Hélène et de son avancement; mais actuellement, venons à cette part qu'il faut que vous fassiez à ma faiblesse. Je vous l'avoue, chère amie, l'idée de quitter la France pour un temps indéfini, de rendre mon chagrin, mes regrets, ma tristesse, dépendants d'événements qui peuvent envahir le cours de plusieurs années, m'est insupportable; il faut m'y arracher, quand ce ne serait que pour me donner le courage d'accomplir les devoirs que je m'impose. Vous le savez, et peut-être ne le savez-vous pas encore assez, ma vie a été pleine de sacrifices. La force qui me les a fait faire se retrouverait encore aujourd'hui, si j'étais plus jeune, si ce que j'aime davantage ici était moins vieux. Mais songez-vous, chère amie, sans pitié, sans déchirement pour moi, à la douleur, à l'isolement qui m'attendraient, s'il fallait me jeter dans un avenir inconnu, indéfini, de regrets sans mesure et sans limites? C'est donc du plus profond de ma pensée et de mon abattement que je vous consulte, chère amie, sur les moyens de rentrer en France à ce printemps de 1832, qui probablement sera compromis par les événements de la guerre. Le tout est de nous ménager à mon mari et à moi des motifs de rentrer, des motifs qui nous fassent échapper au malheur de laisser croire à l'Empereur que nous, ses sujets les plus soumis, j'ose le dire, aient quelque chose en eux qui veuille braver son autorité. Une fois mes devoirs accomplis dans Hélène, tous les miens se concentrent dans mon mari. Ne croyez-vous pas que notre obéissance à tous deux fût

suffisamment représentée par mon départ immédiat et que mon mari pût, en restant obscurément ici, en alléguant de justes motifs de santé, échapper au blâme et à l'animadversion? Si son séjour ici pouvait n'être pas trop mal pris, il aurait pour nous l'immense avantage de protéger tout ce que nous avons ici, et surtout, et voilà ce qui me frappe, de me ménager le motif le plus plausible, le plus puissant, de rentrer en France lorsque je vous aurais remis Hélène. C'est la certitude qu'il serait à merveille ici qui m'a fait accueillir, quoique bien légèrement encore, ce projet. La présence de Nadine et de Raymond, qui ont pris le rez-de-chaussée de la maison où nous sommes, ferait que mon mari se trouverait pendant mon absence vraiment en famille. S'il n'y avait pas d'autre moyen que celui-ci d'échapper à un avenir qui mettrait en souffrance les petites choses comme les grandes, je le prendrais, quoiqu'avec une peine bien vive; mais ce ne serait qu'un pis-aller, et, si vous n'étiez pas trop effarouchée de nous voir rentrer tous les deux, je préférerais mille fois emmener mon mari. Etudiez donc, chère amie, ces deux projets, et, s'il le faut absolument, mettez-les tous deux au néant. Rappelez-vous seulement de quelle portée peut être l'arrêt que vous prononcerez. Je vous le répète, je suis trop avancée dans la vie, je suis trop près de l'éternité, pour fléchir devant autre chose que le devoir, pour qu'une considération purement humaine agisse sur moi. Ne croyez pas que, si je rentre en France, ce soit même pour recommencer ce que j'y fais, pour y goûter encore les douceurs de la société; non, c'est pour y mener une vie dont la retraite puisse rivaliser avec celle du cloître. Ce que je

poursuis, chère amie, c'est de continuer à entendre et à être entendue, à m'établir dans les rapports les plus circonscrits et à fermer à jamais mes oreilles à tous les bruits du monde. Pouvez-vous imaginer ce que ce peut être que de recommencer dans une telle disposition une vie errante, déracinée, sans abri, sans habitudes, n'avoir même plus l'usage, la jouissance de ces objets devenus nécessaires à des goûts sédentaires et studieux? Si on m'enfermait dans une prison, on m'y laisserait au moins mes livres. Mais que la volonté, la chère, l'adorable volonté de Dieu se fasse en tout et partout! Je crois qu'humainement on doit faire tout ce qu'on peut pour éloigner ce que l'on sait, ce que l'on sent être pour soi le malheur, et puis, que la résignation la plus absolue doit suivre immédiatement l'action qui nous est commandée. Voilà, chère amie, tout ce que je confie à votre amitié, pesez bien toutes les parties de cette lettre et dites-vous qu'il n'en est aucune qui n'importe essentiellement à mon cœur.

Paris, 15 mars 1831.

Au milieu de ces grandes professions de liberté, de légalité, jamais les domiciles n'ont été plus violés, les personnes dont on se défie plus suivies, plus guettées; enfin les formes mesquines de la tyrannie ne manquent pas au milieu de toute l'impudeur de la licence et de l'impunité. Vous êtes sûre, de toutes façons, qu'aucun genre d'indiscrétion ne trahira votre confiance; votre dernière lettre a été lue, relue, sue par cœur et immédiatement déchirée et brûlée. J'ai fait la même chose

à l'égard de toutes les autres ; j'ai détruit, pendant ces dernières alertes, mes papiers, toute ma correspondance depuis plus de vingt ans ; menacée de partir peut-être dans les vingt-quatre heures, j'ai voulu alléger mon bagage et surtout soustraire les confidences et les épanchements de l'amitié aux regards de tous les genres d'alguazils. Voilà dans quelles pensées d'incertitudes et d'instantes alarmes se sont écoulés plusieurs jours. La création du nouveau ministère me rassure un peu contre la guerre et me fait croire au moins à un répit, si ce n'est au vrai rétablissement de la sécurité. Cette expérience sera décisive, nous saurons si le milieu peut l'emporter jamais. Jamais les circonstances ne lui ont été plus favorables : la fatigue de tant d'agitations, la peur pour tant d'intérêts, le choix d'hommes honorables et forts, je les concentre tous ici dans la personne de M. Casimir Périer ; tout établi[1] des chances pour l'ordre qui commence. S'il ne s'établit pas, c'est qu'il y a impossibilité manifeste, dans un siècle où tout le monde raisonne, qu'un gouvernement se soutienne par des moyens opposés par leur nature à celle de son régime. Louis-Philippe abdiquant, pour ainsi dire, ses prédilections et son pouvoir, se confiant à un homme de tête, de volonté et de cœur, et cela à la suite d'excès effroyables et d'imprudences audacieuses qui ont démasqué le parti révolutionnaire, offre sans doute pour le retour à l'ordre la combinaison la plus heureuse. Si elle ne réussit pas, c'est que le mal est au fond même de la situation [1]. Si de la bien-

[1] Mme Swetchine entre ici dans de très remarquables considérations sur l'avenir de M. le duc de Bordeaux et sur la situation

veillance et de l'empressement sont une raison de succès à Pétersbourg. Hélène plaira sûrement : elle a précisément cela, et c'est par la conversation qu'elle attirera et se laissera attirer; c'est la séduction dont je me sers près d'elle ; après les soirées nombreuses et de plaisirs bruyants, ce qu'elle aime encore mieux c'est notre tête-à-tête ; elle le prolonge toujours et les heures passent comme des moments. J'ai écrit à *** pour lui dire les excellentes raisons que vous lui donnez pour retarder son voyage en Russie. Il est dévoré d'inquiétude, il ne la supporte que parce qu'il s'en distrait quelquefois, mais elle revient trop souvent et avec trop de force pour ne pas abréger ses jours. Ah ! que de malheurs, de profonds malheurs dont nous sommes les propres artisans !

Adieu, chère amie, mille et mille tendresses dont vous savez mon cœur rempli pour vous.

Paris, 14 juin 1831.

Ma bonne chère amie, j'ai eu hier votre lettre du Sund, qui seule m'eût décidée à vous aller joindre, quand toutes mes pensées n'eussent pas été pour cette joie, si chère à mon cœur [1].

Non, chère bonne amie, je n'ai point attendu votre adorable menace d'encourir plutôt tous les blâmes par

de la France. Ces pages sont imprimées dans la *Vie*, pages 294, 295, 296 et 297.

[1] La comtesse de Nesselrode accompagnait en Angleterre la grande-duchesse Hélène, Mme Swetchine forma le projet d'en profiter pour revoir son amie.

une escapade à Paris que de manquer cette occasion de nous revoir, occasion qui se renouvellera si peu dans ma vie presque infirme et déjà avancée. Ce voyage m'est une chose difficile ; mais le cœur n'est content que lorsqu'on fait au delà de ce qu'on peut, et ici, je le sens, il eût été plus fort que ma raison. J'aurais été si malheureuse, si troublée de rester, qu'un coup de tête, je crois, aurait pris le caractère de la volonté la plus juste et la plus réfléchie. Vous pouvez donc compter sur moi pour les premiers jours de juillet ; je vais commencer tous mes arrangements, et je partirais plus tôt, si je ne croyais que vous voulez nous devancer à Sidmouth.

Vous avez su toutes nos tribulations pour la chapelle ; enfin la messe du jour de Pâques y a été célébrée. Il n'y a eu cette année pour Olga aucune pratique commandée dans le saint temps d'où nous sortons ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour y suppléer, mais quel levier puissant me manque ! Et si tous les cœurs ont besoin de celui qui les a tous faits pour lui, combien le cœur de cette jeune femme ne demanderait-il pas plus particulièrement, plus impérieusement encore, d'être remué, réchauffé, par les moyens dont la religion seule dispose ! Je me garde de trop oser avec elle, je cherche sans cesse à faire naître dans elle de bonnes et pieuses pensées, mais sans les imposer, sans même les trop provoquer. Je ne suis pas faiseuse de ma nature ; avant tout, je crains de gâter ce à quoi je touche, et une excessive prudence dans la chose qui m'est particulièrement chère, me porte peut-être trop à temporiser ; j'ai mille fois pensé à obtenir d'elle qu'elle écrivît à Mlle F., mais comme je ne laisse jamais s'écouler

un long intervalle sans lui en parler, et que sa confiance me fait pleinement connaître l'état de son âme, je vois que les germes de rancune et d'aversion n'y sont pas à beaucoup près effacés ; elle n'a peut-être encore sacrifié que la vengeance, et si ce sacrifice est fait, ce dont je ne suis pas sûre, du moins il l'a été librement, et dès lors ce serait un pas de fait. Je ne doute pas que, profitant d'un moment d'attendrissement pour moi, je n'en obtienne cette lettre ; mais qu'est-ce qu'un tel mouvement, lorsqu'il est arraché, désavoué peut-être par la révolte intérieure? Imitons, chère amie, imitons la patience de Dieu qui ne se lasse pas de déposer les germes du bien dans notre âme, mais qui laisse à notre liberté le soin de les faire lever, et qui, tout-puissant et miséricordieux qu'il est, nous fait reconnaître qu'il ne veut rien pouvoir sur nous-mêmes sans notre propre et libre coopération.

Chère bonne amie, cessons de chercher sur cette terre un véritable refuge, il est plus haut : dans le ciel sont les vrais tabernacles ; ici-bas, il suffit de dresser une tente.

Douvres, 10 juillet 1831.

Voilà bien de quoi dissiper vos doutes et les miens, chère amie, sur la joie qui nous attend : cette date vous en dira plus que mes paroles ! Arrivées hier à Calais, où nous avions donné rendez-vous à l'excellent Léon, nous nous sommes embarqués ce matin à neuf heures et demie, et à midi trois quarts nous étions à Douvres ; traversée la plus heureuse possible, par une brise fraîche, favorable, et qui n'a rendu malade per-

sonne, pas même moi. J'ai supporté ce passage, toujours problématique, infiniment mieux que je ne l'aurais supposé : je ne m'en ressens nullement, et mes trois jours de voyage pour aller de Paris à Calais ne m'ont pas laissé même de fatigue. Calmez donc, chère amie, toute espèce d'appréhensions ; Hélène et moi sommes aussi bien que son âge le comporte, ce qui veut dire la perfection, et pour le mien ce qu'il permet, l'absence de malaise. Remerciez-en notre bon et aimable protecteur, dont les soins vigilants, infatigables préviennent tout, pourvoient à tout. Adieu ; lorsque cette lettre vous joindra, je serai bien près de vous et du moment si heureux où je vous embrasserai. Hélène est toute impatience : ce moment qu'elle devance est sans cesse devant elle.

Paris, 27 octobre 1831.

Vous ne l'avez que trop pressenti, ma bonne chère amie, votre décision en faveur d'un bateau de commerce m'a été bien pénible, et d'inquiétude pour tant de chances qui peuvent être contraires et de regret de tant de souffrances qui vous attendent, que vous éprouvez déjà à l'heure où j'écris ! Sans cesse j'ai devant les yeux ces cabines emportées ou contrariées par le vent, qui peut tellement prolonger cet affreux malaise. Cette pauvre Hélène qui me parlait de quinze jours ! Le comte Medem, beaucoup moins consolant, prétend qu'un mois serait encore, dans cette saison, une traversé de faveur. Enfin tout est dit : quand vous lirez cette lettre, bien des impressions seront apaisées ou même éteintes, et, j'en suis bien sûre, votre affectueuse

sollicitude aura reparu pour diriger également vos actions et vos paroles. Avec quelle impatience je vais attendre votre lettre d'Elseneur ! Combien j'aurai besoin d'espérer que, si prématurément le golfe charrie, vous aurez la prudence de vous faire descendre à Revel et d'abréger ainsi ce pénible voyage. Mais tout ce que je vous dis là restera sans fruit et sans réponse, et ce qui me préoccupe tant sera déjà rentré dans l'ombre du passé, lorsque mes tristes pensées paraîtront devant vous ; aussi n'est-ce pas une lettre que je vous écris.

A ces lamentations qui me soulagent, je veux joindre quelques détails personnels qui vous traceront, ma chère bonne amie, la ligne que je veux suivre à l'égard de toutes les choses où la politique et mon attitude comme russe pourraient entrer. Il m'a été demandé si je verrais Nicolas Tourguenief qui se trouve maintenant à Paris. Quelque regret que je puisse avoir du mécontentement que mon refus causera à son frère, j'ai répondu positivement et irrévocablement que je ne le recevrai pas ; que, sans rien préjuger sur sa culpabilité ou son innocence, me trouvant à Paris par une tolérance de l'Empereur qui seule, à mes yeux, légalise le séjour que j'y fais, j'obéis à ce qui se décide à Pétersbourg, tout comme si j'y étais encore, et que ma dépendance, très volontaire et très réfléchie, ne transigera avec aucun acte de soumission. En suivant la même idée, j'ai passé des personnes aux choses, et j'ai retiré mon nom de la liste des souscripteurs du journal *l'Avenir* où l'Empereur et la Russie sont aussi peu compris qu'indignement jugés. Je sais le cas qu'il faut faire de ces sortes d'insultes, et combien encore elles peuvent être outrageantes en étant plus mesurées ; je

sais que cette âpreté de *l'Avenir*, dont j'aime, comme vous savez, un des collaborateurs, est un manque de convenance et une forme de style ; mais je pense aussi que, ne partageant pas leurs sentiments politiques et appartenant à un pays qui est sans cesse l'objet de leurs clameurs, je ne dois pas m'associer à eux, même par la voie très irrépréhensible de l'abonnement, quelle que soit ma vive adhérence aux efforts du zèle dont ma foi religieuse est l'objet. Ces deux choses restent bien distinctes dans mon esprit ; elles pourraient ne l'être pas dans l'esprit des autres, et c'est ce que je veux prévenir ici comme ailleurs. Du reste, ma chère bonne amie, vous savez si les paroles que j'énonce sont sincères et si les sentiments qui les dictent peuvent être entachés de servilité ou de dissimulation ; ma raideur a fait ses preuves. Ce n'est pas même des considérations de prudence, sans doute permises, qui agiraient sur moi ; je suis trop près du jugement suprême pour redouter beaucoup le jugement des hommes, ma vie est trop fragile pour que je songe même à sacrifier aux consolations qui la rendent douce ; mais je suis profondément occupée à faire entrer mes résolutions de tout genre dans la ligne du plus strict devoir, à n'écouter que ma conscience, seule à seule avec elle-même ; et c'est comme je vous les expose que les parts de soumission et d'indépendance se sont faites à mes yeux.

Paris, 30 janvier 1832.

Votre cœur a besoin de rapporter à moi quelque chose des satisfactions qu'il éprouve ; le bonheur ne

vous suffit pas, vous voulez en faire un mérite et je vous reconnais, chère amie, à cette ingénieuse manière de me dire que ma tendresse vous est présente. Ah ! oui, elle ne vous manque pas, elle se nourrit de toutes vos sollicitudes, s'identifie à tous vos intérêts, elle me fait vivre fortement sur tous les points qui vous touchent ; par ceux que j'aime, je me sens riche et comme rassasiée de prospérités et d'espérances. Pourrait-on craindre l'isolement, au milieu de ces impressions toujours réagissantes sur nous, de cette plénitude de sentiments que l'on partage ? La séparation est une triste chose dans certains moments surtout, mais elle ne nous dépouille pas de ce qu'il y a peut-être de plus précieux, de la puissance d'anéantir tous les obstacles matériels et de vivre dans les autres. Jamais, jamais je n'aurais cru que cette chère petite Hélène eût pénétré si avant dans mon âme ; elle me remue le fond des entrailles, j'y sens ces tressaillements maternels si redoutables et pourtant si doux. Indépendamment de toute partialité, il me semble impossible de n'être pas touchée du caractère que portent les motifs de sa préférence ; son cœur aimant l'a tenue éloignée de toutes ces idées de vanité frivole, orgueilleuse ou cupide, qui font une partie des pièges tendus dans ce bas monde. Mais l'éclat des choses futiles et passagères a disparu pour elle devant l'image qu'elle se fait du bonheur domestique, tel qu'elle se sentait digne de le goûter. Que ce jeune homme, dont je pense tant de bien [1] et qui déjà m'est si cher, ait soin lui-même de son bonheur, qu'il le respecte, qu'il voie dans sa femme l'être chéri

[1] Le comte Michel Chreptowitch.

confié à sa protection et dont un jour il aura à rendre compte comme de lui-même. Chère bonne amie, parlez-moi de lui, faites-m'en parler, que je le connaisse autant que possible ; donnez-moi le plus de détails que vous pourrez sur la nature de son caractère, le genre de sa figure. Est-ce à son père ou à sa mère qu'il ressemble ? A leur retour de la campagne, seront-ils établis chez eux ou chez leurs parents ? Continuera-t-il à suivre la carrière diplomatique ? Sera-ce celle des missions ? Mes vœux pour les Russes sont les mêmes que pour la Russie. C'est que, autant que possible, les Russes habitent le pays, et que la Russie, autant que possible aussi, soit servie chez elle. Dans cet intérêt-là, combien je voudrais que les places de l'intérieur devinssent plus considérables et plus considérées, plus lucratives, c'est-à-dire qu'elles donnassent ce qu'on a le droit d'attendre d'un emploi auquel on se dévoue, de quoi vivre. Ah ! si telle chose existait, comme j'insisterais pour que Grégoire échangeât Rome contre nos provinces ! Vos dispositions, ma bonne chère amie, me paraissent pleine de sagesse et de prévoyance. L'idée de les faire partir pour la campagne bientôt après le mariage me paraît excellente. Hélène y jouira mieux de son bonheur et, en s'y recueillant, élèvera jusqu'à lui ses goûts et ses habitudes. Supprimer jusque-là et sa véritable apparition dans le monde et sa présentation à la cour me paraît également bien vu. Ces trois ou quatre mois qui restent jusqu'à ses dix-sept ans révolus peuvent être bien utilement employés, et certes elle ne se plaindra ni de leur vide, ni de leur insignifiance. Un amour si jeune et si pur est un bien puissant moyen entre des mains habiles. Il serait bien dé-

sirable de pouvoir intéresser sincèrement la raison du jeune homme à l'heureuse influence qu'il peut exercer.

Hier Mme de Ségur est venue dîner avec nous et nous avons bu à la santé du ménage futur. Je n'oserais pas répondre que ce toast ait été pour moi sans pénible attendrissement ; par un de ces retours sur soi tout empreints des regrets de l'absence, je vous l'avoue à présent, ma chère amie, j'ai regretté qu'Hélène ne fût pas restée avec moi encore cet hiver, jusqu'au moment où j'ai su son mariage. Mais il satisfait à tout, il complétera tout ; il la maintiendra dans cette voie plus douce que le plaisir, plus solide que la raison du monde, et qu'il eût été si difficile de lui faire suivre à Pétersbourg, sans cette heureuse combinaison.

Paris, 10 avril 1832.

J'ai reçu hier, chère amie, votre lettre du 2 avril si touchante de sollicitude pour nous [1] ; laissez-moi vous en remercier bien tendrement, et vous rappelez combien mon exactitude à vous écrire dans ces derniers temps a fait foi de ma confiance dans votre si bon intérêt. Successivement rassurée, la décroissance du fléau achève de vous tranquilliser ; cependant, chère amie, n'oublions pas qu'il est toujours présent au milieu de nous. Je crois que le bon Dieu fait tout dans sa bonté, et je le remercie de m'avoir épargnée ; mais je lui demande de le remercier avec une égale sincérité si je venais à être frappée. Hélas ! il est beaucoup de sacri-

[1] Le choléra sévissait alors à Paris pour la première fois.

fices bien autrement difficiles et que l'abandon à la Providence rend pourtant possibles. Vous aurez vu dans mes lettres, chère amie, que nous n'avons pas songé un instant à nous éloigner de Paris ; je ne sais pas si c'eût été le parti le plus prudent, mais je sais qu'à moins d'y être décidée par la terreur d'un autre, la pensée même ne m'en serait jamais venue. Heureusement, mon mari a conservé beaucoup de calme et n'a nullement désiré s'éloigner ; c'est donc moi, chère amie, moi en personne et non par procuration, qui ferai toutes les commissions dont vous m'avez chargée.

Adieu ; si d'ici à jeudi, jour du courrier, j'en ai le temps, j'écrirai à ma chère petite Hélène, que je remercie, en attendant, de m'exprimer d'une manière si aimable son inquiétude pour moi. Je n'ai pas même été malade.

Paris, 14 mai 1832.

J'ai bien pensé, chère amie, qne votre inquiétude nous suivrait dans ce développement de calamités, d'alarmes, de regrets, d'impressions pénibles de toutes sortes. L'éloignement grossit encore les objets qui frappent l'imagination, et il est presque plus facile de se distraire de ceux qui sont sous les yeux. Tout ce que je puis dire, c'est que l'affliction et presque l'attente du mal n'ont jamais été pour moi mêlées de terreur. Je n'ai fait pour cela que de m'abandonner complètement à la volonté de la Providence ; car, de précautions je n'en ai pris aucune : j'ai fait les mêmes choses, été dans les mêmes lieux, aux mêmes heures ; je n'ai rien changé à mes habitudes, rien changé à

mon régime ; j'ai regardé le fléau comme non avenu, et, à la manière dont il frappait au tour de moi, sans distinction d'âge, de tempérament, de condition, il m'était démontré que tout ce que l'expérience m'avait prouvé généralement bon devait être suivi, sans autres modifications que celle d'une observance plus attentive des choses utiles en tout temps. J'ai surtout regardé cette universelle présence du principe de destruction comme un immense avertissement qui devait hâter nos pas dans la seule carrière qui ne puisse nous être fermée ; et je me suis rappelé que pour conserver, pour augmenter sa force, il faut surtout se rapprocher de sa source.

Dieu a béni cette marche puisque je vis. S'il m'avait retirée à lui, j'aurais cru qu'il me bénissait encore, le moment de notre fin devant nécessairement, pour tous ceux qu'il n'abandonne pas, être fixé dans sa miséricorde. Voilà ce que j'ai fait, chère amie, parce que mon mari ne voulant pas s'éloigner, je n'avais à disposer que de moi seule. Mais si Hélène avait été avec moi, je vous promets bien que j'aurais été à la tête des fugitifs. Lorsqu'il s'agit d'un autre, et d'un autre dont on a la responsabilité, il ne suffit plus de consulter ses sentiments intérieurs les plus vrais et les plus forts, il faut encore répondre à la prudence la plus générale et même la plus timide, et pour cela exploiter jusqu'aux plus petites ressources de l'intelligence humaine.

Au milieu de ces ravages et de cette dévastation, quels incidents à la fois absurdes, extraordinaires, romanesques et terribles ! Qu'aurez-vous dit de cette désolante échauffourée [1], de la vive inquiétude où elle nous

[1] Apparition de Mme la duchesse de Berry en France.

laisse, de cette maladie de M. Périer, qui seul, au dire de son parti, pouvait sauver la France et le monde, et qui paraît irrévocablement frappé dans sa raison, si ce n'est dans sa vie, et de cette foule d'incapacités qui viennent prendre la place d'un homme qui était quelque chose, beaucoup plus par son caractère encore que par son esprit ! Sans l'abattement où jette le mauvais succès d'une entreprise si mal conçue, si imprudemment exécutée, quels avantages ne retirerait-on pas aujourd'hui de la sensible décadence de tout ce qui est opposé ! Il n'aurait fallu que rester les bras croisés et le corps immobile pour en profiter.

Fleury [1]. 14 juillet 1832.

Chère bonne amie, je soulève le poids d'une chaleur de vingt-huit à trente degrés pour venir causer avec vous. Il y a longtemps que je n'avais vu un été en France ; celui-ci verse des torrents de feu. Je ne sais comment le choléra en jugera ; après tout, il est comme ces gens toujours riches en prétextes et pauvres en raisons : ce n'est jamais rien de ce qui s'explique qui les décide. La reprise que subit Paris à présent est désolante, elle s'étend à toute la banlieue. Les ravages du choléra dans les provinces sont plus redoutables encore ; c'est une manière de conscription dont la loi n'est connue que de la Providence. Fleury n'a pas été tout à fait épargné en dernier lieu ; mais il est placé sous des conditions si favorables, que, l'influence ad-

[1] Habitation de la marquise de Pastoret, à Meudon.

mise, nulle part on ne peut espérer être autant à l'abri ; aussi demain je ramène ici mon mari pour l'y faire rester à demeure.

Ne songez-vous plus aux bains de mer pour Hélène? Cette idée, qui me préoccupe, a été le texte de ma dernière lettre. Je crains quelquefois pour mes sermons, car la disposition de l'auditoire en fait souvent l'efficacité; aussi je calcule, je divise la besogne, et je m'abstiens de ce qui produit l'ennui encore plus que de ce qui engendre l'impatience. Hélène est convaincue, je crois, que je l'aime réellement, et elle a bien raison. C'est une bien bonne position pour dire la vérité, et je ne m'en fais pas faute.

Je conçois que, dans plus d'une occasion, Mlle K. vous ait ôté toute douceur dans ce que vous faisiez si généreusement pour elle ; mais il serait bien utile que vous vous attachassiez à distinguer, dans ses torts, ce qui tient à ses défauts de ce qui pourrait manquer à sa reconnaissance. Vous le remarquez vous-même : dans les grandes circonstances, elle ne laisse rien à désirer, par la raison que dans les occasions qui l'émeuvent, une forte impression fait disparaître sans combat les tristes mouvements qui paralysent ce qu'elle a de meilleur. Étudiez-la, et vous verrez que ces défauts tiennent beaucoup plus à son caractère qu'à son cœur, et, dès lors, le vôtre en souffrira moins. Il y a si loin d'un tort d'humeur ou de vivacité à une seule omission qui constate soit l'ingratitude, soit même l'aridité et l'égoïsme ! D'ailleurs on se corrige de ce qui est défaut, et Dieu seul peut créer dans une âme ce qui lui manque ; nous autres, pauvres créatures, dans nos infimes ressources, nous ne pouvons agir

que par voie de modification ou de retranchement.

J'attends avec une véritable impatience les deux portraits que vous m'annoncez ; quelle bonté à vous d'avoir pensé au plus cher présent que vous puissiez me faire !

Fleury, 28 juillet 1832.

Chère amie, quoiqu'à Fleury, je suis tenue par Medem au courant des courriers. Ce sont de si précieuses occasions que celles qui permettent de s'ouvrir librement : on dirait de l'air donné à la chambre d'un prisonnier ! Certes, je ne suis ni très malicieuse ni très agressive, et la poste ne devrait pas être un contrôle qui m'effarouchât ; aussi, lorsque je tiens tant aux occasions expresses, c'est pour ne pas diminuer le vrai plaisir d'écrire : laisser courir sa plume, laisser taire sa prudence et presque son jugement. Quant à votre lettre que j'attendais, elle ne m'est point venue ; mais vous savez que je ne suis point exigeante, et qu'il est plus dans ma nature de remercier que d'arracher.

J'ai dîné, la semaine dernière, chez Mme de Rauzan, que j'ai trouvée toute charmée de la lettre qu'elle avait eue de vous. Ce jour-là, je faisais connaissance avec son nouveau logement, modeste et confortable second, qui atteste à la fois l'élégance et la raison de ses hôtes. Les sacrifices que le bouleversement de Juillet lui a imposés n'attristent que ses amis ; non seulement il est évident qu'ils n'ont pas été jusqu'à son cœur, mais qu'ils n'ont pas même constristé sa vanité, qu'ils n'ont pris ni sur ses jouissances profondes et vives ni

sur ses goûts qui ne sont pas ceux que l'argent satisfait. Sa sollicitude maternelle n'a fait porter aucune privation à ses enfants, et le salon de la jeune femme brillante n'a, intellectuellement parlant, rien perdu de son éclat. Vous auriez été contente d'elle, en la jugeant sous des rapports qui n'avaient point encore paru à vos yeux, si vous aviez pu suivre, dans leur vive sincérité, ses angoisses pour sa sœur [1], dont la sûreté personnelle pouvait être si vivement compromise. Vous me demanderez ce qui peut être changé dans le fond de cette inquiétude, la situation réelle étant restée si parfaitement la même ; je vous répondrai par le fait inexplicable d'une sécurité qui est dans l'esprit de tout le monde, sans être dans la compréhension de personne. Ce qui est vrai pour Mme de La Rochejacquelein est également vrai pour la duchesse de Berry ; on dirait aujourd'hui que c'est l'oubli, en apparence général, qui la garde ; mais, malgré cela, la haine, le besoin d'extirper un point qui entretient une irritation dangereuse, la cupidité des agents subalternes qui spéculent sur tous les dangers et sur toutes les infortunes, n'oublient pas ! Avant que telle chose fût, qui l'aurait crue possible ! Traverser la France d'un bout à l'autre est certes une moindre merveille que de rester cachée dans la Vendée, pays découvert où la fidélité est seule un asile. Quelqu'un me faisait observer le singulier contraste d'une aventureuse entreprise du xve siècle se détachant sur l'indifférence glaciale du nôtre ; en réa-

[1] La comtesse de La Rochejacquelein avait partagé les périls de Mme la duchesse de Berry dans la Vendée, et venait d'échapper à de premières poursuites.

lité, c'est surtout un anachronisme. La tendance générale, en dépit des mouvements partiels, d'autant plus violents qu'ils sont inconsidérés, est tellement au repos, que la chose publique se maintient et marche même à une sorte de consolidation, sans qu'il n'y ait ni affection, ni estime, sans même qu'aucun intérêt soit vraiment satisfait. Les ambitions individuelles, les haineuses passions de quelques-uns, ne peuvent rien contre cette force d'inertie, qui constate si clairement l'espérance morte au fond des cœurs et l'intérêt matériel servant à lui seul de lien social. Si vous demandiez aujourd'hui pour qui sont ces glorifications des journées de Juillet, on serait bien embarrassé de vous répondre. Ces anniversaires deviendront bientôt aussi repoussants d'hypocrisie qu'ils ont toujours été odieux en morale ; ils peuvent encore faire des coupables, heureux droit qu'ils ne perdront jamais, il ne feront plus de dupes.

Quoi ! c'est vous qui vous plaignez du temps, chère amie ! Savez-vous qu'aujourd'hui 28 juillet, je puis vous affirmer, du haut de la colline qui regarde Meudon, que nous avons eu à peine trois jours d'été ; et Mme de Ségur me mande qu'il a gelé blanc en Normandie. Il fait peut-être chaud en Laponie ! Cela me consolerait presque. J'ai bien pensé que le départ de vos enfants, cette masse de mouvement et de vie qui se retirait tout à coup, vous laisserait regret et vide. En présence de cette impression, on ferait bon marché du repos qu'on estime d'ailleurs, et on rachèterait bien cher cette foule de petits tracas qu'on qualifiait d'insupportables. Voilà comme à l'épreuve, non pas seulement les dimensions, mais la qualité des choses,

viennent à changer. Heureusement, chère amie, ces privations ne pèseront pas longtemps sur votre cœur, si tendrement maternel. Je vous envoie une lettre pour Hélène ; je fais toujours de mon mieux pour leur donner la substance d'un sermon et lui en sauver la forme. C'est un soin bien urgent ; un prédicateur maladroit serait sans doute assez mal venu au milieu de tant de bruits, des réalités nouvelles, des rêves enchanteurs qu'élèvent à la fois la jeunesse, l'amour, la prospérité, sur tous les points et sous toutes les formes, enfin toutes les puissances enivrantes de ce monde ! Mon mari me charge de le mettre à vos pieds.

A propos de caractère, dites-moi comment la princesse *** a été pour vous dans cette circonstance du mariage d'Hélène, où votre cœur ouvert à toutes les émotions lui laissait si beau jeu pour agir sur vos impressions ? Chère amie, prenez garde à n'être pas injuste : ce que vous attendiez d'elle, ce que vous aviez droit d'en attendre comme réciprocité, n'est peut-être pas dans elle. Ce n'est pas sur la mesure, la force de vos sentiments qu'il vous faut, pour être équitable, juger ceux des autres ; cette source de mécomptes est certainement la plus générale : on peut être lésé sans avoir le droit de se plaindre, parce que, après tout, chacun de nous ne s'engage à donner que ce qu'il a. La princesse *** a sûrement de grandes et réelles qualités ; je la crois juste et vraie, et c'est immense ; mais cela suffit-il pour sentir, pour reconnaître la véritable amitié ? Certainement non, et voilà pour vous la part de l'illusion. Adieu, ma bonne chère amie; c'est de toute mon âme que je vous aime et vous embrasse.

Paris, 20 décembre 1832.

Je ne suis pas étonnée, chère amie, de l'impression de Pétersbourg sur les événements du jour ; elle se rapporte parfaitement à celle de la société de Paris, du moins celle que je vois. Du reste les plus ardents philippistes ne vont pas au delà de l'impatience de voir l'expédition finie, sauf pourtant à faire mousser la conquête de la citadelle d'Anvers bien au-dessus de notre très modeste admiration pour les hauts faits du passage du Balkan et de la prise d'Andrinople. Mais quand je parle de la conquête de la citadelle, aura-t-elle vraiment lieu ? Depuis les faits militaires jusqu'aux évolutions des Chambres, y a-t-il quelque chose qui laisse place aux prévisions ? Je disais à notre ambassadeur, dans une longue conversation que j'aie eue avec lui, que les hommes les plus supérieurs en étaient dans leurs jugements politiques au même point que les plus grands médecins pour le choléra : toujours prêts à confesser leur impuissance. On ne traite qu'avec l'inconnu, et il n'y a pas un pouce carré sur lequel appuyer le levier de l'intelligence. Les Chambres, celle des députés particulièrement, n'ont-elles pas trompé toutes les prévisions ? Quelqu'un de très bien informé me disait l'autre jour que les ministres étaient occupés à modérer son dévouement au pouvoir actuel, et qu'ils sentaient qu'il y avait quelque chose de compromettant, même pour eux, dans une ardeur si inattendue et si peu réfléchie. Les hommes pris individuellement font éprouver autant de mécomptes que pris en masse.

Qui aurait dit que la loi de l'état de siège pût venir des hommes légaux par excellence, les doctrinaires, et que c'est dans les rangs des impérialistes, façonnés à toutes sortes d'arbitraire, que ce projet de loi rencontrerait le plus d'opposition ? M. de Bassano et M. de Pontécoulant sont ici les adversaires les plus redoutables du ministère ; et c'est encore M. de Bassano qui a réclamé avec le plus de force contre la confiscation de Chambord ! Tout est à l'avenant, et la position des choses et des personnes change si souvent, que vraiment on ne comprend pas que, hors de France, ces mouvements perpétuels soient intelligibles. Néanmoins je dis comme vous, chère amie : il est probable que tout cela aura sa durée ; et quoique Louis-Philippe, malgré Mlle Boury [1], se croie, ce que je puis vous garantir, d'une part dévoué aux poignards, et de l'autre certain que sa dynastie s'établira, c'est précisément le contraire qui me paraît probable. J'aime à me persuader que la Providence laissera, pendant quelques années de ce règne si contristant pour toute âme élevée, user l'esprit révolutionnaire et que, sous de meilleurs auspices et un ciel plus serein, elle rétablira les droits de la justice.

Je pense que vous pouvez être tranquille pour Mme de la Rochejacquelein ; il n'y a pas d'intérêt à la trahir, et il est bien probable qu'elle échappera au sort

[1] Un coup de pistolet ayant été tiré sur le roi Louis-Philippe, qui se rendait à l'ouverture des Chambres, Mlle Boury affirmait avoir détourné l'arme meurtrière. Cet attentat, dont la réalité finit par demeurer incontestable, fut, pendant quelque temps, regardé comme une manœuvre de police et servit de texte à beaucoup de railleries.

de sa courageuse patronne. Concevez-vous que c'est depuis le 17 juin jusqu'au jour où une infâme trahison l'a livrée, que Mme la duchesse de Berry est restée cachée à Nantes dans cette même maison? Les nouvelles qu'on en a sont assez bonnes; un moment on a craint qu'on ne rendît sa captivité plus rude, afin de la réduire à s'engager par des promesses, si on lui laissait quitter la France. La permission de pénétrer jusqu'à elle donnée à Mme de Castéja et bientôt révoquée avait fait craindre un système arrêté de privations[1]; mais le départ de M. de Brissac pour Blaye, où le gouvernement l'autorise à se rendre, atténue cette crainte, rassure et console. En tout, on est fort occupé d'elle; ses ennemis mêmes respectent son courage et son malheur; et dans le peuple, surtout dans la classe tout à fait inférieure, il y a beaucoup de sympathie pour la destinée que la hauteur de ses sentiments a osé affronter. Je crois que la partie de la nation qui est le moins sensible est celle précisément

[1] Caroline de Bombelles, comtesse de Castéja, était fille du marquis de Bombelles, qui, colonel et ambassadeur avant la Révolution, devint veuf pendant l'émigration, embrassa l'état ecclésiastique en Autriche, et resta curé d'une petite ville de Moravie jusqu'en 1814. Sous la Restauration, il fut nommé évêque d'Amiens. Mme de Castéja, qui avait fait partie de la maison de Mme la duchesse de Berry, s'était rendue de premier mouvement à la citadelle de Blaye, aussitôt qu'elle avait appris qu'on y conduisait la princesse. Ce ne fut point le gouvernement, comme on le crut d'abord, qui lui interdit le séjour de Blaye, mais la demande antérieurement exprimée par la princesse à la comtesse d'Hautefort, qui, répondant aussitôt à cet appel, ne quitta plus Mme la duchesse de Berry, ainsi que le comte de Brissac, jusqu'au jour de la mise en liberté.

qui fait la force de Louis-Philippe, dont le *Constitutionnel* exprime l'opinion et que représente la garde nationale, celle pour laquelle le juste milieu réserve ses tendresses et qui les paie par un assez grossier encens.

Paris, 11 février 1833.

Chère bonne amie, le petit mot que je joins ici n'aura pas le bonheur d'être le premier qui vous rassure; mais les lignes que vous y trouverez pour vous iront à votre cœur[1]. Vous avez partagé notre inquiétude, mais combien vous l'auriez ressentie encore plus vivement, si vous aviez pu la suivre presque d'heure en heure et pendant près de quarante jours! La force d'âme, de tête, l'énergie de son caractère, sa décision, son sincère et habituel dédain de ses aises personnelles et même de sa sécurité, sont au-dessus de tout éloge; avec cet oubli de soi-même qui élève si haut la nature, il y a une occupation des autres, de leurs plus petits intérêts ou agréments, qui la fait vraiment aimer. Du fond de la plus juste perplexité, j'ai vu des lettres d'elle de quatre pages où, à l'exception de quelques mots rapides et pénétrants sur sa confiance dans la Providence, elle ne donnait que des preuves de fidèle et généreuse sollicitude pour tout ce qui l'intéressait. La Vendée et ce cœur-là devaient sympathiser. Je suis bien sûre que, dès qu'elle a été en sûreté, son premier soin aura été de vous écrire, et que j'arrive bien tard

[1] Ces lignes étaient de la main de Mme de La Rochejacquelein.

pour vous donner de ses nouvelles, mais pas trop pour que l'expression de mon estime pour elle vous paraisse superflue. Sa sœur et moi avons vécu de la même anxiété.

A bien des époques, chère amie, le séjour de Paris a pu offrir plus de dangers véritables, mais jamais, je crois, il n'a offert plus de tristesse ; pour ma part, j'ai senti renouveler quelque chose de mes déchirements aux journées de Juillet. L'impossibilité d'apercevoir une issue qui ne soit pas funeste, la difficulté même de faire des vœux affaisse l'âme et la comprime ; on se dit que tout cela dépasse la portée humaine, et que ce n'est pas seulement malheur à l'individu, mais que c'est malheur au parti, à la force quelconque qui oserait prendre l'initiative, dans un temps que Dieu, sans doute, se réserve de régler selon ses desseins. Notre ambassadeur est toujours à Londres ; avec un homme comme Medem, les affaires s'en passent bien. Je suis toujours plus frappée de sa très réelle distinction, et je ne sais rien qui aille mieux à son esprit que son caractère ; l'un est la vraie doublure de l'autre. Ce n'est pas seulement par la rapidité, par la justesse de ses vues que me frappe son intelligence, c'est par sa force d'arrêt ; cet homme n'agira jamais qu'à bon escient et la partie rationnelle l'emportera toujours sur l'autre.

Paris, 6 février 1833.

Chère amie, vous m'avez demandé ce que je pensais du système de la *Gazette de France*. Je ne la lis pas et

ne sais qu'imparfaitement, hors ses points principaux, l'ensemble des moyens qu'elle propose ; seulement il m'a paru qu'ils étaient bien plus une voie d'arriver qu'un système d'adoption finale. Il est évident que la classe populaire, dans certaines provinces de France, serait la plus favorable à une restauration, et que, par l'influence de son nombre, le vote universel donnerait quelques chances au rappel de la légitimité. La décentralisation du gouvernement, en ôtant à l'omnipotence de Paris, pourrait servir le même but ; mais le pouvoir rétabli n'en resterait-il pas affaibli ? Serait-il certain que le simulacre même de l'assentiment de tous ne donnerait pas un nouvel essor à la démagogie ? Le peuple français est-il de ceux qui, après avoir usé du pouvoir dans un but utile et général, savent le résigner ? Ce que je redouterais du succès qui amènerait une restauration, c'est qu'il fût de nature à en rendre le maintien impossible. Dans l'ardeur de triompher, c'est chose à laquelle personne ne pense. Henry V, selon moi, ne peut pas, par des moyens forcés et violents, fermer la révolution et faire commencer pour la France une ère nouvelle ; il faut qu'il y ait assagissement général, rapprochement sincère de la nation vers lui et de lui vers la nation, par la connaissance précise et exacte de ses besoins, de sa tendance en ce qu'elle a de légitime, par l'appréciation du bien qui existe et des solides moyens de son progrès. Il faudrait, pour ainsi dire, que, dans cette lutte, ni l'un ni l'autre ne l'emportât, mais que la victoire réelle appartînt à ce que les doctrines hautes et généreuses ont de vrai comme application, dépouillées des exagérations de partis, qui cachent toujours des passions trop humaines

ou des intérêts trop cupides. Belle et chimérique utopie, me direz-vous ! J'en conviens, chère amie, si on en imaginait la réalisation parfaite ; mais je crois que la voie dont je parle est la seule possible si on veut de la durée.

Nous en sommes toujours au même point sur Blaye ; l'annonce du mariage de Mme la duchesse de Berry prévaut. Les journaux en parlent ouvertement aujourd'hui. Tout cela ne raccommode pas les affaires de Louis-Philippe ; si on est découragé d'une part, on ne se rattache pas de l'autre, et sa conduite, à l'égard de la prisonnière de Blaye, a jeté de la déconsidération jusque sur la reine Amélie ; on lui sait mauvais gré de ne savoir pas mieux protéger sa nièce et de sembler entrer dans tous les motifs allégués pour sa destruction. Un entretien qu'elle a eu avec le chargé d'affaires de Naples, qui intercédait pour Mme la duchesse de Berry, n'a pas tourné à la gloire de sa royale tante, qui a tout repoussé, dit-on, avec beaucoup de sécheresse et de froideur, et a été même jusqu'à donner le menu du dîner de la princesse, comme témoignage de sa bonne santé. Sans la fatigue, qui explique tout, on ne comprendrait pas comment le gouvernement subsiste entre les royalistes, qu'il déteste, et les républicains, qui le font trembler ; c'est de la faiblesse de tous les partis et même du sien, que naît une sorte d'équilibre qui singe l'ordre et la tranquillité. Ce qui en fait foi comme un apologue, c'est une conversation du salon de Mme Récamier qui m'a été transmise immédiatement par un des assistants. C'était entre M. de Châteaubriand, M. Comte, rédacteur du *Temps*, fort attaché à la maison d'Orléans, et M. Ampère, jeune et ardent républicain. M. de

Châteaubriand disait : « J'ai fait mes preuves comme attachement aux Bourbons ; je leur dévoue tout ce qui me reste de talent et de vie ; mais je ne m'abuse pas sur leurs espérances, et je suis trop convaincu qu'Henry V ne reviendra pas, etc. » M. Comte venait après lui : « On sait, disait-il, si quelqu'un a contribué plus que moi à mettre Louis-Philippe sur le trône, et pourtant je ne me dissimule pas qu'il est impossible qu'il s'y maintienne. » M. Ampère reprenait : « La République a tous les droits, et certes, beaucoup de sympathies en France ; mais il est bien triste que les dernières tentatives aient montré qu'il ne fallait pas penser à l'établir chez nous. » — Vous voyez d'après cela, chère amie, que ce serait le *Riennisme* qui aurait seul des chances en France, ou que du moins la logique de nos gens d'esprit n'aperçoit que de nouvelles incertitudes dans sa destinée future. Avec cela on va au jour le jour, et ici s'adapte le mot de M. de Talleyrand : « Nous faisons du présent, la Russie fait de l'avenir. »

En attendant, l'Europe me paraît bien malade et surtout les classes aristocratiques européennes. Au retour d'un voyage, sous l'Empire, on demandait à Rœderer ce qu'il avait vu dans les pays étrangers qu'il venait de parcourir. Il répondit : « J'y ai vu beaucoup de ducs sans ducats, et de princes sans principes. » Ah ! ma chère amie, où en serions-nous si les principes n'étaient pas toujours là pour suppléer aux personnes, et s'il fallait que nos vœux suivissent le cours de nos vicissitudes ! Quand on s'efforce de ne donner à chaque intérêt que le degré d'importance qui lui appartient, de ne sacrifier jamais la rigoureuse vérité à aucun avantage du moment, à aucune des chances du succès, on

est bien rarement découragé d'une opinion consciencieuse, ni détourné des voies qui peuvent la faire prévaloir un jour. Tenez-vous donc bien en garde, mon amie, contre les violences du langage qui inondent les salons ; lorsqu'une faute est sentie comme le plus affreux des malheurs, toute sévérité devient impossible, le châtiment la suivant de trop près. Ce mot même de mépris qui, dans les temps où nous vivons, vient se placer à l'ombre de quelques droits, devient une indignité lorsque l'humiliation est si profonde ; il me rappelle le mot d'une vertueuse Toulousaine à un jeune homme : « Je bénis Dieu de n'être pas si honnête femme que vous. »

Adieu, ma chère bonne amie ; j'ai attendu au dernier moment, mais voilà le soleil qui se fait chaud, et je vous écrirai au lieu de grelotter ; c'est pour moi la saison de toutes les améliorations, de tous les bons et doux loisirs. Embrassez ma chère Hélène.

Paris, 15 mars 1833.

Chère amie, quelque consternée que je fusse aux dernières nouvelles de Blaye, jamais je ne me suis sentie plus confiante dans les destinées de M. le duc de Bordeaux. Le courage de sa mère ne pouvait ajouter à ses droits et le dénoûment de son entreprise ne peut rien leur ôter. N'ayant jamais cru qu'une restauration pût se faire au moyen de l'initiative prise par des impatiences et des tentatives tout humaines, son mauvais succès ne m'a paru que devoir écarter pour longtemps des pensées aussi inefficaces que dangereuses. Si M. le

duc de Bordeaux doit revenir pour faire le bonheur de la France. le renouvellement de l'esprit du pays aurait dû le précéder : sa présence ne pourra être que la consécration des principes conservateurs de la société. Il y aurait alors bien plus qu'une question de dynastie, de légitimité : ce n'est pas seulement cette vérité politique, c'est toutes les autres vérités qui seraient en jeu. Mais ces hautes considérations, ces grands événements qui décident pour longtemps de la moralité des peuples, ce qui est beaucoup plus encore que leur prospérité, la Providence ne permet pas qu'on les provoque imprudemment ; elle se les réserve, en rendant simplement les hommes instruments dans l'action qu'elle règle selon les lois connues de sa seule sagesse. Il y a un moment où l'impulsion est donnée, où les hommes se sentent appelés à se prononcer, où les plus prudents et les plus sages sentent le devoir d'agir. On dit alors qu'ils obéissent à la force des choses. Eh bien ! c'est cette force des choses qui est l'impulsion divine et qui est le signal du moment venu. En descendant d'une région plus bas, je vous avoue, chère amie, que je ne pense pas que la captivité de Blaye soit de nature à faire un mal long et notable aux intérêts de M. le duc de Bordeaux ; cet échec, selon moi, a des inconvénients plus apparents que solides. Il ne faut pas se le dissimuler, de grands périls pour la cause d'Henry V étaient contenus dans la disposition du parti de M[me] la duchesse de Berry, qui se trouvait attirer à elle toutes les têtes chaudes, toutes les imaginations exaltées et fantasques, et leur donnait pour aliment les visions les plus chimériques dans l'avenir. Cette espèce de Camarilla, qui se groupait autour d'elle, ou rayonnait au

loin en formant autant de petits foyers d'intrigues et de commérages, se trouvera dissoute par ce terrible désappointement, et, sans doute, tout ce qui serait à désirer, c'est qu'elle ne pût se reconstituer jamais, car, en lui reprochant les imprudences du passé, on a bien le droit de la croire capable de compromettre l'avenir, encore une fois, encore mille fois, si elle avait à recommencer. Par le fait de ce qui vient de se passer, les royalistes qui veillent activement sur les droits et les intérêts de M. le duc de Bordeaux concentreront dans leur nombre réduit ce que la France peut compter de plus honorable par le caractère et de plus éclairé par l'intelligence. Ce conseil d'hommes dévoués et sages force l'opinion, par l'hommage même qu'elle leur rend, à respecter leurs convictions et par cela même la prépare à les admettre. Plus libres par l'éloignement d'une action double et souvent dominante, ils pourront mieux régler, mieux calculer leur marche et répondre davantage aux besoins de la raison publique, qui, hélas ! il faut le croire, finira par se frayer jour. Elle n'en fait pas mine jusqu'ici.

L'affaire du coup de pistolet et ses débats vous auront montré, chère amie, les dispositions générales dans tout ce qu'elles ont d'hostile. L'auditoire, ici, par l'improbation haineuse qui frappe tout ce qui vient de l'autorité, est un bien plus mauvais symptôme que les entreprises des accusés : c'est la société en regard de quelques individus. Vous retrouvez le même esprit dans les journaux, dans les pamphlets, dans les salles de spectacle et jusque dans les rues. L'Académie elle-même vient d'en donner un déplorable exemple dans la nomination de M. Tissot, démagogue, dont le nom se lie,

dit-on, aux scènes les plus sanglantes de la Révolution. C'est ce même M. Tissot qui disait à quelqu'un : Monsieur, vous portez la tête bien haute. Il lui fut répondu : — Au moins n'ai-je jamais porté que la mienne.

Paris, 4 avril 1833.

Chère bonne amie, ma dernière lettre aura répondu à plusieurs des questions que vous me faites, entre autres de savoir si les derniers événements pourront nuire aux intérêts de M. le duc de Bordeaux. Non, ils ne lui nuiront pas, je ne puis le croire ; ils ajournent sans doute toute tentative téméraire ; mais ce n'est pas le moment non plus d'affronter les périls d'une navigation que, même sans les écueils, de trop mauvais pilotes auraient achevé de rendre dangereuse. Il faut que tout mûrisse pour Henry V, en lui et hors de lui; il faut surtout qu'il ne soit pas menacé par l'impéritie des siens. Comme on le disait tout récemment dans un salon : — Ah ! que le duc de Bordeaux reviendrait aisément, s'il n'avait, en France, que ses ennemis ! — Au fond, bien des absurdités auxquelles je fais allusion sont profondément touchantes, mais elles prouvent aussi que l'idolâtrie ne devrait jamais se mêler à nos affections, même les plus respectables.

La prospérité commerciale commence à renaître ; toutefois je ne sais si cette prospérité recouvre un bien-être très vrai et très solide. Quant au gouvernement, ce qui le maintient, c'est de n'avoir pas un concurrent qui puisse faire valoir ses droits, et d'avoir dans ses ennemis, les républicains, les ennemis de tout le

monde : mais cela suffit pour vivoter sous l'influence des menaces renouvelées sans cesse, et non pour marcher dans un système régulier et soutenu. Le discours de M. Viennet, qui nous apprend, entre autres, qu'il est urgent et louable d'exploiter la cupidité dans l'intérêt public, est vraiment l'expression la plus vive et la plus exacte des difficultés qui pressent de toutes parts. *La légalité nous tue*, quel aveu et quel dilemme ! car si on est sûr de mourir en restant dans la légalité, on est sûr de se tuer en en sortant. Toute la marche se ressent de la nécessité de faire et de ne pas faire ; et on a beau appeler cela louvoyer, ce n'est pas aller assez vite pour échapper au canon ennemi. La politique étrangère est empreinte de la même vacillation. Ils sont éternellement tentés de tout ce qui peut leur faire prendre des airs de hauteur, une attitude d'arbitres européens, et au fond ils ne se soucient que d'une chose, c'est de durer, tellement, quellement, aux conditions les moins onéreuses possible. Le bien-être matériel, voilà ce qui est au fond de toutes les pensées. Comme je vous l'ai mandé déjà, chère amie, l'état du pays ne me paraît pas composer une amélioration prochaine dans son régime ; ce n'est pas l'édifice seulement qui est en question, c'est le sol qui manque sous les pieds, et la France n'est pas plus gouvernable aujourd'hui pour Henry V que pour Louis-Philippe. Il faut que les méchants soient réduits, que les bons s'assagissent. Je ne sais rien de plus honorable, de plus éclairé, de plus modéré que les hommes considérables à la tête du parti royaliste, et qui sont vraiment, avec l'objet de leurs vœux, l'espoir de la France ; mais la masse du parti n'est pas encore revenue, à beaucoup près, à la vérité de ce qui est et

de ce qui peut être. Cette masse est peu éducable ; on peut dire cela de beaucoup de masses dans beaucoup de pays ; mais la France ne pourra être sauvée que lorsqu'une petite catégorie d'honnêtes gens, un peu plus vaniteux et un peu plus niais qu'ils ne le croient, aura perdu beaucoup de ses prétentions et qu'elle ne songera plus à faire revivre le passé dans sa partie frivole et transitoire. Quelque chose qui arrive, les royalistes n'auront plus jamais, et tout au plus, que la nue propriété d'une restauration, et non son usufruit. Dans quelques jours, je vous parlerai de la *Gazette de France ;* aujourd'hui, chère bonne amie, je ne sais plus ce que je vous dis, tant je tombe de fatigue.

Paris, 11 avril 1833.

Ma santé, chère amie, n'a nullement souffert du carême et de sa fin laborieuse ; cela m'a fait conclure qu'il n'y a rien de profondément entamé dans une organisation qui se ploie et suffit encore à ce qu'on demande d'elle. Il faut convenir aussi que bien des consolations ont soutenu pendant ce saint temps ceux qui vivent d'elles ; depuis dix-sept ans que je connais Paris, je n'y avais encore vu ni une telle affluence dans les églises, ni un tel zèle. Combien la Restauration avec ses impulsions religieuses, avec les exemples de ses princes, a été loin d'obtenir de tels résultats ! La politique qui s'y mêlait pour les uns, l'ambition qui s'y mêlait pour les autres, étaient funestes au plus grand nombre qui, étranger à ces influences, mettait son point d'honneur à les braver. Et puis il faut faire

la part de l'esprit de contradiction se raidissant toujours contre le pouvoir. En France, on est plus difficilement qu'ailleurs de l'opinion de ceux qui règnent; et la coupable indifférence du gouvernement actuel est certes, par l'effet, plus utile à la religion que ne le serait sa piété. Singulier peuple, dont on n'a jamais le dernier mot ! Des ressources immenses se découvrent tout à côté des pertes les plus déplorables. Je ne sais rien de plus impudent, de plus audacieux que le parti perturbateur, mais, à coup sûr aussi, rien de plus insuffisant en principes que le parti réputé pour y défendre l'ordre et la stabilité. C'est la disposition du moment, c'est le plus léger incident qui décide, et l'on sent combien il est impossible que, à la longue et toujours, tant de défaillance morale n'échoue.

L'autre jour, le comte Pozzo est venu causer avec moi, et vraiment ces deux heures qu'il m'a données m'ont paru tout ce que je sais de plus piquant et de plus amusant. Il doit passer prodigieusement dans ses dépèches de cet esprit si original, si juste, si pittoresque dans son langage, si animé ; il fait vivre tout ce qu'il peint, et surtout sa pensée. Cet homme excellerait dans le genre des Mémoires, et s'il n'écrit pas les siens, c'est vraiment une perte à déplorer. On aurait pu dire la même chose de M. de Châteaubriand ; mais il n'a pas voulu laisser ce regret à la postérité, pas même à tous ses contemporains ; car, tout en renonçant à imprimer ses Mémoires de son vivant, il en fait des lectures qui, pour le moment, sont très goûtées, très suivies. C'est chez Mme Récamier qu'elles se font.

Paris, 2 septembre 1833.

Les journaux avaient tant parlé et depuis si longtemps du départ de notre Empereur, que, selon la louable coutume qu'ils m'ont fait prendre de révoquer en doute ce qu'ils affirment, j'ai eu autant et plus de surprise de ce voyage que si on n'en avait pas parlé. On lui avait fait prendre la tournure d'un congrès, et il semble que c'est précisément ce qu'on a jugé à propos d'éviter par des entrevues partielles. Dieu veuille que l'Empereur en retire la parfaite connaissance des hommes et des choses ! Il y a six mois encore, j'espérais que, dans le cas où il s'agirait de s'armer contre l'ennemi commun, l'élément révolutionnaire, les puissances du nord et de l'est de l'Europe offriraient pour la première fois le spectacle d'une entente qui exclurait toute ambition, toute vanité particulières, qui sacrifierait, sans réclamation, jusqu'aux intérêts personnels ; peut-être la stabilité, la durée de tout ce qui constitue le monde actuel était à ce prix. Mais pour cela, il faut savoir positivement où est le devoir des chefs de nations, l'action qu'ils doivent exercer sur leurs destinées, et jusqu'à quel point on doit faire taire, pour éloigner un avenir menaçant, ces douces et pressantes sollicitations qui invitent à jouir du présent. Les vieux rois veulent mourir dans leurs capitales ; leurs jeunes héritiers ont peut-être plus de passions et d'impatience que de principes. Dans l'état actuel des choses, d'après ce qu'on dit de l'Allemagne, de la disposition des gouvernants qui n'échappe point aux

agents de ce pays, il n'est sûrement pas probable que notre Empereur soit stimulé par les souverains qu'il va visiter.

Quand on se reporte seulement de quelques mois en arrière, on voit les pas de géant faits par l'esprit révolutionnaire ; il nous entraîne tous, et ceux qui s'en plaignent et ceux qui le nient, comme le mouvement de la terre inaperçu, continu et rapide. Le Portugal perdu sans ressources ; la Péninsule, qui nécessairement suivra son sort, déjà la proie des Anglais jusqu'au moment où la France s'appuiera sur l'Espagne régie par son influence ; la Belgique toute française ; la Suisse, au centre de l'Europe, faisait triompher l'élément démagogique s'ouvrant à lui, aplanissant devant lui tant d'obstacles matériels, encourageant du geste et de la voix toute l'Italie du nord, en même temps qu'elle offre à l'Allemagne du midi les plus dangereux exemples ; voilà, chère bonne amie, le produit de ces six derniers mois. Il consterne, et fait bien douter que l'on soit à temps, avec les moyens dont on dispose, hommes et choses, pour combattre avec avantage. Comme forces matérielles, les agitateurs disposent de moyens immenses. Cette France si refaite, redevenue si riche d'hommes et de prospérités de tout genre, pourrait sacrifier un million d'hommes et un milliard sans s'affaiblir et sans s'appauvrir. Les politiques de ce moment ne seraient pas mal représentés par le pauvre voyageur dans les hauteurs des Alpes, pressé entre l'avalanche qui fond sur sa tête et le précipice qui est à ses pieds ; aucune route n'est tracée ni pour avancer, ni pour reculer, et l'incertitude, l'ignorance, ajoutent leur poids à tant de maux positifs et si justement

redoutés. Mais n'oublions pas, chère amie, que ce monde, théâtre de si tristes ravages, d'aberrations si coupables, a besoin d'être éprouvé, et que de longs délais de la justice de Dieu sur la terre importent peu à son éternité. Les hommes sont devenus insouciants et dédaigneusement négligents du premier de leurs intérêts, de leur vocation d'êtres spirituels et immortels ; comment les avertissements qui leur sont donnés leur seraient-ils manifestes et sensibles, si ces avertissements ne les frappaient dans la partie encore vivante d'eux-mêmes, dans leur amour pour le bien-être, dans la possession, enfin, des biens qui les attachent à la terre ? Si Dieu les abandonnait spirituellement, le plus grand et le plus funeste des abandons, s'en apercevraient-ils ? Mais Dieu leur parle une langue que leur passion du moment leur rend intelligible, et les bons pâtissent avec les méchants. Dans l'enfance des nations comme dans celle des hommes, les punitions sont plus immédiates ; vous voyez pour les enfants, comme dans les contes chinois, toute action porter immédiatement son fruit naturel : le mal est puni, le bien récompensé. Mais, dans une société avancée comme la nôtre, si comblée de grâces et de lumières, dont elle aurait dû faire un meilleur usage, la Providence s'abstient longtemps de paraître ; elle abandonne les choses et les principes à leurs conséquences, et après avoir dit aux hommes cette terrible parole : — Faites, faites à vous tout seuls, — elle permet pour châtiment le succès dans le mal.

Paris, 24 décembre 1833.

Ma bonne chère amie, c'est hier à cinq heures que Labensky m'a remis votre si tendre et douloureuse lettre; il est dix heures, je rentre et je suis avertie que que le départ d'une estafette me permet de vous rassurer sur l'impression que redoutait votre parfaite amitié [1]. Bénissons Dieu de tout ce qu'il ordonne, de tout ce qu'il permet; bénissons-le surtout d'avoir assoupli notre cœur à sa volonté, de nous l'avoir fait aimer et vraiment vouloir. Chère amie, il n'y a dans ce monde que deux choses qui vaillent : aimer Dieu et faire son devoir; je crois que non seulement il est dangereux de reculer devant lui, mais plus pénible, et que les sacrifices exigés doivent être faits sans hésitation et sans arrière-pensée. J'ai bien souffert dans ma vie, mais, dans ces souffrances, j'ai appris à être heureuse, d'un bonheur que rien ne peut ôter, ni l'exil, ni surtout la mort. Ah! c'est bien vrai, celle-ci en France m'eût paru bien plus facile! Mais pour arriver dignement à la grande séparation, il faut qu'elle s'accomplisse en détail, et la seule voie sûre est celle où Dieu nous conduit. Chère amie, je ne vois que lui dans ce monde, et pas un homme, pas plus dans les événe-

[1] Mme Swetchine venait d'être avertie par Mme de Nesselrode que des inimitiés opiniâtres arrachaient à l'empereur Nicolas la révocation du permis de séjour en France, et faisaient même craindre des mesures plus rigoureuses, avec exil dans l'intérieur de la Russie et interdiction de paraître à Saint-Pétersbourg et à Moscou.

ments qui changent la destinée des empires que dans ceux qui décident du sort des individus ; avec cela, toutes les pensées sont de paix, de douceur et même de prière. Ma peine la plus vive est de prévoir l'effet de cette terrible nouvelle sur mon pauvre mari ; je tremble du ravage qu'elle peut causer. Je ne me le dissimule pas, il en sera profondément atteint, car, sous cette apparence d'indifférence paisible, la trace de quelques-unes de ses souffrances a toujours été ineffaçable. A soixante-seize ans, ce qui bouleverse les habitudes et toute l'existence est autrement difficile à supporter que dans l'âge moins avancé ; et puis son bon cœur souffrira pour le mien, il comptera mes peines et il ne sentira pas mes consolations. Chère amie, ne croyez-vous pas qu'une amie comme vous, comme la princesse Alexis, cet excellent et cher Léon, que tant de participation, tant de tendre et sincère sollicitude, ne soient pas une compensation ? Non, non, je ne suis pas ingrate ; je sens, dans le malheur, tout ce qui m'est donné, tout ce qui me reste, quand ce ne serait que l'espoir de nous retrouver un jour là où l'on ne se quitte plus ! Chère amie, il y a juste deux mois, j'ai vu mourir un saint [1], et ce saint était pour moi l'ami le plus tendre ; ce lit de mort m'a révélé avec plus de force de bien hautes vérités ; ces vérités que Dieu met à la portée des plus petits et des plus simples et qui ne demandent qu'un cœur docile. Ne soyez pas inquiète de ma santé ; souffrir ne fait pas de ravages ; la paix de l'âme les prévient tous, et à chaque effort s'attache un secours. Après tout ce que je redoute de dévorant dans

[1] L'abbé Desjardins.

la douleur de mon mari, mon plus grand chagrin, à moi, est la peine que je cause, celle que je ferai subir à ce qui m'aime. Mais tout n'est-il pas menacé de devenir affliction dans cette vie ?

Labensky, dans cette circonstance comme dans toutes les autres, m'a montré le cœur le meilleur et le plus dévoué; il me demande ma lettre pour l'estafette, ce qui m'oblige à la fermer précipitamment, quand j'aurais tant de choses à vous dire. Comptez toujours que je n'agirai et tâcherai de ne faire agir que par vos conseils ; vous n'avez à redouter ni résolution exaltée, ni précipitation ou demande hasardeuse ou irréfléchie ; nous discuterons à froid le parti qu'il y aura à prendre, comme le choix du lieu, puisque l'exclusion des deux capitales m'ôte la consolation d'être près de vous ou de m'en tenir rapprochée. J'en appelle à la rectitude et à l'énergie de votre caractère : soyez amie jusqu'au bout et amie sans faiblesse; éclairez-moi, sacrifiez-moi à moi-même, et préférez toujours, dans vos conseils, ces résolutions qui coûtent dans le moment, mais qu'on est si heureux d'avoir prises quand on les considère dans leur principe. Adieu ; je vous écrirai souvent par la poste pour vous donner simplement de mes nouvelles. En attendant, soyez bénie de toute la consolation que vous me donnez, de tout ce que vous faites pour moi ; c'est à Dieu que je lègue ma reconnaissance et ma dette.

Dites à Léon que c'est du fond de l'âme que je le remercie. Remerciez votre bonne sœur aussi, dites-lui que je compte entièrement sur son amitié. Et ma pauvre sœur à moi ! Elle sera plus malheureuse que moi-même. Grégoire a écrit une lettre parfaite à La-

bensky, à ce même triste sujet ; enfin, mon cœur est plus ému encore, plus reconnaissant qu'il n'est malheureux. Dites au comte que je suis pénétrée de sa bonté, que je m'y confie entièrement et que rien ne pourra jamais dépasser l'idée que j'en ai. Embrassez ma chère Hélène, Michel, Grégoire, Eugène ; dites-leur que je les remercie et les aime de la plus sincère affection.

Adieu, ma bonne chère amie, sûrement à bientôt.

Paris, 12 janvier 1834. [1]

Chère amie, j'ai écrit à la princesse Alexis Galitzin une longue lettre qui pourra suppléer aux détails qui m'auraient échappé dans celle-ci. Je la prie de ne parler de mon mari et de moi qu'en se concertant avec vous sur ce qu'il sera convenable de dire ; je m'en remets entièrement à vous deux. Rappelez-vous que si je n'ai pas la confiance au moins de travailler au mieux possible, je perds tout repos ; rappelez-vous que, quoique bien vivante et bien vivace, toutes mes forces, mes préoccupations sont pour un avenir qui ne peut manquer d'être prochain. Regardez la princesse Alexis comme ma seconde conscience ; je lui donne mes pleins pouvoirs, à la condition de les lui retirer si elle n'était pas assez sévère, seule manière pour la conscience de manquer de tendresse et d'affection.

C'est à Dieu que je parle surtout de ma reconnais-

[1] La plus grande partie de cette lettre, omise ici, est insérée dans la *Vie de Mme de Swetchine*, ch. XIV.

sance pour vous ; une amitié comme la vôtre est certainement une haute vertu à ses yeux. Je ne vous dis rien de la reconnaissance de mon mari : vous vous êtes arrangée pour que les paroles nous manquent.

Paris, 3 mai 1834.

J'ai revu le comte Léon, ma bonne chère amie, et son arrivée a été comme le signal d'une bien favorable modification de tout ce que notre situation avait de plus cruel. Il m'a apporté vos bonnes et consolantes paroles ; il y a joint les communications qui avaient été faites à Munich par ma sœur. Ce sont des dispositions rassurantes, inespérées, et tellement propres à nous rendre la sécurité de l'avenir, que j'oserais à peine les articuler ; c'est ce que j'évite à la lettre et même au fond de moi. Je redoute presque de sortir de mon chagrin, par la frayeur d'y rentrer ; ma joie est encore presque aussi triste que mes épreuves. Je suis comme ces masses prises de glace et qui lentement, bien lentement, cèdent à l'action de quelque chaleur. Je bénis Dieu et l'Empereur de me permettre de respirer, ne fût-ce que pour reprendre haleine ; et ma reconnaissance se concentre humblement dans le présent, sans me permettre un regard trop curieux sur ce qui viendra. Je vous ai écrit dans toute la sincérité de mon âme, dans toute sa bonne foi, dans tout son accord avec les éléments qui me composent, même dans ce premier moment, où j'aurais obéi immédiatement pour faire mon devoir et ne laisser aucun doute sur ma profonde et inaltérable soumission. Avec la grâce

de Dieu, j'aurais subi le martyre ; mais vous avez cru, chère bonne amie, que je serais tentée de le provoquer, et ceci n'est pas, je vous l'assure. Quoique éloignée du pays depuis tant d'années, aucun des liens qui m'y attachent ne s'est relâché ; je puis en être loin et non séparée. Pour échapper à ce malheur-là, j'aurais affronté tous les autres ; car il vaut encore mieux être étrangère dans son propre pays qu'en dissidence forcée avec l'autorité qu'on révère, au milieu d'un public bienveillant. Voilà, chère amie, quelles étaient mes impressions et mes pensées avant l'arrivée de Léon, avant cette lettre qui fait prendre corps à tout ce que vous suggéraient d'espérance ce cœur si avide du bien-être de vos amis et cette intelligence si pénétrante et si juste. A présent, je n'ai plus, secourus comme nous l'avons été dans notre plus pressante nécessité, qu'à remercier, et, dans le silence, l'obscurité à tâcher d'arriver et de me maintenir dans le bienheureux repos dont jouissent les oubliés. Mon seul désir, et je puis dire mon seul soin, est de faire de la vie qui me reste comme un noviciat de l'autre ; je puis bien dire devant Dieu que mon séjour ici m'est encore plus précieux pour y mourir que pour y vivre. Je suis sûre, chère amie, d'être approuvée par vous en vous disant que le premier emploi de ma tranquillité a été de faire passer mon foie sous une inspection sévère. Vous pensez bien que mes angoisses depuis cinq mois ont dû lui être pernicieuses ; jamais je n'avais tant souffert. Je me suis décidée alors à consulter sérieusement. Le foie a été trouvé trois fois et demie plus volumineux qu'il ne doit l'être ; il gêne ou déplace tout ce qui l'entoure ; c'est la cause de tant de ma-

laises pénibles, et particulièrement de l'impossibilité où je suis de rester dans mon lit au delà d'une heure ou d'une heure et demie de suite.

Votre tendre préoccupation des autres, bonne chère amie, vous aura soulagée de la douleur que vous portez en vous-même ; de nouveaux devoirs auront été votre consolation. C'est bien plus sur eux que sur le temps que je compte, par la raison qu'il y a une force en vous qui se peut détourner, mais qui ne saurait être vaincue. Ce qui m'inquiète encore plus que vos souffrances morales, c'est votre santé ; qu'avez-vous fait pour elle ? Le comte Medem est si heureux de l'idée de vous revoir, ainsi que le comte, que sa présence pourra vous faire du bien ; car, à votre insu même, vous resterez toujours sensible à l'attachement dont vous n'aurez pu douter. Vous compterez pour quelque chose aussi le plaisir de l'entendre : c'est un esprit, à la fois, prompt, juste et dont la portée est bien remarquable. Il me frappe toujours par le nombre de choses qu'il sait écarter, et la force des conclusions qu'il tire des points que sa sagacité lui signale ; tout cela, appuyé sur un caractère ferme et résolu, en acquiert une influence nouvelle. Je n'ai jamais vu un homme de son âge qui me parût destiné à aller plus loin. Il y a bien longtemps que je lui ai fait son horoscope, et vraiment pour cela il n'est pas besoin d'astrologie.

Chère amie, je ne vous en dis pas davantage ; je suis bien abattue et dans une mauvaise veine, mais pour rien au monde je n'aurais voulu remettre à vous dire que j'étais tranquille, doucement portée par de meilleures espérances : je sentais trop que je vous de-

vais les prémisses de ce contraste avec ce qui l'a précédé.

Paris, 1er juillet 1834.

Mon Dieu, qu'une bonne conversation par trimestre, puisqu'il faut être modeste et humble jusque dans ses désirs, me ferait du bien ! Ce sont bien les longues séparations qui oppressent ; Dieu veuille, du moins, qu'elles ne séparent jamais ! J'ai tant de choses à vous dire que je ne sais par quel bout commencer. Ah ! le plus entraînant encore de tous les sujets, est la crainte saisissante du plus affreux des crimes qui serait à la fois le plus grand des malheurs. On m'avait bien dit qu'une ténébreuse et infernale association avait été jusqu'à ce degré d'horreur, le régicide, mais j'étais loin de craindre que des informations mieux assurées vinssent renouveler de si douloureuses impressions. Combien vous avez raison sur l'inutilité de toutes les précautions : il n'en est pas qui préserve, mais Dieu garde celui qui est lui-même la sauvegarde et la plus sûre défense de son pays. Quand on voit les excès dans lesquels l'esprit de parti pousse les hommes, on prend dégoût et défiance des sentiments mêmes auxquels ils ont donné le nom de vertu ; le patriotisme, qui semblerait devoir bien inspirer, dans quels égarements n'a-t-il pas conduit jusqu'à des hommes qui auraient dû être gardés par des vérités plus hautes ? Ah ! chère amie, quelle triste terre que la nôtre, si on cesse un instant, un seul instant, de la considérer comme passage et initiation aux félicités et aux clartés d'un monde

meilleur ! J'avais deviné les impressions excitées en vous par la vue du triste et utile tableau de la mort de M... La pensée de la mort, si on veut bien la méditer, sert à tout ; elle servirait au besoin à régler ce qu'il y a de plus frivole après avoir réglé ce qu'il y a de plus grave et de plus sérieux. Vous vous sentez devenir bonne ; Dieu en soit béni. Je sais ce que vous voulez dire par là et vous-même, si vous voulez marcher dans cette voie, saurez toujours mieux l'immense et riche récolte qui vous y attend. Chère amie, de grandes qualités naturelles, des qualités les plus rares vous ont été accordées, mais ceci est un don ; avec la foi, ce premier des biens, ce plus efficace des moyens, vous a été accordée une autre grâce, celle d'arriver aux vertus chrétiennes, à ces vertus que l'on peut appeler surnaturelles, parce que la nature ne les apprend pas, parce qu'elles ne nous ont été révélées ni par la chair ni par le sang. Chère amie, mettez votre volonté droite, ferme, puissante, que j'appellerais volontiers incorruptible, tant je la crois sous la garde de l'âme la plus pure et la plus pieuse, mettez-la, dis-je, à vous approcher de Dieu, à y tendre sans cesse, et vous verrez si une transformation plus heureuse, plus pure, plus éclatante, aura jamais frappé votre âme. Chère amie, pardon de cet écart, ce n'est rien de ce que je voulais vous dire, mais que Dieu bénisse mes paroles !

Merci des nouvelles de mes neveux. Pauvres chers amis, quel bonheur c'eût été pour moi de pouvoir veiller sur eux ! mes efforts eussent seuls suffi à me récompenser.

Paris, 15 juillet 1834.

Chère amie. je vois que vous vous débattez comme un pauvre oiseau contre les barreaux de sa cage pour échapper à l'idée de la durée du gouvernement actuel, ici. Vraiment, espérer encore pour un avenir éloigné prouve bien la force cachée qui réside dans les principes. Tout ce qui se palpe, tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend est mille fois propre à faire croire la partie perdue à tout jamais ; et pourtant, la confiance contraire, sans pouvoir articuler un seul fait qui vienne à son secours, ne s'ébranle ni ne diminue. C'est vraiment le triomphe humain de l'insaisissable, un instinct qui imprime un caractère fugitif à une situation, et cela uniquement parce qu'elle est entachée de blâme.

Après tout ce que nous avons eu à subir l'année dernière à Blaye, on est venu fixer toutes nos préoccupations sur Prague. Vous aurez vu dans les journaux le renvoi de M. de Barande, précepteur de M. le duc de Bordeaux, son remplacement par deux hommes que je suis disposée assurément à croire très estimables, mais qui n'en sont pas moins très impopulaires en France. On dit de tous côtés que la duchesse de Guiche [1] avait apporté ces nouvelles en les accompagnant de l'improbation la plus vive. Là-dessus, division, colère, déchaînement dans les salons ; chacun

[1] Anne-Ida d'Orsay, duchesse de Guiche. Le duc de Guiche, duc de Gramont à la mort de son père, avait suivi la famille royale à Prague, ainsi que la duchesse de Guiche et ses enfants.

s'était choisi un objet particulier d'indignation, une victime enfin, les sacrificateurs se trouvant toujours en nombre dans la bonne compagnie. On dit que l'exaltation de Mmes de B. et de G. perçait dans toutes leurs paroles, que l'humeur, l'irritation, n'étaient pas moindres dans l'opposition, contraste que le monde offre constamment, tandis que la sincère affliction cherche le silence et l'obscurité. Puis tout ce bruit c'est trouvé suspendu tout à coup par la très simple observation que peut-être la nouvelle même était controuvée ; chose, comme il arrive toujours, à laquelle personne n'avait pensé. Nous en sommes là. Certes, je suis loin d'attribuer une importance décisive au renvoi d'un homme dont l'influence était particulièrement satisfaisante. D'après toute probabilité, ce que M. le duc de Bordeaux sera, il le sera, à quelques nuances près. fort indépendamment de son précepteur ; mais il est certain aussi que si les motifs les plus graves n'ont pas forcé au renvoi de M. de Barande, ce renvoi est une grande faute. Six ou sept années de soins établissaient prescription, et puis, je pense que plus on est élevé et plus il sied de consulter l'opinion générale quand ce n'est pas un devoir de la braver. Ce n'est pas en prenant une nation toujours à rebrousse-poil, qu'on peut arriver à s'en faire élire, et c'est bien le seul parti qui reste, puisque aucune souveraineté ne veut de secours étranger. En tout, chère amie, le parti monarchique donne un bien triste et bien rare exemple, celui d'une minorité qui se décime elle-même, qui se divise et se réduit sans cesse en nombre et en force. L'union est comme inhérente aux partis maltraités par la fortune ; comment les royalistes de France oublient-ils cette

première condition de tout espoir pour l'avenir ? Malgré cela, je persiste à croire que cet avenir leur appartient, ou du moins n'appartiendra pas au roi Louis-Philippe. Il me représente un soliveau qui s'enfonce bien dans la terre par son poids, mais qui ne peut prendre racine. Rien n'ajoute à sa consistance, parce qu'il ne gagne rien en vraie considération, les expédients mêmes dont il profite ne tournant pas à son avantage ; ils sauvent le moment et vont se placer comme un éternel reproche dans son avenir. C'est un dissipateur qui emprunte, qui grève tout ce qui n'est pas le présent, mais qui finit par payer. Du reste, il est certain qu'on éloigne ce moment par tout ce que la souplesse peut inspirer d'habiles tactiques. Hier, j'ai vu déplacer la table de marbre du piédestal qui attendait depuis si longtemps, sur la place de Louis XV, la statue de Louis XVI, et voici une particularité assez frappante que pourtant je ne vous rapporterais pas, si je ne l'avais vue moi-même pendant plusieurs jours consécutifs : le drapeau tricolore qui surmontait ce piédestal, au lieu de s'effacer en blanc sale, ne livrait plus au vent que sa partie bleue, si foncée qu'elle paraissait noire. Cela peut très bien s'expliquer : le drapeau, au milieu d'une place exposée à tous les vents, s'est vu entamer successivement, et la partie attenante au bois qui le porte étant la partie bleue, a résisté la dernière. Aussi n'en veux-je rien conclure de merveilleux et constater uniquement un effet singulier, qui ne saurait être un symbole sinistre que pour ceux qui trouvent la menace au fond de leur conscience.

Vous avez vu par les journaux les voyages successifs qui ont été faits à Prague. Le vieux chancelier de

Pastoret s'y rend actuellement avec son fils, et Mme de Pastoret les accompagne jusqu'au Rhin dont elle suivra le cours ; charmante excursion qu'elle aurait voulu que je fisse avec elle. On n'entend pas souffler M. de Châteaubriand ; il se renferme dans le silence, après avoir été parfaitement juste et convenable dans toutes ses paroles sur Prague, où, quoi qu'en disent les journaux, il a été très bien reçu par le Roi. Singulier homme que M. de Châteaubriand ! il les réunit tous ; la médaille du héros a son revers, et tous les instincts de la vertu se manifestent dans son âme, sans que, dans aucune ligne, son caractère ait assez de force pour le faire aller jusqu'au bout. On me contait un trait de lui qui le peint bien. Laborie [1], il y a quelques années, en parlant de Mme de Châteaubriand à son mari, se servit de l'expression : Cette bonne Mme de Châteaubriand. M. de Châteaubriand l'arrête et lui dit : « Dites une excellente femme et non pas une bonne femme. » En dernier lieu, Laborie, je ne sais à la suite de quoi, lui rappela cette rectification d'épithète : « Eh bien, reprit M. de Châteaubriand, si Mme de Châteaubriand, au lieu d'être une excellente femme, n'avait été qu'une bonne femme, les Bourbons seraient encore aux Tuileries. » Je crois bien que l'esprit de représailles de Mme de Châteaubriand, contre le roi Charles X, dont elle se faisait honneur comme orgueil

[1] M. Roux-Laborie, royaliste très dévoué et lié activement à l'histoire du parti royaliste, depuis les projets d'une seconde évasion de Louis XVI, après le 20 juin, jusqu'à la fin de la Restauration. Il fut l'un des propriétaires du *Journal des Débats*, à l'époque où ce journal défendait avec éclat les principes monarchiques.

blessé dans son mari, a beaucoup contribué à aigrir les inimitiés de celui-ci ; mais la fanfaronnade est de vouloir persuader que ses coups seuls avaient tout renversé. Hélas ! ce propos est bien le pendant du discours au Luxembourg, où, pour exprimer la puissance de la plume et de la sienne en particulier, il affirmait que, les Bourbons exilés, elle seule les rappellerait au bout de quelques mois. Rien n'est si commun que la vanité qui s'accuse cruellement en ne poursuivant qu'un triomphe. S'il est vrai qu'il eût dépendu de M. de Châteaubriand que les Bourbons fussent encore aux Tuileries, une cellule de trappiste ne devrait-elle pas être son seul asile ?

Vous devez être bien préoccupée des événements du Piémont. Je crains qu'ils ne soient graves, au moins comme symptômes ; presque à l'unanimité, on s'élève contre la sévérité du gouvernement. Le comte de Sales, que je vois souvent, est le plus équitable et le plus saintement vertueux des hommes ; il est très attristé de tout ce qui menace son pays [1].

Vous me dites, chère amie, que mes neveux s'amusent à Pétersbourg ; rappelez-leur que s'ils perdent leur temps, ce soit au moins pour s'amuser beaucoup ;

[1] Le roi Charles-Albert avait succédé en 1831, au roi Charles-Félix et inaugurait son règne par une extrême sévérité envers le parti libéral. Le comte de Sales, petit-neveu de saint François de Sales et dernier héritier de son nom, était un vieillard du plus noble aspect et de la plus attrayante vertu. Il a été donné au Piémont, avant d'entrer dans les voies révolutionnaires, d'être représenté à Paris par deux ambassadeurs, types accomplis de l'ancienne et vraie grandeur patricienne : le comte de Sales et le marquis Brignole.

le symptôme fâcheux est quand on ne le perd que pour s'en débarrasser. Je suis à bout de mes forces.

Paris, 20 septembre 1835.

Quelle gloire pour les diplomates s'ils venaient non pas à régénérer le monde, mais même à maintenir son humble *statu quo !* Je ne puis croire à la guerre ; tous les partis reculent devant ce qui est décisif, tous veulent que les événements seuls portent une responsabilité que personne ne veut assumer sur sa tête. Il y a dans cette disposition générale un profond sentiment des malheurs innombrables qui naîtraient d'une collision générale. Dans ce pays-ci même, si influencé par l'impression du moment, les colères s'agitent, bouillonnent peut-être au dedans, mais ne s'échappent point au dehors. Jamais la disposition belliqueuse de la France, son instinct martial ne m'a tant frappée. Je sais qu'ils ne résisteraient pas à un revers, mais qui peut dire qu'ils n'auraient pas de succès ? L'homme qui les gouverne faisant cause commune avec eux, partageant leurs ressentiments, leurs passions, leurs instincts, serait, pour le moment, l'homme qu'il leur faut. Car il ne faut pas se le dissimuler, c'est par là que Louis-Philippe convient au plus grand nombre, c'est en ne valant pas mieux que lui. Il convient au peuple français comme Voltaire convenait au siècle qu'il corrompait, parce qu'il en était le produit, l'expression. Une morale qui ne considère qu'une utilité matérielle, un de ces bons caractères qui ne se fâchent que lorsque l'impunité est assurée à leur colère, un

manque d'élévation qui met toutes les idées à la hauteur de celles de la tourbe, sont de puissants moyens de succès, auprès de l'esprit qui règne dans la société; il n'y a pas aujourd'hui un sentiment coupable ou bas qui ne vous assure la faveur de quelques millions d'hommes, et c'est de quoi donner à bien des gens des chances de popularité.

Paris, 11 novembre 1835.

Une longue causerie m'est interdite par l'état de mes pauvres yeux, qui portent l'endosse d'une douleur névralgique loin d'être encore dissipée. C'est une fâcheuse disposition à l'entrée de l'hiver, qui donne déjà une activité nouvelle à mes maux plus anciens et me laissera bien peu libre, d'après toute apparence. Mais il faut bien que tout se presse et s'aggrave vers le terme final, et les vides douloureux que nous laisse la perte de ce que nous aimions, et la destruction physique, et les afflictions et les sollicitudes de toutes sortes! Plus on se rapproche de la patrie et plus il faut que l'affranchissement qu'elle exige s'accomplisse. Voir briser ses liens, perdre ses appuis est toujours le déchirement le plus cruel pour nos pauvres cœurs: Mourir ou survivre! Voilà la grande loi que nous subissons et qui condamne notre volonté à fléchir en opposition d'un vœu qui lui serait si naturel.

Paris, 25 mai 1836.

J'ai appris avec grand plaisir, chère amie, votre

promotion [1], faveur si juste, tardive, mais dont la vraie bonne grâce a été de vous nommer seule ; c'était rendre l'acte plus libre et par conséquent plus flatteur, les fournées étant admirablement propres à confondre et à laisser perdre dans le nombre ceux pour qui on veut être équitable sans trop les distinguer. Les choses de ce monde émeuvent peu ceux qui en sont si loin, mais ici, ma chère amie, ma sensibilité s'ébranle un peu ; ce qui appartient naturellement à une position ne peut lui être refusé sans une sorte de dommage, et la convenance veut ce qui la complète. Cela va traverser vos projets de retraite et contrarier bien plus certainement encore tous vos goûts ; mais, chère amie, songez que rien ne vous affranchit, qu'il faut en porter la chaîne tout entière, et que tous les avantages de ce monde ont aussi leurs corvées et presque leur expiation. Je conviens avec vous que la présence dans le monde d'une femme qui n'est plus jeune est une chose monstrueuse, mais c'est quand elle y est en simple amateur, qu'elle se crée cette obligation au lieu de la subir, que sa vanité ou sa recherche du plaisir l'y conduit, et elle ne s'y trompe pas, pas plus que le monde, qui, en masse, a toujours l'esprit des plus habiles.

Les détails que vous me donnez sur les difficiles et compliquées circonstances où se trouve la princesse Alexis m'affectent et m'inquiètent pour elle [2]. Je sais

[1] Mme de Nesselrode venait d'être nommée dame à portrait, charge de cour qui autorise à porter comme une décoration le portrait de l'Empereur.

[2] La princesse Alexis Galitzin, devenue catholique, voyait quelques-uns de ses enfants et de ses petits-enfants menacés de mesures très rigoureuses pour avoir embrassé la même foi.

combien son âme si active est capable de donner à chaque intérêt distinct, combien tout vit en elle, et d'une vie trop consumante pour ses forces ; pourtant dans cet enlacement de difficultés, si beaucoup de menaces, de dangers et de perplexités sont à la surface, la plus grande des consolations est au fond, et certes ce n'est pas moi ici qui la plaindrais sans restriction. Elle a fait avec vous la part de ses peines terrestres, peines dont rien ne peut affranchir entièrement, elle l'a faite largement parce qu'elle était sûre que votre compassion l'entendrait, que votre courage moral éclairerait vos conseils, qu'il lui viendrait de vous, enfin, tout l'appui d'action que votre pouvoir comporte et qu'on peut attendre d'une âme généreuse et droite. Mais tout naturellement sûre de ne pouvoir être entendue, elle a dû retrancher, d'une autre part, avec vous, la joie intime, profonde, surhumaine, de voir dans la vérité ce qui lui appartient, joie que, après tout, elle préfère certainement à tout et quand même ! Si vous saviez, ma bien chère amie, combien l'âge, l'expérience de toutes choses, l'étude, la méditation confirment ceux qui ont marché avec la fidélité, du moins de l'intelligence et de la volonté, dans la voie qui m'est commune avec elle ! Vous sauriez combien le premier de tous les biens, la profonde paix de l'âme et le parfait accord de l'esprit avec la foi, laisse loin de lui toutes les considérations humaines. Ces sentiments n'empêchent ni le respect pour ceux qui ne pensent pas comme nous, ni la réserve, ni la prudence ; on sent surtout que pour les choses si hautes, Dieu se réserve l'initiative, que, sans mission spéciale, sans provocation directe, on doit se faire une

loi du silence, mais il n'en est pas moins vrai que, lorsque la conviction est réelle, souveraine, rien ne saurait être mis en balance avec elle et qu'entre ce qu'on croit être la vérité et l'erreur, il y a pour une âme élevée toute la distance qui sépare le temps de l'éternité. Cela n'exclut pas, je le répète, une sage modération, mais est-ce bien ce nom que l'on pourrait donner à la pusillanime et craintive prudence, qui empêcherait des parents de communiquer à leurs enfants ce qu'ils ont estimé au-dessus de tout prix pour eux-mêmes ? N'est-ce pas pour eux un imprescriptible devoir d'implanter le principe de leur bonheur pour ce monde et pour l'autre, dans de jeunes cœurs qui sont comme l'extension, l'effusion d'eux-mêmes ? Ici, chère amie, j'en appelle contre vous à la certitude que j'ai de ce que vous auriez fait vous-même, le point admis d'une entière, vivante et absolue conviction ; vous direz peut-être non, mais ce ne sera que du bout des lèvres, et la force et l'élévation de votre caractère me disent bien fort que vous n'eussiez jamais reculé devant la sincérité devant Dieu, et le sacrifice devant les hommes. Pardonnez-moi de vous tenir un langage si opposé à vos idées, mais vous avez touché cette corde, et certes vous n'avez pas attendu que je pusse, en vous répondant, dissimuler ou mutiler ma pensée. Je ne serais pas votre amie la plus dévouée, la plus inviolablement unie à votre âme que j'aime encore plus que vous-même, si je me sentais arrêtée par la crainte de vous déplaire.

Il est bien simple que, dans les mauvais moments, vous tourniez les yeux vers un ciel plus doux, mais pourquoi donc celui de Crimée ? Et une fois que

vous n'êtes pas à Pétersbourg, n'est-ce rien que de pouvoir joindre au soleil la chaleur d'une vieille amitié? Vous savez que la vraie confiance ne choisi pas!

Vichy, 27 juin 1836.

Chère amie, je suis ici d'avant-hier, heureuse de boire et de me baigner à cette source que je retrouve comme un ami qui ne m'a jamais fait que du bien. M. Prunelle me croit un peu d'eau dans la poitrine, seule explication de cette impossibilité sans cesse renouvelée de rester autrement que marchant ou debout. Au fond, c'est là, maintenant, la plus incommode de mes infirmités, et dont j'aimerais le mieux me trouver débarrassée avec l'enflure, si, après tout, on gagnait beaucoup à choisir, et que le vrai soulagement ne fût pas d'accepter. Voilà trois semaines que mon voyage ici est résolu ; vous l'avais-je mandé? Il y a plus de dix jours que j'aurais dû être ici ; mais j'ai été retardée, et même au moment d'y renoncer, par les mauvaises nouvelles que nous avons eues de Nadine. Elle était acheminée vers les Pyrénées, et Raymond de Ségur, retourné dans sa préfecture, avait été rappelé près d'elle par un surcroît d'inquiétude. Nous en avons eu la réaction, car il m'aurait été impossible de laisser mon mari seul sous la menace d'un malheur. Quelques jours après, les nouvelles devinrent plus rassurantes, et ayant pu mettre auprès de mon mari, pendant tout le temps de mon absence, un excellent ami à lui, qui avait été autrefois son aide-de-camp, et lui est

entièrement dévoué[1], j'ai cédé aux instances de Kappler.

Chère bonne amie, de quelque côté que je me tourne, je ne puis oser espérer que des sursis ; tous les horizons autour de moi sont ténébreux. Mon inquiétude pour ma pauvre sœur a été moins actuelle que les autres, et pourtant c'est la plus prononcée, la plus redoutable et peut-être la plus imminente. Ce qu'elle me mande de la santé de son mari est un état qui, absolument, ne peut durer. Il souffre, pauvre Grégoire, de cet horrible poids de l'irréparable ! Il devait aller à Carlsbad ; aujourd'hui, ma sœur me dit qu'il est retenu à Munich par la présence du roi Othon. Pour moi, je me renferme dans le silence, silence douloureux qui fait tout refouler sur soi-même, silence commandé, car là où l'action est impossible et la parole superflue, on doit le silence aux autres et à soi-même.

Je conçois, chère amie, la tristesse de Dmitri[2] en vous quittant ; il faut bien faire une part aux rêves de l'imagination et à ses entraînements ; mais je suis bien convaincue qu'en vous embrassant, il a senti que volontiers il serait revenu sur sa décision première. Vous ne l'auriez pas voulu, chère amie, et vous avez raison de conserver toujours et en toute occasion à votre admirable sentiment maternel le sublime caractère de désintéressement qui lui appartient. Il arrive de là que tout ce que vous savez sacrifier vous est

[1] M. de Tyran, ancien émigré français.

[2] Le comte Dmitri de Nesselrode, seul fils de la comtesse de Nesselrode, entreprenait alors un long voyage en Orient.

rendu au centuple, et que le devoir, dans vos enfants, a la noble attitude des mouvements les plus généreux et les plus libres.

Cahors, 1er août 1836.

Vous ne vous attendiez pas, ma chère bonne amie, à la date de cette lettre, ni au malheur qui m'a amenée ici ; la mort de Nadine, qui nous plonge dans l'affliction. Aux deux tiers de ma cure de Vichy, j'ai su son danger, et les derniers quinze jours n'ont été qu'une angoisse inexprimable, dont l'issue est la désolation de tout ce qui lui tenait de près. Il arrive dans les longues maladies ce qui est si douloureux dans les fins subites, c'est qu'on est pris au dépourvu ; on compte sur le temps par cela même qu'il s'en est écoulé beaucoup, et l'habitude d'un état équivaut presque à son ignorance. Cependant depuis six mois nous étions plus inquiets ; les nouvelles se succédaient sans cesse, et l'on craignait beaucoup pour l'automne. Raymond conservait quelque espoir, mais comme cet espoir s'affaiblissait toujours, je venais de prendre le parti d'aller le rejoindre dans les Pyrénées, lorsque la cruelle certitude vint nous frapper ! Je n'eus alors qu'une idée, parce que je ne pouvais avoir qu'une consolation, c'était de venir dans cette maison désolée, frappée au centre de toute sa vie. Vous ne pouvez imaginer rien de plus déchirant que la douleur du malheureux Raymond : douze années de l'union la plus intime qui fût jamais, pas un instant de cette longue durée qui ne fût, hors les inquiétudes de santé, le sentiment de la félicité la plus pure ! Elle s'est vue

mourir, elle a gardé pleine et entière connaissance jusqu'au dernier moment ; sa fin a été toute chrétienne. Ses dernières paroles à son mari et à ses enfants ont été les plus touchantes ; elles respiraient encore l'affection qui avait animé sa vie. Ce n'est pas seulement un profond regret que Raymond voue à sa mémoire, c'est aussi un profond respect ; il pleure, dans l'amie la plus tendre, la mère la plus intelligente et la plus sage. Il est impossible de voir des enfants mieux élevés, mieux conduits ; c'était un modèle de direction sur tous les points que cette éducation. Voilà ce qui est irréparable, et pourtant Dieu y suppléera, car il ne refuse le vrai nécessaire à aucun de ses enfants. Le bonheur n'est pas plus réparable, peut-être l'est-il moins encore ; mais on peut vivre sans lui, et sans lui la vie est encore belle pour ceux qui la savent bien employer.

Vichy m'avait fait ou commençait à me faire son bien accoutumé ; mais vous concevez, chère amie, que ce régime d'anxiétés et d'impressions douloureusement vives n'est pas celui des santés qui demanderaient le repos et le calme. La mienne se permet tout, elle est presque inventive ; après m'avoir laissé craindre l'hydropisie, elle s'est donné le plaisir de caprices sanguins qui ont fort déplu au médecin. Je suis comme les gens incendiés après avoir été submergés ; cependant je ne suis pas trop mal. Je compte, avant de retourner à Paris, faire une station à Tours ou à Versailles, et j'espère que mon mari consentira à s'y arrêter. Ma pensée de chaque instant est d'adoucir les chagrins de sa vieillesse si douloureusement éprouvée. Je vois avec bonheur qu'il aime toujours davantage mes soins,

et que sa bonté et sa parfaite douceur sont une partie de son bien méritant courage. Toutes ces angoisses, dans leur suite non interrompue, m'ont empêchée d'écrire à ma bien chère Hélène ; je vais le faire incessamment. Sa dernière lettre était charmante, bonne comme elle-même ; c'est tout dire de ce cœur que je connais si bien.

Merci de votre accueil à MM. de Falloux et de la Bouillerie. J'ai reçu une lettre de l'un de ces deux jeunes voyageurs, pleine de la reconnaissance la plus vive pour la bonté dont vous avez été pour eux. Ils sont enchantés de leur séjour à Saint-Pétersbourg, de tout ce qu'ils ont pu admirer ; ils comptent bien visiter l'intérieur de l'Empire. Ce sera un grand plaisir pour moi de les entendre me disant qu'ils vous ont vue.

Versailles, 7 septembre 1836.

Chère amie, voilà que je vous arrive avec un précieux autographe de ce bon Laborie, que vous ferez déchiffrer comme un palimpseste ou comme une dépêche, par quelque déchiffreur particulièrement habile. J'ai appelé ici ce cher excellent homme pour lui faire lire vos honorables et consolantes paroles ; il en pleurait de joie, il battait des pieds et des mains ; enfin il se trouvait, grâce à votre justice si merveilleusement relevée par votre bonté, le plus heureux des hommes. Deux jours après, je reçus la lettre que je vous envoie ; vous y verrez que son intention était qu'elle vous parvînt telle quelle. Je jouis de transcrire ce que je sais être de si bon aloi ; je jouis du mouve-

ment qui se fait en vous, de ces progrès aperçus par d'autres et qui depuis quelque temps me frappent beaucoup moi-même. La récompense d'une bonne action est une action meilleure. Votre admirable conduite dans les pénibles circonstances qui vous ont atteinte en Suisse, m'a paru toujours, depuis, comme une base nouvelle que vous donniez aux miséricordes d'en haut. C'est en restant fidèle à toutes les bonnes inspirations, en saisissant toutes les occasions de bien faire, que vous fixerez de plus en plus les grâces dont vous avez besoin, et aussi, chère amie, en examinant vos pensées, naturellement droites et hautes, à la lumière de l'Evangile, en les rectifiant d'après sa loi, laissant là celles du monde, si peu dignes d'une âme comme la vôtre. Nous ne pouvons pas tout changer ici-bas ; notre influence même est resserrée de tous les côtés. Mais ne transigeons jamais avec ce que la loi de Dieu défend ; que notre indulgence n'appelle et ne laisse jamais appeler devant nous bien ce qui est mal, et mal ce qui est bien. La seule tolérance possible est un silence affligé, après avoir exprimé sa désapprobation.

Depuis ma lettre de Cahors, je ne vous avais point écrit, et tout l'intervalle qui s'est écoulé m'a été bien pénible. D'abord de plus nombreuses souffrances, ensuite la fatigue du voyage, l'impossibilité de trouver à Tours, que j'avais considéré comme ma station de repos, un abri, au milieu de l'affluence, que, à notre insu, y attirait sa grande foire. Nous revînmes à Paris, mais ce ne fut que pour y toucher terre et venir ici dans un modeste réduit, qui nous met presque dans le parc de Louis XIV. Mon mari est fort content de ce

séjour ; nous y avons de l'air, de la liberté, de l'espace, de beaux ombrages, et c'est vraiment tout ce que l'on peut désirer quand on est vieux et malade. Ma sœur me mande que mon beau-frère se dit mieux ; Dieu veuille que ce ne soit pas illusoire ou trop passager !

Adieu, ma bonne chère amie ; quelle consolation pour moi de vous savoir bien ! Vous me le dites, et on me le confirme ; c'est ce qui fait que votre médecin, homme d'esprit, vous satisfait. En général, il n'y a de contents de la médecine comme science que les gens peu malades. Je vous embrasse de cœur et d'âme.

Paris, 27 janvier 1837.

Ma bien chère amie, c'est un certificat de vie que je vous envoie uniquement aujourd'hui ; les nouvelles de Grégoire me tiennent dans une angoisse inexprimable. L'arrivée de ma pauvre sœur a été affreuse ; elle ne se doutait de rien, et sa première impression a été que son mari n'avait pas trois jours à vivre. Il avait pris non seulement le soin de la tromper, mais il avait exigé qu'elle restât, sous la raison ou peut-être sous le prétexte du choléra, qui, selon lui, s'attaquait précisément aux enfants de l'âge de ceux que ma sœur avait emmenés. Jamais perplexité n'a été plus grande que la sienne ; elle s'est décidée à partir et contre les injonctions qu'elle recevait et contre les conseils de la raison, qui lui montraient tous les dangers du monde accumulés sur sa route. L'avis unanime est qu'il y avait tort et folie d'exposer ainsi sa vie et ses enfants ; mais quelque chose me disait que je ne devais pas la retenir, et elle-

même se sentait poussée par un mouvement irrésistible. La célérité de son voyage a été prodigieuse, et vous pouvez juger à quel point elle l'a bénie, au moment où le conflit des sentiments les plus douloureux laissait place encore à la sombre joie d'avoir échappé au plus grand de tous les malheurs, celui d'arriver trop tard ! Je ne doute pas que le congé demandé par Grégoire ne lui soit accordé ; mais ira-t-il jusqu'à ce mois de mars où la température, plus adoucie, lui permettrait d'entreprendre un voyage? Je vois que les médecins n'en espèrent rien ; ils n'ont pas même réussi à le dissimuler à ma pauvre sœur. Je ne connais pas de supplice comparable à celui qu'elle endure : à la fois toutes les menaces, toutes les douleurs, toutes les redoutables prévisions de l'avenir ! Que Dieu veuille venir à notre secours, comme courage du moins, si ce n'est comme allégement ! Je ne vis pas, chère amie, suspendue que je suis entre l'alarme donnée par la lettre reçue et l'alarme plus dévorante de la lettre attendue. En même temps, M. Tatischef avait demandé Eugène à son père ; celui-ci, après bien des hésitations, s'est décidé à le garder, et je suis bien sûre que cela sera compris et approuvé. Ma pauvre sœur le voyait avec déchirement s'éloigner du lit de son père mourant, sans oser insister pour qu'il restât, dans la crainte de révéler à Grégoire les lugubres pensées qu'inspire son état, lorsque Grégoire, répondant à sa propre pensée, se décida à garder son fils. « Il faut qu'il reste, dit-il, quand ce ne serait que pour mettre les scellés sur mes papiers après moi. » Bien d'autres paroles laissent supposer qu'il entrevoit son état, et qu'ainsi que la plupart des malades, il s'en distrait

moins qu'il ne lui coûte d'en convenir. Vous me plaindrez, chère amie, de ne pouvoir rejoindre ma sœur, ni quitter mon mari dans le profond abattement où il est ; votre compréhension de ce qu'on peut souffrir embrassera l'ensemble de cette terrible situation qui ne laisse pas plus de liberté à l'esprit qu'au cœur.

Voilà un temps énorme que je n'ai rien de vous ; je sais que vous allez bien, et c'est encore ce que j'aime le mieux de ce que vous pouvez faire pour moi. N'êtes-vous pas frappée chaque jour davantage de tout le néant de ce triste monde ? Une ombre me paraît plus douée de réalité ! Adieu, chère bonne amie ; vous savez que je vous aime, et en vous ce qui seul ne passera pas de vous.

Paris, 31 janvier 1837.

Chère amie, dans tout ce dernier intervalle, j'ai vécu beaucoup plus à Pétersbourg qu'à Paris ; il me semble dater encore de cette funeste nuit, et des croisées de votre appartement suivre le fléau destructeur, en déplorer les ravages [1] ! Quelle rapidité caractérise parti-

[1] Le palais d'hiver habité par la famille impériale venait d'être dévoré par les flammes. Dans les récits adressés à Mme Swetchine se trouvait un mot qui mérite d'être conservé. Le palais d'hiver est situé sur les bords de la Néva ; mais à cette époque de l'année la Néva n'est qu'un fleuve de marbre, et aucun effort ne parvient à en extraire une goutte d'eau. Lorsque tout secours fut reconnu impossible, l'empereur Nicolas se rendit dans l'hôtel du comte de Nesselrode, situé en face même du palais, et de là, le front collé sur la glace d'une fenêtre, il contemplait dans une morne stupeur cet immense désastre qu'aucune puissance, pas

culièrement le mal sous toutes ses formes : partout un instant pour détruire, et que de temps ne faut-il pas pour édifier, pour guérir, pour redresser et réparer ! Je ne puis encore me lasser de tous les détails qui nous arrivent successivement ; je lis tout, jusqu'aux articles les plus insignifiants, même après vos deux relations. Il semble vraiment qu'une grande imprévoyance, presque de l'incurie, a donné lieu à ce terrible événement ; mais c'est là un effet inévitable des longues sécurités : on se croit armé par la prescription contre le danger, et on ne l'apprend que lorsqu'il éclate. Je ne m'étonne pas de ce que vous me dites des rumeurs de Pétersbourg. Quand les masses sont émues par la douleur ou la colère, elles se hâtent toujours d'incorporer leur haine, d'accuser quelqu'un de leurs regrets ; c'est un mouvement aveugle qui a besoin, avant tout, d'une victime. Il semble que dans cette circonstance le prince Wolkonsky a porté la peine de cette disposition de tout public ; mais il est bien digne de l'Empereur, qui seul aurait eu le droit de marquer du mécontentement, d'adoucir la blessure en redoublant de générosité. Tout tient à la voie où l'on entre, et il est aussi naturel de s'irriter contre les personnes, quand on reste dans la région basse, que de fléchir et de se prosterner, quand on s'élève plus haut.

Tout ce que le temps et l'argent peuvent faire se trouvera magnifiquement réparé, mais que de choses

même la sienne, ne pouvait arrêter. On voulait et on n'osait l'arracher à cette désolante contemplation. La jeune grande-duchesse Olga s'avança enfin vers lui, s'approcha de son oreille et lui dit : « Mon père, c'est moins triste que si c'était une chaumière, car ce sera rebâti. »

qui ne se remplacent pas, du petit au grand, des souvenirs historiques à nos souvenirs particuliers ! Nos pertes les plus sensibles sont loin de se mesurer au poids des valeurs intrinsèques et généralement appréciées ; mais encore, sous ce rapport, le nombre infini d'objets sauvés atténue beaucoup la perte, et après tout, comme monument national, la conservation du Kremlin a été un plus grand bienfait que l'incendie du palais n'est un grand désastre.

Votre lettre, que j'ai apportée avec moi, est la première à laquelle je réponde, votre lettre du 2 octobre, chère lettre toute empreinte d'une amitié qui sent la mienne à travers tout ce que devaient amener d'incompréhensions les habitudes différentes et les longues séparations. Ajoutez à cela que je suis amie trop dévouée, trop fidèle à mon premier mouvement, pour être toujours une amie aimable, et que j'oublie presque toujours la flexibilité habile, dans l'ardeur de l'impression, qui ne me laisse distinguer que ce bien-être que j'achèterais au prix d'une partie du mien. Mais, comme on l'a si souvent remarqué, le contact de la supériorité de caractère et d'intelligence n'est pas seulement récréant, il est commode ; toutes les intentions sont pénétrées, assignées à leur vrai principe. Chère bonne amie, vous avez des mouvements de cœur qui me feraient aller au feu pour vous ; mais loin que cela m'arrache la moindre faiblesse, la moindre complaisance que je ne vous croirais pas utile, je sens que mes oppositions, si le cas échéait, n'en seraient que plus vives. Il y a beaucoup d'années que j'écrivais : « Un ami, c'est un être prêt à déplaire cent fois pour servir une fois ; » vous dites de même, et ce qu'il y a de

généreux dans votre âme ne souffrirait pas qu'il en fût autrement.

Paris, 18 mars, 1838.

Chère bonne amie, vous voulez que je vous parle politique ; c'est vraiment prendre presque le seul moyen de m'y faire penser. Au jugement de plusieurs, et entre autres de M. Royer Collard, la décrépitude monarchique avance, l'autorité perd chaque jour de sa domination. Cette Chambre, que vous croyez sous la séduction d'un dîner, d'un bal au château ou des places, quoique terne et sans caractère propre, n'est pas aussi malléable qu'elle paraît ; elle poursuit son œuvre, et, sans opposition systématique, tient pourtant fort peu compte du gouvernement. Ce qu'elle veut, c'est faire ce qui lui plaît ; et la majorité dont elle se croit sûre pour la conversion des rentes, question qui, depuis le soulèvement qu'elle a excité en 1826, a fait un si immense progrès, explique très bien, par l'impossibilité de lutter avec elle, comment le ministère n'en fait pas une question de cabinet. Si la question est résolue contrairement à l'opinion très connue du Roi, si son ministère est obligé de s'y soumettre et même peut-être de la porter lui-même à la Chambre des pairs, c'est pour le coup que le roi Louis-Philippe sera bien un roi constitutionnel. On veut bien qu'il conserve la force nécessaire pour défendre les intérêts, mais cette force, on la lui mesure parcimonieusement ; c'est la nécessité qui lui fait sa part, la seule nécessité, et nullement la confiance, le respect ou le prestige.

La société hérite bien un peu de ce qu'il a perdu ; mais reste à savoir si son assagissement progressif suffit pour qu'elle n'ait rien à craindre d'elle-même. Il est bien certain que chaque jour le besoin et l'amour du repos enseignent le discernement, l'appréciation de ses véritables intérêts et la nécessité de s'entendre pour repousser l'ennemi commun, les perturbateurs. La disposition actuelle des esprits est peut-être une de celles qui éloignent davantage la menace d'une catastrophe ; ce qui se faisait autrefois par bouleversement s'accomplit aujourd'hui à petit bruit, marche terre-à-terre, et se trouve conduit avec intelligence et modération. Quant aux attachements et souvenirs dynastiques, ils ont bien pâli ; le mal qui les ronge est au cœur, et ils s'éteignent chaque jour. Il n'y a place dans la préoccupation de personne pour M. le duc d'Orléans. Son mariage avant qu'il fût fait, son intérieur depuis, ont été l'objet de ces méchancetés que l'on s'efforce vainement de rendre gaies et qui me paraissent toujours, à moi, le sourire du diable. La vérité est, je le crois, qu'il n'y a rien à en dire, sinon que M[me] la duchesse d'Orléans est très positivement grosse et très souffrante, que son mari est naturellement fort empressé pour elle ; mais, hors de vrais commérages de ruelles, je ne vois plus rien à ajouter.

Paris, 13 avril 1838.

Vous voulez que je vous parle de M. Guizot, et que je vous donne le secret de sa vraie chute politique. Je crois, chère amie, que c'est une faute qui a révélé

l'état véritable, habituel, de l'intérieur ; un de ces accidents qui ne font autre chose que constater l'état général. M. de Lamartine vous a dit que la France s'ennuie ; que c'est cet ennui qui, de temps en temps, la pousse aux crises qui l'exposent. Eh bien ! M. Guizot, de temps en temps, s'impatiente comme la France s'ennuie, et alors se découvre cette plaie profonde et hideuse de l'ambition, et d'une ambition dévorante. Pour en renforcer les traits s'y joint la haine, haine active, qui, contenue pendant longtemps, a fini par se montrer incompressible, qui perce, éclate et quelquefois rugit. On vous a peut-être rapporté les fameux « Grève, crève ! » répondus par M. Guizot aux paroles de M. Molé, qui exprimaient une fatigue extrême qui lui rendait toute défense impossible. Voilà comme se dément l'empire sur soi-même, lorsque les jugements humains sont notre récompense ou notre appui. L'orgueil de M. Guizot a été mis en jeu et en souffrance de mille façons, d'abord en donnant la majorité au ministère de M. Molé, qui le reconnaissait alors. M. Guizot croyait bonnement qu'il lui conserverait ou lui retirerait le pouvoir selon son bon plaisir ; ceci, il l'a exprimé sans cesse, avec cette morgue doctrinaire qui est vraiment une nouvelle variété de la suffisance. M. Molé, qui de sa nature n'est pas plus endurant, du moment qu'il peut se passer de M. Guizot et de ses amis, les abreuva de dégoûts, les poursuivit, en particulier dans ces premières élections où le ministère a surtout combattu les partisans de la doctrine ; de là, dans l'âme de M. Guizot, la haine et tous ses ravages. Cette haine est devenue le point de départ, le mot d'ordre, et,

depuis la coalition, un abîme qui empêche irrévocablement toute espèce de rapprochement. Comme la haine à ce degré est aussi exclusive que l'amour, les répugnances, les mécontentements de M. Guizot pour M. Thiers, pour le côté gauche, s'en sont trouvés affaiblis, et ne pouvant user d'un autre moyen de destruction contre le ministère Molé, M. Guizot s'est retourné, s'est, pendant un moment surtout, presque livré à la gauche, pour vaincre et accabler l'ennemi commun. Il ne l'a fait qu'aux dépens de tous ses principes, de la ligne qu'il se glorifiait de suivre. Se joindre à l'ennemi dont on a signalé la direction coupable, les intentions perverses, est immoral, dit-on avec raison ; mais qu'y a-t-il de vraiment, de strictement moral dans la guerre des partis ? Pour cela, il n'y a qu'à voir leurs représentants, les journaux. Je crois bien que, pour le moment, M. Guizot n'est pas sans voir que sa défection l'a dépouillé d'une partie de sa force, qu'une fois stigmatisé d'une manière indélébile par les éloges de M. Odilon Barrot, qui dans un de ses discours l'a tout à fait salué du nom de complice, il n'a plus la pureté originelle dont il se flattait. Mais les sophismes ne manquent pas à l'orgueil, ni les prétextes spécieux, et quand il est humilié par une faute capitale et une erreur d'ensemble, il se reprend en détail, et croit qu'on se justifie parce qu'on arrive à tout expliquer. Ajoutez à cela que M. Guizot n'a pas seulement à se défendre de lui-même, mais encore contre toutes les suggestions passionnées de ses amis politiques, qui comptent parmi eux des imprudents, des brise-raison, des fanatiques, comme toutes les coteries

existantes. A cette raideur de barre de fer qui semble caractériser M. Guizot, il joint ce que le public ne sait pas toujours : beaucoup de faiblesse, qui le met à la merci de ses adulateurs, ce qui fait que dans sa conduite il y a souvent des mouvements qui ne sont pas de lui et qui le font passer d'un extrême à l'autre. Ce n'est pas assurément ce que doit faire l'homme d'Etat ; mais voilà précisément ce qui manque aux gouvernants de nos jours : cette autorité du commandement, qui, d'abord donnée d'en haut, s'appuie sur des principes. On vous aura dit, du reste, dans quel *statu quo* on demeurait encore ; les combinaisons se succèdent si rapidement, qu'il est impossible de prendre à celle du moment un intérêt qui ne saurait lui survivre. La scission contre M. Guizot et M. Thiers n'a jamais été irrévocable. M. Thiers, aux yeux de M. Guizot, a toujours été le seul homme qui, avec lui, M. Guizot, pouvait embrasser et satisfaire tous les intérêts, et toutes les sympathies de la France ; seulement, comme vous l'imaginez bien, à la condition de tenir le gouvernail et de forcer M. Thiers à nager dans ses eaux.

Paris, 26 juin 1838.

Combien je vous ai reconnue, chère amie, dans votre sollicitude pour le pauvre comte de Modène[1],

[1] Les descendants de l'ancienne maison de Raimond, en possession de la seigneurie de Modène, dans le comtat Venaissin, successivement érigée en baronnie, comté et marquisat, avaient, depuis plusieurs siècles, porté le nom de Modène. Le comte Charles de Modène prit du service en Russie à la suite de l'émi-

dans votre courageuse et si volontaire assiduité auprès de ce lit de mort ! Ce n'était pas pour vous un ami intime ; mais je suis persuadée que le pauvre mourant a bien jugé votre âme dans ce moment. Je le regrette ; il avait des qualités, et les inconvénients de son caractère n'ont jamais été fâcheux que pour lui-même. J'ai suivi vos instructions pour son malheureux frère. J'ai eu la première explosion de sa douleur ; elle était déchirante, mais certes pas davantage qu'elle ne l'est aujourd'hui ; il en est anéanti, il n'a pas figure humaine. Ce frère était tout ce qu'il aimait le plus au monde ; il ne s'était marié que pour lui faire plaisir, et la naissance de son fils était un bonheur qu'il reportait sur le chef de sa famille ; enfin jamais fils n'a surpassé sa tendresse dévouée. Le malheureux ! il ne pensait qu'à partir pour le rejoindre, et il avait repris une sorte d'espérance à la veille presque du coup fatal. Il a certainement vieilli de vingt ans dans ce peu de jours. J'ai encore appris, quoique très indirectement, que votre excellent cœur avait prévalu dans une autre occasion, piège nouveau qui vous a été tendu par la Providence : elle veut accroître vos mérites. Quand, en parlant de vous, on prononce le mot de réconciliation, ceux qui vous aiment savent ce que ce mot comprend en vous de franchise, d'étendue et d'efficacité. Soyez remerciée,

gration, épousa Élisabeth Soltikof, petite-nièce du maréchal prince de ce nom, et demeura à la cour de Russie, chambellan et écuyer des deux empereurs Alexandre et Nicolas. Son frère, le comte Amédée de Modène, avait quitté le service de Russie pour rentrer en France, et avait été promu au grade de maréchal de camp sous la Restauration.

chère bonne amie, d'avoir fait si bien, d'être toujours disposée à faire mieux ; c'est là, après ce que vous devez à Dieu, ce que vous devez le plus à vous-même.

Si jamais vous en trouvez le moment, remerciez le comte de l'attention qu'il a donnée à mes intérêts financiers. Je ne voudrais ni placements sur particuliers ni intérêt extra-légal. Je suis très contente de M. Turneyssen [1], et j'espère qu'il est content de moi ; mais encore à l'exception de vous, il ne m'est jamais arrivé de demander un service personnel, ou le secours seulement d'un avis qui obligerait d'y penser. Soit que je n'y reçoive pas d'encouragement, soit répugnance naturelle, j'occupe le moins que je puis de moi-même. Une chose également vraie, c'est que j'aurais une sorte d'éloignement à transporter ici mon peu d'argent ; j'aime autant que la dépendance où je suis de mon pays soit entière, et ne me mettre aucunement en garde contre rien de ce qui pourrait venir de lui.

Le lendemain du jour où je vous mandais que je n'avais encore rien de M. de la Ferronnays, il m'est arrivé expressément pour entendre parler de vous, et nous y avons passé rien moins que deux matinées entières. Quelques jours après, la princesse Liéven est venue me demander de vos nouvelles. J'ai été lui rendre sa visite, et son accueil m'a donné le bilan de ses ressources de société dans cette pénurie de la saison. Du reste, c'est une raison de plus pour la trouver, comme de coutume, très agréable, vive, na-

[1] Banquier à Paris.

turelle, disant avec une originalité sans recherche des choses qui se disent peu.

Combien vous êtes bonne d'avoir parlé à l'Empereur de ce projet de portes de bronze! Je serais heureuse qu'un artiste d'un aussi haut mérite que M. Triquetty pût arriver à donner tout essor à son admirable talent; mais ce n'est pas lui seulement qui m'intéresse : je serais bien contente aussi qu'un si magnifique objet d'art enrichît un de nos monuments. Ne le perdez pas de vue; je vous assure que ce serait une grande et belle chose.

Vous me demandez mes pensées pour cet automne, chère bonne amie; elles se tournent toutes vers une retraite complète que je n'aurais pu placer plus tôt, parce qu'il aurait fallu pour cela soumettre mon mari à une trop longue réclusion. Je ne convoite donc que la possession entière d'octobre et de novembre, enfin de n'entrer que le plus tard possible dans les habitudes de l'hiver; de plus, j'ai toujours le même goût pour la solitude et la campagne au plus fort du déclin de la nature. Les affinités de cette saison avec notre pauvre propre destinée quand l'âge nous presse me paraissent à la fois mystérieuses et douces : le crépuscule est si doux pour qui croit au réveil!

Adieu, embrassez pour moi Hélène.

Paris, 30 juillet 1838.

Chère amie, le parti que prend Mme *** de s'éloigner me paraît très sage, le prétexte excellent; je vous réponds qu'il aura toute la valeur d'une raison, si la

véritable n'est pas découverte, ce dont je serais bien fâchée. Vous pensez d'avance, avec les idées que vous me connaissez sur le mariage, que celui-là qui ne serait pas le bonheur de sa fille doit être évité avant tout ; mais ce qu'il faut mettre toute son attention à prévenir, c'est que, dans la générosité de la jeunesse en général et de son caractère en particulier, elle n'attache sa félicité à empêcher le malheur d'un autre, qu'elle ne s'exalte comme dévouement et que l'amour pour elle ne soit tout entier dans le sacrifice. Si la passion était établie dans son cœur, ancienne, bien constatée, il y aurait autre chose à dire. Mais, d'après les symptômes que vous me dites, j'y vois une sorte de prédisposition, de penchant à l'état d'impression vague, sans rien qui caractérise un sentiment prononcé. Il résulte de là que la facile condescendance, les fluctuations, l'attendrissement même, sont tout à fait à combattre et à écarter. Un tel mariage serait contraire à toutes les idées raisonnables, non pas seulement dans l'esprit du monde, mais dans sa sagesse. Vous me parlez d'un caractère honorable, d'un ensemble moral parfaitement satisfaisant, d'agrément dans les manières et l'esprit. J'accorde bien volontiers tout cela ; mais est-il donc assez certain que ces apparences soient de vraies qualités, que ces qualités s'élèvent à être de la vertu, et que cette vertu repose sur les principes qui seuls permettent de compter sur elle? Je ne veux pas me rendre trop sévère en lui reprochant sa déclaration, mais je vous avoue que je n'aime pas beaucoup les mouvements auxquels si ostensiblement il se livre, ni ces manifestations qui donnent l'occasion et le droit aux indifférents de nous parler de choses intimes.

L'empire sur soi-même n'est pas seulement la qualité qui se fait le plus respecter, mais encore celle qui touche davantage. Ce qui est vrai en général l'est bien plus ici, où les avantages qui sont en vue doivent mettre mal à l'aise la passion en inquiétant la délicatesse. Priez notre amie de ne pas m'en vouloir, si je froisse un peu son impression de compatissance et d'intérêt. Tous les cœurs de femme sont émus à la vue de sentiments passionnés, tous les cœurs de mère sont vaincus par ceux qu'inspirent des enfants chéris ; c'est vrai pour tout le monde, c'est bien plus vrai pour elle qui, à l'élévation des sentiments, joint quelque attrait pour le romanesque. C'est comme cela que nous l'estimons, c'est comme cela que nous l'aimons, mais seulement il ne faut pas, dans une circonstance si grave, lui laisser porter la peine de ses qualités.

Chère bonne amie, sans doute vous jugerez de tout ceci comme moi ; mais songez que si votre prudence et votre franchise ne vont pas jusqu'au bout, vous n'aurez rien fait. Pour cela il faut que vous écartiez, que vous rendiez impossible toute surprise de sensibilité, que vous imprimiez, avec toute la douceur et toute la fermeté compatibles avec la tendresse éclairée, l'impossibilité évidente d'une telle union. Ne songez qu'à une seule chose, et subordonnez-y les autres. De tous les éléments qui semblent composer le bonheur, voyez, chère amie, d'après tant d'exemples, combien il y en a qui sont fallacieux ? La plupart du temps qu'y a-t-il, dans un mariage d'amour, autre chose que la satisfaction de quelques moments ! Et la vie marche, au milieu de cela, avec ses devoirs, ses exigences ; elle presse de toutes parts, et si le refroidissement du

principe unique qui faisait vivre vient au milieu de tout cela, que reste-t-il? Non, ce n'est pas sur une espèce de fièvre que l'existence entière peut être calculée, et que sciemment on peut sacrifier les conditions qui réagissent sur la génération d'ensuite. Ce n'est pas soi seul qu'il faut voir dans un mariage, mais aussi les enfants qui en naîtront, et leur faire une part égale à celle qu'on a reçue de ses parents. Je vous traite en personne subjuguée, et votre meilleure amie se constitue votre partie adverse. Adieu, je vous écrirai souvent ; écrivez-moi vite.

Paris, 2 septembre 1838.

Je viens de recevoir enfin, chère bonne amie, votre petite lettre d'Odessa, moins fraîche que celle de Roxandre ; elle m'est arrivée plus tard, par la raison que vous avez pris la voie de la poste et qu'elle a profité du courrier. Dieu soit loué! vous avez laissé Mme *** en toute liberté d'esprit ; tout allait bien et même on ne saurait mieux, car en admettant qu'il y eût quelque effort de raison à manger, à dormir, à être gaie, à prendre à tout, cette raison et ce bon esprit se trouveront en plus d'une occasion. Je me confirme de plus en plus dans la consolante pensée que tout se bornait à quelque attrait excité par la reconnaissance ; ceci pouvait bien déjà avoir son danger, mais on a enrayé à temps, et me voilà sans inquiétude. C'est maintenant qu'il faut conjurer notre amie d'y mettre une grande prudence : il faut une si petite graine pour produire en peu de temps une longue tige ! Qu'elle écoute jusqu'aux inquiétudes les plus

sourdes de sa conscience maternelle, car il y a toujours quelque chose de vrai dans les malaises, et s'ils ne sont point un reproche, ils peuvent être une lumière.

J'ai su par Roxandre toute la joie que votre arrivée a causée à Odessa ; elle prétend que vous assisterez au mariage d'Eugène et irez jusqu'à Manzyr. Indépendamment du motif qui y appellera votre bonté, le lieu même vous intéressera sûrement. C'est une de ces créations dont le caractère est particulier et qui ne sont possibles que dans un pays tout à fait neuf. Je ne puis vous dire toute la consolation que me donne l'appréciation que l'on fait d'Eugène dans sa nouvelle famille, et d'une autre part, l'attachement qu'il a pris pour elle. Il est impossible de mettre plus de discernement du cœur dans son jugement sur Marie, et de mieux sentir ce qu'il y a d'attachant dans les qualités de son esprit et de son âme. Quand vous dites : Le ménage ne doit pas bouger d'ici avant qu'il n'ait pris une assiette, c'est de toute ma vieille expérience que je ratifie ces sages paroles. Vous pouvez juger quelle joie ce serait pour moi de revoir ici ces chers enfants ! Mais il m'est impossible de ne point m'effacer dans cette circonstance et de ne point sentir le préjudice qui peut être apporté au bonheur du ménage, aux goûts et aux habitudes qu'il est désirable de faire prendre à Eugène, par un voyage qui l'y arracherait trop tôt. C'est comme toutes les moissons du monde, il ne faut pas les couper en herbe, et ces choses ne prennent consistance que lorsqu'on les a laissées se concentrer et se rasseoir. J'ai mandé l'équivalent de ces observations à Roxandre et aussi à ma sœur ; j'ai besoin à la fois qu'elles me sachent reconnaissante au plus haut

degré de la part qu'elles veulent me faire, et aussi de m'en montrer digne en m'oubliant moi-même pour ne songer qu'au plus grand bien de tous.

Paris, 26 août 1839.

L'espoir de vous voir enfin, chère amie, me fait un bien immense. Voilà cinq semaines où j'aurais été bien fâchée de placer autre chose que l'attente et la disposition à aller aussi bien d'un côté que de l'autre. Vous comptez mes pas, et ne songez qu'à abréger ma route ; réellement vous y regardez de trop près ; la bonne volonté donne plus de force que vous ne croyez, et elle ne recule guère devant les difficultés. Jusqu'ici j'attends des nouvelles de ma nièce, et ne suis rassurée que parce qu'on m'affirme sa bonne santé, ce qui n'empêche pas un peu d'anxiété. Roxandre me disait qu'elle les avait décidés à revenir à Odessa, ce que rend plus utile encore la présence d'un médecin, ami de toute la famille, et qui a soigné Marie depuis sa naissance. Dès qu'elle sera remise, Roxandre se mettra en route ; elle s'arrêtera un peu en Allemagne, et elle se faisait une fête de vous y rencontrer. Je pense que ce sera dans la dernière moitié du mois d'octobre que je l'aurai ici, pour la garder tout l'hiver, et faire de cette année une année de grandes consolations. J'ai tant de choses à vous dire que cela équivaut à l'impossibilité complète d'écrire ; la plus petite question soulevée remuerait toutes les autres. Tranchez comme vous l'entendez et ne me faites point entrer pour une trop forte part dans vos considérations ;

j'obéirai à votre impulsion, qu'elle me fasse aller de droite ou de gauche. Le plus petit mot d'avis suffira. Une direction ferme et jamais blessante est la source des bons résultats. Il est incroyable jusqu'où l'on peut pousser la vérité, quand on sait la manier d'une main habile ; mais il faut que le cœur la conduise.

Paris, 9 mars 1840.

En attendant ce qui m'échappe, je touche, chère amie, à un triste moment : le départ de ma chère Hélène, qui décidément nous quitte demain. Au milieu de tout ce qui commande à Paris, de tout ce qui attire, de tout ce qui entraîne, vous ne sauriez vous faire idée du soin qu'a mis cette chère enfant pour me faire la plus grande part possible dans son temps si tourmenté, si disputé. Je l'ai vue presque tous les jours, et quand elle n'avait pu venir, elle y avait encore pensé. La tenir ici à demeure serait pour moi une jouissance centuplée ; car, dans ces courts passages, on est tout enfermé dans le moment présent, et les consolations qui n'ont pas un horizon plus étendu sont des plaisirs bien sombres. Mais tout cela est, pour nous, dans cette espèce de crépuscule où mille objets semblent surgir sans qu'aucun soit défini ou arrive à prendre corps.

Il y a très peu d'énigmes dont le mot soit plus cherché que le nom de l'ambassadeur ou du ministre qui nous doit venir ; car ce sont les trois termes en question, savoir : si nous restons comme nous sommes, ou bien si l'ambassadeur nous revient, lui ou un autre, enfin si nous ne descendrons pas d'un cran, fixés au

terme moyen d'un ministre dont la nomination ferait tant de peine à M. de Barante [1]. Jusqu'à ce que vous en ayez décidé, on passera de l'un de ces termes à l'autre, en multipliant les combinaisons et les noms de candidats, chacun les faisant et les refaisant à son gré comme tout ce dont on prétend s'occuper sans mission et sans donnée. Pour le moment, entre autres, règne dans la société, et je n'exclus pas ses différentes divisions, la persuasion qu'un mariage est définitivement arrêté entre M. le duc de Bordeaux et la grande-duchesse Olga, que toutes les conditions ont été stipulées et tous les obstacles surmontés. Quoique je sache les illusions que chaque parti dans son temps est apte à concevoir, j'ai quelque peine à me rendre raison, dans la portion la plus modérée et la plus raisonnable des légitimistes, d'un degré de confiance qui ressemble à la certitude, et de l'ignorance absolue où paraissent être encore nos compatriotes de ce même événement. Il y a peu de jours qu'ils n'en parlaient pas même entre eux, et le problème est encore de savoir comment, s'il y a quelque chose de vrai dans cette nouvelle, les lettres de Pétersbourg n'en disent rien qui puisse seulement mettre sur la voie, tandis qu'un autre canal laisse arriver des notions si formellement arrêtées.

Je ne vous ai encore presque rien dit, chère amie, de la comtesse Strogonof, dont l'abandon et la simplicité m'ont gagné le cœur [2]. Je suis vraiment touchée

[1] Le baron de Barante gardait le titre d'ambassadeur à Pétersbourg, mais il attendait à Paris, pour retourner à son poste, que l'empereur Nicolas renvoyât de son côté un ambassadeur en France.

[2] La comtesse Strogonof, née princesse Kotchoubey.

de sa manière parfaitement naturelle et affectueuse, qui m'a mise à l'aise bientôt, malgré que j'aie commencé par quelques-unes de ces préventions qui font qu'on se tient sur ses gardes. Elle a sûrement beaucoup d'esprit, de la justesse et de la pénétration ; mais si elle n'avait eu que cela, ma vieille expérience en eût été avertie. Ce que j'ai cru entrevoir bientôt, c'est une âme sérieuse ; avant de pénétrer dans ses profondeurs, on sent qu'elles existent. J'ai rarement vu, sans appui et sans secours extérieurs, une tendance plus prononcée à appliquer son intelligence à la connaissance de soi-même et de ses devoirs. Je crois vraiment que c'est une personne qui, ayant infiniment à faire, comme tous les gens qui comprennent leur véritable fin, avancera beaucoup, si Dieu lui prête vie. Elle plaît généralement aux personnes qui la voient ; elle a pris le bon parti en ne se prodiguant pas : ceux qu'elle désire connaître davantage l'en apprécient mieux, et les impressions qu'elle emportera seront plus formées, si elles sont moins nombreuses.

Si, par impossible, ma sœur était encore à Pétersbourg, soyez assez bonne pour la prier de m'apporter un almanach russe de la cour pour l'année 1842 ; mon mari en est toujours friand. Au défaut de ma sœur, c'est à vous, chère amie, que je le demande par un premier courrier.

Paris, 20 décembre 1841.

Chère amie, un mot seulement pour vous dire que j'ai reçu hier soir la nouvelle de votre première et si vive joie de grand'mère, et que je la sens toute vivante

dans mon cœur. Avoir commencé par un garçon, lui donner le nom de Charles et retrouver déjà sur son visage des traits de famille, est une vraie bonne grâce de la part de Marie [1].

Combien je m'attendais peu, chère amie, à ce que ma lettre trouverait encore ma sœur près de vous ! Voilà bien des jours qu'elle ne m'a écrit, et bien des détails me manquent. Elle est avec quatre fils, c'est déjà une compensation ; j'en voudrais trouver une autre dans l'espoir que, partant plus tard, elle aura peut-être un froid moins rigoureux pour le reste du voyage et très certainement des jours moins courts ; mais quand je pense à l'espace qu'elle a à parcourir pour venir jusqu'à moi, je m'en effraie encore. Du reste ce séjour de Pétersbourg, à cause de vous, chère bonne amie, a eu pour ma pauvre sœur de grands charmes, et j'ai beaucoup aimé pour elle le partage de ce que j'aime tant pour moi-même.

Chère amie, vous ai-je remerciée de ce charmant petit almanach que vous m'avez envoyé, almanach aux couleurs tendres de jeune marié et dont la destinée était de tomber, par votre grâce, dans un vieux ménage ?

Paris, 16 janvier 1842.

Chère bonne amie, nous sortons de peine, mais je mentirais si je me montrais à vous bien troublée par nos récentes alarmes [2] ; depuis dix ans, le feu a pris

[1] Marie de Nesselrode, mariée au baron de Seebach.

[2] Il s'agit encore ici de la rupture diplomatique entre la France et la Russie.

si souvent qu'on s'arme de sécurité contre le véritable incendie. Il n'y a peut-être eu de sincère dans toute cette affaire que l'humeur venue de notre côté, et dont on a infiniment limité les suites ; pour ce qui touche à l'attitude prise par M. Guizot, je croirais volontiers qu'il n'y entre pas plus de Russie ou de France que de Cochinchine. Au lieu de se préoccuper d'une prétendue offense, c'est aux Chambres qu'on préparait une réponse ; et cette manifestation altière m'a toujours paru une espèce d'argument victorieux que M. Guizot se met en mesure d'opposer aux hommes qui lui reprochent une politique timide ou abaissée. S'il ne s'était agi que de se poser fièrement devant l'Autriche ou l'Angleterre, c'eût été, à la vérité, un pas de fait ; mais il en serait resté encore un à faire, et braver même négativement l'empereur Nicolas, c'est se montrer fort contre toutes les réalités et contre tous les fantômes, de quoi par conséquent immortaliser une politique. Du reste, je vous l'avoue, chère amie, je n'aime pas davantage qu'à Pétersbourg on n'ait pas voulu se payer du prétexte présenté par M. Périer [1]. Il faut se garder, je crois, de donner la tournure d'une offense à un incident dont on ne veut pas précisément se fâcher ; et j'espère qu'il ressortira de ces anodines collisions, comme vérité pratique, qu'en procédés de ce genre, il faut toujours prendre les choses pour ce qu'on vous les offre.

Le début de M. de *** fera certainement du chagrin à son père. Je crois que les royalistes en masse eussent

[1] M. Casimir Périer, fils aîné de l'illustre homme d'Etat, était demeuré, après le départ de M. de Barante, chargé de la direction de l'ambassade à Saint-Pétersbourg.

bien mieux fait de ne se retirer d'aucune carrière, et de servir activement le pays partout où cela se pouvait honorablement ; mais, en admettant même cette direction imprimée à la masse, il y a toujours des noms que l'opinion eût dû mettre dans l'exception. Les noms des *** étaient un de ceux-là. Le parti ici a jeté les hauts cris ; M. de *** s'en est ému, ce qui ne me paraît pas bien raisonnable, car c'était à prévoir, et on ne pouvait s'attendre que des hommes passionnés et irritables, comme tous ceux qui composent ce qu'on appelle un parti, s'élevassent à la générosité de M. le duc de Bordeaux, qui, averti par M. de *** de la détermination de son fils, fit défendre à tous les journaux dont il dispose d'en mal parler.

Le prince Michel Galitzin manque infiniment à tous ses amis de Paris, et pour ma part, nous aurions encore ici plus de compatriotes, qu'ils ne me le rendraient pas. En femmes, nous sommes aussi bien partagés, et parmi celles-là, il me serait impossible, autant par goût que par reconnaissance, de ne pas mettre à part la comtesse Strogonof, venue à moi avec tant de bienveillance, que j'étais conquise avant que la suite donnée à sa bonne grâce ait complètement triomphé de mon étonnement. Je souligne ce mot, le seul vrai pour rendre mon impression : car mon âge, ma ligne, le sérieux de ma vie, qui me séparent du monde encore plus qu'en apparence je ne le suis, m'empêchent de comprendre par quel bout je puis convenir à une belle dame à l'apogée des prospérités du monde et de ce que l'Apôtre appelle *l'orgueil de la vie*. Enfin, je tranche le dilemme en me disant qu'il faut bien que ce qui est soit possible, et qu'on imaginerait difficilement qu'on

vienne chercher, sans mouvement sincère, une pauvre femme qui ne peut rien pour personne. Quant à ce que mon jugement en débrouille, je commence par lui trouver beaucoup d'esprit, beaucoup plus peut-être qu'elle n'en a mis en œuvre et que son horizon n'en a laissé déployer. Dans ce que je préjuge de son caractère, il y a encore pour moi bien des obscurités, traversées néanmoins par des éclairs ; on aperçoit une sorte de lutte entre l'esprit, qui entreprend sur le cœur, et l'imagination, qui n'est pas aussi absente qu'on pourrait le croire du conflit. Sous ces conditions-là, un caractère doit renfermer bien des secrets et des secrets pour lui-même ; car avant d'arriver à bien savoir ce qu'on est et ce qu'on veut, on peut s'abuser sincèrement sur ses vraies tendances et ses volontés. A l'âge et dans la position de la comtesse Strogonof, il y a un piège qui peut se dissimuler sous la forme d'une vertu : je veux parler de ce besoin d'existence considérable et influente que certaines femmes affichent personnellement, et que d'autres mettent à l'abri de leur zèle pour la carrière et la gloire d'un mari. Dans tous les cas, une femme qui s'identifie à l'ambition conjugale, même en satisfaisant la sienne, fait infiniment mieux que celle qui ne recherche et ne gratifie que sa propre vanité. Mais lorsqu'il serait vrai que certains écueils menacent plus ou moins les personnes engagées dans ces périlleuses navigations, je serais bien trompée s'il n'y avait pas quelque chose dans l'âme de la comtesse Strogonof qui, finalement, lui révélât le néant de tout ce qui n'est pas fruits de mérite solide et durable. J'ignore à quel point elle est aujourd'hui désabusée, mais elle me semble arrivée au moins à cette zone que

l'on traverse plus ou moins rapidement, et où, sans en avoir encore tout à fait fini avec le monde, il est irrévocablement démasqué et gâté pour tout ce qui tient à ses plaisirs et à ses prestiges. Je serais vraiment téméraire, chère amie, si je vous donnais ce que je vous dis là pour un jugement, dont presque toutes les bases me manquent ; les idées que je vous communique sont encore à l'état d'impressions, et vous savez que celles-ci, qui n'exigent qu'une vérité relative, ne sont soumises à aucune responsabilité.

Je suis toujours chargée pour vous d'une quantité de choses par la duchesse de Maillé [1], Mme de Saint-Simon et beaucoup d'autres. M. de la Bourdonnaye n'est point encore à Paris, mais je l'attends. Quant à vos gelinottes, dont mon mari me charge de vous remercier tendrement, je défie qu'on les mange plus fraîches et meilleures à Pétersbourg ; elles seront probablement parties gelées tout comme elles sont arrivées, et dès lors c'est l'histoire de la conservation du *mammouth* au pôle glacial. Chère amie, vous avez tout à fait régalé mon mari, vous m'avez sustentée pendant quatre jours, et le festin, pour être venu de si loin et de votre part, y a tout gagné.

Pendant que vous voulez bien vous occuper de ma cuisine, je dois vous dire que ma pauvre Thérèse est condamnée, je le crains bien, au moins à rester infirme toute sa vie. L'accident a été mal jugé, mal pris, hélas ! par sa faute à elle-même, et il est bien à redouter que le bras droit ne reprenne jamais sa force et son mouvement. C'est bien triste pour elle, mais à

[1] Blanche d'Argenteuil, duchesse de Maillé.

cette tristesse ne se joindra pas celle d'une séparation ; quoi qu'il en puisse être de son service, elle restera avec nous. Les larmes sont venues aux yeux de cette pauvre femme quand je lui ai dit votre souvenir si plein de bonté ; c'est à plusieurs reprises qu'elle m'a demandé de vous en remercier. Et cet intendant que vous avez perdu, perte énorme dans une maison comme la vôtre, l'avez-vous remplacé convenablement ? Ces événements domestiques restent généralement en dehors des soins de l'affection la plus sincère, et c'est à grand tort, car ils prennent une vraie place dans la vie réelle, et y laissent trace.

Chère amie, j'ai inauguré aujourd'hui vos pantoufles. Vous croirez peut-être que c'est par oubli de ma part que vous n'avez pas celles que je devais faire pour vous, mais ma tapisserie n'éclôt, comme les fleurs, qu'au printemps ou en été ; quelque étude que j'en aie faite, je n'ai jamais pu trouver dans mes journées d'hiver la possibilité de quelques points. Attendez donc, chère amie, comme vous m'attendez toujours, et je vous promets de me surpasser.

Paris 29 avril 1846.

Les jeunes compatriotes qui vous intéressent sont à Castellamare. Je ne regarderai jamais leurs succès mêmes comme un pis-aller ; ils ont beaucoup mieux à poursuivre que le bon parti qu'ils ont tiré de Naples. Je suis toujours effrayée de ces existences qui, quelque ravissantes qu'elles puissent être, pèchent par la solidité du fond : c'est trop courir après les fleurs de

la vie et ne pas soigner assez l'arbuste qui les donne. Malheur ou ennui, même selon le monde, à celui qui ne mène pas la vie comme une chose sérieuse ! Toutes les fois que l'on n'agit pas dans un but grave, on trouve qu'on n'en a pas assez ni pour son temps ni pour son argent.

La comtesse Strogonof vient de recevoir une lettre de vous, et je lui ai transmis la réponse que vous m'envoyiez sur la persécution de la Basilienne [1]. C'est un vrai dédale que cette affaire-là, et depuis qu'on s'en occupe, on est encore loin d'avoir le dernier mot. On ne se fait aucune idée de l'irascibilité pour ou contre que cette question a soulevée. Pour ma part, avec la conviction que prodigieusement de mal a été fait aux pauvres catholiques et qu'il est impossible que, sur une infinité de points, la violence ne se soit mêlée à la persécution sourde et organisée, j'ai toujours dit très hautement, au risque de blesser beaucoup de susceptibilités, qu'une foule de détails, dans cette histoire, m'ont paru incroyables, et que même sa contexture générale pouvait être discutée. A Dieu ne plaise que je soupçonne de mensonge la religieuse elle-même ! Tous ceux qui l'ont vue attestent que sa vue, ses blessures, sa simplicité pieuse et calme, per-

[1] L'opinion publique était alors vivement émue par l'évasion de plusieurs religieuses catholiques d'un couvent russe où l'on avait voulu les contraindre violemment à l'apostasie et où, sur leur refus, elles avaient subi les plus cruelles tortures. La principale d'entre elles, connue sous le nom de Mère Makrina, était parvenue à franchir la frontière russe, avait traversé l'Allemagne, l'Italie, et s'était placée sous la protection de Grégoire XVI, qui lui fit ouvrir un couvent romain, où elle vécut longtemps, objet de la vénération de ses compagnes.

suadent profondément ; mais il peut y avoir des exagérations, des ouï-dire donnés pour des faits personnels, de ces rêves qui assument dans les imaginations émues et montées toutes les apparences de la réalité, sans compter, dans une personne illettrée, toutes ces confusions de mémoire auxquelles on supplée comme on peut. Quand, dans des questions si compliquées, on cherche la vérité, on risque de déplaire à tous les partis extrêmes qui pardonnent si difficilement l'examen libre et consciencieux, et il faut bien affronter leur blâme ; mais au dedans de soi on est toujours entre deux écueils : la crainte de ne pas prendre assez vivement fait et cause pour les victimes, et celle d'être injuste pour le pouvoir. Du reste, à l'heure où je vous écris, la Russie a quelque trêve, et c'est l'Autriche qui fait les frais de l'indignation générale [1]. Il est certain que ces nouvelles de Galicie sont affreuses, les détails en font frémir ; et il faut convenir que la répression des délits politiques est achetée bien chèrement au prix d'encouragements donnés au moindre essai de bouleversement social. J'ai été heureuse de voir que dans la Pologne russe on avait fait précisément le contraire, et qu'au lieu d'une prime aux massacres, on avait puni exemplairement des paysans qui amenaient des prisonniers. D'après les détails qui viennent du nord, le ciel ne se rembrunit pas seulement, il est noir ; et ce n'est pas par le déploiement de la force matérielle toute

[1] L'Autriche, à la suite de mouvements très violents qui avaient éclaté en Galicie, s'était incorporé le dernier reste de la nationalité polonaise, la petite république et la ville de Cracovie. Le gouvernement autrichien était accusé d'avoir lui-même fomenté les troubles pour atteindre ce but.

seule qu'on réprime la tempête ! Quoi qu'on fasse, ce n'est pas la terre qui fournira ici un élément de vraie répression : toujours davantage il faudra compter avec les intérêts et les besoins du monde intellectuel. Qu'il me tarde de causer de tout cela avec vous, ma chère amie ! Bien des questions assurément nous divisent ; je n'en ai pas moins la conviction que nous ne nous choquerons jamais, par la raison que notre enjeu mutuel est cette droiture, cette franchise qui guérit les blessures en même temps qu'elle les fait. Avec toute autre personne, je serais embarrassée d'user si largement des privilèges de l'amitié ; mais je vous ai une reconnaissance si grande, j'ai en vous une telle confiance, enfin je vous aime tant que, prenant ce mot dans le sens de la liberté qu'il donne, selon saint Augustin : « Je vous aime et je fais ce que je veux, » c'est-à-dire que je fais passer avant vous et par vous ce qui n'importe qu'à moi seule.

La comtesse Strogonof est bien généreuse ou bien peu difficile d'être contente de la fréquence et de la suite de mes lettres. Je me suis bornée à quelques mots. Si on savait à quel point la confiance, l'abandon me deviennent de plus en plus étrangers, on n'en supposerait pas si aisément le caractère, dans les communications qui précisément y participent le moins. Il m'en coûterait trop de supposer que des protestations si vives et si renouvelées sont démenties par du mauvais vouloir ; mais entre croire qu'on vous trompe et croire qu'on vous aime, il y a un nombre infini de gradations et on va et vient dans le milieu sans approcher des deux extrêmes.

Il y a deux choses que j'approuve particulièrement

dans ce que vous me dites de votre santé : d'abord que n'ayant pas à vous plaindre de votre état général, vous glissiez sur les détails, sagesse la plus utile du monde à la santé, et puis, ce qui me ravit, c'est de vous voir joindre à cette pratique morale celle d'un régime sévère qu'il ne faut certainement pas exagérer, mais dont les exagérations mêmes, en fait de retranchement, sont loin de présenter le danger des inconvénients opposés. Moins on instrumente ce pauvre corps et mieux il s'en trouve, moins on y pense et moins il nous fait y penser, c'est un peu comme ces enfants dont les caprices tombent du moment qu'ils ne sont pas écoutés.

Paris, 20 septembre 1846.

Ma bonne chère amie, quelque accoutumée que je sois à souffrir, le degré de tristesse où me met votre départ me prend au dépourvu ; je ne puis comprendre comment un temps si court a pu me laisser reprendre à la douce impression de l'épanchement et de l'entière confiance : on dirait que c'est l'habitude qui m'est enlevée, tandis que c'est à peine un éclair de soulagement, qui me laisse ma nuit plus profonde. Chose étonnante ! tout, jusqu'à nos dissentiments si tranchés et si nombreux, ajoute en moi au sentiment que j'ai eu de votre affection ; car je sens qu'il la faut intense, substantielle et résistante pour couvrir et absorber les conséquences de douloureuses scissions ! Vous retrouver juste, généreuse, toujours sous le joug de la conscience dans votre lutte contre des répugnances et des préventions dont le propre est d'imposer silence à

l'équité et même d'y rendre inaccessible, est pour moi la plus vivante des consolations ; je me dis alors que, réciproquement, aucune contrainte, aucune arrière-pensée, ne peuvent se mettre entre nous, que tout ce qui nous rapproche est nous-mêmes, que tout ce qui nous sépare vient de causes extérieures plus fortes que notre double volonté, et que Dieu voit pour les bénir tous les efforts que vous faites pour chercher sa vérité et la reconnaître partout où elle frappe. Vous avez bien raison : comme il arrive de tout ce qui est inépuisable, nous ne nous sommes pas dit la moindre partie de ce que nous avions à nous dire. Je sens également comme vous ce besoin de se revoir, mille fois plus fort depuis qu'on s'est revu : que de douceurs auxquelles on reprend et dont l'impression avait été presque effacée ! Quand Dieu supplée à tout, on n'est pas tenté de se plaindre ; mais après une longue privation des douceurs humaines, on y rentre par une pente facile et rapide. Ah ! si le malheur de ne plus vous revoir m'est imposé, vous aurez pu juger, jusqu'au bout, de la puissance sur moi d'un souvenir qui fait partie de moi-même !

Ma sœur me charge de ses plus tendres amitiés, mon mari est à vos pieds. Que Dieu vous conduise et vous garde !

Paris, 28 septembre 1846.

Ma bien chère amie, je veux arriver en même temps que vous à Berlin, et je puis dire en toute vérité que ce ne sera qu'après vous avoir suivie sur toute la route, le cœur bien oppressé. Je me demande

quelquefois le sens mystérieux de cette marche de notre amitié tellement en raison inverse de la loi de notre pauvre terre. Tout était contre nous, et pourtant il est constant que ce lien d'affection n'a fait que se resserrer et que nulle séparation de part et d'autre n'a jamais été comme celle que nous venons de subir. Peut-être pressentons-nous que ce doit être la dernière ! Dans ce cas, ma part serait la bonne, car je dois vous précéder de beaucoup. S'il en était ordonné autrement, comme cette épreuve nous aurait appris à surmonter tout ce qui est surmontable, à tendre par une volonté forte à cette immense consolation, à la saluer de toute notre confiance et de toute notre joie ! Enfin, chère amie, s'il faut laisser tout entier notre avenir entre les mains de la miséricorde divine, du moins elle veut que nous exercions notre action dans le présent et que nous sauvions de l'absence tout ce qu'on peut lui arracher. Rapprochons-nous donc par des communications plus régulières et moins rares ; laissons l'épanchement venir malgré les obstacles : il est évident à mes yeux que c'est par la sincérité surtout que nos cœurs se sont touchés. Ce sont là nos atomes crochus. Tant de sujets sur lesquels il reste énormément à dire ont enfin été abordés, le bloc est dégrossi, et c'est à nous à présent, au soin que nous mettrons à persévérer dans la consolation du souvenir, que sera accordée la réalité de tous les biens accessibles à ceux qui sont privés du premier de tous. Vous m'écrirez sûrement de Berlin, quand ce ne serait que quelques mots ; vous me direz si vous êtes allée à Stuttgard, ce que vous avez fait dans l'intervalle, et surtout comment vous vous trouvez de santé ; je crains que vous n'ayez

plus eu le soleil pour compagnon de route et que tout s'en soit aggravé.

Jean [1] est ici pour quelques jours ; son regret de ne vous avoir pas rencontrée est très grand, et je l'ai vu tout ému quand je lui ai dit vos bienveillantes dispositions. J'ose vous assurer qu'elles n'auraient rien perdu à le voir, et que votre impression spontanée vous aurait rendu sensible ce qu'aucune expression ne peut rendre. Vraiment il y a des signes tout particuliers pour marquer au front ceux qui ont tout sacrifié à Dieu !

Paris, 26 octobre 1846.

Croyez-moi, chère bonne amie, s'il ne dépend pas de nous de rien ajouter, dans notre destinée, à notre bonheur positif, du moins nous pouvons agir négativement sur ce bonheur, en ôtant à nos peines, à leurs ravages, à leurs déchirements, sans rien enlever à leur profondeur, ni à leur durée. Rien n'est plus noble que la douleur ; nos cœurs, dans cette vallée de larmes, ont été faits pour elle ; mais par cela même qu'elle est l'essence de notre vie, elle ne doit en déranger ni l'ordre, ni l'économie.

[1] Le prince Jean Gagarin, fils du prince Serge Gagarin, cousin-germain des neveux de Mme Swetchine. Très jeune, il avait été appelé, par un rare mérite, au poste de secrétaire de l'ambassade russe à Paris. Après quelques années de vie diplomatique et de séjour en France, le prince Gagarin embrassa la foi catholique, puis entra, en 1843, dans la Compagnie de Jésus.

Paris, 20 janvier 1847.

J'ai eu votre lettre du 21 décembre, ma chère bonne amie, et la boîte aux six livres de thé, dont je vous remercie comme de la seule friandise passée dans mes habitudes. Ce qui m'est doux et ce qui m'est nécessaire me vient toujours de vous ; aussi, dans mes besoins, je ne me donne pas l'embarras du choix. Vous me paraissez un peu mieux de santé dans cette dernière lettre, et j'en augure mieux de l'hiver, sa première impression ne vous ayant pas été nuisible. Quant à moi, je vois jour par jour s'effacer le bénéfice de Tours ; la lutte est trop forte, les ennemis trop nombreux pour ne pas me surmonter ; l'appétit et le sommeil s'enfuient à tire-d'aile, et sont déjà remplacés par la fatigue. J'aurais peine à suffire à un seul ordre de préoccupations et de pensées, et j'en ai au moins trois, comme trois vies distinctes auxquelles il faut faire face. A quel point celle de ces trois vies qui est tout à fait extérieure n'est-elle point un mensonge perpétuel ? Quelle fixité inquiète, quelle contrainte de la pensée ne cache pas ce mouvement de l'esprit qui est pour tous ? Quand je sors de là pour rentrer dans ce monde fermé que je tiens sous clef, je me fais toujours l'effet de quelqu'un rentrant du bal qui se hâte de se défaire de son domino ; pourtant, grâce à Dieu, même dans le monde extérieur, je ne cesse pas de parler ma langue et de rester moi-même : seulement c'est un autre moi, un de ceux de cette triple existence dont je parlais plus haut.

Y a-t-il eu jamais quelque chose de mené comme

les affaires de la Suisse? Le rôle odieux est ici pour l'Angleterre ; mais celui de l'Autriche et de la France n'est guère flatteur. Quant aux manifestations de la joie romaine, il faut en écarter la piété ; la cause religieuse n'y était pour rien. Le Sunderbund n'a jamais eu aucun succès à Rome, ni même en Italie ; on n'y a jamais vu que l'Autriche, et non pas seulement ce qu'on appelle son absolutisme, mais des agressions ultérieures qui n'eussent pas manqué, en cas du succès de Lucerne. C'est comme pour ces pauvres jésuites, qu'on fait complices de tendances politiques et que l'Italie aujourd'hui poursuit de sa haine : comment cela finira-t-il? Ma plus vive sollicitude, comme vous pouvez le penser, est ici pour le Pape[1], qui, je l'espère de toute mon âme, sera gardé contre l'entraînement des circonstances par le sentiment si vivant qu'il a de ses devoirs. L'intelligence peut souvent être poussée dans des voies très dangereuses, mais on sait toujours ce que la conscience ne fera pas. De tous les princes de l'Italie, Charles-Albert est celui qui se montre le mieux ; mais on dit sa santé dans un état déplorable ; on doute que sa vie puisse se prolonger beaucoup.

Adieu, ma bonne chère amie, je vous reviendrai bientôt ; vous ne direz pas trop tôt?

Vichy, 12 août 1847.

Chère bonne amie, si j'avais su à temps que vous alliez à Wildbad au lieu de rester à Baden, je ne sais

[1] Jean Mastaï-Ferretti, né en 1792, avait succédé à Grégoire XVI, sous le nom de Pie IX, le 16 juin 1846.

ce que j'aurais fait pour une solitude où j'aurais eu le bonheur de vous retrouver ! Il est vrai que Vichy me convient parfaitement ; mais ce que j'y cherche surtout, c'est la liberté de mes goûts, l'exercice, le grand air, la vue des arbres, et les très-bonnes pauvres gens du pays. La vraie conquête de quelques mois passés à Tours rentre dans le même système. Tours est un climat excellent, c'est la Pise de France ; tout y est abondant, bon marché. Mon mari n'est pas très effarouché de cette retraite, quoique le mouvement extérieur lui soit plus nécessaire que jamais ; mais c'est un lieu nouveau, un centre d'excursions agréables, et déjà il fait des projets pour Nantes, qui, par le bateau à vapeur, est aux portes de Tours. Je pense qu'avec deux whist par semaine nous nous en tirerons très bien.

Je n'avais jamais entendu nommer Wildbad avant ces dernières années ; ces eaux sont de découverte nouvelle, n'est-ce pas ? D'après ce que vous me dites de leur aspect sévère et sauvage, je croirais volontiers à leur efficacité ; car, pour donner l'idée d'un profit substantiel, c'est quelque chose déjà qu'un lieu où l'on n'envoie pas les gens pour leur plaisir. Je comprends, chère amie, que le vôtre ait été un peu trop oublié, et que, sans vouloir ni du monde ni du bruit, vous vous soyez sentie un peu trop privée de vos ressources habituelles. Le pli fait on y tient, et pour tout ce qui a passé le méridien de la vie, continuer est le seul mouvement nécessaire. Notre Hélène est sous d'autres conditions ; aussi ne suis-je pas étonnée qu'elle ait mieux supporté que vous ce brusque et absolu sevrage. On aime dans la jeunesse tout ce qui

tranche, on aime à passer d'un extrême à l'autre, et la solitude, en particulier, a une saveur délicieuse, quand elle contraste parfaitement avec ce qui la précède et ce qui doit la suivre. Le mariage de *** m'a fait un très grand plaisir. Depuis l'hiver dernier, je lui avais prédit qu'il se remarierait. Je puis certifier qu'il avait eu des objections contre plusieurs mariages très convenables, n'y faisant qu'une seule et unique exception, Mlle X., qui lui avait laissé une impression mêlée de goût et d'estime. Si vous l'aviez vu à son départ de Paris, attristé, abattu ! et quel contraste avec ses lettres d'aujourd'hui ! Il m'a bien rappelé ce qui est plus ou moins dans tous les cœurs humains encore jeunes, et ce qu'exprimait si bien la naïve et ingénue franchise de Mme Z., quand, après ses premiers grands chagrins, elle me disait, en répondant aux consolations que je cherchais à lui donner : « C'est inutile, rien ne me consolera, rien ne me relèvera de mon abattement, jusqu'au jour où un sentiment nouveau maîtrisera mon cœur et lui rendra la vie qu'il a perdue. » Il était évident qu'à son âge notre jeune ami rechercherait encore un peu de bonheur, et si ce n'était pas généreux avant tout, rien ne serait plus habile à sa première belle-mère que d'être entrée dans ses vues, en les dirigeant sur la personne qui pouvait lui donner le plus de confiance dans l'intérêt du cher enfant qui lui reste. Comme la vue est claire quand le cœur est droit, bon et sensible, au lieu d'être passionné ! Une foule de mères, d'ailleurs très sincères, auraient cru faire preuve de la plus vive tendresse en se révoltant contre toute idée de mariage, et dans ce mouvement de sensibilité aveugle, tous

les intérêts subsistant encore se seraient trouvés submergés.

Vous me parlez des *Girondins*. Je viens d'avoir ici Mme de Lamartine, que j'estime et que j'aime, nos attitudes respectives restant bien nettement prises. Et les discours de Mâcon, qu'en avez-vous dit [1] ? A son insu même, M. de Lamartine fait de la popularité ; il court après la fortune qui l'attendait à sa porte. Que d'illusions dans ces aberrations ! et cela recouvert d'un si admirable, si sonore, si éclatant langage ! Il me rappelle toujours Luther disant qu'il y avait de très beaux diables étincelants et tout parés de belles plumes de paon et d'autruche. J'attends ici notre pauvre ami Alfred, qui a été souffrant tout cet hiver. Ce n'est pas seulement la politique qui met sur les dents, c'est tout ce qu'on mène de front ; on embrasse la charge de dix hommes, et on succombe sous le faix. Le docteur Butigny prétendait qu'à cinquante ans Mme de Staël était morte de la mort de Mathusalem, de vieillesse. Tout le monde en est là.

Paris, 20 janvier 1848.

Je ne me trouve jamais dans une difficulté grave, sans que ma pensée se tourne vers vous, ma chère amie ; vous êtes mon orient humain, et mes yeux, qui

[1] Ce qu'on appelait dans le langage politique d'alors la campagne des banquets était en pleine activité ; la fête offerte par la ville de Mâcon à M. de Lamartine s'était signalée entre toutes les autres du même genre

vous cherchent, savent cela de premier mouvement. J'aborderai un peu plus tard la grande résolution qu'il me faut prendre sur ma terre ; mais, en attendant, je voudrais bien que vous pussiez me dire si ces bruits d'émancipation ont enfin un sens vraiment consistant et positif, s'il y a immédiatement quelque chose à faire et si l'on peut prévenir le mouvement général au lieu de le suivre, ce qui tout simplement s'appelle obéir ? Est-il vrai que des ukases promulgués en dernier lieu changent déjà ou du moins modifient beaucoup les rapports entre les maîtres et les paysans ? Je vais mettre sur une petite feuille séparée les différents points qu'on me donne pour arrêtés ; comme ils ne me paraissent pas tout à fait compréhensibles ou exécutables, je pense qu'ils pourraient n'être pas présentés d'une manière exacte, ou que du moins ils demandent explication. C'est cette explication ou une confirmation que j'attends de votre bonté, chère amie ; vous aurez bien quelqu'un sous la main pour me la faire donner. L'éloignement du pays, au milieu de telles préoccupations, se fait sentir d'une manière bien pénible, et en tout je me trouve dans des perplexités qui, sans l'inquiétude où je serais en m'éloignant de mon mari, m'auraient fait faire sans balancer le voyage de Pétersbourg. Dans peu de jours, je reviendrai avec vous sur ce sujet.

Voilà, chère amie, que je découvre encore, malgré vous, un de vos beaux traits ! Une circonstance particulière m'a rapprochée d'une pauvre compatriote, Mme Arsenieff, appartenant de naissance à la petite Russie, dont vous avez été l'ange consolateur en Allemagne, où elle a eu le malheur de perdre une fille

unique. Il est impossible d'avoir conservé de votre charité une impression plus reconnaissante, de l'exprimer avec un accent plus affectueux et plus vrai. Cette pauvre femme porte en elle la nature du midi ; ce n'est pas la raison qui y domine, mais le cœur, qui marche trop souvent d'accord avec une imagination uniquement occupée à créer des chagrins et à les nourrir.

Au revoir, chère bonne amie. Nous avons froid, toujours un ciel de neige sans qu'il en tombe ; aujourd'hui, par extraordinaire, le vent chasse les nuages et ramène le soleil, toujours le si bienvenu !

Paris, 3 mars 1848.

On me propose, ma bien chère amie, une excellente occasion de vous écrire, et vous imaginez si je la saisis avec joie, particulièrement dans un moment où l'entière liberté n'est pas précisément dans les communications écrites ! La situation actuelle participe bien à ce caractère qui se retrouve souvent dans les grands événements, celui d'être moins compris à mesure qu'on s'en éloigne, et de voir ce qu'ils ont de mystérieux prévaloir sur tout le reste. Les gens qui l'ont faite, encore bien moins que ceux de 1830, ne s'y attendaient pas ; trois heures ont suffi, non pas seulement à briser, à faire disparaître une sorte de monarchie, mais encore à faire arriver à la surface la lie impure de la population et à la laisser seule maîtresse de la destinée générale ! Après le saisissement et la stupeur, on cherche à s'expliquer un si monstrueux bouleversement. En fait de raisons assignées, chacun a la sienne ; c'est l'obsti-

nation pour les uns, la peur pour les autres, cette succession de scandales criminels, qui ont achevé de dégrader la classe élevée, aux yeux du peuple. Tout cela aurait suffi peut-être pour faire descendre lentement, amener des perturbations, mais non sûrement pour frapper le coup terrible et solennel. Dans les circonstances des deux événements, avez-vous jamais rien vu de plus différemment semblable, de plus propre à nous montrer le second comme l'expiation du premier et la justice s'appesantissant sur la faute ? Il me semble que jamais Dieu n'a fait une plus éclatante apparition dans l'histoire ; et comme répondit quelqu'un à qui on croyait indiquer ici le doigt de Dieu : — Que dites-vous, le doigt de Dieu ? Ce sont bien les quatre doigts et le pouce. — Mais en reconnaissant cela comme justice d'en haut, je vous avoue que je n'en suis pas moins indignée de l'ingratitude du peuple de Paris, de sa haine effrénée pour un prince dont le régime n'a jamais été ni tyrannique ni violent, sous lequel la paix, la prospérité, le bien-être du pays s'étaient accrus, à qui, si le manque absolu de hauteur morale n'est pas compté, il n'y a pas un crime constitutionnel à reprocher, et dont l'égoïsme ou l'ambition, après tout, n'a ni fait couler les larmes, ni absorbé les sueurs de son peuple. Il y avait prodigieusement à combattre dans le système de Louis-Philippe ; il fallait résister particulièrement à ce qu'il caressait comme son utopie : ce bien-être matériel qu'exclusivement il élevait au-dessus des intérêts nobles et généreux ; mais l'opposition à une telle nature ne devait pas dépasser les proportions d'une juste indépendance, et n'aurait dû prendre de la force que ce qui en est nécessaire

pour présenter une digue au torrent. On a dit de Lally-Tollendal, qui était un très mauvais homme, mais qui avait péri sur l'échafaud par un jugement inique : *Tout le monde avait le droit de le frapper, excepté le bourreau.* Je retourne ici la phrase pour l'appliquer à Louis-Philippe : Excepté Dieu, personne ici n'avait le droit de le frapper. C'était à peine un roi en qui l'on pouvait atteindre la royauté, car dans sa personne elle avait terriblement décliné ! Aujourd'hui, ce n'est plus affaiblie, humiliée, menacée qu'elle est, c'est détruite ; mais je crains bien que la république ne soit pas prise plus au sérieux que ne l'a été la monarchie dans son existence douteuse depuis si longtemps. Ce que je cherche parmi les hommes politiques du jour, sans pouvoir le rencontrer, c'est un attachement vrai, profond, à un ordre politique quelconque, des convictions exclusives, cette ardeur, enfin, qui brûle au dedans pour la chose qu'on fait ou l'idée qu'on soutient. La république est revenue sur l'eau, par l'impossibilité manifeste de faire triompher aucune autre forme ou parti ; c'est un terrain neutre auquel personne ne pensait et qui, par cela même, peut réunir et faire marcher de conserve un plus grand nombre. Ce qu'on a vu ici, cette fois encore, c'est le péril commun rassemblant et, pour le moment du moins, confondant les éléments épars, souvent les plus dissemblables. La république a aujourd'hui toutes les adhésions, sincères pour la plupart, sans qu'il soit moins vrai ou moins probable que, à travers elle considérée comme passage, bien des gens ne se délectent déjà dans l'espoir d'arriver à la réalisation de leurs chimères respectives. Les légitimistes, en particulier, sont tout de flamme pour la

république. Si l'état actuel laisse accessible à bien des terreurs et menace d'une foule de sacrifices, la chute de l'ennemi commun met bien à l'aise certaine partie de ce pauvre cœur humain. Mais, à côté de cette satisfaction plus ou moins permise, que de pertes, que de perplexités, quel ténébreux avenir, que de perpétuelles menaces ! Les dangers de l'organisation intérieure, même pour aller jusqu'à l'Assemblée nationale, ne sont pas médiocres ; les embarras des finances sont grands. La question étrangère n'offre ni moins d'incertitudes, ni moins d'appréhensions. La guerre surgira-t-elle de tant de désordres et de conflits ? Je crois qu'on a parfaitement le droit d'affirmer qu'on ne la veut pas en France, et qu'on sera très éloigné de se montrer agressif, si la force des choses encore là n'en décide. L'Italie, voilà la grosse pierre d'achoppement ! Si les provinces lombardes donnent le signal, la France leur ira en aide ; mais cette guerre même, qui entre dans le goût, la faveur et l'assentiment de tant de gens, serait pourtant regardée comme un malheur, comme un cas extrême qui rejetterait le pays dans tous les hasards et toutes les chances funestes. Le désarmement de la troupe, désarmement si honteux, si inexplicable aux yeux de l'honneur militaire, apparaîtra de jour en jour à l'armée comme ignominieux. Le grand argument pour écarter cette impression est de dire qu'après tout on a reculé devant la guerre civile, et que des Français n'ont cédé qu'à des Français ; néanmoins, la conscience s'élève contre ce spécieux prétexte, et la troupe doit être pressée d'effacer les traces de ce sophisme. Ce qui est certain, c'est que si nous avons été protégés, défendus, sauvés, ce n'est pas à la force régulière que

nous le devons ; c'est l'école de Saint-Cyr, de Saumur, et par-dessus tout l'école Polytechnique, ce sont à peine des jeunes gens qui ont sauvé la France dans cette dernière crise. Jamais rien n'a été si étonnant et si vrai, et l'emblème de la seule gloire qui ait été recueillie dans cette lutte serait ces pierres antiques représentant un lion mâté et conduit par un enfant. Par quelque bout qu'il y arrive, sous peine d'un abaissement graduel et funeste, il faut que ce gouvernement fasse, dans un genre quelconque, de grandes choses, soit comme travaux de législation, de science ou d'art. Il faut que le pays se relève ou qu'il descende ; s'il reste en contact permanent avec la tourbe soulevée, il demeurera à son niveau. Une première grandeur et une première magnanimité ne lui ont pas manqué ; espérons que ce sera le diapason auquel tout le reste s'accordera. Deux beaux décrets sont déjà sortis de ce chaos qui compte aujourd'hui neuf jours : c'est l'abolition de la peine de mort pour délits politiques, et la suppression du serment qui n'est plus que la suppression du parjure. Il y a un bon sens suprême à en avoir délivré le peuple français, qui se familiarisait sur tous les points avec le mensonge. Ces deux décrets émanent bien évidemment de M. de Lamartine, à qui je ne puis, malgré tous mes griefs anciens et subsistant toujours, dénier l'élévation des vues, le courage civil et les magnanimes inspirations. Quelqu'un disait l'autre jour que, dans ses *Girondins*, il avait dressé le théâtre sur lequel il devait monter ; quoi qu'il en soit de l'influence exercée par son ouvrage, il ne s'épargne pas du moins pour réparer le mal qu'il a fait, et il est impossible, sous le fer des baïonnettes qui l'ont touché

l'autre jour à l'Hôtel-de-Ville, de s'être montré plus inflexible et plus de sang-froid. On dit que parmi les collègues de M. de Lamartine dans le gouvernement provisoire, il y a plusieurs hommes sages et honnêtes, et même un ou deux fort chrétiens. Ce qui est certain, c'est que les démonstrations du gouvernement jusqu'à présent sont loin d'être impies ; et c'est ce qui imprime à cette révolution-ci un caractère tout autre que celui de la révolution de 1830. J'avoue, pour ma part, que j'ai souffert de la première sans comparaison plus que de la seconde, et que le seul sac de Saint-Germain-l'Auxerrois et de l'Archevêché, avec toutes les horreurs qui l'ont suivi, m'a fait plus d'impression que la menaçante anarchie au milieu de laquelle nous avons vécu pendant plus d'une nuit et plus d'un jour. Le danger pour les individus et pour les fortunes particulières était assurément bien moindre à cette époque, mais la haine sacrilège était partout, tandis qu'il n'y en a pas trace cette fois-ci. Ce n'est pas, néanmoins, que les droits de la religion me paraissent, sous ce nouveau régime, devoir toujours être respectés ; ils seront lésés très probablement dans plus d'une des dispositions qui la touchent, mais du moins ce ne sera plus le cri de révolte et de haine dans les masses.

Après vous avoir entretenue bien au courant des intérêts publics, je veux que vous sachiez ce que je fais de ma personne, et pour cela il me suffit de vous rappeler ce que vous m'avez vu faire. La vieillesse a cela de très bon, c'est qu'elle laisse presque nécessairement en toutes choses l'initiative à Dieu ; comme elle exécuterait mal ou difficilement, elle invente peu, elle attend que les choses et les personnes viennent la chercher.

C'est plus que jamais, chère amie, l'attitude que je me donne. En dehors de l'Eglise et de ses œuvres, je rétrécis mon cercle autant que possible ; j'ai habituellement le choix et le nombre nécessaire à une conversation nourrie, et je ne disconviens pas que j'y prends plaisir, mais quant à tout le reste, je me tiens sur la réserve. Vous savez que M. et Mme de Lamartine ont toujours été excellents pour moi, lui très bienveillant, Mme de Lamartine confiante et affectueuse ; j'espère qu'ils me conserveront ces dispositions, mais, tout en ne les déméritant pas, je ne ferai rien pour les alimenter. Le jour où j'ai su la terrible scène de l'Hôtel-de-ville et les justes et vives transes de Mme de Lamartine, je suis allée la voir ; depuis, je n'y suis pas retournée. Je vous dis cela parce que, au milieu des gens qui écrivent et qui nomment à tort et à travers, je puis être mise en jeu d'une manière peu exacte, ce qui me fait prendre les devants. A cela, il faut que j'ajoute un avertissement que je recommande particulièrement à votre attention, c'est la prière que sous aucun prétexte vous ne communiquiez les lettres que je vous écris, ni ne citiez en me nommant ce que je vous mande ; je n'y fais aucune exception. Je puis bien dire qu'il n'est pas un de mes jugements ni une de mes pensées qui ne puissent paraître devant Dieu comme sincérité, et même être publiés sur les toits sans manquer à la prudence ; mais il y a presque toujours dans les choses rapportées le danger d'interprétations fausses, la supposition quelquefois fâcheuse de cela même qu'on retranche. Avec vous, ma pensée est à l'état libre et vrai ; cette confiance en vous ne fait qu'augmenter, mais, je l'avoue, en raison inverse de celle que m'ins-

pire la très grande majorité de la gent humaine.

Paris, 18 mars 1848.

Chère amie, le mode, la rapidité, le caractère de cette espèce de trombe politique qui a tout changé en quelques heures, m'ont jetée comme tout le monde dans la stupéfaction, sans que le fait même de la disparition de ce gouvernement m'ait fort surprise. Aussi frappée que personne de l'ingratitude de ceux qui n'ont su ni le défendre, ni même protéger sa fuite, il me faut bien convenir que dans son oubli des questions populaires, dans son acquiescement à un système qui n'était pas exempt de corruption, et dans le mouvement de cupidité qu'il avait imprimé, il y a de graves reproches auxquels on ne peut répondre. Conçoit-on, après tant de preuves d'habileté, l'illusion où était Louis-Philippe sur les dispositions publiques? Les fumées du pouvoir avaient porté à la tête de bien des gens dont l'aveuglement était plus extraordinaire encore. On ne savait rien de la France, et ce qu'il y a de pis, c'est qu'on n'en voulait plus rien savoir. On regardait en Europe, et on ne voyait plus que la diplomatie, dont les suffrages comptaient seuls. On avait fini par se distraire de toute autre préoccupation où il était souvent impossible d'aborder les passants pour les vraies affaires du pays. La vanité joue de mauvais tours, même à l'orgueil! Il suffirait pour expliquer tout cela de la durée au pouvoir, car la durée en France est un danger comme elle est une force ailleurs.

On a dit avec assez de justesse que la République était entrée par une porte qu'on avait oublié de fermer ; mais c'est que personne n'avait eu l'idée de son intrusion. Rien ne saurait être plus oiseux que la distinction des républicains de la veille et des républicains du lendemain, parce que la veille il y avait des radicaux, des communistes, une foule de gens de désordre, mais pas de républicains comme forme et système de gouvernement. Ils reconnaissent bien que la République, comme constitution et système politique, n'existait pas dans les intelligences. Elle n'est donc pas mûre, et nous nous en apercevons, car les mesures prises pour mûrir hâtivement ce beau fruit sont passablement acerbes. Les premiers jours on sortait d'un tel effroi, d'un tel abasourdissement que, par comparaison, on croyait pouvoir respirer, mais l'air libre dans nos poumons n'y a pas circulé longtemps, et nous sommes vite entrés dans la voie de l'intimidation. Ce revirement de bord si prompt s'explique peut-être, à la rigueur : la République, dans les huit premiers jours, était un terrain neutre sur lequel se mettaient au large toutes les espérances. Rien n'en était défini et on décidait à son plaisir. Chacun tirait de son côté et il aurait bien pu se faire que de cette République si bien travaillée on eût confisqué jusqu'au nom. Les inconvénients qui auraient pu naître de cette division des esprits portés à l'extrême sont faciles à apprécier, mais je pense que pour les combattre on aurait pu user de moyens plus moraux, moins dangereux par cela même, moins subversifs de toute notion de droit et de justice. Il est évident que, aujourd'hui, hors de la République, il n'y a en France de possible que l'anar-

chie. Henri V et la régence à beaucoup près ne se partageraient pas la France, il y a contre eux d'abord le grand nombre de gens qui n'en veulent pas, et puis le parti qu'aurait pour lui le prince de Joinville, la poignée d'hommes qui pourrait grossir, en qui vivent les souvenirs personnifiés dans le prince Louis et même dans un fils de Murat qui traverse, dit-on, l'Atlantique à la hâte, si ce n'est à la nage. Si donc la guerre civile est possible dans ce pays, et les meilleurs esprits doutent qu'on y échappe, elle ne l'est que dans le sein même de la République, entre les éléments de 89 et ceux de 93, entre le gouvernement de l'ignoble violence et celui de la raison publique, entre la loi agraire et le respect de la propriété.

Depuis quelque temps déjà, les symptômes de cette grande division s'annoncent. Hier lundi 17, nous avons eu un moment d'explosion, on s'agite encore aujourd'hui. La garde nationale, la mobile, la banlieue, composées de gens qui presque tous ont à perdre, se mettent enfin en devoir de résister. Il est bien à craindre que de sanglantes collisions devront s'ensuivre et qu'on ne pourra plus dire avec M. de Châteaubriand : — C'est étonnant, le feu est partout et rien ne brûle !

Toute lutte violente amène des malheurs, mais, même en ne les évitant pas, j'ai peine à croire qu'il y ait danger de massacres, ou même d'assassinats juridiques, comme dans la première Révolution. Ce n'est pas seulement l'abolition de la peine de mort qui me rassure, c'est que le vent ne souffle pas de ce côté. Si l'on tue, on ne tuera que les bourses, déjà bien malades avant qu'on y ait touché.

Ce qui nous protège jusqu'ici est un instinct d'honnêteté et de délicatesse indéfinissable, car pour la masse cet instinct n'a pas le devoir pour racine, ni aucune morale positive pour sanction. C'est un bon sens qui résiste jusqu'à présent aux doctrines les plus désorganisatrices, mais qui sait s'il sera toujours le plus fort ? Il n'y a que les principes consentis généralement qui puissent combattre les justes craintes de l'esprit, et ces principes manquent. Il faut dire aussi que le mérite de ne pas attenter jusqu'ici aux droits d'autrui est fort diminué par l'absence presque complète de résistance. Tout le monde est nourri et tout le monde fait ce qu'il veut, la méchanceté n'a pas lieu de naître entre ces deux termes. Une chose particulière encore à ce temps-ci, c'est qu'il n'y a pas trace parmi le peuple de cette grossièreté si rebutante dans les souvenirs laissés par la République de 93. Armés comme des brigands, dans toute la précipitation de leur effervescence, ils se rangent pour vous laisser passer, ils quittent le trottoir pour vous faire place, et s'ils vous parlent, c'est avec une politesse toute bienveillante. Tout cela résume de grandes qualités nationales, mais ces qualités, c'est encore la nature qui ne préserve pas suffisamment, tandis que la vertu possède seule cette marche tracée et régulière sur laquelle le calcul peut s'appuyer.

Pour combien peut avoir été, dans la révolution de 1848, le mépris du peuple, excité par tant de faits honteux, révoltants ou criminels, des deux dernières années de Louis-Philippe, serait facile à apprécier.

Cependant, à mes yeux, cela n'absout pas l'ingra-

titude ; on pouvait faire les parts au lieu de verser du côté de la colère aveugle. Autrefois le bien et le mal étaient positivement tranchés, comme dans les grands caractères du moyen âge ; les nuances se perdaient dans la couleur générale. Aujourd'hui le bien et le mal sont mêlés au point de devenir inextricables. Presque partout il y a à reprendre, presque partout il y a à louer. Je ne sais si cela tient à une attention plus microscopique, ou bien à la lutte difficile de ces derniers temps : le mal est arrêté par les lumières, le bien manque de force pour accomplir son œuvre. M. de Lamartine qui aurait des velléités sublimes, pourrait bien en être là ; le courage civil ne lui manque pas, mais je crains qu'il n'y ait pas assez en lui pour soutenir ce courage et le faire résister. La légèreté de ce caractère est grande, et il y a toujours beaucoup de faiblesse dans la légèreté. On fait ce qu'on peut aujourd'hui, mais, comme l'a dit M. Hyde de Neuville : — Ce sont des incendiaires qui se font pompiers — et il n'est pas plus clair que tous ses dévouements compensent la plus petite partie du mal qu'ont fait *Les Girondins*.

Adieu, je vous embrasse de toutes les forces de mon âme.

Paris, 5 mai 1848.

Chère amie, j'ai eu hier une excellente lettre d'Olga, judicieuse et pleine de solide raison. Il semble que le point de l'Italie qu'elle habite réunit tout ce qui peut donner de la force à l'opposition ; l'impéritie et l'incapacité des gouvernants se montrent en plein, créant

des dangers qui auraient pu être si aisément évités. Rien n'est plus dur que de subir des maux qu'on aurait pu voir détourner. C'est dans les spectateurs que, en de telles circonstances, le sang doit bouillonner ; il faut se tenir à quatre pour ne pas sauver les gens malgré eux. En admettant que le séjour de Naples ne soit pas enlevé à Olga, c'est toujours d'une partie de son agrément qu'il lui faudra faire le sacrifice ; la sécurité, qui se retire des choses dont on jouit, suffit bien pour les mettre à néant. Les affaires, qui sont le plaisir de son mari, perdront également beaucoup de leur intérêt. Il n'y aura de longtemps, en Europe, de diplomatie régulière ; elle ne s'appuie guère que sur la base fixe des traités, et la table rase qui se fait partout ne promet pas de les voir respectés. Le bon côté de cette situation qui en a beaucoup de mauvais (vous savez, chère amie, que ces carrières du dehors ne me paraissent jamais qu'un pis-aller), c'est de rattacher encore davantage nos Russes au respect, à l'estime de tout ce qui se lie au pays et au foyer paternel. La vie nomade, qui en déshabitue les diplomates, ne me paraît compensée, à moins de grands services rendus, par rien ; elle les condamne à l'alternative de végéter en allant d'une cour à l'autre, ou bien de se préparer, après de longs séjours, à l'affliction que subissent en ce moment même les Appony. Ils ont été au surplus entourés de regrets ; mais les leurs ont été jusqu'aux sanglots. Je veux parler ici de la mère et de la fille : l'une qui s'était fait tant aimer et l'autre en qui des souvenirs chers et déchirants ont scellé toute une jeune vie. Cependant je sais tous les droits, sur un homme, de

l'activité dans une carrière spéciale ; aussi ce n'est guère que la force des choses qui puisse y faire renoncer.

Enfin, hier, il y a eu l'ouverture de la grande Assemblée nationale, point de mire de tant de menaces et de sinistres horoscopes ! Tout s'est passé sans désordre hostile, sans manifestation malveillante, ce qui prouve au moins que beaucoup de haines et de colères ont été refoulées au dedans. Nous vivons tellement dans l'habitude des prévisions trompées, de quelque nature qu'elles soient, que si la menace se montre en défaut, la confiance n'en revient pas davantage. Quand il n'y a de règle que l'impression, d'autre donnée que le fortuit, quand le vrai point d'appui n'est nulle part, on navigue à la grâce de Dieu, paisiblement, sinon sûrement, pour ceux qui s'y abandonnent et savent que du naufrage même on en appelle au salut. Mais du moment où l'on se place en regard de l'horizon humain, les idées se brouillent, les objets même se perdent dans une effrayante confusion ; il n'est pas plus possible de se mettre sur la voie du résultat final de perturbations si profondes que de prévoir les moyens dont elles demandent l'emploi. Qu'on remonte dans le passé ou qu'on s'arrête dans le présent, on n'y trouve guère qu'un enseignement négatif, c'est-à-dire l'exclusion de ce qui a été fait. Mais nous reprendrons bientôt ce sujet.

J'ai grand plaisir à vous dire que j'ai vu le bon *** touché profondément du mouvement si généreux et si délicat à la fois de Dmitri, qui, le supposant dans l'embarras par suite des événements, est allé spontanément à son secours par l'envoi de cinquante ducats.

Peut-être l'ignoriez-vous? Dans ce cas, j'aurais à vous l'apprendre un double plaisir. Adieu, ma bonne et si chère amie ; à bientôt !

Paris, 16 mai 1848, sept heures du matin.

Je commence, chère amie, par marquer soigneusement l'heure à laquelle je me mets à vous écrire, chaque heure de la vie que nous menons ayant son événement. Hier, écrivant à Hélène à cette même heure matinale, ma lettre respirait le calme le plus insouciant, et les péripéties du jour, que vous diront les journaux, faisaient un terrible contraste avec ma liberté d'esprit[1]. Je lui parlais bien du mouvement annoncé en faveur de la Pologne, mais comme d'une de ces protestations usées jusqu'à la corde qu'on nous prodigue sous toutes les formes depuis dix-huit ans, et qui n'avait nulle consistance et nul écho. Aujourd'hui, c'est encore cela qu'on en pourrait dire ; mais ce qu'on ignorait hier, c'est que ces clameurs n'étaient pas seulement vaines, qu'elles cachaient un complot formé, une révolution entière, un projet de victoire à l'instar de celle du 24 février. Nous l'avons échappé belle, et cela bien par la grâce de Dieu, car je ne crois pas que l'imbécile imprévoyance ait jamais pu être portée plus loin. La trahison de quelques hommes du gouvernement ou employés par lui ne suffit pas pour expliquer qu'aucune précaution n'ait été prise ; les plus présomptueux dans leur quiétisme, tout en se

[1] Le 15 mai, l'Assemblée avait été violemment envahie et tenue pour dissoute pendant plusieurs heures.

reposant sur ce que la manifestation du 5 mai avait eu d'inoffensif, auraient dû au moins entourer la Chambre des mêmes précautions. Quant aux perturbateurs, cette même audace qui leur avait réussi a servi cette fois à les égarer, à les faire tomber dans leur propre piège ; ils avaient compté sur la rapidité d'un coup de main, sur l'épouvante, sur cette magique et fatale torpeur qui si souvent a fait succomber sous leur volonté forcenée une majorité saine : Dieu a permis que leurs trames ténébreuses vinssent au grand jour et qu'eux-mêmes servissent à se perdre. Si un peu d'énergie dans ceux qui commandent, si quelque chose de la science du gouvernement et du respect pour le repos public vient à notre secours, la position de la France se trouvera fort améliorée ; aujourd'hui vaudra cent fois mieux qu'hier, qui portait dans son sein, depuis le 24 février, tous les dangers et toutes les tempêtes. Jamais amélioration n'aurait été moins chèrement achetée, car, au lieu d'une collision sanglante et peut-être d'une guerre civile, qu'on regardait comme le terrible et nécessaire remède, la séparation entre le parti irréconciliable avec l'ordre et celui qui peut travailler à le rasseoir pourra se trouver faite. Les bons éléments sont en grand nombre, tout ce qui est présent ici vous le dira, mais comment les faire prévaloir? et que d'obscurités jusque dans ces lueurs sombres et vacillantes qui traversent ce noir milieu ! C'est un homme, c'est un grand caractère qui manque partout, un homme autour duquel pussent se grouper les volontés droites et dévouées, s'appuyer les volontés débiles. Tout est sans force parce que tout est épars ; rien ne se montre

en faisceau : les honnêtes gens ne se rencontrent que fortuitement et rien n'est préparé pour qu'ils se retrouvent. Quant à la guerre, il n'est pas chose plus impopulaire ; les démagogues eux-mêmes ne la soufflaient que pour en faire de la terreur au dehors et de la tyrannie au dedans ; ils déclaraient en même temps qu'on ne les enverrait pas à la frontière, fermement résolus à n'être plus de la chair à canon. La Pologne, dans tout cela, a été tellement un prétexte, qu'elle n'est pas même nommée, et l'enthousiasme pour elle, si laborieusement, si inutilement réchauffé dans cette dernière tentative, laisse ses actions si bas, que ce n'est plus qu'une banqueroute. Si les Russes n'ont pas d'autre péril, ils peuvent être tranquilles ; mais quand ils se montrent unis dans un seul et même dévouement pour le souverain et pour le pays, on sent qu'ils pourraient également défier bien des ennemis conjurés. Je ne puis vous dire combien j'ai joui de ce magnifique déploiement d'un véritable esprit public, et aussi de cette haute et puissante modération empreinte dans toutes les paroles et dans tous les actes du maître. La force grandit singulièrement quand elle-même s'impose des limites, et que ce n'est ni par pusillanimité ni par concession que son bras s'arrête. Vous avez mille fois raison, ce n'est pas la menace qu'on hait en nous, mais uniquement la force ; cette haine est le symptôme de notre puissance, et le jour où cette haine s'affaiblira, nous aurons tout à redouter. Dieu et le devoir étudié en lui-même, je ne vois que ce fil pour bien conduire dans le labyrinthe des choses humaines. La belle conduite de nos provinces allemandes contient une foule d'enseignements et trace

bien la voie ; elle prouve qu'il ne faut pas désespérer des hommes et qu'il n'y aurait pas toujours danger à écouter de justes droits.

Ce que vous me dites de Mme Z. et de son ardeur à ressentir les maux publics tient à l'élévation de son caractère et à une qualité de son esprit, qui, impressionné par un intérêt majeur, ne gaspille pas son attention sur les accessoires, ce qui est rarement dans la nature des femmes. Vous avez toujours témoigné de l'intérêt à M. X., et vous aurez plaisir à le savoir justifié par une conduite qui se montre sage, élevée, prudente, courageuse en toute occasion et reconnue généralement pour telle. Il avait déjà conquis bien des suffrages flatteurs dans la dernière Chambre de Louis-Philippe ; depuis la République, qui, extérieurement du moins, défait les partis, ses mouvements sont encore plus libres et plus aisés. Je suis convaincue que tout moment difficile trouverait en lui les qualités que devrait toujours faire supposer l'élection, et que, jusqu'ici, par tout pays, elle s'abstient fort de garantir.

Mercredi 17. — Cette lettre commencée hier matin, je la reprends pour la fermer et aussi pour vous dire, chère amie, que nous avons vu finir un peu en queue de poisson l'espérance d'une attitude qui aurait pu être haute, ferme, digne, rassurante enfin pour la nation entière. Nous voilà retombés encore dans les atermoiements, dans les compromis, les temporisations. Le plus grand mal de tout cela n'est pas qu'on ne décourage pas les méchants, mais bien qu'on affaiblit le courage des bons, qui déjà ne brillent pas par l'énergie. La politique de la transaction prévaut

toujours[1]. Garder le premier rang dans un gouvernement populaire, sans l'estime et la confiance du peuple, est à soi seul la plus étrange anomalie. Un homme en blouse disait hier matin : « C'est très bien ! on a fait tomber beaucoup d'étoiles du ciel de la révolte, mais c'est la lune qu'il aurait fallu frapper. » Il entendait par là le large visage de Ledru-Rollin ; mais c'est que M. de Lamartine est le soleil de cette lune, et que le rôle de protecteur va à toutes les grandeurs et à toutes les faiblesses de son esprit.

Chère amie, vous êtes la seule personne au monde à qui j'osasse envoyer un fatras indigeste, écrit à travers tous les bruits et toutes les interruptions ; mais vraiment personne n'est obligé d'avoir sa tête au milieu de tout ce qu'on fait pour vous la faire perdre. Mon mari vous offre son plus affectueux hommage ; il a la république en horreur, et il s'en dépite au point qu'après la lecture de son journal *la Presse*, je suis forcée de m'établir presque le redresseur des haineuses attaques de M. Émile de Girardin.

Paris, 25 mai 1848.

Je tiens à vous dire que l'entrée du clergé dans les assemblées politiques n'a rien qui me flatte. Certes ce n'est point indifférence pour lui, mais je le voudrais toujours proche et jamais mêlé à la société humaine,

[1] Le gouvernement provisoire se refusa à destituer M. Caussidière, préfet de police, sous lequel s'était accompli l'attentat du 15 mai.

poursuivant au milieu d'elle son cours, comme ces grands fleuves d'Amérique que, loin de leur embouchure, on reconnaît encore à la couleur de leurs eaux. Cette réconciliation du clergé avec les masses brille au moins par le désintéressement ; car il n'ignore pas qu'une des idées les plus arrêtées de la Constituante nouvelle est la suppression de son budget, des trois ou quatre millions que la France attribuait au clergé en indemnité des biens dont elle l'avait spolié dans la grande révolution. Il y a bien des années que je sais l'idée d'un clergé non salarié par l'État des plus vivantes dans l'esprit de M. de Lamartine, et je n'ai jamais douté que, sous une forme ou sous une autre, elle ne fût produite. On dit généralement que la province n'est nullement de cet avis : la discussion pourra éclairer la matière.

Paris, 10 juillet 1848.

Mme de Lamartine étant venue chez moi trois ou quatre fois de suite sans me trouver, je pris jour avec elle pour aller la voir à sa petite maison de Neuilly, et au lieu de la trouver seule, comme je m'y étais attendue, la première personne que j'aperçus fut son mari [1]. Je vous assure qu'il n'y a pas plus de trace sur son visage, dans son air, que dans ses paroles, de la déconfiture acceptée, de l'humiliation, de l'anéantissement

[1] Les journées de juin avaient mis fin à l'existence du gouvernement provisoire, présidé par M. de Lamartine, qui fut remplacé par le général Cavaignac sous le titre également intérimaire de chef du pouvoir exécutif.

dont le monde compose son attitude actuelle. Qu'on l'attribue à tout ce qu'on voudra, à la légèreté, à l'illusion, à l'orgueil, M. de Lamartine est calme, serein, confiant dans l'avenir, et non pas seulement dans celui du pays, mais dans le sien à lui-même. Cela perce par tous les pores et ne ressemble en rien à un rôle joué. Cela paraît incroyable, et néanmoins il y a toujours dans la foi en soi-même quelque chose qui impose. Ce qui, sans nulle contestation, appartient à M. de Lamartine en propre, c'est l'absence de toute aigreur, de tout ressentiment ; le mot ingratitude à son endroit n'approche pas, je ne dis pas de ses lèvres, mais même de sa pensée. Je ne crois pas qu'un homme ait été jamais plus maltraité, calomnié jusqu'à faire dire qu'il avait trahi sciemment la France, qu'il s'était fait créature de Ledru-Rollin pour partager avec lui, enfin mille horreurs qui accuseraient d'imbécillité des gens d'esprit, si la passion irritée ne faisait à elle seule tout comprendre. Selon M. de Lamartine, cela n'est que le va-et-vient des choses humaines, dont un homme d'Etat ne doit tenir aucun compte. Il a des excuses pour les procédés les plus détestables, des louanges pour ses ennemis les plus déclarés, et ce qui est bien autrement étonnant, de la vraie justice pour ses adversaires politiques, comme M. Thiers, par exemple, dont la présence lui paraît un élément utile. Quant à l'Assemblée, il n'est pas de témoignage d'estime, de confiance, d'approbation qu'il ne lui rende ; le suffrage universel a produit en elle, selon M. de Lamartine, tout ce qu'on aurait pu attendre des choix les plus éclairés. Vous serez peut-être étonnée de savoir, chère amie, que ce jugement est porté, sans presque d'excep-

tions, par les sommités de tous les partis, qui reconnaissent qu'après tout le pays n'a pas encore eu de chambre élective meilleure. Quand vous voudrez, je vous citerai des noms à l'appui. « Cette assemblée, me disait M. de Lamartine, est si excellente, si pure et si honnête, elle l'est tant, qu'elle m'a repoussé uniquement parce qu'elle a cru que je ne l'étais pas autant qu'elle, et ceci, elle devait le penser, toutes les apparences s'étant conjurées contre moi. »

Paris, 15 novembre 1848.

Les préoccupations surgissent en foule dans le cercle le plus restreint, mais pour vous la chose publique a toute la vivacité d'intérêt que comportent les intérêts personnels. A une époque où le monde est ébranlé sur tous les points, il n'en est pas un seul qui rencontre votre indifférence. Tout ce qui vit par les prévisions de la pensée en est là. Vous avouerais-je, cependant, qu'un certain ennui me gagne au milieu de ce ressassement perpétuel des mêmes points de vue, des mêmes jugements ? Il me semble que déjà j'aimerais à fuir au bout du monde la question de la présidence qui me poursuit du matin au soir, s'imposant toujours la même avec ses faces toujours changeantes. Ce qu'on affirmait hier est réfuté aujourd'hui ; la majorité va et vient au gré de celui qui parle, c'est un mouvement d'oscillation perpétuelle, comme ces cliquetis de couleurs et de soleil qui font fermer les yeux. On se montre fort alarmé ; les prévisions, si on s'arrête aux mots, sont sinistres : ce qui n'empêche pas que tous ces

arrêts ne soient débités avec une liberté d'esprit, avec un langage plein d'agrément et même de gaîté piquante, qui pourraient bien faire soupçonner qu'après tout on n'est ni si alarmé ni si malheureux qu'on le dit ; et puis ne se blase-t-on pas sur tout, même sur la peur !

Paris, 2 décembre 1848.

Grégoire est téméraire pour lui, mais il ne peut l'avoir été pour sa femme. Je n'ai vu qu'un moment cette jeune femme, et dès lors une impression, même très bonne, compte pour peu ; mais j'ai su d'elle, et su avec une certitude entière, des choses qui m'ont révélé une élévation d'esprit, une droiture de caractère des plus rares. Ma profonde estime lui est acquise et j'ai le cœur déchiré d'angoisses quand je pense que sa perte peut nous menacer. On dit que c'est à Tiflis qu'a eu lieu l'accident, mais comment? dans quelle circonstance? Peut-être vous-même, chère amie, avez-vous pensé à me le demander si vous n'avez pas cru à mon ignorance complète. Du reste c'est un point de départ qu'il ne faut jamais prendre : tout se sait, et le malheur plus vite et plus sûrement qu'autre chose.

Avant-hier, la nouvelle de la fuite du Pape ! On marche d'émotions en émotions douloureuses. Je ne puis vous rendre la commotion que j'avais ressentie déjà à l'assassinat de M. Rossi, à la criminelle attitude de la population, qui n'est comparable qu'à la plus indigne impassibilité de l'Assemblée. Le cœur se soulève à la vue d'une si noire ingratitude, et plus que jamais on sent que si on ne faisait tout pour Dieu, le courage

faiblirait en travaillant au bonheur et à la dignité de la race humaine. Il y a des crimes, des excès qui sont de tous les temps : l'abandon dans lequel toutes les classes de Rome ont laissé l'admirable, le généreux Pie IX, le plus chrétien de tous les hommes, n'est d'aucun ! C'est l'abjection de la bassesse et de la peur ; et vraiment il serait difficile de savoir qui indigne et révolte davantage, de ceux qui ont attaqué le Pape ou de ceux qui ne l'ont pas défendu. La passion, chez les ennemis, est quelque chose comme excuse, le sceau de l'infâme lâcheté s'imprime sur le front des amis ! J'ai respiré néanmoins un moment, un seul moment à la vérité, en voyant le noble élan du gouvernement français à la nouvelle des dangers du Pape, l'unanimité dans le conseil pour la résolution qui mettait à sa disposition le sol français et des armes pour le défendre. N'avez-vous pas été frappée de la convenance, plus que cela, du respect profond, sympathique dans les rangs les plus ennemis ? Même à part la foi, il n'y a qu'un cœur en France pour Pie IX, comme vénération et culte de sa vertu. Cela se lie à la tendance religieuse qui gagne beaucoup ; aussi, je l'espère, ceux pour qui cet intérêt-là est le premier peuvent se tranquilliser : quelque gouvernement qui vienne, l'Eglise en France n'a plus à craindre, et toutes ses nécessités pour le salut des âmes sont sauvegardées. Cette pensée me rend à peu près calme sur le choix du Président. Toutefois le général Cavaignac est le seul qui m'inspire confiance ; c'est un caractère droit, loyal, sincère, autant que j'en puis juger. Mais à voir la ligue formée contre lui par tous les partis et jusque dans l'armée, il est certain qu'on entraverait sa marche et que tout appui lui

manquerait. Le danger pour lui de ne pouvoir faire le bien, d'être rejeté dans les voies d'un passé funeste, et condamné, pour vivre, à subir d'indignes alliances, se renouvellerait sans cesse. A cause même du grand cas que je fais de lui, du véritable intérêt que je lui porte, je ne sais si j'ose désirer qu'il triomphe. S'il avait à quitter son poste après un essai malheureux, ce serait fini de lui, et non pas seulement de sa carrière, mais d'un nom dont aujourd'hui on chercherait vainement à ternir l'éclat ; on ne lui laisserait pas le moyen de sauver le pays et on le ferait descendre sous des conditions dont on ne se relève plus. Quant à son compétiteur, il me semble impossible de répondre davantage à l'idée que vous vous en formez. On lui pose toutes les questions comme à un homme sur la sellette ; on lui demande des engagements, il donne des rendez-vous en maison tierce aux gens qui refuseraient d'aller chez lui. Son manifeste, livré aux sommités qui le protègent, a été plusieurs fois travaillé et repris en sous-œuvre. Dans la ferme persuasion de l'emporter, il a frappé déjà à beaucoup de portes pour former son ministère, et, chose incroyable, il a rencontré bien des refus, malgré toutes les ambitions qui palpitent. Toutes les campagnes le veulent ; son nom les séduit et même les enivre. Les salons que les chefs de partis dominent, l'adoptent également ; mais là, ce n'est pas pour Louis-Napoléon lui-même, c'est un corps transparent à travers lequel chacun voit ce qu'il veut, le prenant pour quelque chose qui se traverse. Le mouvement qui le fait préférer est peut-être assez immoral ; on le traite comme l'œil louche traite l'objet qu'il fixe, voyant à un tout autre point que

celui où il semble regarder. Où ce système conduira-t-il? Les grandes déceptions n'attendent-elles pas ces combinaisons qui semblent percer l'avenir si avant? C'est toute la lumière et toute la sagesse de ce monde; il sera curieux de voir les effets qu'elles porteront.

Vous me demandez si votre ancienne amie se repaît de chimères. Elle est absente pour le moment, et je ne puis vous en rien dire; mais je pense qu'elle ne s'éloigne pas de son parti, et celui-ci n'est pas en arrière d'espérances. Figurez-vous que de quinze jours en quinze jours, depuis la révolution de février, quelques hommes, que je n'ai pas besoin de vous nommer, voient arriver Henry V. On faisait cet automne mille projets pour l'hiver, que le retour du Roi devait rendre très brillant. Assurément ces sentiments sont bien honorables; la force des arguments qu'ils portent en eux-mêmes, pris d'un certain côté, pourrait les rendre raisonnables; mais l'application que ces principes reçoivent dans ces têtes-là, les illusions, les palpables ignorances qui s'y joignent, rappellent toute l'histoire du passé et attestent trop que les mêmes difficultés viendraient du même point, si c'était à ceux-là que l'influence dût jamais appartenir dans la direction de leur parti.

Paris, 12 février 1849.

Je comprends, chère bonne amie, que vous ayez été surprise de l'acceptation par M. de Falloux des deux ministères de l'instruction et des cultes. Dans la ligne des idées qui vivent si profondément en lui, l'intérêt politique n'était pas indiqué; mais, dans ces deux mi-

nistères, l'intérêt religieux était si manifeste, qu'il ne pouvait reculer. En France, c'est le ministre des cultes qui présente la nomination des évêques, et c'est là sa fonction la plus importante ; d'une part l'épiscopat garde l'Eglise, de l'autre l'instruction publique est le seul moyen puissant de la régénération des populations, auxquelles un ministre pervers prépare si aisément le poison ou refuse le remède. M. de Falloux a refusé de premier mouvement ; mais quand on a vu cela, on lui a mis le marché à la main en lui montrant pour remplaçants immédiats les hommes du monde qu'il devait craindre davantage pour la cause qu'il veut servir. Mais que sont, chère amie, ces succès partiels, auprès de ces dangers renaissants, de ces murmures sourds qui grondent toujours comme la menace de nouveaux orages ? Jamais on n'a vécu à ce point au jour le jour. Ce qui adviendra dans l'avenir le plus rapproché se présente tellement comme obscur, qu'il faut surseoir pour oser se permettre la plus petite prévision. Le parti légitimiste cependant est toujours celui qui passe pour avoir le plus de chances et qui croit le plus à la puissance de son remède. Mais le pays est et sera, je crois, longtemps encore dans la position d'un écervelé qui, tout en ne sachant pas se conduire, ne s'en soumet pas davantage à un mentor. J'attends la monarchie pour revoir des républicains ; et si tout ce qui ressemble à un coup de main, à une aventure qu'on brusque, est facile en France, le moindre succès de ce genre recélerait des dangers inattendus.

Paris, 23 avril 1849.

Voilà bien des jours, chère amie, que je recule devant le chagrin de vous en faire ; mais je ne veux pas que les détails que demanderait votre amitié vous arrivent inexacts ou grossis.

Un dimanche matin, en sortant de l'église, je me suis accrochée à un paillasson ; je ne suis pas tombée, mais l'effort que j'ai fait pour ne pas me laisser choir a porté sur le nerf d'une jambe qui s'est trouvé froissé. J'ai pu néanmoins rentrer chez moi à pied ; ma jambe a enflé, et j'ai cru en être quitte pour les suites habituelles d'un accident de ce genre. J'étais loin de compte ! Cette même nuit du dimanche au lundi, je veux me moucher, et en faisant ce mouvement, je reste stupéfaite, ahurie, sous des élancements rapides et successifs comme des éclairs, tranchants et douloureux comme des coups de lancette. J'essaie de nouveau ; les mêmes douleurs aiguës se renouvellent, s'étendent tout le long de la joue ! Au même moment je fus saisie de terreur, je mesurai la gravité du mal et l'appelai par son terrible nom : le tic douloureux ! La confirmation de mes conjectures me paraissait si certaine et par conséquent si redoutable, que c'est seulement le surlendemain que j'en parlai à mon médecin, qui prit la chose au sérieux. Depuis ce jour-là le mal n'a cessé d'augmenter ; il me poursuit en mangeant, en parlant, en marchant, à chaque mouvement que je fais et dans l'immobilité même. Le médecin dit que je guérirai, mais je crois que c'est aussi incertain que le mal lui-même est obscur et irrégulier dans sa marche. Les

moyens les plus actifs ont été employés vainement [1]. Voilà plus de cinq semaines que je ne suis sortie ; je mange un peu plus aisément et je parle presque comme à l'ordinaire, quand je ne suis pas prise par ces lames de stylet, dont la menace vit toujours dans ma pensée, lors même que je n'en suis pas atteinte. Voilà, chère amie, où j'en suis C'est sous l'impression de l'invasion de ce mal que j'ai reçu votre neveu, et vous ai écrit cette longue lettre à qui je demandais de me distraire de la griffe dont je me sentais empoignée. Grâce à Dieu, pas plus dans le premier effroi que dans la triste certitude, je ne me suis sentie un seul instant désunie de la volonté de Dieu. Il ne faut cependant pas s'abuser là-dessus ; si mon état actuel persiste, je suis frappée dans toute ma vie extérieure ; tout contact, toute communication du dehors, toute liberté d'esprit dans mes rapports avec les autres se trouveront paralysés. Et moi qui me complaisais tant dans la pensée de vivre jusqu'au bout, de mener de front l'énergie de la volonté, l'activité du cœur et de l'intelligence, jusqu'au moment de cette délivrance qui leur donne un dernier complément ! Le premier moment a été rude, mais le bon sens a bientôt prévalu, et s'il me faut quitter ce que je faisais pour Dieu, ce sera pour faire sa volonté bien plus sûrement encore, en souffrant l'épreuve qu'il m'envoie. Chaque jour mon imagination, effarouchée d'abord, se réconcilie davantage avec le sacrifice ; s'il m'est irrévocablement demandé, je veux que la conso-

[1] Mme Swetchine demeura en effet, à partir de ce jour jusqu'à sa mort, sous l'empire de ce mal cruel, qu'aucun remède ne put empêcher de reparaître d'intervalle en intervalle.

lation que j'en éprouve soit déjà partagée par vous, chère amie. Ne vous inquiétez pas et ne doutez pas que le bon Dieu n'y mette sa grâce.

Vous pensez bien que moins que jamais je renonce à vous revoir ; cet espoir est fixe dans mon esprit ; vous me direz le temps que vous resterez à Baden, et je tâcherai de tout concilier. Dans le cas où, après avoir épuisé tous les moyens de la médecine connus, j'en resterais au même point, je suis décidée à me mettre entre les mains d'un homœopathe, pour suivre consciencieusement cet autre système qui ne m'inspire pas plus d'éloignement que de confiance. Je pense qu'il faut être raisonnable, et que les préventions ne le sont pas, que le devoir est de s'aider tant qu'on peut, sauf à retrancher tout désir passionné d'arriver à ses fins. A présent, chère amie, que vous savez bien ma situation actuelle, vous pensez que j'aurai grand soin de vous tenir au courant, et qu'il n'y aura pas d'améliorations dont je ne vous instruise. Mais, je vous le répète, si tout est bien confus dans mon esprit,une seule chose y apparaît claire et positive, c'est mon inflexible, mon plus chaud désir d'aller vous rejoindre. Quand même je serais beaucoup plus malade encore, je le voudrais, car pour vous, bonne, chère et fidèle amie, ma vue sera toujours douce dans quelque état que je me présente ; les soubresauts, les saisissements qui me gêneraient devant le monde ne me gêneront jamais avec vous ; j'aurai toujours le cœur présent, qu'importe le reste ! Dans tous les cas, vous me retrouverez bien assez moi-même, pour me souffrir encore.

A la fin de l'année 1846, Mme Swetchine, on l'a vu, écrivait à Mme de Nesselrode : « Nulle séparation, de part et d'autre, n'a jamais été comme celle que nous venons de subir. Peut-être pressentons-nous que ce doit être la dernière ! Dans ce cas, ma part serait la bonne, car je dois vous précéder de beaucoup. »

Ce pressentiment douloureux se réalisa, mais non selon le vœu qu'avait formé la tendre amitié de Mme Swetchine. Elle survécut à son amie, la pleura jusqu'à son dernier jour, et parmi ses papiers, l'un des premiers qui se présentèrent aux yeux fut une enveloppe souvent ouverte, cela était aisé à reconnaître, et sur laquelle on lisait : *Dernière lettre de Mme de Nesselrode et lettre du comte de Bombelles à Alfred.*

La lettre de Mme de Nesselrode était pleine de toutes les pensées de la vie et de toutes les espérances d'un prochain revoir. La lettre du comte de Bombelles, conservée à côté de celle-là, était ainsi conçue :

A Monsieur le comte de Falloux.

« Gastein, 18 août 1849.

« Mon cher Alfred,

« Tout navré encore d'une scène bien déchirante, — la mort de mon excellente amie la comtesse de Nesselrode, qui nous a été enlevée en peu d'heures, — je viens te prier, au nom de ses filles, d'annoncer cette cruelle nouvelle à Mme Swetchine, sa meilleure amie depuis quarante ans.

« Mme de Nesselrode avait quitté Ischl, il y a quinze

jours, pour venir prendre les eaux de Gastein [1]. Je l'y avais accompagnée. Hier encore, elle était fort bien à dîner, et tout le soir d'une sérénité remarquable. Je venais de la quitter, quand elle s'est trouvée mal et a perdu entièrement connaissance. Deux médecins accoururent aussitôt et reconnurent les symptômes d'une apoplexie foudroyante. Tous les remèdes indiqués furent appliqués sans perte de temps. A l'entrée de la nuit, nous eûmes une lueur d'espoir, mais vers deux heures, il y eut un nouvel épanchement de sang. A quatre heures, elle entra dans une sorte d'agonie qui dura jusqu'à une heure après-midi qu'elle rendit sa belle âme à Dieu.

« Ses pauvres filles sont accablées ! La manière dont elles ont dominé leur douleur par la prière, pendant cette longue agonie, a été bien édifiante. Le curé de Gastein a donné le secours de ses prières ; nous nous y sommes tous joints.

« Ces dames, accompagnées de leur cousine, Mme Kalergis, qui leur est d'un grand secours, partent demain. Elles vont à Varsovie retrouver leur malheureux père.

« Adieu, mon cher Alfred ; je retourne à Ischl où j'avais laissé tous les nôtres, et je t'embrasse tristement.

« HENRY DE BOMBELLES. »

Il me fut impossible, en lisant cette lettre, de ne pas pressentir la profondeur de la blessure nouvelle, qui allait s'ouvrir dans le cœur de Mme Swetchine. J'étais aux eaux de Néris ; je partis en toute hâte pour Vichy.

[1] Les bains d'Ischl, près de Linz, en Autriche. Gastein est à peu de distance d'Ischl.

J'y arrivai dans la soirée, m'annonçant comme venant faire une visite de voisinage. Bientôt, je dis à Mme Swetchine que j'avais reçu une lettre qui me parlait avec inquiétude de la santé de Mme de Nesselrode. Elle repoussa cette première ouverture. — Vous ne pouvez en avoir de nouvelles plus fraîches que moi, me dit-elle ; voici une lettre d'elle-même que je reçois précisément ce matin. — Et elle se mit dès lors à me parler du projet de la rejoindre bientôt avec une telle vivacité d'affection et de joie, que je n'eus plus le courage de remplir ma mission, et qu'après avoir balbutié quelques mots de doute, je me résolus à laisser du moins à Mme Swetchine le bénéfice d'une nuit calme.

Le lendemain, je revins de bonne heure, et je ramenai encore la conversation sur la santé de Mme de Nesselrode. Pour cette fois, elle se troubla aussitôt. — Il est bien singulier que vous essayiez ainsi de m'inquiéter ! — Puis, fondant en larmes et se laissant tomber à la renverse dans son fauteuil, elle s'écria : — Elle est morte ! elle est morte ! — Pendant longtemps, les sanglots ne lui permirent ni de proférer ni d'écouter une seule parole. Lorsqu'enfin elle eut repris un peu de calme, je lui présentai et je lui lus la douloureuse lettre qui contenait les seuls détails qu'il fût possible de lui donner. — Une mort subite ! encore une mort subite ! s'écria-t-elle en joignant les mains, avec un accent que rien ne peut rendre, comme mon pauvre père !

Je ne la quittai qu'après que son courage lui eut rendu un peu de force, laissant entre ses mains les deux lettres que, au bout de huit années et après sa mort, je devais retrouver, pour ainsi dire, encore sous ses yeux.

A MADAME SWERTCHKOF [1].

Paris 26 février 1828.

Ma bonne chère Hélène, ce n'est pas par des paroles, c'est par d'incessantes pensées que je me suis unie à vous dans cette terrible crise que vous venez de subir. De telles pensées sont à la fois de la souffrance et de la prière, deux éléments si faits pour aller ensemble, qu'on peut à peine concevoir qu'ils puissent être séparés.

Ma pauvre amie ! si j'avais été auprès de vous, je ne vous en aurais pas dit davantage, j'aurais pleuré avec vous, et puis d'autres larmes auraient béni avec vous la miséricorde adorable qui vous rendait plus de tranquillité. Combien je vous sais gré du besoin de m'écrire dans de tels moments ! Ah ! je sens bien que ce sont ceux-là surtout qui m'appartiennent. Quel baume que des sentiments tels que les vôtres, que ces mouvements qu'on peut bien appeler surnaturels, mêlés à tout ce que la sensibilité humaine peut éprou-

[1] Sœur de la comtesse de Nesselrode.

ver de plus déchirant ! Oui, c'est bien à Dieu que j'en rends grâces, car un tel effet ne peut venir que de lui. Je vous ai autant admirée que plainte ; je me sentais combattue et aussitôt presque élevée avec vous au-dessus de vos peines. Nulle part je n'ai vu d'une manière pour ainsi dire plus palpable l'action de Dieu sur une âme chrétienne. Voilà le secret de toute notre vie sur la terre et de toutes nos souffrances. C'est ainsi qu'avant de mourir nous ne sommes ici-bas que pour arriver, que pour redresser cette volonté qui s'égare toujours, jusqu'au moment où elle se perd tout entière dans la volonté de Dieu qui nous appelle. Nous savons cela, mais de le savoir à le pratiquer, qu'il y a loin !

Comme je conçois l'impression que vous a faite la lettre de votre bonne sœur, toute pleine de sa joie, au milieu de vos affreuses angoisses qu'elle était si loin de pressentir ! Tout est contraste dans notre pauvre monde, contraste successif ou instantané, en nous ou hors de nous ; mais il est des circonstances plus rares où les rayons les plus opposés et les plus intenses se réunissent pour frapper dans le même foyer ; alors, on ne sait comment il peut se faire que les forces ne succombent.

Ce que vous me dites du courage de votre excellent mari, de sa patience, de sa résignation, me fait un bien extrême : c'est ainsi qu'on peut être sûr qu'en recouvrant la santé, il fera un bon usage de tous les biens qu'il va retrouver.

Je me suis gardée de communiquer à votre sœur toute mon inquiétude à votre sujet ; qui mieux que moi sait à quel point elle s'alarme et s'afflige ! On peut bien dire que votre bonheur fait partie du sien. Il y a plus, elle est à chaque instant de sa vie prête à

faire pour vous ce qu'elle ne ferait certainement pas pour elle-même.

Adieu, ma bonne chère amie, je demande à Dieu des nouvelles toujours meilleures, et qu'il vous maintiennent dans des sentiments dont l'élévation me console et m'attendrit si profondément.

Paris, 13 mars 1828.

Ma pauvre chère amie, le voilà donc accompli ce terrible sacrifice que Dieu a exigé de votre pieuse et profonde soumission ! Toutes les douleurs se réunissent dans la douleur qui vous accable, aucune force humaine ne suffirait pour la faire porter dignement. Mais notre Sauveur est là, il va au-devant de vous, avec toutes ses grâces, toutes ses adorables sollicitudes pour l'âme qu'il afflige. Chère bonne amie, comme vous avez déjà répondu à ce qu'il attendait de vous ! que n'avez-vous mis d'efforts, de volonté dans le cours de cette affreuse lutte ! Jamais je n'ai vu plus que dans vos lettres la foi d'une âme chrétienne aux prises avec la plus juste et la plus vraie sensibilité. Vous seule, votre seul exemple aurait suffi pour me ramener à Dieu, si j'avais eu le malheur d'en être éloignée, en me montrant ce qu'une créature humaine peut faire en courage et en résignation, lorsqu'elle cherche en lui son appui. Ah ! combien la nature abandonnée à elle-même est loin de là ! C'est la foi et l'humilité, sa plus fidèle compagne, qui seules peuvent porter à cette prodigieuse hauteur. Je puis dire que vous avez été au delà de tout ce que j'osais même demander pour vous.

Ce que vous avez obtenu de votre courage me donne la mesure de ce qu'il continuera à vous inspirer dans ce reste de vie solitaire et affligée qui devient notre cruel partage. Ce n'est plus pour aucun des mouvements de votre âme que je m'alarme, mais je suis inquiète, ma bonne chère amie, de votre santé si cruellement ébranlée, épuisée, par des coups si redoublés et si redoutables. Ah ! ce n'est pas seulement à vous soumettre qu'il vous faut employer votre volonté, c'est aussi à soutenir votre pauvre corps, à le guérir, à le faire vivre. C'est bien plus difficile dans les détails de journées vouées à l'abattement et à l'affliction, que de ramasser ses forces en une seule pour subir un déchirant arrêt. Mais songez, chère amie, qu'un devoir, même accompli en apparence, ne se complète véritablement que par d'autres devoirs ; songez à ceux qui vous restent.

Qu'est-ce que la durée de quelques jours pour ceux qui sont hors du temps ou qui s'élancent au delà du temps par la pensée et l'espérance ? Encore quelques années, et vous serez réunie à celui que vous pleurez si amèrement ; encore quelques années, et vos enfants iront aussi se perdre dans le sein de Dieu et dans le vôtre. Tout ce qui nous semble si long n'est qu'un éclair rapide, qui ne se fixe comme réalité que par ce qui l'a rempli. Ma pauvre chère amie, ne repoussez aucune chose qui puisse vous faire quelque bien. Ce n'est pas aux consolations de votre pauvre cœur que je puis penser dans ce moment ; quand elles seront possibles, elles seront encore surhumaines ; Dieu seul, qui peut vous les donner, ne vous laissera pas manquer, mais c'est de votre santé que je m'occupe, c'est elle qui me fait trembler.

Vous aurez bien vu dans ma dernière lettre qu'une sombre crainte l'emportait de beaucoup en moi sur l'espérance, et cependant j'ai été saisie, atterrée, à la cruelle certitude, comme si rien ne m'y avait préparée. Ah ! qu'il y a loin, dans ce qui nous touche profondément, de l'anxiété à l'événement même ! Pour remplir l'espace, il y a tout cet immense besoin de l'homme de croire et d'espérer. Que cette fin admirable, où la miséricorde de Dieu s'est montrée avec plus d'évidence cent fois que sa sévérité, soit votre consolation, celle de votre sœur, celle de nous tous ! Que nous serions ingrats si nous cessions un seul moment de reconnaître l'ineffable bonté de tels secours ! Que d'âmes pieuses privées dans ceux qu'elles regrettent et de tels exemples et de telles consolations ! Vous sentez cela, ma chère bonne amie, et c'est parce que vous le sentez vivement que l'affliction n'empêche en vous ni la justice, ni la force, ni la vraie résignation. Adieu, je vous écrirai incessamment ; à chaque instant de la journée, vous m'êtes présente.

Paris, 18 mars 1828.

Quelques jours de plus, ma bonne chère amie, pèsent sur votre cruel malheur et sans doute sans rien ôter à la douleur qui vous déchire. Le temps n'a ni action ni vicissitude, on le dirait sans division et n'ayant qu'une face lorsque l'âme et l'intelligence sont absorbées par une même et cruelle pensée. Pour en supporter les ravages, combien n'avez-vous pas besoin d'invoquer cette force si supérieure à la nôtre et que

pourtant nous pouvons nous approprier si bien!

Vous ne sentez pas, vous ne sentirez peut-être pas de longtemps le Dieu qui console, mais vous avez déjà une bien juste et grande idée de la puissance du Dieu qui soutient. Il commence par vous tendre une main secourable; plus tard vous trouverez dans son sein les tristes et saintes joies qui se mêlent aux larmes et leur ôtent leur première amertume. Votre bon cœur ne restera non plus indifférent à aucun des soins qui vous sont rendus, à la sollicitude si tendre dont vous êtes l'objet; vous ne repousserez pas ce qui vous reste et vous compterez pour beaucoup tant d'intérêts précieux que vous possédez encore et dont la vie d'un si grand nombre de personnes se trouve dépouillée. Le malheur qui vous a trouvée si forte, ma bien chère Hélène, vous laissera juste, et dans l'équitable appréciation des destinées, il y a souvent de quoi nous réconcilier avec la nôtre. Combien d'êtres qui sont frappés des plus redoutables calamités, et qui n'ont pas dans le cœur cette foi, cet amour pour Dieu, ce désir du ciel qui, en tout état de choses, font pencher la balance en faveur de ceux qui espèrent, parce qu'ils croient? D'une autre part, que d'âmes pieuses profondément et incessamment remuées par de trop justes craintes qui se mêlent à leur douleur et qui, au prix de déchirements encore plus grands, poursuivraient la confiance qu'il vous est si permis de concevoir? Ah! ma bonne chère amie, lorsque votre pauvre âme sera un peu apaisée, avec quelle reconnaissance vous repasserez dans votre mémoire tous les rares et difficiles exemples de fermeté, de patience, de piété, que vous a légués à vous et à vos enfants celui que vous pleurez! Nul ne pouvant se

soustraire au sort commun, les plus précieuses, les seules vraies grâces ne sont-elles pas celles qui assurent notre salut ou nous donnent l'assurance de celui des êtres qui nous sont chers ? Ah ! mon Dieu, pour peu qu'on y regarde de près, toute la vie et ses apparents intérêts se réduisent à cette ultérieure consommation de toutes choses.

Comme je me sais gré d'avoir deviné tout ce que vous pouviez attendre du cœur de Mme Dubois [1] et de lui avoir rendu d'avance un juste hommage ! Quand il y a vraie sincérité des deux parts, le temps ne devient pas un élément aussi indispensable pour fonder la vraie confiance. Quel regret me restera toujours de mon éloignement dans cette terrible crise ! Je vous aurais été bien peu utile, mais je me serais sentie soulagée moi-même par des soins, par une continuité de sollicitudes qu'on n'a pas besoin de croire efficaces pour qu'ils nous semblent nécessaires. L'inaction dans l'inquiétude ou dans une vive participation est un poids si pénible ! C'est tout ce qu'on ne fait pas qui se refoule sur soi.

Dans le moment où vous ne vouliez voir personne, vous avez voulu voir Marie Woronzof ; je le conçois bien, la plus forte de toutes les sympathies existe entre deux âmes également souffrantes. Rien ne rapproche comme le malheur ; on est si sûr de s'entendre, quand on se parle par tout ce que l'âme peut éprouver de plus intense et de plus profond ! Cette pauvre Marie, comme je la plains aussi ! Quelle sera son

[1] Gouvernante choisie par Mme Swetchine pour les filles de Mme Swertchkof.

existence, quand le sacrifice sera accompli? Dieu ne l'abandonnera pas ; il y a toujours eu dans son cœur de quoi justifier son secours et son incessante miséricorde.

Adieu, ma bien chère et malheureuse amie, je vous presse contre le cœur du monde qui sent davantage les amertumes et les déchirements du vôtre. Vous pouvez penser si je prie pour vous !

Paris, 10 avril 1828.

Vous m'offrez tout ce qu'il y a de plus rare dans le moment de l'épreuve, c'est un entier accord avec le sentiment si chrétien et si élevé du devoir et toutes vos actions et vos moindres paroles. Ce qui doit tout dominer vous domine, tout est mis à sa place, les intérêts du ciel comme ceux de la terre et les redoutables bouleversements, qui couvrent si souvent l'âme de ténèbres, ne sont pour vous que de nouvelles clartés. C'est par cela même que vous sentez l'immensité du sacrifice, que vous tremblez d'en perdre le fruit ! C'est la voie que vous a tracée celui que vous pleurez ; il a combattu, triomphé, vous voulez combattre, triompher aussi, afin de rendre vos destinées plus semblables et plus indissolublement unies. Une conscience délicate et éclairée comme la vôtre doit sentir que Dieu exige d'elle tout ce qu'il lui fait apparaître comme meilleur, plus juste, plus dévoué, plus parfait. Il ne s'arrête pas dans ses adorables exigences, il nous demande, comme piété et comme vertu, tout ce dont ils nous donne l'idée, et dans l'accomplissement de ses décrets s'opère le complément de tout ce qui nous manque.

Ce n'est pas sur une seule de nos dispositions morales que sa bonté s'exerce pour la perfectionner, c'est sur toutes à la fois, particulièrement lorsque cette bonté nous soumet à de cruelles épreuves. Dans ce cas-là, la résignation serait déjà d'un grand prix, mais, pour répondre à l'intention de Dieu sur nous, à la résignation il faut allier le courage et cette sainte liberté d'esprit, qui conservent à l'âme chrétienne toute sa puissance. C'est ainsi seulement que, dans les plus violents déchirements de l'âme, l'ascendant de la volonté peut encore se laisser sentir, que tous les actes deviennent méritoires, et qu'on s'arrache à une impression unique pour se retrouver sensible et attentif aux affections et aux devoirs qui restent à remplir.

La nature abandonnée à elle-même n'a que des impulsions aveugles ; tout, hors ce qui la frappe sur un point, disparaît pour elle, et dans son instinct passionné, on ne reconnaît qu'un étroit égoïsme.

Combien la véritable piété nous rend et plus justes et plus généreux ! Vous m'en donnez un grand exemple, ma bonne chère amie ! Les douleurs de la femme la plus tendre ne vous ont pas laissé oublier un instant que vous étiez mère ; vous trouviez encore en vous de quoi vous occuper des autres, quand vous pouviez être si absorbée en vous-même, parce que Dieu avait élargi et réglé votre cœur pour le rendre plus digne de lui. Ces premiers pas me disent suffisamment la route que vous continuerez à suivre, c'est un engagement de plus que d'avoir déjà fait si bien. De plus en plus, vous sentirez le besoin d'élever toutes vos actions à la hauteur des sentiments qui vivent en vous et qui désormais sont les seuls qui puissent vous faire vivre.

Vous sentirez le besoin d'une vie activement dirigée vers le seul but qu'il nous importe d'atteindre, le seul qui plus particulièrement reste aux infortunés. Vous fuirez l'abattement comme un piège et un péril, et pour vous y soustraire plus sûrement, vous vous garderez de l'inaction, que l'on peut considérer comme une sorte de brèche par laquelle peut toujours pénétrer l'ennemi.

Le bonheur, à la rigueur, pourrait être désœuvré sans grands inconvénients, mais soyez sûre, ma chère bonne amie, que l'activité est de rigoureuse nécessité pour tout ce qui souffre. Si on m'objectait à cela l'utile douceur de la contemplation, je répondrais que la contemplation est aussi une activité, quoique invisible et purement spirituelle. Elle met en jeu toutes les forces de l'âme et de l'esprit, et là, il ne saurait y avoir d'inertie. Mais cette route n'est pas la route commune, et c'est dans l'ordre à peu près général qu'il nous faut aller chercher nos ressources, jusqu'au moment où Dieu nous inspire autrement.

Vos chères petites filles, dans les soins qu'elles réclament, peuvent vous être d'un admirable secours ; faites-vous une tâche positive dans leur éducation ; travaillez sur un objet quelconque pour les instruire. Réglez bien votre journée, il n'y a que cela pour abréger leur longueur accablante pour tout ce qui souffre. Vos petites ont déjà deux mères ; ce que je leur désire maintenant, c'est deux gouvernantes.

Paris, 24 décembre 1830.

Chère Hélène, j'ai su que vous aviez été inquiète de votre fille, avec toute raison d'abord, car tout mal

peut croître, et puis avec cette autre raison du cœur si puissante, si sage, quoi qu'on dise, mais qui seulement ne se formule pas et ne se démontre pas si bien. J'ai souffert avec vous, ma pauvre amie, c'est la seule chose que laisse faire l'absence, en faisant taire les gronderies qu'on recommencerait peut-être, si on était ensemble. Les dernières nouvelles nous montraient Pauline en pleine convalescence ; il y a sûrement de la croissance dans cette petite maladie ; à son âge, elle se mêle à tout : l'arbre pousse, étend ses branches dans tous les sens et il serait difficile que cette extension s'opérât sans que l'harmonie de l'ensemble n'en souffrît un peu. Marie est jusqu'ici le Turc de la famille, et Dmitri, à ce que me mande votre sœur, est tout à fait remis ; ses études sont bien rétablies aussi de leur interruption. Voilà donc le petit cercle dans lequel vous vivez, disposé maintenant à ne mêler aucune alarme aux consolations qu'il vous donne.

C'est le tour maintenant des préoccupations publiques, car Dieu nous aime assez pour ne pas nous laisser sans épreuve. Le choléra de la Pologne est encore plus redoutable que l'autre ; que de coupables et que de malheureux cela va faire ! Les événements, plus forts que tant de consciences faibles, sont peut-être les plus affligeants de tous.

Comme je comprends tout ce que vous me dites de vos impressions, et comme j'ai reconnu la justice de votre cœur dans l'appréciation que vous faites des douceurs, qui vous sont encore accordées ! Il faut bien, lorsqu'on est condamné à entrer dans une route nouvelle, qu'un instant, les rouages s'arrêtent ; mais la vraie continuité, la véritable identité se retrouvant

dans nos vues, nos opinions et nos sentiments, on se refait bientôt tout soi, on se retrouve compact, et en doublant le pas, le temps perdu par l'interruption se répare.

Quelque part que vous alliez, ma bonne chère Hélène, vous saurez retrouver ou créer autour de vous des intérêts et de douces habitudes ; c'est de quoi distraire le *Heimweh*[1] de l'Italie en alimentant toujours davantage le *Heimweh* de la véritable patrie.

Chère Hélène, vous avez donc apprivoisé Eudoxie et vous l'avez mise en valeur sur tous les points en vous faisant adorer d'elle. Il y a vraiment dans la vie si peu de choses qui aillent à elles toutes seules, que lorsque l'on veut que des rapports subsistent, il faut souvent y porter une main habile et surtout ne pas enregistrer les froissements. Ah ! qu'il serait sage de ranger toujours sur la même ligne les petites joies et les petites peines, sans permettre de se les exagérer jamais ! Sans elles, il y aurait encore tant à faire et à souffrir !

Laissez-moi vous parler de notre ami Labenski, qui vous intéresse beaucoup et que vous aimeriez bien davantage encore si vous pouviez voir comme moi tout ce que les circonstances ont développé en lui de rare délicatesse ; quand je dis développé, je me sers d'une expression bien impropre, les événements montrent les hommes tels qu'ils sont, ils ne les font pas. J'ai rarement vu une sensibilité plus sincère, moins fastueuse, une plus grande pureté d'âme et plus de loyauté dans tous les sentiments. L'Empereur

[1] Mal du pays.

n'a pas un plus fidèle sujet, et de cette fidélité de bon aloi dont l'essence est vraiment de la noblesse. Je suis bien aise, ma chère Hélène, de pouvoir tracer un éloge si sincère, et de savoir, en vous l'adressant, qu'il sympathisera avec le jugement que vous en avez formé. Ne l'oubliez pas, cet excellent homme, ni auprès de votre sœur ni auprès du comte. Le jour où sa position sera fixée d'une manière plus heureuse sera vraiment une fête aussi pour moi.

Je suis chargée de mille choses pour vous de la part de Yermolof, que je vais perdre à mon très poignant regret ; il me manquera beaucoup et chaque jour ; c'est de ces vides que la société ne remplit pas ! Il part jeudi pour l'Angleterre, quittant son établissement, ses affections, ses habitudes, pour se soumettre à l'ordre donné par l'Empereur. Son peu de fortune et sa mauvaise santé auraient pu lui fournir beaucoup mieux que des prétextes, mais c'est un de ces hommes qui ne reculent jamais devant quelque chose qui s'appelle un devoir et dont les bons sentiments suffisent à tout.

Adieu, ma bonne chère Hélène, je vous embrasse de cœur et d'âme.

Paris, 7 janvier 1831.

Vous lisez de l'italien, chère Hélène, et moi de l'allemand avec un des professeurs allemands qui m'ont été légués par la révolution de 1830, un débris de l'éducation de M. le duc de Bordeaux. C'est Klopstock qui se place ici en regard de Dante, et si Klopstock

est vaincu comme force de tête, étendue et sublimité. variété de connaissances et d'idées, il ne l'est pas comme sentiment ; cette poésie pieuse et recueillie dispose à la prière, elle est presque la prière elle-même, seule source de la grandeur progressive de l'âme humaine.

Paris, 15 mars 1831.

Ma chère Hélène, je suis bien fatiguée d'un énorme courrier, mais je ne veux pas perdre cette occasion de vous dire que je compatis de cœur à la tristesse où vous êtes. Elle n'est peut-être pas fondée. L'énergie de votre volonté ne répond peut-être pas au désir que vous avez d'une résignation parfaite ; vous vous confiez et peut-être ne vous abandonnez-vous pas. Croyez, du reste, que je fais la part de l'excitation où vous a mise l'indisposition de Pauline, puis tant d'autres inquiétudes ; mais, chère amie, les maux incidentels, les plus justes préoccupations ne nous manqueront jamais, c'est la vie et son cortège ; c'est d'être plus forte qu'elle qui nous est demandé et cette force ne saurait être conquise, assurée, que par le déplacement du centre naturel de nos pensées et de nos affections. Ce qui sauve les personnes dont les principes sont faux, c'est d'y être inconséquentes ; ce qui perd celles qui s'appuient sur la vérité, c'est d'être infidèles à ses conclusions. Une fois qu'une conviction ardente a prononcé le nom de Dieu, toutes les choses de ce monde ne doivent plus être considérées que de ce point de vue unique et sacré. N'êtes-vous pas toujours sous sa main, et, puisque vous avez cru faire pour le mieux,

n'avez-vous pas en lui le témoin de vos difficultés et de vos souffrances ? Laissez-le agir, chère bonne amie, sa miséricorde et sa puissance sauront bien modifier votre situation et vous diriger s'il le faut dans des voies nouvelles.

Rien de ce qui vous peine aujourd'hui ne me surprend et cependant j'ai été d'avis que vous l'affrontiez, parce que c'était le parti le plus simple, le plus raisonnable et qu'il faut en avoir épuisé les ressources pour oser se confier à d'autres déterminations. Courage donc, chère Hélène, vous êtes si bonne, si tendre de soumission, si remplie du désir de bien faire, que le sentiment d'une protection toute particulière ne devrait jamais vous manquer ; dites-vous seulement que vous voulez tout attendre de Dieu, maintenez-vous dans cette disposition et vous verrez quel doux apaisement suivra de si déchirantes angoisses.

TABLE

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE.